LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Novembre-Décembre 1914

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1914

LA GUERRE[1]

Tout à coup s'est produit l'événement depuis longtemps prédit, et annoncé décisif et terrible : la Guerre.

Beaucoup n'y pouvaient croire ; ils demandaient : qui prendra la responsabilité de mettre le feu à l'Europe, un feu qui gagnera le monde? Mais, eux-mêmes, ceux-là s'inquiétaient, sentant comme une fatalité peser sur l'humanité. Ils pensaient : le conflit n'éclatera pas franchement ni pour sa vraie raison ; mais, un jour, surviendra quelque incident et une étincelle jaillira, qu'attendent les poudres sèches. L'incident serbe est survenu ; les poudres se sont enflammées, et c'est la Guerre.

L'immédiate responsabilité, la responsabilité occasionnelle, qui fut prise en août dernier, apparaît clairement déjà dans les actes diplomatiques : il n'y aurait pas eu de guerre, si l'Allemagne ne l'avait pas voulu ; il y a eu la guerre, parce que l'Allemagne a voulu la guerre. Mais il est une responsabilité antérieure et primordiale : l'Allemagne ne pouvait laisser le monde en paix qu'à condition qu'il subît le joug de son orgueil.

L'orgueil allemand est aussi vieux que la nation même. Il est un mélange étrange de profane et de sacré, de thèses philosophiques et de réminiscences bibliques, de raisons histo-

1. Lu à la séance de rentrée de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, en Sorbonne, le 5 novembre 1914.

riques et de raisons économiques, de haute poésie et de prose très plate. Il prétend que, par la force d'Arminius, en l'an neuf avant Jésus-Christ, l'Allemagne a libéré le monde de la domination romaine, et qu'ensuite elle a été appelée à succéder à Rome dans le gouvernement des hommes. Ses rois-empereurs du moyen âge s'appelaient Césars et ils faisaient semblant de régenter les rois. Mais leur « saint-empire romain de la nation germanique » ne put empêcher les peuples modernes de naître et de croître en pleine indépendance, et l'Allemagne expia son rêve par un long anéantissement politique. Alors, à la fin de l'avant-dernier et au début du dernier siècle, elle proclama sa prétention à la domination intellectuelle. Son philosophe pédagogue, Fichte, lui démontra que, seule au monde, elle était capable de concevoir un idéal, et que cet idéal ne pouvait être exprimé que par la seule langue allemande, l'Allemagne en crut Fichte et d'autres qui confirmèrent sa parole. Mais l'orgueil allemand ne se contenta jamais de cet empire intellectuel, de l' « empire des airs » qu'on lui disait dévolu, l'empire des terres appartenant à la France et celui des mers à l'Angleterre. L'Allemagne aspirait à la force politique ; en elle agissait, avant qu'un de ses philosophes la définît, « la volonté de puissance ». Pour avoir l'unité, première condition de la force, elle se fit ou se laissa faire prussienne, et, sous l'hégémonie d'un État entre tous militaire, parce qu'il est, non pas un produit de sol et de race, non pas un produit de nature, mais une création, envers et contre tous, de la volonté d'une dynastie, l'Allemagne des philosophes descendit du ciel en terre ; elle devint l'Etat le plus formidablement armé qu'il y ait au monde.

C'était son droit de devenir une nation ; mais, arrivée tard à cette dignité où d'autres l'avaient précédée, trouvant occupés par les vieilles nations historiques les meilleurs territoires des continents subordonnés à l'Europe, débordante de sève et d'énergie, surpeuplée, orgueilleuse plus que jamais et d'un orgueil plus hautain, plus rude, implacable, plus pratique aussi, orgueil de race, orgueil d'histoire, orgueil militaire, orgueil industriel, orgueil de comptoir, elle a dit, elle a crié : « Place à l'Allemagne ! » Et cette place, elle la veut immense.

Témoin, l'empereur d'Allemagne.

Un jour, en mars 1903, Guillaume II, haranguant les gens de Brême, au moment d'entreprendre son fameux voyage de Tanger, commença par dire que, réflexion faite, il ne pensait pas à conquérir le monde à la façon de Napoléon et d'Alexandre : « Je me suis promis, en raison des leçons trouvées dans l'histoire, de ne jamais aspirer à une vaine domination universelle... Si, plus tard, on doit parler dans l'histoire d'un empire universel allemand ou d'une domination universelle des Hohenzollern, il faudra que cette domination soit établie non par des conquêtes militaires, mais sur la confiance universelle des nations qui poursuivent toutes un même idéal. Il faut que vous ayez la ferme conviction que le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande et pour son peuple s'il ne nous réservait pas une grande destinée. Nous sommes le sel de la terre... Dieu nous a appelés à civiliser le monde. »

Point « par des conquêtes militaires... », disait-il. C'est donc Guillaume le pacifique qui parlait ce jour-là. Pour établir la domination universelle des Hohenzollern, il demande seulement aux nations de lui faire confiance, et d'accepter un même idéal, évidemment celui que le bon Dieu révéla aux Allemands ; mais, si les nations refusent cette confiance, qu'arrivera-t-il? L'empereur Guillaume l'a dit, un autre jour : le 6 février 1907, au soir d'élections au Reichstag qui furent une défaite pour les socialistes, une foule berlinoise appela l'empereur au balcon ; l'empereur parut : « Merci, dit-il, merci de tout mon cœur pour l'ovation que vous me faites aujourd'hui. » Il rappela un propos de Bismarck sur l'Allemagne mise en selle et qui chevauche, et continua : « J'ai cette conviction inébranlable que, si toutes les classes de la société, modestes ou élevées, toutes les confessions sont intimement unies, non seulement nous irons à cheval, mais nous abattrons sur notre passage à cheval tous les obstacles qui nous seront opposés. » Il cita des vers du poète Kleist : — « Que nous importe la règle selon laquelle est abattu notre ennemi, quand il est à nos pieds, lui et tous ses étendards ! La règle qui l'abat est la plus haute de toutes. » — Et il conclut : « L'art d'abattre, nous l'avons appris, et nous brûlons du désir de le pratiquer

encore dans la suite... » La foule berlinoise remercia l'empereur par des hourras.

*
* *

C'est la guerre.

C'est la guerre la plus vaste en territoire, la plus nombreuse en soldats, la plus féroce en actes que l'histoire ait jusqu'à présent connue.

D'énormes foules, ahuries de terreur, en ont fui l'approche ; elles sont allées devant elles, n'importe où, loin, plus loin encore, les privilégiés en carriole, à cheval, à âne, et, le plus grand nombre à pied, éreintés et muets, les vieux soutenus par les jeunes, les tout petits passant de bras en bras ; une mère a été vue gardant en ses bras son enfant mort qu'elle ne voulait point se laisser arracher, si loin du cimetière du pays natal. Les uns ont emporté, au hasard, ce qui se trouvait sous la main, à la minute d'affolement ; les autres ont les mains vides, les poches vides. Plus de toit, plus de pain ; c'est l'écroulement de toute la vie civilisée et le retour aux âges de la barbarie primitive.

Les lois de la guerre, les lois officiellement codifiées, sont outrepassées. Les Allemands ont annoncé à l'avance que la prochaine guerre qu'ils feraient serait plus atroce que toutes les guerres passées : « Une coalition de la France et de la Russie peut être vaincue avec nos seules forces, a dit le général von Falkenhausen, si, sans hésitations et sans scrupules, nous nous élevons dans la guerre à un usage plus grand de la violence. » Ils veulent exterminer leurs ennemis, et d'abord et surtout la France ! « Il faut, a dit le général Bernhardi, que la France, dans le prochain et inévitable conflit, soit si complètement écrasée que l'Allemagne ne la trouve plus jamais sur son chemin. » C'est pourquoi ils inventent des prétextes à des massacres de femmes et d'enfants, achèvent les blessés sur les champs de bataille, brisent les instruments de travail, détruisent les usines, gâtent les mines, incendient, après les avoir saccagés, villages et villes. Ils s'acharnent aux monuments les plus sacrés du passé.

Ils détruisent l'université de Louvain; ils incendient Notre-Dame de Reims ; ils jettent des bombes incendiaires sur Notre-Dame de Paris? Que leur importe le passé? Ils préparent à l'humanité un avenir, l'avenir allemand, et ils annoncent qu'il sera splendide.

C'est la guerre des grandes hécatombes et des flots de larmes. Dans les pays belligérants, il n'y aura pas une seule famille parmi des centaines de mille, qui ne soit mise en deuil. Toutes souffrent cruellement par l'inquiétude perpétuelle, par cette sensation de l'étau qui saisit les cœurs dès le réveil des nuits troublées. On attend des nouvelles qui n'arrivent pas ; enfin, voici une lettre : il est vivant ; ou plutôt il était vivant à telle date ; mais depuis? La bataille ne cesse pas sur ce front de quatre cents kilomètres; finira-t-elle jamais? Ou bien on apprend qu'il est « disparu » : est-il blessé, prisonnier, tué? Et l'on cherche, par tous les moyens, et l'on ne trouve pas, et l'on veut espérer toujours. Ou bien la certitude arrive ; c'est fini, on ne le reverra plus jamais, et l'on pleure et sanglote, ou, si l'on ne sait pleurer, l'on s'abîme dans les profondeurs de la douleur humaine.

Il faudra bien qu'il y ait une justice sur terre contre ceux par la volonté de qui l'humanité a tant souffert et va tant souffrir encore. Il faudra qu'elle soit implacable, cette justice.

*
* *

Mais toutes ces souffrances valent la peine que nous les endurions.

Nous, un vieux peuple, le premier qui, des décombres de l'empire romain, leva la tête et chercha et trouva les destinées nouvelles ; nous qui avons tant travaillé, de notre esprit et de nos mains; nous qui avons nos défauts, certes, et que remord plus d'une faute grave commise au cours de notre histoire ; mais nous qui, à toutes les heures de l'humanité, avons dit notre mot, accompli notre acte, exprimé notre génie; nous, artistes inventeurs de monuments et de poèmes ; argumentateurs aux temps scolastiques et créateurs de la philosophie moderne ; nous qui avons ouvert toutes les voies, toutes, à

la science moderne ; expérimentateurs de toutes les formes politiques et sociales — la primitive royauté de nos anciennes dynasties, la royauté splendide de Louis XIV, la république et la démocratie ; — nous qui avons enseigné aux hommes par notre XVIIIe siècle la valeur et la dignité de la personne humaine ; pour qui les nations, grandes ou petites, sont aussi des personnes humaines, dont nous estimons la valeur et respectons la dignité ; nous de qui les armes et les idées ont débrouillé le chaos allemand, simplifié cette mosaïque anarchique qu'était la vieille Allemagne, détruit les trônes de centaines de principicules, comiques réductions de potentats, singes de Louis XIV, entre lesquels, si nous n'avions secoué le monde, si nous ne l'avions mis sens dessus dessous, l'Allemagne répartirait aujourd'hui encore les saluts de ses échines nées respectueuses ; nous qui assistâmes à leur naissance les États-Unis d'Amérique, et la Grèce, et la Belgique, et les principautés du Danube et l'Italie ; nous, que l'on sait des libérateurs, et vers qui se tournent tous les espoirs des opprimés, il s'agit de savoir si nous allons être déchus de nos antiques dignités, réduits à notre tour à la condition d'inférieurs et d'opprimés, c'est-à-dire qu'il s'agit de savoir si la France continuera de vivre.

*
* *

La France l'a compris ; c'est pourquoi elle a réuni et tendu toutes ses forces dans la lutte pour le salut et pour la victoire.

Aux premiers jours, plus d'un s'inquiéta ou même désespéra ; l'Allemagne était si redoutable ! Elle augmentait sa force tous les jours ; les corps d'armée s'ajoutaient aux corps d'armée ; Krupp fabriquait, dans le mystère de ses ateliers, des machines monstres pour la guerre sur terre, sur mer et dans les airs. Rien ne contrariait ce travail ; tout conspirait à le soutenir. L'augmentation de la force était la pensée constante des maîtres de l'Empire, et la puissance d'une pensée constante est terrible. Le *Reichstag* entassait sans compter, au budget de la guerre, centaines de millions sur centaines de millions. Dans l'opinion publique, aucune vraie résistance ;

les socialistes internationalistes se révélaient, à l'observateur attentif, purs nationalistes ; les intellectuels, ceux qui se disent les représentants de la science et de l'art allemands, en venaient à se persuader que la pensée allemande ne saurait vivre que par la grâce du militarisme prussien. Toute cette nation énorme, unanime, proclamait sa grandeur intellectuelle, sa grandeur morale et sa puissance, et ceux qui l'entendaient n'osaient pas ne pas la croire, pensant à l'honneur qu'elle avait eu en 1870 de vaincre, et si complètement, la France.

Il y avait chez nous des âmes de vaincus ; que la jeunesse leur soit indulgente ! Elles sont tourmentées par les souvenirs de cette totale défaite, des désolantes nouvelles qui se succédaient impitoyablement, de cette proclamation d'empire sous les lambris de Louis XIV, du passage de ces casques sous l'arc de Napoléon, et, à la fin, de l'amputation de la patrie ! Ces souvenirs, malgré qu'on en ait, se présentent tout à coup ; on les chasse ; ils reviennent, semblables à des tentations obsédantes. Du moins, parmi ces âmes, il en est qui ne se laissent pas induire au désespoir. Elles se défendent par la simple et indéfectible foi en la patrie. Je m'honore d'être une de ces âmes.

Voici que la guerre donne raison aux croyants.

A mesure qu'on s'éloignait de « l'année terrible » et que de nouvelles générations arrivaient à la vie, le pli de la défaite s'effaçait ; un jour il disparut, et la taille française se redressa. Un obscur et profond travail s'était accompli ; des indices l'annonçaient, comme ces mouvements de plus en plus marqués de révolte contre l'insolence des menaces allemandes. Quand l'heure sonna, au premier coup de l'heure, une France est apparue, la vieille et toujours jeune France, comme l'ont faite son sol et son ciel privilégiés et son histoire tant de fois séculaire ; elle est apparue riche des vertus ancestrales et de vertus nouvelles. Elle-même s'étonne d'être si forte et si belle, et ses amis s'étonnent aussi, et, plus encore, ses ennemis.



Cependant l'Allemagne se tient toujours pour assurée de la victoire, et tout près de réaliser le rêve de son orgueil. Ce rêve, elle l'a précisé de plus en plus, et il est devenu tout un programme, dont les parties se tiennent, fermes et serrées.

Victorieuse, croit-elle, elle assurera la paix de l'avenir en instituant une confédération des États-Unis d'Europe ; elle y fera entrer d'abord les vaincus de cette guerre ; les autres seront invités à y prendre place ; mais, s'ils refusent leur consentement, « l'Allemagne, après cette guerre victorieuse, sera de taille à les y contraindre par force ».

L'Allemagne seule demeurera en armes ; la flotte militaire de l'Angleterre sera supprimée ; quant aux armées de terre, autres que l'allemande, elles n'auront plus de raison d'être ; pour protéger la confédération contre tout péril, l'Allemagne suffira ; elle sera « le centre de gravité militaire ».

L'Europe pourra enfin travailler dans la sécurité de la paix, mais non point comme auparavant, selon la convenance de chacun, au hasard des volontés particulières ; le travail sera « organisé », c'est-à-dire qu'à chacun devra échoir la part de travail qu'il est le plus capable d'accomplir. L'Allemagne discernera les aptitudes et distribuera les tâches. Seule, d'ailleurs, elle possède la science économique et s'entend à manier la richesse ; en ce moment la *Reichsbank* montre sa supériorité sur la Banque d'Angleterre et la Banque de France ; il faudra retirer de Londres le marché monétaire et le transférer à Hambourg, tout désigné pour le recevoir. Et l'Allemagne deviendra « le centre de gravité économique ».

L'Allemagne ne prétend pas imposer aux peuples sa langue, sa pensée, son esthétique ; mais, une fois établie « la prédominance » de son *Deutschtum*, les obstacles que « les manifestations particulières des peuples opposaient au progrès de la culture » tomberont. Et l'Allemagne sera le « centre de gravité intellectuel ».

On croirait ce programme inventé par quelque ennemi facétieux de l'Allemagne, et qui a outrepassé les limites de la plaisanterie. Or, je n'ai fait que résumer la déclaration récente

d'un maître illustre d'une grande université allemande, celle de Leipzig ; j'ai cité textuellement plusieurs phrases de ce morceau, intitulé *l'Europe sous la direction de l'Allemagne*[1]. Mais peut-être cet homme est un maniaque, un monomane, un fou? Non. Il a condensé en quelques pages tout une énorme littérature, où se révèle la pensée d'une nation. Son mérite est d'avoir brièvement défini le *Deutschtum* ; après avoir lu son manifeste, j'ai pensé que ce *Deutschtum* pourrait être figuré, en vignette, par une trinité symbolique : un sabre et une férule croisés sur un billet de banque.

Mais il ne s'agit pas de sourire et de hausser les épaules. La grandeur colossale de ce rêve fait prévoir avec certitude que l'Allemagne, avant de s'avouer vaincue, dépensera toute son énergie. On ne peut déchoir d'une telle hauteur sans s'être cramponné par les pieds, par les mains, et, après les mains et les pieds coupés, par la mâchoire. Il nous faut donc admettre la rude réalité, dissiper les illusions, qui exposent aux découragements, nous armer de patience — nulle arme ne nous est plus nécessaire — et d'une patience à toute épreuve et longue portée. Mais déjà s'annonce le châtiment de l'orgueil d'Allemagne. On a raison de dire que l'orgueil est une passion qui aveugle ; les Allemands, s'ils voyaient clair, n'auraient pas méprisé leurs adversaires au point de les imaginer capables de se laisser réduire à la condition de vassaux, de disciples et de contremaîtres. Leur diplomatie, s'ils voyaient clair, n'aurait point commis tant d'erreurs si grossières. Comme leurs ministres et leurs ambassadeurs, et par aveuglement aussi, leurs généraux se sont trompés. Plans politiques, plans militaires, tout s'écroule ; et, déjà, dans le lointain, les défenseurs du droit, de la justice, de la liberté, aperçoivent la consolatrice de tant de douleurs, la vengeresse de tant de crimes : la victoire.

ERNEST LAVISSE

1. Ce morceau a été traduit dans la *Semaine littéraire de Genève* du 17 octobre 1914. M. Ostwald y affirme que la défaite de l'Allemagne assurerait « la suprématie des instincts inférieurs sur les supérieurs, de la brute sur l'homme, un recul de la moralité, avant-coureur de la ruine de la civilisation...

LETTRES DE JEAN DULIMBERT

OFFICIER DE CHASSEURS

(1804-1815)

Au fond d'un vieux coffre, dans une vieille maison des champs, ces lettres dormaient. Elles ont dormi là une centaine d'années, poudrées encore par endroits du sable qui étancha l'encre. Les unes ont été écrites, et ce sont naturellement les plus importantes, par Jean-Joseph Pougeard-Dulimbert, officier de chasseurs, sorti de Fontainebleau, et qui a pris part aux grandes journées de l'Empire ; les autres sont de ses parents. Elles vont de 1804 à 1815, et nous disent les émotions d'une famille française pendant cette époque de gloire et de deuil. Ce sont des lettres d'un caractère intime : on y trouve mêlées des questions de cuisine et de fermage à toute l'horreur des épiques boucheries. Et là surtout en est la saveur. Elles n'apportent guère de clartés neuves, de significatifs documents, mais il est toujours curieux de surprendre l'Histoire assise au foyer de famille, et d'entendre quel écho, trop souvent douloureux, éveillent, dans un cercle d'âmes, les lointains tumultes des batailles. Jean Dulimbert d'ailleurs, comme on le verra par la suite, est digne de notre respectueux salut ; il ne força pas brusquement la gloire, à l'exemple de tant d'autres ; il ne fut ni héros ni génie, mais il collabora avec honneur à l'Épopée ; et, dans le petit hameau des Charentes où j'écris ces lignes, devant les vignes dont il parle et qu'il vint vendanger en octobre 1812, entre deux campagnes, j'entends aujourd'hui un bruit d'armes, tout le Passé ressuscite, parce que j'ai là, sur ma table, des lettres griffonnées par un soldat qui a été à

Essling. Ces différentes lettres, je me bornerai en général à les transcrire, en les reliant entre elles ; leur accent en sera plus direct.

***

Jean Dulimbert naquit dans les Charentes, à Saint-Maurice, près de Confolens, d'une famille de vieille bourgeoisie, qui avait déjà donné des magistrats et des soldats ; dans un court billet daté du 6 pluviôse an V et ardent comme un cri de clairon, son père, qui fut membre de la Constituante, célèbre avec quelque emphase « les prodiges de l'armée d'Italie, sur cette terre où est humiliée désormais la gloire des légions romaines » ; plus tard, préfet à plusieurs reprises, à Moulins notamment, il ne lui suffisait pas de recruter des jeunes hommes à travers son département, et de les expédier par fournées à destination de la Victoire ; c'est un des siens qu'il aurait désiré offrir à l'Empereur ; c'est pour les siens qu'il rêvait de gloire militaire, en parcourant les bulletins ; aussi fut-il heureux d'encourager la vocation de son fils, qui voulait être un soldat. Jean Dulimbert entre donc à l'école de Fontainebleau : il y entre avec joie, disposé d'avance à tout accepter, pour être un officier. L'école en ce temps ne gâtait pas les élèves, et voici les détails que nous donne son père, dans une lettre du 17 ventôse an XII, adressée à l'oncle du jeune homme, le citoyen Letterye, directeur de la poste à Confolens :

Je m'empresse, mon bon frère, de répondre à ta lettre du 9 de ce mois, qui me fut remise hier au soir, à mon retour de Fontainebleau. J'y ai laissé mon fils : c'est pour nous une séparation douloureuse, mais il a montré une grande fermeté en nous quittant, de la gaieté même, et il sait bien pourtant qu'il n'y retrouvera pas les douceurs du foyer. Le régime de l'école est presque aussi sévère qu'à Sparte ; les élèves y sont cloîtrés comme des chartreux, et n'en sortent qu'une fois par semaine, le dimanche, pour des promenades militaires, le sac au dos et le fusil sur l'épaule. Une ration de pain de munition par jour, la soupe, la tranche de bœuf, le plat de haricots et un quart de vin, le matin à dix heures ; le soir à cinq heures, même répétition, avec cette différence que les lentilles remplacent les haricots ; voilà leur régime du premier vendémiaire au cinquième jour complémentaire ; jamais on ne leur permet de sortir avec leurs parents. Le service se fait sans domestiques, excepté la cuisine. On mange à la gamelle et toujours debout, comme si le clairon allait brusquement les appeler aux armes. Les élèves vont cher-

cher et rapporter gamelles et bidons; ils balayent les dortoirs. On travaille ferme et il n'y a pas de place pour l'ennui. Adieu; nous vous embrassons tous.

Quelques mois plus tard, du même au même :

J'ai profité cette semaine du voisinage de Fontainebleau pour visiter mon fils ; j'ai eu la satisfaction de le trouver bien portant et d'entendre de vive voix les témoignages qu'on m'avait déjà adressés de sa conduite et de ses progrès. Ses efforts font espérer, s'ils se soutiennent, qu'ils sera compris dans la promotion qui aura lieu au commencement de brumaire. Son sort sera fixé par l'examen qu'il subira en vendémiaire ; 80 sous-lieutenances seront distribuées entre environ 300 élèves, dont près de 200 sont plus anciens que lui, à l'école. Le succès sera disputé ; adieu ; mille tendresses à ta femme et à ta filleule. Nous vous embrassons tous.

Le jeune élève d'ailleurs ne néglige pas son oncle, et le tient au courant de ses divers travaux et de ses premiers rêves. Il faut toujours se ménager l'affection d'un oncle ; enfin, il y a là-bas deux charmantes petites cousines, dont la tendresse l'escortera plus tard sur les routes de Pologne et d'Espagne; il a lui-même trois sœurs, et ce double nid de colombes ne cessera, pendant des années, d'être dans les transes et les prières. Voici la première lettre de Dulimbert fils à son oncle de Confolens :

Je présume, mon cher oncle, que vous lirez avec plaisir le détail des différentes parties où on nous exerce maintenant. Nous avons des maîtres de mathématiques, de fortification, de dessin topographique, de belles-lettres, de géographie et d'histoire ; nous aurons prochainement encore des maîtres d'armes, d'équitation et de natation même ; les hussards de Pichegru ont donné un bien mauvais exemple ; on va nous jeter à l'eau maintenant pour combattre ! Comme vous voyez on ne perd pas son temps, et de la sorte on risque de devenir un officier bien supérieur à un grand nombre de ceux qui sont aujourd'hui employés. Ceux-là n'ont pas eu besoin de tant de science ; la chance leur a suffi ; ils n'avaient qu'à allonger le bras et on leur remplissait la main ! Papa m'a fait espérer que, dès que je serai en état, il solliciterait de

l'emploi pour moi ; vous pouvez croire que c'est là un fort encouragement ; en attendant, je fais mon devoir et tout mon possible pour sortir de l'école au commencement de l'hiver prochain. Adieu, mon cher oncle ; je vous embrasse de tout mon cœur, vous et ma bonne tante ; j'embrasse Constance et Fanny. — École militaire de Fontainebleau, le 19 de prairial.

Tous ces jeunes gens ont, à l'école, l'impatience des poulains de race, qui veulent prendre leur galop : le champ est si vaste où ils pourront courir ! Mais il faut attendre encore.

Le couronnement, écrit le père, étant renvoyé en frimaire, je crains de nouveaux retards dans la sortie des élèves qui doivent passer la revue de l'Empereur. Pourtant le travail sur les promotions est préparé et n'attend plus que la signature ; mais le nombre des places vacantes dans la cavalerie est si restreint qu'il pourrait bien ne pas en rester pour mon fils, surtout si l'on préfère, comme on dit, les jeunes gens de dix-neuf ans, et il a dix-huit ans à peine ! Il est vrai que M. le général Dupont nous a promis son concours.

Soudain une grande joie. La revue, retardée, décommandée, aura lieu. Malgré ses occupations de gouvernement ou de protocole, l'Empereur a voulu connaître ces futurs officiers qui demain iront mourir pour lui ; il a voulu « les armer de son âme » ; les mesures du manteau de parade et l'ordonnance du cortège ne le fixent pas tout entier ; il les verra sans retard. C'était son habitude de déposer ainsi, au seuil de la vie, dans le cœur des jeunes hommes, une semence de gloire ; sa présence et deux mots rapides y suffisaient. Aussi quel enthousiasme déjà chez le père :

Paris, 7 brumaire an XIII.

Je m'empresse, mon cher frère, de te faire part de ma joie. Mon fils est à Paris depuis trois jours, et chez moi depuis une heure ! Il est arrivé vendredi soir, avec un détachement de 84 élèves de l'école militaire, ses camarades. Casernés au moment de leur arrivée, ils ne sont sortis de leurs quartiers qu'hier matin, pour se rendre à la grande parade, où ils ont passé la revue de S. M. l'Empereur qui les a accueillis avec une bonté paternelle. Les manœuvres finies, l'Empereur fit sortir des rangs dix d'entre eux et les chargea de commander cinq régiments d'infanterie de ligne, qui étaient à la parade ;

ce qu'ils exécutèrent avec distinction. Mon fils était du nombre et tu penses si j'étais ému d'entendre notre cher enfant grossir sa voix pour crier ses ordres à tous ces vieux soldats qui sentent encore la poudre ; tu ne l'aurais pas reconnu ! Sa pauvre mère était toute en larmes. La parade terminée, les élèves déposèrent leurs fusils en faisceaux et eurent l'honneur d'être tous introduits au palais impérial avec les officiers de tous les corps militaires qui sont à Paris. Et S. M. leur adressa, dans l'audience qui suivit, les paroles les plus flatteuses ; un seul a été réprimandé, sans aigreur, parce qu'il avait apporté une légère modification dans la tenue réglementaire. S. M. a fait observer qu' « il faut se soumettre en tout à la discipline » ; l'œil du Maître est toujours remarquable : il voit à la fois les plus grandes choses et les petits détails ! Ce jeune officier est précisément un parent du maréchal Berthier, qui était un peu confus ; l'Empereur, en l'apprenant s'est mis à rire. La moitié dînera aujourd'hui chez S. A. I. le prince Louis, connétable ; demain l'autre moitié recevra la même faveur. Mon fils, n'étant que de la seconde fournée, a obtenu l'agrément de passer la soirée en famille ; tous reprendront dans quelques jours le chemin de Fontainebleau, mais on assure qu'ils resteront très peu de temps à l'école. Sur ces 84 élèves venus à Paris, 57 ont été nommés par décret impérial du premier de ce mois sous-lieutenants dans divers régiments d'infanterie, 16 viennent d'être nommés dans la cavalerie; les autres n'ont pas encore atteint leur dix-huitième année ; mon fils sera placé dans le 13e régiment de chasseurs ; le jeune Lavergne entrera dans les dragons. Fais part de la nouvelle à tous les nôtres. J'ai remis les différents objets demandés par M. le curé de Saint-Maxime, mais on m'informe que le porteur, que je croyais parti, est encore à Paris, où il achève de manger les subsides du voyage. Je te donnerai, à ce sujet, d'autres détails de vive voix, qui ne sont pas très édifiants ; il est triste de songer à quoi se gaspille l'argent confié par ce saint homme. Adieu.

Quelques retards encore. A nouveau Dulimbert père écrit :

2 frimaire an XIII.

Mon fils est toujours à Fontainebleau, se désolant de la

lenteur qu'on met à expédier les brevets ; les officiers d'infanterie sont tous sortis ; je vois avec peine que le temps des grandes cérémonies n'est pas le plus propre à accélérer l'expédition des affaires ; les élèves vont avoir cependant une distraction agréable par le séjour que le Pape va faire à Fontainebleau. La vérité enfin c'est qu'on n'a plus un besoin urgent d'officiers ni de soldats ; j'ai l'impression que l'ère des batailles est finie pour de longues années peut-être et que nous entrons dans une période de paix, malgré quelques nuages du côté du Nord.

L'ère des batailles est finie ! Dulimbert père avait de nombreuses qualités de cœur et d'esprit, mais il serait excessif d'y ajouter le don de prophétie ; le couronnement de l'Empereur n'était pas précisément ce qu'on appelle un couronnement de carrière, mais une halte splendide entre deux chevauchées. Enfin les brevets sont distribués ; le 27 nivôse Dulimbert a le sien, il a quitté l'école et attend d'être lancé sur quelque point de l'Europe ; il est à Paris où il s'exerce à monter, car il n'est pas encore un cavalier rompu, et, dans quelques mois, il lui faudra rester onze heures en selle pour courir au canon ! Maintenant il s'ennuie, mais se dédommage en parlant des choses militaires, des parades, des distinctions, comme un amoureux qui a besoin de s'entretenir de ses amours. La gloire le fascine.

Papa ne vous mande jamais de nouvelles ; moi, je vais vous en dire. On dit que le prince Joseph va être roi de Lombardie ; l'Empereur a passé hier en revue trois mille hommes de sa garde qui partaient pour l'Italie où on affirme qu'il ne tardera pas à se rendre en personne. S. M. a été très éloquente ; elle leur a dit qu'ils connaissaient tous très bien cette route et qu'elle n'avait pas de crainte qu'ils s'égarassent en si glorieux chemin ; ils pourraient marcher les yeux fermés. C'étaient presque tous des soldats des deux grandes campagnes et on les a acclamés. L'Empereur a distribué à ce régiment 300 croix de la Légion d'honneur dont 80 étaient des croix d'officiers. Je ne sais trop quand viendra la mienne. J'embrasse Fanny, Constance et la bonne tante de Letterye.

Il songe déjà à sa croix ; c'est au mieux ! Beaucoup d'ambition, et même, nous l'avons vu plus haut, un peu d'irrespect et d'injustice envers les aînés, qu'on espère surpasser demain, n'est pas inutile pour essayer de grandes choses au début de la vie. Le voilà donc versé

dans le 13e régiment de chasseurs à cheval ; immédiatement « il se met en route vers les coups de sabre ». Les lettres de cette première année sont perdues, nous ne savons pas où il a reçu le baptême du feu. Des nouvelles nous arrivent enfin de Poleschovitz en Moravie, 6 nivôse an XIV :

J'ai appris, mon cher oncle, presque en même temps, votre maladie et votre convalescence. Je présume que votre indisposition ne vous aura pas empêché de lire *le Moniteur*, vous y aurez sûrement vu que c'est au 13e de chasseurs à cheval qu'est due la prise de Braunau, et vous aurez pensé à moi, avec toute la famille. Merci bien, mais ne vous hâtez pas de m'adresser vos félicitations. Comme Crillon, j'ai failli me pendre, car je n'étais pas à ce fait d'armes ; j'avais été employé à escorter jusqu'en France des prisonniers de guerre. Cette course m'a retardé : ce qui me console c'est que j'avais contribué à la capture des prisonniers dont je commandais l'escorte. Comble d'infortune, j'ai crevé un excellent cheval pour rentrer plus vite ; peine inutile encore, car je ne suis arrivé que le lendemain de la bataille d'Austerlitz, pour lire les éloges adressés à mes camarades. Nous avons manqué de quelques heures le plus bel exploit de tous les siècles. Un vieux chasseur que j'avais avec moi dans l'escorte s'est tué de désespoir, à l'endroit même où notre régiment a chargé : il s'y était rendu dès l'arrivée, pour reconnaître des camarades morts, de son pays. Il aura du moins la satisfaction d'être enterré avec tous ces braves et participera aux mêmes honneurs. Il a pris cette résolution après la proclamation de l'Empereur, du 12 frimaire, dont je vous envoie copie. C'était un Égyptien qui avait déjà six blessures et qui pendant tout le voyage m'avait rendu de signalés services. J'en ai eu bien de la peine ; comme si l'ennemi ne nous faisait pas assez de mal !

Maintenant c'est le repos à peu près absolu : je suis à Poleschovitz depuis quinze jours ; l'armée ne sortira de ses cantonnements que quand la paix sera définitivement signée ou éloignée encore pour longtemps. Dans ce dernier cas j'aurai le plaisir de m'en apercevoir un des premiers, parce que mon régiment est d'avant-garde; nos vedettes sont à vingt-cinq pas des Autrichiens. Nous sommes chargés de garder la Marque, petite rivière qui sépare les deux armées. L'Empereur d'Au-

triche est dans un château à trois ou quatre lieues. Ah! comme nous l'aurions bientôt fait dénicher ! Nous avons toutes les peines du monde à maintenir nos hommes qui tenteraient volontiers un coup de main sur les officiers qu'on aperçoit de l'autre côté, plus arrogants que jamais. Quelles leçons leur faut-il donc encore?

Pendant que je vous écris on m'annonce que la paix est signée et qu'une des conditions est que l'armée française se mettra en marche le 4 janvier, c'est-à-dire dans cinq ou six jours. Les papiers vous l'annonceront avant ma lettre, si c'est vrai, mais on ne l'a pas assuré. Adieu, mon cher oncle ; embrassez bien pour moi ma bonne tante et mes jolies cousines. Et croyez, je vous prie, aux sentiments d'amour et de respect que vous a voués pour la vie votre bon neveu, Dulimbert. — 13e régiment de chasseurs à cheval, division Oudinot, à la Grande-Armée.

Le silence pendant une année. Les premières nouvelles que nous ayons ensuite sont du 3 octobre 1806. Dulimbert a été malade ; la mère se plaint de « toutes ces courses folles qui ne permettent pas de prendre assez de précautions ; croiriez-vous pourtant que je me suis presque réjouie de la chose pour qu'il nous revienne ; l'Empereur sait que les mamans valent encore mieux que tous ses médecins ». Il est venu, en effet, se réchauffer quelques semaines au nid familial, a embrassé les siens et est remonté à cheval.

Notre enfant, écrit le père, court maintenant sur la route de Mayence. Il se prépare en Saxe de grandes choses et Jean tient à y être. Très obligeamment M. le général Dupont l'a fait se hâter. Mon fils avait en poche un congé pour deux mois encore, mais comment le retenir, quand tous ses camarades sont à leur poste? Il m'a pris à part pour me dire sa résolution et je l'ai approuvée. La difficulté allait venir de la mère ; nous l'avons trompée en lui affirmant que l'ordre était formel de rejoindre ; je me suis entendu avec le colonel Desbordes qui a envoyé un mot par une estafette. Ce n'est pourtant pas sans une violente émotion que j'ai serré ce pauvre enfant sur mon cœur, quand il nous a quittés. Son séjour avec nous a été court, mais il nous a fait à tous grand bien à l'âme ; il est toujours tendrement attaché aux siens ; malgré son dernier accident, le métier des armes lui a fortifié le corps sans endur-

cir le cœur, et je vois avec joie qu'il reste fidèle aux douces affections de la nature. Ma femme est aujourd'hui chez madame Dupont se consoler du départ de son fils.

Le nom du général Dupont et de madame Dupont revient souvent dans cette correspondance ; le général Dupont était un compatriote et un ami des Dulimbert ; c'était le héros de la famille ; on le montrait en exemple au jeune soldat qui marchait, les yeux fixés sur cette gloire intacte encore. Enfin le voilà en Prusse; il y est arrivé à temps pour entendre ce coup de sifflet de Napoléon, qui fit, selon le mot de Henri Heine, s'évanouir à la fois un peuple et une armée ; il est maintenant sous les ordres du prince Murat ; il avait là un éblouissant professeur d'énergie et il semble déjà avoir profité de la leçon :

10 novembre, 14 lieues de Posen, 55 de Berlin.

Voilà longtemps que je ne vous ai écrit, mon cher papa ; mais vous savez que ce n'est pas ma faute. Depuis un mois et trois jours que j'ai rejoint le régiment, j'ai fait des étapes de quinze lieues au moins et marché plusieurs fois des nuits entières. Vous ne serez pas étonné de la longueur de ces marches, quand vous saurez que nous avons fait pendant toute la campagne tantôt le service de partisans, tantôt d'éclaireurs avec le prince Murat, en tête de toute l'armée. Nous nous sommes souvent trouvés à vingt lieues en avant, et le prince Murat a plusieurs fois couché avec nous, dans ces circonstances. Il refusait partout les chambres qu'on lui réservait, quand il y en a, pour rester à côté de ses hommes. A deux reprises, le hasard nous a placés sous le même baraquement de fortune ; mais je n'ai pu, les deux fois, fermer les yeux de toute la nuit, par suite de mon émotion ; de temps en temps, je me soulevais pour voir ce héros, qui était à quelques pas de moi, et qui reposait à moitié enfoncé dans de la paille ; le matin, il se réveille en chantant et réclame un coup de vin ; il dit qu'on l'avait destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique et qu'il a gardé l'habitude de dire ainsi la messe. C'est du vin de son pays qu'il a toujours dans ses fourgons, et qui contient sans doute des vertus guerrières remarquables. J'en goûterais volontiers.

Vous serez sûrement étonné de ce que je vais vous dire ; j'ai eu la fièvre toutes les nuits que j'ai passées à courir après

mon régiment ; par bonheur, je l'ai rejoint juste la veille du jour où il a commencé les grandes marches; oui, vingt-quatre heures de plus, et j'étais en arrière pour toute la campagne ! Trois jours après mon arrivée, je n'ai plus eu de fièvre, elle ne me venait, je crois, que de l'inquiétude que j'éprouvais d'arriver trop tard, et non de la fatigue. Maintenant je ne me déshabille plus, je ne suis nourri que de mauvais pain et de pommes de terre, on couche même souvent dehors, en plein vent, et cependant je me porte mieux qu'à Paris et j'ai pris de l'embonpoint.

Malgré notre désir, nous n'avons pas donné à Iéna autant que nous l'espérions ; nous avons principalement manœuvré pour refouler l'ennemi sous le canon ; mais nous avons pris notre revanche, tous les jours suivants. Le régiment après s'être avancé jusqu'à Passewalk,. est revenu à Berlin où se trouve l'Empereur. Nous lui rapportions 33 drapeaux et lui conduisions 4 000 prisonniers, 1 000 hommes de cavalerie et 3 000 d'infanterie, avec 12 pièces de canon ! Le tout provenait d'une capitulation que mon régiment, réuni au 9e de dragons, a fait faire à la garnison de Passewalk. Les chasseurs étaient en tête et nous n'avons eu qu'à frapper à la porte et à réclamer les clefs. Le gouverneur s'est empressé de les rendre ; un groupe de jeunes filles vêtues de blanc sont venues les offrir à M. le général Milhaud ; c'est un des faits d'armes les plus curieux de cette glorieuse campagne et nous avons été vivement félicités. Passewalk est une petite ville à une dizaine de lieues à l'ouest de Stettin. Je voudrais pouvoir vous dire encore, mon cher papa, comment le régiment seul a tenu tête à la colonne du prince Holenlohe et comment nous avons contribué à la journée de Prenslow, mais mon papier est plein.

Personnellement je n'ai pas eu de chance ; mon cheval hongrois a reçu à la jambe une balle qui l'a mis hors de service, et mon chasseur a été pris avec une partie de mes effets. Le lendemain j'ai perdu ma bourse contenant dix-sept louis : toutes les épargnes de mon voyage et un mois d'appointements ! Aussi suis-je endetté, parce que la rigueur de la saison dans le pays où nous allons nous enfoncer m'a forcé à faire de nombreuses emplettes à Berlin ; on n'a pu confectionner le drap que vous m'aviez donné, l'entrepôt étant

déjà fermé. Adieu : je vous embrasse tous et vous aime de tout mon cœur.

Dulimbert père trouve « la fin de cette lettre moins agréable que le commencement », mais il est trop fier des exploits de son fils pour se plaindre. Ce n'est pas tous les jours qu'on prend des flottes et des villes avec de la cavalerie :

Veuillez, mes bons amis, ajoute-t-il, donner communication de ce paquet à la famille, mais que rien n'aille au delà. — *P. S.* Mon fils a dû entrer le 27 novembre à Varsovie avec le prince Murat.

Que Dulimbert père me pardonne aujourd'hui mon indiscrétion, après plus de cent années : c'est pour la plus grande gloire des siens.

Les événements se précipitent ; plus de repos. Benningsen est partout à la fois. « On dirait que c'est le vent qui nous apporte de tous côtés, avec des paquets de neige, des paquets d'ennemis ». On se poursuit et se harcèle, en attendant le combat décisif qui couchera des milliers d'hommes ; oui, mais en attendant, on meurt de faim. La famille du jeune chasseur a été effrayée par la lecture du 51e bulletin, que le père commente avec angoisse ; le 1er février une lettre arrive de Pologne. « Nous respirons enfin, mes bons amis. Ne pleurez plus vous-mêmes : mon fils est vivant ! Nous pourrons l'embrasser encore, peut-être. » Et voici cette lettre qui a dû sécher tant de larmes :

Des bords de la Narew, le 4 janvier.

Il y a longtemps, mon cher papa, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire ; j'espère au moins que, s'il m'a été impossible de vous donner moi-même de mes nouvelles, vous en aurez reçu indirectement plusieurs fois ; je sais que M. le général Dupont a l'extrême obligeance de ne pas m'oublier ; j'ai eu l'occasion de le voir ; très aimablement il m'a retenu à sa table, ce qui était très flatteur. On dit que S. M. attend la première occasion pour en faire un maréchal.

Le sort de la guerre n'a pas voulu me laisser une heure de repos ; encore dans ce moment, ne suis-je pas assuré que ma lettre parvienne au premier bureau de poste. Toujours en marche, ou au bivouac, dans quelque village incendié par les Russes, car ils ont la précaution de tout mettre à feu, nous nous estimons heureux de trouver une botte de foin pour nos

chevaux, une botte de paille pour nos têtes, quand nous voulons nous reposer, et des pommes de terre pour vivre ; voilà notre existence en Pologne. Depuis le passage de la Vistule peu de personnes ont eu du pain, tout le monde n'a eu que de la mauvaise eau ! Aussi les soldats ont-ils perdu leur gaieté avec leur santé et leurs forces, sans perdre leur courage. Pourtant c'est nous qui sommes les vainqueurs, mais tout nous manque. Pour comble, on vit dans l'eau et la boue ; le pays est horrible ; ce sont d'interminables forêts toujours sous la pluie. Les chevaux périssent et les hommes sont très atteints. Le prince Murat lui-même a été malade ; on l'avait cru mort et c'était une consternation générale ; mais le lendemain il a tenu à se montrer aux troupes, en grande tenue, comme à la parade. C'est toujours le plus beau cavalier du monde et il a été vivement acclamé de tous. Dans la dernière échauffourée, on raconte qu'il avait perdu ses fourgons qui roulèrent dans un marécage ; il a sacrifié plusieurs hommes pour lui ramener le cōffre de ses plumes. Notre distraction est la lecture ; on la fait en commun, car les livres sont rares. Nous aspirons tous à un peu de repos en France, mais quand viendra-t-il? Personne encore ne connaît les desseins de notre Empereur.

Je ne vous parlerai point, mon cher papa, des affaires où mon régiment a pu se trouver ; je me contenterai de vous dire qu'il était à peu près à toutes celles qui ont eu lieu après le Bug. J'ai toujours été à mon poste ; personnellement j'ai eu assez de chance et je me porte bien, mais mon chasseur a été tué il y a une semaine. Embrassez pour moi maman et mes chères sœurs. Je vous embrasse comme je vous aime, et suis toujours votre fils tendre et soumis.

(*A suivre.*)

JOSEPH LARRIBAU

CUIRASSÉS ET SOUS-MARINS

UN NOUVEAU TYPE D'UNITÉ DE COMBAT

L'étude que je présente aujourd'hui aux lecteurs de *la Revue de Paris* devait paraître dans le numéro du 15 août, ayant été écrite au commencement de juillet, alors que rien ne faisait prévoir la crise que nous traversons.

On jugera peut-être assez prophétiques quelques-unes des vues que j'ai exposées sur le rôle des sous-marins dans la mer du Nord et sur les méthodes générales de guerre des Allemands. Quelques autres ne se trouvent pas encore confirmées par les événements. En tout cas je ne vois à faire à mon texte, après ces quatre mois écoulés, aucune retouche essentielle. J'estime plus que jamais que l'amiral Percy Scott avait raison, au moins en ce qui touche l'action des sous-marins sur l'immédiat et principal théâtre des opérations. J'estime aussi que l'impartiale observation des faits accomplis et de la physionomie si spéciale du conflit maritime nous conduit à la création d'un nouveau type de bâtiment de combat, intermédiaire entre les deux antagonistes d'aujourd'hui, le grand cuirassé et le sous-marin.

CONTRE-AMIRAL D.

Supposez un moment que, dans une entrevue avec le rédacteur d'un journal, notre chef d'état-major général se soit prononcé pour le retour à la loi de deux ans et pour l'organisation des « milices ». La stupeur que provoqueraient chez nous ces déclarations ne vous donnera qu'une faible idée du scandale qu'a soulevé chez nos voisins l'interview du *Times* où l'amiral Percy Scott, l'homme des gros canons et des gros cuirassés, l'organisateur des tirs de précision à

grande distance, le réformateur de la tactique des escadres en vue de la meilleure utilisation de l'artillerie, l'amiral Percy Scott, enfin, le célèbre Percy Scott, brûlant ce qu'il avait adoré, adorant ce qu'il avait brûlé, a nettement dit leur fait aux puissants, aux magnifiques mastodontes où se complaisait l'orgueil anglais, pour élever sur le pavois — si j'ose ainsi m'exprimer — leur tout petit et bien modeste adversaire, le sous-marin.

De ce côté-ci du détroit le retentissement de cet audacieux propos a été beaucoup plus modéré. Il ne s'agit pas pour nous du « *to be or not to be* », quand il est question de marine ; du moins nous le croyons ;... mais enfin, comme le sous-marin nous appartient bien, en principe, puisque nous l'avons créé, vu naître, grandir et se perfectionner ; comme, de plus, tout ce qui n'est pas chez nous marin de profession ou technicien maritime se défie instinctivement des énormes vaisseaux et soupire en pensant aux 75 millions que chacun d'eux absorbe, en ce temps où la vie est si chère et nos finances si mal en point, il y a eu quelque émoi, quelques articles de journaux, quelques « opinions » demandées aux chefs de la marine les plus en vue ; et en somme l'amiral Percy Scott a eu une assez mauvaise presse. Personne ne s'est avisé de remarquer que rien de tout cela n'était nouveau pour nous, qu'on avait dit, répété, proclamé en France, il y a quelque vingt ou vingt-cinq ans, ce que vient de dire cet Anglais de marque, que nous y avions mis seulement — ceux là du moins qui ne tenaient pas à faire de la polémique — moins d'âpreté intransigeante, peut-être parce que le sous-marin était encore à l'état embryonnaire et qu'il fallait, dans ce temps, lui faire confiance de tout ce qu'on espérait de lui, tandis qu'aujourd'hui il a tenu une grande partie de ses promesses, montré ce qu'il savait faire, inspiré du respect, de la crainte, et pris sa place, malgré tant et de si fortes oppositions, dans toute force navale bien organisée.

En Allemagne où, cependant, on observe avec une si vigilante attention tout ce qui peut, directement ou indirectement, influer sur l'équilibre actuel des marines européennes, et avec une envie passionnée tout ce qui touche à la marine anglaise, on semble se tenir sur une grande réserve. Outre qu'il

devient de plus en plus dangereux pour un citoyen allemand de traiter du militaire sans l'aveu des autorités compétentes et que celles-ci enveloppent tous leurs actes de voiles qu'elles croient impénétrables, il faut, pour se mêler de prédire en de telles matières, avoir de l'imagination et non pas seulement de la méthode, il faut posséder au moins quelques parties d'inventeur, tandis que l'on n'est, là-bas, qu'imitateur, imitateur génial, par exemple, « perfectionneur » incomparable... Quand il a paru que, décidément, le sous-marin des « Welches » pouvait être un bon outil de guerre, on en a construit. Quand il sera bien avéré — chez les autres — que cet outil est capable d'entamer tout ce qu'il trouvera devant lui comme mastodontes, on se ralliera à la nouvelle doctrine de l'amiral Percy Scott. Pour l'instant il n'y a qu'une opinion révolutionnaire de plus en marine, et en attendant les enseignements d'une guerre, on ne renonce pas aux cuirassés.

***

Tâchons donc de nous faire une idée personnelle et précise d'une question si importante pour la constitution de notre force navale autant que pour nos finances. Cette étude nous conduira sans doute à une solution du problème, sinon définitive, du moins suffisamment satisfaisante pour qu'on la puisse proposer à tous ceux qui se défient de l'absolu et savent se défendre de l'esprit de système.

Au fond, de quoi s'agit-il? — De l'utilisation la plus avantageuse, la plus complète d'une arme, la torpille automobile [1], depuis longtemps connue et appréciée, qui était passée pourtant par une phase de défaveur et que des perfectionnements récents ont portée à un singulier degré de puissance. Consta-

1. Je ne parlerai pas ici des autres armes sous-marines à explosifs, bien que l'on puisse donner et que l'on donne déjà, en effet, des *mines automatiques* aux sous-marins et que ceux-ci puissent fort bien se charger d'aller mouiller ces engins dans les passes des ports ennemis. Tout cela nous entraînerait trop loin ; il faudrait entreprendre un petit traité « de la guerre sous-marine ». Du reste, l'emploi de la torpille automobile suffit à justifier l'existence du sous-marin.

tons tout de suite que les dernières torpilles portent jusqu'à 6 000 mètres environ, avec une justesse remarquable et une vitesse moyenne de 40 nœuds (74 km.), au contact de la carène d'un grand bâtiment, une charge d'explosif — du fulmicoton, en général — de 120 à 150 kilos, charge à laquelle, jusqu'ici, nulle coque n'a pu résister, si cuirassée, si bien compartimentée et cloisonnée qu'on la suppose.

Cette arme terrible, foudroyante, puisqu'une seule torpille peut faire chavirer et couler un cuirassé, tout au moins le paralyser dans ses moyens de propulsion et de giration, par conséquent le mettre à la merci du premier adversaire venu, cette arme, dis-je, on la confia d'abord à un tout petit bâtiment, une barque chétive et délicate, à laquelle on prétendait donner cependant une grande vitesse afin qu'elle pût surprendre de nuit les grosses et lourdes unités, en tout cas s'approcher d'elles assez vite pour échapper aux coups de leur artillerie, dont la manœuvre était alors fort lente. Cette barque fut le *torpilleur*, et l'on se souvient des polémiques que souleva l'admiration vraiment trop exclusive des partisans de ce nouveau type de bâtiment.

Le cuirassé n'entendait d'ailleurs pas céder la place. Il perfectionna la protection cellulaire de sa coque plongée, la défendit à l'extérieur par des filets métalliques destinés à arrêter les torpilles à quelques mètres de la carène, enfin s'arma de canons légers à tir rapide et de projecteurs électriques.

Le capital défaut des torpilleurs était qu'ils ne justifiaient pas leurs prétentions à l'invisibilité. Ces engins de surprise ne parvenaient plus à surprendre et dès lors qu'ils se trouvaient obligés d'entreprendre une marche d'approche à découvert, il leur fallait, ou bien se cuirasser eux-mêmes [1] — et quelle ironique faillite ! — ou bien augmenter leur vitesse, c'est à dire leur taille, leur déplacement — et l'on tournait dans un cercle vicieux ; — ou bien enfin se mettre à plusieurs et le plus nombreux possible contre le même gros bateau, afin qu'il dispersât ses coups — et dans ce cas, la solution du

1. Nous avons fait des torpilleurs légèrement blindés sur leur pont, en vue de la protection des appareils-moteurs contre les projectiles légers. Malheureusement ceux-ci firent bientôt place à des obus beaucoup plus lourds. Il fallut s'arrêter dans une voie sans issue.

problème apparaissait assez inquiétante au point de vue financier.

On chercha autre chose. On trouva, ou plutôt on retrouva le *sous-marin*, dont l'amiral Bourgois avait déjà donné, au milieu du siècle dernier, une très acceptable formule [1].

Le sous-marin réalisa en effet l'idéal souhaité. Périscope à part — mais c'est si peu de chose, sur la mer, même sur la mer calme, que ce tube, ce bâton flottant ! — il fut invisible ; il le fut assez longtemps, soit pour aller attaquer des bâtiments immobiles à leur mouillage, soit pour attendre patiemment au passage les navires en marche dont il parvenait à reconnaître à l'avance, *et en temps utile*, la direction, le cap.

Je viens de dire : en temps utile ; et nous touchons ici du doigt l'infirmité du sous-marin. C'est qu'en effet, si la mer le couvre et le cache, elle l'arrête aussi, ou du moins le retarde ; et tel « submersible [2] » qui, en surface, file aisément ses 15 nœuds, n'en donne plus que 9 ou 10 lorsque sa coque tout entière est plongée sous trois ou quatre mètres d'eau. Or que faire avec 10 nœuds de vitesse contre un adversaire qui en peut donner le double et qui, se méfiant, franchira à grande allure *et en traçant sur l'eau de capricieux crochets*, la zone où la présence des sous-marins lui semble probable? La rencontre, dans un tel cas, apparaît hasardeuse, et là encore, pour augmenter les chances de succès de l'arme torpille, il faut entrer dans la voie de la multiplication du véhicule, tout en assurant à celui-ci plus de vitesse et un plus grand rayon d'action aux allures vives. Mais pour le sous-marin, comme pour le torpilleur, ces deux avantages ne sont réalisables qu'au prix d'une augmentation très sensible du déplace-

1. Le *Plongeur* fut construit et essayé à Rochefort en 1863. A sa première immersion il resta au fond de l'eau, d'où on le tira non sans peine. On eut le tort de se décourager après cette unique tentative. Mais on n'avait pas la foi ! Et puis c'était trop tôt... Le sous-marin de l'amiral Bourgois existe encore ; il est devenu une simple citerne à eau douce.

2. Le « submersible », qui se substitue peu à peu au sous-marin primitif, a sur ce dernier l'avantage d'une plus grande flottabilité, d'une plus grande endurance à la mer, en surface. C'est, en somme, un torpilleur, un grand torpilleur même, qui devient sous-marin quand il le juge opportun.

ment ; et si je reconnais qu'il ne résultera pas de cet agrandissement, pour le sous-marin, le même inconvénient que pour le torpilleur [1], puisqu'en somme le sous-marin ne perdra pas la faculté de s'immerger, je suis bien obligé de dire aussi qu'il n'est pas certain que le maniement, *en plongée complète,* de coques atteignant 2 000 tonnes reste possible avec des garanties strictement suffisantes de sécurité.

Voilà donc où nous en sommes. Obéissant à une loi inéluctable, le sous-marin grandit, grandit toujours, pour accroître ses facultés offensives, pour assurer un rendement meilleur à son armement de torpilles automobiles. S'il atteint en effet 2 000 tonnes et en supposant que toutes les difficultés d'ordre purement technique soient vaincues, son prix de revient ne sera pas éloigné de 10 millions, ce qui signifie que, pour le prix d'un cuirassé ou d'un « croiseur de combat » moderne — de 65 à 75 millions — on n'aura que sept grands submersibles. Cette proportion est-elle satisfaisante ou, en d'autres termes, aura-t-on, avec ces sept sousmarins, des chances suffisantes de détruire une des grandes unités dont je viens de parler?...

*
* *

Si pour répondre à cette question il n'y avait à examiner qu'un seul des cas de ce phénomène si complexe, la guerre, celui où se trouveront respectivement, dans le prochain conflit, les forces navales de l'Allemagne et de l'Angleterre, la réponse serait relativement facile et je crois bien, dès maintenant, qu'elle serait positive.

Oui, l'amiral Percy Scott a raison, s'il ne considère que les phases de la lutte dont la partie méridionale de la mer du Nord sera le théâtre. Sur cet échiquier restreint où les positions initiales et successives des forces en jeu seront faciles

1. Les derniers torpilleurs d'escadre, de 800 tonnes environ, offrent déjà aux canons des grands bâtiments des cibles d'une dimension très appréciable aux distances moyennes.

à repérer (nous verrons tout à l'heure quelle importance accorde avec raison l'amiral anglais aux avions, guides naturels des sous-marins), sur cette mer relativement facile et qui ne connaît pas les grandes houles de l'Atlantique, dans cette guerre de blocus, de sorties feintes ou réelles, d'attaques et de contre-attaques, dans ces opérations à court rayon et à terme bref, les sous-marins, du côté où ils seront le plus en nombre et le mieux conduits, seront bientôt les maîtres. Que dis-je, bientôt?... Ils le seront tout de suite. S'imagine-t-on que le jour où l'une des deux puissances aura pris nettement la résolution d'en finir avec une rivalité ruineuse, elle hésitera devant l'attaque inopinée, brusquée, terrifiante dans ses résultats, que recommande si bien un engin auquel on ne peut refuser de s'adapter admirablement aux coups de surprise ? Non, certes... Sera-ce avant la déclaration des hostilités, ou plutôt comme seul mode de dénonciation de l'état de paix, que les sous-marins anglais se glisseront dans les estuaires allemands pour y tout détruire, et que les Allemands montreront leurs périscopes aux Dunes, dans la Medway et la Tamise, à Lowestoft, dans la Tyne ou dans le Firth of Forth? Sera-ce au moment même d'une hypocrite déclaration de guerre, ou bien une heure après, comme il est aisé de le faire, grâce à la télégraphie sans fil [1]? Je ne sais. Il importe peu, d'ailleurs ; et assez vains seraient, se manifestant de la sorte, des scrupules à l'égard d'un droit des gens qu'on a tant de fois violé dans des occasions analogues, en invoquant le commode *salus populi suprema lex*...

Toujours est-il que celui qui *osera*, outre qu'il aura fait subir, d'entrée de jeu, des pertes irréparables à son adversaire, prendra sur celui-ci un ascendant décisif. Rappelez-vous les débuts de la guerre de Mandchourie, la surprise de Chemulpo, la brusque attaque des torpilleurs japonais sur la flotte de Port-Arthur.

Mais qu'il s'agisse de ces coups foudroyants ou d'opérations plus régulières, plus correctes, le succès des sous-marins tiendra surtout aux circonstances locales dont je parlais tout à

1. Les sous-marins utilisent parfaitement la T. S. F. Ceux qui ne peuvent émettre des radiotélégrammes ont, au moins, des appareils récepteurs.

l'heure, à ces circonstances géographiques et hydrographiques qui sont, à la guerre, au nombre des facteurs essentiels du développement des phases successives du conflit.

Que ces circonstances changent, que le théâtre initial des opérations s'élargisse, que leur caractère se modifie, s'éloignant de celui d'un blocus forcément resserré [1], les chances des sous-marins diminuent aussitôt, à moins que leur nombre n'augmente sensiblement et que leurs facultés ne grandissent d'une manière marquée.

Tous ceux qui suivent avec quelque attention les mouvements des forces navales allemandes ont certainement observé que l'escadre impériale va fréquemment mouiller dans les fjords de Norvège dont la latitude dépasse celle des Shetland. Les Norvégiens s'en aperçoivent bien et n'ont pas attendu le moment présent pour exprimer leur surprise d'une assiduité qu'ils estiment indiscrète. Mais la ténacité allemande s'embarrasse peu d'une désapprobation que la force n'appuie pas. Avant que la Norvège ait pu donner une organisation défensive suffisante aux nombreux mouillages utilisables par une flotte de guerre que présentent les débouchés de ses fjords [2], le conflit que tout le monde prévoit se sera produit et à l'origine de ce conflit — surtout si l'Empire allemand prenait l'initiative — ce n'est peut-être pas de l'Elbe, de la Jade ou de l'Ems, mais du Sogne fjord ou de Trondjheim que partirait la fraction la plus mobile, la plus rapide de la force navale allemande pour tourner l'Angleterre par le nord, s'établir

1. Le centre moyen du gros des bloqueurs anglais, dans la mer du Nord, ne sera probablement pas très éloigné d'un point situé à 100 ou 120 milles au N.-O. d'Helgoland, par 55° Nord (latitude de Newcastle) et 2°10' E environ (longitude de la Haye). Si ce centre était établi sensiblement plus au nord, une force navale allemande partant de l'Ems (mouillage de Borkum) pourrait doubler Terschelling et se présenter dans le Pas-de-Calais avant que les Anglais la pussent intercepter. Si, au contraire, on plaçait ce centre plus à l'ouest, plus près de la côte anglaise, des bâtiments partant de l'Elbe (mouillage de Cuxhaven) auraient des chances de pouvoir s'élever au nord, le long de la côte Cimbrique, sans qu'on pût les arrêter en temps utile.

2. Le budget norvégien de 1913-1914 prévoit justement des augmentations de crédit très sensibles, non seulement pour la flotte — malheureusement à l'état embryonnaire, — mais aussi pour la défense du fjord d'Ofoten, de Christiana, de Bergen et de Trondjheim. C'est encore peu de chose.

sur les routes commerciales de l'Atlantique et, qui sait? occuper Lerwick des Shetland ou Thorshavn des Féroë, points admirablement placés pour la création rapide d'une base de ravitaillement provisoire.

Dans son interview du *Times*, M. l'amiral Percy Scott, qui, en Anglais avisé, sait fort bien de quelle vitale importance il est pour la Grande-Bretagne de maintenir toujours libre le grand chemin de la mer par où lui arrive sa subsistance, examine successivement, à ce sujet, les facultés offensives des diverses puissances maritimes. L'Allemagne lui semble assez peu en situation de gêner les arrivages anglais, justement parce qu'il lui faudrait, ou bien faire franchir la Manche à ses vaisseaux, ou bien les faire passer par le nord de l'Écosse : « Si, avec des sous-marins, nous barrons la sortie de la mer du Nord, conclut-il, il est difficile de voir comment on pourrait gêner notre commerce... »

Je viens de dire comment. L'honorable amiral anglais fera bien, je crois, de penser aux fjords de Norvège. J'ajoute, sans y insister autrement dans cette étude, que la lecture des très intéressantes statistiques du *Stateman's yearbook* lui montrerait que, déjà, la perte des arrivages des pays scandinaves (du Danemark surtout), de ceux de la Hollande et de la Belgique, causerait une perturbation fort grave dans le régime de l'alimentation quotidienne du peuple anglais. Laissons cela. « Barrer la sortie de la mer du Nord », c'est bientôt dit ; mais d'abord, de laquelle s'agit-il? Si c'est du Pas-de-Calais, nul doute que les sous-marins anglais n'en puissent interdire l'usage aux navires allemands ; si c'est du grand bras de mer du Nord, du vaste espace qui s'étend entre les archipels anglais et la Norvège, l'affaire est de beaucoup plus grande conséquence. Pour barrer efficacement ces 200 ou 250 milles, il faudrait au moins deux lignes de 40 à 50 sous-marins chacune, c'est-à-dire que l'effectif total de cette nouvelle flotte devrait être de 250 ou 300 unités, car, pour un sous-marin en opération — surtout en croisière, et quelle croisière ! dans les parages les plus pénibles, les plus dangereux !... — il faut en compter deux autres, soit en période de ravitaillement et de repos, soit en réparations. Encore, dans les chiffres indiqués plus haut, n'ai-je pas tenu compte

des sous-marins chargés de la garde du Pas-de-Calais et de la Manche, ni de ceux qu'il conviendrait de conserver sur la côte anglaise, pour la défense immédiate des arsenaux maritimes et des grands ports de commerce. Si l'on veut faire état de tous ces besoins, c'est à 400 unités au bas mot que l'on arrive. L'Angleterre n'en a que 100, au moment où j'écris, et sur ces 100, y compris une vingtaine de bâtiments en construction, il n'y en a que 50 réellement en état de rendre de bons services [1]. Ce n'est pas tout : le type auquel on semble fixé pour l'instant déplace 950 tonnes en surface et 1 250 en plongée. C'est insuffisant déjà, de l'aveu de la plupart des officiers compétents, — et surtout si l'on veut donner au sous-marin un rôle considérable, essentiel (j'allais dire exclusif, mais on va voir que cela n'est matériellement pas possible), qui exige d'autres facultés d'*endurance* que celles dont il se contentait jusqu'ici. Force sera d'aller tout de suite, comme je le prévoyais tout à l'heure, à 2 000 tonnes environ. 350 unités de 2 000 tonnes, cela fait en tout 700 000 tonnes. Or la tonne de sous-marin vaut au moins 5 000 francs. Voilà donc 3 milliards et demi de dépenses, somme énorme, même pour l'Angleterre. J'entends bien que cette somme serait répartie sur plusieurs exercices financiers, mais il faut prendre garde aussi que la construction de bâtiments tout différents des sous-marins restera nécessaire et que, de ce chef, le budget des constructions neuves anglaises subira de nouvelles charges.

En effet, si complet que l'on suppose le triomphe du nouvel engin de guerre maritime, il ne peut pas être question de faire absolument table rase devant lui. L'amiral Percy Scott lui-même fait encore appel aux croiseurs rapides pour protéger le commerce, au large, dans l'Atlantique. Et comment en serait-il autrement? Imagine-t-on le sous-marin tenant la haute mer par tous les temps, pendant des semaines? Et quand il y arriverait, à quoi cela servirait-il, puisqu'il ne pourrait atteindre, il s'en faut de beaucoup, des bâtiments

1. L'effectif des sous-marins armés distribués dans les 9 flottilles actuellement organisées (2 de défense locale, à Plymouth et Portsmouth; 7 dites « de patrouille », destinées aux opérations offensives) s'élève théoriquement à 59 unités. En réalité, il ne faut tabler que sur les deux tiers de ce chiffre.

comme le *Moltke*, le *Gœben*, le *Lützow*, le *Derfflinger* et par conséquent les empêcher d'intercepter les cargo-boats anglais? Car parler d'agir par surprise contre ces rapides et puissants croiseurs en plein Océan, sur un théâtre d'opérations de plusieurs milliers de milles carrés, serait une, plaisanterie.

La Grande-Bretagne conservera donc de grands croiseurs cuirassés, des croiseurs « Dreadnought », tant que ses adversaires en auront eux-mêmes et ceux-ci en auront, justement pour intercepter les arrivages anglais et affamer la nation tant que le sous-marin ne sera pas capable de les chasser de l'Atlantique. Et cette condition ne sera pas remplie de sitôt...

« Soit! diront les intransigeants amis du submersible. Mais si nous ne pouvons chasser de l'Atlantique ces grands croiseurs, du moins les empêcherons-nous d'y aller, soit en les attaquant, dès le début des hostilités, dans leurs propres estuaires, soit en les attendant et les torpillant au passage, quand ils sortiront. Et s'ils arrivent, malgré tout, à se dérober, ils retrouveront les mêmes périls quand ils voudront rentrer dans leurs ports pour se ravitailler, se reposer, se réparer. »

C'est entendu. Mais voilà, précisément, où se retrouve le bénéfice de la prévoyance allemande. Ce n'est pas de l'Elbe ou de la Jade que partiront les grands croiseurs que je nommais plus haut, c'est d'un fjord de Norvège, où ils seront allés mouiller à l'avance. Les sous-marins anglais iront-ils les y bloquer? Ce serait de nouvelles et inextricables difficultés. Et puis ils n'arriveraient pas à temps. Quant au ravitaillement de ces croiseurs, à supposer que cette opération ne se puisse faire à la mer, on peut être assuré que l'Allemagne prendra ses mesures pour se constituer en temps utile — n'importe où, en pays neutre ou en territoire ennemi, — une « coaling station » dans l'Atlantique. J'ai parlé de Lerwick et de Thorshavn; Reikiavik d'Islande ou Julianshaab du Groenland seraient acceptables; Saint-Jean de Terre-Neuve, Halifax même ou Fort-de-France pourraient lui être livrés par un coup de main bien préparé dès le temps de paix. Punta Delgada de San Miguel (Açores), serait encore mieux, d'autant que le Portugal reste toujours dans les mains de la

Grande-Bretagne. Qu'on soit bien convaincu, d'une part, que le grand état-major de Berlin a prévu tout ce qu'il est humainement possible de prévoir et organisé d'avance avec un soin minutieux des coups inattendus [1]; de l'autre, qu'aucun scrupule ne l'arrêtera, qu'il sacrifiera toutes les considérations à l'exclusive, énergique et tenace recherche du succès final.

*
* *

Quand je signalais, au début de cette étude, la principale infirmité du sous-marin actuel, l'insuffisance de la vitesse en plongée, je ne prétendais pas qu'elle fût la seule. Laissons de côté, sauf à y revenir, la délicate question des moteurs et en particulier des moteurs à combustion interne, qu'il n'est pas toujours facile de mettre au point. Un gros défaut de ce genre de bâtiment et, malheureusement, un défaut essentiel, fondamental, c'est qu'*il n'a point de vue*, ou, si l'on préfère, que sa vue est très bornée, je ne dis pas — c'est évident — quand il est en plongée et que son périscope, seul, émerge, mais même quand il navigue en surface, et cela parce que sa hauteur de passerelle au-dessus de l'eau est très faible. A la vérité le submersible a marqué, de ce côté-là, un progrès sensible sur le sous-marin proprement dit, étant plus haut de franc bord. Mais, quoiqu'on fasse, le submersible actuel ne verra jamais plus loin qu'un torpilleur d'escadre ; et c'est bien peu dire.

Or le sous-marin est en quelque mesure, par rapport au grand torpilleur, comme la tortue par rapport au lièvre ; et alors que son allure plus lente lui imposerait d'avoir des vues plus étendues (car si l'on a la prétention de s'aller poster sur le passage d'un bâtiment rapide, au moins faut-il s'y prendre fort à l'avance, marchant d'un pas alourdi), il n'en a, en réalité, que de plus courtes.

1. J'ai esquissé ici même (*Revue de Paris* du 1er décembre 1909, *le Débarquement des Allemands en Angleterre*, pages 665-6-7) les mesures à prendre pour l'organisation, au début d'un grand conflit maritime, d'une base secondaire de ravitaillement en pays étranger, d'une « coaling station » de fortune, pour ainsi dire.

On a pensé porter remède à ce grave inconvénient en donnant aux flottilles de sous-marins des *guides*, des *conducteurs*, que l'on choisit en général parmi les croiseurs légers et les anciens avisos-torpilleurs, ou « destroyers » ; mais si cette combinaison est acceptable quand il s'agit de mener à l'attaque des torpilleurs, puisqu'après tout ceux-ci ne sont guère moins visibles que leur guide, elle l'est beaucoup moins dès qu'il est question des sous-marins. Aussitôt que l'ennemi apercevra ce guide et qu'il en pourra reconnaître les caractéristiques, il l'identifiera et, du coup, saura que les sous-marins ne peuvent être bien loin. Au chasseur qui veut surprendre son gros gibier dans la brousse africaine, l'idée ne vient point de se faire précéder d'un cavalier. Un avion — dont le moteur ne ferait point de bruit — vaudrait mieux, assurément, les animaux ne regardant guère vers le ciel. Il n'en est point de même de l'homme ; aussi la solution qui consiste à faire accompagner les sous-marins par des aéroplanes ne semble-t-elle pas absolument satisfaisante. L'amiral Percy Scott en fait grand cas cependant : « le sous-marin et l'aéroplane, dit-il, ont révolutionné la guerre navale. Aucune flotte ne saurait échapper à l'œil de l'aéroplane et le sous-marin, averti par lui, frappera des coups mortels... » Je le veux bien, mais, encore une fois, c'est à la condition que l'ennemi, averti, lui aussi, par la présence du même aéroplane, ne se dérobe point. Et cela surprendrait un peu, déjà. Admettons-le, nonobstant. Une autre difficulté pratique se présente à l'esprit. Comment l'aéroplane se soutiendra-t-il dans l'air, sinon indéfiniment, du moins pendant toute la durée d'opérations qui peuvent être longues? J'entends bien que cet aéroplane sera un hydravion qui pourra, à la rigueur — si la mer n'est pas forte — se reposer sur l'eau, tel l'oiseau marin. Mais il ne s'y ravitaillera point, que je sache ; et il ne peut compter à cet égard sur les sous-marins. Vous me direz qu'on lui fournira un grand bâtiment, comme notre *Foudre*, qui jouera le rôle de « mère gigogne » d'une escadrille d'avions, en même temps que d'une flottille de sous-marins. C'est sur ce *bâtiment-perchoir* que les hydravions iront se poser, se réapprovisionner, se refaire de toute façon. Soit. Mais voilà, pour le coup, un indice révélateur auquel l'ennemi

ne saurait se méprendre. Non seulement il se dérobera ou modifiera sa route et sa vitesse, mais encore il fera charger ce bâtiment par ses divisions légères qui le détruiront. Et alors, que deviendront les hydravions?... Je reconnais que s'il n'est question que d'opérations à faible distance des côtes des deux belligérants, on peut admettre que de grands aéroplanes, bien pourvus de combustible et, mieux encore, des « dirigeables », serviront utilement les sous-marins sans avoir absolument besoin du grand bâtiment intermédiaire. Et nous trouvons là l'occasion de refaire la remarque que la guerre des sous-marins sera longtemps encore une guerre côtière, que les opérations où ils auront le plus de chances de succès sont celles dont le théâtre sera restreint forcément par les circonstances géographiques. Dès qu'il s'agit de l'organisation de la guerre au large, on se trouve en face de difficultés pratiques, non pas insolubles en soi, mais que l'état actuel des engins ne permet pas de résoudre immédiatement.

J'ajoute, pour en finir avec les avions conjugués avec les sous-marins, mais qui ne peuvent encore se passer du bâtiment intermédiaire — le bâtiment-perchoir — qu'il ne faut pas compter que ces aéroplanes puissent entreprendre de longues randonnées hors de la vue de ce bâtiment et, *a fortiori*, des sous-marins. C'est l'avis, après nos dernières grandes manœuvres de la Méditerranée, de l'officier le mieux qualifié pour en juger, qui m'écrivait dernièrement : « On ne peut songer à les lâcher en pleine mer, à grande distance, à la recherche de l'ennemi : ils ne retrouveraient pas leur « mère gigogne... »

On le voit, c'est toujours la même note : la *distance* est toujours le grand obstacle. Et ce n'est pas seulement dans la guerre sur mer. Le fait est général.

*
* *

Ainsi donc, si M. l'amiral Percy Scott a raison en principe, s'il est très vrai qu'une révolution complète dans les procédés de guerre navale doive résulter de la mise en jeu

des sous-marins — associés ou non aux aéroplanes — et, d'une manière générale, de tous engins destinés à atteindre les grands bâtiments dans leurs parties vitales, qu'ils ne pourront probablement jamais protéger d'une manière assez efficace, il est vrai aussi qu'il s'agit, en tout cela, de l'avenir plus que du présent et qu'on ne saurait célébrer la victoire *définitive* des engins en question qu'en escomptant en leur faveur le développement de facultés qu'ils n'ont pas encore, ou qu'ils ne possèdent qu'à l'état embryonnaire.

C'est qu'en effet, en regardant dans le passé, en interrogeant l'histoire des conflits maritimes d'autrefois, on s'aperçoit bien que jamais un instrument de guerre nouveau, ni la méthode de combat correspondante, ne se sont substitués d'emblée, immédiatement, à l'instrument et à la méthode qui régnaient auparavant. Il y a, forcément, une période d'essais, de tâtonnements, d'hésitations et de luttes, quelquefois très longue ; et, ce qui est particulièrement intéressant, c'est qu'il se produit souvent, dans cette période, l'apparition d'un type intermédiaire, transactionnel, qui dure assez pour rendre des services.

Illustrons cette observation d'exemples empruntés au développement de la marine nouvelle, dans le XIXe siècle. Dans l'espace de treize années à peine, de 1853 à 1866, la composition des escadres a varié du tout au tout. En 1853, avant l'arrivée aux Dardanelles du *Napoléon*, le puissant vaisseau à *hélice* de Dupuy de Lôme, il n'y a dans la flotte française de la Méditerranée que des vaisseaux à voiles. L'essentiel « engin nouveau » de l'époque, le bâtiment de guerre à vapeur, n'est encore représenté que par un type dont tout le monde reconnaît l'insuffisance, la *frégate à roues*. Ce n'est, à tout prendre, qu'un remorqueur armé, que ses aubes en saillie au milieu de sa coque émergée livrent aux coups des cent canons du vaisseau à voiles. Mais l'hélice est là, pourtant, qui sert déjà de propulseur — propulseur protégé — à des avisos. Il a suffi qu'on l'ose adapter à une unité de premier rang pour que tout change. Voilà donc le règne du vaisseau à vapeur, à hélice, qui commence et, sans doute, va durer longtemps... Pas du tout ! Les industries du fer se développent ; la puissance des bouches à feu grandit soudaine-

ment, depuis, surtout, qu'on les raye et que leur obus s'allonge. L'idée de la cuirasse protectrice renaît dans l'esprit de beaucoup d'officiers. Cette fois, elle sera métallique, tandis que le colonel d'Arçon, en 1780, ne la concevait qu'en bois de chêne constamment arrosé et revêtu de cuirs épais[1]. D'ailleurs à Kinburn, en 1855, la belle résistance des batteries flottantes françaises aux projectiles de la forteresse russe encourage les prôneurs de la muraille de fer. On met la *Gloire* en chantier en 1858 et, six ans après, nous avons une très forte escadre homogène de frégates blindées. Le magnifique vaisseau en bois, à hélice, n'avait été qu'un type de transition, comme la frégate à roues. Mais en Crimée, en Italie, au Mexique, il avait brillamment joué son rôle de bâtiment de combat ; et longtemps encore, descendu à celui de transport de troupes et de chevaux, il devait rendre d'utiles services.

Va-t-il, aujourd'hui, se passer quelque chose d'analogue? Avant que la monstrueuse coque cuirassée de 30 000 tonnes disparaisse devant le mince fuseau d'acier de 1 500 à 2 000, verrons-nous apparaître le type intermédiaire, de déplacement moyen, qui saura concilier des tendances contraires, utiliser mieux que l'unité de combat classique les armes sous-marines, tout en se défendant plus efficacement contre elles, et satisfaire à la double nécessité de marcher vite et d'y voir clair, mieux que ne le fait le sous-marin?...

Je le crois. J'en ai la ferme conviction ; et pour faire passer cette conviction dans l'esprit du lecteur, je vais essayer de tracer une esquisse de ce que pourrait être ce type intermédiaire.

De quoi s'agit-il, encore une fois? — Je viens de le dire : de mieux utiliser les armes sous-marines ; de marcher vite ; d'y voir clair, ou plutôt de voir au loin ; de se protéger soi-même contre les torpilles et, j'ajoute, de se protéger sérieusement contre la formidable artillerie de l'adversaire, puisqu'aussi bien, c'est le cuirassé que l'on vise.

1. C'est le mode de protection des batteries flottantes qui attaquèrent Gibraltar, le 12 septembre 1782. L'opération échoua. Elle avait été mal préparée, malgré les instances du chevalier d'Arçon, et fut encore plus mal conduite.

Pour marcher vite et voir au loin, point d'hésitation : il faut rester en surface. Tout au plus le bâtiment que nous rêvons aura-t-il des « water-ballast » assez étendus et assez bien organisés pour pouvoir, en peu de temps, soit s'enfoncer de deux mètres environ, soit reprendre ses lignes d'eau habituelles.

Il faut évidemment aussi avoir de puissantes machines motrices — je vais en reparler tout à l'heure — qui puissent imprimer au bâtiment une vitesse *réellement réalisable*, au moment de l'action, de 27 à 28 nœuds, soit 5 nœuds au moins de plus que les cuirassés d'escadre les plus rapides.

Pour se protéger contre l'artillerie de ces derniers bâtiments, et puisque nous renonçons à la couche d'eau protectrice, il n'y a encore que la cuirasse métallique : mais le poids d'acier nécessaire pour obtenir la protection désirée peut être très sensiblement atténué si les plaques revêtent des formes fuyantes, soigneusement établies pour favoriser, pendant la marche d'approche, les ricochets des projectiles.

Quoiqu'il en soit, de ces deux conditions essentielles, vitesse et protection, résulte déjà la nécessité d'aborder les déplacements sérieux. Notre nouveau bâtiment de combat ne rentrera certainement pas dans les types que l'on englobe dédaigneusement dans la rubrique : « poussière navale ».

Mais ce déplacement, de plusieurs milliers de tonnes sans doute, encore faut-il qu'il soit bien utilisé, offensivement, et qu'il le soit, avant tout, par les armes sous-marines. Or, au nombre de ces armes sous-marines et en dehors, tout à fait, soit de la torpille automobile, soit des mines automatiques, il y en a une à laquelle on semble avoir renoncé depuis de longues années, tandis que, dans la période de 1860 à 1890 environ, elle était considérée comme l'arme décisive par excellence, c'est l'*éperon.*

A cette défaveur, il y a de fortes raisons, des raisons qu'une simple modification dans le dispositif de l'engin et son adaptation au type nouveau que je cherche à définir feraient disparaître, au grand bénéfice de ce bâtiment. Serrons donc de près une question si intéressante.

Que le cuirassé-monstre d'aujourd'hui n'utilise plus l'épe-

ron, que même il ait renoncé à la *tactique du choc*[1], comment s'en étonner, puisqu'il n'est plus que le véhicule de bouches à feu gigantesques, à trajectoire tendue et à très longue portée et qu'il ne veut plus se battre que de loin, ce qui, d'ailleurs lui permet d'éviter les torpilles de ses adversaires? Il ne peut plus être question de mêlée ni de choc quand on dépasse 200 mètres de long et que le rapport de la longueur à la largeur, augmenté pour favoriser la vitesse, devient défavorable aux facultés évolutives. Chaque cuirassé, enfin, s'arme lui-même de torpilles automobiles qu'il considère — un peu bénévolement peut-être [2] — comme une sauvegarde contre les attaques rapprochées...

Mais si l'on ne doit plus s'attendre à ce que les bâtiments de ligne, une fois la ligne rompue, se livrent, comme à Lissa, à des passes d'armes individuelles aboutissant à des chocs mortels, on ne voit pas pourquoi un bâtiment spécial — tels le *Merrimac* de 1862, nos béliers de 1864, l'*Affondatore* de Persano (à Lissa, justement), le *Katahdin* de l'amiral Ammen et tant d'autres — n'emploierait pas l'arme de contact, si sa vitesse est suffisante et si, point essentiel, *son éperon est disposé de telle sorte qu'il ne soit pas nécessaire d'évoluer et de frapper à peu près normalement la coque de l'adversaire pour l'entamer,* manœuvre fort difficile et dont le succès apparaît aussi dangereux à l'abordeur qu'à l'abordé.

Or ces deux conditions : grande vitesse, disposition particulière de l'éperon permettant de n'utiliser que des prises de contact très obliques, peuvent être aisément réalisées sur un bâtiment de plusieurs milliers de tonnes, armé d'un bon nombre de tubes lance-torpilles, de mines automatiques et de quelques canons moyens — car il faut qu'il puisse se défendre contre les torpilleurs proprement dits — très solidement construit, bien entendu, et fortement cuirassé à la

1. C'est par le choc de l'étrave droite du *Ferdinand-Max* que le *Re d'Italia* fut coulé à Lissa. On sait assez quelles sont les conséquences des abordages de paquebots qui n'ont, eux aussi, que des étraves droites.

2. Une torpille lancée sur un bâtiment qui s'approche à grande vitesse en ne présentant que les formes fuyantes de son avant, a peu de chances de réussir.

flottaison aussi bien que sur ses flancs, en forme de carapace [1].

Reste la protection contre les torpilles et les mines sous-marines. Je viens de dire que notre bâtiment — appelons-le : le bélier-torpilleur rapide — devrait être très solidement construit et cuirassé. Ce n'est pas seulement pour pouvoir supporter les conséquences d'un choc qui, même très oblique, très atténué par conséquent comme violence, sera toujours sensible, au moins pour les parties voisines de l'éperon ; ce n'est pas seulement non plus pour résister, pendant la marche d'approche, aux projectiles de gros calibre des grandes unités ; c'est aussi pour que sa coque plongée puisse supporter sans être trop profondément désorganisée l'explosion de 150 kilos de poudre vive amenés à son contact par une torpille. Il existe d'ailleurs des procédés spéciaux de construction et des dispositifs ingénieux, sur lesquels il vaut mieux se taire, permettant d'obtenir à peu près sûrement ce résultat sur un bâtiment qui peut consacrer à sa défense une grande part de son poids. En tout cas, et sans insister autrement, j'observerai que les chances d'être atteint par une torpille automobile ou par une mine automatique diminuent d'une manière marquée, pour un bâtiment, avec son tirant d'eau et les dimensions de la cible qu'offrent ses œuvres vives. Il est clair que les énormes coques des cuirassés les plus récents — 200 mètres de long sur 30 de large, avec un enfoncement dans l'eau de près de 10 mètres — seront beaucoup plus vulnérables que celle d'un bâtiment de 120 ou 130 mètres de longueur, au maximum, et qui ne calera que 6 mètres, environ.

Revenons maintenant à l'appareil moteur, question d'une importance capitale, ici.

Si l'on se représente bien, dans son aspect général et son mode d'action, le navire nouveau dont je viens de donner les essentielles caractéristiques, on doit sentir que, sans satisfaire expressément aux conditions de l'engin de surprise que

1. Notons que cette carapace cuirassée constituera une excellente protection contre les projectiles tombés des aéroplanes ou plutôt des grands dirigeables. Il est temps de se préoccuper de ce côté nouveau de la question de l'armure défensive.

prétendait être l'ancien torpilleur et qu'est plus réellement le sous-marin, ce bâtiment ras sur l'eau et d'ailleurs susceptible de s'enfoncer au moment du besoin, ce bâtiment qui n'aura ni mâture [1], ni grosses tourelles, ni superstructures, rien enfin de saillant, peut espérer de bénéficier, en mainte occasion, des avantages d'une invisibilité relative, ou, si l'on veut, *d'une visibilité très retardée.* A ce point de vue et à d'autres — économie de poids, économie de combustible, économie de personnel, etc. — sur lesquels je ne saurais insister dans cette brève étude du type proposé, il serait fort à souhaiter qu'on le pût doter de machines à combustion interne qui supprimeraient chauffe et chauffeurs, chaudières, cheminées et fumée. Rien de plus révélateur que la fumée, et de fort loin, alors que les cheminées d'où elle sort sont encore au-dessous de l'horizon. Rien, aussi, qui « accroche » le regard et favorise le pointage comme les cheminées, si rases qu'on ait pu les faire. Supprimons-les donc...

Oui, mais les moteurs à combustion interne, répétons-le, ne sont pas tout à fait « au point ». Le fussent-ils pour les petits bâtiments, les sous-marins en tête, auxquels on les a adaptés avec un médiocre succès jusqu'ici [2], qu'il ne serait pas prouvé pour cela qu'il fût possible de les utiliser, même répartis sur quatre arbres, à bord d'un navire où il faudra développer 30 000 chevaux, et peut-être davantage.

Il est vrai. Cependant la solution n'est pas, je l'espère, aussi éloignée que d'aucuns le pensent dans certains milieux, où le respectable sentiment de la lourdeur des responsabilités entretient de trop méfiantes timidités à l'égard de progrès qui s'imposent et dont, tout le monde le sent, l'heure est bien venue. Il n'est d'ailleurs pas indifférent de noter que c'est justement à bord des petites unités et particulièrement à bord des sous-marins, où le poids disponible et l'espace sont si étroitement limités, que le problème de l'organisation du moteur à combustion interne présentait le plus de difficultés.

1. Il est aisé, pour le service de la T. S. F., d'organiser une mâture très légère, que l'on peut rabattre au moment où l'on prépare l'action tactique.

2. On ne peut cependant pas parler d'insuccès complet, comme le font les adversaires des moteurs en question. Nous avons beaucoup de sous-marins en service qui marchent fort bien avec les « Diesel ».

Rien de semblable à redouter à bord du bélier-torpilleur rapide, qui n'en est pas à quelques centaines de tonnes près — s'il s'agit de poids — puisqu'il en déplacera 8 000 ou 9 000, environ, et qui — s'il s'agit d'espace — bénéficiera de l'absence de tout l'encombrant appareil des tourelles de gros calibre, de leurs machines électriques et autres, de leurs soutes à poudre et à projectiles.

Au reste, si désirable qu'apparaisse la solution de la propulsion par les moteurs du type Diésel, plus ou moins profondément modifié, cette solution n'est pas une condition *sine qua non* du succès de notre bâtiment. Que, par des procédés déjà connus ou seulement par l'emploi de la chauffe au pétrole, pourvu qu'elle soit particulièrement bien conduite, on arrive à supprimer la fumée pendant la durée de la marche d'approche ; que, de plus, au moyen d'une ventilation bien calculée, on puisse se passer momentanément du tirage des cheminées et « rentrer » celles-ci, comme l'on fait des tubes d'une longue vue, on obtiendra le résultat qui importe essentiellement, celui de retarder d'une manière très sensible l'instant où l'adversaire pourra ouvrir son feu sur l'assaillant et surtout rendre ce feu vraiment efficace par sa justesse.

Le moteur du type ordinaire reste donc utilisable par le bélier torpilleur rapide. Son emploi suppose seulement un déplacement un peu plus grand, des ravitaillements moins rapides et plus onéreux, des effectifs plus forts.

* * *

Tel est donc, et seulement dans ses grandes lignes, bien entendu, le *type de transition*, ou plutôt l'un des types de transition (car il n'y a dans mon esprit, à cet égard, aucune préoccupation exclusive) que l'on peut concevoir entre le cuirassé actuel et le sous-marin. Que les uns le trouvent trop rapproché du cuirassé classique — mais pas, en tout cas, du mastodonte de 30 000 tonnes ! — et que les autres, s'ils ne le trouvent pas trop proche du sous-marin, s'inquiètent de ne lui voir mettre en jeu, du moins, que des « armes sous-marines », c'est à quoi je m'attends. Pour répondre d'avance,

s'il est possible, à ces critiques en sens opposé, il est bon de préciser le rôle tactique que j'attribuerais à mon bélier-torpilleur rapide.

Utiliser mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, en vue particulièrement de la bataille rangée, les armes sous-marines, éperon modifié, torpille automobile, torpille automatique même, en certains cas, cela n'implique aucunement que l'on renonce à ce que j'appellerai l'*arme de surface*, le canon, dont on ne peut contester la formidable puissance. Ce point admis, deux idées se présentent à l'esprit avec une force à peu près égale :

Ou bien il faut donner cette arme au bélier-torpilleur ; car enfin, pourquoi l'en priver [1] puisque, plus ou moins enfoncé, il navigue et combat à la surface? Or, sans altérer les conditions essentielles de son mode d'attaque et même en améliorant dans un certain sens les chances de succès de cette attaque, le bélier-torpilleur peut armer son avant d'une tourelle contenant deux bouches à feu de gros calibre, d'une longueur d'âme relativement médiocre — deux grands obusiers, en somme — dont les projectiles-torpilles, tirés à distance moyenne et s'adressant pendant la marche d'approche au blockhaus du cuirassé, le désorganiseraient, au grand dam des services de direction de l'énorme adversaire ; et tout cela se défend fort bien, comme se défendait, en 1864, l'idée de mettre un canon de 24 centimètres à l'avant du *Taureau*, conçu tout d'abord pour n'être que bélier et n'agir que par l'éperon. Seulement, pas d'illusion ! De 9 000 tonnes, environ, on passerait à 13 000, au moins, et une grosse tourelle, forcément élevée sur l'eau, se verrait de loin...

Ou bien, si l'on se refuse nettement à modifier aussi profondément le caractère et la physionomie du bâtiment nouveau en entrant dans la voie d'un compromis qui, peu à peu, nous ramènerait au colosse, il faut considérer exclusivement le bélier-torpilleur comme le complément indispensable du cuirassé, comme son auxiliaire tactique immédiat, employant, répétons-le encore, d'une manière efficace, des armes que

1. On n'oublie pas sans doute que notre bâtiment doit avoir déjà un certain nombre — mettons une dizaine — de canons de 12 ou 14 centimètres pour se défendre contre les « destroyers ». Mais ces pièces ne comptent pas dans un engagement contre un cuirassé.

n'emploie plus le cuirassé et remettant en honneur ces méthodes de combat rapproché, de prise de contact, de choc — choc très oblique, très atténué, j'y insiste, mais décisif cependant — qui ont fait si souvent leurs preuves et qui, au demeurant, répondent si bien à notre tempérament militaire, à nous Français.

Ajouterai-je que cette solution, qui a, je l'avoue, toutes mes préférences, répond heureusement à un principe général dont on a, sans doute, un peu abusé dans la marine dans ces derniers temps, mais qui n'en conserve pas moins sa valeur propre, celui de la *division du travail*. Le cuirassé d'escadre s'est trop spécialisé, c'est entendu. Acceptons cette spécialisation excessive et corrigeons ce qu'elle a de trop étroit en lui adjoignant un engin qui élargisse son champ d'action.

Voici en effet, en présence, deux escadres ennemies composées de cuirassés de même force, à peu près de même type, de même âge. L'une en a huit ; l'autre n'en a que six et donc, suivant toute apparence, elle aura le dessous. Mais cette escadre possède deux béliers-torpilleurs rapides. Dès que l'adversaire a été signalé — et je saisis l'occasion d'observer que ce type nouveau serait un excellent éclaireur — les deux béliers ont manœuvré, grâce à leur vitesse, supérieure de six à huit nœuds, environ, à celle de l'ennemi *naviguant en ligne*, de manière à s'élever sur l'un de ses flancs et à se trouver sur ses derrières lorsque commencera l'engagement d'artillerie des deux escadres rangées en bataille. Quelle que soit la partie de la ligne que menaceront les béliers rapides, les unités visées — il y en aura nécessairement plusieurs, trois, quatre, au moins — seront obligées de distraire de la lutte principale quelques-unes de leurs grosses pièces pour essayer d'arrêter ces dangereux assaillants : premier bénéfice et déjà considérable pour le parti auquel appartiennent les béliers. Si ce feu n'obtient pas le résultat attendu, si les béliers arrivent à bonne distance de lancement de torpilles sans être sérieusement entamés, la situation devient grave pour leurs adversaires. Encore un moment — un moment bien court puisque cette charge à fond s'exécute à la vitesse de 700 ou 800 mètres par minute — et cette situation sera tout à fait critique, car, en supposant même qu'aucune torpille n'ait porté, ce

qui est bien improbable, il n'en faut pas moins se résoudre à manœuvrer pour éviter la prise de contact oblique, la longue déchirure de la carène au-dessous de la cuirasse, la plaie mortelle... Mais quelle manœuvre hasardée et dans quelles fâcheuses conditions de hâte, de désordre, sous le feu implacable et désormais prépondérant de cette escadre inférieure en nombre que l'on se croyait assuré de battre ! — C'est la défaite, le désastre, même si les béliers ont manqué leur coup d'éperon, car alors, lancées de si près, à « tube portant » pour ainsi dire, leurs torpilles ne s'égareront pas...

Or, calculons un peu. Chaque bélier-torpilleur rapide — supposons-le de 10 000 tonnes — coûtera 25 millions, au plus, car pour un type dépourvu de grosse artillerie on ne doit compter la tonne qu'à 2 500 francs au plus. Par contre, il en coûte 3 000 environ pour la tonne de cuirassé « Dreadnought », de sorte que les dernières unités de cette catégorie, celles de 28 000 tonnes, reviendront à 80 ou 85 millions. Mettons-en seulement 75. Il n'en est pas moins que, dans le cas hypothétique que j'examinais à l'instant, l'une des deux forces navales, la vaincue, aurait coûté 600 millions (petites unités mises de côté), tandis que l'autre, la victorieuse, n'en aurait exigé que 500. Le combat fût-il resté indécis, les pertes eussent-elles été égales des deux côtés qu'au point de vue économique, du moins, l'avantage allait encore au parti utilisant les béliers.

Je n'attache pas une importance essentielle à cette constatation de l'ordre purement financier, car ici, nul n'en doute, tout doit céder aux arguments de l'ordre militaire. L'observation, toutefois, ne saurait être indifférente : 100 millions ne se trouvent point si aisément.

N'insistons pas davantage sur un sujet qu'épuiserait à peine un volume. Je m'abstiens même de faire ressortir les services que rendraient les béliers-torpilleurs rapides comme *engins de surprise*, soit au prime début des hostilités — et alors isolés — soit au cours des opérations et en liaison avec la force navale à laquelle ils seraient rattachés. Il suffit pour cette fois d'avoir montré par quelle suite de déductions on peut passer des idées un peu « avancées » émises par l'amiral

Percy Scott avec la force, pourtant, que donne une claire vision de l'avenir, à la conception de types, qui, momentanément sans doute, définitivement peut-être, réaliseront l'idéal du bâtiment de tonnage réduit capable d'attaquer avec une complète efficacité les parties vitales de la colossale unité de combat moderne.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

LE PARDON PRÉMATURÉ[1]

IV

Le soleil occupait seul les étroites rues flamboyantes où ne passait personne. Lustrés et pointus, les petits pavés brillaient comme autant de gemmes. Les hauts murs rapprochés se renvoyaient de l'un à l'autre une vapeur qui brûlait les poumons et la bande d'ombre bleue, couchée au pied des maisons, semblait s'étirer et se rétrécir, toute lourde de chaleur, comme font les chats nonchalants, prudents et inutiles.

L'automne allait venir, mais le soleil redoublait de fureur

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet et 1er août. — [Résumé des trois premières parties. — Anita, très jeune veuve, vit sous l'autorité jalouse de sa mère, dans la vieille cité de Tolède, au cœur de l'ancienne Espagne traditionnaliste et dévote. Le mariage lui a laissé presque toute son ignorance et sa puérilité ; le veuvage l'a replacée sous la tutelle des siens. A vingt ans, elle est demeurée une sorte de petite fille naïve, capricieuse et passionnée. Sa mère décide de lui faire épouser un jeune diplomate, don Manuelo. Quoique séduisant, il déplaît à la veuve, qu'il déconcerte par ses façons ironiques et son scepticisme. Mais, habituée à obéir, elle l'accepte tout en se disant qu'elle ne l'aimera jamais. Après les fiançailles, il la quitte pour quelque temps, rappelé à Paris par ses fonctions.

Cependant elle demeure troublée de certaines paroles qu'il lui a dites un jour : « Une femme libre, affirmait-il, a le droit d'aimer », et il ajoutait : « Si vous même, pendant votre veuvage, vous aviez aimé quelqu'un, il faudrait me le dire. D'avance je vous le pardonne. » La supposition l'a blessée, et le « pardon prématuré » lui a fait l'effet d'une insulte. Mais aussitôt elle a songé aux joies que, sans ses scrupules, elle aurait pu recueillir quand il en était temps encore.

pendant ces derniers jours qui lui appartenaient encore. Cependant dans l'air torride, sa plus belle ombrelle ouverte sur l'épaule, son cou nu sortant d'un volant de broderie, Anita marchait résolument. « Vers trois heures », lui avait dit Fernandito prudent, soucieux qu'on ne la vît point entrer chez lui, et bien sûr qu'à ce moment la ville entière serait assoupie. Elle se montrait exacte. Pascuala non plus que Conchita ne l'avaient vue sortir. Quand ces femmes s'apercevraient qu'elle n'était ni dans sa chambre ni sur son lit, elles penseraient simplement que leur maîtresse était allée visiter quelque amie ou encore qu'elle se trouvait aux Nonnes Royales dont la chapelle depuis quelques jours lui inspirait beaucoup de dévotion.

Elle était lasse de la peine qu'elle avait prise à s'habiller seule, étourdie, suffoquée d'avoir dû sortir à cette heure où par une semblable température, jamais encore peut-être elle ne s'était trouvée dehors, un peu effrayée du silence des rues et de leur solitude. Et voici justement que deux jeunes mendiants, couchés à l'ombre d'un palais dont restaient seulement trois murs et un beau porche armorié, se soulevèrent au bruit sec des petits talons pressés. A voix haute, ils admirèrent la grâce de cette passante et s'étonnèrent de la voir là. Plus haut encore ils proclamèrent bienheureux l'homme qui

Le bonheur négligé est perdu pour toujours, puisque son avenir est promis à un homme qu'elle déteste.

Le regret, l'ennui, une sourde désespérance, la livrent à la première tentation. Sans amour, elle cède à l'écrivain don Alonso, qui lui a voué une tendresse ardente et mystique, à l'espagnole. Mais la liaison est bientôt interrompue : Anita est obligée d'aller à Madrid pour y préparer son trousseau de mariage. Elle y rencontre Vicentito, un garçon hardi qui a bientôt découvert son intrigue et en profite pour tenter de la séduire, mais ne réussit qu'à l'effrayer.

Elle rentre à Tolède ; elle y retrouve don Alonso, encore plus épris. Elle, au contraire, commence à se détacher de lui. D'ailleurs, la femme d'Alonso, doña Blanca, a surpris leurs rendez-vous. Elle pardonne, mais ils ne pourront plus se revoir. Humiliée, désolée, Anita s'affole. Voyant arriver l'époque où elle enchaînera sa liberté définitivement, elle voudrait connaître auparavant le bonheur passionné dont elle rêve, et, rencontrant Vicentito qui est revenu à Tolède, elle ne se défend plus. Vicentito se vante cyniquement de l'aventure, qui devient presque publique. Alonso en est averti l'un des premiers et une scène terrible a lieu entre Anita et lui. La jeune femme, écrasée de honte, songe à fuir, à quitter la ville avant que le scandale éclate, à s'expatrier. Elle décide de se confier à un ami d'enfance, don Fernando, et à lui demander conseil dans sa détresse.]

partageait son lit et qui recevait les baisers de sa bouche. Seule auprès d'eux, sans défense, elle courut presque pour les fuir. Elle traversa les ruelles délabrées de l'ancien quartier juif, aussi lamentable aujourd'hui qu'il fut autrefois magnifique, longea les murs de la déserte synagogue dont les fenêtres s'ornent du trèfle, de la coquille et de la pomme de pin, et le cœur battant, les joues tout empourprées de son jeune sang brûlant, elle arriva enfin près du jardin dont lui avait parlé Frederica, devant une porte basse au-dessus de laquelle retombait un peu de verdure.

Le battant était poussé ; à travers les branches, par-delà le jardin, on voyait la vapeur lumineuse qui vibre au-dessus du Tage profond ; et au delà les collines dorées qui portent les « cigarrales » se détachaient durement sur le dur ciel bleu. Mais tout près de la visiteuse l'ombre de deux eucalyptus et d'un grand platane enveloppait les allées étroites, les buis noirs, les rosiers fatigués, la petite maison, et sur la marche de son seuil, une jeune femme à genoux qui pliait soigneusement sur une chaise de paille des chemises roses, jaunes et bleues.

Elle leva la tête, aperçut Anita, appela :

— Don Fernando !

Fernandito parut aussitôt. Il tenait un livre à la main. Son vêtement d'intérieur était fait d'une soie molle à raies mauves et grises. Ses cheveux plats couvraient son front de leurs bandeaux allongés. Il sentait l'eau de lavande et un autre parfum étourdissant et doux.

— Je n'osais vraiment vous attendre. Quel courage d'être sortie par une température pareille !

La tenant par la main, il l'amena près de la jeune femme qui pliait les linges éclatants :

— Assunta, c'est Anita, ma petite amie et la tienne. Te rappelles-tu comme à nous trois nous faisions enrager ta pauvre mère quand nous étions enfants et qu'elle nous gardait? Frederica seule montrait un peu de sagesse.

La jeune femme s'était levée.

— Je me réjouis de vous revoir, señorita. J'ai vécu à Valence et nous ne sommes à Tolède que depuis quelques semaines ; je ne vous avais pas encore vue passer dans la rue. Combien vous êtes devenue belle !

— Elle est veuve, la pauvrette, — expliqua Fernando. — Mais elle doit se remarier bientôt et elle est très heureuse.

— De cela, — dit Assunta, — j'avais entendu parler.

Il parut à Anita qu'un vague sourire faisait trembler sa bouche respectueuse. Se pouvait-il que déjà cette femme eût entendu dire?... Elle regarda Fernandito qui devait la sauver. Où donc allait-il la conduire pour qu'ils puissent tranquillement causer? Mais le jeune homme disait à Assunta :

— La señorita est venue parce qu'elle est curieuse de visiter ta maison. Tu la connais mieux que moi. Accompagne-nous.

— Entrez donc, — dit Assunta, — et pardonnez si je passe devant pour vous montrer le chemin.

Ils étaient déjà dans la première salle vaste et basse dont la jeune femme leur faisait admirer le plafond peint finement entre les grosses poutres dédorées. Anita n'osait rien dire. Froissée, prête à retomber dans toutes ses terreurs, elle se demandait : — « N'a-t-il pas compris que pour venir ainsi il me faut avoir à lui dire des choses graves? Ne pense-t-il pas que je dispose de peu de temps? »

Et l'impatience, la déception, une puérile colère tourmentaient visiblement son visage.

Fernandito paraissait ne remarquer rien. Empressé et désinvolte, il tendait la main à son amie pour l'aider à franchir, dans les couloirs obscurs, les seuils inégaux des portes. Il lui disait des choses aimables et imprévues sur son intelligence, son bon goût, sur la façon dont elle savait comprendre la poésie et la beauté du passé. Mais avant qu'elle n'eût répondu il s'adressait à Assunta pour lui demander ou lui donner une explication, et la fille de la nourrice se trouvait ainsi perpétuellement se mêler à leurs moindres propos.

Ils gravirent un escalier pavé de beaux azulejos noirs, jaunes et bleus, et au premier étage Assunta fit remarquer à la jeune femme l'encadrement délicat des fenêtres, et le travail des grilles qui, toutes blondes de rouille et comme dorées, se hérissaient de fleurs, de pointes et de volutes parmi lesquelles des banderoles s'entrelaçaient ; un frisson immobile les faisait onduler ; elles étaient percées de lettres qui formaient, affirma Fernandito, des devises latines.

Dans une petite pièce, ronde, fraîche et nue, dont le plafond

voûté s'ornait de caissons réguliers et de fleurs, ils s'arrêtèrent un instant. Assunta apporta deux escabeaux de bois. Elle-même s'assit sur ses talons. Fernandito déclara :

— Cette pièce est incomparable et il faut la regarder tout à loisir. Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à une chapelle? Ce devait être l'oratoire de quelque princesse...

Sur les propriétaires anciens de cette maison et sur ce qui jadis s'était passé là, il n'en savait guère plus que ses deux compagnes. Tous trois cependant, voulant parler de quelque chose, ne parlèrent que de cela. Ils disaient : « — C'est très vieux... c'était autrefois... au temps des Maures... au temps des Rois Catholiques. » Et les images que ces mots évoquaient pour eux étaient confuses.

Ils restèrent là une demi-heure peut-être, car Anita n'osait s'en aller la première et les deux autres semblaient se plaire dans cette pièce. Fernandito enfin se leva.

— Voulez-vous monter jusqu'au grenier? Le balcon qui supporte les piliers du toit est une pure merveille.

Cette fois elle refusa brièvement.

— Non ! — dit-elle... — Maintenant je suis fatiguée. D'ailleurs il faut que je parte bientôt et, vous le savez, Fernandito, j'ai à vous parler.

— Fort bien. Nous allons, si vous le voulez, nous asseoir dans le mirador. La vue est un enchantement. Et Assunta nous apportera de l'eau bien froide et des citrons.

—Vous allez être servis tout de suite,— dit l'alerte jardinière.

Elle descendit l'escalier en courant. Par jeu, Fernando voulut aller aussi vite qu'elle et Anita dut les suivre.

La demie de quatre heures sonnait à la cathédrale. Un souffle plus frais commençait d'agiter le feuillage métallique et odorant des eucalyptus; à travers les allées bordées de buis, Fernando conduisait son amie. Elle s'appuya sur le bras du jeune homme. Et elle commença, troublée, éperdue, toute haletante du soupir profond qui depuis des heures et des heures gonflait sa poitrine :

— Fernandito... si tu savais, j'ai tant de peine...

Mais auprès du mirador, un homme occupé à travailler la terre les salua familièrement. C'était Juan, le mari d'Assunta. Il regarda Anita avec curiosité. Lui aussi souriait,

comme tout à l'heure sa femme en recevant la visiteuse.

— La Señorita, — dit-il, — vient regarder la vue ; certes, elle en vaut la peine. Elle donne autant de peur que d'admiration.

Cela était juste. Le rocher qui portait le mirador s'élançait au-dessus du gouffre et se creusant aussitôt, refusant, semblait-il, tout point d'appui à la mince plate-forme, descendait à pic jusqu'au fleuve qui roulait ses eaux troubles à une profondeur terrible.

En s'appuyant sur la mince rampe de fer, Anita eut le vertige. Elle se laissa tomber sur le banc de pierre.

— Fernando, — supplia-t-elle, — Fernandito, écoute-moi... j'ai un chagrin... un chagrin que tu ne peux pas savoir. Écoute... Tu te rappelles comme tu m'aimais quand nous étions petits? J'y ai pensé bien souvent... Quand j'ai su que tu étais de retour, quand je t'ai revu... j'ai été bien heureuse... j'ai pensé !... lui seul... lui seul... oui. Je vais t'expliquer... Tu repars bientôt pour les Amériques, n'est-ce pas? Eh bien, il faut... il faut...

Se sentant écoutée avec impatience, elle se pressait et parlait de façon incohérente. Des larmes contenues rendaient ses yeux brillants. Fernando vit les yeux et leur regard plein de trouble, il vit les rondes joues empourprées, les petits seins que soulevait l'angoisse, la main énervée qui déchiquetait la dentelle de l'ombrelle, toute cette agitation qui ressemblait si fort à l'agitation amoureuse. Et cela confirma ses pires suppositions ; ayant peu d'idées, il tenait à celles qui lui venaient et savait trouver une preuve de leur justesse dans les moindres détails.

« Cette femme est la hardiesse même, — songea-t-il. — C'est une honte véritable. Heureusement que son mari l'emmènera hors de notre ville. Ma sœur ne la fréquentera plus. »

Et dissimulant très mal son mécontentement :

— Parlez plus bas, Juan pourrait nous entendre.

Elle cria, furieuse, tapant du pied :

— Qu'il aille travailler plus loin ! Renvoyez-le !

— Calmez-vous. Je ne puis lui donner aucun ordre. Il n'est pas mon domestique.

— Emmenez-moi dans un endroit où personne ne pourra nous entendre.

— Oh ! — fit-il, véritablement indigné, — que pensez-vous donc, et que voulez-vous que les gens pensent de vous et de moi?

Elle ne dit plus rien. Sans deviner ses suppositions insolentes elle voyait cependant que, fort égoïste, il redoutait ce qu'elle avait à lui demander et ne lui voulait rendre aucun service. Il ne l'aiderait point. Elle était seule et tout à l'heure il lui faudrait rentrer chez elle et y retrouver ses désespoirs. Avançant sa tête pâle sur la rampe du mirador elle regardait en bas les roches plates et dures, le fleuve trouble. Elle pensait à tous ceux, à toutes celles qui avaient été précipités là au temps des grands massacres. Et elle voyait de jeunes femmes aussi jeunes qu'elle, trempant à demi dans l'eau bourbeuse, les bras étendus, la tête renversée, sanglantes, fracassées, paisibles.

— Juan, — dit Fernando, — coupe un bouquet de roses pour la señorita, choisis les plus belles, celles-ci...

Il désignait les massifs les plus rapprochés. L'homme aux pieds nus, aux mains souillées de terre, tira de sa poche un fort couteau à lame luisante et trancha les tiges dures, aux épines couleur de sang. Et cependant qu'il se livrait à sa besogne, Fernando expliquait à sa compagne :

— La culture des roses, dans notre ville sèche où l'eau est si rare, présente des difficultés très grandes. Pour les légumes, cela est pis encore. La couche de terre végétale est si mince que les fins cheveux des racines rencontrent tout de suite le roc aride. Mais Juan est un jardinier excellent. Il sait tirer de son petit enclos un meilleur parti que les paysans ignorants des fermes voisines n'en savent tirer d'étendues considérables.

— Dieu vient en aide au travailleur, — dit Juan sentencieusement.

Assunta arrivait, portant sur un plateau des citrons pâles et des carafes embuées de fraîcheur. Fernandito l'invita à boire, après qu'il eut servi Anita, et il invita Juan également. Ensuite ils parlèrent tous trois des beaux voyages que ferait Anita après qu'elle serait mariée. Assunta l'enviait, Juan préférait demeurer dans son pays. Fernandito disait :

— Quand on a l'amour, comme l'auront cette enfant et son époux, la terre la plus lointaine a autant de douceur que peut en avoir la terre natale.

Anita répondait à peine et de façon distraite. Elle sembla se rappeler tout à coup qu'il lui fallait partir. Fernando l'accompagna jusqu'à la porte.

— Jusqu'à vous revoir, Anita, et que ce soit bientôt.

Debout sous la frange légère des verdures retombantes il la regarda qui s'éloignait. Assunta et son mari se tenaient derrière lui. Quand la visiteuse eut disparu à l'angle de la synagogue, le jeune homme se tourna vers ses hôtes ; comme lui, ils souriaient :

— Quelle femme ! — dit Assunta. — Quelle effronterie de venir ainsi toute seule chez un homme !

Juan rit tout à fait.

— Vous savez, señorito, ce que l'on raconte sur elle?

— Cela ne nous regarde pas, mes amis, — dit le prudent jeune homme. — Sa visite fut un caprice blâmable certes, mais où ne s'est passé rien qui puisse prêter à la plus légère médisance. L'un ou l'autre, vous ne m'avez pas quitté. Et vous sauriez, autant que moi, que répondre à son fiancé s'il s'avisait de venir me faire des reproches.

* * *

Que ferait-elle maintenant? Elle ne savait pas. Elle avait peur, elle avait mal, si mal que son chagrin trop fort lui parut tout à coup n'être que de la folie. Les confidences déloyales, les salissantes paroles, et ces rires insolents qui devaient gagner la ville entière, Alonso ne les avait pas entendus. Au café du Zocodover, las et triste, un peu gris peut-être, il avait fait un rêve. Peut-être simplement, il avait menti. Par Coronel elle allait savoir... Oui, par Vicente lui-même... A cette heure-ci, chaque jour dans la chambre rouge et bleue, anxieux qu'elle ne vînt pas, il l'attendait. Ah ! qu'elle serait douce à voir la colère qu'allait lui inspirer la crédulité de son amie ; que cette indignation ferait de bien ! Un regard la convaincrait, une caresse la consolerait de tout. Elle se hâtait vers cela...

Mais la porte secrète du palais Aldobran ne s'ouvrit pas au heurt de son marteau rouillé. Sur le seuil, le nain Mariano

somnolait, ses billets de loterie étalés sur ses genoux. Sa tête énorme retombait sur son épaule d'enfant et l'on voyait son petit cou rouge, sa tempe pelée et mouillée de sueur, son oreille informe. Au frôlement de la jupe légère il s'éveilla tout à coup.

— Señorita ! — s'exclama-t-il.

Et parlant vite comme s'il récitait une leçon apprise :

— Le jeune homme que vous allez voir n'est pas chez lui. Il m'a promis un real par jour pour que je me tienne ici entre deux et six heures, moment où, m'a-t-il dit, une dame pourrait venir. Il m'a dit encore : « Si elle vient, tu lui expliqueras que j'ai dû partir pour quelques jours et que je reviendrai bientôt. Je ne lui ai pas écrit parce que je craignais que la lettre ne tombât en d'autres mains que les siennes... » Voilà... c'est tout... La commission est faite, señorita, et très fidèlement.

Elle demeurait devant lui, muette... Alonso était sincère ! Vicente sans doute avait appris les bavardages de son confident. Il avait redouté le scandale, la colère d'Anita, le retour de Lelo, mille ennuis... Oui... c'était cela... cela... oui... Elle regardait l'infirme en hochant la tête... C'était cela... oui !

— Achetez-moi un « decimo » [1] — supplia le nain. La fortune vous favorisera d'autant mieux que les amours vont plus mal, señorita.

Elle froissa en boule et jeta loin d'elle le petit rectangle de papier bleu qu'il lui glissait dans la main. Aussitôt avec de grands cris indignés, il se précipita pour le ramasser ; à quatre pattes, l'étalant sur un pavé, il le défripait du plat de sa grosse main dont les doigts courts et ronds n'avaient que deux phalanges.

Sans entendre ses lamentations Anita s'éloignait. Le crépuscule commençait de se former au fond du ciel. Où serait-elle quand viendrait la nuit? Elle ne voulait pas rentrer chez elle, ni qu'on lui parlât encore de Lelo, ni penser à sa mère quand elle dirait un jour, bientôt, à demi-folle de fureur :

— Sais-tu ce que l'on raconte sur toi, Anita?

La tête basse, ne regardant plus que les pierres de la rue,

1. La dixième partie d'un billet.

elle passait devant le porche de la chapelle des Royales. A ce moment, elle jeta un grand cri parce qu'un homme qui se tenait là et qu'elle n'avait point vu la saisit par le bras. Elle le regarda, jeta un autre cri plus sourd :

— Lelo !

— D'où venez-vous? — dit-il. — Chez votre mère et chez vous on m'a dit que vous faisiez vos dévotions aux Royales. Il n'y avait personne dans l'église. Je vous attends depuis plus d'une heure.

Il portait encore ses vêtements de voyage mais avait dû cependant passer à l'hôtel pour faire un peu de toilette. La mèche souple de ses cheveux lui couvrait le front d'une ombre charmante. Son fin visage lisse et rasé avait une grande expression de jeunesse et de tourment. Mais la bouche frémissante demeurait immobile. Les yeux gris savaient conserver leur ironie détestable.

— Vous êtes ici, — dit-elle seulement — ... vous êtes ici !

— Pourquoi feindre tant de surprise? Je vous ai écrit que j'avais la grande joie d'avancer de deux semaines mon retour auprès de vous. N'avez-vous pas reçu ma lettre?

Elle fit signe que non, mais nettement elle revoyait le tiroir où gisait l'enveloppe qu'elle n'avait pas eu le courage de décacheter.

— D'où venez-vous? — demanda encore Lelo d'une voix plus dure...

Alors, comprenant que tout était perdu, elle lui cria en plein visage :

— Je viens de chez un homme.

Elle croyait qu'il allait se jeter sur elle, la frapper sans doute, elle ferma les yeux. Cela empêcha qu'elle ne vît à ce moment l'expression de Lelo. Au bout de quelques secondes seulement, elle entendit son rire, très sec et plein de mépris.

— J'en étais sûr, — dit-il, froidement, — mais j'aime assez votre franchise.

Il se moquait d'elle, encore. Alors, tout près de lui, et l'ivresse de le braver la rendant à demi-folle, levant vers lui son petit visage hagard, elle dit encore, les dents serrées.

— Je veux être plus franche, puisque cela vous plaît. C'est plus d'un amant que j'ai, m'entendez-vous bien? On com-

mence d'en parler depuis quelques jours. La ville entière le saura demain. J'aime mieux vous en prévenir moi-même. Maintenant vous pouvez me tuer, ou aller raconter la chose à ma mère qui ne sait rien encore, ou faire tout ce que vous voudrez...

Il rit plus fort.

— Vous tuer ! — dit-il. — Mais je n'en ai nulle envie. Quant à parler de votre conduite à qui que ce soit, vous n'y pensez pas, mon enfant. Pour qui me prenez-vous donc?

Il était las de son récent voyage sans doute, car il dut s'asseoir sur l'un des bancs de pierre placés devant l'église et il passa sur son front sa main gantée d'une peau grise et rude. Un moment Anita demeura devant lui, troublée par son calme, par son silence. Puis elle demanda très bas :

— Que ferons-nous, maintenant?

— Je ne sais encore.

Il s'était levé.

— En attendant...

Des tempes fraîches à la pointe des souliers ornés de boucles brillantes, il laissait couler sur la jeune femme son regard curieux et tranquille.

— Il serait fâcheux pour vous que j'agisse avec brusquerie. Votre secret demeurera entre nous. Et nous nous retrouverons ce soir puisque doña Rita a eu la courtoisie de me convier à souper... A ce soir...

L'ayant saluée il commençait de s'éloigner. Il s'arrêta brusquement, et tourné à demi, lui parlant par-dessus l'épaule :

— Vous me ferez, n'est-ce pas, la grâce d'une explication et de quelques détails?

Il rit une fois encore, et son rire avait plus d'insolence. Elle s'enfuit. A l'angle de la rue ce fut elle qui se retourna. Elle vit alors qu'il était revenu vers la chapelle des Royales, qu'il s'était assis de nouveau sur le banc de pierre et qu'il regardait devant lui, fixement, comme elle avait tout à l'heure du haut du mirador regardé le gouffre effrayant.



Lelo était revenu ; il savait tout. Une demi-heure auparavant, elle n'eût pas cru que ces choses dussent être possibles.

L'Alcazar dressait encore ses quatre tours dans le ciel bleu qui ressemblait au fond éclatant et poli d'une belle coupe émaillée... la flèche de la cathédrale se voyait un peu plus loin... Saint-Jean-des-Rois portait sa précieuse couronne. Et elle marchait là, libre, vivante, point meurtrie, point blessée, insultée à peine, ayant été cinglée seulement de ce rire et de ces paroles méprisantes.

Lelo était revenu. Elle lui avait crié la vérité sans baisser la tête. Son exaltation la soutenait encore. Elle ne souffrait plus de rien. Elle se sentait légère et fiévreuse. Comme elle avait bravé son fiancé, elle eût bravé doña Rita, et ses tantes, et la ville entière. Elle en était arrivée à ce point excessif où la souffrance se change en extase sur le visage des suppliciés.

— Fille, — s'exclama Pascuala, en la revoyant, — que te voilà joyeuse ! Tu as vu ton fiancé? Ta mère était comme une furieuse en ne te trouvant pas ici. Mais était-ce ta faute puisque tu n'étais pas prévenue de cette arrivée? La lettre s'est égarée. Cependant que don Manuel te cherchait aux Royales, doña Rita se rendait à la poste pour y faire une réclamation.

Anita jetait son chapeau sur le lit, dénouait ses cheveux.

— Je t'ai préparé ta robe de batiste mauve. Elle est simple et te va bien. La repasseuse l'a rapportée ce matin même.

La jeune femme ne fit pas une réflexion et, quand elle fut prête, n'eut pas un coup d'œil vers la glace. En entrant une heure plus tard dans le salon de doña Rita, elle vit que Lelo était déjà là et elle marcha vers lui résolument.

Il lui fit, très haut, les plus grands compliments :

— Quelle robe divine ! Elle vous va parfaitement bien. Vous portez la toilette comme une Parisienne !

Que sa fiancée fût gracieusement parée en son honneur lui causait le plaisir le plus vif. Il l'affirma du moins, et le répéta encore dans les termes les plus galants. Elle, de temps à autre, levait sur lui un regard qui s'effrayait. Il dissimulait trop

bien. Il montrait trop de tranquillité. Avait-elle rêvé, tout à l'heure, leur entretien si bref? ou bien préparait-il sans qu'il y parût quelque coup de théâtre éclatant, quelque révélation féroce et subite, faite à tous et qui serait sa vengeance?

Quand elle s'approchait de lui, quand leurs paroles pouvaient n'être entendues de personne, il l'entretenait seulement du temps chaud dont il avait souffert à Paris, et du singulier désert que peut être en été la capitale éclatante. Pendant le repas lui seul parla, dévotement écouté. Il sut montrer une gaîté nerveuse et vive dont elle eut autant de peur que d'émerveillement. Mais elle connut enfin qu'il n'avait pas oublié ses révélations à l'habileté avec laquelle il détournait toute allusion à l'avenir, au mariage prochain, au soin qu'il prenait d'entraîner aussitôt ses auditeurs vers des pensées différentes. Peu à peu il s'animait et semblait possédé de cette même fièvre qui battait en ce moment aux tempes d'Anita. Ses yeux avaient plus d'éclat, son visage, tendu, nerveux, s'appliquait si parfaitement à prendre l'expression d'une gaîté excessive qu'il en paraissait plus juvénile et plus ardent ; et commençant à bien croire qu'il ne la trahirait pas, soulagée, reconnaissante, désespérée, Anita se demandait vainement :

« Comment a-t-il pu me paraître aussi déplaisant? Pourquoi l'ai-je détesté avec tant de force? Comment ai-je pu croire que sa présence éloignerait de moi toutes les joies? Pourquoi ai-je trouvé tant de joie à mortellement l'offenser? »

Il ne l'accablait point, il la sauverait : eût-elle jamais, de lui, pu soupçonner cela? Après le repas, elle vint se réfugier à ses côtés. Elle fut humble et attentionnée ; quelquefois tandis que lui tenant la main, parce qu'il se sentait observé, et à cause de cela la caressant un peu, il lui parlait poliment des choses les plus vaines, elle levait sur lui son regard désolé.

Quand vint l'heure de se séparer, elle l'accompagna seule, jusqu'à la porte du patio. Dans les pots de terre vernissée, les menthes épaisses se veloutaient d'argent au clair de lune.

— Demain vous saurez, — dit Lelo, — ce que j'aurai résolu.

Doña Rita ne pouvait entendre ces paroles, mais de loin, elle continuait de regarder les jeunes gens. Puisqu'il fallait dissimuler encore, il ne pouvait moins faire que de prendre sa

fiancée dans ses bras. Il le fit avec une violence soudaine et parfaitement imitée et l'embrassant sur sa tempe délicate et fraîche comme la fleur d'œillet dont elle avait le parfum :

— Je ne me rappelais point que vous fussiez aussi jolie, niña, — dit-il.

Aussitôt il se mit à rire. A l'autre bout du patio doña Rita sentait des larmes lui monter aux yeux.

— Oh ! l'amour — soupirait-elle, — la pure gaîté de la jeunesse !

*
* *

Ils ne se retrouvèrent seuls que le lendemain soir.

Lelo, pendant le repas qui de nouveau les avait tous réunis, s'était montré moins souriant que la veille. Très pâle, le regard creusé, faisant effort, semblait-il, pour prononcer les plus banales paroles, il avait inquiété doña Rita. Toujours elle redoutait qu'il ne s'ennuyât parmi eux ; ses craintes furent, ce soir, poussées à l'extrême. Pour le distraire elle avait proposé que l'on s'en allât en bande, au clair de lune, admirer les rosiers d'automne qui fleurissaient en ce moment chez Anita, entre les buis noirs.

Arrivée à la casa de Montalbo, elle s'était discrètement assise au salon et avait obligé son mari et ses sœurs à demeurer auprès d'elle. Les fiancés erraient seuls dans le jardin triste et chaud. Leur exaltation de la veille était tombée; ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre soutenir ce grand effort qu'ils avaient fait pour sourire et pour échanger de vaines et paisibles paroles. Anita n'osait poser aucune question ; de temps à autre elle respirait une petite rose qui se mourait au creux de sa main brûlante. Et Lelo demeurait silencieux.

Il dit enfin :

— J'ai vu tantôt doña Teresa.

Elle serra la petite rose si fortement entre ses deux mains que l'humidité des pétales écrasés lui mouilla les paumes.

— Et je lui ai expliqué que notre mariage était rompu, sans naturellement lui donner la raison véritable.

Il entendait sa respiration haletante qu'elle s'efforçait d'apaiser.

— J'ai allégué la différence de nos deux caractères... votre indifférence pour moi, l'incertitude de mes goûts capricieux.

Il voyait ses mains à présent qui se croisaient et pesaient sur sa gorge soulevée.

— Qu'a répondu doña Teresa?

— Rien...

Pouvait-il lui dire, en effet, que sa vieille amie en l'entendant lui avait ouvert ses deux bras dans un grand éclair de joie? Ce qui se chuchotait maintenant sur Anita, elle avait commencé de l'entendre. Elle s'en était inquiétée, et le lendemain des médisances plus précises avaient changé son inquiétude en effroi. Elle allait écrire à Lelo... le supplier d'ajourner son retour, faire elle-même une enquête discrète. Sa responsabilité dans cette fâcheuse affaire l'empêchait de dormir et de manger. Grâce au ciel, un pressentiment avait averti Lelo. Il ne tenait pas à cette poupée. Il avait rompu de lui-même : — « Sois franc, fils? Toi aussi, n'est-ce pas, tu avais entendu parler de quelque chose? Tu ne dis rien... tu as raison... Tu es un caballero... Je ne t'interrogerai plus, mais je devine... je devine tout. Tu ne vas pas te faire de chagrin, n'est-ce pas? Tu ne m'as jamais parlé d'elle qu'avec une sympathie un peu méprisante. L'essentiel pour toi était que la fortune fût belle... »

Elle le croyait surtout préoccupé de cela, tourmenté du regret d'avoir manqué la belle affaire. Elle se désespérait pour lui, pour sa carrière où tant d'argent est nécessaire. — « Ne t'inquiète pas... je connais d'autres héritières, à Madrid. Dans quelques jours si tu le veux, je puis te présenter. »

Déjà, active, maternelle, ayant réfléchi un moment, elle prononçait des noms, des chiffres. Il l'écoutait. Elle avait raison. En somme, c'était un mariage d'argent qu'il avait voulu faire, et rien d'autre. Pourquoi donc, pendant toute cette nuit qu'il avait passée sans dormir dans sa chambre d'hôtel aux murs blancs et nus, les yeux brûlés par l'ampoule électrique qu'il n'osait pas éteindre, pourquoi, pensant à tant de choses, avait-il pensé aussi peu à la fortune qu'il ne posséderait pas? Il s'en voulait maintenant de cette indifférence, de cet oubli. Il y a quelques mois, il avait senti tant d'orgueil à la vouloir, elle seule, cette fortune, avec cynisme, avec froi-

deur, avec âpreté. S'était-il trompé sur lui-même? Son beau cynisme n'était-il que le résultat d'un effort dont il se lassait aisément? N'était-il donc encore qu'un enfant délicat, sentimental et sot?

Et humilié, se détournant d'un être ridicule dont la plainte, au dedans de lui, lui rompait le crâne, il s'appliquait à écouter doña Teresa qui, sur des plans nouveaux, édifiait pour lui le plus bel avenir.

— Rien... elle ne m'a rien dit à ce sujet qui vaille de vous être répété, niña ; mais quand je l'ai priée de me venir en aide dans cette situation difficile, elle m'a donné de bons conseils.

— Quelle chose est résolue?

— Voici : Dans deux ou trois jours une dépêche me rappellera à Paris... pour un mois... C'est invraisemblable... tant mieux ! Je montrerai peu de chagrin et je partirai aussitôt. Doña Rita commencera, je crois, de concevoir quelques soupçons et vous aurez la bonté de vous montrer affligée. Alors doña Teresa déclarera nécessaire que l'on vous fasse un peu voyager et persuadera votre mère de vous confier à sa propre sœur, qui se trouve à Tolède en ce moment et qui va repartir pour ses terres d'Hernani.

— Que lui dira-t-on, à celle-là?

— Ce que saura votre mère.

— Elle me recevra chez elle?

— Si vous le voulez bien... Dans tout cela, j'ai songé aux ennuis que vous auriez si vous demeuriez à Tolède dans le temps qu'on y apprendra la rupture de notre mariage...

— Mais il faudra bien que je revienne un jour. Et quand je reviendrai?

Elle posait toutes ces questions d'une voix brève. Il répondait avec calme.

— Quand vous reviendrez, niña, notre vieille amie aura prévenu votre mère que je suis un fort mauvais sujet indécis et inconstant, et qu'il n'y a point lieu de me regretter. Les jours passeront. D'autres hommes viendront qui vous rendront heureuse, et, vous accoutumant à la libre vie que vous avez choisie, vous finirez par ne plus rien sentir des remords qui, je le crains pour vous, viennent de temps à autre vous

ennuyer. Cela passera, vous le verrez, car on s'y accoutume singulièrement vite.

Elle gémit.

— Oh ! Lelo !...

Et elle cacha son front sous son bras replié.

Il la regarda avec surprise.

— Lelo... si vous saviez ce que j'étais avant que vous ne me parliez comme vous l'avez fait un soir, au bord du Tage,... si vous saviez...

— Mais qu'ai-je pu vous dire?

— Que j'étais libre... que vous pardonniez tout...

Il se rappelait, en effet, ces paroles et l'intention qui les lui avait inspirées et le premier jour qu'il s'était ému pour cette femme d'une curiosité passionnée.

— Je ne vous aimais pas... mais je vous trouvais supérieur aux autres hommes. Vos idées devaient être les meilleures de toutes. Vous aviez l'air de dédaigner si fort tout ce que j'avais pu croire... alors... alors...

En vérité, cherchait-elle à le convaincre que de ces petites phrases était venu tout le mal qu'elle avait pu commettre?... Pensait-elle lui affirmer qu'auparavant elle était une image sainte, un flocon de neige sur le Guadarrama? Il ne lui cacha pas qu'il trouvait la comédie un peu grossière.

De n'être pas crue, elle se sentit froissée à en mourir. Mais elle était incapable d'expliquer comme il l'eût fallu son âme confuse et elle s'en désola. Ses larmes coulèrent.

— Pourquoi pleurez-vous? Je crois être bien sûr que tou jours l'idée de notre mariage vous a déplu. Vous ne m'aimiez pas, vous venez de me le dire... Moi-même... Enfin ! l'amour serait venu, peut-être... Mais nous ne lui en avons pas laissé le temps... Heureusement.

Sa voix tremblait ; sa main qui avait saisi le bras frais et nu d'Anita tremblait en le pressant.

— Dites-moi... il est un droit que j'ai peut-être, celui de savoir... Je vous l'ai dit hier, vous me ferez bien la grâce de quelques détails. Je vous les demande aujourd'hui... oh ! pas en fiancé, rassurez-vous ; quoi que vous me disiez, je ne saurais vous en vouloir, puisque désormais entre nous tout est résolu.

Non. Je vous interroge en ami seulement, un ami qui, je l'avoue, serait évidemment un peu indiscret...

En une minute, il avait repris son ton insupportable ; mais dans l'ombre elle le sentait tout près d'elle, elle sentait cette main qui continuait de presser son bras nu. Alors, comme l'habitude de la confession lui avait enseigné que de l'aveu des fautes naît un allègement, debout, s'appuyant à l'autel rompu de mosaïques, les bras pendants, les mains jointes, les épaules courbées, d'une voix humble et brisée, elle lui dit tout.

Elle lui répéta qu'elle ne l'aimait point et qu'elle redoutait ce second mariage imposé par sa mère comme le premier et qui, peut-être, lui ressemblerait. Elle lui dit ses détresses et tout son ennui. Quelques phrases plus hésitantes, plus brèves, lui firent connaître la terrasse fleurie de don Alonso, l'auberge de la Bombilla, la chambre rouge et bleue où Vicente Coronel l'avait pressée de venir, le jardin chaud de Fernandito. Au milieu d'une phrase elle s'interrompit brusquement, parut épouvantée d'avoir parlé ainsi et cacha son visage dans ses deux mains.

La crut-il? Il ne savait pas. Cela importait peu d'ailleurs. Il ne connaissait pas ces hommes ; il ne connaissait pas non plus les autres, tous les autres, ceux dont elle préférait évidemment ne pas parler. Mais à travers sa confession hésitante, à travers tout ce que, maladroite et ingénue, elle révélait d'elle, de ses peines et de ses désirs, il devinait sa nature amoureuse, et il la voyait inquiète, perverse peut-être, détestable et désirable à la fois. Sa gorge se serrait. Il dit sèchement quand elle se tut :

— C'est fort bien.

Il ajouta, et sa voix qui s'étranglait avait moins d'ironie qu'il ne l'eût souhaité :

— Une fois de plus il me faut vous remercier de votre franchise.

Il se tut ensuite très longtemps. Elle se sentait maintenant liée à lui par tout ce qu'elle venait de lui dire. Il était le seul être sur la terre à qui elle oserait jamais parler ainsi. Et elle le regardait aller et venir sur le pavé blanc et noir dont les rayons de lune et l'ombre régulière des colonnes paraient la terre nue. Chaque fois qu'il s'éloignait elle se penchait de ce

côté comme si elle eût craint qu'il ne revînt jamais ; et quand il retournait vers elle, elle baissait la tête, craintive et pleine de honte.

— Quand vous serez parti... — dit-elle enfin.

Il s'arrêta devant elle.

— Vous ne reviendrez jamais... n'est-ce pas, jamais dans cette ville de Tolède?

— Quelles raisons aurais-je d'y revenir?

Elle ne répondit pas à cela.

— J'avais cru que vous achèveriez de me perdre et vous essayez, au contraire, vous essayez... — soupira-t-elle.

— J'essaie tout simplement d'agir en galant homme, — dit-il dédaigneusement.

Mais debout face à face ils se regardaient ; lentement, sans un mot, ils se rapprochaient l'un de l'autre. Et la femme soudain fléchit contre la poitrine de l'homme qui la reçut dans ses bras. Il dit penché sur la bouche pâle :

— Ton corps me plaît.

Elle tremblait, elle croyait que ce tremblement ne finirait plus qu'avec sa vie elle-même.

— Ton corps me plaît, ton corps me plaît... écoute... Je ne t'aime pas... Je te méprise... Tu vaux moins que l'écorce d'orange souillée par le ruisseau et les pieds des passants, mais je te veux. Ce n'est pas chez la sœur de doña Teresa que tu passeras les semaines de ton voyage, c'est chez moi, dans ma maison de Pasages... Notre vieille amie, qui est indulgente à ces choses, saura persuader à ta mère que tu vas bien à Hernani... Tu consens, n'est-ce pas, tu consens?

L'ombre les enveloppait. Il sentait contre sa joue une joue froide... il entendait le petit bruit de ce frisson, le petit bruit des dents qui claquaient dans la bouche.

— Pourquoi dirais-tu non, après tout?... Que t'importe un amant de plus ou de moins?

Elle avait mérité qu'il lui dît ceci, elle avait mérité, après toutes les autres, la honte qu'il lui proposât cela. Elle avait mérité qu'il n'attachât pas le moindre prix à sa réponse et qu'il ne l'attendît même pas pour être bien sûr qu'il en agirait avec elle comme il l'avait décidé...

Elle était misérable entre les misérables.



— Mais, don Manuel, que puis-je vous donner à manger? J'ai reçu votre dépêche il y a une heure seulement. Le temps de nettoyer les chambres... je pensais que vous auriez soupé à San-Sebastian.

— Bon, j'ai oublié de te prévenir à temps. Je le sais et tu me l'as dit déjà. Mais vas-tu me faire croire que tu ne peux te tirer d'affaire et que nous sommes ici en plein désert?

Lelo parlait d'un ton brusque. Ses doigts nerveux heurtaient le bois luisant de la table devant laquelle il se tenait debout. Et Ciriaca le regardait, mécontente et étonnée. Ses nettoyages terminés, elle s'était habillée avec soin comme elle le faisait toujours pour recevoir le jeune maître et les étrangères qu'il lui plaisait d'amener. Elle portait un col blanc sur sa robe sombre. Un grand tablier de cachemire noir, bordé de velours étroit, enveloppait sa taille encore belle. Elle riposta, tranquille et hardie :

— Nous ne sommes pas non plus dans une ville. Que trouverai-je à cette heure-ci? Du jambon fumé, des fruits défraîchis, du poisson de ce matin?

— Oh ! je t'en prie, assez ! Trouve ce que tu pourras, fais vite et ce sera bien, — dit le jeune homme d'un ton net.

Sans ajouter une parole, toujours calme, la femme sortit, mais en passant devant Anita, assise très droite et cérémonieuse dans un grand fauteuil, elle lui jeta un regard de pitié.

— Pauvrette, — grommela-t-elle dans sa dure langue basque que la petite Castillane ne pouvait comprendre, — je me demande un peu pourquoi il l'a amenée ici, celle-là. A la veille de son mariage, c'est une honte !... Et s'il avait l'air de tenir à elle au moins... s'il était content... ah ! Seigneur ! ce que peuvent être les hommes !...

Elle tira la porte avec humeur. Lelo sourit.

— Excusez-la, — dit-il. — C'est elle ici qui commande et gronde bien plus que moi-même. Et si je vous offre tout à l'heure le repas déplorable pour lequel je vous fais toutes mes excuses, son amour-propre à elle en souffrira autant que le mien.

Il répéta, d'un ton plus las :

— Excusez-moi. Je n'ai pas pensé à donner à temps les instructions nécessaires. C'est ridicule et j'en suis désolé.

Avec un long soupir de fatigue et d'angoisse, Anita se rapprocha de lui. Elle appuya sa joue contre l'épaule qui recouvrait encore le rude manteau de voyage et elle ferma les yeux pour ne pas voir la tristesse de ce vaste salon éclairé à peine par deux bougies poussiéreuses qui grésillaient en brûlant.

Le matin, à Madrid, doña Teresa les avait quittés. Elle semblait mélancolique. Elle avait murmuré plusieurs fois : « Quelle folie !... » Mais devant Lelo qui connaissait son passé et savait d'un regard le lui rappeler, elle n'osait paraître trop sage, et blâmer trop haut ce qu'elle-même, jadis, eût sans doute accompli. Et quand le train s'était ébranlé, quand, dans le cadre de la portière, elle avait vu l'un près de l'autre ces jeunes visages sans joie, elle avait dit seulement : « Que Dieu vous protège ! »

Le long voyage épuisant et morne avait duré la journée entière, et la mélancolie de l'arrivée nocturne pénétrait encore le cœur d'Anita. Elle continuait de voir la gare déserte et mal éclairée, le quai vaste, effrayant, confus, où l'avait entraînée Lelo. De grands hangars demeuraient sinistrement blancs dans l'obscurité ; des piles de bois exhalaient l'odeur de la sève dont les fibres fraîches étaient encore gonflées ; on trébuchait dans des rails brisés et sur de vieux sacs. Des tonneaux rangés côte à côte formaient de longs couloirs qui sentaient le vin aigre et la saumure. Et malingres, rares, quelques réverbères aux vitres sales permettaient de se diriger parmi les entassements.

Se tenant par le bras, hésitants, trébuchants, les deux voyageurs étaient arrivés enfin au bord d'une nappe d'eau tranquille. Au delà, très loin semblait-il, quelques lumières indiquaient un village et de toutes parts surgissait la montagne confuse. Tout était noir, la mer et le ciel et les masses plus opaques qui se levaient entre eux : seuls les reflets des lampes lointaines plongeaient dans l'eau dormante et semblaient la déchirer, longs et étroits, pareils à de tremblantes épées d'or éclaboussées de rouge.

— Hooo... — cria Lelo dans la nuit, les deux mains arron-

dies aux coins de sa bouche, — *una lancha*[1], nous voulons passer.

Quelque chose s'agita obscurément, vint clapoter dans l'ombre au bas du quai, et la voix rude d'un jeune garçon annonça qu'une barque était là. Lelo soutint sa compagne pour lui faire descendre un escalier aux marches invisibles et glissantes. Il s'assit près d'elle sur le banc étroit rembourré grossièrement, et, pour la protéger du vent marin et frais, l'enveloppa d'abord de son bras ; mais à mesure qu'ils approchaient de Pasages, qu'ils distinguaient les maisons étroites et pressées, l'église énorme, les vergers en pente roide, tout le petit pays qu'il aimait et où, bien souvent depuis quelques mois, il avait souhaité de passer les jours lumineux qui suivraient son mariage, il desserrait son étreinte, repoussait la femme qui s'appuyait contre lui. Elle ne sembla point s'étonner; sans pleurer, sans rien dire, la poitrine oppressée, la bouche entr'ouverte, elle haletait doucement comme ceux qui sanglotent.

Lelo, lui touchant l'épaule, lui désigna là-bas une maison isolée, la dernière de toutes, la plus proche du sauvage goulet, un escalier de pierre qui trempait dans l'eau, une porte ouverte et éclairée sur le seuil de laquelle une forme féminine se tenait debout.

— C'est là ma maison, — dit-il, — Ciriaca nous attend.

Brusquement, en cette servante inconnue, curieuse peut-être et peut-être bavarde, s'incarna tout ce que la malheureuse redoutait en ce moment. Elle murmura :

— Que dira-t-elle de me voir?

— Rien.

Cruel, il ne voulut pas retenir la phrase qui lui venait aux lèvres.

— Bien souvent je suis venu ici avec des femmes.

Au reflet de quelques veilleuses brûlant devant une image de pierre, au mur de l'église que la barque longeait en ce moment, il la vit qui baissait la tête. Elle se détourna de lui et comme elle avait besoin de sentir un peu de douceur autour de sa détresse, fût-ce la douceur la plus inutile, fût-ce celle des choses, elle laissait tremper sa main nue dans l'eau tran-

1. Une barque.

quille, caressante et tiède comme la langue d'une bête fidèle.

Lelo l'avait conduite dans le cabinet de toilette. Recoiffée, le visage lavé et poudré, les mains parfumées, elle était venue le retrouver. Seuls et libres maintenant, ils regrettaient l'agitation du voyage, le pays changeant qui danse aux portières, les maisons fuyantes et innombrables dont chacune donne aux cœurs tourmentés l'illusion qu'ils seraient mieux là peut-être que dans leur propre maison, tout, jusqu'aux tourbillons de poussière et de fumée qui se mêlent dans l'air vif et semblent venir de cet ailleurs vers lequel on se précipite. Assis côte à côte, mais ne se touchant pas, se redoutant, ils faisaient à ce voyage de quelconques allusions, et ne se disaient rien d'autre. Ciriaca, prestement revenue de ses courses rapides, entrait à tout moment dans la salle, apportait une nappe, deux couverts, du pain, disposait sur une assiette les muscats au grain long et quelques poires dorées. Elle disparut deux minutes, revint avec deux œufs à la coque dans une serviette blanche et s'en alla définitivement, sans un mot, en tirant la porte derrière elle pour faire comprendre d'une manière discrète qu'elle ne reparaîtrait pas.

— Venez, — dit Lelo avec plus de sollicitude qu'il n'en avait encore témoigné. — Vous devez être lasse, avez-vous faim? Ciriaca avait raison de se mettre en colère. Ce souper est pitoyable.

— Cela est très suffisant, — dit Anita avec douceur.

Mais elle se sentait la gorge serrée. Devant une table gaie, délicatement servie, bien éclairée, ornée de fleurs, elle eût oublié peut-être pendant quelques minutes le plus lourd de sa peine ; au lieu que cette pénombre, les meubles enveloppés de leurs housses de toile, ce pauvre repas, lui rappelaient trop de quelle façon inattendue et clandestine elle était arrivée là, et ses yeux désolés se remplissaient de larmes.

— Je vous fais toutes mes excuses, — reprit le jeune homme. — Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai oublié de prévenir Ciriaca, j'ai tout oublié. Que voulez-vous?

Il soupira, et aussitôt haussa les épaules ; Anita ne vit pas ce geste ; la tête baissée très bas, pour cacher les larmes qui peu à peu montaient à ses yeux, elle rompait doucement les

grumeaux de sel dans la salière, à petits coups de la minuscule cuiller d'argent. Elle se redressa enfin ; ils se regardèrent. Tous deux étaient calmes et ils se sourirent aimablement.

Aussi longtemps qu'ils le purent, ils prolongèrent le maigre souper. Évitant de laisser entre eux tomber le silence, ils ne trouvaient plus à dire que des phrases sottes et ils avaient honte de les prononcer. Lelo parlait d'une escadre anglaise qui, jadis, avait mouillé dans le golfe ; la maison de l'amiral s'élevait encore sur la rive au village de Lezos ; elle était toute ruinée et ne présentait pas le moindre intérêt. Anita remarquait que les œufs étaient cuits à point, les fruits fort beaux ; posant des questions sur la famille de Ciriaca elle apprenait que, veuve et fort belle, la servante avait jadis eu des aventures. Sur quatre enfants qu'elle avait mis au monde, il lui en restait deux. Un fils de vingt ans, assez mauvais sujet, une fille...

Enfin Lelo se leva brusquement et s'approcha de la fenêtre ouverte ; un coude sur la table, Anita cacha son front dans sa main. Ils eussent voulu être loin l'un de l'autre à cause de l'angoisse qu'ils parvenaient mal à dissimuler et qui tout d'un coup les serrait à la gorge, creusait leurs yeux, devenait insupportable. Le murmure de la mer comblait l'inquiétant silence de sa longue rumeur paisible. Tranquilles, les vagues, l'une après l'autre, se soulevaient doucement au pied du vieux mur et des roches qui le portaient, comme se lève une main pacifiante qui pardonne ou qui bénit ; mais elles leur semblaient au contraire agitées et mauvaises comme sont les chiens lâchés la nuit autour des maisons isolées.

— Entendez-vous comme elle gronde? — dit Lelo. — Cela ne vous effraye-t-il pas d'être ainsi près de la mer?

— Non. Je la connais peu, je ne l'avais vue qu'une fois, à Bilbao, avant de venir ici, mais je l'aime bien.

— Nous irons la voir demain, au bout de la passe ; à cet endroit elle se montre terrible. La côte est âpre et sauvage.

La nuit s'avançait. L'heure sonna au clocher lointain de Saint-Jean, à celui plus proche de Saint-Pierre. Ils se taisaient. Un instant leurs regards mêlés se dirent leurs inquiétudes, furent l'un à l'autre pitoyables, puis se détournèrent. L'angoisse grandissait. Et chacun comprenant le cœur de l'autre,

et sa détresse, ils ne s'en voulaient point de l'hésitation de leurs gestes, de la froideur de leurs paroles.

— Il est tard, — dit enfin Lelo.

Comme si cette petite phrase lui en eût donné l'ordre, elle se leva. Lelo prit sur la cheminée un des flambeaux d'argent, se dirigea vers la porte — et elle le suivit.

*
* *

La chambre était claire le matin en dépit de ses tentures sombres et de ses très vieux meubles. Tout le soleil ardent que balançait la mer arrivait là par les fenêtres ouvertes ; attirant, semblait-il, et retenant les mouvants reflets, le beau plafond doré tout entier avait l'air de frissonner.

Ils déjeunèrent sur le balcon en terrasse. Des lauriers-roses, dans des pots de terre vernissée, y mettaient l'ombre légère et dansante de leurs feuilles. Au parfum de la terre basque se mêlait la bonne odeur du sel et des algues et des petites plages brunes que découvrait la marée descendante.

L'angoisse avait fui devant la lassitude ; les regards voilés ne se rencontraient plus que pour essayer de sourire. Si différents de ce qu'ils avaient pu être la veille, ayant oublié, semblait-il, tout ce qui les tourmentait alors, et plus étrangers peut-être l'un à l'autre depuis qu'ils étaient amants, ils évitaient soigneusement de se rien dire de leurs pensées, et de rappeler leurs caresses, fût-ce par des caresses nouvelles. Elle, demeurant mystérieuse, parlait beaucoup, et gaiement, et de très petites choses. Et Lelo songeait seulement, apaisé :

« Combien la vie est simple et que mon père eût raillé l'homme que j'étais hier et les jours précédents ! »

Quelle différence en effet y avait-il pour lui entre cette femme et les autres, toutes les autres, nombreuses, qui près de lui, avaient dormi dans cette chambre, s'étaient penchées à ce balcon, avaient marché à ses côtés, dans l'étroite rue du village natal, et senti leurs cheveux se gonfler au vent marin? S'il lui était advenu à Paris, certains soirs, le prestige de l'absence aidant, de désirer celle-ci avec plus de tendresse et de curiosité,

n'avait-il pas aujourd'hui tout ce qu'il pouvait souhaiter d'elle? Et ne savait-il pas désormais que son cœur était changeant, et son corps délicieux?

Le repas fut gai ou le parut du moins, excessivement, Ciriaca s'était ingéniée à dédommager l'étrangère de l'en-cas fâcheux qu'elle avait dû lui servir la veille. Triomphante aujourd'hui, elle posait sur la table de beaux plats bien dressés d'où montaient les plus succulents aromes. Le cidre champagnisé moussait dans les grands verres. Et regardant autour d'elle, Anita, s'émerveillait de ce pays vert, le comparait aux horizons brûlés et nus qu'elle connaissait, à sa campagne tolédane, abondante seulement en sables, en cailloux, en petites plantes parfumées sans doute, mais rudes et grises.

Au pied des montagnes fécondes, plantées de vignes et de pommiers, trois villages séparés par des amoncellements de terre et de roches croulant jusque dans les vagues pressaient leurs maisons étroites autour du golfe appesanti et lisse. Elles étaient très vieilles, ces maisons. Délavées par les pluies fréquentes du pays basque, brûlées par le soleil, leurs pierres devenues blondes, rousses et verdâtres, avaient pris les tons très doux des vieux ors ; et les écussons énormes se détachant nettement sur les façades étroites, les petites tours, les balcons, les terrasses dont se fendillaient et penchaient les balustres, semblaient, emmêlés, confus et délicats, avoir été ciselés dans le lumineux métal.

— On dirait, — dit Anita songeuse, — le cadre bien travaillé d'un grand reliquaire enfermant un morceau bleu du manteau de la Vierge.

Lelo s'étonna et jugea charmant qu'elle eût trouvé cette image.

— Ma mère aurait goûté votre comparaison, — dit-il. — Mais mon père, dans cette vasque ronde, qui semble en effet enchâssée d'or, préférait imaginer, se baignant toutes ensemble comme les sultanes des contes orientaux, les belles femmes que, dans sa vie, il avait possédées.

Là-bas, vers la plus lointaine rive, un grand navire qui portait le pavillon de Hambourg jeta un peu de fumée sombre, frémit, s'ébranla et, lentement, se dirigea vers le chenal. Les

amants se levèrent pour le mieux voir. Les bras à la taille, les fins cheveux de l'un à la tempe de l'autre, ils se penchèrent sur la rampe de pierre, et le grand navire passa devant eux, si près qu'ils purent distinguer le sourire des hommes du bord et la barbe claire du capitaine.

La proue troublait l'eau tranquille dont l'écume, autour de ce déchirement, semblait jaillir d'une plaie profonde ; mais le passant tumultueux laissait derrière lui un long sillage plus calme que toute l'étendue calme du golfe et qui se moirait d'ombre et d'argent clair. A son flanc, retenue par une grosse corde brune, glissait une barque longue où six hommes étaient assis.

— Ceux-là, — demanda Anita, — s'en vont-ils aussi?

— Non, ce sont les pilotes. Dès qu'ils auront franchi le chenal, on détachera cette corde qui les retient et ils reviendront ici.

— Ils accompagnent ainsi chaque navire qui sort du port?

— Sans doute. La passe est mauvaise.

— Je ne voudrais pas être pilote. Avoir toujours l'illusion du voyage, et ne jamais partir ! Revenir en arrière au moment où l'on croit que le vent va se rouler autour de vous et vous emporter bien loin... si loin !...

Elle ne vit pas changer l'expression du regard qui se posait sur elle. Mais elle tressaillit quand la voix railleuse et cynique dit à son oreille :

— Je comprends que vous les plaigniez, vous qui avez su ne pas revenir en arrière, petite fille aventureuse. Il est beau de s'en être allée ainsi vers les tempêtes et d'avoir la sagesse de n'être point sage.

Elle ne put répondre, car aussitôt il se pencha vers ses lèvres et les prit passionnément. Et quand elle le regarda au visage elle vit seulement qu'il souriait.

Un peu plus tard, après la sieste voluptueuse, aux bras l'un de l'autre sur le même divan, Anita voulut connaître le village et descendre jusqu'à la mer.

Entre la montagne et le golfe, la bande de terre est étroite au point que l'unique rue parfois passe sous les maisons. En un point seulement, elle s'épanouit et forme une petite place

sablée de rose où l'on joue à la paume et où, certains dimanches, courent les taureaux.

Des vieillards étaient assis au soleil, des femmes marchaient pieds nus sur les pavés encore tièdes. Des hommes buvaient dans les cidreries profondes et sombres ; le béret de feutre rejeté en arrière découvrait leur front haut et noble, leurs tempes étroites, leurs yeux graves. Ils posaient leurs verres au bord de la table et se penchaient un peu pour regarder les promeneurs ; mais quelques-uns seulement avaient l'air de reconnaître Lelo et un plus petit nombre encore le saluait.

— Je ne suis pas aimé ici, — remarqua tranquillement le jeune homme quand ils eurent dépassé les dernières maisons. — Ce petit pays est sage jusqu'à l'austérité. Des marquises, il est vrai, viennent au restaurant Camara manger le homard à l'américaine avec des toréadors, mais ils n'admettent point, si l'on est presque de chez eux, que l'on se conduise avec légèreté. Et je les ai scandalisés trop souvent. Le vieux curé qui confessa ma mère ne répond plus même à mon salut. Trop souvent je suis venu ici, et avec des dames trop élégantes ; il est vrai que certaines étaient françaises, et se croyant ici chez des sauvages — elles me le disaient sans se gêner, bien gentiment — se laissaient aller à des excentricités peut-être excessives.

C'était la seconde fois qu'il parlait à Anita de ses maîtresses anciennes. Il le faisait avec naturel et semblait n'avoir aucunement l'intention de l'offenser. Elle s'offensa pourtant, et s'étonnant elle-même du ton qu'elle prit tout à coup :

— Combien il vous est agréable d'évoquer ces femmes ! — dit-elle avec un dédain irrité. — Entretiendrez-vous aussi de moi celles qui me succéderont ici? Je doute que vous puissiez leur conter qu'il y a dans ma tenue quoi que ce soit qui scandalise. Mais si vous leur dites au long toute mon histoire, nul doute qu'elles ne s'amusent très fort.

Il la regarda avec surprise.

— Pourquoi me dites-vous cela? et de cet air?... Vous aurais-je fâchée, niña, sans le vouloir?... Mais comment aurais-je pu supposer cela? Je croyais que vous compreniez l'amour d'un cœur plus libre et mieux dégagé des susceptibilités mesquines?

Il lui tenait la main en parlant et la caressait. Il ajouta avec tranquillité :

— Don Alonso avait sa femme, et Vicentito ses maîtresses. Cela troubla-t-il jamais votre plaisir?

De son petit poing fermé et dur elle frappa sur la main qui tenait la sienne pour la forcer à s'ouvrir. Un instant elle parut hésiter à frapper aussi Lelo au visage. Mais se détournant, elle se mit aussitôt à courir droit devant elle, vers la mer.

Lelo ne se donna pas la peine de la poursuivre. Il connaissait le chemin étroit bordé de haies hautes et touffues et qui aboutit seulement à l'inaccessible entassement des rochers. Pour découvrir l'invisible chemin qui permet de les gravir et d'apercevoir ensuite, du haut de leur confuse muraille, l'étendue grondante et bleue, il faut être né près d'eux, avoir tout petit glissé sur leurs flancs polis, roulé dans leurs crevasses que les grandes vagues remplissent de sables et d'eaux amères. Ils sauraient arrêter la fugitive.

Agile autant que les chèvres de son âpre pays, elle avait cependant accompli seule l'escalade difficile. En ne l'apercevant plus, il sentit son cœur battre avec force. Mais ayant rapidement franchi les premiers gradins, il la vit là-haut, assise sur une roche plate, les deux poings à ses tempes, avec toute la grande lumière bleue du ciel et de la mer qui flottait autour d'elle.

Elle ne tourna pas la tête en l'entendant venir. Mais il sut ne faire aucune allusion à sa subite colère. Il lui dit seulement :

— Que vous êtes donc preste et légère, petite chèvre tolédane ! Je suis tout émerveillé que vous ayez pu seule monter jusqu'ici.

Elle voulut rire et elle y parvint.

— J'y ai peu de mérite. Dans les rues en pente de ma cité, on ne peut que grimper du matin au soir et l'on apprend à se faire des jambes vigoureuses.

Elle mettait tout son orgueil à affecter maintenant un grand calme. Mais ses joues demeuraient rouges, ses yeux éclatants. Lelo la prit dans ses bras.

— Que tu es jolie, — dit-il, — que tu me plais ! Tous les vieux *cantares*[1] de notre pays, c'est par toi seule qu'ils sem-

1. Chansons populaires.

blent avoir été inspirés. Tu es la fleur de Grenade, le jasmin odorant, la petite étoile dont la place restera vide au ciel tant que tu seras sur la terre.

Elle demeurait blottie contre sa poitrine, regardant au loin. Tout le bleu de la mer pure et du ciel vide qui se fondaient à l'horizon en un lumineux brouillard pénétrait ses yeux enchantés, coulait jusqu'à son cœur un grand éblouissement doux. Elle oubliait son abaissement, ses désespoirs, et elle aurait voulu mourir, mais sans cesser de recueillir dans ses prunelles extasiées ce bleu de miracle, sans perdre l'impression de la chaude poitrine de l'amant contre son épaule.

Elle dit, après un long silence, avec une langueur tendre :

— J'aime ton pays. Il est vert et bleu comme les nuages peints dans les livres de prière. Le temps y est très beau et puis je pense que tu es venu ici où nous sommes quand tu étais tout petit...

Il rêvait lui aussi, les yeux baissés sur le souple corps abandonné, sur les beaux cheveux qui débordaient en ondes lustrées du chapeau étroit — mais dès qu'elle eut parlé il secoua ce rêve.

— A cette place où nous sommes, — dit-il, — je venais rarement, car elle est dangereuse pour un enfant et il m'était défendu d'en approcher. Je le faisais cependant, quoique la désobéissance alors s'appelât pour moi le péché et me parût très grave. Quand j'avais pu m'échapper, venir par ici, grimper sur les roches, mon cœur battait à la fois de remords et de joie. Je guettais les vaisseaux lointains et je criais vers eux quand je les apercevais, à me déchirer les poumons, m'imaginant être un naufragé prêt à mourir de froid et de faim.

— Ils ne t'ont jamais entendu?

— Petite fille naïve ! T'imagines-tu à quelle distance de la côte est la route qu'ils suivent?

L'enfance de Lelo l'intéressait en ce moment jusqu'à l'émouvoir. Elle demanda encore :

— Tu étais dévot quand tu étais petit?

— Très dévot.

— Qui pourrait se l'imaginer? Maintenant tu ne crois plus à rien, à rien du tout. Souvent tu m'as scandalisée par tes paroles impies. C'est très mal d'être ainsi.

Il rit en la regardant. Son visage tout à coup rajeuni s'éclaira d'une gaîté franche.

— Mon cher amour... Je t'ai scandalisée... Combien je t'en demande pardon ! Je ne t'aurais pas crue si scrupuleuse.

Elle dit gravement :

— C'est vrai que je n'ai plus beaucoup de dévotion, mais j'en ai encore. Qui peut savoir les choses? Dans notre cité pleine de morts, aucun n'est revenu, jamais, pour raconter le Ciel, ou l'Enfer, ou le rien du tout. Et malgré que je ne me sois pas confessée depuis longtemps, je n'oserais manquer la messe le dimanche, ou ne pas me signer devant les Images, ou ne pas dire ma prière, le soir, avant de me coucher.

— L'as-tu dite hier?

Pour le faire taire elle lui appuya sa main sur la bouche. Mais le regard qui pesait sur elle, plus nettement qu'aucune parole, lui rappelait tout.

Un vent plus frais se leva de la mer. L'or flamboyant du soleil à son déclin coula devant eux du plus profond du ciel jusqu'aux confins de l'horizon. Pâle d'abord, puis vif et teinté de rouge, il s'assombrit rapidement, et sa couleur alors, terne et chaude à la fois, fut la couleur même de ce plafond doré que les amants avaient vu le matin en ouvrant leurs yeux las. Lelo dit :

— Voici la nuit.

Elle répéta :

— Voici la nuit.

Dans le chemin étroit, que les haies trop hautes rendaient déjà obscur, ils revinrent serrés l'un contre l'autre, se frôlant à chaque pas de la hanche et de l'épaule, marchant très vite et se parlant à peine.

ANDRÉ CORTHIS

(*La fin prochainement.*)

PARIS PENDANT LE CONSULAT

II

« La première année que je suis restée à Paris je m'y suis bien amusée et j'ai cru que j'étais dans un vrai paradis, me portant à merveille, courant beaucoup les spectacles, allant souvent à de grands dîners, aux assemblées et aux bals. J'y ai fait des connaissances charmantes, des liaisons d'amitié. Tout l'hiver j'allais, quand je le voulais, chez madame Grand, et à ses grands dîners j'y étais toujours invitée, ainsi que mon mari et mon fils. En été, elle occupait la même campagne que celle de Talleyrand à Neuilly, aux portes de la ville, en passant par les Champs-Élysées. Il y avait un superbe jardin. L'été est charmant à Paris. Je suis allée très souvent à Neuilly ; tout le corps diplomatique s'y rendait. M. de Talleyrand avait un dîner excellent ; il est extraordinairement aimable, boiteux. Avant la révolution il était évêque d'Autun, homme extrêmement instruit, fin et faisant tout pour se procurer des richesses. Quand les couvents furent abolis en France, il émigra en

1. Voir *la Revue* du 1er août 1914.

Angleterre. Il y découvrit madame Grand, séparée de son mari aux Indes, l'aima et en fit sa maîtresse. Quand je suis arrivée à Paris, il y était déjà premier ministre des relations extérieures, et logeait au faubourg Saint-Germain [1]. Il avait un autre petit hôtel à lui dans la rue d'Anjou où madame Grand logeait, et c'est là que tous les jours il venait dîner et qu'il donnait à dîner au corps diplomatique, à ses amis et à tous les étrangers ; chez lui, où il couchait au faubourg Saint-Germain, il avait sa chancellerie, et c'était là que les hommes étrangers lui étaient présentés le matin. Il ne leur disait presque pas le mot. Mais dans la rue d'Anjou, où il passait la journée, il était très aimable, quand il le voulait. Madame Grand est belle et superbe à mon avis. C'est une femme de trente ans passés, très fière, capricieuse, mais pour moi charmante. Elle n'a jamais eu un seul caprice envers moi; aussi, à dire vrai, je ne l'eusse pas supporté. Je me sens un faible pour elle et même de la reconnaissance pour des moments bien souvent répétés, bien agréables qu'elle m'a fait passer à Paris. J'ai été bien souvent chez elle, et toujours avec agrément. La seconde année de mon séjour à Paris elle s'est mariée à M. de Talleyrand, et alors ils ont logé dans le grand hôtel du faubourg Saint-Germain, et leur maison n'a plus été si agréable. C'étaient des étiquettes sans fin. Elle fut présentée aux Tuileries à la famille Bonaparte, sans cela elle n'y allait jamais avant. M. de Talleyrand est le bras droit de Bonaparte dans la politique, et son bras gauche pour la guerre est le bon et respectable général Berthier, ministre de la guerre. C'est un ange du ciel, bon jusqu'à la faiblesse, honnête homme au suprême degré, plein d'aménité et tout rond. Je suis sûre qu'il n'a pas d'idée de ce que c'est qu'une action malhonnête. Il a pris part autrefois, du temps de Louis XVI, à la guerre d'Amérique sous les ordres du maréchal de Ségur [2]. Il est d'une bonne famille et a servi avec honneur son roi et son pays. Depuis il est devenu ami intime de Bonaparte, qui a su, pendant la guerre en Égypte, rendre justice à sa valeur et à son mérite et s'en est fait un véritable ami, qui lui dit

1. Hôtel Galiffet, rue du Bac.

2. Philippe-Henri marquis de Ségur (1724-1801), maréchal de France.

toujours la vérité et ne le flatte en rien. Du premier moment que j'ai fait sa connaissance, j'ai pris de l'amitié pour lui et ne m'en suis jamais démentie. C'est le seul Français dans tout Paris sur l'attachement duquel je compte toute ma vie, qui m'en a donné des preuves convaincantes. Pendant tout le temps de notre séjour il nous a témoigné tant d'amitié! Ses loges à tous les théâtres étaient à nos ordres, nous faisions avec lui des parties de campagne charmantes. Il en avait une au Raincy, appartenant avant la révolution au duc d'Orléans. Maintenant M. de Tillières [1], une espèce de parvenu, en était le possesseur en l'achetant. Je parlerai plus bas de lui, car ce n'est point par des crimes qu'il a acquis des richesses, mais par des spéculations, et il est un parfait honnête homme. Le général Berthier y avait acheté aussi une petite vigne où il avait bâti une jolie petite maison, et nous y allions souvent avec lui les dimanches, car les autres jours de la semaine il ne faisait que travailler du matin au soir et bien avant dans la nuit. Ce qui m'a lié le plus avec lui, c'est qu'il avait pour amie une marquise milanaise, madame Visconti [2], d'une des premières familles de Milan, superbe, belle et très bonne. Elle a eu beaucoup d'amitié pour moi, et nous allions très souvent dîner sans façon chez le général qui nous donnait d'excellents dîners, et les dimanches nous faisions très souvent des courses charmantes. Beaucoup d'hommes de mes compatriotes, en femmes russes madame Démidoff [3] et madame Balk [4], avec lesquelles j'étais très liée, des étrangers anglais et italiens, monsieur et madame Lucchesini, tous nous allions tantôt à Versailles, tantôt ailleurs. Le général y envoyait son cuisinier et nous y donnait un dîner. Je dois à Berthier mes moments les plus agréables à Paris.

1. Sa fille Aimée épousa en 1816 le comte Rainulphe-Eustache d'Osmond, frère de madame de Boigne.

2. Joséphine Visconti.

3. Élisabeth Alexandrovna Démidoff, née baronne Stroganoff (morte en 1818), femme de Nicolas Nikititch Démidoff (1773-1828), conseiller intime, chambellan, possesseur de grandes usines dans l'Oural.

4. Barbe Nicolaiévna Balk-Poleff, née Saltykoff (1781-1841), femme de Pierre Fédorovitch Balk-Poleff (1777-1849), conseiller intime, ministre de Russie au Brésil.

Cinq mois après mon arrivée à Paris j'ai fait connaissance avec le général Junot [1], commandant de Paris, et de sa petite, jolie, bonne et adorable femme Laure, née Permon. Elle a été élevée à Paris, sa mère était grecque Komneno, parente aux empereurs de Byzance. Elle a reçu une charmante éducation, bien soignée, elle était pleine de talents et à dix-sept ans était déjà mère. Sa petite Joséphine avait cinq mois quand je l'ai connue. Le général nous a invités chez lui, moi, mon mari et mon fils, à une campagne à Bièvre [2], à neuf lieues de Paris, sans cérémonie, ayant fait avant notre connaissance aux Tuileries et au spectacle, et je n'avais vu madame Junot qu'une fois. Il est venu sans façon chez nous pour nous prier de venir passer deux ou trois jours à Bièvre. En y arrivant nous avons trouvé sa jolie petite femme avec la sœur du général et son mari, et après une heure de conversation nous nous sommes trouvées avec madame Junot comme si nous nous connaissions de longue date. Madame Murat, sœur de Bonaparte, y est venue pour souper et coucher avec son mari, le général Murat, superbe homme. Elle est aussi jolie comme un ange, sans la moindre prétention et aimant son mari à la folie. D'autres généraux y sont venus aussi : de Hautpoul [3], Verdier [4]

1. Andoche Junot (1771-1813), général, plus tard duc d'Abrantès. Sa femme Laure Permon (1784-1838).

2. Voici ce qu'écrit madame Junot, duchesse d'Abrantès, dans ses mémoires à ce sujet : « Junot venait d'acheter une maison de campagne à Bièvre, la petite Bièvre. Le premier consul nous avait donné pour le cadeau du baptême de ma Joséphine la maison de la rue des Champs-Élysées. Nous avions pour voisins la famille Divoff dont l'enthousiasme pour le premier consul défiait l'enthousiasme de ses plus ardents admirateurs; madame Divoff était si exclusivement passionnée pour lui, pour sa gloire, pour ses moindres actions, que Junot et moi lui accordâmes à l'instant l'amitié qu'elle nous demandait. Nous nous liâmes promptement en raison de l'accord qu'il y avait dans notre façon de penser, et la proximité de nos demeures respectives rendit bientôt notre liaison fort étroite. C'est chez elle que se réunissait alors tout ce qui arrivait à Paris ayant quelque condition ; presque toute l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie ont passé la revue dans notre critique blâmante ou admiratrice chez madame Divoff. On s'y amusait beaucoup, et c'était toujours avec plaisir que je passais une soirée chez ma petite sœur, nom qu'elle aimait que je lui donnasse, quoiqu'elle eût trente ans de plus que moi. » — *Mémoires*, I, p. 576, 4e édition. Bruxelles, 1837.

3. Jean-Joseph-Ange d'Hautpoul-Salette (1754-1807), général.

4. Jean-Antoine Verdier (1767-1839), comte, général.

et plusieurs de leurs amis. Les messieurs se rendirent à la chasse le lendemain matin à cinq heures, et nous, nous sommes allées à dix heures au rendez-vous de la chasse à la forêt de Rambouillet, où était préparé un superbe déjeuner et où ces messieurs sont venus nous rejoindre. Le défunt roi chassait bien souvent, et dans cette forêt la place pour le déjeuner est restée arrangée comme de son temps. Cette petite campagne du général Junot appartenait à un valet de chambre du roi, et il l'a achetée sur son propre argent. Nous avons passé trois jours très agréablement chez eux. Pendant que ces messieurs étaient à la chasse, nous restions au jardin couchées sur l'herbe ; Madame Murat me contait toutes les histoires de Bonaparte, de la machine infernale. Elle est aimable et d'un commerce bien facile. Nous déjeunions à midi à la fourchette. Nous dînions à six heures. Le soir nous faisions de la musique, et nous nous sommes quittées le quatrième jour à regret et très contentes l'une de l'autre. Je suis revenue à Paris enchantée de ces deux dames. Le général Junot était soldat en Bourgogne pendant la Révolution, et on le nommait « la Tempête ». Il était fils d'un honnête fermier ; il avait beaucoup d'esprit naturel et du courage. Quand Bonaparte poursuivait les victoires en Égypte, il demanda un soldat qui sût écrire, et on lui donna la Tempête. En se promenant dans sa tente il lui dictait, et Junot écrivait sur un tambour. Au moment qu'il devait mettre du sable et retourner la feuille, un boulet de canon des ennemis part et la poudre tombe sur son papier au lieu de sable. Il dit sans s'émouvoir en riant. « Oh ! comme ils sont polis ; ils me ménagent la peine de sabler mon écriture. » Depuis ce moment Bonaparte voyant son courage l'a fait officier et a pris de l'amitié pour lui. Junot ne l'a plus quitté. Par ses services il est devenu général, a toute sa tête pleine de blessures. Il a paré de son corps deux fois la tête de Bonaparte à l'armée, aussi l'aime-t-il d'une grande affection, et Junot l'aime à la folie. Comme il avait beaucoup d'esprit naturel et de mémoire il s'est bien appliqué à la lecture avec profit. Il est très instruit. Madame de Montesson m'a dit maintes fois que son plus grand plaisir était de causer avec le général Junot. Il est très aimable, mais dans son genre, très franc, trop peut-être pour ce siècle-ci, mais il

a le cœur parfait, il est bon et sensible. Très brusque, il n'a pas les dehors de l'ancienne politesse française. Mais cela m'est égal, je l'aime comme s'il était mon frère. Je l'ai vu pendant dix-huit mois tous les jours de ma vie. En ville nous logions dans la même rue, et sa maison était comme la nôtre. Sa femme que je nommais ma petite sœur était ma meilleure amie. Elle aime à la folie son mari, qui malgré qu'il aime bien sa jolie petite femme, n'est pas mari pour rien, il est constant, mais non fidèle et faisait quelques petites infidélités à sa femme. Mais à la fin une milady anglaise, à laquelle il faisait la cour pour tout de bon, commençait à donner du chagrin à ce pauvre ange, à cette charmante Laure Junot, ma bonne petite sœur, et je ne sais si cette Anglaise ou quelque clabaudage, mais le bon général ne venait plus souvent chez nous. C'était la légèreté française qui avait agi sur sa tête. Je suis sûre cependant qu'il m'aimait toujours de même ; pour moi je l'aimerai tant que je vivrai, toujours avec la même bonne amitié et son excellente et charmante Laure. Quand je suis tombée malade, les Junot sont venus tous les jours chez moi et y passaient la soirée. J'aime madame Laure à la folie, c'est la plus intéressante personne que j'ai vue de ma vie.

A Bièvre chez les Junot je me croyais au sein de ma famille la plus chère. J'étais aussi de même à Pontchartrain, quatre lieues plus loin que Versailles, par lequel on devait passer pour y aller. Cette campagne appartenait à M. de Tillières qui avait une femme charmante. Leur famille était composée d'un beau-frère et d'une cousine, dame de la Vendée de beaucoup d'esprit. Madame de Tillières est créole ; son mari est un grand ami de mon général Beurnonville, et c'est par lui que j'ai été recommandée à eux. Le fameux général Moreau et le général Macdonald étaient aussi de ses amis intimes, et c'est dans sa maison que j'ai fait leur connaissance, car à mon arrivée à Paris ils m'ont donné tout de suite un grand dîner superbe avec tous ces généraux et M. de Talleyrand.

Moreau est si réservé, si poli, ne paraissant même pas se douter de ses exploits, ni des victoires qu'il a remportées. Il a une petite femme charmante, douce, gentille et bonne, bien jeune. Madame Moreau danse comme un ange, je l'ai vue danser chez madame Récamier qui est très liée avec eux. Le géné-

ral Macdonald est joli garçon, le meilleur ton possible et ne ressemblant nullement aux généraux français actuels. Il a reçu une éducation parfaite, il est Irlandais et bien aimable. De mon temps il a épousé la veuve du général Joubert[1] qui est charmante, se conduisant à merveille.

M. de Tillières avait accumulé des richesses. Il était agent de change à la fin de la révolution, et M. de Talleyrand lui a fait gagner l'impossible, mais sans le mêler du tout dans la révolution. C'est un très honnête homme, franc, probe et original, aimant bien la bonne chère et détestant sortir, ne se souciant pas du tout de personne et rassemblant chez lui en ville, l'hiver, et à la campagne, l'été et l'automne, beaucoup de monde. Grand chasseur, et sa campagne ne se désemplissait pas de monde, chacun y venant avec le plus grand plaisir et s'y amusant parfaitement. Ils vivaient à la campagne bien plus grandement que le général Junot. Tout y était magnifique, et j'y ai passé des jours bien heureux et bien gais. Ils avaient toujours une société charmante et nous y allions souvent passer quatre ou cinq jours de suite. L'on y déjeunait à midi à la mode parisienne, à la fourchette, copieusement. L'on se promenait, l'on dînait à six et sept heures, puis l'on dansait, l'on faisait de la musique et l'on jouait à des petits jeux. L'on ne voyait pas comment les jours se passaient. Les messieurs allaient à la chasse, et nous étions à travailler ensemble quand nous n'avions pas envie de les aller joindre. Pontchartain est superbe, et la vie qu'on y mène est délicieuse, de ma vie je ne l'oublierai, ni mes chers de Tillières qui m'ont fait passer en France des jours aussi doux.

Nous étions aussi recommandés par le baron Rall[2], notre banquier à Saint-Pétersbourg, à deux banquiers à Paris, Geller et Jourdânt[3], qui avaient en ville deux maisons charmantes et deux campagnes délicieuses. Geller était le plus riche des deux et avait un hôtel dans la rue du Mont-Blanc, autrefois chaussée d'Antin, superbe. Son salon avait pour l'embellir

1. Barthélemy-Catherine Joubert (1769-1799), général; le 18 juin 1799 il épousa mademoiselle de Montholon et fut tué le 15 août 1799 à la bataille de Novi.

2. Le baron Alexandre Alexandrovitch Rall (1756-1833), banquier de la cour.

3. Joordaënt.

quatre grands tableaux de Vernet qui couvraient ses quatre murs, des glaces de haut en bas et des draperies en velours vert à franges d'or et ainsi tous les meubles. Sa maison vraiment était d'une magnificence étonnante, tous les meubles en acajou et superbes. Il y donnait des dîners et des bals splendides. Jamais dans aucun pays je n'ai vu une magnificence pareille chez aucun seigneur. L'été à la campagne, c'était de même; il en avait une superbe non loin de Raincy, où nous avons été passer plusieurs jours dans un tourbillon de fêtes et de plaisirs.

M. Jourdant avait aussi une jolie maison en ville dans la même rue, mais elle était loin d'être aussi magnifique que celle de son confrère. Il avait une femme maladive et une charmante fille, grande musicienne, et chaque décade de mois il donnait un concert d'amateurs, suivi d'un souper et d'un bal charmant.

Leur campagne était près de Saint-Denis, et nous y avons été passer plusieurs jours.

Mais tous les plaisirs que ces deux messieurs nous ont procurés n'ont pas duré longtemps, car au commencement de l'année suivante ils ont fait tous les deux banqueroute, et Rall nous recommanda au banquier Meyer, qui ne nous a pas seulement donné un verre d'eau ; il ne tenait pas maison du tout, et c'est pour cela qu'il ne fit pas banqueroute. Mais il m'a bien fait regretter nos deux premiers banquiers.

J'avais aussi une bonne amie, madame de Luçay, une dame du palais de madame Bonaparte. Son mari était préfet et directeur des ballets et du grand opéra. C'est le plus honnête et galant homme de la terre, il est de bonne famille, de même que sa femme. Ils avaient conservé de leurs biens une maison dans la rue d'Anjou et une très belle terre, Valencay, que depuis M. de Talleyrand leur a achetée. Ils ont une fille, Lucie, charmante, mariée maintenant à Philippe de Ségur [1], réputé la perle des jeunes gens avec le jeune Flahaut très bien élevé, fils de madame Souza [2], qui avait écrit pendant son émigration de si jolis romans.

1. Le comte Philippe-Paul de Ségur (1780-1873).

2. Adélaïde de Filleul (1761-1836) avait épousé en 1784 le comte N. de Flahaut de la Billardière, décapité en 1793. Sa veuve se réfugia en Angleterre

Madame de Luçay m'a vraiment témoigné de l'amitié comme une sœur pendant tous les deux ans et quatre mois que j'ai passés à Paris. Elle ne s'est jamais démentie à mon égard, pas un seul instant. Pendant toute ma maladie madame de Luçay ne m'a jamais quittée et a eu le plus grand soin de moi. Je lui en suis infiniment reconnaissante et lui suis très attachée. C'est une femme de trente-cinq ans, douce, bonne, charmante, la meilleure tournure possible et le meilleur ton. Elle a l'air d'une ancienne dame française. Sa maison est petite, mais charmante, arrangée sans luxe, mais très proprement avec un joli jardin. Nous avons dîné souvent chez eux : ils avaient aussi de jolis petits bals et concerts. Dans sa maison, celles du général Junot et du général Berthier, je me croyais chez moi et dans ma patrie. Voilà mes amis de Paris, et je compte à jamais sur leur amitié. J'ai la présomption de croire qu'ils ne m'oublieront jamais, car j'en juge par mon cœur.

Madame de Luçay et Laure Junot sont les deux femmes françaises sur l'amitié desquelles je puis certainement compter toute ma vie sans me tromper ; je les aime toutes deux tendrement. Comme mon cœur a besoin d'un cœur qui comprenne le mien, dans tout Paris en femmes françaises ce sont ces deux-là qui me conviennent, qui comprennent si bien le vrai sentiment d'amitié et d'attachement et qui savent aimer non pour la mode, ni les plaisirs, mais qui ont des cœurs susceptibles d'attachement, d'amitié et que rien ne fait varier, quand une fois elles aiment. Elles m'en ont bien donné la preuve pendant deux ans et je les regrette bien.

... Il n'est pas étonnant que maintenant il y a tant de bons ménages en France, car maintenant chacun s'y marie par amour. Autrefois l'on donnait une demoiselle au couvent et de là on la mariait par convenance sans la consulter. Puis le premier consul veille beaucoup à cela, c'est son goût.

Ses aides de camp et ses généraux ont peur de lui à mourir, s'ils sont mariés, que la moindre intrigue ne lui parvienne ;

où elle publia une série de romans. En 1802 elle épousa à Paris le baron José-Marie de Souza-Botelha, ambassadeur de Portugal en France. Son fils du premier lit le comte Auguste-Charles-Joseph de Flahaut (1785-1870), fut général et homme d'état.

il les renverrait sur-le-champ, puis toutes leurs petites femmes sont vraiment charmantes. En général jamais à Paris il n'y eut tant de bons ménages que maintenant.

***

Pendant toute cette année je suis sortie tous les jours. Le matin à midi nous courions avec mon mari les promenades, le Palais-Royal, les musées, les peintres, les boutiques et tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir à Paris. A six heures nous allions dîner où nous étions invités : tous les quinze du mois chez le premier consul, où nous avons été toujours invités, chez les deux autres consuls et chez tous les ministres du pays, puis nous allions au spectacle et de là bien souvent à des assemblées.

M. Démidoff, mon compatriote, donnait des bals pendant l'hiver et la comtesse Irène Worontsoff [1], ma cousine, des petits soupers. Le comte Morkoff, cet hiver, vivait dans un hôtel garni et ne recevait pas du tout. Nous allions quelquefois dîner chez lui sans façon à l'hôtel Grange-Batelière, où il logeait alors. Les bals à Paris m'ont excessivement surprise. L'on danse vraiment comme un ballet, surtout les femmes. Aussi, dit-on qu'il y en a beaucoup qui, au lieu d'avoir soin de leur ménage le matin, restent toute la matinée vis-à-vis d'une grande glace à faire des beaux bras et des pas pour le bal du soir. L'on ne danse que des quadrilles français. Madame Régnaud de Saint-Jean d'Angely, bien jolie femme, dont le mari est conseiller d'état, homme de mérite et de tête, mais sans éducation, brusque dans la société, l'air dur et de mauvais ton, avait souvent de jolis bals, auxquels j'allais toujours. Madame est une girouette, coquette et de plus sans caractère. Selon moi elle est nulle pour le cœur, mais agréable dans une société par son caquet ; son air minaudier ne me

1. La comtesse Irène Ivanovna Worontsoff, née Izmaïloff (morte en 1818), veuve du comte Hilaire-Ivanovitch Worontsoff (mort en 1791), cousine de la mère d'Élisabeth Divoff, de la comtesse Marie Romanovna Boutourline, née Worontsoff.

plaît pas. Les Régnaud ont une si petite maison et un salon, où l'on danse, comme un petit cabinet. Chez nous l'on n'aurait jamais osé imaginer de pouvoir inviter du monde pour faire danser dans une si petite chambre. Cela n'empêche pas de s'y amuser et comme l'on ne danse pas à Paris des anglaises, mais des quadrilles français, alors il n'y a que quatre paires dansant au milieu du salon et les bals durent jusqu'à cinq et six heures du matin, car les quatre paires ayant dansé sont remplacées par d'autres. Les dames sont très joliment habillées, toujours en blanc au bal, communément en crépon, et des souliers blancs toujours. Mesdames La Rhuys, Amelin et Charlot sont les meilleures danseuses. La première est femme d'un banquier, très jolie, se conduisant bien; la seconde est grasse, noire et laide, et n'a pas une bonne réputation. Elle n'est pas reçue dans la bonne société ni aux Tuileries, de même que les femmes de banquiers n'y vont pas.

J'ai été aussi plusieurs fois chez la fameuse beauté de Paris, madame Récamier, la plus jolie personne de l'univers entier, pleine de grâce. Elle a fait fureur en Angleterre lorsqu'elle y a été en voyage. Elle demeurait l'été à Clichy, et nous y avons été dîner et déjeuner. En ville elle a une belle maison, parfaitement bien montée avec beaucoup de luxe, surtout sa chambre à coucher. Elle se conduit à merveille, a de l'esprit, tout plein de talents, est très instruite. Elle a fréquemment chez elle des gens de lettres et cause agréablement. Elle donne des bals superbes et des concerts ; tous les étrangers y vont souvent. Quoiqu'elle fasse beaucoup de bien aux malheureux et aux pauvres, elle est froide de caractère, remplie de minauderies, coquette, mais n'aimant personne, par coquetterie attachant à son char chaque homme assez fou pour être amoureux d'elle, se faisant remarquer partout où elle paraît par sa mise tout à fait extraordinaire, allant aux théâtres très souvent couverte d'un grand voile et une autre fois la tête toute couverte de plumes et parée. A la fin de mon séjour le pauvre prince Tufiakine [1] a été attaché à son char, et elle s'en

1. Le prince Pierre Ivanovitch Tufiakine (1769-1845), chambellan, fils du prince Ivan Pétrovitch Tufiakine, mort en 1801, conseiller privé actuel.

moque bien ; elle est intime de la princesse Dolgoroukoff[1] avec laquelle elle a une loge à l'Opéra ensemble, et la princesse oublie pour elle sa fierté, car elle n'est pourtant là qu'avec la femme d'un banquier et sa cousine madame Michel, une bien jolie personne, femme aussi d'un banquier. Le prince Tufiakine, cité plus haut, je l'ai vu naître, son père ayant été général-adjudant chez mon grand-père[2]. C'est un très bon garçon. Je l'ai vu tous les jours ; il était fou des ballets de Paris et de toutes les jolies danseuses, et amoureux de l'une après l'autre. Il était si drôle ; il venait chez nous et nous faisait rire, car il dansait toujours des pas de ballet devant mon miroir.

Le ministre de la marine Decrès[3] donnait des dîners et des bals superbes, auxquels nous avons aussi assisté. Il loge sur la même place que nous, la place Louis XV, à l'hôtel de la marine. Il m'a offert un petit dîner charmant et m'a fait voir le télégraphe qui est sur son hôtel, ce qui est très curieux à voir.

Parmi les femmes des aides de camp du premier consul il y en a eu de charmantes : Mesdames Savary[4], Bessières[5], d'Avoust[6] ; quant à leurs maris, le premier est aimable, le second je l'ai peu vu, et le troisième a l'air dur et sans éducation. Elles ont été élevées les trois chez madame Campan[7], la sœur de Genet[8] qui avait été en Russie à l'ambassade de M. de Ségur. Elle avait été femme de chambre de la reine

1. La princesse Catherine Fédorovna Dolgoroukoff, née princesse Boriatinski (1769-1819), femme du prince Basile Dolgoroukoff (1752-1812), lieutenant-général.

2. Le comte Alexandre Borissovitch Boutourline (1694-1767), feld-maréchal.

3. Denys Decrès (1767-1820), plus tard duc, vice-amiral, ministre de la marine.

4. Aimé-Jean-René Savary (1774-1833), plus tard duc de Rovigo, général.

5. Jean-Baptiste Bessières (1768-1813), plus tard duc d'Istrie, maréchal; sa femme Adèle Bessières.

6. Louis-Nicolas Davout (1770-1823), plus tard duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl ; sa femme Aimée Davout, née Leclerc.

7. Jeanne-Louise-Henriette Genet, dite madame Campan (1752-1822).

8. Edmond-Charles-Édouard Genet (mort en 1834), diplomate et consul à Saint-Pétersbourg.

Marie-Antoinette, et à sa mort au commencement de la révolution elle est allée à Saint-Germain et y a établi une pension. Toutes les jeunes personnes qui y ont été élevées le sont parfaitement. Madame Louis Bonaparte est une de ses élèves, ainsi que bien d'autres, comme mademoiselle Hervaz, fille d'un riche banquier espagnol, au mariage de laquelle avec le général Duroc nous avons assisté. Elle n'est pas jolie du tout, mais une bonne personne. A l'occasion de cette noce madame de Las Casas [1], Espagnole, femme d'un agent de change, bien belle et dansant admirablement, a donné une fête très brillante. J'ai connu aussi le général Grouchy [2], homme de mérite de l'ancien régime, criblé de blessures. Il fait beaucoup de bien aux malheureux et aux émigrés rentrés. Le général d'Hédouville [3] est aussi un de ceux qui ont servi sous Louis XVI ; de mon temps il est allé comme ambassadeur en Russie ; sa femme est une jeune personne sans la moindre éducation. Madame Champagny [4], son amie, est une petite femme charmante ; elle est allée rejoindre son mari à Vienne, où il est ambassadeur. Le général Andréossy [5] revenait de Londres quelque temps avant mon départ ; il est bien aimable et poli à l'ancienne manière. Je voyais aussi chez moi madame de Caraman [6], quelques dames des ci-devant, ainsi madame de Balbi [7], l'ancienne maîtresse de Louis XVIII, laide, mais pleine d'esprit et aimable, madame Ménard, sa sœur, une jolie femme, madame Fitz James, la vicomtesse d'Audenarde [8], ma bonne amie de Vienne. C'était une créole, cousine

1. Emmanuel-Augustin Dieudonné Las Casas (1766-1842), plus tard baron, comte, chambellan de l'empereur.

2. Emmanuel, marquis de Grouchy (1766-1847), maréchal.

3. Gabriel-Marie-Joseph-Théodore Hédouville (1755-1825), comte, général.

4. Jean-Baptiste Nompère de Champagny (1756-1834), duc de Cadore, diplomate, ministre.

5. Antoine-François Andréossy (1776-1828), comte, général et diplomate.

6. Victor-Louis-Charles Riquet, comte Caraman (1762-1830), agent de Louis XVIII, au service de Prusse ; son frère, Maurice Riquet, vicomte de Caraman (1765-1837), émigré, rentré en 1800.

7. Joséphine-Louise de Caumont, comtesse de Balbi (1763-1836).

8. Agathe-Sophie de Peyrac, mariée à Eugène-François-Thérèse Fabien de Lalaing, vicomte d'Audenarde, chambellan de Marie-Thérèse et grand-

du comte de Ségur. Elle avait épousé à Bruxelles un chambellan de l'empereur d'Autriche, un homme de soixante ans ; elle en avait à peine trente. Ayant émigré elle avait tout perdu à la révolution et s'était retirée à Vienne, où je l'avais vue chaque jour ; elle est bonne, douce et jolie, de superbes yeux noirs et de belles dents, comme toutes les créoles. Elle avait eu à Vienne depuis plusieurs années une liaison avec le comte de Dietrichstein [1] qui l'avait indignement trompée en épousant en 1797 la comtesse Alexandrine Schouvaloff [2].

Les frères du premier consul sont quatre. Lucien qui est son aîné a beaucoup d'esprit ; c'est lui qui à l'assemblée nationale l'a fait rentrer dans la salle et l'a fait proclamer consul. Il lui doit tout son bonheur, car il y a eu un moment que cela allait mal, et c'est Lucien qui a donné du courage à Napoléon. Ils étaient extrêmement liés à mon arrivée. Lucien demeure avec madame Bacciochi [3], sa sœur, au faubourg Saint-Germain. Elle a aussi beaucoup d'esprit. Un an après mon arrivée à Paris, Lucien s'est brouillé avec le premier consul ; ce dernier ne voulait pas qu'il épousât une femme [4] qui n'avait pas une trop bonne réputation. Mais Lucien, homme d'honneur, qui lui avait promis de l'épouser, si elle accouchait d'un fils, a tenu sa parole et peu de temps après son mariage a quitté la France et s'est établi en Italie ; depuis il n'a jamais rien accepté de ce que Bonaparte lui a offert.

Joseph est très aimable et a de la tournure. Sa femme [5] est petite, noire et très laide, mais bonne et polie. Nous avons

maître des cuisines de la cour de Bruxelles. Charles-Eugène son fils, baron de l'empire, écuyer de Napoléon, colonel en 1809, général en 1812, pair de France et sénateur.

1. Le prince François-Joseph Johann de Dietrichstein-Proskau-Leslie (1767-1854), grand maréchal de la cour.

2. La comtesse Alexandra Andréiévna Schouvaloff (1775-1847).

3. Marie-Anne-Élisa Bonaparte (1777-1820), épousa en 1797 Félix Bacciochi (1762-1841), princesse de Lucques, grande-duchesse de Toscane.

4. La première femme de Lucien Bonaparte était Christine Boyer, morte en 1794 ; la seconde fut Alexandrine de Bleschamp.

5. Joseph Bonaparte avait épousé en 1794 Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille, morte en 1815.

passé chez eux quatre jours à la campagne à Morfontaine, à quelques postes de Paris, une terre superbe et un château magnifique.

Louis, le quatrième frère, est marié à Hortense Beauharnais. Il est bon garçon ; je l'ai connu à Berlin. Il est d'un caractère très doux, mais bien maladif. Sa femme est charmante, pleine de grâce et de talents et bonne au possible. Je ne saurais rien dire de Jérôme[1], car je ne l'avais vu qu'un instant. Il me paraît qu'il n'est pas grand'chose, c'est tout à fait un jeune homme.

Madame Murat et madame Louis, ainsi que madame Bonaparte m'ont comblée de prévenance et d'amitié.

La mère[2] du consul a l'air d'une femme d'esprit ; elle parle très mal le français. On allait la voir quelquefois les matins ; elle est très polie.

Madame Leclerc[3], encore une sœur de Bonaparte, mariée depuis au prince Borghèse, est très belle.

Le fils de madame Bonaparte, Eugène Beauharnais, est un bon garçon ; il est dans les hussards, danse bien et venait souvent chez nous.

Parmi mes compatriotes, je citerai : l'ambassadeur Morkoff, plein d'esprit et d'amabilité ; — il avait chez lui son frère le général[4], marié à une charmante femme, comtesse Munich, maladive, mais bonne et pleine de douceur ; elle venait tous les jours chez moi. — Madame Démidoff et son mari ; elle est une bonne femme ; je pouvais la voir comme une compatriote et une connaissance, mais ce n'était pas une amie ; elle est fausse et d'une très mauvaise conduite ; ce n'est point sa faute, elle a du naturel et un excellent cœur, mais elle a été élevée par une mère folle qui est la belle baronne Stroganoff[5] ;

1. Jérôme Bonaparte (1784-1860), plus tard roi de Westphalie.

2. Lætitia Bonaparte, née Ramolino (1750-1836).

3. Pauline Bonaparte (1780-1825), mariée au général Charles-Victor Leclerc (1773-1802) ; après sa mort elle épousa le prince Camille-Philippe-Ludovico Borghèse.

4. Le comte Héraklès Ivanovitch Morkoff, général-lieutenant, marié à la comtesse Nathalie Ivanovna Munich.

5. Sa mère était la baronne Élisabeth Alexandrovna Stroganoff, née Zagriazki (1745-1831).

puis enfant elle a été mariée à un richard qui est M. Nicolas Démidoff. Il est riche par ses forges de fer en Sibérie, mais du tout par son esprit. Il n'a point d'éducation ; il est le premier égoïste de l'univers, d'une jolie figure, bien bon cœur, trop bon même quelquefois, car celui qui s'en empare peut faire de lui tout ce qu'il veut. Ils étaient séparés en Russie ; puis sa femme est venue le rejoindre à Paris, comme si de rien n'était avec son ami le prince Troubetzkoi [1], le plus honnête homme de la terre. Démidoff a pris un hôtel pour elle et a donné tout de suite une grande fête où tout Paris était invité. Après ils ont logé ensemble au faubourg Saint-Germain et vivaient grandement, c'est-à-dire les jours qu'ils donnaient de grands bals, quatre fois pendant les deux ans ; sans cela elle était tous les jours chez nous, et lui à courir le Palais-Royal, les filles et quelques nouvelles parvenues en danse. Voilà la société de son goût. —Monsieur et madame Yermoloff [2] ; elle est charmante, grande musicienne, et intéressante sous tous les rapports. Je l'aime de tout mon cœur ; elle n'est point heureuse avec son mari ; lui c'est un être insipide et bien ennuyeux.

*
* *

Je ne sais comment cela s'est fait, mais au bout de trois mois de séjour à Paris je me suis crue dans ma patrie, fêtée, aimée et caressée par tout le monde. Je n'avais pas d'idée de pouvoir jamais quitter cette ville ; j'y étais si bien et si heureuse. La bonté de ma chère madame Bonaparte pour moi, l'amitié que me témoignaient toutes mes connaissances, et les prévenances et les attentions dont on m'y comblait me rendaient le séjour de Paris délicieux, et je voulais y passer ma vie m'y plaisant infiniment, et ne pensant qu'à m'amuser

1. Le prince Basile Serguéiévitch Troubetzkoi (mort en 1841), général de cavalerie.

2. Alexandre Pétrovitch Yermoloff (1754-1834), général-lieutenant, favori de Catherine II en 1786, surnommé le nègre blanc; sa femme était la princesse Élisabeth Mikhaïlovna Galitsine (1768-1833).

du matin au soir. Ah ! cher Paris, comme je te regrette ! Ma bonne amie la marquise Lucchesini tenait une excellente maison, et j'y allais bien souvent. Nous étions logées très près l'une de l'autre. Elle occupait l'hôtel d'Infantado, une maison appartenant à M. d'Hervaz, Espagnol, père de madame Duroc. Nous y dînions souvent et courions avec elle les parties de plaisir et toutes les campagnes en été. La marquise de Gallo était aussi de notre société habituelle. Elle avait une maison charmante, et je m'y suis bien amusée. J'allais aussi bien souvent chez madame de Luçay. Nous faisions, avec madame Lucchesini, Visconti, Démidoff et Balk et avec quelques hommes, des courses dans les environs de Paris, et nous commandions dans les auberges des dîners, et ensuite nous revenions aux Tuileries sur la terrasse des Feuillants. Il y avait un restaurateur qui se nommait Véry, et nous y faisions des soupers excellents. Il n'y a véritablement qu'un seul Paris au monde pour s'amuser ! Personne n'y trouve à redire. Nous allions même quelquefois avec mon mari à nous deux dîner chez ce restaurateur. En nous promenant avec lui aux Tuileries le matin, l'idée nous venait d'y monter, et nous nous faisions donner à dîner, comme en bonne fortune, en tête à tête, et cela m'amusait infiniment, de même que de déjeuner au Palais-Royal. Nous allions nous y promener le matin, nous y entrions dans de belles boutiques remplies de toute sorte de marchandises magnifiques. C'est un monde entier que ce Palais-Royal et qui n'existe nulle part sur la terre. C'est une enceinte superbe, le milieu forme une promenade et tout autour le premier étage n'est que boutiques, et l'on en fait le tour à couvert. Le soir tout est illuminé, et du matin au soir l'on y trouve une foule de tripots pour les fainéants et mauvais sujets. En haut, des traiteurs dont le plus fameux est Robert, où nous allions tous dîner en pique-nique. Les ambassadeurs même, quand leurs maisons n'étaient point encore montées, y donnaient à dîner. Le nôtre, le comte Morkoff, y a donné un pour le prince d'Orange.

Pour le déjeuner, c'était le café des Mille-Colonnes qui y était le plus fameux, et nous promenant avec mon mari nous y montions souvent pour y manger des huîtres. Nous nous mettions tranquillement à une petite table ; des huîtres par-

faites, du fromage et du vin de Chably étaient notre déjeuner, et nous nous y amusions à merveille, car c'était si nouveau pour moi de me voir dans une belle et grande chambre où, dans chaque coin, un monde inconnu déjeunait, lisant les gazettes, et ne s'occupait que de s'amuser. L'on peut passer sa vie dans ce Palais-Royal sans avoir même besoin d'en sortir un seul instant, et sans connaître de Paris rien d'autre que cette habitation pour jouir de tous les plaisirs de la vie. L'on peut y louer un charmant appartement (c'est-à-dire les hommes), le meubler de la manière la plus élégante et la plus magnifique, dîner chez Robert, comme on ne dîne nulle part. L'on y trouve des boutiques remplies de bonbons et de confitures délicieuses. Le Théâtre-Français s'y trouve, ainsi l'on y voit représenter la tragédie et la comédie, comme on ne le voit nulle part au monde dans aucune des quatre parties de la terre. Puis le théâtre de Montansier [1] où joue le fameux Brunet qui fait courir tout Paris pour rire, s'amuser et voir jouer ses farces. Après ces deux théâtres finis, où l'on joue tous les jours, un homme peut se promener, jouer à des jeux de hasard, souper et se coucher à l'heure qu'il veut, s'étant amusé toute la journée selon son goût.

Raison, argent et santé ! Oh ! la belle ville que Paris !

*
* *

Dire qu'il y a chaque jour des représentations dans vingt théâtres ! Mon théâtre favori était le Théâtre National de l'Opéra-Comique, rue Feydeau. On y donnait *Aline reine de Golconde* [2], jouée par Saint-Aubin [3], Elléviou [4] et Martin [5],

1. Théâtre qui devint plus tard celui des Variétés ; il était sous la direction de Marguerite Brunet (1730-1820), dite Montansier.

2. Cette pièce est de Berton, — Henri Montan Berton (1766-1844). Sophie-Belmont excellait à l'Opéra-Comique.

3. Les Saint-Aubin — mari et femme — étaient d'excellents artistes de l'Opéra-Comique ; leur fille, Cécile d'Herbez, dite Saint-Aubin (1785-1862), fut une célèbre chanteuse de ce théâtre, où elle débuta en 1804.

4. Pierre-Jean-Baptiste-François Elléviou (1769-1842), chanteur.

5. Jean-Blaise Martin (1769-1837), chanteur.

et pour seconde pièce *Le Délire*. J'y allais bien souvent et toujours j'en sortais enchantée.

Au théâtre Louvois, derrière l'Opéra, dont le premier acteur était Picard [1], on donnait : *Les vieillards et les jeunes gens*. Musard y amusait tout le monde. C'est de mon temps qu'on a donné pour la première fois cette pièce ; elle est unique, car il n'y a pas d'être qui ne s'y reconnaisse. Tous les caractères y sont peints avec une vérité incroyable. Ce théâtre est charmant, et j'y allais souvent. Tout aussi charmant est le théâtre du Vaudeville. Madame Belmont [2] l'embellissait d'une manière incroyable. C'est elle qui a créé le rôle de Fanchon la vielleuse, et tout Paris y courait de mon temps pour la voir jouer dans ce rôle et dans *Sophie ou le malade qui se porte bien*. Dupaty [3], qui lui était très attaché, composait les pièces exprès pour elle pour faire valoir son talent. Au Théâtre-Français, nommé Théâtre de la République, dans la rue de la Loi, on joue des comédies et des tragédies. J'y ai vu représenter, quand j'y ai été, pour la première fois : *Le vieux célibataire* par Mallet (qui vivait encore, mais qui est mort bien peu de temps après) et mademoiselle Contat [4]. J'ai pleuré comme une folle. C'était le théâtre de Monvel [5] et de madame Raucourt [6] ; ils y jouaient entre autres *Œdipe* de Voltaire.

Le soir, tous les jours, les salons et le jardin de Frascati sont illuminés. C'est un Italien nommé Garchi qui en est l'entrepreneur. Ce n'est que les jours qu'il y donne un feu d'artifice qu'il fait payer à la porte un petit écu de trois francs. Mais les autres jours l'on y entre pour rien, et il ne tire son profit

1. Louis-Benoît Picard (1769-1828), auteur dramatique, acteur et directeur du théâtre de la salle Louvois.

2. Sophie Belmont (1781-1844) actrice du Vaudeville. La pièce *Fanchon la vielleuse*, donnée en 1803, représentait une des célébrités des rues de Paris ; c'était une comédie lyrique en trois actes de Jean-Nicolas Bouilly (1783-1842) et de Joseph Pain.

3. Louis-Emmanuel Mercier Dupaty (1775-1851), littérateur, auteur de pièces de théâtre représentées au Vaudeville et à l'Opéra-Comique, qu'il écrivait pour Sophie Belmont, entre autres de *Sophie ou le malade qui se porte bien*.

4. Louise-Françoise Contat (1760-1813), actrice de la Comédie-Française.

5. Jacques-Marie Boutet, dit Monvel (1745-1812).

6. Françoise-Marie-Antoinette Saucerotte, dite Raucourt (1756-1815).

que de l'argent qu'il gagne sur les glaces que l'on y mange et sur tous les rafraîchissements. Chacun y vient tous les jours après les spectacles. L'on s'y rassemble avec sa société dans le jardin. Après s'y être promené l'on s'y assied autour d'une petite table, l'on y cause, l'on y prend des rafraîchissements et l'on s'en va chez soi tout gaiement.

Au Théâtre-Français, Fleury joue aussi la comédie comme un ange. Mademoiselle Devienne [1] pour soubrette est unique. Dugazon [2] (quoiqu'il charge quelquefois) est excellent. Mademoiselle Mars [3] pour les rôles de naïveté est charmante. Mademoiselle Volnay est bien jolie.

Dans la tragédie il y a Talma [4] pour les rôles de fureur et de tyrans. Lafont, bien bon dans les amoureux. Madame Talma joue le drame merveilleusement. Madame Raucourt crie trop et fait des grimaces horribles ; elle est cependant bien bonne actrice. Madame Duchenois a fait son début devant nous ; elle est laide comme les sept péchés mortels, mais excellente dans les rôles de mère. Tout ce qu'elle a à dire de tendre est sublime, et malgré sa laideur elle vous arrache des larmes. La belle mademoiselle Georges [5] a paru aussi pour les mêmes emplois peu de temps après. C'est une élève de la Raucourt. Il est dommage que n'ayant pas du tout de naturel dans son jeu, elle imite son maître, qu'elle fasse toutes ses grimaces. Elle a débuté par Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*. Elle a enchanté les yeux par sa beauté, mais n'a pas touché les cœurs. Combien les deux actrices n'ont-elles pas produit de querelles, de cabales, de disputes dans la société ! Mais elles ont fini par être reçues toutes deux au théâtre. Les Français jouent tous les jours à sept heures. Ce théâtre ne m'a pas

1. Sophie Thévenin, dite Devienne (1765-1814), actrice de la Comédie-Française.

2. Jean-Henri Gourgaud, dit Dugazon (1746-1809), acteur de la Comédie-Française.

3. Anne-Françoise Salvetat, dite mademoiselle Mars (1779-1847), fille naturelle de Monvel, une des gloires de la Comédie-Française.

4. François-Joseph Talma (1763-1826), sa femme Charlotte-Cécile-Caroline (1772-1860), depuis 1802 actrice de la Comédie-Française.

5. Marguerite-Joséphine Weiner, dite mademoiselle Georges (1787-1867).

coûté beaucoup d'argent, car j'allais toujours avec madame Junot et dans la loge du général Berthier.

Au Grand-Opéra l'on joue mardi, vendredi et dimanche. L'on se plaint qu'on crie beaucoup à l'opéra français. Moi-même, dont les oreilles n'étaient jamais habituées qu'à la musique italienne, la française, surtout chantée par mademoiselle Maillard, me ferait mal, et je bouche quelquefois les oreilles, mais en réfléchissant après j'ai vu que les acteurs et actrices de l'opéra français ne pouvaient faire autrement que de crier, car les Italiens ne jouent pas l'opéra italien. Ils sont sur la scène comme des bûches de bois, ils ne s'occupent que de leur chant. Mais les Français à l'opéra jouent comme s'ils jouaient la tragédie, ils nous arrachent des larmes par leur jeu. Il y a pourtant de l'exception à faire entre eux : Lays [1], leur premier acteur à l'opéra, comme le premier selon moi de toute l'Europe, ne crie jamais. Chéron [2], La Forêt crient toujours, madame Branchu ne crie jamais. Nourrit [3] qui a débuté devant moi, élève du Conservatoire et de Garat, chante avec beaucoup de goût.

Quant au ballet, Gardel a imaginé quelque chose d'extrêmement nouveau ; dans chaque ballet il y a de la musique comme des romances, des airs, c'est charmant. Ce qu'on voit dans le ballet de *Psyché* ne peut se voir nulle part par les six grâces qui le dansent, si l'on en trouvait une seule pareille dans quelque cour d'Europe que ce soit, l'on devrait être heureux. Qui n'a vu les ballets de Paris ne peut s'en faire une idée, c'est vraiment magique. Heureux les hommes qui s'en vont de Paris n'ayant pas perdu la raison, car plus ou moins j'y ai vu tous les étrangers y perdre la leur, et cela n'est point étonnant. Paris est un paradis pour eux. Paris rend égoïste tous les étrangers. Comme rien dans l'univers ne me rendra égoïste à mon tour, je suis forcée de convenir que mon cœur et mon âme sensible y ont souffert bien des fois. Je ne puis me faire à l'idée qu'on ne vienne chez vous que pour

1. François Lay, dit Lays (1758-1831), chanteur de l'Opéra.

2. Augustin-Athanase Chéron (1760-1829), chanteur dramatique, il jouait Agamemnon dans l'opéra *Iphigénie en Aulide* de Glück, tandis que Pierre Lafon (1775-1846) jouait Achille.

3. Louis Nourrit (1780-1831), chanteur dramatique.

s'amuser, qu'on ne pense pas à vous quand on croit que vous êtes seule, qu'on a été chez vous pendant un an tous les jours quand on y dansait, quand on y dînait, quand on y voyait celui avec lequel pour cet instant on coquette, et que si l'on change de coquetterie et si l'on ne danse pas chez vous, que l'on ne joue pas, l'on n'y remet pas les pieds, et c'est comme si l'on ne vous a jamais connu. A cela, de ma vie, je ne saurai m'habituer. J'ai eu beaucoup de monde toujours chez moi, car l'on y dansait quelquefois, jouait et soupait. Il faut aussi dire vrai que Paris est la seule ville dans l'univers où l'on n'a pas besoin de société. Si un cœur tendre et sensible pouvait se passer d'amis je dirai même alors qu'à Paris l'on sait où l'on peut s'en passer ; la vie dissipée qu'on peut y mener du matin au soir suffit, si l'on en a le goût.

Ah ! Paris ! Paris ! je te regretterai tant que j'existerai.

Depuis le mois de janvier 1802 jusqu'au 10 juin 1803 j'ai cru véritablement exister dans un paradis terrestre. Ma santé me permettait de sortir tous les jours y ayant fait des liaisons intimes, des connaissances charmantes. Je me voyais dans un pays enchanté où véritablement à force de plaisirs en tout genre l'on oubliait toutes ses peines corporelles, car pour celles de l'âme et du cœur, je n'en ai point connu une seule. J'étais trop vieille pour être coquette ; pour mon cœur il est resté entièrement libre et occupé sans cesse de mon mari, de mes enfants, de mes amies et amis. Mes deux cadets au mois de septembre 1802 étaient arrivés de Dresde avec leur abbé Barbier. Le plaisir que j'ai eu à les revoir serait bien difficile à exprimer dans ce journal, même par la plume de madame de Sévigné. Il faut être mère pour comprendre le bonheur que j'ai éprouvé le jour de notre réunion. Ils y sont restés avec moi jusqu'à mon départ de Paris en 1804 au mois d'avril et ont logé avec nous. Mon fils, le bien aimé Pipacha, mon ami, ce même mois de septembre que ses frères sont arrivés a été placé à l'ambassade du comte Morkoff, et ayant tout autour de moi tout ce qui m'était cher, de la vie l'idée de quitter Paris, ce séjour enchanteur, ne m'était venue en tête. J'aurais parié avec tout le monde que jusqu'au moment de ma mort rien ne me ferait quitter Paris et que le bonheur terrestre n'existait que dans son enceinte. Que j'étais loin alors de

penser que j'échangerais ce séjour enchanteur contre, hélas ! celui de Moscou ! Mais je ne veux point anticiper sur le temps de mon départ de l'année d'ensuite. J'ajouterai seulement que si mon bien aimé Pipacha n'eût point quitté Paris avec l'ambassadeur [1], de longtemps l'idée de quitter la France ne me serait venue, car il m'était impossible de m'imaginer que de la vie je puisse le faire. Et comme je copie mon journal en l'année 1812, ainsi les réflexions que j'y ajoute sont d'une tête reposée et non dans l'effervescence des plaisirs de Paris qui pouvait m'y avoir aveuglée. Je dirai donc maintenant ce que je penserai tant que j'existerai, que ces bienheureux dix-huit mois que j'ai habité Paris à mon arrivée avant mon voyage à Spa, étaient les plus heureux mois passés dans ma vie et le temps le plus intéressant pour une Russe, car toute notre nation y était vraiment fêtée. Pour les nouveaux parvenus, c'était une véritable satisfaction de voir arriver des seigneurs des pays étrangers de toutes les nations. La paix avec l'Angleterre y avait amené une foule d'Anglais qui tous disaient : « Nous voulons voir Bonaparte et boire du champagne. » Beaucoup de charmantes femmes anglaises, des miladys avec leurs familles, et plusieurs d'entre elles tenaient maison et donnaient des bals et des soupers. Des étrangers sans fin de tous les coins du monde. Tous les jours je trouvais partout des connaissances à moi de tous les pays que j'avais parcourus. Vraiment Paris était alors tout un monde jusqu'au moment de la déclaration de guerre à l'Angleterre.

Le premier consul tout couvert de gloire après l'Égypte et tous ses beaux exploits n'était pas consul à vie, mais simplement premier consul. Il était si intéressant à voir, à connaître, que le plaisir de l'avoir vu dans ce temps-là, d'en avoir été distinguée de toutes les étrangères, fera toujours dans mon souvenir une époque bien curieuse de ma vie ; malgré tous les jaloux et les désagréments qu'ils m'ont suscités, je serai toujours glorieuse d'avoir eu tant de marques de sa bienveillance et lui en serai toute ma vie reconnaissante. Le premier

1. Le comte Morkoff, d'après le désir du premier consul, fut rappelé par l'empereur Alexandre Ier et partit de Paris le 14/26 novembre 1803. Les affaires de la légation furent confiées à M. d'Oubril qui resta à Paris jusqu'au 31 août 1804, tous les Russes ayant alors reçu l'ordre de quitter la France.

consul a eu trop de bonté pour moi pour que je ne lui sois pas attachée à jamais, à lui et à madame Bonaparte qui est un ange du ciel de bonté et de douceur. En parlant aux dames le premier consul ouvre la bouche pour leur dire quelque chose de joli ; il est aussi aimable dans son salon, qu'il est grand dans son cabinet et courageux, intrépide sur les champs de bataille. Pendant les derniers quatorze mois que j'ai été malade je n'ai été en état d'aller voir madame Bonaparte, que deux fois à Saint-Cloud et une fois aux Tuileries.

Au mois de juin 1803 je suis partie pour Bruxelles où j'ai vu deux fêtes superbes données au premier consul [1], qui y était. De là je suis allée à Spa où je me suis ennuyée à la mort, toutes les promenades y étaient détruites, les chemins horribles pour aller à chaque fontaine ; la salle mal arrangée, une société la plus mal composée possible. Je suis revenue à Paris au mois d'août et après avoir couru pendant quinze jours, je suis retombée malade et je l'étais encore au mois de mars 1804, Cependant avant mon départ je fis des courses aux environs. Les deux derniers mois je fréquentai beaucoup les théâtres pour me distraire, mais sans parure.

De tout l'hiver je n'ai pas été dans aucune société. Les lundis, jeudis et samedis nous avions toujours de trente à soixante personnes chez nous. Comme ce n'était pas du monde invité, mais l'on savait que je recevais ces jours-là, tout le monde venait. En femmes russes mesdames Démidoff, Balk et la comtesse Morkoff ne manquaient jamais. Madame Yermoloff se couchant à onze heures ne venait jamais le soir, car on ne se rassemblait chez nous qu'après les théâtres, ce qui faisait qu'à minuit l'on prenait du thé, l'on commençait après à jouer, à causer et à deux heures l'on servait un petit souper de douze couverts. Je me couchais quand bon me semblait sans me gêner du tout, et les autres veillaient.

Quelquefois mesdames Bibikoff [2], Mouravieff [3], Basarguine,

1. C'étaient les fêtes données à l'hôtel de ville et au parc de Bruxelles le 22 et le 28 juillet 1803.

2. Alexandre Alexandrovitch Bibikoff (1765-1822), diplomate et général russe. Sa femme Anne Vassiliévna Khanykoff (1772-1826).

3. Ivan Matvéiévitch Mouravieff-Apostol (1762-1851), ministre de Russie à Madrid en 1802 ; sa femme Anne Semionovna Tchernoiévitch (+ 1810).

la comtesse Golovkine[1], quand elle se portait bien, venaient aussi. La belle princesse Dolgoroukoff ne me faisait jamais cet honneur, car je n'avais pas assez de gens d'esprit pour elle dans ma société. Elle se serait ennuyée avec une sotte comme moi, même elle a été impolie avec moi cette année-ci pendant ma maladie, car elle n'est venue dans cinq mois que me voir une fois le matin et une autre fois à un bal que j'ai donné la veille de notre nouvelle année russe.

Une fois la semaine, j'avais aussi quelquefois un biribi. Alors c'était une autre société qui venait ; des dames qui aimaient ce jeu : la duchesse de Luynes, madame de Laval, sa belle-sœur, madame de Balk, sa sœur, madame Ménard, mesdames Fitz-James, de La Reynière, Dauvette et quelques-unes des dames russes et polonaises. Alors nous n'avions pas de souper, mais du thé et à trois heures du matin du bouillon.

Parmi mes compatriotes je citerai encore le prince Basile Dolgoroukoff, c'est mon ami depuis que je me connais, et j'étais enchantée de le voir arriver à Paris dans le mois d'août de la même année que nous. Je l'ai vu tous les jours chez nous. M. Balk, le mari de ma connaissance, original, très instruit et de l'esprit, aimable, quand il veut l'être, comme on ne l'est pas. Je l'aime beaucoup. Le général Mouromtsoff[2], un bien honnête homme ; je ne l'avais pas connu en Russie et suis enchantée d'avoir fait sa connaissance à Paris. C'est un homme que j'estime beaucoup ; mais il avait avec lui deux amis, des compatriotes : le prince Obolenski[3] qui depuis a épousé la princesse Gagarine, nièce de madame Kochéleff[4] et Batourine, tous les deux des sots et des bêtes. »

Les Divoff quittèrent Paris le lundi 7 mai/26 avril 1804 à neuf heures du matin : ils étaient cinq maîtres et six domestiques. Le 9,

1. La comtesse Nathalie Pavlovna Golovkine (1765-1849), née Izmaïloff, femme du comte Fédor Gavrilovitch Golovkine, maître des cérémonies.

2. Le général major Alexandre Pétrovitch Mouromtsoff.

3. Le prince André Pétrovitch Obolenski (1769-1852), conseiller privé, marié à la princesse Sophie Pavlovna Gagarine.

4. Hérodien Alexandrovitch Kochéleff (mort en 1827), grand maréchal de la cour ; sa femme était née Plestchéieff.

ils étaient à Nancy, où ils restèrent quelques jours; le 18, à Strasbourg; le 21 mai, à Francfort, où ils séjournèrent jusqu'au 5 juin avant de repartir pour Dresde et pour Berlin où ils arrivèrent le 12. En traversant l'Allemagne, Élisabeth Divoff regrette la France et s'exclame : « Ah ! le beau pays de France ! Les belles chaussées ! Les chevaux qu'on n'attend nulle part ! Les maîtres de poste, les postillons polis ! Point de pipe, point d'odeur de tabac ! Point de mauvaise musique, de cornet de postillon qui vous écorche les oreilles ! Des postillons élégants avec leurs bottes fortes, leur fouet qu'ils font claquer au lieu du cornet, des bons gîtes, bonne chère, excellent lit ! On court les postes en un clin d'œil. Oh ! combien le voyage par l'Allemagne après fait regretter celui par la France ! A tout moment on est forcé de se dire : « Hélas ! je ne suis plus au beau pays de France ! »

Revenus en Russie, les Divoff se fixèrent, au grand désespoir de Madame, à Moscou, où ils avaient une maison. Ils passaient les étés dans une terre qu'ils possédaient aux environs de cette capitale à Sokolovo. C'est de là qu'elle partit avec son mari et son fils aîné Pierre pour Nijni Novgorod lorsque les Français entrèrent à Moscou. Pendant ce temps le jeune Nicolas avait pris part à la bataille de la Moskowa, comme officier d'ordonnance du général comte Koutaïssoff qui fut tué à ses côtés. Le sort incertain de ce fils, les pertes de fortune causées par l'invasion (plus de 200 000 roubles) eurent une influence fatale sur la santé de madame Divoff ; une série de coups d'apoplexie la priva de l'usage de ses membres ; elle s'en ressentit au cerveau. Transportée à Moscou après la retraite des Français, elle ne put se rétablir et y mourut folle le 8 mai 1813. Ainsi se justifia la devise que lui avait composée Mandini : *Sempre pazza.*

SERGE GORIAÏNOFF.

LES ORIGINES DE LA GUERRE

En dehors des causes profondes de conflit entre les États résolus à maintenir l'équilibre mondial et le monde germanique aspirant à l'hégémonie, la conflagration qui ravage l'Europe a pour cause immédiate la rupture austro-serbe survenue à la suite de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et de la duchesse de Hohenberg, sa femme. Mais le crime commis à Sarajévo le 28 juin 1914 sur l'héritier de la monarchie habsbourgeoise a seulement fourni le prétexte d'une agression préméditée depuis longtemps à Vienne et concertée avec Berlin. La part exacte de responsabilité de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie dans la guerre actuelle ne peut pas encore être établie. Toutefois l'accord préalable des deux grandes puissances de l'Europe centrale est certain et la préparation de cette monstrueuse entreprise a été commencée bien avant le drame de Sarajévo. Pour en trouver les motifs déterminants, il faut remonter aux remaniements orientaux résultant des deux guerres balkaniques de 1912-1913. On verra ainsi pourquoi la guerre européenne a éclaté cet été plutôt que lors des crises précédentes.

Jusqu'à la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en 1908, les raisons permanentes de rupture entre les deux grands groupements politiques européens étaient contreba-

lancées par la crainte presque universelle des calamités d'une guerre générale. Dès que la question d'Orient fut ouverte dans toute son ampleur, l'esprit de guerre prévalut. En transformant en annexion officielle le droit d'occupation que le Congrès de Berlin lui avait accordé sur deux provinces ottomanes, l'empereur François-Joseph faillit déjà déchaîner une grande lutte armée. Cet acte, en effet, s'inspirait des mêmes principes que l'ultimatum du 23 juin 1914 à la Serbie. Il constituait une violation flagrante d'un traité international élaboré par un congrès solennel. C'était une première atteinte au droit public européen, une première tentative des puissances germaniques de rayer de leur propre autorité un des articles fondamentaux de la charte fixant les droits et les obligations des États formant ce que les diplomates appellent le concert européen. Si cette tentative réussissait, d'autres pouvaient suivre promptement. Ensuite l'incorporation définitive dans les domaines des Habsbourg de deux provinces limitrophes de la Serbie, habitées par une population de race serbe, considérées de tout temps par le peuple serbe comme partie intégrante du patrimoine serbe, portait un coup mortel aux ambitions, aux aspirations, à l'idéal patriotique de la Serbie indépendante.

Peu importait que le gouvernement du roi Pierre eût ou non le droit de protester ou de s'indigner. Le coup n'en frappait pas moins en plein cœur une nation vivace, consciente d'un grand passé et rêvant d'un grand avenir. Toute la question serbe était soulevée, et cette question était l'une des plus graves qui fussent dans cette Autriche-Hongrie dont les morceaux mal juxtaposés peuvent se disjoindre au moindre choc. L'initiative autrichienne se combinait aussi avec la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie. Enfin elle donnait un élan irrésistible aux revendications grecques sur la Crète. Du même coup la Turquie, qui venait de renverser le régime hamidien au mois de juillet précédent, perdait, sans parler de la Crète, sa souveraineté sur un État vassal et sur deux belles provinces ; souveraineté nominale, il est vrai, mais précieuse pour le prestige du sultan-khalife dans l'Islam. L'équilibre oriental était menacé.

L'équilibre européen ne l'était guère moins. L'autorité de la Russie sur le monde slave, sur sa clientèle balkanique, recevait une forte atteinte. Le pouvoir des révolutionnaires ottomans, qui avaient mis en tutelle le sultan protégé par Guillaume II et qui affichaient des tendances marquées pour la France et l'Angleterre, était ébranlé. Le roi de Bulgarie, prince aux vastes ambitions, devenait l'obligé, peut-être l'instrument des puissances germaniques. La capacité de résistance de la Triple Entente aux empiétements du groupe rival était mise à l'épreuve.

On sait que cette expérience de l'Autriche réussit assez mal. L'empereur François-Joseph dut finalement payer très cher, de toute façon, l'agrandissement nominal de son empire. Surtout, la Serbie qu'il avait voulu mater, peut-être même provoquer afin d'avoir l'occasion de l'assujettir, sortit de la crise plus forte, plus fière, moralement et matériellement mieux préparée à une autre lutte [1]. Le Cabinet de Vienne ne tarda point à s'en apercevoir. On regretta ouvertement dans l'entourage de l'archiduc héritier que le succès de la sommation adressée en mars 1909 au gouvernement russe par l'ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg eût privé l'Autriche d'un prétexte d'en finir une bonne fois avec la Serbie à un moment favorable. Des observateurs avisés crurent remarquer que la démarche du comte Pourtalès à cet instant critique pour la paix de l'Europe avait été faite sans l'assentiment du baron d'Aerenthal, et que celui-ci fût peu reconnaissant au prince de Bulow d'avoir obligé le tsar Nicolas à conseiller à la Serbie de s'incliner devant le fait accompli. Si le conflit austro-serbe de 1908-1909 ne fut pas résolu par les armes, c'est que l'Allemagne, contrairement à l'avis d'hommes influents en Autriche-Hongrie, ne jugea pas opportune la conflagration générale qui aurait pu s'en suivre.

Dans son récent ouvrage publié à l'occasion de la vingt-cinquième année de règne de l'empereur Guillaume II, *la Politique allemande*, le prince de Bulow laisse deviner les motifs de sa conduite d'alors. Il eut pour principe directeur,

1. Voir dans *la Revue de Paris* du 15 décembre 1912, notre article sur la Ligue balkanique.

pendant ses douze années de pouvoir, d'ajourner tout conflit où l'Angleterre pourrait être amenée à prendre parti contre l'Allemagne jusqu'au moment où la flotte allemande serait de taille à se mesurer avec celle de la reine des mers. Or, en 1909, la disproportion entre les flottes de l'Austro-Allemagne et celles de la Triple Entente paraissait trop grande. En cette occasion, comme en plusieurs autres, le prince de Bulow ne voulut point pousser à fond certaines prétentions de peur de compromettre à jamais la grande flotte de guerre nécessaire au succès de sa politique mondiale. Aux yeux du quatrième chancelier allemand comme à ceux de ses compatriotes vraiment politiques qui se servaient volontiers du pangermanisme sans céder à ses excitations, les avantages d'une nouvelle guerre étaient hors de proportion avec les risques, si l'Angleterre était contre l'Allemagne. Si la flotte en voie de formation était détruite, c'en serait fait de la politique de l'Allemagne. Des victoires sur terre ne compenseraient pas un désastre sur mer. De nouveaux agrandissements continentaux provoqueraient fatalement une coalition et celle-ci finalement triompherait avec l'appui d'une Angleterre maîtresse des mers. Le grand règlement ne devait venir que lorsque l'Allemagne, soit seule, soit avec des flottes alliées, se croirait sûre de renverser l'hégémonie maritime britannique. Il fallait donc prendre patience.

Grâce au calme de notre attitude pendant la guerre des Boërs, dit le prince de Bulow, nous avons émoussé la surexcitation qui régnait en Angleterre depuis le télégramme à Kruger et, par la suite des temps, nous n'avons fourni à l'Angleterre aucun prétexte d'arrêter notre bras pendant la construction de notre flotte. D'autre part, l'attentif entretien de la Triplice nous a évité les heurts avec la Duplice, heurts qui auraient retardé la construction de notre flotte. Entre l'entente anglo-française et la Duplice, nous avons dû suivre un chemin étroit, qui se rétrécit encore lorsque l'entente anglo-française s'élargit en Triple Entente ; ce n'est que grâce à des précautions infinies que ce chemin resta praticable, lorsque l'Angleterre nous enveloppa d'un réseau d'alliances et d'ententes.

Au cours de la crise de 1908-1909, le prince de Bulow estimait que la construction de la flotte était assez avancée pour qu'il pût tenir tête à la Russie assez mal engagée dans le

différend à la suite des conversations imprudentes de Buchlau. Il appuya donc fermement la demande de reconnaissance de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, mais il se garda de tourner contre lui l'Angleterre en permettant à l'Autriche-Hongrie de bouleverser les Balkans. Il eut au contraire soin de rassurer le Foreign Office en conseillant au comte Berchtold d'adhérer à des solutions transactionnelles sur les questions accessoires. « Notre méthode politique, dit-il dans le même ouvrage, n'est pas celle du marchand qui spécule à tout risque, mais plutôt celle du paysan aux allures pondérées qui, ses semailles faites avec soin, attend sans impatience la moisson. »



Pendant la crise marocaine de 1911, M. de Bethmann-Hollweg sut garder la même patience. Malgré les excitations d'une opinion publique poussée à l'intransigeance par une presse dévouée aux idées pangermanistes, il se résigna à une transaction. Ce n'était point modération de sa part, ni de celle de son maître. C'était prudence. Le coup d'Agadir avait été manqué. Il avait rencontré en France une résistance imprévue à Berlin. Presque tout de suite l'Angleterre s'était déclarée solidaire de la France. L'Autriche-Hongrie semblait peu disposée à marcher à fond pour le Maroc. L'Italie se fût difficilement rangée aux côtés de l'Allemagne dans un conflit où l'objet du litige constituait la contre-partie de la liberté d'action que ses accords avec la France et l'Angleterre lui laissaient en Tripolitaine. La grande flotte de guerre construite sous l'impulsion vigoureuse de l'amiral de Tirpitz se trouvait trop inférieure aux marines britannique et française réunies. Sur terre, le grand état-major de Berlin ne disposait encore ni des effectifs, ni de l'outillage, ni des gros obusiers qu'on lui voit aujourd'hui. Diplomatiquement et militairement, la partie se présentait mal. Le mieux était de la liquider honorablement en se réservant d'attendre un temps plus propice pour récolter la moisson rêvée par les hommes d'État de Berlin. Ce calcul très pratique ne s'inspirait d'au-

cune idée de justice ou d'humanité. Trop de Français, connaissant l'étendue des lacunes de notre organisation militaire à cette époque, attribuèrent la conclusion de la convention du 4 novembre 1911 au caractère éminemment pacifique de Guillaume II et de son chancelier. En réalité, l'empereur et ses ministres préparaient la guerre avec un remarquable esprit de suite. S'ils ne jugèrent pas opportun de l'entreprendre en 1911, malgré les imperfections de notre armée et de notre flotte, c'est que les risques leur parurent disproportionnés avec les fruits de la victoire. Avant de jouer la grande partie, ils voulurent mettre de meilleurs atouts dans leur jeu. Mais, dès 1911, leur service d'espionnage avait organisé en France jusque dans les moindres détails cette prodigieuse coopération clandestine qui s'est révélée cet été. Le mécanisme était prêt à fonctionner comme il vient de le faire.

De 1911 à 1914, l'Allemagne accomplit un immense travail diplomatique et militaire. Des lois successives renforcèrent son armée. La construction de sa flotte de guerre fut accélérée. On mit à l'étude de nouveaux canons. On s'efforça de se concilier l'Angleterre. Un nouvel ambassadeur, doué d'autant d'intelligence et de séduction que de fortune, fut envoyé près de Georges V. Par l'intermédiaire de publicistes d'origine germanique ou sémite, on entreprit une campagne contre les tendances françaises et russes dans les journaux de Londres où l'idéologie pacifiste restait en honneur. En Autriche-Hongrie, Guillaume II noua des rapports de plus en plus intimes avec l'archiduc héritier dont l'action personnelle sur les affaires de la monarchie dualiste, notamment en matière militaire et navale, augmentait en raison du grand âge de l'empereur François-Joseph. En Italie, à la faveur de l'incident du *Carthage* et du *Manouba* au cours de la guerre tripolitaine, on envenima les polémiques contre la France et les hommes politiques français. En somme, depuis la déception d'Agadir, on jugeait inévitable un conflit avec la Double Alliance et l'on voulait pour ce jour-là faire bloc avec l'Autriche-Hongrie, bénéficier de la neutralité de l'Angleterre et s'assurer le concours, au moins moral, de l'Italie. Pour que cette triple condition fût remplie, il fallait que l'objet ou le prétexte du différend d'où la guerre devait

sortir intéressât directement l'Autriche-Hongrie, qu'il ne choquât point les intérêts de l'Angleterre et qu'il touchât assez l'Italie pour éveiller ses susceptibilités contre la Double Alliance.

* * *

La première guerre balkanique fournit une occasion [1]. Il est aujourd'hui certain que la formation de la Ligue balkanique fut connue dès le printemps de 1912 par les Cabinets de Vienne et de Berlin et que ceux-ci n'essayèrent rien pour prévenir la guerre qu'elle avait pour but. Ils étaient persuadés du succès final de la Turquie. Ils comptaient que les Balkaniques épuisés deviendraient soit une proie facile à saisir, soit des instruments dociles à manier. Ils espéraient tout au moins que la Serbie, au cas d'une conflagration européenne ultérieure, serait hors d'état d'inquiéter l'Autriche-Hongrie et que toutes les armées de l'empereur-roi pourraient sans danger sérieux être employées contre la Russie et la France. Enfin la victoire ottomane, à quoi devaient coopérer de nombreux officiers allemands introduits dans les troupes du sultan, devait établir la prépondérance définitive de la diplomatie germanique à Constantinople. La Turquie deviendrait une alliée ou une complice. Elle pourrait fermer les détroits à la Russie et à la Roumanie. Une intervention de sa part, ou la simple menace d'une intervention dans l'Arménie russe obligerait la Russie de distraire du champ de bataille d'Europe plusieurs corps d'armée.

Les victoires foudroyantes des Bulgares en Thrace, des Serbes en Macédoine et des Grecs sur le chemin de Salonique déjouèrent ces prévisions. Mais la diplomatie austro-allemande ne tarda pas à retrouver un bon terrain de manœuvre. La conférence des ambassadeurs instituée à Londres afin de surveiller le règlement des affaires d'Orient permit aux Cabinets de Vienne et de Berlin de rattraper par les négociations

1. Voir dans *la Revue de Paris* l'article précité du 15 décembre 1912 et l'article du 1er décembre 1913, sur les guerres balkaniques.

une partie de ce qu'ils étaient menacés de perdre à la suite de la guerre. Sans doute ils ne contrecarrèrent pas ouvertement le principe adopté après les batailles de Kirk-Kilissé et de Koumanovo : les Balkans aux États balkaniques. Seulement ils invoquèrent ce même principe pour en réclamer l'application à l'Albanie. En apparence, leur argumentation était très forte : dès lors qu'on approuvait la création d'une nouvelle Balkanie fondée sur le principe des nationalités, il était équitable et logique d'accorder l'indépendance aux Albanais, de même qu'on reconnaissait l'incorporation à la Bulgarie, à la Serbie et à la Grèce des provinces conquises dans la Turquie d'Europe ; en conséquence on ne pouvait admettre que la Serbie et la Grèce se partageassent, pour leurs convenances particulières, un pays qui n'était ni serbe, ni grec. Là-dessus l'Italie se trouvait entièrement d'accord avec ses deux partenaires de la Triplice. Elle attachait une importance capitale à ce que Vallona, le port le mieux situé de la côte orientale de l'Adriatique au point de vue militaire, ne tombât point en d'autres mains que les siennes. Elle était donc décidée à ne tolérer ni l'annexion de Vallona, ni celle des régions environnantes, par la Grèce voisine. Soutenue en cela par l'Autriche, elle se joignit à l'opposition de cette puissance à l'annexion de Scutari par le Monténégro. Sans se détacher le moins du monde de la Triple Entente, l'Angleterre était assez disposée à reconnaître le bien-fondé de la thèse austro-italienne. Elle ressentait peu de sympathie pour les Serbes et ne jugeait point l'objet du litige digne d'un conflit européen. Peut-être aussi appréhendait-on au Foreign Office que l'opinion française, surexcitée par le projet de rétablissement du service de trois ans, ne fût trop prompte à saisir une prétendue occasion d'opposer la Triple Entente à la Triple Alliance.

Il s'agissait bien, en effet, d'un conflit européen. Au moment où l'on discutait âprement dans la presse la question de Scutari, l'Allemagne manifestait de façons diverses son intention de défendre par les armes le prestige et les intérêts de la Triple Alliance. Au commencement de mars 1913, elle demandait à ses contribuables un impôt exceptionnel d'un milliard de marks pour couvrir les dépenses « non renouvelables »

d'un nouveau renforcement de son état militaire. Quelques jours plus tard, à l'occasion du centenaire des batailles de 1813, l'empereur Guillaume adressait à son armée une harangue vibrante où, après avoir exalté l'esprit des combattants de la guerre de 1870, il s'écriait : « Nous aussi, nous irons au combat la joie et la confiance dans le cœur s'il nous faut un jour défendre ce qui a été conquis et protéger l'honneur de l'Allemagne contre celui qui oserait y toucher. » En même temps, dans un article retentissant, la *Gazette de Cologne* signalait la France comme « le trouble-paix ». En guise de commentaire, le *Lokal Anzeiger* de Berlin publiait les chiffres officiels de l'augmentation projetée des effectifs militaires allemands. Le surlendemain, 12 mars, la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, tout en « repoussant de la façon la plus catégorique » l'assertion que l'augmentation d'armements projetée « fût motivée par la prétendue aggravation de l'état des relations entre l'Allemagne et l'un ou l'autre de ses voisins, aggravation qui entraînerait la guerre », s'élevait « contre le langage sans mesure employé par quelques journaux français » à propos des armements.

Parallèlement un discours équivoque du marquis de San Giuliano, ministre des Affaires étrangères d'Italie, et une dépêche inexacte de l'agence Stefani provoquaient une levée de la presse italienne contre de prétendues ambitions méditerranéennes de la France. Le 20 mars, le gouvernement austro-hongrois envoyait une note comminatoire à Cettigné et une escadre dans les eaux monténégrines et albanaises. Cette démonstration soulevait à Vienne un enthousiasme tellement agressif parmi les partisans de la « grande politique » que le comte Berchtold se voyait obligé de confisquer les éditions de plusieurs journaux. Le jour de Pâques, le ministre de l'empereur François-Joseph à Cettigné remettait une nouvelle note déclarant qu'au cas où le bombardement de Scutari ne serait pas interrompu, le gouvernement austro-hongrois recourrait à la force pour obtenir satisfaction.

La plupart des journaux de France et de Russie parlaient beaucoup alors du « bluff » de la Triple Alliance. Ils semblaient croire qu'il suffirait à la Triple Entente de parler ferme pour que l'accès de l'Adriatique fût permis à la Serbie et que le

roi Nicolas pût annexer la ville tant convoitée de Scutari. Ils tournaient en dérision, non sans motifs, le futur État albanais. Ils qualifiaient de grotesques ou d'odieux les projets de coercition européenne contre le Monténégro. Leurs sympathies justifiées pour la cause de petits États amis leur faisait perdre de vue les éléments essentiels de la politique générale d'alors. La création d'un État albanais non viable comportait, il est vrai, de grands et multiples inconvénients balkaniques et européens ; en fait, elle a été l'une des causes, non la seule ni la plus importante, de la seconde guerre balkanique. Mais de deux maux il faut choisir le moindre. Or, très probablement, la Triple Alliance eût préféré la guerre au partage de l'Albanie suivant les vues serbo-grecques, parce que la guerre se serait alors engagée dans les conditions les plus déplorables pour la Double Alliance. Pour l'Allemagne, c'eût été une chance inespérée. Elle aurait combattu aux côtés de l'Autriche-Hongrie, dont la cause était directement en jeu ; l'Italie, également intéressée, aurait marché avec ses deux alliées sans que celles-ci eussent besoin d'invoquer le *casus fœderis* ; l'Angleterre n'eût prêté aucun concours à la France et à la Russie qui auraient passé outre à ses avis, la plupart des neutres eussent rejeté sur la Double Alliance la responsabilité du conflit, les passions germaniques eussent été facilement déchaînées contre nous, en France même, la politique aventureuse du gouvernement eût certainement suscité des critiques passionnées, sinon des troubles. Comment l'union nationale française se fût-elle faite sur la question de l'attribution de Scutari, ville albanaise, au Monténégro ?

Aussi les Cabinets de Paris et de Pétersbourg se gardèrent-ils de suivre les exhortations des journaux « emballés » sur Scutari. A la fin de mars, ils adhérèrent à un compromis ; la Conférence de Londres convint que Diakowo, Prizrend et Ipek seraient attribués aux Serbo-Monténégrins et que Scutari resterait en toute hypothèse à l'Albanie, que la place fût prise ou non par les troupes serbo-monténégrines. Très sagement aussi les puissances de la Triple Entente décidèrent de participer aux opérations de coercition contre le Monténégro. Elles n'auraient pu, sans compromettre l'équilibre oriental, laisser l'Autriche procéder seule à l'exécution de

ces mesures. Leur participation constituait la meilleure protection du Monténégro contre les tentatives autrichiennes d'assujettissement. Si la besogne avait vilain air, elle était au premier chef opportune et prévoyante. On ne le comprit pas assez sur le moment en France et en Russie. Une partie de la presse de Paris et de Pétersbourg continua d'attaquer avec véhémence les décisions de la Conférence de Londres. Il fallut qu'un communiqué officiel de M. Sazonof vînt, au commencement d'avril, prouver aux partisans du Monténégro qu'ils étaient plus slavophiles que les défenseurs attitrés des Slaves. Le 23 avril, quand on apprit en Europe la prise de Scutari par les Monténégrins — ou plutôt sa reddition concertée avec Essad-Pacha, le chef de la défense —, le principal danger était écarté. Survenu avant la décision de la Conférence de Londres, cet événement eût probablement tout compromis, car il eût été pénible à la Russie — et à la France son alliée — de disposer en faveur de l'Albanie d'une ville conquise après un siège meurtrier par les Monténégrins. Après le 23 avril, la campagne contre l'exécution de la décision prise à Londres le mois précédent à l'unanimité recommença bien avec une nouvelle ardeur, mais les gouvernements tinrent bon. Dans les premiers jours de mai, le roi Nicolas se résigna à déclarer qu'il s'en remettait aux puissances du sort de Scutari.

Ainsi se trouva réglé un différend qui fut sur le point d'ouvrir la grande crise européenne. Issu, comme celui de l'été 1914, de la question serbe, il eût fait éclater la guerre un an plus tôt, dans les conditions diplomatiques et militaires les plus favorables pour l'Allemagne, si les gouvernements de la Triple Entente n'avaient pas su résister à de dangereuses suggestions. Malgré le langage apparemment conciliant de ses représentants officiels, le Cabinet de Berlin poursuivait une politique de violence. Pendant cette période critique, les incidents franco-allemands se multipliaient. Un Zeppelin monté par des officiers atterrissait sur le champ de manœuvres de Lunéville. Le 14 avril, les journaux allemands publiaient, avec les commentaires les plus injurieux pour nous, une version sensationnelle d'une bagarre qui s'était produite, la veille, dans les rues et à la gare de Nancy, entre des habitants

de la ville et des voyageurs allemands. Le *Lokal Anzeiger*, auquel le gouvernement allemand avait reconnu naguère un caractère officieux, s'exprimait en termes outrageants pour le peuple français à propos d'une rixe considérée comme si peu importante par les autorités locales qu'elles n'avaient pas cru devoir en saisir le gouvernement français. Après une rapide enquête, le Cabinet Barthou prit spontanément des sanctions contre les agents négligents et prévint ainsi la demande d'expression de regrets que la *Gazette de Cologne* déclarait déjà nécessaire. Grâce à l'esprit de décision du ministère français, cette affaire étrangement gonflée en pleine crise orientale fut liquidée en quelques jours très honorablement. Elle permit de constater plusieurs symptômes intéressants. Les Allemands se comportaient sur notre propre territoire avec un sans-gêne inquiétant. Toute la presse allemande était prête à obéir au mot d'ordre de Berlin quand il s'agissait de grossir et de dénaturer un incident. Le gouvernement allemand s'ingéniait à nous mettre dans notre tort à propos de n'importe quoi ; il cherchait à nous placer dans l'alternative de nous soumettre à des exigences humiliantes ou d'être pris en faute devant l'Europe. Par des moyens divers, il entretenait contre nous les sentiments haineux d'une nation de plus en plus gagnée aux idées pangermanistes. Si l'accord n'eût pas réussi à s'établir sur la question de Scutari, l'opinion germanique eût été mobilisée instantanément contre nous. On ne peut pas affirmer qu'au mois d'avril 1913 Guillaume II et ses ministres désiraient la guerre. Il y a lieu de croire au contraire qu'ils préféraient en principe attendre le moment où le nouveau matériel d'artillerie en construction dans les usines de Prusse et de Bohême serait prêt, et où l'Orient serait reconstitué suivant leurs vues. Mais ils auraient avec joie ainsi l'occasion d'affronter alors une Triple Entente hésitante et divisée devant une Europe indifférente. A cette époque la France avait seulement deux classes sous les drapeaux, et la Russie se trouvait encore en pleine réorganisation militaire. La prudence des Cabinets de Paris et de Pétersbourg pendant ces mois agités était donc pleinement justifiée.



L'incident de Nancy et l'affaire de Scutari une fois réglés de manière que personne ne pût douter de la bonne foi et des intentions pacifiques de la France, la diplomatie austro-allemande se remit à l'œuvre en Orient. A peine le traité de paix turco-balkanique (30 mai), était-il signé que des intrigues s'ourdissaient contre son exécution. Le commencement de juin vit deux crises ministérielles caractéristiques. A Sofia, M. Guéchof, partisan d'une solution conciliante avec la Serbie au sujet du partage de la Macédoine cédée par les Turcs, dut quitter le présidence du conseil et fut remplacé par M. Danef qui, tout en étant russophile et en acceptant en principe l'arbitrage russe prévu par le traité serbo-bulgare du 13 mars 1912 [1], était animé de sentiments sensiblement moins bienveillants à l'égard des alliés du roi Ferdinand. A Budapest, le comte Étienne Tisza, l'homme politique magyar le plus volontaire et le plus germanophile, succéda comme chef du gouvernement à M. Lukacs, homme sans caractère.

En même temps, la Turquie prenait une singulière attitude. Au lieu de se disposer à consacrer désormais à sa réorganisation intérieure toutes ses forces rendues disponibles par le traité de Saint-James, elle refusait de démobiliser malgré la demande formelle des grandes puissances. Il devenait évident que le ministère d'ambitieux arrivé le 24 janvier 1913 au pouvoir à Constantinople, après avoir assassiné Nazim Pacha et violenté le vieux Kiamil, méditait de regagner à la faveur des dissensions balkaniques une partie des territoires cédés et de raffermir dans l'empire son autorité compromise. Les relations étroites nouées entre les membres dirigeants du Cabinet turc et le gouvernement allemand ne permettaient pas de douter qu'il y eût concordance de vues, sinon de plans, entre la Sublime Porte et la chancellerie de la Wilhelmstrasse. L'Austro-Allemagne n'avait pas décemment pu s'opposer à la conclusion de la paix du 30 mai puis-

1. Voir l'analyse de ce traité dans *la Revue de Paris* du 1er décembre 1913.

qu'aucune puissance de la Triple Entente ne lui avait donné de prétexte de rupture, mais elle se promettait de faire détruire par les Balkaniques eux-mêmes le nouveau statut oriental qu'elle avait involontairement laissé se fonder par suite de ses faux calculs.

Certes, l'attaque traîtresse de l'armée bulgare contre les Serbes le 30 juin suivant s'explique par le désir national d'annexer presque toute la Macédoine, par les excitations des très nombreux Macédoniens établis en Bulgarie et y remplissant des fonctions importantes, et par la propagande acharnée de « l'Organisation intérieure bulgare » composée en très grande majorité de Macédoniens fanatiques. Toutefois cette odieuse agression n'a été ni ordonnée, ni approuvée par le ministère. Les ministres réunis en conseil en avaient désapprouvé l'idée. M. Danef a toujours énergiquement protesté qu'il l'avait connue seulement après coup ; en fait, le 1er août, il envoya l'ordre de cesser le feu. De plus, la guerre contre les Serbes était impopulaire dans l'armée bulgare ; certains régiments allèrent jusqu'à se mutiner quand on leur donna l'ordre de marcher contre leurs alliés de la veille. Le plan d'attaque a été combiné par le roi Ferdinand et le général Savof, général en chef. Encore celui-ci prit-il le soin de signer ses deux ordres du jour relatifs à l'attaque en qualité d' « adjoint du commandant en chef ». Le commandant en chef nominal était le roi lui-même.

La pleine lumière n'est pas encore faite sur les responsabilités encourues pendant ces jours tragiques. Cependant le général Savof a déclaré qu'il avait obéi à un ordre écrit du roi et il n'a pas été démenti. En outre, le 1er juillet, il s'est conformé au contre-ordre envoyé par le président du conseil. On a même pu dire que, si le roi l'a destitué le lendemain, c'est moins pour donner satisfaction à l'opinion européenne que pour le punir d'avoir inopportunément arrêté les hostilités. On sait aussi que, dans les derniers jours de juin, après un conseil des ministres où il fut décidé d'autoriser M. Danef à partir pour Saint-Pétersbourg afin de régler à l'amiable les différends avec les alliés, le roi eut un très long entretien confidentiel avec le comte Tarnovski, ministre d'Autriche-Hongrie à Sofia, qu'il fit venir ensuite le général

Savof, et que ce fut après cette dernière conversation, tenue à l'insu des ministres, que furent rédigés les ordres d'attaque. Enfin, quoique destitué pendant quelques jours, le général Savof ne fut jamais inquiété. Il reprit son commandement et continua de jouir d'une influence militaire prépondérante.

Si l'on rapproche ces faits d'une série d'autres de moindre importance et du langage de la presse gouvernementale de Vienne, il est permis de conclure à l'existence d'un pacte entre le roi Ferdinand et le gouvernement austro-hongrois. Formel ou non, ce pacte ne pouvait avoir d'autre objet que la spoliation de la Serbie et de la Grèce. A Vienne, tout le monde était convaincu de l'écrasement de la Serbie. Mais ce nouveau conflit oriental était de nature à déchaîner un conflit européen, car la Russie aurait difficilement supporté que la Serbie abattue retombât, comme après Slivnitza, sous la tutelle autrichienne. En tout cas le monde balkanique eût éprouvé un tel choc de cette secousse que toute l'Europe en eût senti le contre-coup. On avait dû envisager ces éventualités à Vienne et à Berlin. Les représentants officiels de l'Allemagne, il est vrai, nièrent que leur gouvernement fût pour rien dans la machination austro-bulgare. Et l'attitude de l'Allemagne après l'échec de l'attaque brusquée bulgare semble confirmer leurs assertions. En effet, à la grande indignation de Vienne, Guillaume II prit parti pour la Roumanie quand celle-ci imposa deux mois plus tard à la Bulgarie le traité de Bucarest et s'opposa à toute revision de ce traité par l'Europe. Mais cela prouve seulement que l'empereur allemand, obligé de choisir entre la Bulgarie et la Roumanie, jugea de meilleure politique d'appuyer cette dernière.

Il avait pensé, avec François-Joseph Ier, que la Roumanie resterait neutre comme pendant la première guerre balkanique et qu'elle consentirait à se contenter, pour prix de sa complaisance, de la promesse d'annexion d'une province serbe. Si cette hypothèse s'était réalisée, Guillaume II serait resté solidaire de l'Autriche. Malheureusement pour la diplomatie austro-allemande, la Roumanie, enfin éclairée sur ses véritables intérêts et poussée par une opinion irrésistible, résolut d'in-

tervenir en vue de maintenir l'équilibre balkanique, sauvegarde nécessaire de son indépendance. Malgré des efforts désespérés de l'Autriche, elle persista dans cette prévoyante décision et agit énergiquement. L'enthousiasme de toute la nation roumaine pour la guerre et le prestige que le rapide succès diplomatique de l'intervention valut au Cabinet de Bucarest furent tels qu'aucune influence pacifique n'aurait réussi à faire fléchir la volonté du gouvernement du roi Charles de ne laisser remettre en question par personne les résultats acquis. Charles 1er lui-même, pour Hohenzollern et attaché à l'entente austro-allemande qu'il fût, se trouvait si flatté du rôle imprévu que les événements lui avaient réservé que, pour une fois, il était personnellement disposé à rejeter les conseils impérieux de Vienne. Son autorité était tombée presque à rien à la suite de ses hésitations au début de la crise. Il était trop heureux de l'avoir ressaisie et d'apparaître inopinément en arbitre des Balkans pour compromettre à la fois son trône, les agrandissements territoriaux obtenus par une simple marche militaire et tout l'avenir de la Roumanie.

Guillaume II se garda donc de l'indisposer. Il tenait à conserver la confiance des Hohenzollern établis sur le Bas-Danube et à ménager un pays dont l'appoint, lors d'une prochaine guerre européenne, serait peut-être de première importance. Peut-être encore fut-il sollicité par Charles Ier de l'aider, lui et la Roumanie, à convaincre l'Autriche de cesser d'encourager la résistance bulgare. Toujours est-il qu'après avoir favorisé la réunion de la Conférence balkanique à Bucarest, l'empereur allemand fit connaître au roi Charles son intention de ne pas soutenir la prétention du Cabinet de Vienne de faire reviser le traité du 10 août. Le roi s'empressa de le remercier, par un télégramme rendu public, du concours qu'il avait trouvé près de lui : « Grâce à toi, disait-il, la paix restera définitive. » Tout d'abord on ne comprit pas très bien en Europe la raison de ce télégramme, car on croyait que d'autres puissances méritaient mieux des remerciements. On a vu plus clair ce mois d'août. Guillaume II n'avait pas prêté gratuitement ses bons offices à Charles Ier. En échange de l'appui du Hohenzollern de Berlin en des jours difficiles, le Hohenzollern de Bucarest avait sans doute pris des engagements pour le cas d'un

conflit européen. Cette considération ne dut pas être sans influence sur la résignation provisoire de l'Autriche devant les faits accomplis.



D'ailleurs, ce qui intéressait Guillaume II en Orient, ce n'était pas la Bulgarie ; c'était la Turquie. Et, sur ce dernier terrain, la diplomatie allemande obtint une importante satisfaction. Pendant que la Bulgarie, dans sa folle présomption, attaquait ses alliés et subordonnait absolument tout au succès de cette entreprise, allant jusqu'à retirer toutes ses troupes d'Andrinople dont la conquête avait été si pénible, les Turcs avaient réoccupé sans coup férir cette vieille forteresse. Les puissances de la Triple Entente songèrent d'abord à forcer les Turcs de se retirer derrière la frontière fixée par la Conférence de Londres. Mais l'Allemagne ne voulut pas entendre parler de mesures de coercition : puisque l'Europe acceptait les faits accomplis en Macédoine et en Dobroudja, elle devait aussi les accepter en Thrace. A son tour l'Europe s'inclina et, par un traité signé à la fin de septembre, la Bulgarie rendit à la Turquie la presque totalité de ses conquêtes de Thrace, y compris Andrinople, Kirk-Kilissé et Démotika.

Cette solution procurait plusieurs avantages à l'Allemagne. Elle rétablissait à Constantinople son prestige très affaibli par les catastrophes de la première guerre balkanique. Elle détournait la Bulgarie du Bosphore et rejetait ses ambitions du côté de la Macédoine, c'est-à-dire contre la Serbie et la Grèce ; elle préparait une entente turco-bulgare contre ces deux puissances qui, elles, gardaient l'intégralité de ce qu'elles avaient pris au sultan. Ainsi, le traité de Bucarest à peine signé, on en préparait la ruine ; il n'était plus besoin d'autoriser un aréopage européen à le reviser, il serait revisé sans qu'on eût besoin de s'en mêler. Dès le 7 octobre, la *Gazette de Cologne* ne prenait pas la peine de dissimuler ces calculs. Elle publiait de son correspondant de Sofia une lettre où l'on trouvait ceci : « La Bulgarie a signé la paix avec la Turquie non seulement pour mettre fin à la guerre, mais pour chercher à Constanti-

nople un appui dans une cause commune. C'est contre la Grèce que les Turcs et les Bulgares ont ces communs intérêts. Il est impossible que des traités aussi indigents que ceux de Londres et de Bucarest procurent à l'Orient une paix durable. L'Autriche, qui a tout motif d'être mécontente des résultats de la guerre, doit chercher plus que jamais à exercer son influence à Sofia. Pour nous, Allemands, quelle doit être notre attitude vis-à-vis de ces nouveaux événements? Nous n'avons en Orient qu'à soutenir sans condition la politique de l'Autriche. Les devoirs de l'alliance l'exigent et ils ne peuvent être mis en discussion. » On le voit, la conclusion du traité de Bucarest n'avait pas troublé les rapports des Cabinets de Vienne et de Berlin, ni découragé leurs desseins.

Ceux-ci ne tardèrent pas à reparaître. Le 17 octobre, le comte Berchtold faisait remettre à Belgrade un ultimatum sommant la Serbie d'évacuer dans un délai de huit jours les positions stratégiques que le roi Pierre s'était vu obliger de réoccuper en Albanie afin de repousser de récentes incursions des Albanais et d'en prévenir de nouvelles ; au cas où le gouvernement serbe n'obtempérerait pas à cette injonction dans le délai fixé, l'Autriche se réservait de prendre telles mesures qu'elle jugerait convenables.

Cet ultimatum était appuyé par les Cabinets de Berlin et de Rome et communiqué à ceux de Paris, de Londres, et de Pétersbourg. C'était l'inauguration d'une nouvelle méthode. Jusque-là toutes les décisions relatives aux Balkans avaient été prises par le « concert européen ». Tout à coup l'Autriche s'instituait le gendarme de l'Europe. Approuvée par l'Allemagne et l'Italie, elle se décernait un mandat d'exécution contre la Serbie à propos d'une décision arrêtée par tous les ambassadeurs à la Conférence de Londres. Elle ne voulait plus de mesures coercitives internationales, comme à Scutari ; elle en avait trop souffert dans son amour-propre. Elle déclarait qu'elle agirait seule, sans attendre les résultats des travaux de la commission internationale chargée de la délimitation des frontières albanaises. Elle repoussait toute idée d'arbitrage. Épuisée par deux grandes guerres, la Serbie préféra déférer au fond à l'ultimatum. Seulement, dans la forme, elle remit sa réponse non à l'Autriche seule, mais aux six puissances signa-

taires des protocoles de Londres. Par là, elle rendit à la question son caractère européen. Le comte Berchtold ne se vit pas assez bien engagé pour insister sur une réponse séparée l'incident fut clos.

Encore une fois, l'occasion de maîtriser la Serbie échappait au Ballhausplatz. Mais le comte Berchtold ne se découragea point. Poursuivant son idèe, il s'associa au marquis de San Giuliano pour adresser à la Grèce deux semaines plus tard une injonction semblable à celle que M. Pachitch venait habilement d'éluder. Les ministres d'Autriche-Hongrie et d'Italie à Athènes, sans s'être concertés avec leurs collègues de la Triple Entente, notifièrent à M. Venizelos que les territoires occupés par les troupes de Constantin Ier dans la partie de l'Épire attribuée à l'État albanais — ou reconnus comme albanais par les Cabinets de Rome et de Vienne — devaient être évacués au plus tard le 31 décembre, date fixée par la Conférence de Londres. De nouveau se posait la question de savoir si la liquidation balkanique allait s'effectuer sous le contrôle de la Triple Alliance ou sous celui de l'Europe. Des négociations qui s'engagèrent au sujet de l'évacuation de l'Épire, et des intrigues qui s'ourdirent à Constantinople et à Sofia, il résulta clairement que les puissances déçues par le dénouement des premières guerres balkaniques tendaient obstinément à revenir à leur premier dessein. Tantôt l'une, tantôt l'autre se mettait en avant ; toutes étaient d'accord.

Quant à l'Italie, elle suivait une politique particulière. Elle marchait avec l'Autriche et l'Allemagne quand il s'agissait de réprimer ce qu'elle appelait les empiétements des Slaves et les Grecs, ses rivaux présumés dans l'Adriatique, sur l'Albanie ou les côtes de l'Adriatique. Elle se séparait de l'Autriche lorsque celle-ci manifestait des velléités de modifier à son profit le *statu quo* des Balkans orientaux, contrairement à un ancien accord austro-italien confirmé lors du renouvellement de la Triplice à la fin de 1912 et se résumant ainsi : si l'Autriche-Hongrie s'étend dans la péninsule balkanique, un agrandissement analogue sera aussi reconnu à l'Italie. C'est, dit-on, cette stipulation qui retint plusieurs fois le Cabinet de Vienne de pousser à fond ses campagnes balkaniques. Ce

serait elle qui aurait obligé le baron d'Aerenthal, en 1908, d'évacuer le sandjak de Novi-Bazar en compensation de l'annexion officielle de la Bosnie-Herzégovine. C'est elle aussi qui engageait quelquefois le Cabinet de Berlin à modérer l'Autriche afin de prévenir entre ses deux alliées une querelle nuisible à l'accomplissement de ses propres desseins en Europe.

Avec l'Allemagne, la situation de l'Italie comportait des difficultés du même genre, mais sur un autre terrain. Au cours de la guerre libyque, l'Italie avait occupé Rhodes et le Dodécanèse. Malgré la promesse de restituer ces îles à la Turquie contenue dans le traité d'Ouchy, elle aspirait à les garder sous le prétexte qu'il se trouvait encore des soldats ottomans en Tripolitaine ou en Cyrénaïque. Ce désir se heurtait à la politique berlinoise qui s'attachait à soutenir les Turcs afin de s'en faire des alliés contre la Triple Entente pour le cas d'une guerre européenne. On était si féru de ce principe à la Wilhelmstrasse que, pendant la guerre libyque, les Bédouins en lutte avec les troupes italiennes avaient secrètement reçu d'Allemague des secours de diverses sortes. L'ambassadeur de Guillaume II à Constantinople, le baron Marschall, qui avait assuré catégoriquement aux Turcs que l'Italie n'attaquerait pas leur vilayet d'Afrique, avait cherché par tous les moyens à rattraper son autorité perdue à la suite du débarquement des troupes du roi Victor-Emmanuel à Tripoli. Dans l'affaire des îles de la mer Égée, l'Italie se serait aisément entendue avec l'Autriche ; elle ne le pouvait guère avec l'Allemagne qu'un nouvel abandon de la cause ottomane eût trop compromise à Constantinople au moment où les deux empires du centre comptaient sur la complicité de la Turquie, sinon sur sa coopération, en faveur d'un troisième bouleversement balkanique. Si l'on joint à cela les tiraillements quotidiens entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie à propos des Italiens des terres *irredente*, on voit que la Triple Alliance était assez forte pour empêcher ses rivaux de faire quelque chose, mais qu'elle ne possédait pas l'homogénéité nécessaire pour faire elle-même impunément rien de sérieux contre le gré de la Triple Entente. Elle risquait de se désagréger dès qu'un de ses membres prétendrait trancher un gros problème européen.

C'est pourquoi, en dépit des intrigues turco-bulgares contre

la Grèce, le gouvernement ottoman dut signer, le 13 novembre, un traité de paix avec la Grèce consacrant les résultats de la première guerre balkanique et réglant une série de litiges connexes. En vain chercha-t-il un appui pour échapper à cette extrémité. La Roumanie lui fit savoir qu'il fallait en finir, et l'on en finit. La Roumanie n'admettait pas qu'on remit en question les conditions du traité de Bucarest, et l'Allemagne, pour les raisons énoncées plus haut, ne voulait pas s'exposer à se prononcer contre elle si peu de temps après lui avoir rendu un service dont le prix était payable plus tard. A la session de novembre des Délégations austro-hongroises, le comte Berchtold fit bonne mine à mauvais jeu ; il déclara que la monarchie dualiste considérait son extension territoriale comme achevée par l'acquisition de la Bosnie-Herzégovine. Il n'eut de paroles sévères que pour la France où, dit-il, des voix peu amicales s'étaient fait entendre. Le ministre des affaires étrangères de l'empereur François-Joseph qualifiait ainsi les critiques des journaux de Paris qui avaient dénoncé les manœuvres du Ballhausplatz et refusé de prendre pour l'expression de l'opinion française les désirs des courtiers d'emprunts austro-hongrois.

La question de l'ouverture du marché de Paris aux emprunts des puissances tripliciennes préoccupait depuis plusieurs années les Cabinets de Vienne et de Berlin. Il fut des moments où l'on nous demanda presque la bourse ou la vie. En 1913 et en 1914, à la suite de crises ministérielles françaises, l'espoir se réveilla d'émettre à la Bourse de Paris un emprunt austro-hongrois sous une forme plus ou moins bien déguisée. Combattu à temps, ce projet échoua. Les Français qui ne confondaient point les intérêts des courtiers avec ceux du pays ne pouvaient accepter que l'épargne nationale fût absorbée par un État allié de l'Allemagne. Peu importait que l'argent emprunté, au lieu d'être versé directement dans le trésor autrichien ou hongrois, fût employé à des travaux publics. Les sommes ainsi économisées sur son budget ordinaire ou extraordinaire par la monarchie dualiste pouvaient être consacrées à des armements. En tout cas, elles eussent contribué à renforcer sa puissance économique. Or, on savait que le ministère de la guerre de Vienne procédait à une réfection

de son matériel d'artillerie et construisait des pièces lourdes. Il augmentait en même temps les effectifs de l'armée et le nombre de ses cuirassés. L'emprunt projeté eût facilité des armements évidemment dirigés contre nos amis ou contre nous. Son avortement produisit une vive irritation à Vienne et à Budapest.

* * *

Tandis que les six grandes puissances arrivaient péniblement à un accord boiteux sur l'Albanie et l'attribution de certaines îles de la mer Égée à la Grèce, plusieurs indices révélaient l'altération des rapports entre Pétersbourg et Berlin et les intentions agressives de la Turquie. Au mois de décembre, une mission militaire allemande s'installait sur le Bosphore et son chef, le général Liman von Sanders était nommé commandant du corps d'armée de Constantinople. Malgré les protestations de la Russie, la mission allemande était maintenue ; la Porte se bornait à donner un autre titre au général Liman en lui conservant ses attributions. Au mois de janvier 1914, la Turquie achetait un cuirassé dont le prix s'élevait à près de 80 millions ; elle annonçait l'intention d'en acheter deux autres. Enver Bey, ancien attaché militaire à Berlin et germanophile dans l'âme, devenait ministre de la guerre et destituait d'un coup 180 généraux et colonels passant pour hostiles au Comité Union et Progrès et à l'influence allemande. En janvier également, des officiers turcs débarquaient à Vallona et tentaient de proclamer souverain Izzet Pacha, le prédécesseur d'Enver au séraskiérat. Ils étaient obligés de se rembarquer, mais on constatait qu'ils avaient pour mission de préparer un mouvement islamique contre les Serbes et de combiner leur action avec les agents autrichiens.

Le 2 mars, la *Gazette de Cologne* publiait une longue correspondance de Pétersbourg, d'allure hautement officieuse, où l'auteur reprochait à la Russie son ingratitude envers l'Allemagne et l'accélération de ses armements. « En 1917, concluait-il, la réorganisation militaire de la Russie sera terminée

et ses parcs d'artillerie seront au complet. Les intérêts vitaux de l'Allemagne lui commandent de ne pas attendre 1917 pour sommer le tsar de se prononcer pour ou contre elle. » Peu de temps auparavant, lors de la démission de M. Kokovtzof, la coterie allemande de Pétersbourg avait espéré la chute de M. Sazonof. Mais M. Sazonof avait gardé le ministère des Affaires étrangères dans le nouveau Cabinet. La chancellerie allemande, qui aime procéder par intimidation, voulut donner un avertissement à Pétersbourg. La semaine suivante, la presse berlinoise accentua son langage impérieux. La *Gazette de la Croix* exprima le regret que l'Allemagne eût négligé en 1905 « l'occasion de provoquer une explication décisive avec la France dans les conditions les plus favorables ». Le *Berliner Tageblatt* célébra les avantages de la guerre préventive. « Il y a des cas, dit-il, où un État entouré de voisins trop puissants doit, par devoir envers soi-même, ne pas attendre qu'on lui porte le coup de grâce. » Ce journal faisait en même temps remarquer que la monarchie des Habsbourg était « en décomposition complète » et il insinuait que l'Allemagne devait se hâter avant que cette décomposition fût achevée. Naturellement la presse russe répliqua. Elle donna clairement à entendre que le traité de commerce avec l'Allemagne, conclu à un moment où celle-ci avait barre sur la Russie, ne serait pas renouvelé aux mêmes conditions. Ce point était d'une grande importance pour l'Allemagne dont le commerce avec sa voisine de l'est avait pris d'énormes proportions.

Entre la France et l'Allemagne, les rapports officiels restaient courtois ; mais on ne menait à bonne fin aucune des négociations en cours, sur les affaires d'Asie-Mineure notamment. Divers incidents provoquaient d'aigres polémiques entre les journaux des deux pays. L'incident de Saverne et le procès du colonel de Reuter soulevaient des discussions enfiévrées sur le traitement des Alsaciens-Lorrains et le militarisme prussien. Le corps des officiers allemands, exaspéré du discrédit qu'on jetait sur lui et du vote de blâme adressé par le Reichstag au chancelier pour la protection insuffisante des autorités civiles contre les empiétements des autorités militaires, exigeait l'acquittement du colonel de Reuter et du lieutenant de Forstner. Le Reichstag, effrayé de son audace

d'un jour, faisait amende honorable, et le militarisme prussien relevait la tête plus haut que jamais.

Au printemps, la situation diplomatique devenait confuse. Guillaume II rendait visite à François-Joseph Ier à Vienne, à l'archiduc héritier François-Ferdinand à Miramar, à Victor-Emmanuel III à Venise. Il recevait le prince héritier Ferdinand de Roumanie à Berlin et les souverains de Grèce à Corfou. Plus tard, il faisait un séjour très remarqué chez l'archiduc François-Ferdinand au château de Konopischt, en Bohême ; il était accompagné du grand-amiral de Tirpitz et du chef du grand état-major. Au mois d'avril, les souverains britanniques venaient en visite officielle à Paris. Le marquis de San Giuliano passait quatre jours à Abbazia, sur l'Adriatique, avec le comte Berchtold. Le 14 juin, l'empereur Nicolas rencontrait le roi Charles de Roumanie en rade de Constantza sur la mer Noire.

Toutes ces visites dénotaient une activité politique anormale. Pendant ce temps les affaires albanaises allaient de mal en pis; le prince Guillaume de Wied, désigné par les puissances pour gouverner les Skipétars, commettait fautes sur fautes ; il devenait de plus en plus probable que le régime albanais institué par la Conférence de Londres ne durerait pas. La Turquie émettait la prétention de recouvrer la souveraineté des îles attribuées à la Grèce; elle faisait de grands préparatifs militaires et persécutait tous les Hellènes sur son territoire. De nouveaux conflits étaient en perspective ; on n'apercevait pas les moyens de les résoudre sans recourir à la force. A la fin du mois, le comte Khuen-Hédervary, naguère président du Conseil hongrois, déclarait aux délégations que les nouvelles frontières balkaniques n'avaient aucune réalité : « Elles sont seulement tracées sur le papier. Il est nécessaire de les rectifier; la tranquillité règnera ensuite. » Le président du conseil en exercice, le comte Tisza, professait la même opinion. A ce moment l'Irlande était menacée de la guerre civile et l'Angleterre semblait paralysée par la crise du Home Rule.

C'est dans ces circonstances que, le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand et sa femme furent assassinés à Sarajevo. Quoique les assassins fussent sujets austro-hongrois, c'est la Serbie que le gouvernement austro-hongrois prétendit

rendre responsable du crime. Après quelques jours de réflexion, il jugea unique l'occasion qui s'offrait d'assujettir enfin la Serbie. De son côté, l'Allemagne estimait favorable le moment de régler une bonne fois ses comptes avec la France et la Russie ; le grand état-major de Berlin brûlait d'envie d'exécuter ses plans d'agression élaborés jusque dans les détails les plus minutieux. L'accord, dont le principe avait été déjà établi à Konopischt entre Guillaume II et l'archiduc François-Ferdinand, sans peut-être que l'application en eût été réglée, se conclut rapidement entre Vienne et Berlin. C'est ainsi que l'assassinat de l'archiduc héritier provoqua le conflit pour lequel ce prince cherchait un prétexte.

AUGUSTE GAUVAIN

L'imprimeur-gérant : L. POCHY.

ÉMILE NOLLY

TUÉ A LA GUERRE

Ceux qui rêvent d'une démocratie tellement égalitaire qu'elle ressemblerait au chaume d'un blé moissonné, comment ne pas s'étonner qu'en même temps ils aient, presque tous, professé l'horreur de la guerre? La guerre est la grande égaliseuse, la moissonneuse aveugle, nivelant dans la mort les tiges hautes ou basses, bien ou mal venues ; et si par hasard une tige est épargnée, qu'elle soit stérile ou chargée d'un bel épi, peu lui importe. Le tâcheron obtus, à qui l'on enseigna péniblement les mouvements essentiels du soldat et le maniement des armes, se tirera sain et sauf des pires dangers : l'intelligence, la sensibilité exceptionnelles d'un Émile Nolly seront brusquement anéanties par une balle de shrapnell. C'est atroce et magnifique ; l'iniquité de la catastrophe révolte l'esprit. Mais qu'elle soit possible, qu'elle soit d'avance consentie par les meilleurs, voilà une des plus éclatantes manifestations de la solidarité française.

***

Émile Nolly s'appelait, hors la littérature, le capitaine Détanger. Il avait gagné son troisième galon au Maroc, à la tête de ses tirailleurs sénégalais, en combattant pour élargir et

affermir autour de Casablanca la domination française, d'abord si précaire. Avant le Maroc, l'Extrême Orient l'avait vu sous-lieutenant, lieutenant. Ses trois premiers livres, *Hiên le Maboul*, *la Barque annamite*, *le Chemin de la Victoire*, attestent l'influence qu'exerça sur son imagination le décor asiatique, et sur son cœur la vie de l'officier colonial. D'Afrique, il envoya à Louis Ganderax les chapitres d'épopée intitulés : *Gens de Guerre au Maroc*. Les lecteurs de cette *Revue* en ont eu la primeur : je peux dire sans froisser, je pense, aucune susceptibilité, que ce fut le plus beau legs que je reçus de Ganderax, lorsqu'il lui plut de déposer entre mes mains des fonctions dont il s'était parfaitement acquitté pendant dix-huit ans. Ganderax avait fait débuter Nolly à la *Revue* avec *Hiên le Maboul*, puis avec *la Barque annamite*. Ainsi, de l'œuvre publiée par l'officier-écrivain, seul *le Chemin de la Gloire* n'a pas paru ici[1]. Mais cette maison n'en restera pas moins celle de Nolly. A la fin de juillet, au moment où les bruits de guerre se mirent à gronder de plus en plus fort, je relisais les épreuves du roman qui succèderait à celui d'André Corthis : les épreuves du *Conquérant*, « roman d'un indésirable au Maroc », le dernier roman qu'ait signé Nolly... Avec Nolly lui-même, j'avais dîné quelques jours auparavant, chez Georges Lecomte. Dîner intime, de peu de convives, sur lesquels il y a aujourd'hui deux tués à l'ennemi : le député Goujon, — et l'auteur du *Conquérant*.

*
* *

C'est une physionomie française bien moderne, bien remarquable, bien attrayante, celle de plusieurs de nos officiers coloniaux, très épris de leur métier, très « officiers » et qu'anime cependant un égal amour des lettres. Notre grand Loti en est le prototype, qui, sans doute, eût écrit des chefs-d'œuvre même s'il n'avait pas ceint l'épée et parcouru le monde sur des navires de guerre : mais d'autres chefs-d'œuvre, d'une saveur assurément moins exceptionnelle. Combien les romans

1. Mentionnons pourtant un récit européen, *A plein cœur*, paru dans *le Figaro*, mais introuvable en volume.

de Loti doivent de leur attrait aux réalités mouvantes de sa vie de marin !... Pareillement un Art Roë, moins sensible au pittoresque du monde, moins riche de verbe et d'images, s'affirma merveilleusement doué pour pénétrer, analyser, raconter l'âme du soldat, et aussi pour explorer son âme à lui, son âme d'officier, pour y démêler le sens, le goût des profonds devoirs sociaux sous l'empreinte méticuleuse des règlements militaires. Et encore un Psichari, presque adolescent, confondant, emmêlant ses impatiences de citoyen avec ses rêves de soldat, commençait une œuvre très digne d'être sauvée de l'oubli, très significative de ce qu'ajoute l'esprit guerrier à l'imagination de l'écrivain. Art Roë, Psichari, Nolly : trois officiers-romanciers, tous trois abattus après cent jours de guerre. Soulignement formidable à telle ou telle phrase de leur œuvre, où un sceptique, *avant*, pouvait essayer de distinguer la part de littérature !... O morts tout proches de nous, morts confraternels, deux fois nôtres, puisque vous nous avez donné votre génie et votre sang, quels lecteurs frémissants d'émotion, dévoués à vous écouter et à vous comprendre, une telle mort vous a préparés !

Dans cet esprit de piété attendrie — et comme on se penche pour mieux écouter les paroles d'un ami quand le médecin vous a dit en secret : « Il est condamné... » — je viens de relire l'œuvre d'Émile Nolly.

Je l'ai relue dans l'ordre même où il l'a écrite et où le public l'a connue. Qu'il serait misérable, le projet de tenter ici de la critique littéraire, à propos de cet officier tué à l'ennemi, et quand la guerre fait rage ! On écrira un jour sur l'œuvre de Nolly l'étude méditée qui lui est due ; plus tard, la justice quasi-infaillible que le public exerce sur les écrivains morts établira cette œuvre en la place qu'elle mérite. Je voudrais seulement, au cours de ces lignes forcément hâtives (tout, en ce moment, participe de l'imprévu, de l'état d'alerte des choses guerrières), je voudrais recueillir à travers cette œuvre quelques-uns de ces passages qui m'ont donné, plus que les autres, un choc au cœur, justement à cause de la guerre qui fait rage, et parce que le capitaine Détanger vient d'être tué à l'ennemi.

Mon émotion, je garantis que vous la ressentirez à votre tour.

*
* *

Le premier livre d'un écrivain restera toujours le préféré secret pour les plus fervents de ses lecteurs, même si l'auteur, après son début, a gagné plus de maîtrise. Le premier livre, c'est la première rencontre du visage aimé, le premier son de la voix qui vous deviendra familière et précieuse : c'est la découverte d'un esprit par un esprit. Et puis, dans le premier livre (surtout si c'est un roman) l'écrivain dépense avec prodigalité tout ce qu'il peut de son trésor : trésor d'observations, de sensations, de souvenirs amassés au cours de sa jeune vie, avant le jour où il décida d'écrire. Il a hâte de se délivrer ; il ignore cette savante économie qu'un œil exercé distingue aisément dans les œuvres de maturité, chez tant d'écrivains à succès. Enfin — de même que le premier dessin d'après la bosse exécuté par un élève offre souvent certains traits de sa propre ressemblance, — l'écrivain, plus ou moins consciemment, se peint presque toujours dans son premier livre.

Émile Nolly n'a pas failli à la règle. Son portrait physique et moral est dessiné dans *Hiên le Maboul*. Voici comment Hiên, pitoyable soldat annamite raillé par ses camarades pour sa maladresse et son esprit borné, voit pour la première fois celui qu'on appelle dans la compagnie : l'Aïeul à deux galons. Cet aïeul a trente ans : c'est le lieutenant, vénéré et chéri par ses soldats indigènes.

Il vit l'Aïeul qui le regardait, et une tendresse débordante envahit tout le pauvre être pour cet homme galonné d'or et casqué de blanc. Il contempla son idole : les sourcils épais, le nez quelque peu busqué au-dessus des moustaches blondes lui parurent menaçants ; mais les yeux clairs et la bouche riaient, il fut rassuré. Attentif, il dénombra les boutons dorés et mats où étincelait une ancre, s'étonna des manchettes luisantes qui tranchaient sur les manches kaki, s'émerveilla des bottes vernies et des éperons de bronze. L'Aïeul était un Dieu ! Oui... Hiên s'agenouillerait à ses pieds et lui raconterait tout avec des larmes : la nostalgie de la forêt amie, le métier militaire qui « n'entrait pas » et Maï cruelle et railleuse... »

Ce sera tout le roman : cet humble appel de l'indigène molesté vers le juste chef français, et réciproquement l'évolution de l'âme indigène sous la protection intelligente du chef. (Comparez *Pingot et moi*, le premier roman d'Art Roë.) L'Aïeul à deux galons réussira en effet à débrouiller, presque à civiliser Hiên le Maboul; mais à mesure que le pauvre Hiên se civilise, il acquiert des facultés de souffrir. Le désir obscur qu'il ressentait pour une petite « congaï » de son voisinage devient peu à peu un amour d'Occidental, l'amour jaloux, frère de la mort et qui conduit à la mort... C'est faire tort au roman que le réduire ainsi, car on serait tenté d'y voir une thèse : il n'y en a aucune, heureusement. Le ton résigné du récit accompagne au contraire, en une parfaite harmonie, la médiocrité des événements, qui sont toute la vie de l'humble tirailleur indigène. Mais l'écrivain qui a dessiné si nets les contours de son pauvre héros et nous le fait si bien comprendre, marquait dans ce premier livre le principal don du romancier : voir les êtres à fond, reconstituer tout leur moral par ce que livrent d'eux les quelques mots, les quelques gestes qu'on surprend... Pour le don de peindre les choses, si les paysages orientaux de Nolly n'égalent pas ceux de Loti, on leur trouvera cependant de la grâce et du relief. Témoin cette vision d'Annam :

Sur les hautes branches de banyans, les cigales chantent éperdument leur hymne interminable à la chaleur ; des tourterelles s'appellent doucement, d'une dune à l'autre, par-dessus les rizières ; des huppes s'amusent à lancer leur cri précipité aux échos de la forêt, qui le redisent d'une voix accablée et assourdie. Des perruches se querellent, enrouées... Il fait atrocement chaud ; les palmes des aréquiers, comme lasses, inclinent vers le sol leurs feuilles repliées et flétries ; les bananiers prennent des poses vaincues de saules pleureurs ; les cosses des flamboyants crèvent avec des détonations brusques ; les fleurs des frangipaniers tournoient et roulent dans la poussière du chemin qui ensanglante leurs lèvres blèmes, et l'on croirait qu'elles ont mâché du bétel ; les hybiscus prudents ont refermé leurs pétales autour du pistil, dont la pointe seule apparaît, écarlate, parmi les feuilles d'un vert tendre.

Sur les bords d'un étang où des lotus agonisent entre les joncs, un chœur de grenouilles maudit la sécheresse avec une éloquence bruyante. Des chiens jaunes, pareils à des renards, ont élu pour y dormir les degrés de brique de la fontaine et baignent leurs flancs

décharnés et palpitants aux flaques d'eau que le soleil n'a pas bues encore. Derrière les stores mi-levés des cases, se balancent des hamacs d'où pendent les jambes nues des fillettes.

Ainsi débutait en littérature, par un livre tout à fait remarquable, l'officier Émile Détanger. Deux ans plus tard parut un second roman, ayant pareillement l'Annam pour cadre : *la Barque annamite*. L'œuvre parut, elle aussi, dans *la Revue de Paris*. Moins séduisante que *Hiên le Maboul*, elle témoignait d'une compréhension plus approfondie encore de l'âme orientale. Le problème de l'assimilation du peuple conquis par le conquérant y était clairement posé, sans toutefois que l'auteur en voulut fournir la solution. Véritable tour de force littéraire, ce livre où le Français, l'Européen n'apparaissent au lecteur qu'à travers la vision qu'en reçoivent les yeux des indigènes... Ainsi toutes les espérances qu'avaient fait concevoir les éclatants débuts de l'officier-écrivain se confirmaient : la littérature avait gagné un romancier militaire de plus. Allait-il se spécialiser, comme un Lefcadio Hearn ou un Kipling, dans un coin défini du monde oriental? Serait-il le romancier de l'Annam?... Le sort en fut décidé, sans doute en dehors de Nolly lui-même, par une nécessité — ou un hasard — de mutation, dans les bureaux du Ministère de la Guerre.

L'auteur de Hiên fut rappelé d'Extrême Orient et envoyé au Maroc.

*
* *

Il y a des romanciers chez qui l'imagination s'hypertrophie, pour ainsi dire : ils ne peuvent plus raconter réellement le réel. Il faut qu'ils enjolivent le vrai : ou plutôt ils mélangent inconsciemment l'observé et l'inventé, même s'ils croient dresser le strict procès-verbal des choses vues. George Sand, Balzac, Zola sont des exemples de ce débordement imaginatif.

Dans les romans de Nolly, la partie imaginée apparaît plutôt comme une concession au genre que comme l'expression spontanée du tempérament. Le principal de l'aventure

est sans nul doute observé, dans l'essentiel et jusque dans les détails. Voilà pourquoi l'écrivain s'est trouvé fort à l'aise, plus encore peut-être que dans le roman, lorsque, débarqué d'Orient sur la côte marocaine, il s'est proposé, sur place, de noter ce qu'il voyait au jour le jour, hommes et choses. Bien plus : dans *Gens de Guerre au Maroc*, il s'est dépassé lui-même. Les paysages sont mieux rendus, d'un dessin plus ferme, d'un coloris plus sobre. Il a appris à choisir entre les traits significatifs, entre les notes caractéristiques ; le grave défaut descriptif des premiers livres — l'abus de l'énumération — s'atténue. Cette claire vision des caractères humains (due peut-être, outre le don naturel, au métier d'officier exercé longtemps avec conscience, avec le désir de pénétrer à fond l'âme de chaque recrue pour tirer d'elle le plus qu'elle puisse donner), cette pénétration de la sensibilité d'autrui qui est, à mon sens, la qualité la plus rare de *Hiên le Maboul*, on les retrouve, exercées et disciplinées, toutes proches de la maîtrise, dans *Gens de Guerre au Maroc*. On a lu ici même ces pages excellentes : mais on lit si vite ! Aucun lecteur ne m'en voudra si je lui remets quelques passages sous les yeux.

Le pittoresque, la couleur du monde, d'abord. Voici un aspect de Casablanca :

Du soleil : le beau soleil du Maroc, qui baigne toutes choses d'une lumière si vibrante et si caressante, dispensatrice d'allégresse et d'audace, ce beau soleil qui fait si dorés les murs croulants et bruns des vieux remparts de Casablanca, si violette l'ombre où se réfugient les mendiants, tout noirs dans leurs guenilles blanches...

La mer : la mer bleue et verte, saphir, émeraude et turquoise, qui brise contre les enrochements du môle ses volutes chuchotantes et geignantes, gifle de son écume en ébullition les blocs disjoints des jetées, tourbillone éperdument entre les digues du port, vient mourir sur le ciment de la cale ; au chant des barques entrechoquées et gémissantes, au chant des rames grinçant sur leurs tolets...

Au large, des steamers à l'ancre égrènent sur l'horizon leurs mâts que la houle abaisse et relève comme des roseaux agités par le vent. Sur la mer, sur la rade, sur la ville aux toits plats, le ciel limpide et bleu pâle, d'un bleu comme poudré d'une poussière d'or...

Et voici une arrivée de troupes à Meknès :

Les deux colonnes s'avançaient de front, à cinquante pas d'intervalle, dans l'or et le sang du soleil et de la poussière, aux sons des

clairons et des trompettes. Des goumiers d'Algérie défilèrent, au trot dansant de leurs étalons décharnés et sales, qu'ils stimulaient du tranchant de l'étrier triangulaire. Magnifiques soldats, avec leur teint de bistre, leurs prunelles graves, leurs nez busqués en becs d'oiseaux de proie, leurs pommettes saillantes, leurs lèvres minces de coureurs de bled, de gentilshommes du désert. Ils allaient, penchés en avant et presque debout entre l'arçon et le troussequin surélevés de leurs selles, dans le cliquetis des mors et des gourmettes rouillées, des sabres passés à l'étrivière, côté montoir. Les carabines enveloppées de chiffons graisseux sautaient en cadence sur leurs manteaux de satinette gris perle ; le vent gonflait leurs culottes bouffantes en cotonnade jonquille, grenat et lilas.

Puis ce furent des spahis, aussi nobles d'allure, dans leur burnous de pourpre, aussi guerriers de race, mais donnant davantage l'impression d'une troupe régulière et définitivement façonnée par la discipline du temps de paix. Puis des chasseurs d'Afrique, des engagés de vingt ans, des « bleus » de France imberbes, bien sagement rangés par quatre, bien calmes sur leurs selles réglementaires, sanglés correctement dans leurs ceintures de laine rouge. Un peu bronzés et cuits, pas mal amaigris, déjà sculptés par un mois et demi de campagne, les braves petits chasseurs d'Afrique étaient pour moi des images vivantes de ce que serait, le jour où la nation se lèverait contre l'envahisseur, notre troupier de deux ans, notre paysan et notre ouvrier, débrouillard, actif, consciencieux, ayant vomi le poison de l'antipatriotisme et occupé seulement de faire son clair devoir, exactement et proprement, à la française.

— Le premier soldat du monde, toujours ! murmurait mon camarade. Tiens ! voilà le grand chef...

Un tourbillon de cavaliers casqués et enturbannés de blanc, de tous grades, de toutes armes, de toutes nuances, trottait et galopait dans la poussière, à distance respectueuse du « grand chef », qui s'avançait, très mince dans son dolman kaki, très droit, l'air un peu las et désabusé derrière son lorgnon d'universitaire. Un maréchal des logis le suivait, tenant ferme la hampe et la lance où flottait et claquait au vent le fanion tricolore. La double haie silencieuse des officiers et des soldats accourus du bivouac s'immobilisa et salua.

Le colonel Brûlard, petit vieux desséché et grillé, à l'œil vif et malin, filait devant nous avec son état-major cramoisi et bleu de ciel et son spahi pourpre, et son étendard écarlate où s'échevelait une queue d'étalon et que surmontait un croissant d'or. Après le colonel Brûlard, le colonel Gouraud, — notre Gouraud, — très droit et très raide, harnaché à l'ordonnance du couvre-nuque aux éperons, « ressemblant, chuchotait mon camarade, à quelque brenn gaulois en uniforme colonial du XXe siècle ».

Un murmure grondait :

— C'est Gouraud...

Maintenant, une scène de la guerre marocaine, qui semble le scénario d'un conte militaire... mais non, c'est mieux : le récit a ses justes proportions, il ne gagnerait rien à s'amplifier :

A Rabat. Onze heures du matin. La poudrière du fort Rottenburg vient de sauter, à vingt mètres de notre bivouac. J'écrivais sous ma tente : j'ai été renversé brutalement, poussé par terre, et ma table et ma tente se sont écroulées sur moi. Il me semble que je n'ai pas entendu le bruit de l'explosion : je n'ai gardé le souvenir que d'une flamme aveuglante et puis de la nuit qui a succédé, nuit opaque, ténèbres d'angoisse abominable et animale qui se dissipaient lentement, tandis que crépitaient les chocs innombrables et mous de la pierraille et des moellons retombant du ciel sur le sol.

J'ai rampé, je me suis redressé sain et sauf dans la lumière éclatante du jour et j'ai couru vers le fort. Mes chefs, mes camarades, des sous-officiers, des soldats, des tirailleurs se ruaient, noirs de poudre et de poussière. Des morts étaient couchés sur le talus de la poudrière, dans les fossés de la forteresse, nus, grillés, déchiquetés, hideux... Et l'un de mes camarades, l'officier commandant ma compagnie, se souvenait qu'un tirailleur était en sentinelle sur la contrescarpe du front sud! Nous nous précipitons et nous le trouvons,— un Bambara superbe, — qui fait très correctement, à l'allure réglementaire et l'arme sur l'épaule, les cent pas au bord du trou béant que les gaz ont ouvert.

— Tu n'es pas blessé?... tu n'as rien?...

Le Sénégalais s'est mis au « garde à vous », irréprochablement, la main gauche allongée sur le fourreau de la baïonnette, le regard fixe. Il répond, suivant la formule enseignée par les gradés :

— Rien de nouveau.

Le souffle l'a jeté en bas de la contrescarpe; il s'est relevé, a ramassé son fusil, a repris sa faction : — la consigne n'avait pas changé.

Voilà, n'est-il pas vrai? d'excellente prose française, au service d'une vision claire, aiguë, brillante.

Voulez-vous maintenant des exemples de ce que fournit la même faculté de voir et de décrire, lorsque c'est à des âmes d'hommes qu'elle s'applique?

Bien plus que sa crânerie, le dévouement du soldat français est digne d'éloge.

Le dévouement allègre !... le dévouement intelligent !... Que d'exemples m'en ont sauté aux yeux, et non dix ou vingt fois, par hasard, mais cent fois, mille fois, mais à chaque heure, à chaque minute de notre course à travers le Maroc ! Artilleurs chargeant sur leurs épaules les affûts, les roues et les coffres de leurs canons que les mulets ne pouvaient, sans risque de culbute, porter sur une sente trop resserrée ;

« tringlots » s'acharnant, à demi nus, la nuque brûlée par le soleil et le torse dans l'eau jusqu'aux hanches, à désembourber leurs chariots; sapeurs du génie plongeant et replongeant dans les flots limoneux du Bou-Regreg, en quête d'une ancre coulée à pic ; matelots de Casablanca peinant dès l'aube et jusqu'à la tombée de la nuit sur les barcasses du port ; fantassins accrochant sur leur havresac le havresac d'un camarade ou d'un caporal épuisé et prêt à choir... Et tant d'autres, tant d'autres, dont la liste, infiniment diverse, est infiniment longue !...

J'ai noté ceci : ce qu'il faut à nos hommes pour déployer dans toute leur ampleur leurs facultés de dévouement, c'est une part d'initiative et de responsabilité. Ils détestent qu'on les mène par la lisière et qu'on ait l'air de les traiter en tout petits garçons, qu'on leur trace avec force détails et recommandations leur tâche. S'il leur semble n'être que des manœuvres, ils travaillent en rechignant et sans goût. Mais qu'on affecte de confier à leur adresse et à leur tact le soin d'accomplir quelque œuvre délicate, les voici tressaillant d'aise et d'orgueil et qui, loin de bouder à la besogne, y mordent à pleines dents et à plein cœur.

En somme, que vaut cet instrument de guerre, en soi-même et par comparaison avec les instruments qui lui seraient opposés? En quelle estime le tiennent les ouvriers qui l'ont employé ici à son véritable objet? En mon âme et conscience, je dis de lui, d'accord avec les gens de bonne foi qui l'ont jugé froidement : « Il est incomparable. »

A ceux qui ne savent pas ce que vaut l'épée de la France, parce qu'ils ne l'ont jamais vue frapper de la pointe et du tranchant, à ceux qui doutent, nous disons, nous qui avons vu, nous qui sommes sûrs : « Ayez confiance ! L'arme que vous nous avez remise, nous l'avons éprouvée : nous nous portons garants de sa préexcellence... Un jour, elle fera merveille, pour que demeure éternelle la patrie du beau et du bien... Haut les cœurs ! »

Après cette ferme esquisse de l'âme des soldats français, il faudrait pouvoir citer tout entier le seizième et le dix-septième chapitres du livre, intitulés : *Soldats indigènes*. C'est une galerie de portraits de nos camarades de guerre, les Arabes et les noirs : Samba Dialo, Hamdouda ben Sliman, Balkacem le courageux Kabyle, Kaddour ben Khider le Spahi, etc... Au moment dramatique que nous vivons, alors qu'une partie du rempart humain qui défend la France est faite des poitrines noires ou bronzées des Kaddour et des Hamdouda, ces courtes et profondes monographies, animées comme du Daudet et serrées comme une « observation » de savant, je défie qu'on les lise sans attendrissement... Puisez, puisez là, pour nos frères d'armes africains, cette estime et cette affection qu'ils méritent depuis si longtemps en travaillant pour la plus grande

France, sans que nous les ayons toujours équitablement récompensés...

Je veux extraire de la série au moins le portrait de Ammar ben Ammar, guerrier marocain, parce qu'il me semble un exemple absolument réussi d'analyse brève et pourtant complète d'une âme étrangère. Nolly a compris Ammar ben Ammar et nous le fait comprendre :

Il y a trois ans, Ammar ben Ammar était « dissident », c'est-à-dire qu'il s'opposait à notre pacifique pénétration et combattait, le moukhaia au poing, notre influence. Mais son caïd a cru devoir se soumettre : il a suivi l'exemple de son caïd et a regagné ses mamelons de Casbah-ben-Ahmed.

Il a, tout en gardant les moutons du douar, lié conversation avec des compatriotes qui s'étaient engagés au service des conquérants. Il a été bouleversé par le chiffre de leur solde et d'apprendre que nul caïd ne pouvait prétendre à la rogner, stupéfait par les récits que ces ralliés lui ont ressassés de leurs occupations nouvelles, enthousiasmé par la richesse et les vives couleurs de leur uniforme : il s'est fait goumier.

Aussitôt il a prouvé qu'un guerrier peut et doit être un excellent soldat. Les splendides costumes desquels on l'a revêtu, il les a brossés et lavés avec un soin jaloux ; il a fourbi ses cuirs avec acharnement, astiqué son fusil avec amour. Les heures d'exercice l'ont plongé dans l'extase : il adore ces évolutions fort imposantes de gens armés de pied en cap et s'estime honoré d'y participer par lui-même. Il entoure d'un culte dévot et muet ses chefs français qui l'ont habillé, le nourrissent et l'admettent à leurs cérémonies militaires, image d'une guerre savante et magnifiquement réglée : parce qu'il a grandi dans l'anarchie, l'ordre le confond et le passionne.

Il est allé à Fez, non point qu'il ressente pour Moulaï-Hafid une quelconque affection, ni qu'il ait des intérêts de Sa Majesté chérifienne un quelconque souci, mais ses chefs voulaient bien l'autoriser à prendre place dans leurs superbes colonnes et, tout en accomplissant l'étape, il les louait et les remerciait au fond de son cœur : il se trouvait, je vous le dis, grandement honoré.

Il a tiré sur les Beni-Snassen, sur les Beni-M'tir et autres rebelles sans honte et sans remords, avec l'unique préoccupation d'épauler selon le rite et d'ajuster son coup.

Sa vénération de ses officiers s'est accrue de les voir entraîner à la victoire des contingents si énormes et divers, ordonner si rigoureusement le départ et l'arrivée de leurs prodigieux convois, l'installation de leurs formidables bivouacs. Homme de guerre, il a jugé que les Français étaient d'incomparables guerriers : il était agréable de servir sous leurs ordres, en campagne encore plus qu'en garnison.

Pour démontrer qu'il était digne de l'honneur qu'on lui accordait,

il a marché sans murmurer, au plus fort de la chaleur et sans s'écarter jamais du rang, a fait sa faction en vieux grognard, s'est battu bravement et réglementairement, comme s'il se fût agi d'une simple manœuvre, a tiré comme à la cible, peu, mais bien.

Ammar ben Ammar, goumier, sera quelque jour tirailleur marocain. On pourra compter sur lui, en toute occasion et sous toutes les latitudes... On ne peut pas ne pas l'estimer, ne pas l'aimer.

Tel est ce beau livre, le meilleur, sans doute, qui ait été écrit sur le Maroc, depuis la conquête.

* * *

Le dernier ouvrage qu'ait publié Nolly est tout récent. Il porte la date de 1913. C'est un roman, intitulé : *Le Chemin de la Victoire*. Ce n'est pas son meilleur roman. Il n'en est pas moins bien intéressant à relire aux heures où nous sommes.

Ce n'est pas son meilleur roman, parce que c'est le moins « direct » de tous. Il contient, assez importante par la place qu'elle y occupe, une aventure imaginée : et j'ai dit que l'imagination, chez Nolly, est la servante docile, même assez humble, de l'observation. Sa fonction n'est pas impérieuse, obsédante comme chez tels grands romanciers. Ayant voulu, cette fois, que son roman eût une trame romanesque, il l'a tissée de son mieux : et le tissu n'a guère d'opulence. Les amours — platoniques ou non — de l'officier colonial Pierre Jarrier avec une cousinette, puis avec une « petite épouse » d'Extrême Orient, puis avec une voluptueuse Parisienne, manquent à la fois de nouveauté et d'intérêt... Autre effort à demi réussi de ce livre : il contient une thèse ; et l'exposé de cette thèse est organisé géométriquement. D'un côté, les réflexions de Pierre Jarrier qui « a subi l'influence de son temps : prédisposé par sa nature de romantique à se payer de mots, la phraséologie pleurarde des prétendus philantropes l'a ébloui... », qui est, en somme, parti sans vocation dans sa carrière d'officier. D'autre part, les exhortations de Louis Chambert, le « camarade plus âgé, l'ancien très écouté et très aimé », officier de vocation, celui-là, convaincu de la grandeur, de la splendeur de sa mission... Et les événements,

amours, voyages, combats se rangent autour des deux protagonistes — tels des soldats disciplinés s'alignent et s'affrontent. Comme il arrive toujours quand le romancier ne se sent pas à l'aise dans son sujet, le style a faibli. Presque plus de ces descriptions colorées qui faisaient surgir le décor oriental aux yeux du lecteur : on dirait qu'un dangereux conseiller a soufflé à l'oreille de l'écrivain cette phrase absurde, si souvent entendue : « Les descriptions ennuient *le public...* » Comme si le « public » avait marchandé sa faveur à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, à Loti !... Le style a faibli : nous ne constatons pas sans surprise que le ferme dessinateur des silhouettes marocaines que je citais tout à l'heure jette insoucieusement, pour clore son livre, cette phrase qui rappelle trop la manière d'un autre romancier :

« Et Pierre Jarrier, dont l'œuvre a fait un homme et qui a payé à l'œuvre sa dette, sourit à la vie, aux luttes et aux triomphes de l'avenir, à l'enfant blonde et rose qui sera sa femme... »

Non ce livre n'est pas le meilleur d'Émile Nolly : et pourtant je vous dis : « Lisez-le ! » L'exécution a trahi l'ouvrier : mais l'ouvrier avait une idée dans la tête ; il ressentait profondément ce qu'il a imparfaitement exprimé. Il a conté l'aventure d'un officier médiocre qui devient, par la beauté même de sa tâche, un bon officier, un militaire convaincu. Le vrai sujet de son livre, le sujet « à côté duquel il a passé », comme on dit, c'était au contraire le roman d'un excellent officier, d'un officier fervent et dévoué comme Émile Nolly lui-même, et qui souffrait de vivre dans un âge peu militaire, où tant de gens déclaraient « qu'il n'y aurait plus jamais la guerre » et que les expéditions coloniales étaient de « coûteuses folies ». Autour de l'abnégation de l'officier, la protestation permanente d'un monde de jouisseurs, la pitié railleuse des camarades civils enrichis qui vous disent (j'extrais ce passage du *Chemin de la Victoire*) :

« — Mon pauvre vieux, quelles poires, quelles pauvres poires que les officiers coloniaux ! Vous vous faites trouer la peau, vous crevez de faim et de misère dans vos satanés pays chauds; neuf sur dix d'entre vous n'atteignent jamais l'âge de la retraite. Et tout cela pour gagner un bout de ruban rouge

que mon patron me décrochera demain si je le lui demande! pour une solde dont un mécanicien de l'Ouest-État ne voudrait pas, pour des galons... »

Ainsi parlent au maigre officier, pauvre, ardent, convaincu, les gras profiteurs du temps de paix, les philosophes mâles et femelles du « vivre sa vie ! » Pour cuirassé que soit le cœur, pour solide que soit la vocation de l'officier, j'imagine que pendant les longues années qui précédèrent la lutte présente, de tels assauts, contre leur abnégation, de l'égoïsme universel, agissaient parfois sur eux comme les tentations diaboliques sur les plus déterminés des saints... Sans doute, ils se reprenaient aussitôt; ils se réfugiaient dans la citadelle de leur conscience; ils repoussaient les voix tentatrices :

Que voulez-vous de moi, trompeuses voluptés?

Mais si l'on ressuscite par la pensée ce qu'était la France au temps si proche — et si lointain — qui a précédé la guerre de 1914, on comprend combien de drames intérieurs ont dû se jouer dans tant d'âmes d'officiers, alors que leur rôle dans la société française apparaissait à une partie de la nation, étrangement aveuglée, comme une archaïque et inutile survivance d'âges heureusement abolis !

L'auteur a « passé à côté » de ce drame ; mais ce qui en reste dans le livre suffit à lui valoir aujourd'hui un intérêt singulier. Outre le morceau typique que je citais tout à l'heure, j'en veux extraire encore ce passage auquel les événements actuels donnent une tragique actualité.

— Vois-tu, Pierre, je suis allé en Allemagne. J'ai vu les Allemands se préparer en silence à la guerre, s'armer, s'exercer ; j'ai lu tous les articles des journalistes gallophobes qui dénoncent notre faiblesse et notre impéritie et convainquent la nation allemande de la nécessité de nous écraser. Alors, je voudrais que notre pays aperçoive le danger et qu'il s'arme lui aussi. Je voudrais que chacun travaille à faire notre France plus forte, s'instruise pour mettre de notre côté toutes les chances de succès... Ah ! si tels pacifistes que je connais pouvaient vivre seulement trois mois parmi les bourgeois et les artisans prussiens !... »

Ces lignes prophétiques, publiées en 1913, ont été vraisemblablement écrites en 1912...



Le Chemin de la Victoire, dans l'œuvre d'Émile Nolly, marque une de ces crises que tous les artistes ont subie pendant qu'ils s'efforçaient de conquérir la maîtrise. Il essaya d'y élargir sa manière, d'utiliser, pour ses constructions, des matériaux plus divers, d'ajouter à l'observation pure et simple, cette « observation au delà » qu'est la vie imaginée, devinée par le vrai romancier : l'imagination disciplinée n'est, en somme, que la faculté de concevoir ce qu'on n'a pas observé, d'après ce qu'on a observé. Son essai ne fut pas absolument réussi : mais il n'aurait pas été superflu pour le développement ultérieur de son œuvre si la mort du soldat n'avait pas si tôt guetté le romancier. Nos lecteurs en trouveront la preuve précisément dans ce *Conquérant* que la *Revue* commencera de publier dans le numéro du 15 décembre prochain.

Il y a plus d'un an que Détanger m'en fit parvenir le manuscrit. J'en pris connaissance au cours des vacances de 1913 : et je fis aussitôt savoir à l'auteur que je le publierais. Si je ne l'avais pas trouvé digne d'une *Revue* qui a fait connaître presque tous les meilleurs romanciers de l'heure actuelle (et qui achève dans le numéro présent une sorte de chef-d'œuvre, *le Pardon prématuré*, d'André Corthis) — je l'aurais déclaré franchement à Émile Nolly : il était de ceux qui ne redoutent pas la vérité, dite les yeux dans les yeux... Mais, justement, le manuscrit du *Conquérant* me plaisait beaucoup. L'expérience du précédent roman avait servi l'auteur. L'imagination, assouplie par l'effort, jouait cette fois sans maladresse, évitait les intrigues compliquées, utilisait ingénieusement toutes les notations accumulées par l'observation des *Gens de Guerre au Maroc*. Délivrée du souci de la thèse, la faculté de peindre les hommes et les lieux s'épanouissait. Surtout la galerie des personnes, des âmes, montrait une richesse incomparable. Je ne sais quoi de plus mûr, de mieux averti de tous les grands problèmes sociaux et des conditions matérielles de la vie, s'affirmait : fruit de l'âge, sans doute ; avez-vous remarqué que les militaires gardent souvent, plus longtemps que d'au-

tres, une étrange juvénilité? Bref, *le Conquérant* me sembla un récit où l'on admirerait toutes les qualités de Nolly déjà connues, avec quelque chose de réussi, de fini, que nul de ses romans n'avait encore donné.

Des mois passèrent, presque toute une année, sans que j'eusse l'occasion de revoir l'auteur, qui fut à cette époque rappelé du Maroc à Paris... Puis, ce fut, au commencement de juillet, ce dîner chez Georges Lecomte, où nous nous rencontrâmes. Je relisais alors les premiers placards du *Conquérant*, que l'imprimeur composait : ce roman paraîtra *exactement au tour prévu* ; la douloureuse actualité n'y change rien et je pense que l'âme scrupuleuse de Nolly eût trouvé bon qu'il en fût ainsi... La figure maigre et busquée du capitaine s'éclaira un instant aux compliments sincères que je lui fis : nous établîmes nos conventions pour le va-et-vient des épreuves. Je sens encore — au moment ou nous nous quittâmes — la pression de cette main longue : la fièvre des colonies laissait comme un feu dans les doigts secs.

Quelques semaines après, la guerre éclata. Le capitaine Détanger partit presque aussitôt pour la frontière lorraine, Il fut blessé, une première fois légèrement, vers le 10 août; il le fut mortellement, le 31 du même mois.

J'emprunte à la notice émouvante, paternelle, que Louis Ganderax vient de lui consacrer, le récit de la fin de ce brave, récit fait bravement par son propre frère :

« — ... Oui, monsieur, dans une tranchée, où pleuvaient les projectiles allemands, une balle, une balle de shrapnell, sans doute, l'atteignit derrière l'épaule, près de la nuque. Il put avertir son commandant qu'il se sentait gravement touché : « N'en disons rien pour ne pas troubler ma compagnie... » Là-dessus, il se retira discrètement... Aidé de deux hommes, une fois sorti de la zone dangereuse, il se fit asseoir au pied d'un arbre et crayonna quelques lignes, sa dernière pensée, à l'adresse de sa famille. Trois jours durant, à l'hôpital de Blainville-sur-l'Eau, il suffoqua, il cracha le sang. Les Dames de la Croix-Rouge assistèrent son agonie ; un caporal infirmier, prêtre, lui donna les sacrements... Le 5 septembre, on l'inhuma

au cimetière, dans une fosse numérotée... Ainsi pourrons-nous le ramener, plus tard, pour l'enterrer auprès de mon père : c'est notre seule consolation... Ma mère? Ma mère est à Lyon, notre ville d'origine, entourée de mes quatre sœurs, bien affligée, courageuse, un peu inquiète... Mon frère aîné, capitaine d'infanterie, se bat quelque part, dans le Nord ; mon frère cadet, sergent de réserve, se bat quelque part, dans l'Est... Moi, monsieur, je suis maintenu ici, jusqu'à nouvel ordre, mobilisé sur place ; on a jugé ma présence nécessaire ; nous travaillons, à l'heure qu'il est, pour l'État.

« — Et que fabriquez-vous?

« — Des obus. »

« Voilà une famille française, conclut Ganderax. Voilà comment se porte le deuil d'un officier français... »

*
* *

Ici, dans cette maison qui fut la sienne, nous porterons son deuil en lui rendant les honneurs littéraires, après les autres, les militaires, qui lui furent rendus le 5 novembre, sur « la fosse numérotée » d'où la piété familiale ira l'exhumer après la victoire.

L'œuvre de l'écrivain, brusquement arrêtée par la mort du soldat, demeure assez considérable, pour sauver son nom de l'oubli. Avoir signé *Hiên, la Barque annamite, Gens de Guerre au Maroc* et *le Conquérant*, c'est un titre meilleur à survivre que d'avoir entassé vingt de ces romans « parisiens » qui déjà semblaient insupportables en pleine paix, et dont aujourd'hui je défie quiconque d'achever même une page.

Nous avons le sentiment qu'à l'heure présente, une époque de la vie française vient de se terminer et qu'une autre se prépare. Eh bien ! de la période achevée en juillet 1914, il sera impossible de faire l'histoire — ou militaire, ou littéraire — sans évoquer l'éclatante pléiade d'officiers-écrivains qui nous ont renseignés sur l'âme patiente et laborieuse de notre armée, pendant les années, pour elle si difficiles, qui précédèrent l'événement. Et dans cette pléiade, le nom d'Emile

Nolly brillera purement, comme brillait le regard aigu de ses yeux.

Je trace les lignes de ce dernier hommage en un lieu du Camp retranché de Paris, tard dans la soirée... La guerre m'a fait reprendre ces galons de capitaine, qui, sur les manches de Nolly, signifiaient chacun tant d'efforts, une si longue dépense pour consolider la Patrie !... Il est tard : je suis probablement le seul de ma batterie qui ait encore les yeux ouverts et sa lampe allumée. Et tous, je pense, officiers et soldats, dorment tranquillement, sachant bien que, s'il y a une alerte nocturne, ce ne sera cette foi ssans doute qu'un utile exercice...

Il n'en fut pas toujours ainsi, depuis la mobilisation, dans ces plaines, ces coteaux, ces vallées dont les défenses ceinturent à longue distance la capitale française. Deux mois sont à peine écoulés depuis les nuits où nous ne dormions que d'un œil, les vêtements tout prêts à côté de nous, le revolver chargé à portée de la main. La vaillance des armées de première ligne a épargné à Paris l'horreur de l'invasion : des héroïsmes de jeunes soldats, de jeunes sous-officiers sous les ordres de jeunes chefs comme Nolly se sont interposés victorieusement entre la Ville et les Barbares... O chers morts, plus chers encore que ceux qui survivent, et qui pourtant ne sont pas moins prêts que vous au don de leur vie, — chers jeunes morts des premières batailles, soldats des classes actives, soldats des premières classes de la réserve, vous qui avez soutenu l'effroyable choc initial et qui l'avez rompu sur les os de vos poitrines, — et vous, les officiers qui avez conduit ces héros, vous que la mort chercha obstinément à travers leurs rangs, — cette couronne glorieuse que la France vous tressera demain, Paris vous la doit déjà.

MARCEL PRÉVOST

L'ÉPOPÉE AU « JOURNAL OFFICIEL »

... Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

THÉOPHILE GAUTIER

Depuis sept ou huit semaines[1], je lis dans les journaux, par extraits, et *in-extenso* à l'*Officiel*, les noms des officiers et soldats qui sont portés à l'ordre du jour de l'armée, ou proposés pour la Légion d'honneur et la Médaille militaire. A chaque nom est annexé un bref résumé des motifs de la citation ou proposition. Je ne sais pas de lecture plus émouvante que celle de ces documents administratifs : on est subjugué d'admiration, touché aux larmes devant la hauteur de courage, la plénitude d'abnégation dont le détail illumine tous les deux ou trois jours les colonnes du *Journal officiel*, réservées d'ordinaire à de plus froides grisailles. C'est là qu'on voit jusqu'où va l'énergie de l'homme, le dévouement du Français. Mais peu à peu, mon émotion morale et patriotique s'est convertie en émotion esthétique. Une impression de poésie m'a pénétré : j'ai senti que je me trouvais en face d'une grande épopée.

De la poésie à l'*Officiel*, c'est invraisemblable; et pourtant cela est. Oui, une épopée française s'écrit dans l'*Officiel* par d'anonymes rédacteurs qui ne songent guère à être des poètes.

1. Septembre-octobre 1914.

Leurs notes, si concises, si sèches, prennent, en s'ajoutant les unes aux autres, l'ampleur d'une *Iliade* ou d'une *Chanson de Roland*. Un souffle épique passe à travers l'interminable file des laconiques citations ; elles ont dans leur précision sans art une puissance d'évocation énorme.

Peu d'adjectifs, et peu variés, et qu'on ne va pas chercher loin : tel a fait preuve d'une énergie « remarquable »; tel, de qualités militaires « brillantes ». Parfois l' « admirable » est lâché ; mais j'ai appris à m'en défier : il signifie en général que le héros est mort, ou n'en vaut guère mieux.

J'aime cette économie d'adjectifs : « ce sont les faits qui louent ». Mais ne vous attendez pas que les faits nous seront racontés comme par un écrivain. Il n'y a pas de « littérature » là dedans : il s'agit d'énoncer pourquoi un militaire est considéré par ses chefs comme ayant bien fait. Rarement le lieu est désigné (je ne dis pas seulement le nom de la localité, mais aussi le caractère du paysage) ; peu nombreux sont les détails. Nous saurons que celui-ci s'est bien conduit « dans des circonstances difficiles », ou « particulièrement difficiles », et que par l'élan, la résistance ou la mort de celui-là un « résultat » a été obtenu. La sévérité plus que classique de cette discrétion militaire envoie toute la lumière sur la beauté morale de l'acte.

La description, la narration sont réduites aux mots strictement indispensables pour définir cette beauté. Mais il arrive que pour la faire entendre, il faut dire le moment, la circonstance, le terrain qui ont forcé l'homme à se montrer ; et dans la tonalité générale, le moindre mot qui particularise, qui situe, prend un relief extraordinaire. Ainsi sort insensiblement de ces frustes notations l'image saisissante de la guerre, avec tous les aspects et toutes les formes que la topographie, l'armement et la tactique imposèrent à la souplesse du courage français dans les campagnes de Belgique et de France. Stendhal aurait goûté cette épopée moderne ; la matière eût transporté son âme « espagnole », comme il disait, c'est-à-dire avide d'héroïsme, et le style eût satisfait son esprit précis encore plus que celui du *Code civil*.

Je vais trier quelques exemples. Mais qu'on ne croie pas que j'admire moins ce que je ne cite pas. Tout est également

grand ; tout est diversement grand. Chaque trait individuel a sa beauté originale.

*
* *

Voici d'abord les attitudes traditionnelles, et en quelque sorte classiques, de l'héroïsme militaire, celles que nous avons dans les yeux, qui, par le livre ou l'image, nous ont fait battre le cœur dès l'enfance : c'est la *furia* française, la témérité chevaleresque, l'élan endiablé, la course folle à la mort, le chef qui, l'épée en l'air, d'un geste large, entraîne son régiment à l'assaut, le soldat qui, dans la mêlée, saisit le drapeau ennemi, les mourants forcenés qui crient encore leur enthousiasme et leur amour de la patrie, etc.

Tel le « lieutenant-colonel d'Uston de Villereglan, commandant le 325e régiment de réserve : tué le 20 août 1914 à la tête de son régiment, où, debout en avant de la chaîne des tirailleurs, il tenait son képi à bout de bras, en criant : *En avant!* »

Tel le « brigadier Voituret, du 2e régiment de dragons : au combat du 29 août 1914 s'est montré plein de hardiesse et d'entrain. Blessé mortellement d'un éclat d'obus, a fait preuve d'un courage admirable, criant : *Vive la France! je suis content, je meurs pour elle!* a expiré en essayant de chanter *la Marseillaise.* » (N'est-ce pas le pur sublime, ce dernier trait ?)

Tel encore le maréchal des logis Duffaud, du 2e hussards, pour qui le *Journal officiel* donne une belle note réaliste : ce sous-officier, « lorsqu'il était à terre, et *se tordant sur le sol,* criait encore à pleins poumons : *Vive la France!* »

A côté de ces figures d'un dessin fougueux, mouvementé, moderne, nous trouvons des guerriers blessés ou mourants qui ont la sérénité, la simplicité de l'art antique : des profils d'impassibilité stoïque, des gestes d'un symbolisme large et lumineux comme on en voit aux frises des temples grecs ou dans les vers de Sophocle, des mots d'une grandeur aisée et familière, à la Plutarque.

« Camedon, sergent au 142e régiment d'infanterie : au

combat du 18 août, ayant vu tomber son chef de section, a essayé de ramener le corps de son officier, malgré un feu terrible de mitrailleuses; avec un calme et un sang-froid admirables, *il a déposé le corps de son lieutenant auprès d'un arbre, face à l'ennemi...* (et a continué de combattre). »

« Clavier, caporal au 152e régiment d'infanterie : frappé d'une balle qui lui avait coupé l'index de la main droite, a répondu à son chef de bataillon qui lui disait que sans index, il ne pourrait plus tirer : *Mais si! mon commandant, je tirerai avec l'autre doigt.* »

Le chef de bataillon Penicot, frappé d'une balle au front, dit à sa section : *Continuez à combattre, ne vous occupez pas de moi. Je vais mourir.*

L'ironie française adoucit le calme antique dans le dernier mot du capitaine Gervaix, du 5e régiment du génie. « A été tué le 25 septembre..., au moment où après la reconnaissance d'un bois qu'il avait reçu l'ordre d'organiser défensivement, il revenait vers sa compagnie sous un feu d'infanterie intense, disant à l'officier qui l'accompagnait : *Ne nous pressons pas, les fantassins pourraient croire que nous avons peur.* »

On ne sait que choisir entre tant de prouesses; et on se laisserait aller aisément à faire une de ces énumérations épiques comme on en trouve dans *l'Iliade* et dans *la Chanson de Roland.*

Le lieutenant de hussards Roman charge avec son peloton un escadron allemand et tue de ses mains le chef ennemi. — Le sergent Sainval, seul sur une route, est chargé par douze dragons prussiens : il en tue deux, et met le reste en fuite. — Le brigadier Paganel, des chasseurs à cheval, a les deux yeux crevés par une balle : retrouvé plusieurs heures après par son chef, il commence par rendre compte de ce qu'il a vu dans la tranchée ennemie avant d'être blessé. — Le médecin major Poirée, les joues perforées par une balle et ne pouvant plus s'alimenter, continue son service sur la ligne de feu. — Le trompette Houimé donne son cheval à son officier démonté. — Le tirailleur tunisien Merzouk-ben-Embarek emporte un blessé qui est tué dans ses bras; il le lâche, pour aller chercher « à cent cinquante mètres des lignes ennemies » son lieutenant blessé, et le transporte « sur une distance de deux cents

mètres sous une pluie de balles »; puis, resté tout seul avec lui, il « réussit à le conduire à l'ambulance après six heures de marche en pays occupé et déjà parcouru par l'ennemi. » — Le sous-lieutenant Maillard et le sergent Meyer-Lavigne, de l'infanterie coloniale, « le porte-drapeau du régiment s'étant noyé, se sont jetés à la nage malgré le feu de l'ennemi et ont réussi à sauver le drapeau. » — Le soldat Doiseau, du 85e régiment d'infanterie, « restant le dernier de sa section sur un pont battu par les balles et les obus, a arrêté pendant un moment à lui seul le mouvement de l'ennemi sur la route... » — Le capitaine Roze des Ordons, blessé, incapable de se mouvoir, s'assied au milieu de sa troupe sous les obus et continue de commander ; le colonel Cros se fait porter en voiture ; le commandant d'artillerie Wahl, ne pouvant plus monter à cheval, s'installe sur un avant-train, où il reste pendant plusieurs jours.

Mais voici qui est digne des temps de « la guerre en dentelles » : le sous-lieutenant de Fayolle, qui sort de l'École, « au combat du 22 août, a mis ses gants blancs et son plumet de Saint-Cyrien pour conduire sa section à l'assaut, et a été tué à la tête de sa section. » Est-il rien de plus frais, de plus tendre, de plus touchant que cette crânerie insouciante d'un jeune officier qui s'est fait beau pour sa première bataille? Il faut à toute épopée un héros enfant, téméraire et charmant, qu'on ne peut voir sans larmes fauché dans sa fleur. C'est Euryale dans Virgile ; ce sera chez nous le petit Fayolle avec ses « gants blancs » et son « plumet », symbole impérissable de vaillante allégresse et de grâce héroïque, délicieuse figure de la Jeunesse courant à la mort pour la Patrie.

* * *

La guerre moderne est quelque chose d'énorme, étrange et compliqué. Toutes les inventions de la science et de l'industrie ont été exploitées pour l'œuvre de destruction, et forcées de donner tout leur rendement de violence. La physionomie traditionnelle des combats en a été altérée : elle subsiste pourtant çà et là, et des Van der Meulen, des Wouwermans, des

Gros ou des Neuville se dessinent sur quelques points de l'immense champ de bataille, tandis qu'ailleurs reparaissent des formes plus antiques de la guerre, des formes barbares, et presque primitives, et qu'ailleurs des visions inconnues surgissent ; les machines nouvelles donnent lieu à des applications non expérimentées des vertus militaires. Ici, c'est le combat de cavaliers auprès d'un pont, le bivouac à la lisière d'une forêt ; là se développent les lignes géométriques des tranchées, parallèles, redans, qui évoquent le temps des Vauban et des Cohorn ; là, c'est la mêlée sauvage, à coups de couteau, à coups de crosse, à coups de poing; et là semblent se réaliser des rêves de Wells.

Voici onze cyclistes appuyant cinq cavaliers pour l'attaque d'une quarantaine de dragons ennemis. Voici un chauffeur qui donne la chasse à une automobile suspecte et qui réussit « par une manœuvre hardie et précise à la culbuter dans un fossé ».

Un jour l'état-major d'une division de cavalerie est surpris : tumulte. Un capitaine d'état-major prend un fusil, fait le coup de feu avec quatre hommes « pour permettre de sauver les papiers du corps ». On porte en hâte dans une automobile le général qui, au premier instant, a été blessé à mort ; et le sergent Baron avec le soldat Georgelin, « manœuvrant avec sang-froid sous une grêle de balles », arrivent à emmener la voiture et leur chef.

Un aérostier, en observation dans un ballon captif, survolé par un avion, continue son travail sous les bombes qui descendent du ciel.

Il y a aussi les aviateurs qui continuent de voler avec un appareil percé de dix balles, comme Quennehen; ou « dans des circonstances atmosphériques très difficiles » (vous entendez bien quel ouragan cela signifie), comme Brindejonc des Moulinais; ou qui, blessés à mort, comme le sénateur Reymond, ont l'énergie de ramener leur machine et de donner en expirant les renseignements qu'ils ont recueillis.

« Didier, adjudant pilote aviateur; Martin, sergent aviateur : obligés d'atterrir par suite de panne de moteur dans une région tenue par l'ennemi, ont brûlé leur appareil, et, emportant avec eux tous leurs documents, ont rejoint leur escadrille

après une marche forcée de cent kilomètres en trente heures, en traversant deux rivières à la nage, et en rapportant, malgré la présence dans la région parcourue de forces ennemies importantes, des renseignements nombreux et précis recueillis en cours de route. »

Le téléphone et le télégraphe ont leurs héros, comme le sapeur Guyoux. « Le 22 septembre, étant à son poste dans une mairie, a dit simplement après la chute d'un obus lourd sur l'édifice : *J'interromps la conversation pendant quelques minutes; je vais descendre dans le sous-sol, d'où je pourrai rétablir la communication.* Au bout de peu de temps le téléphone fonctionnait à nouveau. »

Que nous voilà loin d'Homère et de Plutarque, si nous regardons les armes ! mais que nous en sommes près, si nous regardons les cœurs! L'homme est, dans la guerre, ce qui ne change pas.

Cette lutte prodigieuse où les batailles durent huit jours ou six semaines, et qui finit par n'être plus qu'une bataille sans arrêt, se résout d'autre part en une multitude d'actions partielles que relient les conditions générales du combat et la pensée du chef. Les armées s'égrènent, s'éparpillent, se défilent ; ce sont partout de petits groupes qui profitent de tous les avantages de terrain. L'individu, si fortement encadré qu'il soit, se bat pour son compte, est excité à mettre en œuvre toutes les valeurs de ses muscles, de ses sens, et de son esprit.

Ce n'est pas que le *Journal officiel* nous laisse perdre de vue les ensembles. Par échappées, nous découvrons l'immense front de bataille qui s'étend de Verdun à Compiègne et de Noyon à Lille : ainsi quand le lieutenant de Saint-Didier, du 18e régiment de dragons, avec un maréchal de logis, deux brigadiers et une vingtaine de cavaliers, longe le front allemand et « délimite le contour des lignes ennemies sur une longueur de près de cent cinquante kilomètres ».

Les citations de généraux, de corps d'armée, de régiments, nous donnent aussi des mouvements de masse et des images d'ensemble. Le général Bataille, tué « au milieu des chasseurs des 28e et 30e bataillons » sur une position battue « par l'artillerie de gros calibre »; — le général Franchet d'Esperey main-

tenant pendant deux semaines, « dans des circonstances très difficiles », le premier corps « en ordre et prêt à attaquer partout où il le fallait » ; — le général Hache prenant « à l'improviste et sous le feu de l'ennemi le commandement d'un corps d'armée fort atteint sous le double rapport physique et moral », le refaisant en plein combat et lui communiquant la force de repousser l'ennemi ; — les généraux Petain et Lavisse soutenant pendant quatorze jours des attaques répétées de jour et de nuit, et « le quatorzième jour, malgré les pertes subies », prenant définitivement l'ascendant sur l'ennemi ; — le 149e régiment d'infanterie s'emparant d'un village dans la nuit du 13 au 14 septembre, l'abandonnant « à la suite d'un violent bombardement dans la matinée du 14 », le prenant de nouveau « dans la soirée du 15 », et s'y maintenant depuis, malgré les attaques incessantes d'infanterie et le feu de la grosse artillerie, repoussant le 19 l'assaut d'une brigade entière qui arrive jusqu'au milieu du village, et s'installant à la fin dans les tranchées de l'ennemi « au nord de la localité » : ces citations, et d'autres pareilles, nous découvrent des champs de bataille étendus.

Les actions collectives se dégagent parfois d'une suite de citations individuelles : cinq officiers et soldats portés à l'ordre du jour permettent de reconstituer l'affaire du 19 septembre que la citation générale du 149e déclare si glorieuse pour le régiment. Deux bataillons presque cernés dans le village par la brigade allemande, lui tiennent tête « de cinq à dix-sept heures », et la refoulent enfin, enlevant les maisons une à une, rue par rue, dégageant à la baïonnette le front sud du village et faisant cent cinquante à deux cents prisonniers.

Mais par la nature même de ces listes de récompenses militaires, ce sont les actions épisodiques, les faits individuels qui sortent en pleine lumière : c'est le fouillis le plus tumultueux, le plus pittoresque, le plus grandiose de corps qui se démènent diaboliquement à travers la fumée, la poussière et l'incendie des obus.

Cavalier mettant pied à terre pour rassembler des fuyards et les ramener en avant ; — observateur juché dans un arbre, et qui y reste « un bras brisé, shrapnels dans les jambes, un pied fracassé », continuant son service ; — officier blessé, qui

attache sa jambe brisée sur l'autre jambe, et pris par l'ennemi, trouve moyen de faire des signaux pour diriger nos soldats dans une attaque de nuit ; — fantassin emportant à lui seul une mitrailleuse sur son dos pour la dérober à l'ennemi ; — artilleurs acharnés à servir leurs pièces sous le feu le plus intense, continuant, blessés, d'apporter les munitions, le dernier pointeur demeurant auprès de son canon « coincé sur le frein par les projectiles allemands », et faisant partir le dernier obus ; ou, d'autres fois, refusant d'abandonner leurs pièces, malgré les obus qui pleuvent et l'infanterie ennemie qui avance, les arrachant des fossés bourbeux et des terres détrempées, essayant de couper les traits des chevaux morts, de faire avancer de nouveaux attelages, au milieu du tumulte des bêtes qui se cabrent et des caissons qui prennent feu, s'attardant encore à quelques centaines de mètres de l'ennemi à réparer ou remplacer le timon d'un avant-train ; — chauffeur restant au volant d'un camion en feu, et arrivant à le séparer du convoi qui risquait de sauter en entier ; — sapeur portant des charges de mélinite au pied d'une maison crénelée d'où part une fusillade violente, et réussissant à la faire sauter ; — régiment laissé en arrière par la « disparition » de l'officier de liaison et s'ouvrant passage à travers la cavalerie allemande par quarante-huit heures de combat ; — sous-lieutenant de chasseurs à cheval, en reconnaissance avec un sous-officier et six cavaliers, rentrant au corps après avoir sabré quinze uhlans et passé deux rivières à la nage ; — cavalier séparé de son corps pendant trois jours, entouré par un peloton ennemi auquel il tue deux hommes, échappant dans un bois à une autre rencontre, passant une rivière à gué sous les balles, et rejoignant après soixante-douze heures son escadron « sur un cheval de prise » ; — compagnie séparée de son régiment, qui passe à travers l'armée allemande, toujours marchant ou combattant, se coulant dans les bois, évitant les ponts qui sont gardés, et franchissant les rivières à gué ou à la nage, exterminant les patrouilles allemandes, se dérobant aux forces supérieures, et qui rejoint l'armée française au bout de quinze jours, à je ne sais quelle distance de son point de départ ; — officiers d'état-major qui, dans une ville ouverte, surpris par la cavalerie allemande, organisent la défense d'un

pont avec les territoriaux de la manutention de la gare, et tiennent deux heures contre la fusillade, les mitrailleuses, et même « du canon à deux cents mètres » ; — cadavres allemands s'entassant durant des jours devant les tranchées des tirailleurs coloniaux ; — capitaine tenant avec sa compagnie dans une ferme pendant huit jours « contre un bombardement d'artillerie et contre des attaques d'infanterie lancées à cinquante mètres de distance, et ne laissant derrière eux quand ils se retirent que des murs croulant et menaçant de les ensevelir »; — caporal français cerné dans un bois pendant qu'il rapportait le corps d'un officier tué, et se débarrassant à coups de crosse d'une douzaine d'hommes ; — fantassin pris par quinze Allemands et qui trouve moyen de les mener dans nos lignes où à son tour il les prend ; — soldat s'élançant en avant de sa section pour couper avec une cisaille les fils de fer barbelés ; — sous-lieutenant foudroyé par un courant électrique au moment où il entraîne ses hommes à l'assaut d'une position ; — conducteur blessé, démonté, qui en se retirant sur un terrain sillonné d'obus, voit une voiture de munitions abandonnée, saute sur un des chevaux, et pousse dans nos lignes l'attelage exténué qui s'arrête à chaque pas ; — sapeur qui se porte hors de la tranchée, à la lisière d'un bois occupé par l'ennemi, et y demeure seul pendant six heures sous la grêle des balles et le feu de l'artillerie, pour installer une fougasse dont par deux fois il répare le cordon détonant coupé par les obus ; — maréchal des logis de hussards pénétrant seul dans une grotte où il se trouve en face de cinquante-deux Allemands, qu'il fait prisonniers : de tout cela, et de ce que je laisse, quelle vision prodigieuse se compose, qui dépasse les imaginations d'un Michel-Ange, d'un Shakespeare ou d'un Delacroix ! Comme s'étale à nos yeux, dans son mouvement et dans son décor, la grande épopée que nos enfants sont en train d'écrire, avec les Anglais et les Belges, des Vosges à l'Aisne, et de l'Oise à l'Yser.

Il n'y a pas d'épopée sans comique : nous demeurons trop foncièrement classiques pour manquer aux règles. Certains épisodes mêlent une note plaisante dans la sévérité sublime du poème. Le brigadier Monier, des chasseurs à cheval, s'en allait sur une route, monté sur un cheval de réquisition : il

rencontre un fantassin ennemi qui le met en joue. Il veut le sabrer, mais impossible! il n'arrive pas à pousser son cheval; quoi qu'il fasse, la rosse n'obéit pas. Il faut qu'il mette pied à terre, pour courir sur l'Allemand, qu'il tue à coups de sabre.

Ailleurs, du côté de Verdun, le gendarme réserviste Brocard conduisait en prison trois délinquants français. Il traverse une zone que parcourent les patrouilles allemandes; il en rencontre une. Alors, il ramasse des fusils appartenant à des blessés; il en arme ses prisonniers; il en prend un lui-même et il réussit à se dégager après avoir mis une dizaine d'ennemis hors de combat. Cela fait, ses prisonniers lui rendent leurs armes, et s'en vont avec lui à la prison. J'imagine que cette façon galante de s'y présenter aura abrégé leur détention.

L'anecdote est piquante, mais elle a un sens profond. Pendant que les armées alliées défendent la liberté du monde, nos trois mauvais sujets combattent pour leur droit d'aller en prison. La liberté, n'est-ce pas ne dépendre que de la loi, la loi de son pays? Dans la geôle française où la loi française les enfermait, ces prisonniers étaient des hommes libres plus que si la violence étrangère leur eût donné la clef des champs.

*
* *

Dans l'épopée de l'*Officiel*, comme dans toute œuvre authentiquement française, la beauté pathétique se double de la vérité psychologique. Sans doute, on pourrait penser que les citations à l'ordre du jour et les propositions pour les croix et médailles ne nous livrent que la psychologie de l'état-major qui apprécie les mérites. Mais le nombre prodigieux des faits cités prouve l'esprit général des troupes, en même temps que le consentement unanime de l'opinion, les inductions qu'on peut tirer des lettres des soldats et des anecdotes des journaux, manifestent l'accord intime de la nation, de l'armée et du commandement. Les chefs n'imposent pas leur conception du courage : ils se bornent à extraire de la masse des actions

individuelles celles où s'exprime le mieux, en sa physionomie originale, l'âme française d'aujourd'hui, qui vit aussi en eux.

Tout au plus ont-ils aidé efficacement leurs hommes à résister à l'attrait romantique et mortel de l'exploit brillant, mais stérile, où l'individu, insoucieux du résultat militaire et national, ne cherche qu'à étaler fastueusement son mépris de la vie. Ils les ont rendus sourds à certains appels d'un honneur égoïste qui nous a coûté cher souvent dans le passé. Eux-mêmes, ce n'est pas pour se faire un nom qu'ils travaillent, ces grands chefs anonymes : ils demandent aussi à tous les officiers et soldats de se dépouiller de toute ambition personnelle, de ne penser, comme eux, qu'à la patrie. Les actions véritablement belles, et tout à fait pures, sont celles qui servent à quelque chose dans la grande entreprise du salut national. Le reste n'est que vanité.

Ce n'est pas que ces chefs ne sachent saluer, dans des circonstances exceptionnelles, certaines témérités extrêmes : ils ne seraient pas Français, s'ils n'étaient sensibles à la beauté de certaines morts qui paraissent splendidement inutiles. Le sont-elles, au fond? En fait d'héroïsme, il faut qu'il y ait parfois trop pour qu'il y ait toujours assez. Certaines folies chevaleresques éclairent les sommets du sacrifice, où peu de pieds peuvent se poser ; en indiquant à tous jusqu'où l'on peut monter, ils inspirent à chacun une envie généreuse de ne point rester trop bas.

La griserie de la bataille, le défi hautain ou joyeux à la mort, impardonnables à l'ordinaire chez le soldat exercé, surtout chez le chef qui a charge de vies humaines et qui doit un compte sévère à la patrie de leur emploi, sont une grâce chez un sous-lieutenant à sa première affaire. Qui aurait le cœur de reprocher au petit Fayolle ses gants blancs et son plumet, qui l'ont fait tuer? Peut-être sa juvénile imprudence a-t-elle privé le milieu du XXe siècle d'un Castelnau ou d'un Maunoury; mais dans le mélancolique regret de tant de valeur perdue, nous n'accusons que le sort, et nous chérissons dans la victime le sang de la race, l'âme de nos fils.

Des sacrifices pareils, il en fallait : mais il fallait qu'il n'y en eût pas trop. Ils sont beaux comme rares, et à condition de rester rares. La note dominante et caractéristique des

actions d'éclat enregistrées à l'*Officiel*, c'est quelque chose de sérieux, de réfléchi, de mûr. Pas d'emballement irraisonné ; par de vaine fanfaronnade. Tous les défenseurs de la France, du soldat de seconde classe au commandant d'armée, savent ce qu'ils font, et ce qu'on leur demande. Aucun effort ne leur coûte, mais il faut que cet effort serve. On se fait tuer gaiement, mais on a un but en se faisant tuer. Ce but est bien médiocre souvent : c'est la capture d'un cheval « harnaché », c'est un caisson à dégager, c'est une demi-douzaine de uhlans à sabrer, c'est dix mètres de terrain à gagner ; mais chacun sait que ce succès infime, répété une infinité de fois, fera la somme désirée : la victoire.

Les deux mots qui reviennent constamment dans les citations, c'est « résultat » et « réussir ». Ils signifient qu'aucune goutte du sang de France ne doit être versée en vain. Bien significative aussi est la liste des qualifications annexées par le commandement à chaque action individuelle. *Courage, élan, ardeur,* cela va sans dire : mais très souvent, *énergie,* qui est quelque chose de plus constant, de plus volontaire, de plus intellectuel que le courage ; et puis *sang-froid, à propos, calme, présence d'esprit, jugement, ténacité, habileté, manœuvre, sagacité, lucidité.* Même *ingéniosité* est appliqué à un artilleur qui a sauvé un canon embourbé. Dans l'héroïsme dont ces laconiques notations définissent l'idéal, il entre toujours de la raison, de l'intelligence, de la clarté : c'est, en tout, notre forme classique.

J'ai relevé même une citation, celle du sous-lieutenant Guillot, du 1er bataillon de chasseurs, dont le motif est la *gaieté* que cet officier a conservée, étant grièvement blessé. Cette reconnaissance du rapport de la gaieté à l'énergie, est bien française encore : ne dirait-on pas bien, avec Pascal, que notre valeur militaire est faite sur le même « modèle » que notre beauté littéraire?

Il y a réellement, dans l'effort que donne aujourd'hui le meilleur de la nation, une maturité, un équilibre, une santé qui sont réconfortants à constater.

On sera frappé d'un autre trait : l'humanité. C'est notre tradition. La raison française n'est jamais inhumaine. La nation sait que, pour le salut de la patrie, il faut sacrifier beaucoup de ses fils. Elle consent ce sacrifice ; elle le demande.

Mais elle s'en émeut profondément. Nous ne croyons pas que la tendresse et la pitié diminuent l'homme, l'affaiblissent. Ce commandant qui dit, l'heure venue : « Faites-vous tuer », nous le savons économe de notre sang. Nous sentons que la nécessaire dureté du devoir militaire ne le rend pas indifférent à la souffrance humaine. La préoccupation du « résultat » tactique ou stratégique, ne lui fait pas oublier que les pions de son échiquier sont des hommes, des Français, nos enfants. Et dans le poème héroïque de l'*Officiel,* circule une veine de tendresse humaine, qui en achève la beauté.

Les actions qui sont louées ne sont pas celles seulement qui donnent un résultat militaire. C'est bien souvent le courage employé à une fin de solidarité, d'humanité. Le dévouement et la pitié sont honorés par les chefs de notre armée à l'égal des vertus militaires, comme des vertus militaires. Ce ne sont, à l'*Officiel,* que majors qui soignent les blessés sous la grêle des balles et la rafale des obus, soldats qui pansent leurs camarades sous le feu, cavaliers qui mettent pied à terre pour charger des blessés sur leur cheval, fantassins qui les rapportent sur leur dos, ou dans une brouette, officiers grièvement atteints qui laissent les civières pour leurs hommes en se traînant comme ils peuvent à l'ambulance.

Est-il rien de plus touchant que cette note-ci, en sa simplicité grise?

Le médecin major de 2e classe Cazeneuve, du 344e régiment d'infanterie, fait prisonnier avec son ambulance, puis mis en liberté, tandis que ses malades étaient envoyés en Allemagne, « est rentré en France et a fourni les indications les plus complètes sur les blessures des militaires français soignés par lui. *Ces indications ont permis de rassurer de nombreuses familles sur le sort de leurs membres, blessés ou fait prisonniers.* »

Je ne sais si l'on trouverait une citation pareille dans les ordres du jour d'aucune armée, en aucun temps. De Fayolle, Cazeneuve : entre ces deux noms tient toute la gamme du courage français.

***

Chacun des faits insérés à l'*Officiel* contient une nouvelle analogue à *l'Enlèvement de la redoute*, un poème pareil au *Cimetière d'Eylau*. Les Mérimée et les Hugo ne manqueront pas de matière.

Mais n'y a-t-il pas autre chose à en faire? Quelque chose de meilleur encore, et qui n'est pas subordonné à l'accident du génie littéraire.

Je voudrais qu'après la guerre, toutes les citations et propositions du *Journal officiel* fussent recueillies en un livre national qui serait mis aux mains de tous les enfants, lu dans toutes les écoles.

On ne toucherait pas à ce texte sobre, précis, si lumineux et si puissant en sa nudité. Mais on l'encadrerait des éclaircissements qui sont utiles pour lui donner tout son effet.

Une introduction historique tracerait les grandes lignes de la lutte, afin qu'on pût sentir la convergence des efforts individuels, et situer chaque détail dans l'ensemble.

On entourerait ensuite chaque trait, autant que possible, des indications exactes de date et de localité, afin qu'il fût possible de faire comprendre aux enfants à quel moment d'une bataille est intervenue l'initiative d'un groupe ou d'un homme, dans quel décor de la campagne belge ou française, parmi quelle complicité ou quelle hostilité du sol et de la saison, s'est déployée l'énergie des nôtres. Le maître, ayant lu le « texte », aurait en main les renseignements qui lui permettraient de faire revivre l'action dans l'imagination de son jeune auditoire.

Une recherche attentive ferait connaître l'origine, la classe et la profession des héros. A les voir dans leur diversité et leurs contrastes — gens du Nord et du Midi, Bretons, Savoyards, Algériens, paysans, ouvriers, boutiquiers, gens de loi, gentilshommes, syndicalistes, protestants, juifs, curés, moines, religieuses même — tous confondus dans un même élan, vivant et mourant pour le même devoir, la forte, l'impérissable unité de notre France éclteraait aux esprits. Il n'y aurait pas un petit faubourien, pas un petit campagnard qui

ne comprît que, si nous paraissons parfois si divisés, c'est que nous sommes trop sûrs d'être indissolublement unis.

Enfin pour éviter l'orgueil et la jactance, et pour ne pas oublier notre dette, je souhaiterais qu'on recherchât dans les documents officiels des autres pays les plus beaux traits des Anglais, des Russes, des Serbes, des Japonais, et surtout ceux des Belges, qui réalisent sous nos yeux ce que l'humanité n'avait pas vu depuis les jours de Marathon et de Salamine.

Quel plus beau livre d'éducation nationale pourrait-on concevoir?

GUSTAVE LANSON

LE PARDON PRÉMATURÉ[1]

V

Pendant huit jours, l'esprit vide et le cœur léger, ils ne furent plus que deux enfants sensuels et ravis. Sous les arcades des petites rues sombres, sur la place sablée de rose, dans les chemins montagneux qui s'en vont vers Hendaye et vers Fontarabie, et vers l'ermitage saint de la Guadalupe, ils promenèrent l'étourdissement heureux des journées courtes qu'ils vivaient entre les nuits trop longues. Ils ne parlaient ni du passé, ni d'eux-mêmes. Ils n'y pensaient peut-être pas. Les lettres même qu'Anita écrivait à sa mère, et qu'elle envoyait d'abord à la sœur de doña Teresa, n'éveillaient en eux que le plaisir de combiner une supercherie triomphante. C'est Lelo généralement qui les dictait. Il se plaisait à inventer mille détails sur la vie que menait la jeune femme dans la grande maison d'Hernani. Il décrivait les montagnes et vantait le calme des grands bois ; et il faisait à lui-même quelques allusions : « Que savez-vous de Lelo?.. Dites-moi toute la vérité... Il ne m'écrit pas. Je suis bien sûre qu'il ne reviendra plus et que notre mariage est rompu... Mais ne vous faites pas plus de

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet, 1er, 15 août et 15 novembre.

chagrin que je ne m'en fais moi-même. Dieu décide sagement de ce qui doit advenir. Cet homme ne me convenait pas... » Et quand d'un bout à l'autre, à voix haute, elle relisait la lettre, tous deux riaient très fort, avec la satisfaction mauvaise de se sentir corrompus au point que le mensonge leur fût si léger.

Au courrier du matin, un jour, Lelo reçut une lettre dont la vue lui fit pousser une exclamation joyeuse. Il la lut avec attention, la relut et leva enfin un visage tout animé.

— C'est de Pedro Roman, — dit-il, avant qu'Anita lui eût rien demandé. — Il sera ce soir à San-Sebastian.

— Que tu parais heureux ! Mais qui est Pedro Roman?

Il lui expliqua que c'était un ami excellent. Il l'avait connu à Paris, à l'ambassade. Roman alors arrivait du Japon. Très riche, intelligent, sachant ignorer la satiété et le désœuvrement, il possédait un yacht sur lequel il faisait de merveilleux voyages. Des pays qu'il traversait il aimait à connaître les voluptés, mais ne dédaignait cependant pas d'étudier les sagesses. Tout lui était plaisir et il exposait volontiers sa philosophie aimable. Lelo l'admirait pour tant de souplesse et s'efforçait d'y atteindre. A Paris, dans les allées matinales du Bois, en Allemagne, en Angleterre où ils avaient voyagé ensemble, ils avaient eu des causeries de plusieurs heures, des discussions dont le souvenir les ravissait encore; chacun d'eux savait, par les idées singulières qu'il se plaisait à soutenir, provoquer l'esprit de l'autre, le contraindre à montrer ses plus brillantes finesses. La satisfaction qu'ils y trouvaient leur paraissait des meilleures, et quand ils étaient las, ils finissaient toujours par reconnaître qu'également lettrés, également exigeants et fins, ils étaient absolument du même avis.

Depuis un an, Lelo n'avait pas revu son ami. Et Roman, maintenant, qui arrivait de Norvège et d'Écosse, se rendait aux îles Madères où les derniers mois de l'automne ont des beautés incomparables. Il écrivait de Bordeaux. Ce soir il mouillerait à Saint-Sébastien. Et demain il se réjouissait d'avoir Lelo auprès de lui pour la journée entière.

— Tu iras? — demanda Anita.

— Naturellement.

Elle n'osa rien dire. Après beaucoup d'hésitations, elle demanda seulement :

— Y a-t-il des femmes sur le bateau?

— Je le suppose, — dit Lelo, — et je l'espère. Toute une journée, cela comprend au moins un déjeuner. Or quand les seuls convives sont des hommes, un repas représente la chose la plus ennuyeuse.

Et il lui parla du goût de Roman pour les femmes. Ses maîtresses toujours étaient fort belles. Il se rappelait la dernière, une grande blonde dont les cheveux étincelants s'éclairaient encore d'une mèche blanche qui rayonnait juste au milieu du front comme une flamme d'argent. Elle avait des yeux couleur de violette ; peu d'esprit, mais une grâce infinie. Il souhaitait la revoir et qu'elle et Roman ne se fussent pas encore séparés.

Tout le jour il montra beaucoup de gaîté, parlant sans cesse de cette journée du lendemain et de tout le plaisir qu'il s'en promettait. Anita disait, en riant beaucoup elle aussi : « Que je vais être tranquille et que ce sera bon ! Je prendrai une petite barque et je me ferai promener autour du golfe. Ou plutôt, je resterai tout le jour sur la terrasse, sans corset et mes cheveux dans le dos. Je me reposerai bien. Je n'aurai à parler à personne. »

Le lendemain de fort bonne heure, elle se leva pour l'accompagner jusqu'à l'embarcadère, trois marches de bois verdi qui trempaient dans les petites vagues au pied même de la maison. Elle demeura là tandis que la barque s'éloignait avec Lelo. L'eau matinale étincelait autour de lui. Elle le distinguait mal au milieu de cet éblouissement, mais se forçait à le regarder encore malgré qu'elle eût les yeux brûlés. Elle portait une robe de maison très ample, en soie molle, à grands dessins noirs et couleur d'orange. Son visage clair rayonnait entre ses cheveux défaits. Et vers elle, aussi longtemps qu'il put l'apercevoir, il agita la main en signe d'adieu.

Quand il eut disparu, sans plus s'habiller, ses cheveux épais lui couvrant les tempes et tombant jusqu'à ses reins en deux tresses luisantes, les pieds nus dans ses sandales noires brodées de petites perles d'or, elle revint sur la terrasse. A l'ombre des lauriers-roses, un large divan d'osier l'attendait, couvert de coussins éclatants et de ces longs sacs à deux poches brodés de laines multicolores que les muletiers jettent sur le dos de leurs bêtes.

Elle s'y allongea, les bras croisés sur la poitrine, les yeux au ciel, goûtant la volupté de sentir, à mesure que montait le soleil, l'air matinal devenir plus chaud sur sa gorge et sur ses bras nus. Mais elle ne put demeurer ainsi. Elle se leva brusquement, puis vint se rasseoir. La tête baissée, les mains jointes et pendant au bord de ses genoux, elle regardait maintenant le dallage de la terrasse sur lequel les feuilles des lauriers peignaient leur ombre immobile, aiguë et multiple. De place en place un carreau vert, éclatant et verni, alternait avec les carreaux rouges; quelques-uns, fendillés en tous sens, semblaient gravés d'étoiles poussiéreuses. Anita les regarda longtemps. Elle les compta trois fois et s'aperçut, à chaque fois, qu'elle s'était trompée. Puis elle se leva encore. Ce matin était beau. De nouveau elle voulut regarder la couleur qu'il avait sur le golfe et elle se pencha sur la rampe de pierre. Trente barques dansaient sur l'eau éclatante. Mais elle n'en pouvait voir qu'une seule et qui n'était plus là. Le soleil violent de l'automne lui brûlait le front et les cheveux. Sa tête tournait... Elle demeurait là, têtue, obstinée, regardant en face d'elle la côte lointaine et les collines qui lui cachaient cette autre baie lumineuse où ce matin était à l'ancre le yacht de Pedro Roman.

Quand Ciriaca vint la chercher pour le déjeuner, elle n'osa lui dire qu'elle n'avait pas faim. Cette femme empressée, discrète, et qui du passé de Lelo connaissait tant de secrets, lui inspirait autant de terreur qu'au premier jour. Elle redoutait son œil pénétrant, qui voyait tout sans paraître jamais regarder rien. Devant elle qui la surveillait elle se força à manger. Au dessert, elle lui fit quelques compliments timides sur l'excellence d'une crème glacée et sur la beauté des raisins muscats qui remplissaient une petite corbeille d'argent. Jamais elle n'en avait vu de pareils. Leur parfum grisait comme un vin doux. Dans son pays même... Elle se tut, rougit jusqu'aux tempes... Allait-elle avouer à cette femme d'où elle venait et qui elle pouvait être?... Ciriaca, feignant de n'avoir rien remarqué, se penchait sur la corbeille et débarrassait la grappe la plus lourde d'une minuscule araignée qui filait entre deux grains sa toile duveteuse.

— La señorita voudra-t-elle que je l'aide maintenant dans sa toilette?

— Un peu plus tard. Ciriaca, je vous remercie.

Elle retourna sur la terrasse. Du divan léger à la rampe de pierre au delà de laquelle scintillait le golfe et bleuissaient les collines, elle recommença ses promenades agitées. Quelquefois elle se forçait à demeurer assise tout le temps qu'entre deux sons de cloche, à la tour de Saint-Pierre, mettait à s'écouler la moitié d'une heure. Mais ressentant de façon insupportable la lenteur des minutes, elle s'irritait que la présence de Ciriaca l'empêchât d'errer, pour se distraire, à travers la maison. Elle se revoyait à Tolède aux heures de son ennui, errant ainsi dans sa demeure trop grande, ouvrant doucement chaque porte comme si elle eût espéré découvrir enfin derrière elle je ne sais quoi d'inconnu. Ce n'est plus l'ennui qui la tourmentait aujourd'hui et elle savait trop bien qui elle souhaitait rencontrer.

Vers le milieu de la journée, n'en pouvant plus de désœuvrement, incapable cependant de s'intéresser à quoi que ce soit, elle se rendit dans son cabinet de toilette et y demeura jusqu'au crépuscule.

Ciriaca, quand elle l'appela pour nouer par derrière ses cheveux trop lourds et agrafer à la taille sa jupe étroite, put observer, silencieuse, l'agitation de la jeune femme, la maladresse de ses gestes pressés, ses yeux plus creusés par une journée de solitude que par les heures amoureuses.

Elle lui apporta pour mettre à sa ceinture deux des roses parfumées qui fleurissaient là-haut sous l'auvent du vieux toit, autour de la Madone, et elle l'enveloppa d'un châle, car l'air marin fraîchit rapidement et peut devenir dangereux. Anita, touchée de ces soins, mais impatiente, prit à peine le temps de l'en remercier et s'échappa de ses mains. La barque enfin aperçue qui portait Lelo était encore au milieu du golfe que, debout au sommet des trois marches humides, elle trempait dans l'eau froide ses petits pieds qui voulaient la porter en avant.

— Oh ! mon amour, — soupira-t-elle quand Lelo l'eut saisie et tandis qu'il l'étreignait avec une violence furieuse, — mon bien-aimé !

Il était pâle autant qu'elle-même. D'abord il n'affecta pas moins de gaîté qu'il n'en avait montré au départ, et com-

mença avec une animation excessive le récit de la plus joyeuse journée. Mais quand ils se retrouvèrent sur la terrasse, dans la nuit chaude où se mêlaient aux souffles de la terre d'âpres odeurs marines, il parla plus lentement et parut distrait.

Anita cependant, pour mieux l'entendre, s'était mise à genoux devant lui, et elle levait vers l'amant retrouvé un avide et doux visage, respectant ses silences avec autant d'ardeur qu'elle attendait ses paroles.

De temps à autre, elle demandait humblement :

— As-tu pensé à moi, mon amour?

Il disait oui, d'un ton brusque. Et puis, aussitôt il reparlait de Pedro Roman, des amis retrouvés près de lui, des aimables femmes à qui on l'avait présenté. Et de nouveau, plus longuement à chaque fois, il se taisait. Anita soupirait alors :

— Oh !... moi... si tu savais... moi... quelle journée!... si tu savais !..

Il ne l'encourageait pas à ajouter autre chose. Contre ses jambes il sentait la chaleur du corps droit et cambré, la jeune fermeté des seins épanouis. Il voyait se tendre vers sa bouche les lèvres rouges, les fraîches et fermes joues, les beaux yeux meurtris... De quelle hantise tout cela ne l'avait-il pas poursuivi la journée toute entière ! Le plaisir qu'il avait pris sur le yacht de Roman, les conversations joyeuses... ah ! quel mensonge, après tant d'autres ! Morne, sombre, hanté de souvenirs et de désirs, haïssant cette journée perdue pour un amour charmant et dont la durée devait être si brève, il avait dû invoquer l'excuse la plus banale et la plus stupide, feindre une migraine pour expliquer son attitude. Roman d'ailleurs, après l'avoir amicalement interrogé sur son prochain mariage et avoir appris que ce mariage était rompu, avait mis toute sa discrétion à ne lui poser nulle autre question : leur amitié n'avait rien de sentimental, leurs esprits seuls se plaisaient et les confidences de leurs amours légères étaient les seules qu'ils eussent jamais sollicitées l'un de l'autre. En voyant son hôte aussi sombre, Roman n'avait eu qu'un chagrin : celui de l'avoir convié, et il s'en était excusé auprès de la bande joyeuse qui se trouvait aujourd'hui réunie sur le yacht.

Lelo après le repas n'avait cessé de regarder sa montre. Mécontent de lui-même, de l'humeur qu'il montrait et de

toute cette angoisse qu'il s'attendait si peu à ressentir, il ne voulait pas avancer l'heure qu'il avait fixée pour son retour. Et cependant la lenteur que mettaient les minutes à se traîner sous ses yeux impatients lui donnait envie de briser le cadran, de tordre les aiguilles, d'écraser le boîtier d'or sous son talon.

— Je reviendrai au printemps — lui avait dit en le quittant Pedro Roman. — Où seras-tu à ce moment?

Lelo avait eu un geste vague.

— Oui... je sais... avec ta carrière, n'est-ce pas?... on ne peut jamais savoir...

Visiblement, plutôt que de le retrouver aussi morne qu'aujourd'hui, il préférait ne jamais le revoir. Lelo s'en était aperçu. Et son besoin de retrouver un cœur aimant était devenu tout à coup presque de la détresse.

Un cœur aimant!... Dans la barque, en voyant enfin se rapprocher de lui la vieille maison au pied de laquelle ses yeux distinguaient déjà la petite silhouette attentive, il haussait rageusement les épaules. Un cœur aimant! Anita!... En dehors du plaisir qu'il prenait à l'étreindre, pouvait-il ressentir pour elle autre chose qu'un peu de pitié et le plus grand mépris? Le souvenir des désordres qu'elle-même lui avait avoués le souleva de dégoût, puis de fureur, avec une force nouvelle, et il crut se rappeler pour la première fois les soirs où éloigné d'elle, pensant à elle, il avait commencé à s'émouvoir pour elle de tendresse et de désir. Avait-il souffert, ce soir si beau de son retour où, sous le porche des Royales, elle lui avait crié son infamie? Il ne savait plus. Le dépit l'avait alors roidi de telle sorte qu'il n'avait rien senti, hors la tension de ses nerfs orgueilleux. Mais aujourd'hui, aujourd'hui qu'une seule journée passée loin d'elle — perdue pour elle — avait suffi à le désespérer!... Et tandis que s'appliquant à la détester il évoquait dans leur laideur vile ses fautes sans excuse, il la revoyait, debout devant lui dans le jardin de sa maison triste, mettant devant ses yeux son bras délicat qui rayonnait au clair de lune; il l'entendait gémir : « Oh! Lelo!... Lelo... Si vous saviez ce que j'étais avant que vous me parliez comme vous l'avez fait!... Pourquoi m'avoir dit ces choses? »

Était-elle sincère, alors?... Cela non plus il ne le savait pas,

il ne le saurait jamais. Car il ne l'interrogerait pas davantage, il ne lui dirait rien de ce qu'avaient pu être aujourd'hui sa peine, son angoisse, et son grand besoin d'elle. Mais il n'y avait que cela au fond de sa pensée et c'est pourquoi ses silences ce soir étaient si fréquents.

Pendant l'un d'eux, le plus long de tous, elle se dressa soudain sur ses genoux, et jetant au cou du jeune homme ses bras charmants, parcourant de ses lèvres avides l'impassible visage :

— Aujourd'hui, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre sans toi... J'ai compris tout mon cœur... Lelo... quand tu ne voudras plus de moi, plutôt que de me renvoyer là-bas... vois-tu... il vaudra mieux me tuer.

Se dégageant, il la saisit par les deux poignets et la forçant à se renverser, penché sur elle, pesant sur elle de toute la force de ses bras roidis comme s'il eût voulu lui briser les reins :

— Il est trop tard. J'aurais dû le faire tout de suite... Et je ne puis pas continuer de te garder auprès de moi... Et je ne veux pas te laisser libre de connaître, après que je t'aurai quittée, d'autres aventures...

Il la lâcha avec tant de brusquerie qu'elle s'abattit sur le côté, et d'une voix sourde, sans plus la regarder :

— Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire de toi, maudite?...

*
* *

« Et maintenant qu'est-ce que je vais faire de toi, maudite? »

La phrase terrible avait été prononcée. Elle devait vibrer désormais à travers tous leurs silences. L'entendant sans répit, avec ce ton dont elle avait été dite, Anita sentait une douleur mêlée du plus profond plaisir, car avec tout ce qu'elle contenait de révoltes et de menaces, elle lui semblait, cette phrase, plus amoureuse que nulle autre, et l'agitait avec plus de violence.

La convention était rompue de cette gaîté puérile et factice à laquelle, pendant les premiers jours, chacun d'eux s'était

efforcé ; quelques heures de plaisir, des nuits et des journées voluptueuses librement goûtées et qui leur devaient laisser un agréable souvenir n'étaient plus ce qu'ils désiraient. Ils le savaient maintenant, et ils s'apercevaient avec une confusion douloureuse qu'ils le savaient depuis longtemps. Avaient-ils pu s'imaginer qu'avides, émus, comprenant de façon profonde, et quoi qu'ils en aient pu croire, toute la gravité de l'amour, ils se pourraient satisfaire avec autant de légèreté? Ils s'étaient menti l'un à l'autre et s'étaient menti à eux-mêmes. Et maintenant leur nature véritable ressuscitait et tout ce qu'il y avait d'exigeant et d'excessif dans leur race grondait en eux pour lui donner, à lui, l'envie de la punition et de la vengeance, et pour la faire, elle, se mourir de honte.

Non qu'elle la sentît, cette honte, plus qu'en certaines minutes elle n'avait su le faire : son chagrin aujourd'hui l'emportait en violence. Mais le poids de ses fautes désormais demeurait sur elle sans que rien au monde pût venir l'alléger. Les idées les plus adroites et les plus adroites excuses ne lui pouvaient plus être d'aucun secours. Elle aimait un homme comme aux heures de sa jeunesse la plus fervente elle avait souhaité d'aimer, et parce qu'elle avait cherché l'amour avant de le rencontrer en celui-là, elle était devant lui misérable entre toutes. Oh ! Dieu... n'est-ce point à lui cependant qu'il eût été bon de confier ce qu'elle se répétait à Tolède, aux pires heures de son ennui, comme une litanie pleine d'orgueil?

« Je n'ai pas connu le mal plus qu'une enfant de dix ans. Dans ma grande maison sans gaîté, j'ai vécu seule, et mieux surveillée qu'une vierge parce que je pouvais être tentée de me croire des libertés plus grandes. »

Le désespoir de ne pouvoir plus dire cela ne laissait plus désormais s'écouler une heure entière sans venir la trouver. Il l'envahissait de façon brusque et subite au point de la suffoquer. En silence, et comme implorant un impossible secours, elle levait les yeux sur son ami. Lui, cependant, ne la regardait pas. Alors, elle songeait une fois de plus, que lui seul, en somme, était responsable de tout le mal qu'elle avait pu commettre. Elle n'était plus honteuse, mais pleine de colère. Elle n'osait l'accuser tout haut avec cette véhémence qui, tout à coup, lui gonflait le cœur ; mais s'il lui adressait

la parole, elle répondait de façon brève et sans grâce ; elle le repoussait s'il tentait une caresse. Et très vite, alors, lui aussi s'exaspérait à son tour. Une première fois, avec une ironie dure, il lui reparla de ses amants, et comme il la vit suppliante et prête à pleurer, il revint sur ce sujet chaque fois que, seuls, ils avaient l'imprudence de demeurer silencieux. Elle balbutiait, se tordait les mains. Quand elle se taisait, il l'interrogeait encore, mais un jour, tandis qu'elle parlait enfin d'une voix sourde et lente, il la força de se taire en lui jetant sa main sur la bouche avec une violence qui la meurtrit.

Avec le soir qui tombait, un peu de calme quelquefois leur revenait au cœur. Ils s'asseyaient l'un près de l'autre sur la terrasse. Les fleurs des lauriers-roses, noirâtres maintenant, commençaient de se corrompre. L'automne s'annonçait aux crépuscules plus brefs et plus frais, à la couleur brune et rouge des collines boisées, à l'odeur de fumée qui s'élevait d'un champ où brûlaient les premières feuilles mortes. Et Lelo, évoquant déjà le feu et la lampe, parlait des pays qu'il connaissait, des intérieurs confortables et paisibles d'Angleterre et de Hollande, des réunions familiales, des longues veillées autour desquelles la maison semble se faire plus étroite et plus chaude...

Ensuite, il se taisait. Il songeait au rayonnement de son propre foyer, si la tendre maîtresse qu'il sentait en ce moment trembler entre ses bras eût pu devenir l'épouse. Docile et passionnée, il l'eût, mieux que nulle autre, façonnée selon son rêve. Il voyait ce qu'aurait dû être leur union, leur vie...

Alors, haineux, les dents serrées, il se penchait sur elle qui défaillait et toute sa fureur se réveillait mêlée à une autre fureur...

*
* *

Il lui dit un matin presque brutalement et comme on donne un ordre :

— Nous irons à San-Sebastian tantôt. Nous y passerons peut-être cette journée seulement, peut-être plusieurs autres. Dans ce cas je reviendrais ici demain chercher du linge et des vêtements.

Assise sur le divan bas de la chambre, enveloppée de la grande robe à dessins noirs et de couleur d'orange, elle buvait lentement le thé que Ciriaca venait de servir. Elle le buvait sans plaisir et sans soif ; mais depuis son arrivée à Pasages, pour plaire à Lelo qui depuis longtemps ne goûtait plus l'épais chocolat parfumé de cannelle, elle avait adopté le breuvage énervant et léger. Ses doigts tremblèrent un peu contre la porcelaine de la tasse ; elle la reposa dans sa soucoupe, doucement, pour ne pas la briser.

— A San-Sebastian... oh ! Lelo... — soupira-t-elle, — il y a encore tant de monde !

— Eh bien?

— Si je trouvais quelqu'un des amis de ma mère?... Si l'on allait me reconnaître?

— Eh bien? — demanda-t-il encore.

Elle dit très bas, osant à peine parler et devinant que méchamment il faisait exprès de ne pas la comprendre :

— Que penserait-on de moi?

Il riposta avant même qu'elle ne se tût :

— Que pourrait-on penser de pis que ce l'on pense à Tolède?

Elle comprit qu'il était dans un mauvais jour, parce qu'il souffrait trop peut-être. Elle ne dit rien de plus et elle obéit.

Quand elle fut prête, coiffée d'un grand chapeau dont la plume revenait sur la tempe et mêlait ses barbes soufrées et violettes à l'épaisseur des cheveux noirs, il la regarda longuement. Il la força de mettre du rouge à ses lèvres et à ses joues. Et quand elle eut obéi :

— Tu as l'air, — dit-il, — d'une petite courtisane. J'aime mieux cela.

Aucune injure ne la révoltait plus parce qu'elle avait conscience de les mériter toutes.

Dans la barque qui leur fit traverser le golfe éclatant, dans le petit tramway cahotant et rapide qui les emporta ensuite, la vivacité de l'air et la beauté du paysage lui furent agréables et la divertirent un instant. Mais elle s'émut de nouveau en arrivant à San-Sebastian.

— Où allons-nous?... — demanda-t-elle, du ton dont elle eût dit : « N'allons nulle part. »

Il l'emmena au Casino. Anita s'en effrayait sans cause, car

il y avait peu de monde. Déjà, la Cour était retournée à Madrid et ce départ et les mauvais jours si proches faisaient la plage presque déserte. Quelques joueurs s'attardaient encore autour du tapis vert. Au tennis, trois Anglais et une jeune femme, également vêtus de flanelle blanche, disputaient un des derniers matches de la saison. Quand vint l'heure du goûter, deux violons un peu faux, un piano qui serait accordé le prochain printemps jouèrent avec aigreur des valses mélancoliques. Tout cela sentait l'automne, l'abandon, les derniers jours.

Le jour tombant les trouva qui rôdaient dans les vastes avenues dont les platanes déjà se dépouillaient. Les plus beaux magasins étaient fermés et pour la plupart les grandes maisons avaient leurs volets clos. Ils marchaient droit devant eux, sans but, sans intérêt et quand ils arrivaient, près du port ou du côté des faubourgs, devant quelque ruelle obscure et sale, devant quelque carrefour confus, ils revenaient sur leurs pas. Ils se parlaient à peine, et seulement du temps qu'il faisait, de l'élégance ou de la simplicité des femmes qui passaient. L'heure du repas fit les promenades plus désertes encore. Lelo demanda :

— As-tu faim?

Ils entrèrent dans un restaurant. Anita voulut prendre seulement une glace et quelques fruits. Lelo ne mangea guère plus. Quand ils sortirent, épouvantés à l'idée de recommencer la morne promenade, elle supplia :

— Rentrons.

Saisie par le froid de la nuit, épuisée par ce chagrin dont la meurtrissure constante et sourde s'aggravait chaque jour, elle grelottait. Et tout à coup, de sentir peser ainsi à son bras le petit corps fatigué, Lelo fut pris d'une immense pitié.

— Tu es trop lasse pour rentrer à Pasages, — dit-il, — nous passerons la nuit ici. Le veux-tu?

Elle y consentit. Dans l'hôtel élégant où ils entrèrent, ils diraient ce qui était, leur villégiature à Passages et que l'air étant froid, ils ne voulaient pas traverser le golfe à la nuit tombée. On leur donna une chambre somptueuse et banale. Et tout de suite, les yeux déjà lourds de sommeil, Anita commença de se dévêtir.

Il la regardait. Dans cette chambre où d'autres amants sans doute s'étaient déjà retrouvés, il pensait à cette autre chambre également destinée aux hasardeuses rencontres, à cette chambre dont elle lui avait parlé et où, certains beaux jours de l'été finissant, elle avait défailli aux bras de Vicentito. Celui-ci le tourmentait plus encore qu'Alonso, parce qu'il était jeune et beau et que les femmes l'aimaient. C'est celui-ci qu'il ne lui pardonnait pas. Devant lui, et plus troublée peut-être qu'elle ne l'était en ce moment, elle avait fait les mêmes gestes, et soulevé avec cette même grâce ses bras nus vers ses cheveux pesants? Une minute, se dressant dans son fauteuil, il eut plus nette qu'il ne l'avait connue encore la pensée de la tuer. Ne valait-il pas mieux en finir avec la torture de ses vaines jalousies, n'avoir plus que le simple et pur chagrin de pleurer une morte? Mais, se tournant tout à coup vers lui, elle se plaignit de n'avoir auprès d'elle aucun des accessoires nécessaires à sa toilette. Elle s'impatienta un peu, tapa du pied, et dans ses yeux ingénus il n'y eut plus que ce très petit chagrin. Alors Lelo se leva. Il la pria d'attendre un peu et sortit rapidement. Et il revint dix minutes plus tard avec un simple et charmant nécessaire acheté près de l'hôtel, dans l'un des rares magasins demeurés ouverts et qu'il avait remarqué tout à l'heure.

L'attention émut Anita. Elle le remercia avec tendresse et elle se servit des brosses de citronnier clair, des peignes d'écaille avec une joie enfantine et si vive qu'il en eut le cœur tout rafraîchi. Il s'égaya avec elle. Elle n'était plus lasse. Cette nuit passée à l'hôtel les amusait. Ils avaient l'impression de faire un grand voyage, d'être loin de tout ce qu'ils connaissaient, d'avoir rompu avec tout, de ne plus savoir ce qu'il y avait derrière eux. L'avenir serait beau s'ils le désiraient puisqu'il dépendait d'eux seuls que se continuât leur entente amoureuse.

Ils s'aimèrent ce soir-là avec une passion qu'ils ne connaissaient pas encore. Mais quand Anita se fut endormie, Lelo appuya sa tête contre la petite épaule confiante et il pleura, il pleura avec humiliation, avec colère, avec désespoir, avec la tendre crainte d'être entendu par la jeune femme et de l'arracher à son repos heureux.



Le lendemain, quand Anita ouvrit les yeux, très tard, elle s'étonna de voir au milieu de la chambre deux valises ouvertes, et sur les fauteuils, sur la table, du linge et des vêtements épars.

— Lelo? Comment tout cela est-il ici?...

Dès six heures du matin, il était allé à Pasages. Ciriaca sur son ordre avait garni les valises. Depuis un quart d'heure peut-être il était de retour.

— Tu veux donc demeurer ici plusieurs jours?

— Qui sait? — dit-il.

— Mais que ferons-nous dans cette ville?

Il eut un geste vague.

— Ici ou ailleurs...

Son mal l'avait repris ; elle-même aussitôt fut pleine d'angoisse. Elle s'habilla en silence et ils allèrent déjeuner au restaurant Prevazo, en face de la mer.

A travers les grandes baies vitrées on l'apercevait trouble, grondante et gonflée. Souvent la jeune femme tournait les yeux de ce côté. Le temps était sombre, le ciel gris et chargé de pluie. Mais une ligne d'or aiguë jaillissait aux fentes du plus lourd nuage. La regardant, Anita songeait aux églises obscures de son aride Tolède. Des reflets y flamboient ainsi tout à coup à l'angle des beaux retables. Elle se revit, adolescente en prière dans cette ombre, les yeux levés vers ces petites clartés. Elle revit le confessionnal mystérieux d'où sortait la voix qui interroge et qui pardonne. L'émoi particulier des matins de communion où l'on se lève tôt et où l'aube paraît froide, elle le retrouva au fond de sa mémoire avec autant de force que si ce matin même eût été l'un d'eux. Avant que sa foi ne faiblît et ne déclinât au grand souffle froid qui se lève aujourd'hui sur son pays passionné, elle avait été dévote, craintive et scrupuleuse. Se pouvait-il qu'ayant compris jadis à ce point toute la laideur du péché elle fût devenue ce qu'elle était aujourd'hui? Qu'avait-elle fait des mois qui venaient de passer? Que faisait-elle maintenant en face de cet homme? Mais vers celui-ci tout son cœur l'emporta d'un élan si vif que

le sang brûla ses joues, battit trop fort aux veines de ses tempes et de ses poignets. Elle se pencha vers lui, tendant par-dessus la table, tendre, suppliant et meurtri, son petit visage.

Lelo cependant ne lui prêtait en ce moment aucune attention. Voulant, comme il l'eût voulu toujours, se distraire d'elle et de lui-même, il regardait très attentivement les rares passants qui se hâtaient sur le quai, luttant contre le vent de pluie et examinant avec crainte le ciel obscur. Il poussa tout à coup une exclamation de surprise et de plaisir.

— Qu'y a-t-il, mon amour? Où vas-tu?

— Saluer un ami que je reconnais, niña. Je reviens à l'instant.

Se penchant pour le suivre du regard elle le vit qui rejoignait sur le quai un homme élégant et une femme vêtue de clair. Ils paraissaient étonnés et heureux de le voir. Tous trois causèrent un moment, et ils ne se séparèrent qu'avec force sourires et gestes amicaux.

— Qui sont ces gens? — demanda Anita quand le jeune homme fut revenu près d'elle.

— Laurent Marmel, un Français, et madame Béatrice de Laleu son amie. Ils sont ensemble depuis douze ans ; demain ils déjeuneront ici avec nous. Je les ai invités.

Le maître d'hôtel passait près d'eux. Il le pria de réserver pour le lendemain une table de quatre couverts et convint avec lui du menu. Longuement et semblant y prendre plaisir, il discuta des plats, des vins et des moindres desserts. Cependant Anita réfléchissait, un coude sur la table, sa joue ronde reposant dans sa petite main pâle. Elle demanda, quand l'homme au plastron blanc se fut éloigné.

— Cette femme... qui est-ce?

— Une moins que rien, mais fort belle encore. Le nombre des amants qui précédèrent Laurent est, paraît-il, incalculable.

Et comme Anita faisait un petit geste, il ajouta, ironique et méchant :

— Cela t'offense peut-être de t'asseoir à la même table que cette femme?... J'y ai songé d'abord, mais je me suis dit aussitôt qu'il n'y avait rien de choquant à vous réunir.

— Oh ! Lelo...

Ses lèvres tremblèrent sur le quartier de fruit qu'elle portait à sa bouche. La fourchette d'argent cliqueta contre ses dents, et elle la reposa au bord de l'assiette sans avoir pu rien avaler. Lelo l'observait durement. Il vit qu'elle ne mangeait plus.

— Il est tard, — dit-il, — partons.

Il ne fit pas un geste pour l'aider à remettre son manteau et laissa le garçon s'acquitter de ce soin.

Une fois la porte franchie, marchant droit devant eux, ils descendirent jusqu'à la mer. A la pointe de la jetée, les vagues sombres se gonflaient, se tordaient, lançaient en éclatant de furieuses écumes. Accoudée sur la rampe de fer et son menton sur ses mains jointes, Anita les regardait fixement. Une poussière d'eau criblait son visage de piqûres froides et une petite goutte qui mouilla ses lèvres lui sembla le goût même de son âme amère.

— A quoi penses-tu?

— Je pense, — dit-elle, gravement, — que droit devant nous, là-bas, très loin, ce sont les Amériques. Si Fernandito avait voulu m'entendre, quand la pensée de ton retour me faisait mourir de terreur, j'aurais été un jour où est ce navire qui met sur l'horizon une ligne noire et une petite fumée. Je n'aurais pas connu, après toutes les autres, la honte de t'écouter et de te suivre. Je ne t'aurais pas aimé, je n'aurais pas souffert comme je le fais en ce moment. J'aurais pu peut-être tout oublier. Et je pense, — dit-elle plus gravement encore après un silence, — que ce que Dieu décide est le meilleur de tout. C'est un grand bien que Fernando n'ait pas voulu me comprendre... C'est un grand bien que tu m'aies respectée assez peu pour me demander de t'accompagner ici... C'est un grand bien pour moi, ô mon amour, d'avoir pu mieux te connaître, de t'aimer comme je le fais, c'est un bien si précieux que mes remords abominables, les souvenirs qui me tourmentent sans répit, et tout le mal que me font tes insultes, ta colère contre moi et ton chagrin, ne me paraissent pas l'acheter d'un prix suffisant... Si tu savais... si tu savais mon enfance, ma pauvre jeunesse, mon mariage détesté... Si tu savais comme j'ai voulu l'amour, comme je l'ai attendu les mains jointes, comme je l'ai aimé... Pourquoi ai-je voulu moi-même aller au-devant de lui?... quelle comédie exécrable!...

quelle honte !... L'amour... maintenant, je l'ai... je le tiens... C'est trop tard pour qu'il soit le bonheur, mais c'est lui, l'amour... mon amour... Lelo, je vais te dire une chose folle. Je suis déchirée... mais je suis heureuse... Je t'aime... je t'aime... Tu peux décider maintenant ce que tu voudras... J'en ai eu peur, j'en ai peur de la décision que tu vas prendre, mais quoi que ce soit, ma joie de t'obéir sera la plus belle que je puisse connaître... Lelo ! veux-tu que je te débarrasse de moi?... Veux-tu que je me jette à la mer?

Les bras roidis sur la rampe, le corps tendu, prête à bondir, elle le regardait, sans bravade, presque calme, sincère. Personne ne passait sur la jetée. Il put l'étreindre, baiser sa bouche que le vent avait glacée et qui gardait le goût du sel.

— Ma petite fille, ma bien-aimée !

Et la retenant comme si réellement il eût craint qu'elle ne mît à exécution son dessein tragique :

— Hélas ! quelle résolution veux-tu que je prenne et quel ordre puis-je te donner? Je ne puis te garder et je ne veux pas te perdre. Je ne veux pas. Je ne veux pas ; moi aussi je t'aime... Je t'aime parce que tu es faible... parce que tu es tendre... parce que tu es belle... Je t'aime parce que tu devais être ma femme et que j'ai rêvé de toi, quand nous étions séparés, plus doucement que de nulle autre. Je t'aime parce que tu es ardente et désespérée... je t'aime parce que je t'aime... ma bien-aimée.

Plus bas, la bouche contre son oreille :

— Je suis méchant parce que j'ai trop de mal en pensant à ce que pouvait être notre vie, à ce qui ne sera jamais. C'est au moment où je te blesse le plus cruellement que je t'aime le plus et qu'il faut me chérir davantage.

Les mouettes grises et blanches trempaient dans les vagues le bout de leurs ailes brillantes et s'élevaient ensuite avec de grands cris.

— Ce que je t'ai dit tout à l'heure... La maîtresse de Laurent Marmel... Pardonne-moi. Écoute... je vais t'avouer la vérité. Sais-tu pourquoi j'ai voulu revoir cette femme et son amant? Sais-tu pourquoi je les ai invités à déjeuner avec nous?... Je me suis dit : ils s'aiment, ils sont heureux depuis longtemps. Et cependant que de souvenirs devraient les tor-

turer l'un et l'autre ! Je me suis dit : en les regardant, en les écoutant, je comprendrai peut-être... Peut-être j'apprendrai à oublier comme l'a fait mon ami... Anita ne sera pas ma femme... non... cela je ne pourrai pas... pas encore... mais je vivrai cependant avec elle... Comme Laurent Marmel, je saurai oublier les... les... autres... Oui, il faut qu'il m'apprenne cela, comprends-tu?

Elle se pressa contre lui ; devant elle passait tout à coup un espoir trop beau. Mais l'averse, en une minute devenue déluge, les obligea de fuir en courant. A l'hôtel, la chambre où ils s'étaient aimés la veille leur fut chère à retrouver. De tout le jour et malgré que le soleil recommençât bientôt à s'épanouir dans un ciel limpide, ils n'en voulurent plus sortir. C'est là, sur la petite table, débarrassée hâtivement des blouses légères et des chemises brodées, que, par ordre de Lelo, on leur servit leur repas du soir.

Anita, en peignoir, s'était recoiffée avec autant de soin que pour aller au bal. Ils étaient gais, d'une gaîté fiévreuse et résolue. Lelo répétait :

— Oui, de Laurent Marmel, je recevrai la leçon profitable... le bon exemple...

Elle voulut du champagne et ils se grisèrent un peu.



Il faisait très beau le lendemain, un de ces jours d'automne limpides et mouillés où la terre, toute imprégnée des pluies récentes et de l'odeur des fruits mûrs, exhale avec tant de parfums ses dernières chaleurs.

Anita et Lelo arrivèrent au restaurant Prevazo vingt minutes avant l'heure convenue. La fièvre joyeuse de la veille battait encore à leurs tempes. Ils avaient hâte de se trouver en face de ce couple qui leur serait un exemple. Sur son bonheur trouble, et cependant paisible, ils se pencheraient, attentifs, dociles à la leçon qu'ils voulaient recevoir. Et leurs yeux qui se cherchaient sans cesse luisaient des résolutions les plus hardies et de toutes les bravades.

Des fleurs ornaient la table choisie la veille. Un rayon de

soleil jeté en travers de la nappe la ceignait comme une écharpe de fête. Aux facettes des verres inégaux et des carafes limpides luisaient de petits feux roses, jaunes et violets. Au fond de la salle, six touristes venus de Bayonne et dont l'automobile blanche étincelait à la porte, quatre hommes et deux femmes, attablés déjà, mangeaient, buvaient, riaient, soulevaient à tous moments leurs coupes pour les toasts les plus fous.

Cette gaîté, qui les salua dès leur arrivée, plut aux deux amants comme un présage. Ils prêtèrent l'oreille aux plaisanteries de ces voyageurs heureux ; de les entendre, ils rirent eux aussi discrètement ; et leur bonne humeur légère, l'épanouissement de leurs visages apaisés, n'avaient en vérité plus rien de factice quand arrivèrent, deux minutes exactement avant l'heure indiquée, corrects, élégants, un peu hautains, Laurent Marmel et madame de Laleu.

Anita, intimidée devant eux, balbutia les paroles de bienvenue les plus insignifiantes. Avidement, elle regardait cette femme qui savait montrer de l'orgueil, malgré son passé scandaleux, et dont elle eût aimé connaître le secret. Quel âge pouvait-elle avoir? Bien plus de quarante ans, affirmait Lelo ; mais sa beauté n'était pas moins étonnante que sa parfaite assurance. Ses yeux meurtris et tendres s'élargissaient dans un visage qui s'était affiné au cours des longues années tumultueuses comme fond une cire délicate entre des mains brûlantes. Un peu de henné donnait aux cheveux, qui se décoloraient peut-être, des tons d'un brun trop chaud et roussissant : c'était là le seul artifice dont elle parût s'aider. Le teint, sous la poudre légère, demeurait naturel, les lèvres étaient roses de leur rose pâli, et tout le corps se devinait libre, puissant et souple sous l'étoffe étroitement drapée du long fourreau de molle soie brune.

Elle s'assit avec aisance, défit ses gants d'un geste gracieux, tint un moment soulevées ses mains qui étaient fines, et parla. Elle le fit en français, puisque ses hôtes entendaient parfaitement cette langue.

— C'est gentil de se retrouver, — dit-elle. — J'avais gardé de vous un souvenir charmant, monsieur de Santena, et je suis très heureuse de connaître madame.

La voix un peu rauque avait des intonations d'une grande douceur. L'habitude du sourire et du baiser avait donné à la bouche une ligne sinueuse d'une mobilité singulièrement expressive. Le ton était sobre, comme les gestes.

Elle ajouta sans rien perdre de sa grâce :

— Je meurs de faim.

Prenant le menu placé en face d'elle elle l'examina avec désinvolture.

— Mais c'est un festin ! — s'exclama-t-elle. — Vous êtes fou, Santena... Ah ! que les Espagnols savent donc galamment recevoir ! Et que va-t-on nous dire après cela de l'hospitalité écossaise?

Où qu'elle se trouvât, elle avait coutume de diriger la conversation et elle partit aussitôt sur le premier sujet qui lui vint à l'esprit.

— Au fait, vous, le diplomate, le voyageur, vous avez dû la pratiquer déjà?... qu'en dites-vous?

— De l'hospitalité écossaise?... Rien du tout, madame, car je l'ignore. De ces régions brumeuses et pittoresques, je ne connais encore que l'Angleterre.

Madame de Laleu faisait tomber dans son assiette quelques crevettes, enlevait une noisette de beurre à la pointe de son couteau.

— Dommage !... C'est ce qu'il y a de moins bien ; l'Écosse est admirable, mais je n'y ai été reçue que dans les hôtels, en payant très cher... brouillard à part. Vous avez déjà, n'est-ce pas, beaucoup voyagé?

— Trop, madame, c'est l'art de ne rien connaître.

Elle s'étonna :

— Que voulez-vous dire? Peut-on se plaindre de trop voyager? Pour ma part, je voudrais sans cesse être sur les grandes routes... ou sur la mer... J'aime le yachting à la folie... Et je rage quelquefois en pensant que la terre est petite et que j'en connais déjà une grande partie... Qu'est-ce que je deviendrai s'il m'arrive de la connaître toute avant d'être assez vieille pour rester tranquille? Cette idée m'épouvante quelquefois.

Laurent Marmel n'avait rien dit encore. Ses paupières molles et lourdes lui donnaient un air de somnolence. Il avait

beaucoup vieilli, trouvait Lelo, toujours parfaitement bien mis, il est vrai, et distingué à l'extrême ; mais les épaules se voûtaient un peu, le ventre pointait dans le gilet de drap clair. Il sortit de son mutisme, haussa les sourcils comme pour aider ses yeux à mieux s'ouvrir.

— C'est vrai ce qu'elle dit, vous savez. Elle est terrible ; jamais nous ne pouvons rester en place. C'est éreintant.

— Pauvre loque ! — dit madame de Laleu, avec une ironie câline. — Pauvre vieux monsieur !

Elle allongea vers lui son beau bras, nu dans la mousseline collante de la manche, et lui pressa gentiment la main. Il répondit à cette étreinte, mais ajouta cependant :

— Tenez, en ce moment, dans ma vieille terre de Villemomble, à deux heures de Paris, l'automne est merveilleux. Il y a un peu de chasse, des bois rouges qui sentent bon ; la maison est confortable, la vue belle. Nous y serions parfaitement installés. Eh bien, pas du tout ; il a fallu courir ici à l'autre bout de la France.

— Des amis nous ont entraînés, — dit-elle doucement, — tu le sais bien.

Elle expliqua aimablement à ses hôtes :

— Ce sont deux jeunes gens, des petits cousins de Laurent. Ils mouraient d'envie de faire avec nous cette escapade. Et le voyage, dans l'auto qu'ils conduisent eux-mêmes, a été fort agréable.

Un imperceptible sourire faisait onduler sa bouche mystérieuse. Marmel haussa les épaules. Elle continuait :

— C'est si ennuyeux la monotonie, et cela vient si vite. La vie est très courte et je trouve, pour ma part, qu'il la faut varier le plus possible. N'est-ce point votre avis, madame?

— Mon Dieu...

La jolie femme éclata de rire :

— Elle a rougi... oh ! comme elle est gentille et que la voilà donc intimidée ! Elle a l'air d'avoir vu dans ma question des choses... des choses...

Elle rit plus fort, un peu moqueuse.

— Des choses... que tous les hommes mériteraient bien qu'on leur dise en face... allez !.. Quand vous serez moins jeune, vous aurez moins peur d'être franche.

Et redevenant sérieuse, penchée vers Lelo, à demi voix :

— Elle est délicieuse absolument. Je vous félicite, mon cher. Elle est Sévillane sans doute?

— Mais pas le moins du monde.

Prudente, experte à deviner la pensée des hommes, elle comprit que celui-ci ne tenait pas à être questionné sur son amie. Elle se rattrapa prestement.

— On dit en France que les femmes de Séville sont, de toutes les Espagnoles, les plus séduisantes... C'est ce qui m'aurait fait croire... mais, dites-moi, Santena, à propos...

Il importait peu que cela n'eût justement pas le moindre à propos.

— Connaissez-vous enfin votre nouveau poste?

— Non, madame. Ma présence n'était plus nécessaire à Paris et j'en ai profité pour prendre un congé assez long. A mon retour à Madrid...

Elle l'interrompit :

— Comment? vous avez quitté Paris?... Oh! mais j'espère bien que vous y reviendrez avant d'être ambassadeur, Santena. Trop de beaux yeux vont pleurer.

Il sourit :

— Le croyez-vous, madame?

— J'en suis bien sûre. Et je pourrais citer des noms. Oui, mon cher... J'ai reçu des confidences, mais je ne les trahirai pas...

Anita, un peu pâle, renversée contre le dossier de sa chaise, semblait ne pas entendre. Elle regardait au delà des tables vides la table joyeuse des automobilistes. Ils se préparaient au départ et se levaient bruyamment en portant un dernier toast plus fou que tous les autres.

— Êtes-vous jalouse, madame?

— Je pourrais l'être...

— Il le faut. L'amour sans la jalousie...

Elle commençait d'émettre des banalités légères, mais Anita semblait peu disposée à y répondre spirituellement. Elle parut un peu sotte à la Française qui, revenant à Lelo, ne parla désormais qu'à lui. Elle rappelait des souvenirs de Paris, des fêtes auxquelles ils avaient assisté ensemble, citait des noms d'hommes, des noms de femmes, et savait faire allusion

aux petits et grands scandales qui mêlaient les uns et les autres de la façon la plus discrète. Elle avait vu les dernières pièces de la saison, lu tous les livres dont pendant l'année on avait parlé ; et l'observant, l'écoutant, pris à tout son charme, Lelo songeait :

« Elle-même aujourd'hui ne se souvient plus de son passé. Et Marmel, qui a su ne point se priver sottement du plaisir de vivre avec elle, a grandement eu raison. Il est heureux. »

Il l'était peut-être. Il était surtout en ce moment calme et ennuyeux. Assis en face d'Anita, il échangeait avec elle des paroles qui tombaient aussitôt, et cherchant quelque idée qui la pût intéresser il lui disait :

— Cette cuisine est excellente, pas couleur locale le moins du monde, mais excellente. Le chef d'ailleurs est français.

— Vraiment?

— Oui, je le connais... J'ai eu occasion de lui parler pour lui demander la recette d'un plat que nous avions mangé l'autre jour et que voulait absolument connaître Béatrice. Il a consenti à me la donner, mais n'a jamais voulu la mettre par écrit. Ces gens-là ont l'orgueil de leurs petits secrets... tout comme les diplomates, — remarqua-t-il finement.

— Ah !... — dit Anita, — ils ont l'orgueil...

— Heureusement que j'ai de la mémoire, — ajouta-t-il, voyant qu'elle ne parvenait pas à terminer sa phrase.

Mais elle ne savait déjà plus de quoi il était question, ni pour quelle raison M. Marmel se réjouissait d'avoir eu de la mémoire. Elle cherchait à entendre ce que disaient Lelo et la belle Française. Ces souvenirs d'un passé qu'elle ne connaissait pas la faisaient souffrir. Elle en voulait à cette femme de les rappeler ainsi et de ne savoir parler que de cela. Mais aussi elle ne pouvait s'empêcher de l'admirer de tout son cœur, pour sa grâce, pour son aisance, pour cet air qu'elle avait de paraître ignorer tout ce que l'on pouvait dire sur elle ; en vérité, elle paraissait une honnête femme, et si parfaitement heureuse de l'être, si gentiment souriante dans le calme de sa conscience que l'on en voulait presque à Marmel d'avoir eu l'impudence de ne point l'épouser légitimement.

Lui, cependant, cherchait à tirer sa jeune voisine de méditations qu'il attribuait à la timidité. Il se jugeait grossier de

ne pas la savoir distraire, et par courtoisie il faisait de grands efforts pour vaincre son envie de demeurer silencieux.

Il lui demanda :

— Croyez-vous qu'il fera beau aujourd'hui?

— Je l'espère.

— C'est dommage.

— Dommage?

— Oui, j'aurais tant envie qu'il pleuve.

— Comment cela? Mais c'est fastidieux, la pluie, c'est triste...

— Tout ce que vous voudrez, mais quand il pleut on reste sinon chez soi, puisque on a le malheur de ne pas y être, du moins à l'hôtel. On lit les journaux. On se repose.

— S'il vous plaît aujourd'hui de vous reposer, quel besoin avez-vous de vous inquiéter du temps qu'il fait?

— Ah ! voilà ! C'est que s'il fait beau, nous devons aller tout à l'heure en auto... à... à... Je ne sais quoi dans la montagne... un nom basque impossible... où il y a aujourd'hui une fête villageoise... C'est une promenade assommante.

Il n'avait pas pris la peine de baisser la voix, et madame de Laleu, l'ayant entendu, se tourna vers lui.

— Si cela vous fatigue et vous ennuie, pourquoi venir? — dit-elle avec douceur.

— Parce que je ne trouve pas convenable, ma chère amie, que vous couriez les grandes routes, surtout les routes de ce pays-ci, infestées de touristes et de Parisiens, seule, avec un freluquet.

Elle rougit un peu. Sa voix égale s'anima légèrement.

— Raoul n'est pas un freluquet. Il est très sérieux et paraît plus que son âge. Et puis vous savez très bien que je ne serai pas seule avec lui. Henri nous accompagne. Ils prennent à tour de rôle la conduite de l'auto.

— A tour de rôle... si on veut, c'est-à-dire que Raoul au bout de cinq minutes passe le volant à son cousin et vient flirter avec vous dans le fond de la voiture. Écoutez, ma chère, sérieusement, si on les décidait à renoncer à leur promenade, ces jeunes gens, ou tout au moins à renoncer à nous?

Elle s'anima davantage.

— Mon ami, ne dites donc pas de choses absurdes. Ils ont

pris la responsabilité de ce voyage ; ils nous ont amenés de Paris, et nous considèrent un peu comme leurs invités. Si nous restons aujourd'hui à San-Sebastian, ils y resteront également, et ce sera pour Raoul, je le sais, un vrai crève-cœur que de manquer cette fête.

Mais Laurent Marmel s'entêtait :

— Qu'il y aille sans nous, je le répète.

— Vous répétez une sottise.

Elle haussa les épaules et parlant plus haut encore :

— Mon pauvre Laurent, cachez donc mieux cette irritation que vous avez contre tout ce qui est jeune et alerte et contre ceux qui aiment... ce que vous n'aimez plus.

Et prenant ses hôtes à témoins :

— C'est de l'ingratitude noire. Vous n'imaginez pas combien ce pauvre garçon se montre charmant avec lui, plein de prévenances, d'attentions.

Sec, Laurent Marmel déclara :

— C'est un imbécile.

Cette fois, Béatrice de Laleu pâlit et elle partit en guerre pour défendre l'insulté avec une impétuosité imprévue et choquante.

— Qu'il est grossier ! que je déteste donc la grossièreté, et le mensonge ! Santena, vous n'imaginez pas à quel point ce garçon vous plairait. Oui, sans doute, il pourrait se permettre d'être un imbécile, parce qu'il est très beau et qu'il plairait tout de même aux femmes, mais c'est au contraire une des plus belles intelligences que j'aie jamais rencontrées, fine, passionnée, s'intéressant à tout. S'il entre dans l'armée, comme il le souhaite, ce sera un de nos officiers les plus remarquables.

Le silence tomba, gênant. Pour le rompre, Lelo feignit de s'intéresser à Raoul.

— Sa carrière n'est encore pour lui qu'une espérance. Il est donc bien jeune?

— Il a dix-huit ans, — dit-elle avec orgueil.

Et elle laissa rayonner son visage. Marmel était retombé dans un silence dont rien ne devait plus le faire sortir et il ne broncha pas quand madame de Laleu, redevenue très digne et très douce, dit à Lelo :

— Mon petit Santena... voulez-vous faire un peu presser le

service. Je vous en demande bien pardon... Mais nous devons, nos amis et nous, partir de l'hôtel à deux heures et j'ai horreur de me faire attendre.

Et pour hâter sans doute la venue du dessert, elle tira du grand sac brodé qu'elle avait posé près d'elle sur la table, un étui à cigarettes, étroit et long, en vermeil, et le tendant à Anita :

— Elles ne valent sans doute pas celles que vous avez l'habitude de fumer, madame, et je m'en excuse, mais vous trouverez, je crois, leur parfum agréable.

Anita refusa. Elle était bouleversée de ce qu'elle avait cru comprendre. Cette femme, persévérant dans son désordre, lui paraissait abominable, et elle jugeait répugnant l'homme qui admettait ces choses et désirait seulement que le monde n'y connût rien. L'offre de la cigarette vint tout aggraver. Quelles mœurs de gitane ou de cigarière lui supposait-on? Et dans son petit geste roide, il y eut presque de l'impolitesse.

Elle regarda Lelo qui la regardait, très grave. Le repas s'acheva rapide et morne. Ces gens maintenant s'ennuyaient d'être ensemble et ils se le laissaient voir parce qu'ils avaient des préoccupations plus profondes que la politesse. Le café trop chaud, les liqueurs trop fortes, furent accueillis avec un peu d'impatience, car on était forcé de ne les boire que lentement. Mais pour ne pas perdre trop de temps, madame de Laleu ayant tiré de son sac une glace assez grande, la disposa sur la table entre sa tasse et son petit verre ; elle se mit tranquillement à tapoter son visage de poudre légère et à discipliner, du bout d'une épingle, les petits cheveux échappés à la belle mèche ondulée qui lui couvrait le front.

— Vous êtes très mal installée, — remarqua Laurent. — Puisque nous passons à l'hôtel, il vous sera plus facile de vous arranger dans votre chambre.

Anita et Lelo échangèrent un nouveau regard. A l'hôtel, Raoul, qui les guettait, sans doute ne l'apercevrait-il pas d'abord telle qu'elle sortirait d'ici? Elle levait la tête à ce moment, elle les surprit, et comprenant qu'ils l'avaient comprise elle leur sourit, car elle ne cherchait plus à cacher qu'elle était jeune encore, amoureuse et désirée.

— Nous allons ce soir au casino, — leur dit-elle au moment

de la séparation. — Aurons-nous le plaisir de vous y retrouver?

— Je ne le pense pas, — dit Lelo.

Et nulle autre promesse de se revoir ne fut échangée. Debout près des petits orangers qui flanquaient la porte du restaurant, Anita et Lelo regardèrent s'éloigner les amants sans honneur. Ce que ceux-là acceptaient, eux ne pouvaient l'admettre ; ils le savaient à présent, et ils savaient aussi qu'ils ne savaient plus... qu'ils demeuraient incertains et désespérés. Cette ville où ils se trouvaient, et le pays basque avec ses bois et ses grandes solitudes, et l'Espagne entière, et toute la terre, ne pouvaient leur offrir un lieu où trouver le repos, fût-il étroit comme le cercle noir que forme à midi l'ombre d'un cyprès. Ils ne voulaient plus aller nulle part ; surtout, ils ne voulaient pas revoir cette chambre où la veille, grisés par leur tendresse, ils avaient cru possible de vaincre les vieux scrupules qui demeuraient en eux et que depuis des siècles avait dressé devant l'amour leur race exigeante, orgueilleuse et délicate. De nouveau elle avait peur de ce qu'il allait résoudre; de nouveau il sentait monter en lui l'envie de tuer; et cependant elle se pressait contre lui, et cependant il disait :

— Ma petite... oh ! ma petite... ma pauvre petite... mon enfant...

Ils recommencèrent d'aller droit devant eux, de rôder sans but. Ils s'arrêtaient devant chaque boutique, tellement las que l'envie les prenait d'appuyer leurs fronts aux vitres comme font les petits pauvres que tourmentent devant les merveilles exposées de trop avides désirs. Sans les voir, ils regardèrent ainsi les bocaux jaunes et rouges, les boîtes enrubannées d'une confiserie. Devant un libraire, ils lurent l'un après l'autre, à mi-voix, le titre de tous les livres, et ils disaient ensemble : « Je voudrais lire celui-ci, celui-là doit être bien ennuyeux. » Ils parlèrent de chevaux devant une sellerie et de promenades en voiture, discutèrent devant une lingère des folles dépenses auxquelles peut entraîner la coquetterie féminine, et sans savoir pourquoi, comme le jour tombait, ils entrèrent chez un marchand qui vendait de vieux meubles, des bijoux et des objets anciens.



La boutique était obscure, chaude, accueillante, tendue de damas rouge comme la sacristie d'une cathédrale somptueuse. Des meubles sombres l'encombraient, confusément. Des lampes d'églises, des lustres de cristal, pendaient du plafond. Il y avait en face de la porte un grand Christ sanglant. Des statues saintes d'ivoire ou de bois peint étaient posées un peu partout, sur les tables, sur les coffres, au sommet des armoires.

Le marchand, ascétique et jaunâtre, aux gestes roides, ressemblait à l'une d'elles qui se serait animée ; une barbe abondante mangeait son maigre visage. Il vint au-devant du couple indécis, l'invita courtoisement à tout examiner et s'excusa de ne pouvoir aussitôt s'occuper de lui. Trois acheteurs, deux hommes et une femme, qui ne discutaient point les prix demandés et avaient déjà fait mettre de côté un lot important d'objets, sollicitaient en ce moment toute son attention.

Les hommes, minces, blonds, trop élégants, avaient le teint blanc, l'œil noyé. La femme était grande, éclatante de cheveux et de teint. Sous son grand manteau ouvert, dans sa robe de drap simple et nue, on la devinait très belle, souple comme une bête, et de formes parfaites.

Assis devant une longue table dont les deux pieds étaient réunis par une traverse de fer et qui avait dû jadis recevoir la cape, l'aube ou la chasuble des officiants au sortir du salut ou de la messe, ils examinaient en ce moment des étoffes anciennes. Avec des gestes précieux et mous, ils plongeaient leurs mains dans le flot des soies rayées de vert et de jaune, ils soulevaient les lambeaux de damas dont l'or et l'argent scintillaient, les beaux velours, les galons rebrodés. Et ils échangeaient leurs impressions dans une langue rauque et sans beauté.

— Des Allemands, — murmura Lelo.

Il les regardait avec curiosité, avec répugnance aussi pour tout ce qu'il devinait en eux de mollesse et de vice.

— Que viennent-ils faire ici? — songeait-il. — Quel besoin ont ces gens des bibelots de chez nous?

Et ne les connaissant pas, ayant eu à peine le temps de les

regarder, il était irrité contre eux parce qu'il était à présent irrité contre tout.

La femme seule paraissait connaître le castillan. Elle demanda, hésitant à chaque mot, parlant d'une voix traînante qui, dans sa belle bouche pâle, n'était pas sans charme :

— Nous voudrions voir maintenant... nous voudrions... cela ce sont des vieilles robes... mais nous voudrions... des étoffes d'église... des... des... chasubles anciennes... oui... N'avez-vous pas?

— J'en ai de fort belles, — dit le marchand empressé. — Voici huit jours précisément qu'il m'en est arrivé tout un lot de la Vieille Castille. La dévotion est grande par là-bas ; elle le fut surtout... et celles qui travaillèrent à ce que vous allez voir ne ménagèrent la peine ni de leurs doigts ni de leurs yeux.

Il souleva le couvercle d'un vieux coffre dont les ferrures se découpaient sur un fond de drap rouge. Les chasubles éclairèrent l'ombre de tout l'éclat persistant de leurs ors et de leurs soies. Une à une, l'homme les déploya, les secoua. Et il les jetait ensuite sur une sorte de lit bas couvert de velours bleu et de gros filet aux franges jaunâtres. Les étrangers nonchalants se levèrent pour s'en approcher.

Il y en avait de vieux damas vert, et d'autres de satin blanc. L'Agneau, la Croix, l'Hostie rayonnante y scintillaient parmi des roses fanées, des lys, des branchages délicats. D'autres, de velours violet, étaient alourdies de pierres sombres enchâssées dans l'argent des galons. Certaines, toutes jaunes, avaient la couleur du soleil sur les blés mûrs, la couleur de la joie. Mais d'autres, en velours noir, étaient brodées de soie blanche, et ces broderies représentaient des têtes de mort, des os entre-croisés, des maximes désolées, ou pleines de menaces, ou d'un spiritualisme aigu, délirant et qui brûlait l'âme.

Lelo qui s'était approché discrètement, les regardait lui aussi. Autour de ces étoffes pieuses et fanées il croyait respirer encore l'odeur de l'encens et voir monter les piliers lourds des églises espagnoles. Il entendait l'orgue, le bruit traînant des pas, les psalmodies lointaines. Il revoyait sa mère. Elle l'avait tendrement aimé et il se désola de ne plus croire à la survivance des âmes parce qu'il aurait aimé à la sentir auprès de lui, dans ce moment où il était si malheureux.

Devant la beauté des chasubles, les jeunes gens langoureux semblaient s'animer. Ils les prenaient, les repoussaient, pour en chercher une froissaient toutes les autres, rejetaient celle-là pour la reprendre encore. Ils les tendaient entre leurs bras écartés comme si elles eussent été appliquées sur une muraille, ils les rapprochaient de leurs visages et s'interrogeant dans leur langue aux syllabes gutturales, ils se demandaient sans doute si telle nuance ou telle autre convenait à la nuance de leurs yeux et de leur teint.

Ils firent mettre de côté une chasuble violette, une verte, une jaune. Et malgré lui, Lelo se rappelant la symbolique des couleurs évoquait les mystères auxquels se rapportaient celles-là, les fêtes en l'honneur desquelles des doigts savants et pieux les avaient choisies jadis.

Qu'en voulaient aujourd'hui faire ces gens? La tenture de quelque boudoir? Les coussins des divans où s'alanguiraient leurs vicieuses paresses? Son irritation devint plus forte. A Tolède, au couvent de San-Pablo, et dans la cathédrale, devant la curiosité froide des étrangers et leurs regards ironiques, il avait eu de ces révoltes. Il ne croyait plus à rien, c'est entendu, et il tirait de son scepticisme de l'orgueil et de la joie : mais l'Église l'avait jadis trop fortement possédé pour qu'il ne s'émût pas quelquefois en pensant à elle. Il s'irritait alors que d'autres la traitassent avec légèreté ; il la voyait vivante, toujours, et quoi qu'il se tînt loin d'elle, digne de son respect et de celui de tous. Il était comme un homme qui, ayant chéri une belle maîtresse, et ne l'aimant plus, n'admettrait cependant pas que le premier venu osât parler d'elle avec irrévérence.

Tout d'un coup, sans trop savoir pourquoi, il se sentit prêt à brutalement s'interposer, à offrir quel que fût le prix demandé un prix plus fort, à emporter en bloc tout le lot des chasubles. Mais qu'en ferait-il? Un présent à l'église de Pasages dont le curé ne le saluait même plus ! Il faillit rire, rire de ce projet et aussi de son énervement, de sa fatigue, qui lui rendaient en ce moment l'esprit confus. Que pouvait lui importer la destinée de ces loques? Se désintéressant d'elles et de ceux qui les convoitaient, il haussa les épaules et revint près de son amie. Elle l'attendait, assise sur une banquette de bois dur et lui-

sant, n'ayant rien regardé autour d'elle, et ne s'intéressant à rien. Elle lui dit très bas :

— Cette femme est bien belle, n'est-ce pas?

Il comprit qu'elle l'avait cru seulement attiré par la beauté de l'étrangère, et eut pitié de ce cœur inquiet. Il la regarda, il lui sourit avec une tendresse infinie.

— Cette femme, mon amour, mais je ne l'ai pas même regardée. Les étoffes seulement m'intéressaient, elles sont belles. Et les bijoux qu'il y a dans cette vitrine me paraissent beaux aussi. Veux-tu que nous les regardions ensemble?

Ils s'approchèrent d'une armoire de chêne dont les portes et les panneaux pleins avaient été remplacés par des panneaux de verre. Des bijoux scintillaient sur les planchettes couvertes de velours rouge.

— Des bagues d'évêque, des croix, des boucles rondes... oh !... si petites !... Lelo ! Elles ont dû orner les souliers en satin de quelque vierge pour le jour de sa fête.

Là aussi on retrouvait l'Église, profanée dans ces mêmes choses qui avaient été créées pour elle, et sanctifiées au service de ses serviteurs. Quelque fille élégante, quelque éphèbe inquiétant comme ceux qui étaient là, se pareraient en riant de ces bijoux aux facettes desquelles miroitait la pure lumière des cierges et qu'avaient embués les vapeurs de l'encens. Lelo une fois de plus en sentit de la gêne ; mais c'est de cela maintenant qu'il s'irritait. Qu'avait donc son enfance à venir le tourmenter ainsi? Puis il s'attendrit sur elle, tout à coup, et sur lui-même. A douze ans, à quinze ans, quand sa pensée commençait de devenir profonde et que l'inquiétaient les grands problèmes de la vie, de la mort, de la souffrance, sa mère simple, ferme, sereine, savait répondre à toutes ses questions. Le ciel expliquait tout, résolvait tout. Aujourd'hui qu'il souffrait d'une indécision plus humaine et plus déchirante, il eût bien voulu qu'on lui répondît. Et c'est parce qu'il l'enviait peut-être qu'il pensait ainsi à cet enfant tourmenté mais que l'on savait éclairer.

Il le chassa de lui cependant. Il pressa plus tendrement le bras de sa maîtresse. Et ce fut elle qui rappela les hantises qu'il voulait fuir.

Elle regardait, sur un lit de velours violet, cinq petits Christ

d'ivoire jauni, détachés de leur croix et qui s'alignaient côte à côte, montrant leurs bras écartelés, leurs corps tordus, l'admirable souffrance de leurs visages fins et de leurs membres roidis où les muscles saillaient avec une précision terrible. Elle regardait aussi les chandeliers d'argent, tachés encore par le ruissellement des cires fondues, les statues de saintes et de saints, une Vierge coiffée de dentelles véritables, les petits lustres en cristal qui pendaient du plafond, et elle soupira.

— Nos pauvres églises ! comme on les dépouille ! Quelle misère !...

Il comprit qu'elle était choquée comme lui dans ce que, jadis, elle avait eu de ferveur. Et il l'aima mieux pour cette communauté de leurs pensées à la même minute. Mais en même temps, il contemplait avec une sorte d'inquiétude tous ces objets pénétrés jadis de tant de prières. Ils lui disaient... oui... ils commençaient de lui dire quelque chose qu'il ne voulait pas entendre. Et peu à peu, au fond de lui-même, se formait une pensée qu'il ne comprenait pas bien, qu'il ne voyait pas encore, et contre laquelle il se révoltait.

Ils examinèrent les sombres armoires de sacristie, les commodes aux tiroirs nombreux où des mains pures avaient jadis couché dans leurs plis réguliers les surplis et les aubes. Et ils gagnèrent au fond de la boutique une autre pièce plus obscure encore et moins encombrée. Un grand autel de bois peint et doré que surmontait un retable orné de miroirs et de sculptures abondantes, dans le goût churrigueresque, suffisait presque à la remplir. Des toiles peintes représentant la vie de Jésus, sa naissance auréolée, sa mort douloureuse, couvraient les autres murs. Une lampe de prière allumée pendait du plafond obscur. Par terre, il y avait, comme dans les chapelles, des dalles funéraires gravées de noms et d'emblèmes. Et l'autel, recouvert d'une nappe grossière, portait tout un fouillis d'étoffes et d'objets, vases de faïences peintes, de verre ou de métal, chandeliers de bois, buires, patènes et ciboires.

Anita s'en approcha, pitoyable comme elle semblait être pour toutes ces pauvres choses détournées de leur vie véritable. Lelo, morne, les mains croisées derrière le dos, voulait lire sur les peintures de la muraille le nom dont elles étaient signées. Il voulait évoquer l'artiste lointain... Mais quelle voix

se faisait donc entendre? Pourquoi, immobile, torturé, continuait-il de se débattre contre cet enfant qu'il avait si bien cru tuer en lui, cet enfant délirant de terreur et d'ardeur et qu'il revoyait, à genoux dans l'ombre fiévreuse des églises, dans le parfum nombreux des cires consumées?

— Oh ! Lelo !... Regarde.

Il se retourna. Debout, sur la marche de l'autel et penchée vers lui la jeune femme lui présentait, sur ses deux mains tendues, une arme précieuse et terrible qu'elle venait de découvrir sous l'entassement des étoffes. C'était une sorte de couteau large et long, dont la lame était gravée de signes illisibles noyés dans la rouille épaisse et rougeâtre qui mangeait le métal. Le manche, robuste et fait à la taille d'un poing vigoureux, dépouillé des bijoux qui l'incrustaient jadis, n'en montrait plus que l'alvéole comme une grenade dépouillée de ses pépins limpides. L'ensemble était rude, barbare, et cette vieille arme ébréchée semblait tout imprégnée encore de sa vie tragique.

— Lelo... ne dirait-on pas?

— Le couteau qui servit à égorger saint Paul? — prononça-t-il d'une voix sourde... — il lui ressemble...

Pourquoi Anita avait-elle pris l'attitude même de cette nonne qui, là-bas, dans l'effrayant parloir aux murs humides, leur présenta la relique sur ses paumes ouvertes? Pourquoi disait-elle maintenant d'une voix sourde, d'une voix lointaine qui paraissait étouffée par la double grille de fer et le rideau noir aux plis nombreux :

— Regarde... on dirait qu'il y a des traces de sang sur la lame. Passe ton doigt doucement. Les grumeaux y ont laissé leur rugosité.

Pourquoi le voile clair de son chapeau de voyage cachait-il si exactement son front, et ses cheveux, ne laissait-il plus apparaître que le petit visage dont la pâleur et les meurtrissures semblaient dues, devant cet autel, au milieu de ces figures saintes, sous cette lampe dont la flamme n'était pas morte, aux macérations, aux longs jeûnes, à l'excès des prières? L'oppression devint plus forte, le présage s'accentua. La pensée effrayante surgit tout à coup, formée et précise, du fond de son être, s'imposa, l'anéantit.

« Je ne puis pas la tuer... Je ne l'épouserai pas... Je ne permettrai pas qu'elle soit libre, après mon départ, d'appartenir à d'autres hommes... »

— Anita... le couvent de San-Pablo... le couvent, — dit-il plein de stupeur et d'une voix qui n'osait s'élever... — le couvent !

Elle le regarda fixement, ses yeux s'élargirent tout à coup, sa bouche s'entrou'vrit, elle cria presque :

— Pourquoi me dis-tu cela? et sur ce ton? Tu me fais peur.

Elle rejeta l'arme au milieu des chiffons, descendit précipitamment la marche de l'autel, et dit pour donner à sa frayeur la seule excuse qu'elle voulût admettre :

— Tu avais l'air tout égaré.

Souriant, le marchand s'approchait d'eux. Il était libre maintenant. Les étrangers venaient de partir et un commis devait tout à l'heure porter à l'hôtel leurs emplettes nombreuses. La nuit lente envahissait la boutique, et seuls demeuraient distincts dans tout ce rouge sombre et tous ces bois obscurs l'auréole de la petite Vierge aux dentelles précieuses, les clous qui luisaient aux pieds croisés et aux mains saignantes du grand Christ déchiré. Mais l'homme tourna un commutateur. L'électricité jaillit au plafond de trois ampoules aveuglantes.

— J'ai de fort belles choses, n'est-ce pas? Si vous êtes amateur, vous avez dû le remarquer... Ces meubles sont rares... Ce Christ ressemble à celui dont s'enorgueillit la cathédrale de Ségovie. Il est dû, comme lui, au merveilleux travail du grand Alonso Cano... Et les bijoux?... La señorita n'en a-t-elle pas vu quelqu'un qui lui fasse envie? Venez avec moi, Señorita, je vais vous montrer les plus beaux.

Il ouvrit un petit coffre garni de bandes en velours et de clous d'acier. Les bijoux étaient rangés sur un mince matelas de satin bleu, d'où montait encore un faible parfum.

— J'ai des Saint-Esprit en pierres de France, des colliers en topazes brûlées, des boutons de corsage ciselés et tout pareils à des grelots, des agrafes très rares, qui représentent l'aigle de Castille, l'aigle à deux têtes, des boucles d'oreilles, voyez... d'argent fin et d'améthyste, longues comme le doigt. Elles ont servi à parer la Mère des douleurs, et sont assorties à ses vêtements de deuil... Permettez, señorita, que je vous les essaye...

Avec une robe jaune, ce qui doit vous aller parfaitement, cela serait d'un effet tout à fait original.

Au bout de ses doigts maigres, les joyaux pendeloquaient, scintillaient, avec un cliquetis imperceptible, un tressaillement continu. Ils étaient magnifiques et tristes. A la pointe de chacun tremblait une perle brune. Un large cercle d'argent permettait de les suspendre à l'oreille de l'Image, et les suspendit à l'oreille d'Anita.

— Approchez-vous de cette glace... avec votre fin visage, vous avez l'air de la Madone elle-même.

Le froid de ces bijoux la faisait tressaillir. Elle se tourna vers son amant. Le marchand s'éloigna, discret, connaissant ce que peuvent, pour décider un homme épris, les supplications d'une jeune femme coquette.

— Tu les trouves belles?

— Anita, le couvent de San-Pablo m'a paru vide et nu. La Vierge y doit être bien pauvrement parée. J'achèterai les boucles, tu les lui porteras... à ton retour... là-bas?

Raillait-il? Combien de fois lui avait-elle entendu blâmer l'excès des images dans les églises tolédanes, leur culte idolâtre et sensuel? Était-ce bien lui qui, tel un dévot du temps des Rois Catholiques, parlait de faire à la Vierge présent d'un bijou? Quelle était sa pensée? Que voulait-il?... quelle chose au fond de lui-même était déjà résolue? Tout bas, très vite, du ton confidentiel et suppliant d'une mendiante qui voudrait un remède à ses misères, elle lui posa ces questions. Mais il n'y répondit pas ; il la regardait, avec une sorte de stupeur comme si maintenant elle était une autre, qu'il ne connaissait pas. Et elle sentit ses tempes devenir froides.

Lentement, elle retira de ses oreilles les joyaux de la Vierge, elle les posa dans la main qu'il avançait pour les prendre, et elle se détourna. Mais les pieds du Christ saignaient à la hauteur de son visage. Elle se détourna encore, ne regarda plus que le parquet luisant.

— Eh bien, señores? êtes-vous décidés?

— Nous prenons ceci.

— Je vous félicite. Votre goût est bon. Je vais soigneusement vous les mettre dans une petite boîte bien garnie de coton et de papier de soie.

Le paquet terminé, remis, payé, il se réjouit de voir que les deux voyageurs ne se disposaient pas à partir.

— Désirez-vous quelque autre chose? Je vais vous montrer ma collection de gravures, j'en ai d'excellentes.

— Non... non... je vous remercie.

Lelo, à travers les vitres, regardait l'avenue déserte. Il avait peur maintenant de se retrouver avec Anita, peur de sentir le corps faible et charmant s'appuyer à son bras, peur d'entendre la voix amoureuse lui demander : « Que vas-tu faire de moi? » Et plus peur encore de lui entendre dire : « J'obéirai. »

— Nous avons donné rendez-vous ici... à un ami... Il est en retard... Pouvons-nous l'attendre un peu?

— Mais tant que vous le voudrez... vous êtes ici dans votre maison.

Et tenant compagnie à ses hôtes, courtoisement, il voulut causer avec eux de choses étrangères au commerce.

— L'automne s'annonce mal, — dit-il, — il pleut souvent. Si vous n'êtes pas du pays, vous devez en avoir une impression mauvaise. C'est au printemps qu'il faudra revenir une autre fois. Alors nous avons des journées incomparables.

— Je le sais, — dit Lelo si brièvement que le pauvre homme craignit soudain de lui avoir déplu.

— Ah ! — dit-il... — je n'ai rien voulu vous apprendre. Je supposais seulement... On voit que vous êtes de nouveaux mariés, et généralement les nouveaux mariés voyagent dans les pays qu'ils ne connaissent pas encore.

A cela rien ne lui fut répondu et le même silence accueillit les quelques phrases qu'il prononça encore. Alors, il rôda à travers sa boutique, les mains dans ses poches, hésitant. Puis il avança vers la jeune femme qu'il jugeait mal assise sur les dures banquettes où elle avait pris place, un grand fauteuil cordouan. Des clous larges et plats maintenaient le cuir usé sur le chêne taillé lourdement.

— C'est, — expliqua-t-il, — un fauteuil qui vient d'un couvent de Gerona. Les nonnes s'y asseyaient au parloir pour recevoir leurs visiteurs.

— Prenez place, Anita, monsieur a raison... vous serez mieux assise... Pourquoi hésitez-vous ainsi?...

Elle regarda tout autour d'elle comme pour chercher un

secours qui ne devait pas venir. Et puis elle fut résignée. Elle obéit. Son dos se roidit contre le dossier droit ; les avant-bras massifs supportèrent ses mains étendues.

— Avec votre permission, — dit le marchand renonçant à tirer une parole de ses hôtes silencieux.

Et s'asseyant à son bureau, derrière une armoire, tout au fond de la pièce, il se mit à vérifier ses comptes.

Au-dessus d'Anita, le grand Christ dressait son buste tordu, sa tête pâle et ses bras écartelés ; à sa droite, au fond de l'ombre, apparaissait la lampe de prière dont la flamme n'était pas morte. Et, ne voyant pas son regard, Lelo songeait que déjà, comme faisait la converse au voile noir et comme elle-même devrait désormais le faire à chacun des jours de sa vie, cette femme baissait les yeux parce qu'un homme était là.

ANDRÉ CORTHIS

LE CANON FRANÇAIS DE 75

Une des grandes causes de nos défaites, en 1870, fut l'infériorité lamentable de notre artillerie. Pendant que, sommeillant sur les lauriers de Magenta et de Solférino, nous conservions notre vieux matériel de bronze chargeant par la bouche, les Allemands avaient adopté le canon d'acier chargeant par la culasse. La sévère leçon de la guerre eut pour conséquence le changement complet de notre artillerie et l'adoption, en 1875, du matériel Lahitolle qui fut lui-même remplacé deux ans plus tard par le canon De Bange ; tout était alors à créer, car nous ne possédions même pas d'usines capables de produire l'acier fondu avec lequel Krupp avait coulé les canons victorieux de l'Allemagne.

L'adoption du canon De Bange avait rétabli l'équilibre entre nous et nos éternels adversaires, quand une découverte française vint renverser la balance et nous donner une supériorité écrasante : ce fut, en 1884-85, l'invention de la poudre à la nitro-cellulose, appelée encore poudre sans fumée, ou encore poudre B, en l'honneur du général Boulanger ; la grande découverte de M. Vieille caressa pour un temps nos espoirs de revanche, mais toutes les nations guerrières ne tardèrent pas à adopter, pour leurs armées, des poudres équivalentes à notre nitro-cellulose, et notre supériorité éphémère fit place à l'équilibre.

Cet état se maintint, sans modifications apparentes, pen-

dant dix années, qui furent des années d'incubation pour les idées nouvelles. Les artilleurs avaient perfectionné le gros matériel de place et de marine et réalisé de ce côté des améliorations considérables dans la précision et la rapidité du tir ; il s'agissait de savoir si des progrès analogues ne pourraient être obtenus avec les pièces mobiles et légères qui accompagnent les armées en marche ; mais les conditions étaient toutes différentes : tandis que les grosses pièces, installées sur des affûts montés sur rails, peuvent aisément être remises en place après le tir, les pièces de campagne, établies sur un sol meuble et inégal, sont à moitié culbutées par l'effet du recul, de telle sorte qu'après chaque coup il faut, à la force du poignet, les remettre en place et procéder à un nouveau réglage du tir. C'est, avant tout, cette nécessité de la remise en place et du repointage qui ralentit le tir des pièces de campagne ; avant l'adoption du nouveau matériel, chaque canon pouvait tirer un coup, deux coups au plus par minute. Par suite, le rôle de l'artillerie dans les batailles était forcément secondaire ; on estimait alors que le canon est fait pour agir contre les choses plutôt que contre les hommes ; il a pour mission de détruire les obstacles qui protègent les troupes ennemies, mais en définitive, c'est le fusil, c'est l'infanterie qui gagnent les batailles. Il a fallu plus d'un jour pour modifier cette doctrine; peu à peu, on a été amené à envisager une tactique nouvelle, où une artillerie très mobile et très efficace, accompagnant partout les masses d'infanterie, leur ouvrirait la route par son action sur les troupes ennemies. Ces idées nouvelles, exposées et discutées dans les revues techniques, connues de tous les milieux intéressés, ne pouvaient être le privilège d'un seul pays ; aussi la transformation qui résulta de leur adoption se fit-elle sentir sur l'armement de presque toutes les nations européennes ; les unes avec hâte, les autres avec plus de prudence, toutes cherchèrent à accroître la puissance agressive, c'est à dire la rapidité de tir de leur artillerie de campagne. L'Allemagne pensa, la première, avoir obtenu un résultat satisfaisant; elle mit en fabrication, en 1896, un canon de 77 millimètres de diamètre intérieur ; cette pièce de 77 constituait un progrès notable sur les modèles précédents, puisqu'elle permettait un tir *accéléré* (huit à dix coups

par minute) et, de plus, assurait dans une certaine mesure la remise en place automatique après le tir.

Cependant, nos techniciens français ne restaient pas inactifs; mais sans se contenter de l'amélioration obtenue par leurs concurrents, ils rêvaient de réaliser, du premier coup, la perfection : une pièce qui permît, non seulement le tir accéléré, mais le tir *rapide* (vingt à vingt-cinq coups par minute), et qui, *surtout, ne tolérât pas le moindre dépointage pendant le tir.* Cette condition est essentielle ; entre une arme qui se dépointe peu et une arme qui ne se dépointe pas du tout, il y a un abîme ; cette dernière seule permettra l'adoption des méthodes de tir qui assurent la prédominance de l'artillerie dans la bataille.

C'est parce qu'ils avaient la vision nette de cette nouvelle tactique, qu'au lieu de s'arrêter à une solution bâtarde, nos artilleurs poursuivirent leurs études jusqu'au succès ; nous savons aujourd'hui si ce succès fut complet : notre 75, léger, robuste, précis, rapide, reçoit la suprême consécration de la guerre, et nous impose un grand devoir de reconnaissance envers ses créateurs ; il est malheureusement impossible de citer tous les collaborateurs d'une œuvre aussi vaste ; mais il est juste de rappeler que, avant 1891, le général Langlois avait indiqué nettement les termes du problème à résoudre dans son cours professé à l'École de guerre et dans son livre : *l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes* ; et le pays ne manquera pas d'associer à son nom ceux du colonel Deport et du commandant Sainte-Claire Deville, qui ont rédigé les innombrables études techniques requises par la création de l'arme nouvelle.

C'est seulement en 1897 que les recherches aboutirent à la création du type définitif. Dès les premiers essais au polygone, ses qualités s'affirmèrent, et, malgré toute la discrétion dont on s'entourait, elles ne tardèrent pas à être reconnues par tous les artilleurs. Voici, à titre d'exemple, ce que le général Perez, de l'armée mexicaine, pouvait écrire en 1902, après avoir énuméré toutes les qualités du nouvel engin de guerre : « Tout cela paraissait incroyable à première vue ; mais pour ceux qui, après avoir étudié à fond le matériel existant, avaient sondé l'avenir et médité les réformes possibles, tout

cela était réalisable. Il y avait cependant une chose admirable, c'est que toutes ces transformations aient pu se faire d'un seul coup, que tous ces desiderata aient été réalisés dans un même matériel ; il devait y avoir une étonnante audace d'invention chez les créateurs de la nouvelle pièce, pour avoir osé ainsi piétiner la routine, repousser bien loin les préjugés et la sagesse du passé, pour avoir enfin réalisé pratiquement ce que les chercheurs d'idéal et les rêveurs les moins timorés en matière d'artillerie avaient considéré jusque-là comme un type de perfection irréalisable avant bien longtemps, Et pourtant, tout ce que je viens de rapporter était bien la réalité : nous en avons la preuve maintenant que, cinq ans après l'adoption de ce matériel, le règlement d'artillerie qui s'y rapporte est rendu public, maintenant que l'on vient de publier le compte rendu de la campagne exécutée en Chine par les batteries du nouveau matériel français. Toutes les qualités qu'on lui avait attribuées, il les possède réellement et il a réalisé tout ce dont on le jugeait capable. »

En présence de ces résultats, l'Allemagne comprit qu'elle avait fait fausse route et que son matériel de 1896 était à reconstituer ; elle se mit à la tâche et, avec la collaboration de maisons Krupp et Ehrhardt, établit le canon de 77 millimètres N/A (*Neuer Art*, nouveau modèle) qui fut mis en service à partir de 1906 ; c'était, comme notre 75, un canon à tir rapide, à bouclier protecteur, à long recul sur l'affût, et le colonel Gaedke pouvait écrire, dans le *Berliner Tageblatt* du 9 juin 1907 : « Nous avons enfin réparé l'erreur de 1896 ! »

Mais il y a des fautes qui ne se réparent jamais complètement ; si riche que soit une nation, elle ne peut pas renouveler à chaque instant une dépense qui se chiffre par centaines de millions ; aussi le modèle N/A était-il constitué avec les débris du modèle 1896 ; on avait conservé le tube du canon, les roues de l'affût et les caissons ; mais les éléments conservés ne sont pas exactement appropriés à leur nouvelle mission ; c'est un raccommodage qui ne vaut pas le neuf; d'autre part, il semble bien que le frein à ressorts adopté en Allemagne pour amener la remise en place de la pièce après le recul, n'a pas les qualités de notre frein hydropneumatique, dont le secret a été bien gardé malgré tous les efforts de l'espionnage alle-

mand pour en connaître le modèle exact[1] ; enfin, l'emploi de la hausse indépendante, l'adoption de méthodes tactiques d'une précision et d'une efficacité admirables, ont permis de maintenir la supériorité de notre 75 sur le matériel allemand de campagne. Il est donc intéressant de connaître les principes qui nous ont valu, de ce côté, un incontestable avantage ; on peut le faire d'autant mieux que l'Allemagne possède aujourd'hui des modèles de nos canons, comme nous possédons de nombreux exemplaires de son artillerie ; d'ailleurs, en dehors de certains détails techniques, tout ce qui présente un intérêt général a été publié ; les lecteurs que cette question intéresse pourront lire avec grand profit, comme je l'ai fait moi-même, l'ouvrage du chef d'escadron E. Buat, *l'Artillerie de campagne*, et de nombreux articles de la *Revue d'artillerie*, parmi lesquels je citerai, comme présentant le point de vue allemand sur ce sujet, ceux du général Rohne.

***

La lenteur du tir, avec le matériel ancien de campagne, avait pour cause principale le recul : à chaque coup, la force explosive des gaz produits par la poudre, qui agit en avant pour lancer le projectile, s'exerce en arrière pour repousser le canon et tout ce qui fait corps avec lui ; la pièce et son affût étaient donc ramenés à plusieurs mètres en arrière et, pour tirer un nouveau coup, force était de remettre en batterie et de procéder à un nouveau pointage. Il fallait donc, pour accélérer le tir, soit annuler le recul, soit assurer la remise automatique en batterie ; on commença par employer des sabots d'enrayage, puis des freins de roues ; enfin, on munit l'affût d'une crosse allongée qu'une bêche fixait solidement au sol. Tous ces procédés se montrèrent incapables d'assurer l'immobilité de la bouche à feu, et on ne s'en étonnera pas si on réfléchit que la force du recul qui s'exerce sur la culasse d'un canon de 75 dépasse *cent mille kilos* ; bien que cette action ne dure

1. On se souvient que l'affaire Dreyfus eut pour point de départ ces tentatives, heureusement déjouées.

qu'un centième de seconde, il faudrait, pour lui résister, emprisonner le canon dans un bloc de béton, et encore on peut se demander ce qui arriverait après un tir prolongé. Tout ce qu'on pouvait obtenir avec la bêche de crosse, c'est que la pièce se cabrât pour retomber ensuite à peu près à sa place primitive ; le dépointage était moindre mais il restait suffisant pour exiger une nouvelle visée.

Il n'existe donc aucun moyen d'annuler le recul ; mais où le chêne se brise, le roseau résiste : on peut laisser agir le recul, mais en lui opposant une force élastique qui, peu à peu, l'use et en vienne à bout. Imaginez que l'affût porte une glissière sur laquelle le canon pourra se déplacer pendant le tir ; un lien élastique, par exemple un ressort à boudin, s'oppose au mouvement. Dans ces conditions, voici ce qui se passe : pendant le centième de seconde où le projectile glisse dans l'âme, la pression des gaz agit sur le canon et le jette en arrière, avec la même force vive ; boulet et canon sont deux projectiles lancés en sens contraires, mais le canon rencontre la résistance du ressort qui ralentit peu à peu sa course, l'arrête, puis, finalement, le ramène en avant, exactement à sa position primitive, *si la glissière est restée immobile.* Il faut donc réaliser l'immobilité absolue de cette glissière, c'est-à-dire de l'affût qui fait corps avec lui, sous l'action de la force qui lui est transmise par le ressort ; or le problème ainsi posé est loin d'être insoluble ; sans calcul, on se rend compte que, moins le ressort antagoniste sera puissant, moins il sera capable de soulever et de faire cabrer l'affût fixé par sa bêche ; mais en revanche, plus le recul sera long. On pourra donc, à condition d'admettre un recul suffisant, amener cette tension du lien élastique au voisinage de 1 500 kilos ; alors le poids de la pièce et de ses accessoires l'emporte sur l'action du ressort, et l'affût reste *rigoureusement* immobile ; le canon recule sur sa glissière, et le ressort tendu le ramène ensuite à son point de départ ; l'ingéniosité de l'artilleur a donc combattu la brutalité du recul par la même tactique qui a permis à nos armées d'user l'offensive foudroyante de l'armée allemande ; mais on se rend compte que cette tactique, pour être efficace, exige un recul considérable, que les calculs et les expériences ont fixé au voisinage de 1 m. 25.

Voici donc le problème de la stabilité résolu en principe ; l'établissement d'une glissière, soutenant la masse reculante sur des galets, est chose aisée ; mais le choix du lien élastique est plus délicat ; ce ressort doit être puissant, puisqu'il transmet des forces voisines de 1 500 kilos, et de plus, il doit supporter un allongement de 1 m. 25, répété des centaines de fois au cours d'une campagne, sans se briser, sans faiblir, sans modifier son élasticité ; et il est encore astreint à d'autres conditions que je passe sous silence pour ne pas compliquer les choses ; mais je crois en avoir assez dit pour faire comprendre que le choix de ce lien élastique constitue le point délicat et la grosse difficulté du problème. Les artilleurs allemands se sont tirés d'affaire en adoptant un frein hydraulique avec ressorts métalliques récupérateurs ; nos techniciens, qui n'avaient qu'une confiance limitée dans les qualités élastiques des métaux, ont préféré utiliser le ressort de l'air comprimé. Le frein hydropneumatique forme la beauté la plus secrète de notre canon ; mais, si une discrétion sévère entoure les détails de construction, le principe lui-même est simple et a été maintes fois publié ; en l'expliquant au lecteur français, on ne court nul risque de dévoiler quoi que ce soit à nos adversaires.

Imaginons que la masse reculante, formée essentiellement par le canon, soit solidaire d'un piston plein qui obture un cylindre plein d'huile minérale ; sous l'action du recul, ce piston chasse le liquide devant lui et le refoule dans un deuxième cylindre rempli d'air qui communique avec le premier par un étroit orifice ; le liquide freine le mouvement en raison de la difficulté qu'il éprouve à passer par cet orifice et ce freinage est élastique parce que l'air emprisonné réagit par sa compression progressive ; en outre, le déplacement du piston commande le mouvement d'un diaphragme qui rétrécit progressivement le chemin de communication entre les deux cylindres ; grâce à cet artifice, on parvient à rendre, pendant toute la durée du recul, la résistance du frein à peu près constante et inférieure à la limite qui produirait le soulèvement de l'affût. Le projectile tiré, la force génératrice du recul cesse d'agir, mais la pièce continue à reculer, en vertu de la vitesse acquise, jusqu'à l'extrémité de la glis-

sière ; à ce moment, l'air comprimé réagit pour ramener le canon en avant et, comme cet air possède une surpression initiale suffisante pour lui permettre de triompher des frottements, la remise en place est assurée ; deux secondes après la mise de feu, le canon est retourné à son poste, tout prêt pour un nouveau tir.

C'est ainsi que l'artillerie de campagne a acquis sa qualité primordiale, la sûreté de tir ; après les deux premiers coups, qui ont affermi dans le sol la bêche de crosse et les patins du frein de roues, on peut tirer ausi longtemps qu'on voudra ; tous les projectiles suivront la même trajectoire, à part les déviations insignifiantes produites par le vent.

Une fois ce résultat obtenu, il devenait intéressant et profitable de réduire par tous les moyens la durée des autres opérations du tir ; on y est parvenu en adoptant des culasses très simples, en employant des cartouches complètes formées par la réunion de la gargousse et du projectile, en mettant le caisson en batterie à la hauteur du canon, enfin en adoptant la « hausse indépendante » qui réduit au maximum de simplicité, et par suite au minimum de temps, les opérations du pointage. Le principe de la hausse indépendante, qui réside dans l'indépendance complète des organes de pointage en hauteur par rapport au canon, forme un des éléments essentiels de ce merveilleux ensemble de vertus associées qui assurent la supériorité de notre 75 ; c'est à lui « que la batterie doit une liberté quasi-complète dans le choix des positions à occuper, la possibilité de porter ses coups sur un point quelconque de l'horizon, les moyens de répartir son feu, d'étaler et de rétrécir sa zone d'action à la demande des objectifs à frapper, tout cela par des moyens d'une si extrême simplicité qu'ils se réduisent à l'énoncé d'un chiffre, et dans des conditions de temps dont on n'avait jusqu'alors aucune idée [1] ». On me pardonnera de ne point donner la description, même sommaire, des appareils de pointage de notre artillerie de campagne ; je me contenterai d'indiquer le but qu'ils permettent d'atteindre : le pointage a pour objet de faire passer la parabole de tir, décrite par le projectile, par l'objet qu'on veut détruire ; en général, cet

1. *E. Buat*, loc. cit., p. 150.

objet est invisible pour le pointeur, puisque la pièce, soigneusement « défilée », doit être invisible pour l'ennemi ; le pointage en direction ne peut donc s'obtenir par une simple visée ; l'officier de tir commande au pointeur de viser un repère visible, par exemple un arbre ou un clocher, puis de faire tourner sa pièce d'un angle égal à la « dérive » qui sépare le repère de l'objectif réel; il a lui-même mesuré cet angle, avec son goniomètre, du poste d'observation qui lui permet de voir le but et le repérer. Quant au pointage en hauteur, qui règle la distance de chute du projectile, il est déterminé par les tables de tir qui donnent la hausse pour chaque distance à atteindre. Des manivelles placées sur les deux côtés de l'affût permettent aux servants d'exécuter rapidement les mouvements qui leur sont commandés. Point de phrases : trois nombres suffisent à assurer la transmission complète d'un ordre de tir. Ainsi, travail parfaitement réglé pour celui qui ordonne, automatisme absolu de ceux qui obéissent ; grâce à cette organisation, le pointage le plus minutieux peut s'effectuer en quelques secondes, dans le fracas de la bataille, sans qu'aucun des collaborateurs ait à hésiter sur la tâche qui lui revient, et nos artilleurs peuvent, en quelques minutes, mettre leur batterie en place, la régler et arroser de projectiles un ennemi invisible pour eux, comme ils le sont pour lui ; seul, le chef qui commande la batterie, placé à quelques mètres en avant de ses canons, voit et dirige tout, comme le capitaine de navire, monté sur sa dunette, commande aux mécaniciens qui, dans les profondeurs, actionnent les machines.

*
* *

Le canon n'est qu'une machine à débiter des projectiles ; c'est à ceux-ci que revient, en définitive, la mission de détruire l'armée ennemie, soit en agissant sur les hommes, soit en ruinant les abris qui les protègent. A cette double mission correspondent deux espèces de projectiles : le shrapnel, ou obus à balles, vise surtout l'infanterie opérant à découvert, tandis que l'obus explosif à mélinite atteint les obstacles matériels et s'attache à démonter l'artillerie ennemie.

Qu'il s'agisse du shrapnel ou de l'obus explosif, le projectile est uni à la gargousse qui sert à lui communiquer la force vive, de façon à former une cartouche qu'on introduit d'un seul coup par la culasse ouverte du canon. La gargousse, qui contient les paquets de poudre B, est enfermée dans une douille métallique à l'extrémité de laquelle a été serti le projectile ; au culot est fixé le tube porte-amorce, qui contient l'amorce de fulminate, entourée elle-même de poudre noire, intermédiaire obligé entre le fulminate et la poudre B ; la mise de feu se fait, comme dans nos armes de chasse, par l'action d'un percuteur qui traverse la culasse et qui reçoit l'impulsion d'un marteau mis en mouvement par le tireur ; je passe rapidement sur ces détails sans originalité, pour arriver aux projectiles eux-mêmes et en indiquer les caractéristiques essentielles.

L'enveloppe de l'obus explosif est fabriquée d'acier embouti à chaud; elle est renforcée au culot pour résister au choc du départ et à l'extrémité de l'ogive pour assurer la pénétration ; comme tous les projectiles des canons modernes, l'obus porte extérieurement une ceinture en cuivre rouge qui assure l'obturation complète du canon et qui, en se moulant dans les rayures, détermine le mouvement de rotation ; l'intérieur, étamé, est rempli d'acide picrique fondu, ou mélinite, et l'ogive se termine à sa pointe par la fusée qui assure l'explosion. C'est le choc contre un obstacle qui va, dans le cas présent, mettre le feu aux poudres, mais l'explosion serait médiocrement efficace si elle se produisait au moment du choc ; il faut donner au projectile le temps de pénétrer à l'intérieur de l'obstacle, et c'est alors seulement que l'explosion, projetant les débris de toutes parts, accomplira un travail utile ; à cet effet, le choc de la fusée n'enflamme la mélinite que par l'intermédiaire d'une poudre porte-retard, qui brûle avec une lenteur relative. En plus des débris qu'il soulève, l'obus produit en explosant une abondante fumée noire très visible : c'est pour cette raison qu'en rase campagne, nos artilleurs inaugurent leur tir par un ou deux obus explosifs qui leur permettent un réglage plus rapide, quitte à employer ensuite les shrapnels si les circonstances le réclament. D'ailleurs, l'obus percutant peut aussi agir très efficacement en terrain découvert ; lorsqu'il frappe le sol sous une inclinaison infé-

rieure à dix degrés, il le laboure en y traçant une rigole peu profonde, puis se relève en ricochant et explose alors en couvrant le terrain d'une gerbe de débris produits par l'éclatement de ses parois ; au contraire, l'obus qui frappe le sol plus normalement, s'y enterre et éclate en *faisant fougasse*, c'est-à-dire en projetant verticalement la terre et ses propres débris ; dans ces conditions, la zone dangereuse est bien moins étendue.

Mais l'instrument par excellence de la guerre nouvelle est l'obus à balle, inventé jadis par le commandant allemand Shrapnel ; toutes les nations l'ont adopté, avec des modifications de détails et chacune tient, naturellement, son shrapnel pour supérieur à tous les autres. Le nôtre porte, dans son enveloppe d'acier embouti, trois cents balles de plomb durci à l'antimoine ; l'ensemble des balles et de la poudre a été soumis à une forte compression avant le vissage de l'ogive qui porte elle-même la fusée. Ce qu'il y a de véritablement original dans cet engin, c'est son mode d'explosion ; cette explosion ne doit plus être déterminée par le choc contre un obstacle matériel ; elle doit se produire en l'air, pendant la trajectoire descendante de l'obus, de façon à « arroser » le champ de bataille d'un jet épanoui de projectiles homicides ; autrement dit, le tir doit être *fusant* au lieu d'être *percutant*. La fusée qui produit l'explosion du shrapnell est encore une des inventions les plus ingénieuses de l'artillerie moderne, car nulle part notre lamentable humanité n'a dépensé plus de génie que dans les œuvres de destruction et de mort. L'explosion a pour origine le choc d'une masse métallique aiguë qui, par son inertie, vient frapper l'amorce dès la mise en marche du projectile ; mais le feu de l'amorce ne se communique à la masse explosive que par l'intermédiaire d'une composition fusante très homogène enfermée dans une chemise de plomb ; plus longue est la spirale fusante, plus tardive sera l'explosion ; ainsi, pour produire à point nommé la rupture du shrapnel, on devra régler la longueur de cette spirale ou, plus exactement, y déboucher des évents qui permettent son inflammation au point convenable. L'opération s'effectue aujourd'hui avec une précision remarquable grâce au *débouchoir automatique* qui fait partie du caisson d'artillerie ; en moins d'une seconde, l'obus est préparé pour éclater à la distance voulue ; son

explosion répartit alors les balles dans une gerbe dont l'ouverture est voisine de seize degrés, et les débris viennent frapper le sol à l'intérieur d'une zone, longue de trois cents mètres et large de vingt-cinq, que les artilleurs nomment l'*ovale de dispersion* du shrapnel ; celui qui se trouve, sans protection, dans cette zone fatale, a bien des chances d'être frappé ; heureusement, les éclats et les balles perdent vite leur force vive et l'expérience démontre que beaucoup de blessures ne sont, en définitive, que des contusions ; mais il arrive aussi que des hommes meurent, sans blessure localisée, par le choc traumatique de l'onde aérienne née de l'explosion ; d'autres enfin subissent un commencement d'asphyxie en respirant les vapeurs nitreuses produites par la décomposition de l'acide picrique.

Une conséquence du tir rapide de l'artillerie moderne est la difficulté d'assurer les approvisionnements ; le canon est nourri par le caisson, boîte métallique montée sur roues qui s'installe à gauche de la pièce ; aussitôt mis en place, le caisson bascule et se présente comme une sorte d'armoire où les servants, à genoux, n'ont plus qu'à puiser les cartouches ; celles-ci, au nombre de soixante-douze, sont réparties dans deux compartiments latéraux, tandis qu'un compartiment central renferme le coffre à avoine et le « débouchoir ». Mais l'avant-train du canon et celui du caisson renferment encore chacun vingt-quatre cartouches, de telle sorte que chaque canon dispose avec lui sur le front de cent vingt projectiles ; encore ce lot serait-il promptement épuisé par une action prolongée ; nous verrons tout à l'heure comment il se renouvelle au cours de la bataille. Ce n'est pas tout : pour traîner ce matériel, il faut des chevaux, pour le servir, il faut des hommes : un sous-officier et six servants assurent le service de la pièce d'artillerie, formée de la juxtaposition du canon et du caisson. Pendant l'action, le pointeur donne au canon l'orientation convenable ; « assis sur le siège de gauche de l'affût, il a sous la main les deux volants de pointage en hauteur et en direction et, sous les yeux, le niveau et l'appareil de pointage. Un tireur qui prend place sur le siège de droite a dans ses attributions le maniement de la hausse, l'ouverture et la fermeture de la culasse, la mise de feu. Un chargeur reçoit les car-

touches qui lui viennent du caisson et les introduit dans le canon. Deux pourvoyeurs, agenouillés devant chacun des coffres à projectiles du caisson, en extraient les cartouches et les introduisent dans les boîtes d'ogives du débouchoir. Le déboucheur est uniquement chargé du percement des fusées et, ceci fait, de passer les obus au chargeur ; placé entre les pourvoyeurs, auprès de son instrument, il est à genoux comme ses deux voisins. Le chef de pièce surveille l'exécution du service et ordonne la mise de feu ; il se tient à gauche du canon, en arrière du chargeur, en ayant tout son personnel sous les yeux [1]. » Ainsi, la division du travail est complète et la machine à tuer fonctionne avec précision.

*
* *

La pièce de canon, avec son caisson, ses munitions et ses servants, constitue la cellule élémentaire des formations d'artillerie ; bien qu'elle vaille largement dix de nos anciens canons, elle n'agit pas isolément, mais fait partie d'un groupement qu'on nomme la *batterie* : la batterie, voilà l'unité véritable, qui se suffit à elle-même et suffit à remplir son objet ; la loi du 24 juillet 1909 a mis fin à d'ardentes controverses en fixant à quatre le nombre des bouches à feu d'une batterie

1. *E. Buat*, loc. cit., p. 170.
J'emprunte au même ouvrage le tableau ci-dessous qui permet de comparer les principales caractéristiques des artilleries de campagne opposées.

	Canon français de 75 m/m	Canon allemand NA de 77 m/m
Poids du shrapnel	7 kil. 20	6 kil. 850
Vitesse initiale	529 m.	465 m.
Vitesse à 1 000 mètres	413 m.	369 m.
— 2 000 —	334 m.	310 m.
— 3 000 —	290 m.	279 m.
Nombre et poids des balles du shrapnel	300 à 12 gr.	300 à 10 gr.
Zone dangereuse pour but de 1 mètre de haut :		
A 1 000 mètres	41 m.	31 m.
2 000 —	15 m.	12 m.
3 000 —	7 m. 6	6 m. 5
Poids de la pièce en batterie	1 000 kil.	950 kil.
— de la pièce sur avant-train	1 900 kil.	1 800 kil.
— du caisson chargé	1 950 kil.	1 850 kil.

française ; on sait que les batteries anglaises et allemandes sont à six canons, et que le nombre des bouches à feu est porté à huit dans la batterie russe ; pourtant, ce n'est pas sans d'excellentes raisons qu'on a fixé la constitution de notre batterie, et l'expérience de la guerre nous prouve que, de ce côté, rien n'a été laissé au hasard. Mais il est bien clair que si chaque canon n'avait qu'un caisson pour alimenter son tir, il courrait grand risque d'être pris de court ; aussi notre batterie se complète-t-elle par huit caissons supplémentaires, qui portent à trois cent douze coups l'approvisionnement de chaque bouche à feu ; et ce n'est pas tout : une forge de campagne, des attelages et des chevaux de complément, des fourgons à vivres et à bagages sont nécessaires pour assurer la vie indépendante de la batterie ; un capitaine secondé par deux lieutenants, quinze sous-officiers, cent cinquante-huit hommes, cent soixante et onze chevaux, voilà ce que représente une batterie de quatre pièces ; on peut juger par cette énumération du travail intense qui s'accomplit à l'arrière et qui se prolonge jusqu'aux arsenaux roulants, pour entretenir la vie des quatre bouches d'acier qui travaillent sur le front de bataille.

La batterie n'est elle-même qu'un élément de formations plus complètes : « le groupe de batteries », commandé par un chef d'escadron, qui contient douze bouches à feu ; l' « artillerie divisionnaire », commandée par un colonel, forte de trois groupes, c'est-à-dire de neuf batteries ; l' « artillerie de corps d'armée », commandée par un général qui a sous ses ordres, directement ou indirectement, trente batteries, c'est-à-dire cent vingt pièces de 75, sans compter les bouches à feu d'autres modèles et d'autres calibres ; le général a, en outre, sous la main le « parc d'artillerie du corps d'armée » qui se divise lui-même en trois échelons : les deux premiers, qui sont les plus rapprochés du front de bataille, transportent les munitions dans les caissons semblables à ceux qui accompagnent les canons ; le troisième, qui se tient à dix ou quinze kilomètres en arrière, reçoit ces munitions des trains de chemin de fer, enfermées dans des caisses en bois, et le véhicule jusqu'aux échelons antérieurs ; le parc d'artillerie assure en même temps le transport et la répartition des cartouches

destinées à l'infanterie. J'ai insisté sur ces détails pour montrer comment la bataille se prolonge en profondeur ; nous ne voyons jamais que la bande, étroite de quelques kilomètres, où le lutte fait rage, où tous les moyens sont mis en action pour détruire et refouler l'adversaire ; mais il ne faut pas non plus perdre de vue le travail incessant, accompli à travers mille difficultés pour alimenter la ligne de feu : il y faut penser, surtout, lorsqu'on veut apprécier les risques et les dangers d'une retraite.

*
* *

Restreignons maintenant notre point de vue, et revenons à la batterie pour voir comment elle marche vers la bataille et joue son jeu dans l'action. Cheminant d'abord sur les routes, encadrée dans les colonnes d'infanterie, elle s'étend sur une profondeur de trois cent cinquante mètres environ ; mais voici qu'elle approche du point où elle doit prendre position ; elle coupe alors à travers champs et, aussitôt, se divise en deux groupes : en avant marche la « batterie de tir », formée des quatre canons avec leurs caissons, et de deux autres caissons qui serviront aux officiers d'abri et d'observatoire pendant le tir ; à quelques centaines de mètres en arrière se tient l' « échelon de combat », qui forme réserve de munitions, d'hommes et de chevaux. Le capitaine a procédé à une reconnaissance préalable du terrain, il a choisi son poste d'observation et fait jalonner la route de façon à ce que les deux échelons de sa batterie puissent progresser en restant défilés, hors de la vue et des atteintes de l'adversaire ; l'échelon de combat et les avant-trains de toutes les voitures font halte en arrière, protégés contre les coups de l'ennemi par un obstacle du sol ; la batterie de tir continue jusqu'à l'emplacement fixé, les bouches à feu s'installent, espacées de vingt mètres environ, chacune ayant son caisson près d'elle et à sa gauche. « Abattez ! » A ce commandement, les caissons pivotent sur leurs essieux, de façon à les présenter en position de service et à servir d'abri pour les servants, la bêche de crosse de chaque canon est fixée solidement dans le sol et les patins du frein de

roues viennent supporter l'essieu et assurer l'immobilité de l'affût. Toute cette mise en batterie s'est effectuée avec célérité et discrétion, car elle constitue une période dangereuse où les canons, s'ils étaient découverts et repérés par un ennemi en position, risqueraient d'être démontés sans pouvoir se défendre.

Sans perdre un instant, on procède à la préparation du tir ; l'officier qui commande la batterie est déjà établi sur l'observatoire d'où il peut apercevoir l'objectif ; il mesure les angles nécessaires et les communique aux pointeurs, qui se repèrent sur un objectif visible de façon à être en mesure de diriger instantanément leurs pièces dans la direction qu'il faudra battre par les obus ; les indications nécessaires ont été inscrites à la craie sur le bouclier de chaque pièce, pour permettre une rapide remise en position en cas de déplacement du canon. Et maintenant, tout est prêt, on va tirer ; mais quelque précision qu'on ait mise dans les mesures, une erreur est possible, et même probable ; les premiers coups serviront donc à achever le réglage en même temps qu'à affermir les pièces sur le sol ; chaque canon tire un coup, à quelques secondes d'intervalle des autres, en employant l'obus percutant, et l'officier de tir observe à la jumelle le point où l'explosion se produit ; d'après les résultats, il modifie le pointage de chaque pièce ; d'autres fois, il tâche d'encadrer la position à battre entre deux obus ; si ces deux projectiles ont frappé le sol à deux cents mètres l'un de l'autre, en deçà et au delà du point visé, on a obtenu la « fourchette » de deux cents mètres ; l'ennemi est repéré, on le tient et on va pouvoir procéder au tir efficace. Suivant le but à atteindre, la méthode de tir sera différente. S'agit-il d'un objectif fixe, par exemple d'une batterie ennemie découverte par nos aéroplanes ou révélée par son tir? Aussitôt, feu de salves, deux coups par pièce, avec obus percutants, jusqu'à ce que la batterie soit démontée.

Mais le triomphe de notre tactique de tir, c'est son emploi contre des buts mobiles et mal définis, comme sont des troupes en marche : l'ennemi, sortant d'un bois, se présente à découvert ; on voit à la lorgnette, entre deux mille trois cents et deux mille cinq cents mètres, les uniformes réséda qui se faufilent à travers les orges ; impossible de viser en détail, de tuer les hommes un par un ; n'importe, ils y passeront tous. Le

capitaine commande : « Tir progressif — Fauchez — 2 200 ». Aussitôt, la rafale s'abat sur le terrain occupé par l'ennemi ; les shrapnels, éclatant à quelques mètres au-dessus du sol, l'arrosent de débris et de balles ; l'opération s'effectue d'une façon rapide et méthodique, afin qu'aucune partie du terrain ne reste à l'abri ; grâce à la parfaite stabilité de nos pièces, le tir peut être repéré si exactement que rien ne subsistera de l'ennemi, s'il commet l'imprudence de se montrer à découvert. Un mot suffira pour expliquer cette tactique inexorable que notre manuel de tir désigne sous le nom de « tir progressif avec fauchage » : dès qu'une pièce a tiré, le pointeur agit sur la manivelle de direction, et le projectile suivant vient éclater à droite du premier, battant une zone de terrain que les balles du précédent avaient épargnée ; nouveau déplacement en direction, nouveau projectile. Chaque canon bat ainsi une certaine zone de terrain en face de lui et les quatre pièces, disposées en éventail, agissent simultanément, de telle sorte que, quelques secondes après le commandement, la batterie a fauché, avec ses douze shrapnells, une surface de terrain longue de deux cents mètres et profonde de cent à cent cinquante. Mais un seul coup de faux peut ne pas suffire ; en arrière de la première ligne peuvent s'avancer des réserves ; enfin, on n'est pas sûr de la distance et les premiers obus ont été envoyés à deux mille deux cents mètres, limite courte de la fourchette ; les servants débouchent alors douze nouveaux projectiles pour deux mille trois cents mètres, les pointeurs agissent sur la hausse, et une nouvelle zone est battue en arrière de la première ; encore un coup de faux à deux mille quatre cents mètres, un à deux mille cinq cents, et c'est fini ; en une demi-minute, quarante-huit obus ont couvert d'éclats et de balles une surface de huit hectares dans laquelle la présence de l'ennemi avait été signalée ; et maintenant, plus rien n'y bouge, c'est le calme du tombeau.

En France, nous sommes loin de nous complaire à ces visions de carnage, nous les contemplons tristement, mais d'un cœur ferme et d'une volonté résolue. Du moins, dans l'angoisse présente, puisqu'il faut que la liberté s'achète avec du sang, nous avons la joie de tenir entre nos mains l'arme libératrice : petit canon de 75, léger, robuste, souple, c'est à toi et au cou-

rage de nos fils que nous devrons la victoire ; tu n'as pas, comme tes aînés, attendu une revanche dont l'heure ne sonnait jamais ; tu t'es trouvé là, au bon moment, pour l'œuvre du salut. Tu auras ta grande part de mérite et de gloire et, bien que l'heure ne soit pas encore venue de tresser des couronnes, j'envoie mon salut aux bons ouvriers qui, dans la paix, ont forgé tes membres d'acier.

L. HOULLEVIGUE

LETTRES DE JEAN DULIMBERT

OFFICIER DE CHASSEURS

(1804-1815)

La bataille est de plus en plus imminente, et l'Empereur ramasse ses troupes pour frapper un grand coup. Nouvelle lettre de Dulimbert, à cette date, qui nous renseigne sur quelques escarmouches et des questions d'avancement.

De Ravi, 19 janvier 1807.

J'ai reçu, il y a deux jours, mon cher papa, votre lettre du 19 décembre ; je ne pouvais pas éprouver de plus grande joie que celle que j'en ai éprouvée ; tout ce que vous avez eu la bonté de me dire du tendre intérêt que nos chers parents de Confolens ne cessent de me témoigner, m'a rendu gai pour le reste de la journée. Vous me demandez, mon cher papa, quelles sont les promotions dans mon régiment et quelles peuvent être mes espérances. Tous les régiments de toutes les armes ont passé successivement la revue de S. M. à Berlin, et à cette revue presque tous les officiers ont eu de l'avancement, et principalement ceux dont les compagnies ont été éprouvées ; l'Empereur, en effet, a remplacé tous les officiers, supérieurs ou subalternes, absents du régiment au moment de la revue. Il n'y avait dans ma compagnie ni capitaine ni lieutenant, car

vous savez que, depuis dix-huit mois, je suis commandant de compagnie : par conséquent, je pouvais espérer quelque chose, surtout après la dernière campagne. Mais M. le général Milhaud, qui heureusement ne nous a plus, nous fit attendre deux heures à la porte de Berlin ! On devait lui amener un cheval qu'il avait choisi pour cette circonstance, et le cheval ne paraissait pas. Pendant que nous nous impatientions, il achevait tranquillement son déjeuner, en demandant l'heure de temps en temps. Le cheval arriva enfin, un beau cheval noir, très fort d'apparence, mais qui se mit à boiter dès qu'il eut touché les pavés de la rue. Le général maintenant était furieux, mais moins que nous, je vous assure ; nous étions sur la place dix minutes trop tard ; l'heure était passée ! Et voilà comment toutes nos espérances ont été déçues. Nous ne pouvons plus compter maintenant que sur l'avancement demandé positivement par le régiment, et encore ! Le système d'avancement de presque tous les corps est de tout donner aux vieux soldats, qui ordinairement ne savent ni lire ni écrire ; ils ont tout, ils prennent tout ! Il n'y a rien à espérer pour les jeunes dans les régiments où le corps d'officiers est composé de vieilles gens qui ne pensent qu'à leurs semblables et nous voient d'un œil jaloux. C'est bien triste, mais je ne me laisserai pas abattre.

Quant à notre nouveau colonel, c'est encore un ancien à moustaches presque blanches ; il est très brave, imperturbable devant l'ennemi, mais d'humeur taciturne ; il est bourru comme un canon. Il a malheureusement été sérieusement blessé dans l'affaire du 26 décembre, qui a été chaude ; j'ai eu dans mon peloton deux hommes sabrés ; je me suis encore tiré de là sain et sauf ; pourtant ce passage de l'Ukra nous a coûté cher ; j'étais dans l'avant-garde de la cavalerie et je puis dire avec quelque fierté que je me trouvais le premier en tête du corps du maréchal Augereau ; mon peloton, et celui du 2e de hussards, de brigade avec nous, a sauvé les fantassins qui retombaient dans la rivière plutôt que de se battre contre les cavaliers russes ; je vous assure que ces diables les piquaient vigoureusement, mais notre approche les a fait fuir. C'est là que le colonel a reçu son coup ; l'Empereur, qui est venu le lendemain aux ambulances, lui a demandé

si le régiment avait chargé. L'Empereur lui-même l'ignorait ! Personne ne lui avait parlé de nous ! Le colonel, qui aime peu faire sa cour, a été maussade comme d'habitude et a répondu simplement que chacun s'était acquitté de son devoir. Il n'a rien mentionné ! Pas de détails ! L'Empereur n'a rien dit. Mullier était présent et nous a rapporté la chose. Quel espoir d'avancement nous reste-t-il maintenant? Et pourtant le 13e de chasseurs n'a cessé de se distinguer ; nous avions amené à Berlin des prisonniers, des drapeaux, des canons : on ne peut pas se flatter tous les jours d'avoir de pareils trophées à offrir à l'Empereur ! Nous nous sommes dépensés ensuite sur l'Ukra, et pas la moindre récompense ! Adieu, mon cher papa ; je vous embrasse.

Dulimbert père s'empresse de joindre ses doléances à celles de son fils : le général Milhaud et le vieux colonel sont un peu malmenés. « Ce pauvre enfant semble bien peiné des lenteurs de l'avancement ». L'avancement ! Il est piquant de retrouver la même obsession chez le fonctionnaire confortablement assis sur son rond de cuir et le chasseur debout sur sa selle verte, timbrée de l'aigle d'or ; l'épopée modifie peu les âmes, et il est d'ailleurs juste de reconnaître que le jeune Dulimbert a raison de se plaindre, au lendemain d'Iéna, de ne s'être battu que pour le roi de Prusse. Mais il n'est déjà plus question de galons et de distinctions ; les sept cents canons d'Eylau viennent de tonner et la famille attend avec anxiété la liste des morts.

La dernière lettre de mon fils, écrit le père, est antérieure aux événements des 6 et 7 février ; elle nous laisse donc dans les terribles inquiétudes que ces sanglantes journées ont fait naître dans toutes les familles intéressées. Nous ignorons encore les destins d'une tête si chère ! Qu'est devenu notre cher enfant? Ah ! la guerre, la guerre !

Ce n'est certes pas là le stoïcisme du vieil Horace, mais cette faiblesse nous plaît. Quelles heures de torture ! On court dans tout Paris pour avoir des renseignements précis, au ministère, chez les particuliers ; on relit le bulletin d'Eylau pour s'effrayer plus encore, quand enfin, dans la nuit du 17 mars, un brusque coup de sonnette réveille toute la maison ; c'est madame Dupont qui accourt en personne apporter des nouvelles de la part de son mari : le général a vu le chasseur « après l'affaire » ; et immédiatement des lettres partent dans toutes les directions, pour rassurer les amis. C'est un délire. Huit jours

après, dans le paquet pour Confolens, se trouve encore à ce sujet une lettre de la maman, d'une écriture trébuchante, et que je recopie avec piété, en songeant à la joie sacrée qui s'est penchée sur ces pages, le 22 mars 1807 :

A l'instant où j'écris à ma bonne sœur, elle sait que notre cher fils existe et que nous sommes rendus à la vie. Oh ! ma chère, quel tourment que celui que nous avons éprouvé pendant trente-cinq jours, quel siècle d'inquiétudes, mes bons amis ! Vous les avez partagées ; comme nous, vous trembliez pour ce pauvre enfant ; aussi mon mari, dès que nous avons eu appris ces heureuses nouvelles, vous en a-t-il bien vite fait part ; nous aurions voulu qu'à l'instant même où nous étions tranquillisés, vous le fussiez également. Ce n'est pas Dulimbert qui nous a écrit, car aucun militaire, sauf les généraux, ne peut écrire, faute de matériaux, de temps, ou peut-être de permission ; il est pourtant cruel pour les familles de rester aussi longtemps dans des incertitudes épouvantables ! Dieu nous donne la paix, pour rendre le calme à bien du monde. C'est le vœu de toutes les mères de France. Car ce n'est plus vivre. A l'instant encore, je viens de recevoir des nouvelles plus récentes, par M. Lemercier qui avait eu la complaisance d'écrire au corps où mon fils sert ; sa lettre est du 15, par conséquent de cinq jours plus récente que celle du général Dupont. On y dit que Dulimbert se porte bien, et qu'il n'a pas attrapé une égratigunre. Quel bonheur et quel miracle même ! Son ami Monginot, jeune homme charmant que Fanny doit avoir vu à la maison, a été blessé deux fois ; une balle lui a emporté le sourcil et il a reçu un coup de baïonnette ; il est à l'hôpital. Ses parents sont bien inquiets ; je partage leur tourment, et je n'ai pas trop osé me réjouir devant sa mère de la chance de notre enfant. Quel fléau que la guerre !

C'est désormais, et toujours, le même cri d'angoisse : ils ont vu la gloire de près, ils savent ce qu'elle coûte de sang, et ils n'en veulent plus, à ce prix. La pauvre mère ne cesse de le répéter, à chaque lettre, car le petit chasseur « avec ses yeux noirs et ses jolis cheveux qui frisent un peu sur les tempes » lui est « plus cher que toutes les victoires du monde entier ». Et comme nous comprenons ce blasphème ! Le père a sans doute plus de courage mais, comme tous les siens, il « souffre mille morts ». Que lui importe la gloire maintenant.

Oui, mes bons amis, nous avons encore la certitude que notre fils est sauvé ; nous en avons même la preuve matérielle, puisque dans une seconde lettre à M. Lemercier, dont ma femme a dû vous dire les bontés, il a pu mettre un mot affectueux avec sa signature. Nous avons arrosé de nos larmes cette ligne, comme si nous avions eu notre cher enfant entre nos bras. Quand l'aurons-nous lui-même? Le temps me dure. Adieu mon bon frère ; ce 4 avril 1807.

Au début, la griserie des triomphes l'avait pris avec les autres ; aujourd'hui il se désole, et il réclame la paix ; on ne parle que de paix dans toutes ces lettres de carnage. Oh ! la paix ! ils avaient encore huit années à l'attendre ! On excuse ces braves gens de leur défaillance ; on les excuse de tout cœur, quand d'autres furent las, qui auraient dû marcher encore, et à qui le Maître jetait, du haut de sa selle, à chaque étape, des titres et des dotations, comme cordial de route !

Quelques jours plus tard arrive la lettre du jeune Dulimbert. C'est le récit de la bataille d'Eylau, fragmentaire et incomplet forcément, puisque le chasseur ne pouvait guère voir plus loin que la pointe de son bancal.

Guttstadt, 17 mars 1807.

Je reçois enfin directement de vos nouvelles, mon cher papa. Votre lettre du 7 février m'est parvenue. Elle m'a fait d'autant plus de plaisir qu'il y a extrêmement longtemps que je n'en avais reçu et qu'elle a justement été écrite un jour où mon régiment a fait, sous les yeux de tous les généraux, une brillante charge contre les dragons russes que nous avons sabrés. Le lendemain, jour de la bataille d'Eylau, mon régiment se trouva un moment en seconde ligne et nous pouvions croire que nous ne donnerions pas, surtout après les fatigues de la veille ; mais deux fortes colonnes ennemies, se dirigeant à notre gauche sur cette ville, auraient pu, si elles y étaient parvenues, déconcerter les projets de nos chefs ; le prince Murat alors nous a ordonné de charger sur les têtes de ces colonnes et nous y a conduits lui-même, nous avons dû pousser nos chevaux à travers un terrain tout couvert déjà de morts et de mourants ; il y a des moments, dans la guerre, où il faut être sans pitié ; nous avons effectué cette charge avec tant d'impétuosité que l'infanterie russe, mise en désordre et

menée vigoureusement, a été obligée de se retirer. Mais, dans son mouvement rétrograde, elle a démasqué quatre pièces de canon qui, tirant à la fois sur nous à mitraille, nous ont tué et blessé bien du monde. Notre colonel, qui n'a pas de chance, a eu un bras cassé par un biscayen. Pour comble, la neige s'est remise à tomber et nous ne savions parfois où nous allions.

Obligés de nous retirer, nous nous reformons à quelques pas de là et le prince Murat appelle à notre aide la grosse cavalerie. Nous entamons alors une nouvelle charge qui a décidé de la journée. A un moment, j'étais mêlé à des dragons ; nous frappions au hasard sans voir presque, comme des fous. Malgré la mousqueterie et les bayonnettes, nous avons enfoncé de nouveau l'infanterie russe ; les canonniers sont tués sur leurs pièces et la place est nette. Nous avons eu les applaudissements de toute l'armée. Mais nous avons fourni un nouvel effort, sous les ordres du général Bruyère, et on peut dire que ce sont les chasseurs qui ont terminé cette terrible journée. Vous pouvez penser, mon cher papa, que dans des affaires de ce genre on fait toujours de grandes pertes ; nous n'avons cependant eu que peu d'officiers tués, mais presque tous ont été blessés ! Monginot, qui était à mon côté, a reçu un coup de bayonnette dans la poitrine ; on a craint pour sa vie, mais il est hors de danger à cette heure. Malheureusement nous craignons que notre colonel ne perde son bras, et alors nous le perdrions lui-même, ce qui serait fâcheux pour le régiment, car, malgré sa froideur, c'est le plus brave des hommes. Nous avons 6 de nos officiers prisonniers, 7 blessés et 3 tués ; il y a à peu près 150 présents. Jugez de ce que nous avons perdu. Moi, c'est honteux à avouer, je n'y ai pas laissé un cheveu.

J'ai vu le général Dupont il y a une vingtaine de jours ; vous connaissez sûrement sa dernière affaire ; elle est magnifique. Il a été fort aimable, comme d'habitude.

Maintenant nous nous reposons; nous sommes bien heureux que l'hiver finisse, car nous sommes tout nus. Point de moyen de rien faire. J'ai perdu deux chevaux, j'en ai deux malades ; encore ne sont-ils pas payés. Je dois beaucoup d'argent et je n'ai pas le sol. Mais c'est assez parlé de batailles ; parlons

un peu de nous et du plaisir que nous aurions à nous revoir, après une si longue absence. Je suis heureux que Laure soit rétablie et qu'elle se dispose à bien profiter des maîtres que vous lui avez donnés à la maison. J'ai vu dans un journal qu'on travaille au rétablissement de l'Odéon ; je vous en félicite ; je voudrais pouvoir y conduire maman à l'ouverture et que ce soit bientôt. Adieu, je vous embrasse tous de cœur.

Les détails abondent encore dans la lettre suivante écrite par Dulimbert père à son frère de Confolens, mai 1807.

Je répondrai d'un seul coup, mes bons amis, à vos deux dernières lettres ; je vous dois de bien tendres remerciements pour la part affectueuse que vous avez prise à tous nos sentiments divers sur le compte de mon fils. Ce cher objet de tant d'alarmes est toujours à Elbing, depuis le 16 mars. Cette petite ville est dans une contrée charmante ; c'est le seul lieu non dévasté que mon fils ait vu ; il s'y trouve si bien après tout ce que l'armée a souffert au delà de Bug, qu'il ne lui reste rien à désirer que d'être en France. Il a un lit pour dormir et c'est une vraie joie. Les débris de son brave régiment commencent à se refaire ; les blessés rejoignent peu à peu, et l'on vient d'expédier un détachement d'hommes à pied pour la Silésie, d'où ils doivent ramener 300 chevaux. Mon fils aurait grand besoin qu'il s'en trouvât un pour lui dans le nombre, car il est démonté ; un de ses chevaux a été tué en Prusse, deux autres sont morts de fatigue et de faim en Pologne, et le quatrième, le plus cher et le plus beau de tous, son compagnon de fortune depuis Bruxelles, vient de succomber ; c'était son cheval d'Eylau, dont il était très fier au point de ne confier ses soins à personne ; il paraît extrêmement sensible à cette dernière perte, plus douloureuse pour lui que les trois autres ensemble. Moi, je m'en console plus aisément et remercie le ciel de ce que les accidents de la guerre n'ont été encore funestes qu'à ma bourse. Puissent-ils toujours s'arrêter là !

Elbing est peu éloigné de Braunsberg où la division Dupont est cantonnée ; mon fils en a profité pour visiter notre illustre compatriote sur un des théâtres de sa gloire ; c'est le général qui l'y avait invité, et lui a expliqué sa manœuvre. Le général,

en outre, lui a fait une avance de vingt louis dont il avait une extrême nécessité ; cette somme, jointe à un autre prêt, et à un trimestre d'appointements qui viennent de lui être payés à compte sur un arriéré de huit mois, aurait suffi pour remonter son équipement ruiné, mais la perte de son dernier cheval l'a de nouveau jeté dans la détresse ; par malheur, je ne trouve aucun moyen de lui adresser des fonds ; j'ai fait écrire à un aide de camp de l'Empereur, mais réussirai-je ?

La mauvaise chance semble s'acharner sur ce pauvre régiment ; nulle promotion n'a eu lieu dans le 13e depuis dix-huit mois ! Toujours sur la brèche, épuisé, décimé, et toujours oublié ! Il a été cependant, pour les quatre généraux qui l'ont eu successivement sous leurs ordres, un bon instrument de fortune, mais on dirait que le souvenir de ses services a disparu avec les hommes qui l'ont tour à tour dirigé, très utilement pour eux-mêmes. Aux généraux Theillard, Milhaud et Lasalle vient de succéder le général Bruyère, fait général à Varsovie ; il était le premier aide de camp de M. le maréchal Berthier. Comme il n'avait pas...

La fin de la lettre fait défaut, mais ces quelques pages suffisent à nous montrer toute la misère de cette armée victorieuse, rassasiée d'honneur, affamée de pain. Napoléon employa tout son génie et tout son or à procurer quelques douceurs à ces braves et finit par les ranimer un peu. Pas d'abri, pas de chevaux, pas d'appointements ; il ressort ensuite de toutes ces lettres qu'il fallait être riche pour s'habiller, pour s'équiper, pour manger, et que la gloire se payait, non seulement de sang, mais encore de menue monnaie ; les petits napoléons au fond du gousset aidaient l'Autre.

Les opérations recommencent dès les beaux jours ; Eylau est « une de ces victoires blessées à mort », qui encouragent le vaincu. Dulimbert est en mai devant Dantzig, et a sa part de Friedland : il achève la déroute, sous la cravache de Murat. A Kœnigsberg un boulet crève le cheval du jeune chasseur, qui se contusionne l'épaule et le genou dans sa chute. C'est enfin la paix pour quelque temps, en juillet.

Le 7 octobre, Dulimbert père écrit à son frère de Confolens :

Je m'empresse, mon bon ami, de te passer une lettre de mon fils à ton adresse. Mon fils ne te dit rien de sa chute et ne devait en effet que t'entretenir de ses sentiments, mais je vois par la lettre particulière qu'il a écrite à sa mère, que son

accident est plus grave qu'il ne l'avait d'abord avoué ; il croit qu'il aura besoin de prendre les eaux thermales au printemps, et il sollicitera une permission si de nouveaux événements ne troublent pas la paix continentale ; en attendant, il prend des bains de mer.

Le général Dupont est venu passer quelques semaines en France ; il serait déjà parti pour Chabanais où sa tendresse filiale l'appelle vivement, si madame Dupont n'était retenue pour le quadrille qui doit se danser à Fontainebleau, le 14 de ce mois ; je crois qu'il partira dès le lendemain. Préviens-en M. Lajanadie, pour que, du 20 au 24, il puisse se préparer à visiter notre illustre compatriote à Rochebrune, où il ne fera pas un long séjour. L'heureux homme ! Il arrive tellement chargé de lauriers qu'il pourra en couvrir toutes ses terres de Chabanais. Adieu.

Tous ces lauriers malheureusement furent vite coupés, comme dit la chanson. Il aurait mieux fait de s'y attarder, dans son château de Rochebrune, celui qui est encore pour les siens « l'illustre compatriote », que l'Empereur a salué avec reconnaissance le matin de Friedland, et dont la femme dansera demain son dernier bal à Fontainebleau ; il y a eu, dans le destin des batailles, certains boulets de canon qui ont manqué à leur devoir. Il conduisait récemment encore, comme nous l'avons vu, le jeune Dulimbert sur le théâtre d'un de ses faits d'armes, et s'y enivrait de sa propre gloire : « c'est la plus belle leçon de stratégie que j'ai reçue », confessait son admirateur; « l'Empereur lui-même n'aurait pas montré dans l'affaire plus d'audace et de science ». On ne saurait dire du général Dupont, après de tels enthousiasmes, qu'il n'était pas quelque peu prophète dans son pays ; mais avant un an, il y aura un autre nom de ville, à jamais honteusement célèbre, qu'il cherchera vainement à effacer de son souvenir !

Suit la lettre annoncée plus haut, du jeune Dulimbert à son oncle :

Enfin, mon cher oncle, cette paix si désirée nous est enfin donnée ! Nous avons bien mérité ce repos, je vous assure. Ah ! certes je préférerais passer ce temps au milieu d'une famille que je chéris et qui ne cesse de me témoigner le plus tendre intérêt.

Vous savez sûrement, mon cher oncle, que nous sommes cantonnés maintenant sur les bords de la Baltique ; cette mer est fort belle, et je me baigne au moins une fois par jour.

Nous sommes tous touchés de la sollicitude qu'a eue Sa Majesté de nous envoyer prendre les eaux, mais nous aurions choisi avec joie une plage moins éloignée. Enfin rien ne nous manque plus que les douceurs du foyer ; le temps est admirable, nous faisons des promenades en canot et à cheval, et nous jouons parfois la comédie ; nos bêtes engraissent et nos sabres se rouillent. Quand nous rentrerons en France, on ne voudra pas croire en voyant nos mines, que nous revenons d'Eylau et d'Iéna.

Maman m'annonce dans sa dernière lettre le mariage de Rosine ; veuillez l'embrasser pour moi, en même temps que ma chère petite Fanny et ma bonne tante. Je vous fais mes affectueux compliments.

A Stolp, septembre 1807.

Ce séjour à Stolp se prolongera jusque vers la moitié de décembre ; Dulimbert reste cependant sur les bords de la Baltique.

Qui m'aurait dit, mes bons amis, que tous ces noms étranges de pays nous deviendraient si familiers et que nous nous intéresserions un jour à ces villes inconnues. Dulimbert n'est plus à Stolp ; ils sont montés encore plus haut. Ce cher enfant nous a écrit le jour du premier janvier et il me dit qu'il me quitte pour aller au bal ; je trouve que ce n'est pas trop mal commencer l'année, quoique sa tante y voie encore de graves dangers d'un autre genre, la pauvre femme ! Vous savez comme elle est rigoriste ; moi, je vous le confesse, je le préfère en compagnie des Suédoises qu'avec les boulets des Russes. Les Suédoises sont, paraît-il, fort jolies, avenantes au Français et dansant à la perfection. Les hommes et les femmes ont tous des habits très beaux, ce ne sont que fourrures et bijoux, et nos officiers ont fort à faire pour n'être pas éclipsés ; l'Empereur leur a recommandé de ne pas être inférieurs sur ce terrain-là, C'est dire, entre nous, mes bons amis, que la paix nous coûte autant que la guerre. Mais enfin je ne me plaindrai pas de ces dépenses. Mon fils semble très heureux, et je conclus de tous ces quadrilles que l'épaule et le genou sont en bonne voie de guérison.

Mon mari me charge de vous dire que vous pouvez accepter

en son nom les offres de M. Pradier pour le petit bois ; il est décidé à s'en défaire. Je vous embrasse tous avec toutes mes affections.

17 janvier 1808.

C'est la rançon : on conquiert des empires, mais il faut vendre les « petits bois » ! Cependant, quoi qu'en dise madame Dulimbert, l'épaule est lente à guérir ; le jeune soldat rentre dans ses foyers, et vient passer en France l'été de 1808. En septembre, il part pour Confolens avec sa mère, ses sœurs et la petite cousine.

Ils arriveront sans retard, écrit Dulimbert père, à la date du 1er septembre ; j'ai loué une voiture où ils ont voulu entrer tous les cinq ; j'ai donc mis toute ma fortune sur le même navire, et s'il vient à éprouver malheur, je serai veuf et sans enfants. Adieu, mon ami ; je suis bien triste, et les nouvelles d'Espagne ne sont pas propres à égayer ma solitude. J'ai le cœur navré. Quel deuil, mon ami ! Quel coup de tonnerre !

C'est que la catastrophe de Baylen est déjà connue et a jeté la consternation dans la famille Dulimbert. Ils avaient tous tant de confiance dans la bonne étoile du général Dupont ! Mais on ne parlera de ce malheur qu'avec discrétion, à voix basse, comme on parle dans la chambre d'un mort : on plaint surtout la pauvre femme que madame Dulimbert ne cessera d'entourer de sa respectueuse sympathie. Pendant ce temps, la guerre se rallume sur d'autres points ; tous les officiers en congé rejoignent à la hâte les aigles. Il faut des hommes à la fois au nord et au midi, et on ramasse, d'un large coup de filet, tout ce qui peut mordre la cartouche.

En vérité, écrit madame Dulimbert, je n'aurais jamais cru que notre idiot d'André fût sujet à la conscription ; il est impossible qu'on en fasse un soldat, étant pauvre et infirme ; mais on prend tout maintenant ; demain on appellera les femmes.

Dulimbert part pour le Danube ; le « petit bois » a été vendu, et le père ajoute plaisamment que le jeune chasseur « emporte des terres et des bœufs dans sa cantine ».

La série des combats se prolonge, sans interruption ; nous n'avons pas malheureusement de renseignements sur les débuts de la campagne et nous ne pouvons suivre le jeune officier. Une lettre de madame Dulimbert, datée du 12 juin 1809, nous donne les premiers

détails. Elle a trait aux journées d'Essling, à cette résistance héroïque de l'armée impériale, cassée en deux par l'effondrement du grand pont ; je la transcris, en rectifiant quelques étourderies d'orthographe que rachetait d'ailleurs l'intensité du sentiment.

Je me hâte, mes bons amis, de vous transmettre les heureuses nouvelles que nous venons de recevoir aujourd'hui des bords du Danube ; vous avez partagé nos anxiétés sur le sort de notre cher enfant ; partagez aussi notre joie ; il existe ! Et sans aucun accident, grâce à la Providence qui a veillé sur lui d'une façon toute particulière, qui du milieu des plus grands dangers l'a sauvé, presque seul, et l'a conservé à notre amour, comme par miracle, dit-il ; trois jours, il est resté dans une grêle de balles qui n'ont cessé de siffler à ses oreilles, et pas une ne l'a atteint, ni lui, ni son cheval. Il était des 30 000, le pauvre enfant ; et, fort heureusement, nous croyions le contraire, car les journaux nous avaient dit que le corps du maréchal Davoust, dont le 13e de chasseurs fait partie maintenant, était demeuré en deçà du Danube ; notre inquiétude, si grande, aurait été pire encore !

Il nous dit qu'ils se sont battus trois jours et trois nuits, contre des forces quadruples des leurs, et ils n'avaient plus à la fin ni munitions, ni vivres. La résistance a été telle que les ennemis s'en sont montrés atterrés et n'ont pas osé après eux repasser le petit bras du Danube, que les nôtres avaient traversé, non pour fuir, car les Français ne connaissent pas cette manœuvre, mais bien pour prendre, dans la petite île que forme là le fleuve, un peu de repos et de la nourriture, dont ils manquaient absolument. La cavalerie avait mission de protéger la retraite, et de faire des charges pour distraire l'ennemi ; aussi ils ont été les derniers en sûreté ! Mais Dulimbert est très content, parce qu'il a pu se distinguer un peu, et qu'il espère une récompense. Mon fils ajoute qu'à plusieurs reprises les bêtes étaient si faibles qu'elles refusaient de marcher et qu'on devait se tenir immobile, en rideau, pied à terre contre sa monture ; heureusement que les Autrichiens ont manqué d'audace. Dulimbert est maintenant à une petite ville, à quatre heures de Presbourg ; ils se refont un peu, me dit-il ; mais ceux qui sont morts ne ressuscitent pas, c'est probable. Le 13e a considérablement souffert ; il nous dit qu'il

est presque honteux de n'avoir rien éprouvé, quand tous ses camarades sont blessés ou tués même ; il a fait tout ce qu'il fallait pour l'être, et ce n'est pas sa faute, s'il n'a rien attrapé ; puisse-t-il en être toujours de la sorte !

J'aurais bien voulu vous communiquer sa lettre, suivant mon habitude, mais mon mari l'a emportée en allant faire sa cour à Son Excellence le Ministre Talleyrand, qui prend les eaux de Bourbon. Il tient à la lui montrer, car Son Excellence a promis de s'intéresser à Dulimbert ; il est très écouté, et particulièrement par les généraux ; on dit qu'il a fait la fortune de plusieurs. J'aurais pu suivre mon mari à Bourbon, j'étais invitée à la grande fête de ce soir, qui sera, paraît-il, très brillante : mais pour des raisons de convenance, que vous comprendrez sans peine, j'ai cru devoir m'en excuser. Je n'ai pas à juger M. de Talleyrand, mais j'ai à me défendre moi-même de certains jugements.

Faites part à Lajanadie de l'heureuse nouvelle de l'existence de notre pauvre poupinet, et aux autres membres de la famille. J'ai reçu aussi ce matin des nouvelles de Metz ; on aperçoit déjà une certaine circonférence. Mille baisers à la petite Constance et mille baisers à tous. Nous sommes tranquillisés maintenant, car, nos deux armées étant réunies, nous n'aurons plus de si grands chocs à craindre.

(La fin prochainement.)

JOSEPH LARRIBAU

LES ORIGINES DE LA GUERRE EUROPÉENNE[1]

L'assassinat de l'archiduc héritier François-Ferdinand et de sa femme la duchesse de Hohenberg souleva une réprobation universelle. Dans toute la presse européenne, il fut flétri avec indignation. En Serbie, il provoqua de la stupeur. A la première nouvelle du crime de Sarajevo, il n'y eut qu'un cri à Belgrade : « Pourvu que les assassins ne soient pas des Serbes ! » Les Serbes du royaume étaient bien sûrs, en effet, que si l'un d'eux avait perpétré l'horrible attentat, le gouvernement austro-hongrois demanderait des comptes au royaume lui-même. A ce moment, aucun événement n'aurait pu être plus malencontreux pour la Serbie. Elle se remettait laborieusement de deux guerres successives très rudes. Au dedans et au dehors, elle consacrait toutes ses forces à la liquidation de la grande crise balkanique. Sur la frontière du nouvel État d'Albanie, elle devait encore rester l'arme au pied afin de se prémunir contre les incursions des Skipétars qui, tantôt cédant à leurs instincts de brigandage, tantôt obéissant aux suggestions de Vienne ou de Constantinople, menaçaient à tout instant leurs voisins. Pour reconstituer son armée et

1. Voir la première partie dans *la Revue de Paris* du 15 novembre.

son matériel de guerre, rétablir ses finances, assimiler les provinces macédoniennes annexées, construire un réseau de voies ferrées indispensables à son développement économique et à sa défense militaire, la Serbie avait grand besoin de plusieurs années de paix. Avec le Cabinet de Vienne lui-même elle était engagée, au sujet des chemins de fer orientaux, dans une négociation délicate dont elle désirait vivement le succès. Nulle part donc plus qu'à Belgrade on ne redoutait des incidents de nature à compromettre la correction des rapports avec l'Autriche-Hongrie. Même les exaltés qui rêvaient de la réunion dans un même État de tous les Serbes de l'Europe orientale savaient que, avant de tenter une entreprise de cette importance, il convenait d'attendre que le royaume de Serbie récemment agrandi fût organisé et outillé à la moderne. Le 28 juin, tout le monde, dans le royaume, comprit si bien la situation que, spontanément, on suspendit partout les réjouissances en l'honneur de l'anniversaire de la bataille de Kossovo qu'on célébrait ce jour-là.

On se sentit un peu rassuré à Belgrade lorsqu'on apprit que l'assassin de l'archiduc était un étudiant bosniaque nommé Princip, et que son complice présumé était un certain Cabrinovitch, ouvrier typographe de vingt et un ans, fils d'un Bosniaque établi à Sarajevo. On se sentit encore plus soulagé quand on sut que la police serbe avait auparavant attiré l'attention de la police austro-hongroise sur ce Cabrinovitch et que le père de cet individu se trouvait être un agent de la police secrète de Vienne. Il semblait impossible qu'on pût incriminer la Serbie. En effet, au premier moment, il ne se passa rien qui pût faire craindre un conflit. Inertes avant le crime, les autorités de Sarajevo restèrent inertes après. N'ayant rien su empêcher, elles ne semblèrent préoccupées que de mettre à couvert leur responsabilité. La soirée du 28 juin se passa sans troubles ; la population de Sarajevo ne se livra à aucune manifestation. Puis on observa un changement. Le 29, il se produisit de graves désordres qui tournèrent à l'émeute le lendemain. Des bandes de rôdeurs des faubourgs assaillirent les maisons des Serbes, pillèrent le mobilier, assommèrent les propriétaires, sans que la police, qui était présente, fît mine d'intervenir. Les habitants de la

ville ne prirent point de part à ces excès. On ne se trouva point en présence d'un mouvement irrésistible d'opinion, ni d'un accès de colère, ni de représailles. On constata le pillage méthodique, par des gens sans aveu, sous l'œil des autorités indifférentes, des propriétés de sujets serbes paisibles, très honorablement connus, et de sujets austro-hongrois, de religion orthodoxe et de race serbe, passant pour avoir des accointances avec ce qu'on appelait à Vienne et à Pest le « grand serbisme ». Il y eut de nombreux coups et blessures. Il s'agissait en réalité d'un véritable « pogrom ». En Croatie, des désordres analogues ravagèrent plusieurs villes. A Vienne même, on vit des manifestations presque aussi scandaleuses.

En soi, le fait était inquiétant, car il révélait un mot d'ordre. Le langage tenu simultanément par les grands journaux de la monarchie fut encore plus significatif. Avant toute enquête sérieuse, deux jours après le crime, la *Reichspost*, l'interprète ordinaire de l'entourage de l'archiduc assassiné, publiait un véritable appel aux armes contre la Serbie : « Nous avons, disait-elle, une défaite à réparer, nous avons à faire payer le meurtre de Sarajevo à ses instigateurs. L'assassinat de notre archiduc héritier est pour nous l'avis que la onzième heure a sonné : nous attendons le coup de la douzième.[1] » Le lendemain, la *Reichspost* reprenait le même thème avec plus de force. La *Militaerische Rundschau* écri-

1. Voici un plus long extrait de cet article caractéristique, daté du 29 juin : « Nous avons négligé d'enfumer à temps la tanière venimeuse de Belgrade, ce repaire où le meurtre du souverain passe pour un procédé légal de combat politique, où fut organisée la tentative d'assassinat du souverain monténégrin, pourtant de même race, ce repaire d'où le sud-est de notre monarchie est depuis longtemps empoisonné, car c'est à Belgrade que l'on transforme nos propres Serbes en émissaires, en espions et en meurtriers. L'humeur de notre armée la poussait instinctivement à courir sus aux Serbes, dans les phases décisives des dernières années, pour mettre ainsi un terme aux intolérables provocations de cet État. On n'en a tenu aucun compte ; on lui a toujours imposé une contrainte préjudiciable à son esprit. Maintenant nous sommes sous le coup de la plus terrible des provocations : l'assassinat de notre archiduc héritier par des meurtriers qui ont étudié et travaillé à Belgrade.

« Si le sentiment amer d'être tombé dans l'embuscade d'ennemis mieux préparés et mieux armés nous contraint cette fois encore de renoncer provisoirement à tirer les dernières conséquences, l'armée demande du moins que ce ne soit tout au plus qu'un court répit auquel mettra fin *une occasion amenée par nous, occasion pour laquelle nous avons maintenant à nous préparer de toute notre force* en secouant toute la faiblesse dont nous avons été jusqu'à ce jour accablés. »

vait aussi crûment : « A la moindre tentative de la Serbie de nier ou de louvoyer, notre seule réponse doit être, enfin, la marche sur Belgrade. » Quoique moins violetns dans la forme, les autres journaux de Vienne et de Pest étaient au fond aussi agressifs. Ils ne s'en prenaient ni à l'incurie de la police de Sarajevo, ni à l'administration tyrannique de Bosnie-Herzégovine, ni aux iniquités du gouvernement magyar en Croatie, ni à toute la déplorable politique qui, depuis de longues années, exaspérait les populations serbo-croates. Ils incriminaient uniquement la Serbie. Afin de stimuler l'indignation publique, ils racontaient qu'on avait découvert de nouvelles bombes à Sarajevo et dans les environs : on en avait trouvé sous la table de la salle à manger où devait dîner l'archiduc François-Ferdinand, dans la cheminée de sa chambre à coucher, et jusque sur les branches des arbres le long de la route suivie par l'héritier du trône. Ainsi, il y avait des bombes partout, dans le palais et sur les routes de l'empereur-roi, la police ne s'en était pas douté, et c'était la Serbie qui était coupable ! L'ambassadeur de France à Vienne, M. Dumaine, pressentit ce qui allait se passer. Il disait le 2 juillet : « L'enquête sur les origines de l'attentat qu'on voudrait exiger du gouvernement de Belgrade dans des conditions intolérables pour sa dignité fournirait, à la suite d'un refus, le grief permettant de procéder à une exécution militaire. »

Chose curieuse, plusieurs grands journaux allemands s'exprimaient en même temps dans le même sens. La *Germania* mettait en cause « la nationalité serbe tout entière » et jusqu'à l'entourage du roi Pierre I[er]; elle incitait le Cabinet de Vienne à demander à la Serbie « des garanties contre le retour de pareilles monstruosités en exigeant le concours de la police hongroise sur le territoire serbe ». Le *Berliner Tageblatt*, organe plus pondéré et dégagé de préoccupations religieuses, considérait le crime de Sarajevo comme une affaire internationale. A son avis, l'Autriche avait le droit d'entreprendre des démarches diplomatiques « de nature à lui garantir la loyauté future de son voisin serbe ». En une semaine, sans que la moindre preuve de complicité eût été produite contre le gouvernement serbe ou contre des sujets serbes, le crime de Sarajevo, commis en territoire austro-hongrois par des sujets

austro-hongrois, était transformé par la presse austro-allemande en affaire internationale. La punition des assassins passait après la répression du « grand-serbisme ». Le grand-serbisme était l'ennemi, il avait son foyer à Belgrade, et l'Autriche-Hongrie avait le droit de régler ses comptes avec lui sans que personne s'en mêlât.

Ce raisonnement donnait beaucoup à penser. Il pouvait mener loin si l'empereur François-Joseph pensait de même. Pendant les premiers jours, il y eut lieu de croire que le vieux souverain désapprouvait les attaques des organes cléricaux et militaristes. Il fit célébrer les obsèques de l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse morganatique avec une simplicité qui exclut toute démonstration et qui fit accuser le Grand-Maître de la Cour, le prince de Montenuovo, d'avoir volontairement diminué l'éclat des cérémonies funèbres de Vienne et d'Arstetten. Il adressa aux deux présidents du Conseil d'Autriche et de Hongrie, ainsi qu'au ministre commun chargé de l'administration de la Bosnie-Herzégovine, une lettre inspirée par les sentiments les plus élevés où ne se trouvait pas la plus légère insinuation contre un pays étranger. « Je suis convaincu, disait-il, que l'attentat n'est le fait que d'une petite troupe d'égarés. » Il écrivit aussi au prince de Montenuovo pour le remercier de la fidélité avec laquelle il s'était particulièrement conformé à ses instructions. Des notes officieuses désavouèrent le projet de rendre la Serbie responsable à un titre quelconque de l'assassinat du 28 juin et l'intention de faire procéder à une enquête en Serbie par des agents austro-hongrois.

En somme, pouvait-on croire, la disparition prématurée de l'archiduc François-Ferdinand simplifiait plutôt la situation dans la monarchie. La perspective de l'avènement de ce prince, qui avait solennellement renoncé pour les enfants issus de son mariage morganatique avec la comtesse Chotek à tous droits quelconques à la couronne, n'était point sans éveiller des appréhensions sérieuses chez les plus fidèles soutiens de la monarchie. Au contraire, l'archiduc Charles-François-Joseph, mari de la princesse Zita de Bourbon-Parme, père d'un jeune prince, donnait les plus belles promesses. François-Joseph I[er]

éprouvait pour lui une vive affection, plus marquée que pour François-Ferdinand. Si profonde que fût sa douleur, il ne sentait le trône des Habsbourg nullement ébranlé par le crime du 28 juin. Arrivé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans à travers les plus rudes épreuves, il pouvait désirer que l'apaisement se fît petit à petit autour de ce drame et que son gouvernement inaugurât enfin une politique de tolérance à l'égard de ses provinces serbes.

* * *

Pendant la première quinzaine de juillet, il sembla qu'une lutte se livrait entre les partisans de la « grande politique » attribuée à l'archiduc François-Ferdinand et le gouvernement. Il se forma une sorte de Fronde qui voulait forcer la main de l'empereur, et cette Fronde trouvait de puissants appuis à Berlin. On crut remarquer que la mort imprévue de l'archiduc causait une aussi profonde déception dans certains milieux allemands qu'à Vienne même. On se demanda si des arrangements militaires n'avaient pas été conclus lors de l'entrevue de Konopischt et si les personnages intéressés à l'exécution de plans concertés avant le 28 juin ne prenaient point leurs mesures afin d'assurer, malgré tout, le succès de leurs combinaisons.

Au milieu de juillet il se produisit plusieurs événements intéressants à divers titres. Le président de la République française s'embarqua pour Pétersbourg avec M. Viviani, président d'un nouveau ministère radical-socialiste à tendances nettement pacifiques. Ses visites aux souverains de Russie, de Suède, de Danemark et de Norvège devaient le retenir loin de France jusque dans les premiers jours d'août. En Irlande, la crise du Home Rule atteignit au paroxysme ; les orangistes et les unionistes parurent sur le point d'en venir aux batailles rangées. Il fallut l'intervention du roi Georges pour empêcher à la fois une crise ministérielle et un choc irréparable; une conférence des chefs de partis fut convoquée pour le 21 juillet au palais de Buckingham. En Italie, toute la classe de 1891, cadres compris, fut rappelée sous les armes le 15 juillet. C'était une mobilisa-

tion de plus de cent mille hommes. On ne distingua pas très bien si elle était motivée par l'imbroglio albanais, par les troubles de Romagne ou par la situation internationale. A Paris, le procès de madame Joseph Caillaux, meurtrière de Gaston Calmette, passionnait l'opinion publique et montrait les dessous d'une certaine politique française sous l'aspect le plus répugnant. A Pétersbourg, pendant le séjour même du président Poincaré, des émeutes ouvrières, nées brusquement sans cause bien claire, survenaient à point comme pour montrer que le gouvernement russe, en proie à des difficultés intérieures, serait incapable de suivre à l'extérieur une politique énergique.

Aux yeux d'observateurs superficiels, l'état de l'Europe semblait laisser le champ libre à la diplomatie militaire austro-allemande. Dans les trois États de la Triple Entente, les sources de faiblesse temporaire étaient mises en évidence tandis que les éléments permanents de force s'effaçaient dans l'ombre. L'Austro-Allemagne sentait bien chez elle aussi des infirmités qui menaçaient de l'affaiblir : l'épuisement budgétaire ; la difficulté de soutenir longtemps sur terre et sur mer l'effort nécessaire pour tenir tête, à la fois, à la France, à l'Angleterre et à la Russie ; l'énervement des masses populaires secouées par plusieurs crises intérieures ; l'antagonisme entre les autorités militaires et civiles, la résistance des nationalités à l'assimilation, l'anarchie gouvernementale dans les deux moitiés de la monarchie des Habsbourg et dans les diverses parties de chacune d'elles. Mais, pour les personnages dirigeants des deux empires du centre, c'étaient autant de raisons de profiter de leur supériorité militaire du moment — supériorité dont ils ne doutaient pas — pour trancher d'un coup les difficultés du dehors et du dedans. A Vienne, par exemple, on désespérait de venir régulièrement à bout de l'obstruction à la Diète de Bohême et de l'impuissance du Parlement central. A Budapest, le comte Tisza devait recourir à des violences illégales sans cesse renouvelées pour maintenir le principe d'autorité, dont il était le champion brutal, contre une opposition acharnée à défendre ses droits et des nationaliéts tendant de plus en plus à briser la domination magyare. Autour même de l'empereur François-Joseph on entendait de hauts

dignitaires, d'esprit droit, mais découragés, parler d'une guerre comme du seul moyen de tirer la monarchie d'embarras inextricables. En Allemagne, le grand état-major ne voulait pas attendre, pour jouer la partie décisive contre les ennemis héréditaires, que le service de trois ans eût produit ses pleins effets en France, que la Russie eût achevé ses chemins de fer stratégiques, que l'Angleterre eût institué le service obligatoire, que la nouvelle loi belge sur les effectifs fût complètement appliquée, et que l'Italie, désabusée du giolittisme et de la Triple Alliance, fût revenue à ses anciennes sympathies pour l'Angleterre et la France. Enfin les pangermanistes, de plus en plus envahissants, avaient trouvé dans le Kronprinz un protecteur puissant, et dans le général de Moltke, chef de l'état-major, un partisan déclaré de la guerre préventive.

La *Militaerische Rundschau* résumait la situation en ces termes : « L'instant nous est encore favorable. Si nous ne nous décidons pas à la guerre, celle que nous devrons faire dans un ou trois ans au plus tard s'engagera dans des circonstances moins propices. Actuellement c'est à nous qu'appartient l'initiative : la Russie n'est pas prête, les facteurs moraux et le bon droit sont pour nous, de même que la force. Puisqu'un jour nous devons accepter la lutte, provoquons-la tout de suite. Notre prestige, notre situation de grande puissance, notre honneur sont en question : plus encore, car vraisemblablement il s'agirait de notre existence, d'être ou de ne pas être, ce qui réellement est aujourd'hui la grande affaire. » Et la *Nouvelle Presse libre* réclamait, pour assurer la sécurité de la monarchie, la guerre au couteau au panserbisme, l'extermination de la maudite race serbe. « Cet été encore, disait cet organe bien informé des intentions du Ballplatz, les diplomates n'auront pas de vacances. »

Que se passa-t-il entre Vienne et Berlin dans le milieu de juillet? Quels furent les intermédiaires entre Guillaume II et François-Joseph Ier? Quelle part dans la décision finale revient aux deux souverains, à leurs ministres et à leurs ambassadeurs? Y eût-il des hésitations, des pressions ou des malentendus, ou bien les contradictions apparentes constatées pendant ces jours critiques furent-elles une habileté de plus

pour tromper les chancelleries? L'énigme sera sans doute lente à déchiffrer. Quoi qu'il en soit, on observa un contraste frappant entre les actes ou les propos officiels et le langage des interprètes ordinaires du Ballplatz et de la Wilhemstrasse dans la presse. Guillaume II, qui avait tout d'abord annoncé sa présence aux obsèques de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, abandonna ce projet. Non seulement il ne se concerta pas de vive voix avec François-Joseph, mais encore il partit pour sa croisière annuelle d'été dans les parages norvégiens. A Vienne le ministre des affaires étrangères et son secrétaire général assurèrent aux ambassadeurs de la Triple Entente que les conditions posées à la Serbie « permettraient de compter sur un dénouement pacifique », qu'elles seraient « des plus acceptables ». Cependant, dans les deux empires alliés, l'esprit de violence l'emportait. Les journaux d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie étaient unanimes; ils ne discutaient plus le droit de l'Autriche de « punir » la Serbie, ils le considéraient comme acquis. Bien plus, ils prétendirent que ce droit était reconnu par les autres puissances. Ils affirmèrent même que les projets du Ballplatz, communiqués au Quai d'Orsay, rencontraient en France « une approbation générale ». Or, aucune grande puissance — à l'exception de l'Allemagne naturellement — n'avait reçu communication des projets en question et, par conséquent, ne les avait approuvés. Au contraire, plusieurs grands journaux français et anglais attiraient l'attention du public sur le danger européen créé par l'étrange attitude de la presse austro-allemande[1].

Le danger d'une conflagration générale apparaissait menaçant aux yeux de tout homme politique connaissant l'échiquier européen. Il devenait de plus en plus clair que la campagne d'organes tels que la *Nouvelle Presse libre*, la *Reichspost*, le *Wiener Neues Tagblatt*, la *Gazette de Cologne*, le *Berliner Lokal Anzeiger*, le *Berliner Tageblatt* et la *Gazette de Francfort*, était inspirée. Tous ces journaux signifiaient à l'Europe, en termes tranchants, que le conflit austro-serbe — déclaré par eux inévitable — était une affaire purement autrichienne

1. Voir notamment les articles parus à cette époque dans le *Times* et le *Journal des Débats*.

et qu'aucune autre puissance n'avait le droit de s'en mêler. La « localisation » du conflit prévu était le thème quotidien d'articles comminatoires[1].

A côté de ces manifestations de presse, d'autres indices révélaient l'extrême gravité de la situation. A la Bourse de Vienne et de Berlin, les fonds publics tombaient au-dessous des cours les plus bas qu'on eût cotés pendant les plus grandes crises. L'agence télégraphique officielle viennoise, qui ne tenait compte d'ordinaire, dans ses résumés et revues de presse étrangère, que des journaux officieux et des organes les plus importants, fournissait quotidiennement à la presse d'Autriche-Hongrie une revue complète de toute la presse serbe, en donnant une large place aux journaux les plus insignifiants, dont le langage, plus libre, était parfois agressif ou injurieux. Visiblement, cette agence officielle cherchait à créer un courant d'opinion hostile à la Serbie et favorable à la guerre.

Toutefois, malgré les plus fâcheux symptômes, le langage du comte Berchtold et du baron Macchio était si rassurant que, le 21 juillet, M. Schébéko, ambassadeur du tsar à Vienne, partait pour la Russie, non sans avoir cependant averti ses collègues « que toute démarche quelconque faite par l'Autriche pour humilier la Serbie ne pouvait laisser la Russie indifférente ». A cette époque les ambassadeurs de Russie et d'Italie à Berlin se trouvaient également en congé. M. Iswolski était

1. De rares journaux viennois conservaient leur sang-froid. La *Zeit* était à peu près seule à juger sainement la situation. Voici un remarquable passage d'un de ses articles :

« Il n'y avait contre la Serbie que deux griefs : l'importation de bombes et l'enthousiasme pour l'idée panserbe. En ce qui concerne la bombe, venue en effet de Belgrade, ce n'est pas elle qui a tué l'archiduc, mais la balle d'un browning, arme autrichienne importée de Belgique. Quant à l'idée panserbe, on ne la supprimerait pas en supprimant toutes les associations qui la propagent. Une démarche diplomatique ne peut supprimer le panserbisme, non plus que le pangermanisme ou le panslavisme. D'ailleurs l'idée panserbe n'est criminelle qu'en Autriche où elle prépare une diminution de l'État. Elle ne l'est pas en Serbie, où elle prépare son agrandissement. Le seul crime est la propagande par le fait, l'anarchisme, qu'il vise un but national ou un but social, et le devoir de la Serbie est de le combattre de toutes ses forces. Mais l'exemple de l'Italie montre le succès incertain de la répression. Protégeons-nous donc nous-mêmes, non avec une inutile démarche diplomatique, mais avec une bonne politique des nationalités et avec une police active et vigilante. »

à Pétersbourg. A Belgrade, où M. de Hartwig était mort subitement au commencement de juillet, la Russie n'était également représentée que par un chargé d'affaires.

*
* *

Le jeudi 23 juillet, les derniers voiles tombèrent. A six heures du soir, le baron Giesl, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, remit à M. Patchou, ministre des finances, remplaçant M. Pachitch, président du Conseil et ministre des affaires étrangères, qui voyageait en province, une note exigeant de la Serbie l'acceptation intégrale, dans un délai de quarante-huit heures, d'une longue série de conditions dépassant en dureté, dans la forme et dans le fond, tout ce qu'on pouvait prévoir.

Cet ultimatum commençait par rappeler la déclaration faite le 31 mars 1909 par le gouvernement serbe au gouvernement austro-hongrois au sujet de la reconnaissance de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine [1], déclaration se terminant par l'engagement de la Serbie « de changer le cours de sa politique actuelle envers l'Autriche-Hongrie pour vivre désormais avec cette dernière sur le pied d'un bon voisinage ». Venait ensuite un réquisitoire contre la conduite du Cabinet de Belgrade depuis cette époque. On lui reprochait d'avoir toléré « l'activité criminelle des différentes sociétés et affiliations dirigées contre la monarchie (dualiste), le langage effréné de la presse, la glorification des auteurs d'attentats, la participation d'officiers et de fonctionnaires dans les agissements subversifs, une propagande malsaine dans l'instruction publique, enfin toutes les manifestations qui pouvaient induire la population serbe à la haine de la monarchie et au mépris de ses institutions ». On affirmait ensuite qu'il résultait des dépositions et aveux des auteurs de l'assassinat du 28 juin que le meurtre de Sarajevo avait été tramé à Belgrade, exécuté avec des armes et des explosifs fournis par des offi-

1. Cette déclaration avait été faite non au gouvernement austro-hongrois en particulier, mais aux grandes puissances.

ciers et fonctionnaires serbes, et facilité par les complaisances du service-frontière serbe. Aucune preuve n'était produite à l'appui de ces accusations. Quoique l'ultimatum se référât à un « mémoire concernant les résultats de l'instruction de Sarajevo », la pièce-annexe ainsi désignée contenait une courte énumération d'imputations sans preuve ou commencement de preuve quelconque.

Après ce préambule, le gouvernement austro-hongrois se déclarait résolu à ne pas poursuivre plus longtemps son « attitude de longanimité expectative » et « à mettre fin à des menées qui forment une menace perpétuelle pour la tranquillité de la monarchie ». En conséquence, il commençait par demander au gouvernement serbe de faire publier à la première page du *Journal officiel* du 26 juin (13 juillet, v. s.) et de porter simultanément à la connaissance de l'armée par un ordre du jour du roi, qui serait inséré dans le *Bulletin officiel de l'armée*, une « énonciation » dont les termes étaient libellés *ne varietur*. Cette énonciation condamnait la propagande serbe en Autriche-Hongrie, ainsi que la participation d'officiers et de fonctionnaires serbes à cette propagande, désapprouvait toute tentative d'immixtion dans les destinées des habitants de quelque partie de l'Autriche-Hongrie que ce fût, et « avertissait formellement les officiers, les fonctionnaires et toute la population du royaume que dorénavant il serait procédé avec la dernière rigueur contre les personnes qui se rendraient coupables de pareils agissements ». Le gouvernement serbe devait s'engager en outre : 1° à supprimer toute publication excitant à la haine, au mépris ou au démembrement de l'Autriche-Hongrie ; 2° à dissoudre immédiatement les sociétés s'adonnant à la propagande contre l'Autriche-Hongrie et à confisquer tous les moyens de propagande ; 3° à éliminer sans délai « du corps enseignant et des moyens d'instruction tout ce qui sert ou pourrait servir à fomenter » cette propagande ; 4° à destituer tous les officiers et fonctionnaires coupables de cette propagande « et dont le gouvernement impérial et royal se réservait de communiquer les noms au gouvernement royal » ; 5° « à accepter la collaboration en Serbie des organes du gouvernement impérial et royal dans la suppression du mouvement subversif

dirigé contre l'intégrité territoriale de la monarchie » ; 6° « à ouvrir une enquête judiciaire contre les partisans du complot du 28 juin se trouvant sur territoire serbe ; des organes, délégués par le gouvernement impérial et royal, prendront part aux recherches y relatives »; 7°, 8°, 9° et 10° à procéder d'urgence à l'arrestation de personnes nominativement désignées, à empêcher le trafic illicite d'armes et d'explosifs à travers la fontière, à licencier et à punir un certain nombre de fonctionnaires, à fournir des explications sur les propos hostiles à la monarchie tenus par de hauts fonctionnaires serbes en Serbie et à l'étranger, à informer sans retard le gouvernement impérial et royal de l'exécution de toutes les mesures susindiquées.

Tout était calculé dans cet ultimatum pour humilier la Serbie, pour détruire le prestige et l'autorité de son gouvernement au dehors et au dedans, pour la ravaler au rang d'État vassal. La personne même du roi était visée. Aucun État indépendant ne pouvait déférer à de pareilles injonctions. Il était évident que le Cabinet de Vienne formulait intentionnellement des conditions inacceptables. C'est à peine si on le cachait à Vienne et à Berlin. Dans le monde diplomatique de Vienne, on remarquait que l'opinion était surprise par la soudaineté et l'exagération des demandes autrichiennes, mais que le parti militaire paraissait craindre surtout que la Serbie cédât. A Berlin, tous les journaux accueillaient avec une grande sympathie l'attitude énergique de l'Autriche. L'officieux *Lokal Anzeiger* était particulièrement agressif ; il qualifiait de superflus les recours éventuels de la Serbie à Pétersbourg, Paris, Athènes et Bucarest et terminait en disant que le peuple allemand respirerait librement quand il saurait que la situation dans la péninsule balkanique allait enfin s'éclaircir. Il restait à savoir quel genre de conflit on avait en vue, conflit seulement serbe ou bien aussi européen?

*
* *

Le vendredi 24 juillet, les représentants de l'empereur François-Joseph en Europe communiquèrent l'ultimatum aux

gouvernements près desquels ils étaient accrédités. Ils y joignirent un commentaire rédigé sur le même ton. D'après ce document l'Autriche-Hongrie avait constamment témoigné à la Serbie une bienveillance et un désintéressement sans bornes, dont elle était récompensée par l'ingratitude la plus choquante; elle avait donc décidé d'arrêter un « mouvement incendiaire » et se disait persuadée qu'elle se trouvait en cela « en plein accord avec les sentiments de toutes les nations civilisées ».

Cette affirmation osée fut tout de suite démentie. En recevant la communication du comte Mensdorf, Sir Edward Grey remarqua qu'il n'avait « jamais vu auparavant un État adresser à un autre État indépendant un document d'un caractère aussi formidable[1] ». Il exprima en même temps « de grandes appréhensions ». M. Sazonof télégraphia le jour même au chargé d'affaires de Russie à Vienne de demander au comte Berchtold une prolongation du délai de quarante-huit heures fixé à la Serbie « pour prévenir les conséquences incalculables et également néfastes pour toutes les puissances qui peuvent suivre le mode d'action du gouvernement austro-hongrois ». Il ajoutait qu'un refus de prolongation « se trouverait en contradiction avec les bases mêmes des relations internationales[2] ». D'ailleurs, dès le matin du 24, M. Sazonof conféra longuement avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre sur les conséquences de la démarche autrichienne. A Paris, en l'absence du ministre des affaires étrangères qui accompagnait le président de la République dans ses visites aux Cours du Nord, M. Bienvenu-Martin, ministre intérimaire, et M. Philippe Berthelot, directeur politique intérimaire en l'absence de M. de Margerie que M. Viviani avait emmené avec lui à Pétersbourg, signalèrent au comte Szecsen l'impression d'inquiétude éveillée par les informations parues dans la matinée sur le contenu de la note autrichienne, et le sentiment pénible que ne manquerait pas d'éveiller, dans l'opinion française, le moment choisi pour une démarche si

1. *Livre Bleu*, d'août 1914, sur la Correspondance du gouvernement britannique relative à la crise européenne. En citant ce document, nous reproduirons la traduction officielle en français publiée par le *Foreign Office*.

2. *Livre Orange* sur les Négociations ayant précédé la guerre, 23 juillet-6 août 1914.

impérative et de si court délai, c'est-à-dire l'heure où le président de la République et le président du Conseil, ministre des affaires étrangères de la République, avaient quitté Pétersbourg et se trouvaient en mer, par conséquent hors d'état d'exercer, d'accord avec les puissances qui n'étaient pas directement intéressées, l'action apaisante si désirable entre la Serbie et l'Autriche, dans l'intérêt de la paix générale. Les commentaires de la presse parisienne furent beaucoup plus vifs. Ils attestèrent que la France ne rentrait point parmi ces nations civilisées avec qui le comte Bechtold prétendait se trouver en plein accord.

A Bruxelles, le sentiment du danger fut si vif que M. Davignon fit convoquer aussitôt le Conseil des ministres et que, sur l'avis conforme du Conseil, il adressa le soir même aux ministres du roi Albert à Paris, Berlin, Londres, Vienne et Saint-Pétersbourg, des instructions détaillées leur donnant des indications précises sur ce qu'ils auraient à faire « si l'éventualité d'une guerre franco-allemande devenait plus menaçante [1] ». Il terminait ainsi cette circulaire : « Je vous indiquerai par télégramme le moment d'agir. Le télégramme vous sera adressé à l'heure où la mobilisation de l'armée belge sera décrétée si, contrairement à notre sincère espoir et aux apparences de solution pacifique, nos renseignements nous amenaient à prendre cette mesure extrême de précaution. » Aux ministres de Belgique dans les États d'Europe non signataires des traités du 19 avril 1839, c'est-à-dire non garants de l'indépendance de la neutralité de la Belgique, M. Davignon transmit le lendemain la teneur des instructions envoyées la veille à leurs collègues et leur prescrivit des démarches correspondantes « si la menace d'une guerre franco-allemande devenait imminente ».

Nul doute ne pouvait exister sur l'impression produite par l'ultimatum dans les pays de la Triple Entente et dans le petit État qui avait le plus à redouter les conséquences d'une initiative de la Triple Alliance. On y était unanime à considérer que l'éxécution de la Serbie mettrait en jeu l'équilibre

1. *Livre Gris*, 24 juillet-29 août 1914.

européen et la paix générale. Mais les trois membres de la Triple Alliance étaient-ils d'accord, et, surtout, que voulait l'Allemagne?

On fut immédiatement fixé au sujet de l'Italie. Le duc d'Avarna, ambassadeur de Victor-Emmanuel III à Vienne, avait été laissé jusqu'au dermier moment dans l'ignorance la plus complète (*Livre Bleu*, p. 107); le gouvernement italien n'avait été ni pressenti, ni averti, et il n'avait reçu la communication de l'ultimatum qu'à la dernière heure. On sut aussi de façon certaine que le marquis de San Giuliano agissait à Vienne dans un sens modérateur. Mais l'Allemagne? L'issue du conflit qui se dessinait dépendait entièrement de sa conduite. Si elle ne s'était pas mise préalablement d'accord avec l'Autriche-Hongrie, tout pouvait s'arranger. Dans le cas contraire, tout était à craindre.

A Berlin le secrétaire d'État à l'Office impérial des affaires étrangères, à l'étranger les ambassadeurs de Guillaume II assuraient qu'ils n'avaient pas connu l'ultimatum avant sa communication officielle. Le 20 et le 21 juillet, M. de Jagow affirmait à l'ambassadeur de France et au chargé d'affaires de Russie qu'il « ignorait absolument » le contenu de la note en préparation à Vienne. Le 24 juillet, il déclarait encore à M. Jules Cambon qu'il avait totalement ignoré les exigences autrichiennes avant qu'elles fussent communiquées à Belgrade. En réalité, les plus fortes présomptions donnaient à croire le contraire. En premier lieu, le président du Conseil bavarois avait dit le 23 juillet à des membres du corps diplomatique qu'il avait déjà connaissance de la note annoncée. Or, il n'avait pu être mis au courant que par l'Allemagne, qui avait sans doute jugé nécessaire de l'avertir en raison des prérogatives militaires que les souverains bavarois conservent dans l'empire. Ensuite, plusieurs ambassadeurs accrédités à Vienne, ceux de France et de Russie notamment, avaient constaté, avant le 24 juillet, que leur collègue d'Allemagne, M. de Tchirsky, préconisait des résolutions violentes. M. Schébéko accuse positivement M. de Tchirsky d'avoir joué un rôle d'instigateur. (*Livre Orange*, p. 33.) Sir M. de Bunsen télégraphiait aussi à Sir Edward Grey : « Quoique je ne puisse pas le vérifier, je tiens d'une source privée que l'ambassadeur allemand con-

naissait le texte de l'ultimatum autrichien à la Serbie avant qu'il ne fût expédié et qu'il l'a télégraphié à l'empereur allemand. Je sais par l'ambassadeur allemand lui-même qu'il en approuve chaque ligne. » (*Livre Bleu*, p. 66.) Puis, le 20 juillet, dans une conversatoin avec Sir Edward Grey, le prince Lichnovsky, ambassadeur d'Allemagne à Londres, tout en disant qu'il était sans instructions et sans informations précises, laissait entendre que la situation était « très peu rassurante ». Comme le succès d'une entreprise austro-allemande dépendait beaucoup de l'attitude de l'Angleterre, il semble que le Cabinet de Berlin pressentait déjà le Cabinet de Londres sur ses intentions, alors qu'il affectait une complète ignorance vis-à-vis des représentants de la France et de la Russie.

En outre, le 23 juillet, avant l'heure de la remise de l'ultimatum, M. de Bethmann-Hollweg envoyait aux ambassadeurs d'Allemagne à Paris, Londres et Pétersboug une dépêche identique prescrivant à chacun d'eux d'en notifier le contenu au gouvernement de leur résidence. Or cette dépêche, dont il fut laissé copie à Sir Edward Grey, et dont le baron de Schœn donna seulement lecture à M. Bienvenu-Martin, était une sorte de démarquage du commentaire autrichien annexé à la note communiquant la teneur de l'ultimatum, et n'avait pu être rédigée à Berlin que d'après le texte de ce commentaire. D'ailleurs, la dépêche se référait expressément aux conditions de l'ultimatum et avait pour but de déterminer les trois puissances de la Triple Entente à s'abstenir de toute intervention [1]. Elle se terminait par cette phrase : « Le gouvernement impérial désire instamment que le conflit soit localisé, parce que toute intervention d'une autre puissance en vertu des différentes obligations résultant des alliances entraînerait des conséquences incalculables. » Comment les auteurs de cette dépêche expédiée dans la journée du 23 juillet, après mûre réflexion, auraient-ils ignoré les conditions de l'ultimatum, qui fut remis à Belgrade le même jour à six heures du soir? C'est à juste titre que M. Jules Cambon put manifester sa surprise à M. de Jagow, le 24 juillet, de le voir ainsi

1. *Livre Blanc* allemand. Outre le *Livre Blanc*, il a été publié en Allemagne une brochure comprenant toutes les pièces insérées dans ce document, plus une série d'autres pièces de caractère officiel ou officieux.

s'engager à soutenir des prétentions dont il ignorait la limite et la portée.

Ces raisons, d'ordre diplomatique, suffisent à infirmer les protestations d'ignorance du gouvernement allemand. Il en est une autre, plus décisive encore, et qui prouve de plus que ce gouvernement, plusieurs jours avant la remise de l'ultimatum, avait envisagé l'éventualité d'une guerre européenne. Dès le 21 juillet, on acquit à l'ambassade de France à Berlin la certitude que les officiers et les hommes de la réserve avaient reçu les avis préliminaires de mobilisation qui les prévenaient d'avoir à se tenir prêts. Cette mesure préparatoire, qui n'existe pas en France, est destinée à faciliter les opérations de la mobilisation. Elle avait été déjà prise en 1911 pendant les négociations d'Agadir, et en avril 1913 pendant les négociations albanaises.

De ces constations et de ces renseignements on était obligé de conclure à la mauvaise foi et à un dessein prémédité de l'Allemagne. Quant au dessein lui-même, on ne pouvait s'en exagérer l'envergure quand on connaissait l'étendue des ravages des idées pangermanistes et certaines confidences des personnages dirigeants de l'empire. D'après des documents d'une authenticité certaine, il y a tout lieu de croire que, dès la fin de l'hiver de 1913, le gouvernement allemand décida en principe d'entreprendre une guerre offensive. Déçu par la volonté manifestée par l'opinion française de consentir tous les sacrifices nécessaires pour la défense nationale, il résolut de préparer, matériellement et moralement — si l'on peut dire — une agression contre la France. Dans deux rapports officiels confidentiels, destinés sans doute aux membres d'une commission et restés secrets jusqu'à ces derniers temps, on lit ceci :

Il faut habituer le peuple à penser qu'une guerre offensive de notre part est une nécessité pour combattre les provocations de l'adversaire. Il faudra agir avec prudence pour n'éveiller aucun soupçon. Il faut mener les affaires de telle sorte que, sous la pesante impression d'armements puissants, de sacrifices considérables et d'une situation politique tendue, un déchaînement (*Losschlagen*) soit considéré comme une délivrance.

Il n'y aurait pas à s'inquiéter du sort de nos colonies. Le résultat final en Europe le réglera pour elles. Par contre, il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie. (Suivent des indications *ad hoc.*)

Il faudra aussi que les petits États soient contraints à nous suivre, ou soient domptés. (Suivent des explications...)

Sur notre frontière du nord-ouest, ce sera pour nous une question vitale, et le but vers lequel il faudra tendre, c'est de prendre l'offensive avec une grande supériorité dès les premiers jours. Sans cela, il faudra concentrer une grande armée, suivie de fortes formations de landwehr, qui détermineront les armées des petits États à nous suivre, ou tout au moins à rester inactives sur le théâtre de la guerre, et qui les écraseraient en cas de résistance armée...

Les dispositions arrêtées dans ce sens permettent d'espérer que l'offensive peut être prise aussitôt après la concentration complète de l'armée du Bas-Rhin. Un ultimatum à brève échéance, que l'invasion doit suivre immédiatement, permettra de justifier suffisamment notre action au point de vue du droit des gens...

Nous nous souviendrons que les provinces de l'ancien empire allemand, Comté de Bourgogne et une belle part de la Lorraine, sont encore aux mains des Francs ; que des milliers de frères allemands des provinces baltiques gémissent sous le joug slave. C'est une question nationale de rendre à l'Allemagne ce qu'elle a autrefois possédé.

Ce n'était point là le programme d'une ligue ou d'un parti irresponsable ; c'était celui du gouvernement impérial. Et, dans ce programme, la guerre contre la France figurait au premier plan ; la prochaine guerre devait être surtout un duel entre la France et l'Allemagne. Quant au moyen d'exécution, il était indiqué dans tous les projets militaires élaborés par le grand état-major : c'était l'offensive foudroyante contre la France. Il était enfin des aveux tombant de plus haut. Dans une conversation entre le roi des Belges, Guillaume II et le général de Moltke, tenue au commencement de novembre 1913, l'empereur allemand laissa voir qu'il avait cessé d'être partisan de la paix ; il en était venu à penser que la guerre avec la France était inévitable et que ses armées devraient passer par la Belgique. Quant au chef d'état-major général, il déclara la guerre nécessaire : « Il faut en finir cette fois, dit-il au roi Albert; Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme irrésistible qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier. »

Si telles étaient les intentions de l'Allemagne, comment

ne pas croire que l'ultimatum à la Serbie avait été combiné entre Vienne et Berlin? Les violences de la presse avaient pour but de préparer l'opinion austro-allemande à la guerre, à une guerre *juste*, tandis que les déclarations rassurantes des ministres tendaient à empêcher les futurs ennemis de prendre des précautions. Il est à remarquer que les agences télégraphiques de Vienne et de Berlin s'abstinrent de signaler à l'étranger les articles les plus agressifs des journaux d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Elles eussent procédé de manière toute différente si les deux chancelleries avaient eu en vue un simple *bluff*.

*
* *

L'attaque diplomatique brusquée de l'Austro-Allemagne ne trouva pas la Triple Entente aussi en désarroi que ses auteurs le supposaient. Le succès des plans laborieusement échafaudés par les deux gouvernements agresseurs dépendait de la réalisation de tant de prévisions qu'en dépit de toutes les précautions accumulées il restait aléatoire. Il supposait chez les adversaires visés une naïveté, une maladresse et une imprudence qu'on rencontre bien rarement dans plusieurs États à la fois. L'Europe de 1914 n'était plus celle de 1864, ni de 1870. Elle était plus avertie, plus attentive et mieux armée qu'au temps de Bismarck. Comme on l'a vu plus haut, les autres gouvernements se tenaient sur leurs gardes. Avant de quitter Pétersbourg pour Stockholm, M. Viviani s'était entretenu avec M. Sazonof du conflit en perspective, et, durant les premiers jours de la crise jusqu'au retour du président Poincaré à Paris, il fut en communication directe avec le Quai d'Orsay. Les émeutes ouvrières de Pétersbourg, préparées suivant la méthode préconisée dans les rapports confidentiels rédigés à Berlin, furent facilement réprimées et ne laissèrent aucune trace. Le Cabinet de Londres se montra inquiet et l'opinion britannique choquée[1]. Quant à l'Italie, elle fut sur-

1. Sir Edward Grey témoigna ses inquiétudes dans la dépêche suivante du 24 juillet adressée à Sir H. Rumbold, chargé d'affaires à Berlin :
« J'ai dit à l'ambassadeur d'Allemagne que, si l'ultimatum autrichien à la

prise, pour ne pas dire plus, comme le disait son ambassadeur à Berlin, d'avoir été tenue à l'écart de toute l'affaire par ses deux alliées. On n'avait sans doute pas voulu la mettre dans le secret parce qu'on craignait une indiscrétion de sa part et qu'on n'attachait qu'un prix relatif au concours de son armée et de sa marine, très affaiblies par la campagne de Libye, dans une entreprise où tout était subordonné à la rapidité de l'exécution. Seulement ce manque de confiance mettait le Cabinet de Rome plus à l'aise pour décliner de participer à une guerre au sujet de quoi elle n'avait pas été consultée. D'autre part, la Belgique, qu'on espérait pouvoir brusquer sans danger, s'était immédiatement préoccupée de faire respecter sa neutralité.

Le 24 juillet, le prince régent de Serbie envoya à l'empereur Nicolas un télégramme où il recourait à sa bienveillante intervention. Il déclarait la Serbie prête à accepter « les conditions austro-hongroises compatibles avec la situation d'un État indépendant » et celles dont le tsar conseillerait l'acceptation. Nicolas II ne répondit que le 27, en assurant le prince

Serbie n'amenait pas de difficultés entre l'Autriche et la Russie, je n'avais pas à m'en occuper ; je n'avais encore rien appris de Saint-Pétersbourg, mais j'étais très inquiet de la vue que prendrait la Russie de la situation. J'ai rappelé à l'ambassadeur d'Allemagne qu'il avait exprimé, il y a quelques jours, un espoir personnel que, si cela devenait nécessaire, j'essayerais à exercer une influence modératrice à Saint-Pétersbourg ; mais maintenant j'ai dit qu'en raison du caractère extraordinairement raide de la note autrichienne, du peu de temps accordé et de l'étendue considérable des demandes faites à la Serbie, je me sentais tout à fait impuissant en ce qui concernait la Russie, et je ne pensais pas qu'aucune puissance pût, seule, exercer de l'influence.

« La seule chance que je voyais pour avoir une influence médiatrice ou modératrice efficace était que les quatre puissances — l'Allemagne, l'Italie, la France et nous-mêmes — nous travaillerions ensemble simultanément à Vienne et à Saint-Pétersbourg en faveur de la modération au cas où les relations entre l'Autriche et la Russie deviendraient menaçantes.

« Le danger immédiat était qu'en quelques heures l'Autriche pouvait envahir la Serbie et l'opinion russo-slave pourrait demander que la Russie allât au secours de la Serbie ; il serait très désirable d'obtenir que l'Autriche ne précipitât pas son action militaire et de gagner ainsi plus de temps. Mais aucun de nous ne pourrait influencer l'Autriche dans cette direction à moins que l'Allemagne ne proposât et ne participât dans cette démarche à Vienne. Vous devriez en informer le secrétaire d'État.

« Le prince Lichnowsky a dit que l'on pouvait s'attendre à ce que l'Autriche se mît en marche une fois la limite de temps expirée, à moins que la Serbie ne pût donner une acceptation sans réserve et *in toto* des demandes autrichiennes. »

Alexandre que, dans le cas où l'on n'arriverait point à une solution qui permît « de prévenir les horreurs d'une nouvelle guerre tout en sauvegardant la dignité de la Serbie », la Russie ne se désintéresserait pas du sort de la Serbie. Mais, dans l'intervalle, le Cabinet de Pétersbourg agit. Le 25 juillet un communiqué impérial annonça que le gouvernement russe « suivait attentivement l'évolution du conflit austro-serbe qui ne pouvait pas laisser la Russie indifférente ». C'était une réponse directe à la note allemande remise la veille, aux termes de laquelle toute intervention d'une tierce puissance « dans une affaire concernant exclusivement l'Autriche-Hongrie et la Serbie » entraînerait des conséquences incalculables. En outre, M. Sazonof fit appuyer à Vienne par les Cabinets de Paris et de Londres sa demande de prolongation au délai de quarante-huit heures fixé à la Serbie. En même temps quelques dispositions militaires furent prises pour que la mobilisation, si elle devenait nécessaire, ne fût pas entravée. Appréciant d'un coup d'œil la situation, M. Sazonof eut tout de suite l'impression que « la demande autrichienne signifiait clairement que la guerre était imminente ». Il s'en ouvrit aussitôt aux ambassadeurs de France et d'Angleterre à Pétersbourg. « La Russie, dit-il à Sir G. Buchanan, ne peut pas permettre à l'Autriche d'écraser la Serbie et de devenir la puissance prépondérante dans les Balkans... Elle ne désire pas précipiter un conflit, mais, à moins que l'Allemagne ne retienne l'Autriche, vous pouvez considérer la situation comme désespérée. [1] » (*Livre Bleu*, p. 18.)

1. Voici le compte rendu de cette remarquable conversation d'après une dépêche adressée le 24 mai par Sir G. Buchanan à Sir Edward Grey :

« Le ministre des affaires étrangères dit que la conduite de l'Autriche était tout à la fois provocante et immorale ; elle n'aurait jamais agi ainsi à moins que l'Allemagne n'ait été préalablement consultée ; quelques-unes de ses demandes étaient tout à fait impossibles à accepter. Il espérait que le gouvernement de Sa Majesté ne manquerait pas de proclamer sa solidarité avec la Russie et la France.

« L'ambassadeur de France me donna à entendre que la France remplirait, si cela devenait nécessaire, toutes les obligations que lui imposait son alliance avec la Russie, outre qu'elle seconderait fortement la Russie dans toutes négociations diplomatiques.

« J'ai dit que je vous télégraphierais un rapport complet de ce que leurs Excellences venaient de me dire. Je ne pouvais pas, naturellement, parler au nom du gouvernement de Sa Majesté ; mais, personnellement, je ne voyais aucune raison de s'attendre à une déclaration de solidarité de la part du gouvernement de

La question était bien posée ainsi. L'Allemagne ne tarda pas à répondre. A Londres, où elle tenait expressément à dégager sa responsabilité, elle fit dire que la dernière chose qu'elle voulait était une guerre générale et qu'elle ferait tout son possible pour empêcher une telle calamité. M. de Jagow se prétendit même disposé à se rallier à une proposition suggérée par Sir Edward Grey, « que les quatre puissances — Allemagne, Angleterre, France et Italie — devaient travailler ensemble en faveur de la modération à Vienne et à Pétersbourg ». Mais à son collègue de Russie à Londres, le comte Benckendorf, qui était son parent, le prince Lichnowsky laissa entendre que l'Allemagne ne se prêterait à aucune démarche à Vienne. Au chargé d'affaires de Russie, M. Broniewski, qui devait lui demander d'insister auprès du Cabinet de Vienne en vue de faire prolonger le délai de l'ultimatum, M. de Jagow assigna un rendez-vous à la fin de l'après-midi du 25 juillet, c'est-à-dire à une heure postérieure à celle de l'expiration du délai. Puis, le soir, il dit à M. Broniewski que toutes ces

Sa Majesté qui entraînerait un engagement absolu de sa part de soutenir la Russie et la France par la force des armes. Les intérêts directs de la Grande-Bretagne en Serbie étaient nuls, et une guerre en faveur de ce pays ne serait jamais sanctionnée par l'opinion publique de la Grande-Bretagne. A ceci, M. Sazonof répondit qu'il ne faut pas que nous oublions que la question générale européenne était impliquée, la question de la Serbie n'en formant qu'une partie, et que la Grande-Bretagne ne pourrait pas se permettre de se dégager des problèmes maintenant en jeu.

« En réponse à ces remarques, j'ai fait observer que je comprenais, de ce qu'il disait, que son Excellence proposait que la Grande-Bretagne se joignît à une communication qui serait faite à l'Autriche à l'effet qu'une intervention active par elle dans les affaires intérieures de la Serbie ne pourrait pas être tolérée. Mais supposant que l'Autriche, néanmoins, allait avoir recours à des mesures militaires contre la Serbie malgré nos représentations, était-ce l'intention du gouvernement russe de déclarer de suite la guerre à l'Autriche?

« M. Sazonof dit que lui-même pensait que tout au moins la mobilisation russe devait être faite, mais qu'il y avait un Conseil des ministres cet après-midi pour examiner la question dans toute son étendue. Un autre Conseil, présidé par l'empereur, serait tenu probablement demain, quand une décision serait prise.

« J'ai dit qu'il me paraissait que le point important était de persuader l'Autriche d'étendre la limite de temps, et que la première chose à faire était de faire peser sur l'Autriche une influence ayant ce but en vue. L'ambassadeur de France, cependant, croyait que, ou l'Autriche avait décidé d'agir de suite, ou elle bluffait. Dans n'importe quel cas, notre seule chance d'éviter la guerre était d'adopter une attitude ferme et unie. Il ne pensait pas qu'il y avait le temps de donner suite à ma proposition. Là-dessus, j'ai dit qu'il me semblait dési-

démarches étaient trop tardives. Quant au comte Berchtold, il se trouvait à Ischl, près de l'empereur. Suivant une tradition inaugurée en Prusse, le ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie avait quitté la capitale de la monarchie au moment où des questions embarrassantes pouvaient lui être posées. Le secrétaire général du Ballplatz, le baron Macchio, n'était pas autorisé à engager le gouvernement. Quand le prince Koudachef, chargé d'affaires de Russie, lui fit remarquer que les procédés autrichiens étaient contraires à la courtoisie internationale, le baron Macchio répliqua que parfois l'intérêt dispensait d'être courtois.

L'intérêt, en effet, primait si bien toute autre considération chez les organisateurs du conflit que, dans la matinée de ce même jour, 25 juillet, l'Allemagne consignait les garnisons d'Alsace-Lorraine et mettait en état d'armement les ouvrages proches de la frontière française. Les jours suivants elle poursuivit méthodiquement dans le Reichsland l'exécution de toutes les mesures préparatoires de la mobilisation sans se préoccuper le moins du monde de l'état des négociations. L'état-major général n'avait cure de celles-ci ; à ses yeux, elles

rable pour nous de connaître exactement jusqu'à quel point la Serbie serait disposée à aller pour accepter les demandes formulées par l'Autriche dans sa note. M. Sazonof répondit qu'il fallait d'abord qu'il consultât ses collègues à ce sujet, mais que, sans doute, quelques-unes des demandes de l'Autriche pourraient être acceptées par la Serbie.

« L'ambassadeur de France et M. Sazonof continuèrent tous deux à me presser pour une déclaration de solidarité complète du gouvernement de Sa Majesté avec les gouvernements français et russe, et j'ai, en conséquence, dit qu'il me semblait possible que vous voudriez, peut-être, consentir à faire de fortes représentations aux deux gouvernements allemand et autrichien, faisant valoir auprès d'eux qu'une attaque sur la Serbie par l'Autriche mettrait en danger la paix entière de l'Europe. Peut-être, pourriez-vous trouver moyen de leur dire qu'une telle action de la part de l'Autriche amènerait probablement une intervention russe, qui impliquerait la France et l'Allemagne, et qu'il serait difficile à la Grande-Bretagne de rester à l'écart si la guerre devenait générale. M. Sazonof répondit que tôt ou tard nous serions entraînés à la guerre, si elle éclatait ; nous aurions rendu la guerre plus probable si, dès le début, nous ne faisions pas cause commune avec son pays et avec la France ; en tout cas, il espérait que le gouvernement de Sa Majesté exprimerait une forte réprobation de la décision prise par l'Autriche.

« Le président de la République française et le président du Conseil ne peuvent être de retour de Russie en France avant quatre ou cinq jours, et il semblerait que l'Autriche ait choisi exprès ce moment pour envoyer son ultimatum. »

ne devaient servir qu'à maintenir le public dans l'erreur ou l'incertitude jusqu'à l'heure où il porterait brusquement à l'ennemi le coup mortel.

*
* *

Dans l'après-midi du 25 juillet, avant l'expiration du délai de l'ultimatum, M. Pachitch remit au baron Giesl la réponse de la Serbie. C'était une acceptation presque intégrale de tous les points. Après avoir exprimé sa surprise de ce que des accusations aient été portées contre des Serbes du royaume sans qu'il ait été « invité à collaborer à la recherche de tout ce qui se rapportait au crime de Sarajevo », le gouvernement royal se déclarait disposé à remettre aux tribunaux tout sujet serbe dont la complicité serait établie par des preuves, et à publier au *Journal officiel* et au *Bulletin officiel de l'armée* « l'énonciation » dont les termes étaient dictés dans l'ultimatum. Il prenait en outre les autres engagements demandés, sous les réserves suivantes : « les noms et les faits des officiers et fonctionnaires » dont la destitution était exigée d'office à la réquisition du gouvernement austro-hongrois devraient être communiqués à Belgrade « aux fins de la procédure qui doit s'ensuivre » ; — la collaboration des organes du gouvernement impérial et royal à la suppression du mouvement subversif visé devrait « répondre aux principes du droit international et à la procédure criminelle, ainsi qu'aux bons rapports de voisinage. » Mais il refusait, comme contraire à la constitution et au code de procédure criminelle, la participation des agents austro-hongrois à l'enquête judiciaire qui restait ouverte contre les partisans du complot du 28 juin se trouvant en territoire serbe. Enfin, pour le cas où l'Autriche-Hongrie ne serait pas satisfaite de cette réponse, le gouvernement serbe proposait de remettre la question, soit à la décision du Tribunal international de la Haye, soit aux grandes puissances qui avaient pris part à l'élaboration de la déclaration serbe du 30 mars 1909.

L'Europe apprit en même temps, avec une égale stupéfac-

tion, et la soumission de la Serbie et la rupture des relations diplomatiques entre cette puissance et l'Autriche-Hongrie.

Les Cabinets de Pétersbourg, de Paris et de Londres avaient conseillé à celui de Belgrade d'aller jusqu'à la dernière limite des concessions compatibles avec les droits souverains de la Serbie, et l'on savait M. Pachitch disposé à suivre ces conseils. Mais nulle part, et à Vienne peut-être moins qu'ailleurs, on ne s'attendait à ce que le gouvernement serbe s'inclinât au point d'accepter des clauses aussi offensantes que la publication au *Journal officiel* et au *Bulletin de l'armée* de l' « énonciation » inouïe dictée par le comte Berchtold. Lorsqu'on lut, dans les mêmes télégrammes annonçant cette soumission extraordinaire, que le baron Giesl l'avait déclarée insuffisante et avait quitté Belgrade, avec tout le personnel de la légation, le soir même, à six heures et demie, sans même en référer à son gouvernement, on comprit que la rupture, voulue à Vienne, était le présage de l'exécution préméditée de la Serbie. Ceux des diplomates austro-hongrois qui ne semblaient pas dans le secret de la grande combinaison ne cachaient pas leur étonnement de ce que la réponse serbe n'eût pas été considérée comme satisfaisante. Telle fut, par exemple, l'impression du comte Szecsen à Paris. A Vienne, le corps diplomatique se convainquit que le gouvernement austro-hongrois était absolument résolu à faire la guerre à la Serbie. « Le pays est fou de joie, télégraphiait Sir M. de Bunsen à Sir Edward Grey, à la perspective d'une guerre contre la Serbie. » Dans toute la Germanie, peuples et gouvernements s'entendaient d'instinct pour se ruer contre l'ennemi présumé plus faible. Une nouvelle ère de barbarie s'ouvrait [1].

AUGUSTE GAUVAIN

1. Le 26 juillet, numéro daté du 27, le *Journal des Débats* écrivait : « A aucun moment au cours de ce siècle déjà si fécond en bouleversements, l'Europe ne s'est trouvée dans une situation plus critique. Toutes les nations civilisées doivent faire front ensemble contre la sauvagerie qui renaît. »

LE CONQUÉRANT

JOURNAL D'UN « INDÉSIRABLE » AU MAROC

I

Le diable soit des musiciens !... A travers la tôle de la cloison je perçois chaque syllabe de leur chant, chaque heurt de leurs ongles sur les boyaux des guitares, chaque braiement de leurs accordéons et jusqu'au grincement régulier des couchettes où je les devine assis par trois ou quatre, hochant le chef et balançant le torse au rythme de leur musique. Ils sont une cinquantaine de Catalans qui, depuis Marseille, sont parqués dans cette cabine de troisième classe, — une batterie, pour user du jargon maritime, — et qui, en attendant que se lève sur l'horizon, à l'avant du paquebot, la terre marocaine, mangent et boivent et fument, sans jamais sortir de leur antre, et dévident, en s'accompagnant sur leurs guitares et leurs accordéons, une interminable série de complaintes langoureuses et pleurardes. Le diable soit des musiciens ! Hier, avant-hier, ils m'agaçaient : ce soir ils me troublent, ils m'émeuvent, sottement, puérilement, au point que je me demande si je ne vais pas enfouir entre mes bras ma tête et pleurer. Oui, pleurer...

Allons ! allons !... Des larmes, des soupirs, des simagrées de petite bourgeoise qui a mal aux nerfs !... Dans ce carré des « Troisièmes » qui empeste la mangeaille, le tabac et la sueur, où des passagers de mon espèce, riches ainsi que moi de leurs seules ambitions, ronflent et geignent, allongés à même le

linoléum du plancher et roulés dans leurs couvertures puantes ! Et j'ai vingt-sept ans ! Et, demain, ce navire qui porte ma fortune et mes rêves, jettera l'ancre dans la rade de Casablanca!... Allons ! allons ! Du cœur au ventre, sacrebleu !...

Dix heures du soir... Les lampes de cuivre suspendues au plafond paraissent osciller dans leurs cardans avec des sursauts capricieux comme doivent l'être, dans les ténèbres du dehors, les soubresauts de la houle. Des fuseaux alternés de lumière et d'ombre évoluent sur les parois laquées de la salle, sur les loques terreuses qui recouvrent les dormeurs, sur la toile cirée, humide et grasse, de la table rectangulaire qui occupe toute la longueur de ce « dining-room », sur les pages du mauvais cahier à deux sous où j'inscris les premières lignes de mon journal. Pas d'autre bruit, dans cette région qui est toute proche de l'étrave, que le chuchotement de l'eau fendue par l'acier de la proue, que le frémissement de la membrure aux chocs de l'Océan, que la vibration imperceptible de la carène ébranlée par l'hélice, que la mélopée gémie par le chœur inlassable des Catalans.

Pas gaie, leur romance !... Et puis, à l'appel des notes, tant de fantômes se lèvent dans ma mémoire, tant de fantômes que je n'ose regarder en face ! J'ai peur, oui, j'ai peur de leurs visages, de leurs yeux qui scrutent ma conscience... Il ne faut pas qu'à la veille de la bataille, des regrets et des remords viennent distraire ma pensée du but qu'elle doit fixer uniquement, amollir ma volonté tendue...

Cette mélopée, des mendiants espagnols la clamaient, une fois l'an, aux approches de l'automne, sur la grand'place de Chadeuil, le hameau saintongeois qui est le berceau de notre famille et qui porte notre nom. Ils étaient deux, un vieil homme soi-disant aveugle qui grattait de la mandoline, une vieille sorcière qui brandissait un tambourin, tous deux habillés de guenilles, tous deux jaunes et ridés. Dans le cercle de vauriens qui se formait autour des gueux étrangers, je m'insinuais, petit bonhomme à tournure de fillette...

Petit bonhomme qui écoutais, les mains fourrées dans les poches, la ritournelle andalouse, petit bonhomme, pourquoi ressuscites-tu, avec ta grosse caboche de garçonnet capricieux et gourmand? Pourquoi viens-tu me troubler?

Tu étais tellement « moi » déjà, enfant gâté par un père oisif et une mère frivole, sans frères ni sœurs qui eussent opposé à ta fantaisie la force bienfaisante de leur désir contraire, point mauvais, mais pire, bon de cette bonté facile et veule et peureuse de l'effort qui est celle des faibles, musard, paresseux, étourdi, avide à outrance de plaisir, brave jusqu'à la témérité, mais d'une bravoure folle de gamin que ne dirigeait et ne tempérait nulle énergie, volontaire et têtu quand il s'agissait de réaliser une de tes lubies, mais inapte à vouloir, à vouloir fortement et à fond ! Que me veux-tu, garçonnet coquet et câlin, que les amies de ta maman appelaient : le joli vicomte, et qui te frottais voluptueusement à la soie de leurs jupes et qui mendiais avec des minauderies de courtisane leurs caresses, leurs louanges et les caramels de leurs bonbonnières? Ah ! que tu étais « moi » déjà !

Il était bien « moi » aussi, le collégien que ses camarades et ses professeurs eux-mêmes chérissaient pour son heureux caractère, pour son élégance, pour toute sa séduction d'aimable fainéant. Ses bulletins mensuels déploraient invariablement son apathie et son ignorance ; le palmarès ignorait le nom de l'élève Maxime de Chadeuil. Mais comment tenir rigueur de ces vétilles à l'adolescent toujours nippé à la dernière mode et suprêmement distingué et qui faisait honneur à l'Institution Saint-Abdon, au champion de tennis et de football, au fin diseur qui, les soirs de fête patronale, cravaté et ganté de blanc, la taille pincée dans sa tunique de drap gros bleu, débitait avec tant d'onction et tant de grâce aisée les bouts rimés du compliment à Monseigneur? Et puis, il était le fils unique du comte de Chadeuil, seigneur de Malaville, dont les ancêtres avaient rompu des lances contre les Infidèles, sous les murailles de Tunis ! Et puis, il était si charmant, si enjôleur, si « chatte » !

Petit bonhomme qui ressemblais à une fillette, potache élancé et mince qui avais la figure et l'âme d'une femme, vous étiez « moi ». Et, parce que vous ont été épargnés les taloches paternelles et les pensums, vous avez fait mon malheur. J'ai manqué ma vie, je suis une épave, un raté, un vaincu : c'est vous qui en êtes responsables, vous et les parents et les maîtres qui ont failli à leur tâche !...

Bon ! une larme sur mon papier ! Imbécile, va ! Femmelette ! Ne peux-tu regarder une bonne fois ton passé, sans pleurnicheries grotesques, mais en face, bien en face, comme un homme, pour dénombrer tes erreurs et, au lieu de gémir sur elles, tirer de leur chiffre et de leur énormité une leçon pour l'avenir? Force-toi à le dévisager, afin de graver dans ton cerveau les images de tes sottises, de tes crimes.

Mon passé ! Ah ! il n'est pas reluisant ! Deux années de droit à la Faculté de Bordeaux : l'histoire banale de l'étudiant qui s'amuse, du joyeux drille qui débauche les ouvrières en modes et les plante là, une fois repu ; à qui des marchandes d'amour un peu blettes dispensent gratuitement leurs faveurs, parce qu'elles ont « le béguin », et qui, ayant fait des dettes, omet de les éteindre toutes. Trois années de service militaire, aux dragons de Compiègne : le meilleur temps de ma vie, le seul propre. Puis, mes parents disparus, on m'installe en possession de la fortune maternelle et paternelle et l'ère s'ouvre des grandes folies. La course à l'abîme dure deux années, deux années de noce frénétique, de frasques retentissantes, d'orgies stupides. Ces deux ans achevés, il ne me reste plus, de mon million et demi, que quelques écus. Et c'est la dégringolade. Comment ai-je vécu, de quels expédients, de quels trafics inavouables, de quelles combinaisons malpropres? Je me suis vendu moi-même, je me suis prostitué de toutes les façons. J'ai tout essayé, sauf le véritable et franc labeur, le labeur éreintant et sain dont je ne voulais pas. J'ai tout tenté, avec l'âpre et poignant désir de réussir mais avec, dans mon cœur débile, la conviction sourde que je n'aboutirais pas et, d'avance, le renoncement à la victoire, trop difficile à violer. Désirer, soit ; mais vouloir était au-dessus de mes forces. Dévorer des yeux le but, soit ; mais vouloir les rudes moyens qui eussent permis d'y atteindre, allons donc ! Dans le crime, car j'ai commis un crime, je n'ai agi que parce qu'il n'était pas nécessaire d'oser, parce qu'il n'y avait qu'un geste à faire, un geste insignifiant, tendre la main et, devant moi, qu'une créature désarmée : une femme !

Une femme !... Les femmes ont consommé le désastre de ma vie, toutes et toutes, et celles que j'ai dominées, et celles qui m'ont asservi, chambrières vicieuses que je lutinais dans

les couloirs du château, amies de ma mère qui jouaient à déniaiser le « joli vicomte », filles que je ramassais aux trottoirs du quartier latin ou des boulevards pour en faire mes maîtresses d'une semaine ou d'un mois, bourgeoises neurasthéniques et assoiffées d'imprévu, demi-mondaines, théâtreuses, cabotines qui m'ont aidé à croquer mon patrimoine, ou qui m'ont fait tenir l'emploi d'amant de cœur et pis encore, femmes qui ont vécu de moi, femmes dont j'ai vécu, toutes et toutes ont travaillé à ma perte. Et je les hais !... Je les hais d'autant plus qu'elles me font peur. Je sais trop où elles m'ont conduit !...

Et maintenant me voici, passager de troisième classe sur ce paquebot et voguant vers le Maroc. Un article de journal lu dans un autobus a fait surgir l'idée vague, le projet en l'air qui sont devenus bientôt une tentation obsédante. Et je suis parti et me voici en route pour la terre vierge où je veux conquérir la Toison d'Or.

Je veux ! je veux ! je veux !... De toute ma volonté qui se tend et qui plus jamais ne faiblira, je veux réussir et je réussirai. L'énergie, la ténacité, l'entêtement farouche, la confiance en moi, la foi dans ma chance, toutes les armes nécessaires au conquérant sont à mon poing, glaives affilés, sur ma poitrine, cuirasses impénétrables. Je me battrai, sans défaillance et sans merci. Et je vaincrai parce que je veux vaincre !...

Dans ma poche, quelques milliers de francs à peine, mais en moi un capital illimité d'espoir indomptable. J'ignore par quelles voies j'accéderai à la fortune, mais qu'importe la route suivie pourvu qu'au terme de l'étape mes doigts se referment sur l'or fluide de la Toison merveilleuse?

Il n'est pas trop tard. Je n'ai que vingt-sept ans. Ma jeunesse n'est pas finie encore, ma vigueur intellectuelle et physique est intacte. Dans la glace ternie qui occupe tout un panneau du « dining-room », je viens de considérer mon image, mon image d'Argonaute dont la nef va toucher au port. Elle est telle que j'attendais. Ce gars trop long et trop étroit d'épaules, qui ressemble à quelque seigneur espagnol de Ribera avec ses cheveux d'ébène reluisant, son teint mat qui rend plus claires les prunelles bleues de Flamand, avec son nez busqué, sa courte moustache comme tracée de deux coups

d'un pinceau trempé dans l'encre de Chine, au-dessus de la bouche un peu féminine, ce grand gars dont le regard assuré et direct répondait à l'interrogation de mon regard, il n'a plus rien du bellâtre adoré des petites « madames » et des petites femmes de Paris. Sur les caravelles qui emmenaient aux Indes Occidentales les compagnons de Pizarre et de Cortez, peut-être y avait-il quelque gentilhomme de ma sorte, évadé ainsi que moi d'un passé tumultueux et qui s'élançait comme moi. vers l'air vivifiant du large, vers les batailles magnifiques, au grand soleil, dans la poussière, dans le vent et dans la joie, Peut-être est-il revenu, ce sosie défunt, peut-être est-il revenu de l'épique randonnée, riche de gloire et d'or, des pierreries à la garde d'or de son épée, des gemmes et de l'or à son pourpoint de soie, de l'or et des émeraudes et des rubis plein les poches de son haut-de-chausses, plein les coffres de sa cabine, plein la cale de son galion... Peut-être...

Oui, peut-être... Qui sait?...

Les musiciens se sont tus. Je n'entends plus que le ronronnement étouffé des machines, que la plainte discrète des vagues tranchées par le navire brutal et qui se hâte. Dans la salle où dorment les émigrants allongés sous leurs couvertures miteuses, je suis seul à veiller...

La veillée des armes !... Et personne qui m'assiste, qui me réconforte, qui rafraîchisse d'une main amie mon front brûlé par la fièvre ! Je suis tout seul, frissonnant à la pensée que, dans quelques heures, il me faudra bondir, tête basse et poings en avant, dans l'épouvantable mêlée, suant d'angoisse devant les perspectives troubles de l'énigmatique Demain, en proie aux affres d'une véritable agonie... L'agonie de l'homme vil que je fus et qui se meurt et qui souffre avant d'exhaler le dernier soupir... Que je suis las et comme je voudrais dormir, dormir éternellement, ne plus penser, ne plus agir, dormir ! Dormir sans fin !

Lâche, va !

II

— Ça n'existe pas !

L'agaçante phrase qui brise net l'essor de mon imagination retentit pour la dixième fois, articulée d'un ton coupant qui m'ôte toute velléité de réplique. De Mallande l'accompagne d'ailleurs d'un regard bref, de ce regard particulier à ses yeux bleus d'acier, incisifs et froids, un regard qui vous pénètre jusqu'au fond de la conscience et que je ne puis soutenir. Lorsque de Mallande profère sa sentence, je balbutie piteusement, furieux contre moi-même, et je me tais, le nez plongé dans mon verre.

Au collège où nous étions compagnons de classe, mon camarade avait déjà sur ma nonchalance et ma faiblesse de nerveux cet ascendant de l'être sain, vigoureux et résolu et qui sait ce qu'il veut et qui le veut jusqu'au bout. Un mot de lui, un coup d'œil échappé de ces prunelles claires arrêtaient sur mes lèvres le flux des mensonges et des inventions baroques et je rougissais de honte parce qu'il m'avait pris en faute. Il me médusait, positivement. Je l'admirais et je le révérais. Quand il avait dit : « Il ne faut pas faire cette chose », je ne la faisais pas, et quand il avait dit : « Tu as commis une mauvaise action », l'horreur de mon péché m'arrachait des larmes. Il était mon juge et mon ange gardien. Que n'est-il, toute ma vie durant, demeuré à mes côtés !

Je le considère, renversé contre le dossier de sa chaise, le front noble et haut sous la brosse de cheveux blonds et drus, le nez court et droit, la moustache de guerrier gaulois étirant ses longues pointes contre les joues rasées et brunes, le menton volontaire marqué d'une cicatrice violâtre : un coup de sabre berbère qui valut à mon ami son galon de capitaine et la croix épinglée à son dolman écarlate de spahi. J'envie sa magnifique stature, ses épaules puissantes et sa taille mince qui tout à l'heure, dans la rue du Commandant-Provost, lui méritaient les œillades des belles dames revenant du tennis. J'envie plus encore cet air de tranquille franchise, d'équilibre et d'énergie qui pare ce visage de beau soldat d'un charme si

mâle et si impérieux. Celui-là est maître de sa destinée ! Celui-là est un homme !

Comme tombait la nuit sur la ruelle tortueuse qui est l'artère principale de Casablanca et comme s'allumaient les réverbères, nous nous trouvâmes face à face. De Mallande me reconnut et me tendit la main :

— Bonjour, Maxime ! Viens dîner avec moi.

Il m'entraîna tandis que je bégayais des formules de politesse. Nous dînâmes au restaurant, et là, dans le brouhaha des conversations, dans la lumière aveuglante des lampes à incandescence, dans la chaleur des vins de France, je parlai, je parlai, je parlai. Je pérorai à tort et à travers, détaillant avec fougue et incohérence mes rêves et mes projets d'avenir. Il m'écoutait sans broncher, sans donner le moindre signe d'impatience et sans cesser de sourire, lâchant seulement par intervalles, au moment où je reprenais souffle, un : « Oui... Évidemment ! » qui m'exaspérait et m'éperonnait.

Une fois dehors, il prit mon bras et dit froidement :

— Ça n'existe pas, tout ce que tu m'as raconté là. Ça n'existe pas ! Sottises et billevesées !... Tâche d'être précis. Qu'as-tu, exactement, l'intention de faire ici?

Et me voilà reparti dans mes divagations fumeuses qu'il ponctuait et hachait de son agaçant : « Ça n'existe pas ».

Une fois encore, il vient de me jeter à la figure sa maudite phrase. Puis il ajoute :

— Taisons-nous une minute. Je veux voir sauter cette petite bonne femme et entendre la musique de sa danse.

Nous sommes installés dans le promenoir d'un music-hall de planches où vient, chaque vendredi soir, le Tout-Casablanca. J'examine, pendant que préludent les violons de l'orchestre, l'établissement où de Mallande m'a conduit. C'est une sorte de hangar gigantesque aux parois badigeonnées de chaux que font plus blanches et plus désolées les flammes livides des quinquets à acétylène. Des essaims de mouches constellent de grappes immobiles les solives du plafond. Des banderoles de papier et d'étamine accrochées aux poutres et aux chevrons de la charpente se balancent lourdement dans l'air puant et dense. L'énorme halle de bois, de torchis et de tôle ondulée semble une grange transformée en théâtre forain. Il fait horri-

blement chaud, une chaleur d'étuve, chargée de relents de crasse et de sueur ; l'âcre fumée des cigares et des cigarettes roule devant les affiches et les réclames du pourtour ses volutes bleuâtres ; l'odeur ignoble et sucrée des alcools et des sirops se mélange au parfum écœurant des essences, des pommades et des lotions. Cela sent l'officine de coiffeur, la chambrée et le mauvais lieu.

Je pourrais me figurer que je sirote mon verre de kummel dans quelque beuglant de sous-préfecture ou quelque casino-cinéma de petite plage, n'était le public des fauteuils d'orchestre, du parterre, des galeries et du promenoir. Des militaires, des quantités de militaires de tous grades et de toutes armes en uniformes de toute nuance, en toile kaki, en cheviotte réséda, en drap beige, usés et déteints par les étapes dans la brousse, des militaires qui ne semblent avoir avec les soldats poupins et corrects de nos garnisons métropolitaines aucune parenté, tant sont bronzées leurs faces maigres qui respirent l'énergie, l'audace, l'allégresse, la soif gamine du plaisir hâtif et violent entre les randonnées périlleuses d'hier et les risques de demain : de joyeux gars pressés de vivre et contents de leur vie ardente et simple. Quelques femmes d'officiers, chapeautées et nippées à l'avant-dernière mode et qui jacassent chiffons avec des voix perçantes.

Des civils, moins nombreux que les militaires. Je note l'impossibilité absolue où je me trouve de les classer d'après leur mise, de les cataloguer par castes : bourgeois, artisans, terriens, comme je l'eusse fait dans la métropole. Ils sont identiques quant au costume : feutre à larges bords, veston, culotte, jambières de cuir fauve, éperons à la chevalière et, au poing, une cravache qui leur sert à tapoter leurs guêtres et à marteler la tôle peinte des tables. Quelques-uns, bien peu, ont des visages épanouis de repus ; la plupart, des masques tragiques de flibustiers, des profils cruels d'oiseaux de proie. Tous mènent grand tapage, battent du talon le plancher, rient bruyamment. Chez tous, qu'ils soient Français de Provence, de Gascogne, de l'Ile-de-France, du Lyonnais, reconnaissables à leurs accents caractéristiques, qu'ils soient Italiens, Espagnols, Maltais, Grecs, Allemands, Anglais, Levantins, chez tous, j'aperçois l'angoisse inavouée, la fièvre de la lutte, qui

crispe leurs traits et brûle leurs yeux. Cette baraque est le gîte d'une heure où ils cherchent à s'étourdir, à oublier leurs soucis passés et futurs. Aurai-je, dans quelques semaines, cette mine inquiète de fauve affamé?

Il y a des juifs, de jeunes hommes d'Israël déguisés en Européens et qui jouent de leur mieux les Brummels. Il y a des courtisanes juives, fagotées tant bien que mal en demoiselles de France, effroyablement poudrées et maquillées, mais gardant, sur les coques huileuses de leur chevelure, le mouchoir de soie bigarrée de leurs aïeules. Il y a des moukères, des Marocaines, drapées dans des cotonnades crémeuses et qui écartent leurs voiles pour montrer aux Roumis luxurieux leur minois basané, leur nez ovin, leur menton tatoué de bleu. Une dizaine de Marocains, en djellabas marron, graves et majestueux, lampent silencieusement des coupes de champagne. Et enfin, une nuée de ribaudes, venues de tous les ports de la Méditerranée, de Marseille, de Naples, d'Alger, de Tunis, de Smyrne, de Port-Saïd, jeunes ou vieilles, laides ou jolies, étiques ou grasses à faire peur, harnachées pompeusement ou en guenilles, l'écume de la vague formidable qui a roulé sur la plage du pays neuf...

— Regarde ! — dit mon ami. — Par exception, ce numéro n'est pas trop médiocre.

Sur la scène, une danseuse s'avance à petits pas pressés que scandent les notes aigres du piano. Les feux blafards de la rampe criblent d'étincelles les perles d'acier et le satin mauve du corsage bas, irisent de lueurs fugaces la chair nacrée du buste qui jaillit de la cuirasse pailletée et les bras qu'enserrent, au-dessus du coude, des rubans de velours rouan. Le tulle raide, grenat et saumon, de la jupe évasée découvre jusqu'à mi-cuisse les jambes fines, gantées de soie rose. Pas vilaine, la danseuse : une poupée blonde, dix-huit ans au plus, à figure allongée et pâlotte de petite fille ; une petite fille qui aurait un corps musclé et plein de Diane chasseresse. De ce contraste, une séduction singulière émane, qui fouette les nerfs des mâles entassés et refoule dans les gosiers les rires et les beuglements.

Elle danse, les talons joints, les mains derrière la nuque, roulant des hanches aux premières mesures de la mélodie anda-

louse, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, jusqu'à exécuter une sorte de danse du ventre frénétique et lascive, sans que bougent les jambes gainées de soie, ni la gorge, ni les bras, sans que cessent de sourire presque douloureusement les lèvres saignantes de fard et les prunelles pervenche d'enfant ingénue. Et le piano égrène les notes chevrotantes de la habañera, un de ces vieux airs où les musiciens espagnols, fils des conquérants maures et des nomades gitanes, ont insinué toute l'ardeur sauvage et toute la mélancolie atavique de leur race.

— Olé, chiquita ! — sussurrent *mezza voce* des Catalans affalés sur leurs chaises et prêts à se pâmer.

Pourquoi — au lieu du piano fêlé — la crécelle des guitares, le ronflement des tambours de basque et le cliquetis des castagnettes ne règlent-ils pas le déhanchement de la danseuse, les ondulations des bras qui se sont déployés et s'abattent vers les paillettes et le clinquant de la jupe et remontent, palpitants comme des ailes de mouette, les torsions des mains qui tournent vers les frises leurs paumes renversées, le frémissement des jambes qui s'écartent et se rassemblent, se plient et se tendent, tantôt avec une aisance molle, tantôt brusquement, suivant la cadence ralentie ou précipitée de la complainte?

— Olé, chiquita !

Pourquoi aussi ce visage puéril et innocent et pourquoi la mimique impudique de ce corps promis à la sensualité de la foule?... Ma pensée, de Mallande la formule à l'instant même :

— Dommage que cette petite fille soit condamnée à n'être qu'une fille !

— Dommage, oui...

Chute du rideau, applaudissements, hurlements, rappels... Le rideau ne se relève pas, la danseuse ne revient pas. Les grondements s'apaisent, quand elle apparaît dans la salle, enveloppée d'un pauvre cache-poussière de tussor, une sébile d'étain aux doigts. Elle circule entre les tables, se penche vers les consommateurs qui jettent de gros sous dans son écuelle et tâchent, avec des rires épais, de frôler ses bras nus. Jean lui fait signe : elle accourt. C'est une enfant, mais déjà sa besogne dégradante l'a marquée des stigmates profession-

nels : paupières fripées, cerne mauve, pli à la commissure des lèvres. Qu'elle est frêle, qu'elle est touchante, cette créature délicate !... Oui, c'est dommage. Pendant que mon ami bavarde avec la quêteuse, les prunelles puériles m'examinent à la dérobée, et, me semble-t-il, sans antipathie...

— Au revoir, capitaine, — chante la voix un peu rauque.

— Au revoir, gentille demoiselle.

— Au revoir, monsieur...

C'est à moi qu'elle s'adresse, en me tendant une menotte fluette et veinée de bleu sur laquelle j'applique mes moustaches.

— Oh ! — fait-elle, — et je la devine flattée de l'hommage inattendu et public.

Elle s'en va, trottinante et menue, si attendrissante sous la mousse vaporeuse des cheveux ébouriffés.

— Jolie, ta petite amie.

Jean me décoche un de ses regards les plus acérés.

— Elle n'est pas mon amie au sens où tu veux l'entendre. Elle n'est qu'une gamine dont j'ai pitié et dont je voudrais écarter les sales oiseaux de proie qui la guettent.

— Difficile...

— Impossible... Je ne prétends pas jouer les rédempteurs. Il m'est simplement pénible d'imaginer le sort prochain de cet être faible et désarmé... Mais je sais que l'irrévocable s'accomplira... Baste ! Tiens, allons faire quelques centaines de pas dehors. Nous finirons de parler de toi et de tes projets.

III

Nous avions gagné la rue du Commandant-Provost où dormaient les Marocains gardiens des boutiques, allongés sur le trottoir et roulés dans leurs burnous. J'avais encore dans la tête toute la lumière et tout le fracas du café-concert et je marchais en sifflotant, faisant tourner ma canne, lorsque de Mallande me lança, du ton brusque et cassant qui lui est habituel:

— En somme, quelle est exactement ta situation?

— Ma... ma situation? — balbutiai-je.

— Oui. Qu'as-tu fait jusqu'à ce jour? Que comptes-tu faire désormais?

Bon gré mal gré, il me fallut exposer à mon impitoyable camarade l'état piteux de mes finances et quelles folies (j'omis à dessein les canailleries) m'avaient amené à la ruine complète. Il coupa court à mes réminiscences :

— Bon. Résumons-nous : tu as croqué le magot de tes pères, sauf quelques billets de mille qui constituent, avec une malle de linge et ce complet vert-mousse, ton capital actuel. Voilà pour le passé et pour le présent. Voyons l'avenir. Tu es venu au Maroc pour réédifier ta fortune : par quels moyens?

— Je lutterai... Je me battrai corps à corps avec la chance...

— Ne réédite pas tes divagations du dîner. Ça n'existe pas... As-tu quelque idée en tête, quelque idée précise?

— Non, — avouai-je piteusement.

— Quand es-tu débarqué?

— Il y a huit jours.

— A quoi as-tu employé tes loisirs depuis ton arrivée?

Un geste d'impatience m'échappa, que de Mallande surprit. Sa main osseuse et brunie par le soleil étreignit fortement mon épaule.

— Comprends, — me dit-il, — comprends que ce questionnaire n'a qu'un but : m'éclairer et me dicter le conseil que je te donnerai finalement, avec mon expérience de vieux coureur du bled africain et toute mon amitié pour toi. L'essentiel est que je sache.

Comment résister à ce diable d'homme? Et me voilà parti à narrer les péripéties de mon débarquement sur la terre d'exil. Je les revivais, au fur et à mesure, ces heures d'initiation à ma vie nouvelle, et la fièvre qui me brûlait durant cette première étape revenait échauffer mes veines.

Jeté du paquebot dans une barcasse où braillaient une douzaine de rameurs à demi-nus, je m'étais trouvé, après vingt minutes de sauts et de plongeons à travers les houles de la rade, debout sur les dalles du quai, entre ma valise et ma malle, ma canne et mon parapluie aux doigts, aveuglé par le soleil, étourdi par le vacarme des grues haletantes, par les piaillements des portefaix arabes courant à la queue-leu-leu et

courbés sous des sacs d'orge, par le grouillement de la foule qui se démenait avec frénésie et vociférait, bousculé par des marins qui mettaient à l'eau une chaloupe, par des tirailleurs algériens que leurs officiers rangeaient et comptaient comme des têtes de bétail, par les gamins loqueteux qui se battaient autour de mes bagages. Derrière moi était la baie demi-circulaire, lumineuse et bleue, où fumaient trente navires à l'ancre ; à ma droite, la darse où j'avais atterri ; à ma gauche, des piles formidables de ballots et de caisses que surplombaient les charpentes métalliques d'un dock gigantesque ; et, barrant l'horizon à mon regard éperdu, les remparts de Casablanca, des murailles de cité féodale, en pisé et en moellons, hautes de trente pieds, rousses et fauves, percées de meurtrières et de créneaux, et d'où jaillissait un entassement chaotique de cubes d'une blancheur éclatante ou d'un outremer insoutenable, maisons des premiers occupants du sol, Arabes et Juifs. Par là-dessus, deux ou trois minarets quadrangulaires, gaufrés d'arabesques, quelques hampes où flottaient les drapeaux des résidents européens. Et puis le ciel, d'un azur intense et frémissant, à peine glacé d'or et d'argent par la clarté merveilleuse du jeune matin.

Des commis de douane, insolents et rustres à souhait, avaient déplacé mes chemises et flairé ma trousse de toilette. Après une heure d'attente devant leur ignoble cahute, l'un d'eux condescendait à tracer d'une craie négligente sur mes colis quelques hiéroglyphes indéchiffrables.

Et je franchissais enfin le seuil de la ville par la porte de la Marine, une poterne basse et givrée de sel par les embruns. A mes côtés trottinaient un ânon qui pliait sous le faix de mes hardes et son propriétaire, un Marocain troussé jusqu'aux hanches qui me tenait, en sabir, des propos tout à fait inintelligibles et, de temps à autre, criait à pleins poumons :

— Balek ! Attention !... Attention ! Balek !

Station au Consulat de France où je déclinai mes nom et prénoms et qualités. Mon titre de comte et la profession de touriste que je m'attribuai impressionnèrent favorablement le jeune employé pommadé et rasé comme un Anglais, qui voulut bien, en mon honneur, ôter de sa bouche sa cigarette égyptienne et même articuler quelques aimables : « Oui, mon-

sieur... Entendu, monsieur. » Après quoi, reprenant son air de dédain supérieur et fourrant ses mains dans ses poches, il interpella en termes grossiers trois ou quatre pauvres émigrants qui attendaient dans une courette, accroupis près de leur minable bagage, et qui avaient l'immense tort de n'être point nés et de ne point venir au Maroc en touristes.

De Mallande s'était esclaffé.

— Très « quai d'Orsay », ton attaché de consulat. Continue, mon vieux.

Le calvaire, — classique, paraît-il, — avait commencé, la course d'hôtels en hôtels, presque tous identiques, anciens logis de notables indigènes, avec une cour centrale qui avait été un patio, avec des escaliers de marbre et de mosaïques violemment bariolées, avec des chambres déplorablement sombres et d'une propreté douteuse, presque tous appartenant à des Espagnols olivâtres et hautains qui répondaient uniformément :

— Pas de place... On va vous mettre un matelas dans le salon...

Et nous repartions, moi, mon ânier et mon âne, à travers le dédale des petites rues malodorantes, pavées de galets pointus.

Une auberge, tenue par un ménage maltais, m'avait finalement donné asile. J'avais élu domicile, pour quarante sols par jour, dans une chambrette de planches et de tôle dont tout l'ameublement consistait en un lit de sangle, en un bureau-table de toilette, en une chaise de rotin, sans compter quelques myriades de mouches et quelques douzaines de moustiques. Mais de mon perchoir, érigé sur la dernière terrasse de l'immeuble, je pouvais, sans bourse délier, jouir du panorama le plus admirable, embrasser du regard le champ de mes exploits futurs.

Il se déroulait à mes pieds comme sur une carte géante : l'anse demi-circulaire où se balançaient, au gré de la houle, les paquebots, les cargo-boats et les barques de pêche ; la ville serrée dans son corset de remparts et qui dessinait sur le rivage, en carreaux blancs et bleus, la forme d'un croissant aux deux pointes orientées vers le large ; à la corne ouest du croissant, l'enceinte crénelée de l'ancienne casbah qu'avaient

défoncée les obus de la *Gloire* et qui enfermait aujourd'hui les bâtiments crépis à la chaux de l'hôpital militaire ; à la corne est, une plage jalonnée de cabanes et de guinguettes, puis les avenues rectilignes du Faubourg, la ville nouvelle que hérissaient des bâtisses à cinq étages, des échafaudages, des pylônes de fer et de ciment armé, des cheminées d'usines ; sur une ligne de collines médiocres et figurant encore un arc de cercle dont les extrémités touchaient au Faubourg d'un côté, et de l'autre à l'hôpital, le camp, formidable agglomération de baraquements, de tentes-marabouts et de casernes en construction. Entre les deux croissants, civil et militaire, sur la pente insensible des collines, des villas et des jardins. Partant des trois portes principales, — à l'orient, Bab-es-Souk ; au midi, Bab-Marrakech ; à l'occident, la porte de l'Hôpital, — des routes courant tout droit vers la plaine à peine ondulée, verte d'orge et de blé naissants, vers Rabat, vers Marrakech, vers Mazagan, vers les régions soumises de l'Empire chérifien, le bled makhzen, où des conquistadores de mon espèce édifiaient leurs fortunes de nababs, vers les montagnes âpres de tribus dissidentes, le bled-es-Siba, où, pour nous frayer des chemins, les gens de guerre conduisaient leurs colonnes et bâtissaient des postes...

J'avais songé, accoudé au parapet de ma terrasse, tandis que venait le soir violet, et que glapissaient les muezzins sur les tours des mosquées, j'avais songé :

« Que sera demain? »

De Mallande jeta :

— Voilà pour la topographie. Parlons maintenant ethnographie.

Je dus confesser que je m'y perdais. Huit jours durant, j'avais erré, sans but, à travers Casablanca, roulant de cafés en cafés, déjeunant dans un hôtel, dînant dans un autre, ahuri par la cohue cosmopolite qui refluait dans la rue, dans les estaminets, dans les salles de restaurants. Je n'étais parvenu à différencier absolument que deux catégories de bipèdes : les Européens et les indigènes, et, parmi ces derniers, deux subdivisions aisément reconnaissables : l'Arabe, à son burnous ou à sa djellaba, le Juif à sa souquenille noire.

— Ce n'est pas déjà si mal, — remarqua de Mallande. —

Avec un peu d'entraînement tu parviendras bien vite à distinguer les courants principaux des races, des castes et des professions. Voici quelques données élémentaires qui faciliteront ta tâche, en ce qui concerne nos compatriotes.

Du cours succinct et limpide qu'il me fit en quelques phrases, il résultait que je pouvais choisir entre trois classes : les « gros bonnets », pour user de son expression, industriels, colons, commerçants, architectes, banquiers, membres des syndicats puissants qui trafiquaient des peaux, de l'orge, du blé, spéculaient sur les terrains, sur les immeubles du faubourg et de la banlieue, agents grassement payés d'importantes sociétés métropolitaines; les « risque-menu », comme les désignait mon camarade, boutiquiers de la rue du Commandant-Provost, tenanciers de modestes hôtelleries, employés à la solde des « gros bonnets » ou des administrations, comptables, contremaîtres, chefs de chantiers ; la plèbe, enfin, multitude hétéroclite, individus dépourvus de pécune et trop fréquemment de préjugés et qui assuraient leur vie misérable par toute sorte d'expédients, licites ou illicites : coiffeurs qui accolaient à leur officine un bar peuplé de servantes à tout faire, mercantis qui brassaient des affaires invraisemblables et quelquefois réprouvées par le Code, aigrefins de tout poil et de toute plume, chevaliers servants de demoiselles légères, surintendants de tripots et de bouges, gardiens de harems plus ou moins soumis au contrôle de la police urbaine.

Cette classification n'était pas absolue. Il n'y avait pas entre les trois compartiments de cloisons étanches. D'une couleur à l'autre, on rencontrait toutes les nuances intermédiaires.

— Même méthode pour t'y reconnaître dans les colonies étrangères, allemande, anglaise, autrichienne, portugaise, espagnole, italienne. A signaler cependant l'afflux d'immigrants espagnols et italiens venus ici sans espoir de retour à la terre natale, exerçant le métier qui, dans leur pays, ne les nourrissait plus : terrassiers, manœuvres, maçons et autres ouvriers qui font à la main-d'œuvre indigène une concurrence sérieuse et que les Marocains haïssent, pour ce motif, de toute leur âme positive... Notons à ce propos que le Marocain est un autre travailleur que l'Algérien, dont l'insouciance et la

fainéantise sont proverbiales. C'est un laboureur aussi amoureux de son lopin de terre que peut l'être de son champ notre paysan français, un artisan actif et adroit, un commerçant avisé et soucieux de ses intérêts, quelqu'un enfin avec qui l'on doit compter... comme nous comptons avec lui, d'ailleurs, quand, un fusil au poing, il s'oppose à notre intrusion.

— Et les Juifs?

— Des gens extraordinaires. Une race qui, pendant des siècles, a vécu sous la botte des oppresseurs berbères, rançonnée et décimée à intervalles presque fixes et qui a réussi à vivre pourtant. Ce qu'elle a souffert est inimaginable, mais elle vivait, à force d'endurance, de courage passif, de courbettes et d'astuce. Le jour de gloire est arrivé pour elle : nous avons mis fin à son martyre. Les Juifs ont pris à peine le temps de respirer et se sont remis à leur besogne traditionnelle qui est de gagner de l'argent.

— Tu ne les aimes guère...

— Je ne les aime ni ne les hais. Je rends hommage aux qualités solides de ce peuple, je reconnais qu'il a préparé et facilité notre œuvre, grâce principalement aux écoles de l'Alliance israélite... Mais il n'est pas bon que notre victoire puisse apparaître aux yeux de l'élément arabe et berbère une revanche de l'élément juif. Laissons cela... Qu'as-tu exactement l'intention de faire au Maroc?

J'avouai que je n'en savais trop rien.

— Quelles sont tes ressources actuelles?

— Quelques billets de mille, dont un sérieusement écorné.

— Diable ! diable !... Pas de chèque?... Pas de carnet de comptes dans quelque bonne banque de Casablanca?

— Rien...

— Embêtant, très embêtant...

De Mallande s'absorba dans une méditation laborieuse que trahissait le geste machinal de ses doigts tordant sa longue moustache. Puis, comme nous arrivions à ma porte :

— As-tu au moins quelque idée? — demanda-t-il.

— Heu... heu...

— Tu ne peux cependant continuer à jouer les touristes... Dans trois mois, ton dernier billet de mille serait claqué... Te prêter quelque argent?... Ne te donne pas la peine de pro-

tester, Maxime : je ne te prêterai pas un sou, parce que je n'ai que ma solde pour vivre. Les Mallande ne possèdent, en fait de biens au soleil, que leur blason, et moi, unique héritier du nom, que mon épée... Dis donc, mon vieux...

— Quoi?

— Retourne en France.

— Non ! — criai-je. — Je suis venu au Maroc conquérir la Toison d'Or : je la conquerrai, devrais-je y laisser ma peau !

— Il n'y a pas de Toison d'Or ici pour les hommes de ta sorte.

— Je me déclasserai s'il le faut.

— Il n'est pas question de cela. Il te manque, pour être un « gros bonnet », les capitaux. « Risque-menu », tu gagneras le pain de chaque jour, pas une once de plus...

— Tu ne me vois pas en gratte-papier, derrière le grillage d'un comptoir?

— Je ne te vois pas, en effet.

Comme il se taisait, je conclus :

— Reste donc la troisième hypothèse : être un « indésirable »...

Il me fixa et prononça de sa voix la plus rude :

— J'ai peur, Maxime, j'ai peur que tu n'échoues finalement dans la troupe des indésirables.

Un regard impitoyable arrêta dans ma gorge l'exclamation de fureur qui allait en jaillir.

— Je te connais, mon pauvre Maxime. Tu n'as de volonté que par accès, d'énergie que par crises... Quelles aptitudes possèdes-tu?... Aucune, n'est-ce pas?... Sans ressources pécuniaires, sans connaissances professionnelles, sans caractère, que peux-tu?... Rien. Tu vas à la bataille sans armes et sans troupe : tu es vaincu d'avance.

Je voulus crier, je ne pus que gémir :

— Non... Je serai vainqueur !

— Vaincu, — te dis-je, — vaincu d'avance... Je sais, je sais quels gredins te tendront les bras, voudront t'associer à leurs louches négoces, à leurs spéculations de terrains inexistants ou de mines chimériques... Je sais quels compagnons te guettent, et quelles compagnes... Reprends le paquebot, rentre

en France : il y a là-bas, pour les faibles comme toi, des sinécures à occuper, des héritières à épouser...

— Je serai vainqueur !

— Vaincu... Tu es marqué pour la défaite... Rentre en France.

— Non... J'y suis brûlé, d'ailleurs...

— Il y aurait une solution, mais accepteras-tu? T'engager sous un faux nom dans la Légion étrangère. Dans l'armée, tu auras un caractère, une énergie : le caractère et l'énergie de tes chefs et de tes camarades, de la masse où tu seras noyé. Tu auras un but, celui que s'est assigné l'armée tout entière : faire pour le mieux l'humble devoir quotidien sans discuter et sans te casser la tête à rechercher le pourquoi de chaque chose.

— Tu oublies que j'ai vingt-sept ans. Et puis, quelles perspectives? La soupe, le bœuf et le rata, trois sous par jour et la gloire par-dessus le marché... Coucher onze mois sur douze en plein air et finir dans la fosse anonyme, après quelque escarmouche... Grand merci, de Mallande : je crois que, décidément, tu me prends pour un niais.

J'étouffais de rage et je trépignais comme un enfant.

Jean haussa les épaules.

— Calme-toi. Je me devais et je te devais de te mettre en face de la vérité toute nue. C'est fait maintenant. Tu as pu contempler à ton aise cette dame et tu es édifié sur sa structure. Sois persuadé que j'ai agi pour ton bien.

— Tu m'as coupé les ailes ! — murmurai-je d'une voix lasse et douloureuse.

— Je t'ai empêché de sauter dans le vide avec des ailes de carton... Allons, bonsoir !

— Adieu.

— Bonsoir et sans rancune, n'est-ce pas? Je file demain chez les Zaërs avec mon escadron. Je reviendrai dans un mois, inch' allah !... Tu seras en France, je suppose.

— Tu me retrouveras ici, Jean, en train de combattre.

— Vaincu déjà.

— Non ! Debout dans la mêlée et frappant d'estoc et de taille !

— Vaincu !

Je suis seul, seul enfin dans ma chambre, seul avec mon découragement effroyable et ma lassitude infinie. De mes espérances, de mes illusions, il ne subsiste que des cendres. Je me suis jeté sur ma couchette et j'ai fermé les yeux, attendant que le sommeil vienne pacifier mon cerveau tumultueux. Mais trop de visions désolantes m'assaillaient, trop de faces railleuses et narquoises grimaçaient devant mes paupières obstinément closes, trop de pensées confuses se pressaient dans mon imagination en déroute... L'obsédante parole résonnait trop haut à mon oreille :

« Tu es un vaincu !... »

Je me suis levé, je me suis assis devant ma table souillée de taches et boiteuse, j'ai noirci quelques feuillets de mon journal... Le journal d'un vaincu !...

Eh bien non ! Je ne serai pas un vaincu ! Et de Mallande a menti !...

Quel silence effrayant m'entoure, quel silence lourd d'hostilité et de menace ! Sous ces terrasses de pisé, sous ces toits de tuiles, tant d'êtres humains reposent, qui sont mes adversaires, et que je devrai abattre, que je devrai broyer pour n'être point broyé par eux !

Eh bien, je me battrai !... Debout ! Debout ! En avant, Chadeuil, pour le combat, pour la victoire !... En avant !...

Il faudra que je tâche de revoir cette petite personne blonde qui dansait à l'Alhambra...

IV

— A la tienne, Chadeuil !

— A votre santé, monsieur Pinguet.

— De quoi? De quoi? Tu ne peux pas me tutoyer? On est des copains à cette heure. Pas vrai, vieux Chadeuil?... Réponds, hé, empoté?

Et d'une tape formidable sur l'épaule, le nommé Pinguet manque de me jeter à bas de mon escabeau.

— Dis voir un peu. On est des copains ou on n'est pas des copains?

Je bégaye :

— Mais certainement on l'est...

— Alors on siffle un autre kummel... Madame Léa, une autre tournée... Du même... C'est moi qui régale.

Une griserie singulière et délicieuse m'envahit à mesure que l'alcool douceâtre insinue son poison plus avant dans mes fibres. Il me semble que chaque petit verre, — combien en ai-je bu, au fait? — éveille dans mon cerveau des légions d'idées merveilleusement belles qui se dressent toutes ensemble et se bousculent, que chaque gorgée de liqueur suscite en moi des vaillances et des audaces illimitées. Mes angoisses de la veille, j'en ris aux éclats, d'un rire nerveux et bruyant qui m'emplit de larmes les paupières et déchaîne l'hilarité de M. Pinguet.

— Qu'as-tu à te tordre, camarade?

— Rien... rien...

Et je m'esclaffe à la pensée que, pour quelques âneries proférées par ce cuistre galonné de Mallande, j'ai pu désespérer de mon avenir, de mon resplendissant avenir, douter de moi, Chadeuil, l'invincible conquistador ! La grosse Léa, sous couleur de dénombrer nos soucoupes, appuie contre ma joue sa gorge rebondie qui fleure l'ambre et le musc, presse du genou mon genou. Une œillade récompense la généreuse dame dont les joues couperosées et fardées s'embrasent, aussi flamboyantes que les bandeaux savamment ondulés de sa perruque.

— La vie est belle !

— Ne nous frappons pas ! — répond en écho M. Pinguet.

A travers le brouillard opaque, — fumée des cigarettes et fumée de l'ivresse, — qui flotte dans le bar, j'aperçois vaguement la face rubiconde et congestionnée de mon nouvel ami, sa face hilare et brutale d'hercule forain, où scintillent les dents de loup, sa trogne épatée de bouledogue. Nous nous sourions ; il écrase mes deux mains entre ses pattes massives et hérissées de poils fauves ; et sa voix éraillée s'élève :

— Copains à la vie, copains à la mort. C'est juré, Chadeuil?

— C'est juré, Pinguet.

— Chadeuil, on est des frères, nous deux... Il faut que je t'embrasse.

Par-dessus la table où les verres culbutent avec fracas, nous nous étreignons virilement.

— Tu verras ce qu'on va en faire des choses, nous deux... On va en brasser des affaires, vieux Chadeuil !... Je connais le pays, moi ! Il y a quatre ans que j'y roule ma bosse... Pas moyen de me berner. Les Arbis, les crochus du Mellah, les requins à peau blanche, je sais ce qu'il ont dans leur sac à malices et de quelle façon il faut les mener... Tu verras, mon garçon.

Quelle poigne ! Je masse furtivement mes côtes endolories et je contemple avec admiration la carrure de Pinguet. C'est un homme ! En voilà un qui doit foncer dans la bataille, droit devant lui, comme un boulet, sans réfléchir aux chances qu'il a ou qu'il n'a pas de s'en tirer indemne ! Il m'enchante : j'envie son assurance de brute magnifique. Sa vue seule m'inspire confiance et courage. Il me semble qu'à ses côtés, je tenterais sans peur les aventures les plus extravagantes et que, chaque fois, avec un allié de cette trempe, je dompterais la chance. Brave Pinguet ! Je l'aime comme si nous vivions depuis des années sous le même toit et pourtant, il y a trois quarts d'heure environ, quand je pénétrai dans ce bar, nous étions l'un pour l'autre des inconnus.

Après un déjeuner solitaire et sinistre où j'avais mâché et remâché les cruels pronostics de Mallande, après une lamentable course à travers les ruelles de la ville, j'avais avisé dans la rue Provost ce « Snob-Bar » que fermait une portière de perles multicolores. Pinguet y sirotait du kummel en compagnie de la patronne, la flamboyante Léa. Je m'assis à une table voisine de la sienne et commandai une fine, puis une autre fine, puis une autre encore, pour m'étourdir, pour échapper à mes réflexions lugubres et à moi-même. Comment la conversation s'engagea-t-elle? Comment en sommes-nous venus à nous offrir, ainsi que des maçons dans un estaminet des boulevards extérieurs, des tournées successives? Je ne me rappelle pas, et puis qu'importe?

Nous sommes amis ! Je ne suis plus tout seul, et Pinguet s'offre à me servir de guide à travers ma nouvelle existence, de second dans le duel que je vais engager avec le Destin. Brave, brave Pinguet !... Il s'est raconté à moi, sans embarras et sans

réticences. Ses trois années de service militaire tirées aux bataillons d'Afrique où quelque peccadille l'avait fait envoyer, il est venu au Maroc : il y a tenu tous les emplois, successivement gâcheur de plâtre, — son ancien métier, — puis entrepreneur, puis coiffeur, puis marchand de goutte, puis que sais-je encore !

— J'ai suivi les colonnes du Tadla en 1910 pour vendre du tafia à la troupe. Sale pays ! et quelle chaleur, mon petit ! En trois jours, la Légion a vidé mes barils. Tu parles d'une noce au retour ! L'an passé, quand j'ai su qu'on allait marcher sur Fez, j'ai loué un chameau et une bourrique et me voilà parti avec une pacotille : des aiguilles, du fil, des boutons, des flacons d'alcool de menthe, du papier à lettres... Fameuse opération !... Mais tout ça, c'est bon pour les « meskine » : on gagne trop peu et on risque trop gros. Les officiers sont toujours à vos trousses, pendant les étapes, pour vous forcer à rejoindre le convoi ; au bivouac, ils consignent votre gourbi et flanquent devant votre porte une sentinelle sénégalaise qui ne sait pas ce que c'est que plaisanter avec la consigne ; les convoyeurs kabyles se saoulent avec votre rhum et vous paient en coups de matraque ou de surin... Il y a aussi les attaques de nuit : les balles des Marocains tombent dans le camp au petit bonheur, aussi bien sur les non combattants que sur les autres... Je voudrais me lancer dans la grande spéculation.

Je lui ai rendu confidences pour confidences. Et nous avons décidé que nous ferions ensemble quelque chose. Quoi? Nous n'en savions rien encore, mais nous buvions, en attendant d'être fixés, à la réussite de nos vastes projets. Casablanca est à nous, le Maroc, le monde entier et Paris, Paris où nous rentrerons en triomphateurs, en nababs, vingt fois, trente fois, cent fois millionnaires.

— C'est ça qui épatera mes poteaux du onzième... C'est là que je suis né, moi, au 33 *bis* de l'impasse de la Baleine, sixième au-dessus de l'entresol... Ils en baveront, quand je reviendrai, en carrosse à quatre chevaux...

— A la tienne, Pinguet !

— A la tienne, Chadeuil.

— La vie est belle !

— Et comment !

La tignasse ardente de Léa frôle ma tempe. Le rideau de perles laisse entrevoir la rue où vont et viennent, au radieux soleil de l'après-midi, les officiers en uniformes de drap réséda, les Européennes en toilettes claires, les Arabes assis de côté sur le bât de leurs ânes et criant d'une voix languissante : « Balek ! Balek ! » sans se départir de leur impassibilité arrogante, les Juifs qui ont conservé la défroque traditionnelle, la lévite de satinette noire et la calotte de drap noir et qui marchent en courbant le dos et en jetant de côté des coups d'œil furtifs. Sur le seuil d'une boutique, un Syrien menace de la voix et du bâton des garçonnets marocains qui collent obstinément aux vitres de la devanture leurs museaux malpropres et émerveillés. Un tirailleur algérien, qui porte sur la manche de son boléro bleu ciel le brassard numéroté des agents de police, déambule avec la gravité d'un véritable sergent de ville et, soudain furieux, pourchasse à grands moulinets de son gourdin un gueux misérable, habillé, en guise de burnous, d'un vieux sac de toile grossière. Devant une automobile qui tient presque toute la largeur de la chaussée et qui fait un vacarme du diable, trépide, hurle, souffle des vapeurs empestées, des mules caparaçonnées de velours et d'acier niellé trottinent placidement, et leurs cavaliers, de notables musulmans encapuchonnés et drapés de soie et de laines blanches, dédaignent de détourner vers la bruyante voiture des Roumis leurs visages basanés et graves.

L'étrange artère, tout en zigzags, en crochets, en angles aigus, où l'Europe et l'Afrique heurtent leurs civilisations, leurs styles et leurs tendances, celles-ci imposant le souvenir de sa royauté déchue par les frontons de ses terrasses, par les saillies triangulaires que ses palais désaffectés projettent au-dessus des trottoirs et qui rompent si brutalement la ligne chère à nos yeux de septentrionaux, par ses loggias closes de grilles maussades et de verres de couleurs, par les meurtrières invisibles d'où les recluses des harems épiaient jadis les allées et venues des passants ; celle-là, l'Europe conquérante, installant avec le plus tranquille sans-gêne ses ouvriers et ses industries dans les cadres du passé, ouvrant des fenêtres béantes dans les murailles que de simples machicoulis entaillaient autrefois, élargissant les tanières des boutiquiers disparus pour

y loger ses magasins, ses épiceries, ses bazars tout scintillants de glaces et de lettres dorées, pavoisés d'affiches, de pancartes et de réclames! L'étrange rue où se coudoient et se démènent et tournoient les représentants de cent races !

J'ai trop bu, beaucoup trop !... Les passants n'apparaissent plus à mon regard troublé par l'ivresse que sous l'apparence de silhouettes vagues et sautillantes, dans un halo de clarté roussâtre.

— A quoi que tu penses, Chadeuil?

— Heu... Heu...

— Il faut te secouer, bonhomme ! Il n'y a pas de pain ni de beurre ici pour les croque-la-lune. Il faut être un gars d'attaque et le poing toujours prêt à taper.

— Taper... sur qui?... sur quoi?

— Hé ! on verra bien !

Léa toussote pour attirer notre attention et susurre, d'une voix onctueuse :

— Moi, j'aurais peut-être une proposition sérieuse à vous faire... Je songe à céder mon fonds...

Pinguet se lève à demi et hurle :

— Tu entends, Chadeuil?... Elle céderait son fonds?... On le rachète, nous deux ; on installe au comptoir un joli brin de fille, accueillante et roublarde... Et on passe à la caisse à la fin du mois. Avec les bénéfices, on monte une autre affaire : on spécule sur les terrains de la route de Médiouna et du camp sénégalais ; on bâtit des bicoques de bois derrière les casernes et on les loue à des ménages de terrassiers italiens. On gagne la forte somme : alors, on organise un service de camions automobiles pour les transports militaires sur Rabat et Marrakech... La fortune, mon bon ! la grosse fortune... Qu'est-ce que tu dis de ça?

— Heu... heu...

— Cornes du diable ! tu es mou, Chadeuil !

Je bégaye, furieux de ma lenteur à trouver les mots :

— Et... et... où prendrons-nous le... l'argent?

— L'argent?... Léa est accommodante. N'est-ce pas, Léa?

La chevelure flamboyante frôle de plus près ma moustache et les prunelles noisette se font plus langoureuses.

— Pour sûr. Je m'entendrais toujours avec monsieur de

Chadeuil. J'ai confiance en monsieur de Chadeuil. C'est drôle comme j'ai eu tout de suite confiance en lui... Nous causerons, voulez-vous?... Ce soir, après dîner, vous reviendrez au bar...

Les mains réunies de Pinguet dessinent sur nos têtes un geste bénisseur.

— C'est ça, vous causerez... Dis-donc, Léa, va donc voir un peu dehors si j'y suis. J'ai besoin de parler à mon ami, entre hommes.

La grosse femme s'éclipse et Pinguet, une patte posée fraternellement sur ma nuque, me souffle au nez son haleine vineuse.

— Tu as bien quelques sous, camarade?

— Heu... heu... Trois... quatre... billets de mille.

— Hurrah !... Il faut que je t'embrasse ! Eh bien, nous allons marcher carrément... Mais dis donc, tu ne t'imagines pas, je suppose, que je suis un type à te rouler, à t'emmancher dans une sale combinaison, à râfler tes billets bleus et à te laisser barboter?... Tu ne crois pas ça, hein?... Tu ne le crois pas?...

Je proteste, sincèrement indigné :

— Je jure que tu es le meilleur et le plus fidèle des amis.

— Merci, mon vieux... Tu sais, je ne suis pas un ange de vertu. J'ai mes défauts, comme tout le monde, parbleu ! Mais jouer un tour à un frère, jamais !... Répète que tu ne te méfies pas de ton vieux Pinguet.

Je répète et nous nous accolons de nouveau.

— C'est bon, l'amitié !... Pas, camarade Chadeuil?... Et maintenant, à la besogne !... Voilà mon plan.

Il se lance dans des explications que je suis de mon mieux, tandis que devant mes paupières battantes, les vases nickelés, les fioles, les hauts tabourets, le rideau de perles exécutent des cabrioles fantastiques, tandis que de la rue assombrie me parvient un brouhaha confus et assourdissant. Je crois entendre qu'il est question d'un certain Méchain qui sera l'intermédiaire obligé de notre négociation, et d'une certaine Aline, qui doit être notre associée.

— Elle a de la galette. Et c'est une maîtresse femme... Tu verras ça, mon gas... Hé, la patronne !

Léa reparaît, toujours avec son sourire de fille accueil-

lante et bonne à tout un chacun. Elle repousse la main que je lui tends et où tremble une pièce de cent sous.

— La dernière tournée, c'est moi qui l'offre, monsieur le comte... Si ! si ! vous me peineriez, voyez-vous !... Vous me promettez de revenir ce soir?

— Mais oui ! mais oui ! Il reviendra. Je te le ramènerai.

Je récupère mon large feutre gris de conquistador et ma cravache. Pinguet vérifie devant une glace la raie impeccable de sa toison châtain, frisée et bouclée, onctueuse de pommade et de brillantine et coiffe sa vaste casquette de maquignon. Et nous démarrons, bras dessus bras dessous, suivi par le regard attendri de Léa, debout entre les perles multicolores de sa porte.

— Je crois, me confie mon cynique ami, je crois qu'elle en tient pour ta bobine de joli garçon... Il faudra la contenter, cette femme : ça ne te coûtera pas cher.

Jusqu'à la nuit, nous avons arpenté les rues et couru les estaminets, en quête de l'introuvable Méchain. L'air frais du soir que la marée montante imprégnait d'aromes salins m'a remis d'aplomb. Mon ivresse, peu à peu dissipée, ne laisse plus dans mes veines qu'une chaleur bienfaisante, dans mon cerveau qu'une allégresse fluide, qu'un incroyable besoin de bouger, de bondir et d'agir. Aussi bien, l'ambiance, à défaut de l'alcool, suffirait à m'électriser. Calfeutré jusqu'à ce jour dans mon taudis, ou, lors de mes promenades solitaires, évitant la cohue, je n'avais pas eu encore le spectacle de la ville cosmopolite à l'heure où la brûle d'une flamme plus ardente sa fièvre spéciale.

A cette heure où s'allumaient les lampes à acétylène sous les vitres des réverbères vieillots, c'était dans la rue du Commandant-Provost une mêlée touffue et grouillante d'êtres humains, représentants de tous les peuples et de toutes les races, habillés de costumes incroyablement divers, jacassant dans toutes les langues et dans tous les dialectes, se coudoyant, se bousculant. Parmi le tohu-bohu des automobiles qui soufflaient de leurs trompes, des fouets qui claquaient comme des coups de fusils, des charrettes dont les jantes de fer scintillaient, retentissaient sur le pavé disjoint, des « Balek ! balek ! »

vociférés à pleine gorge par les chameliers marocains, un torrent tumultueux d'hommes et de femmes ruisselait et bouillonnait en tous sens devant les échoppes, maigrement éclairées d'un lumignon fumeux, où se tenaient accroupis à la turque des brocanteurs juifs, devant les vitrines étincelantes et resplendissantes des bazars et des épiceries européennes.

Une ardeur terrible et frémissante transfigurait, eût-on dit, ces déracinés qui étaient accourus de si loin pour s'abattre sur la terre neuve, comme des corbeaux sur le champ de bataille, ardeur de la curée un instant interrompue et qui demain reprendrait sous le soleil implacable et affolant. Dans les masques basanés et momifiés, les prunelles brillaient d'un éclat insoutenable, les bras n'esquissaient que des gestes brefs et saccadés de soldats au combat, les voix âpres sonnaient comme devaient jadis, quand on se battait corps à corps avec la hache et l'épée, sonner les défis des héros.

Des officiers passaient, par groupes de trois ou quatre, maigres et bronzés, en uniformes extraordinaires de couleurs et de coupe, tuniques réséda, bleu ciel, rouge sang, lilas, kaki; gilets cramoisis entre les pans dégrafés des dolmans, culottes de velours, bottes de cuir jaune et de cuir vermillon. Leur entrain, à ceux-là, leur entrain endiablé et gamin, je savais quelle source l'alimentait : le goût atavique, national du risque, des chevauchées hasardeuses, des beaux coups assénés ou reçus, la vieille « furia francese » qui, là-bas, dans les brousses du Bled-es-Siba, se donnait libre cours. Les rires vibrants, les rires francs et sains, qui jaillissaient de ces bouches ! Je les enviais, ces lurons qui parlaient avec tant de gaîté juvénile de leur tâche magnifique et propre, qui se jetaient avec une insouciance si crâne des mots parfumés de poudre : « Marrakech... Demnat... Mogador... », des phrases nerveuses qui évoquaient les exploits des camarades morts et toute l'épopée entamée par leurs anciens, poursuivie par eux :

— J'étais au Tafoudeït... J'ai chargé avec mes spahis pour tâcher de reprendre aux Zaïan le corps de ce pauvre Battaille... Je n'ai rien trouvé que les cadavres de quatre Sénégalais qui s'étaient fait massacrer sur place plutôt que d'abandonner leur lieutenant.

— Le Résident rentre dans trois jours... Penses-tu qu'il

aura obtenu du Gouvernement l'autorisation de foncer vers Taza?

— Je l'espère bien... On va à Taza, Latour?

— On y va. Toi avec tes Manteaux-Rouges, moi avec mes Pieds-Noirs.

De-ci, de-là, au passage d'un sabreur, Pinguet ôtait sa casquette, lançait un : « Bonjour, mon capitaine ! » et me confiait :

— Celui-là commandait le convoi numéro 2, pendant la marche sur Fez. J'ai eu affaire à lui. Le cœur sur la main, mais pas commode. Un sacré lapin !

Nos pareils, les conquistadors civils, affichaient des allures aussi tranchantes, mais les besognes moins nettes et moins nobles mettaient sur les visages moins de clarté. J'imagine que je devais avoir, moi aussi, le regard avide et cruel et inquiet de fauve aux aguets que je surprenais sur ces faces tourmentées. Bien peu, comme Pinguet dont je jalousais l'encolure de taureau, respiraient la force paisible et la confiance en soi. Chez les autres, chez presque tous, on devinait, sous l'affectation d'assurance, l'attente anxieuse du lendemain. Merveilleux demain, fécond en promesses peut-être illusoires, en espérances qui seront peut-être déçues, en perspectives de richesses, d'or et de ripaille ! C'est vers lui que se ruait, à son insu, le troupeau ondoyant et piétinant, vers lui que s'orientaient toutes les pensées, vers lui que se bandaient les muscles de ces aventuriers, Français, Anglais, Allemands, Grecs, Espagnols, Italiens, écume de la volute énorme qui sans cesse s'écrasait sur les plages de la terre promise ; c'est lui qu'épiaient les « gros bonnets » qui accaparaient les terrains achetés pour quelques pesetas aux misérables indigènes, qui édifiaient les immeubles à cinq étages de la ville nouvelle, qui lançaient par les routes à peine ébauchées leurs convois de marchandises, lui qu'épiaient les gueux de mon espèce, essayant le possible et l'impossible pour emplir leur besace.

Je cueillais au vol des lambeaux de conversation.

— Trois francs le mètre... Dix francs le mètre...

— Et il les a eus à deux sous, après le bombardement...

— Tâche donc de persuader Ben-Ghéli.

— C'est un juif !

— Rien à faire sans les juifs à moins d'avoir des capitaux.

— Ben-Gheli est propriétaire des trois quarts de la banlieue.

— Ah ! si on le tenait dans un coin !

Les poings fermés se levaient comme pour assommer des adversaires invisibles, les mâchoires s'abaissaient comme pour mordre. A travers cette tourbe grondante, des femmes allaient et venaient, la raquette de tennis à la main, pimpantes et sémillantes, des commerçants authentiques, des colons véritables, en veston et la canne accrochée au bras, paisibles et sereins, comme si, au lieu de la rue Provost, le boulevard des Capucines eût offert ses trottoirs d'asphalte à leur promenade de travailleurs regagnant le logis familial.

Les sans-le-sou, les Pinguet et les Chadeuil, spadassins armés jusqu'aux crocs pour le guet-apens et l'embuscade et non pour le duel loyal, ne pouvaient que haïr bassement, ignoblement, l'évidente tranquillité de ces aristocrates. Je les détestais de toutes mes forces, cramponné au bras de mon ami et forgeant, au feu de mon imagination, mes rêves chimériques. Je les détestais parce que je pressentais obscurément qu'ils étaient, eux, les maîtres de ce magique demain qui, sans doute, échapperait à mes griffes éperdues...

V

Je suis las, effroyablement las. Cette course épuisante à la poursuite de l'insaisissable Méchain, les alcools que j'ai ingurgités, l'ambiance de fièvre où j'ai vécu toute cette journée d'hier, m'ont rompu jusqu'aux os. Je ne me sens pas le cœur de sortir de ma tanière, de rôder à travers la ville par ce matin d'avril baigné d'une lumière si caressante et si vibrante, d'aller vers la plage que j'aperçois de mon perchoir, rose et grise au bord de la mer azurée et scintillante.

Mieux vaut rester ici entre ces quatre murs crépis à la chaux et continuer de noircir les pages de mon journal. Où en étais-je?... Ah ! que je suis las, las de tout, las de moi-même !...

Cette soirée d'orgie dont j'ai entrepris la relation minutieuse et complète, il faut pourtant que je dise comment elle s'acheva

puisque, aussi bien, elle est grosse d'actions qui m'engagent gravement, me conduisent, pieds et poings liés, vers un avenir encore mal défini. Allons, Chadeuil, lâche et faible Chadeuil, raconte-toi à toi-même comment tu as fait tes premiers pas dans le chemin boueux qui doit te mener vers la Toison d'Or. Raconte, conquistador, comment des truands et des ribaudes t'ont racolé pour la mêlée et le pillage.

Vers minuit, au Café Glacier. Sa terrasse donne sur le Socco, la place du marché, que délimitent les remparts de la ville arabe et les bâtisses du faubourg neuf, l'aire vide et poussiéreuse où viennent aboutir les boulevards du camp et, une fois dépassées les deux poternes accolées de Bab-es-Souk, la rue du Commandant-Provost. Les mêmes figurants s'y entassaient que j'avais dénombrés à la chute du jour, pêle-mêle avec des filles empanachées de plumes extravagantes et resplendissantes de bijoux arabes en filigrane d'or, pêle-mêle avec des troupiers permissionnaires de la nuit, zouaves à profils sémites, légionnaires allemands en bordée, turcos ivres et braillant dans leur sabir extraordinaire, soldats coloniaux, spahis, convoyeurs kabyles à mines de bandits, tout ce monde buvant, jacassant, hurlant, se démenant dans la nappe de clarté laiteuse et brutale qu'épandaient les globes électriques. Sur la houle bigarrée des coiffures et des épaules qui ondulaient au rythme des airs écorchés par un violoniste valaque et un flûtiste andalou, et que rayaient d'un éclair fugace le galon d'or d'un képi ou l'acier d'un sabre, — une femme se dressait, chanteuse ou danseuse, efflanquée ou obèse, mais toujours décolletée jusqu'au nombril, sanglée dans l'inévitable robe-cuirasse à paillettes d'acier et de jais, gambadant selon d'immuables rites ou glapissant avec des intonations et des mimiques prévues. Les regards de tous les mâles se braquaient aussitôt sur la chair de sa poitrine et de ses bras qui reluisait d'onguents et de crèmes, et les yeux des Marocains en guenilles piétés sur quatre rangs au bord du trottoir pétillaient sous les capuchons des burnous.

Nous étions une demi-douzaine formant le cercle autour d'une table où rutilaient les verres à liqueur. Pinguet, saoul depuis longtemps, son encolure de bœuf comme avalée par son dos monstrueux d'hercule de foire, sa large face rubiconde au nez trop court plissée par un rire inextinguible de

bon poivrot, ses mains en battoirs posées à plat sur le velours à côtes de son vaste pantalon — Pinguet était le président de cette assemblée hétéroclite où je tenais moi-même, assis à la droite de mon compère, l'emploi du noble invité. A sa gauche, Léa, langoureuse et épanouie dans sa robe « flou », tulle gris perle sur taffetas gris taupe ; après Léa, Méchain, un Mocco de Marseille, court et trapu, râpé et frétillant, brun comme une olive confite dans l'huile, l'air d'une fouine, rusé et peureux, effronté et humble, frottant sans discontinuer ses paumes l'une contre l'autre, avec mille grimaces de son museau ridé et tanné. Après Méchain, Aline, une petite femme osseuse et desséchée, parée comme une châsse, le buste raidi, jouant avec les anneaux de son sautoir et me dévisageant de ses yeux inquiétants, de ses yeux durs et brillants comme deux tessons de porcelaine bleu de Prusse. Entre Aline et moi, la fillette qui dansait l'autre soir à l'Alhambra et qui m'apprend son nom : Lilette Desroses, d'une voix basse et un peu rauque, toujours prête, eût-on dit, à s'entrecouper de sanglots. Une fillette, vraiment menue et frêle dans son manteau de soie noire à collet marin et qui m'attendrissait infiniment, tant ses prunelles puériles, d'un bleu pâle veiné d'émeraude, irradiaient de candeur et d'ingénuité.

Douce Lilette au prénom enfantin et printanier, je la revois assise bien sagement sur le bord de sa chaise, feignant de prêter une attention polie aux propos que nous échangions et si lointaine pourtant, si différente de nous, agnelle égarée parmi les chacals.

Nous devions ressembler, en effet, pendant que nous jetions les bases de notre union, à des chacals dépeçant une charogne.

— Il ne faut pas que ça traîne ! — avait prononcé, en guise d'exorde, Pinguet parfaitement lucide malgré son ivresse.

Ça n'avait pas traîné. Au bout de dix minutes, l'accord était conclu et le bar de Léa était devenu notre propriété. Aline, qui se réservait le comptoir et la gérance de l'établissement, versait deux mille francs et recevait quatre dixièmes des bénéfices. Pinguet, inventeur et initiateur de la combinaison, toucherait pour sa part deux dixièmes ; le reste m'était attribué en échange de deux billets de mille, que je remis, sans plus attendre, à la sémillante Léa. Elle glissa le précieux

papier dans son réticule à mailles d'argent doré et minauda :

— Ce n'était pas pressé, monsieur de Chadeuil. Vous auriez pu me donner cela tout à l'heure, chez moi.

A quoi la sèche Aline s'empressa de répliquer du bout de ses lèvres minces et sans se départir de sa raideur souveraine :

— Monsieur de Chadeuil ne pourra pas vous accompagner, madame. Il a bien voulu accepter de me reconduire jusqu'à ma villa où nous avons à arrêter quelques dispositions de détail.

— C'est vrai, monsieur le comte? — cria la grosse commère, éperdue et cramoisie.

Les yeux impérieux et durs me dictèrent la réponse que je balbutiai piteusement :

— Oui... J'ai promis... Vous m'excuserez...

Pinguet cependant chuchotait à mon oreille :

— Il ne faut pas vexer Aline, tu sais, mon vieux. Mets-toi bien avec elle : cette satanée femelle-là, il vaut mieux être dans ses papiers... Elle a de la tête et de la galette... Si elle nous lâchait, nous serions fichus.

Sa bonne physionomie exprimait une déférence et une crainte incommensurable de bouledogue à qui le maître a montré le manche du fouet. Ne ressentais-je pas moi-même un malaise bizarre, à l'instant où je mentais pour complaire à ce tyran en jupons?

Méchain, courbé sur la table et lançant à chacun de nous des clins d'œil furtifs, murmurait avec son accent faussement puéril de Méridional :

— Je vous propose, mesdames et messieurs, de boire à la prospérité du Snob-Bar, à sa patronne nouvelle, la belle et gracieuse Aline.

Nous choquâmes nos verres, à la stupéfaction des Marocains empilés devant la terrasse. Méchain profita du remue-ménage qui s'ensuivit pour insinuer sa chaise près de la mienne et entamer tout bas un éloge dithyrambique de mes associés.

— Mon cher monsieur de Chadeuil, vous avez fait une excellente affaire, croyez-moi. Pinguet est un brave garçon à qui je confierais sans hésiter ma fortune, si j'étais autre chose qu'un gueux. Madame Aline, qui veut bien m'honorer de son estime, vous la verrez à l'œuvre et vous l'apprécierez bien

vite. C'est un cerveau admirable... Et un cœur ! Oui, un cœur !... Vous lui êtes infiniment sympathique, permettez-moi de vous le dire.

Je tournai le dos au bavard qui battit en retraite avec un ricanement discret, et, sans plus m'occuper de lui, ni de Léa qui me décochait des œillades désespérées, ni de Pinguet affalé et somnolent, ni de l'impénétrable Aline, je me mis en devoir de dérider Lilette.

— Vous vous ennuyez bien, mademoiselle?

— Oh non ! — protesta-t-elle avec un sourire timide.

— Vous ne dansez pas, ce soir?

— Non, j'étais un peu fatiguée : monsieur Siméonidès, le directeur de l'Alhambra, m'a donné la permission de la soirée.

— Vous connaissez tous ces gens-là?

— Je suis allée quelquefois au bar de madame Léa. J'y ai rencontré ces messieurs, vos amis.

— Oh ! mes amis !

C'est vrai qu'ils devaient passer pour mes amis, ces louches individus avec qui j'étais attablé. Mais il m'était désagréable que Lilette nous classât, eux et moi, dans la même catégorie sociale.

— Je ne suis, — expliquai-je rudement, — que leur associé, ou plutôt leur commanditaire. Un comte de Chadeuil peut frayer avec cette sorte de gens sans être pour cela leur pareil.

Je retrouvais, devant cette enfant, un reste de fierté, et je me demandais, je me demande pourquoi cette révolte insolite ! Que m'importait l'opinion que se formait de ma personnalité la pauvre Lilette, une cabotine après tout, une hétaïre pareille aux autres hétaïres de son beuglant, une ribaude parmi les ribaudes occupées au Maroc à piller les pillards? Mais non, je la devinais, je la voulais, je la savais tout autre que ses misérables sœurs.

Sans insister davantage, elle murmurait :

— Vous êtes comte?... C'est beau d'être comte.

Son pitoyable sourire de petite fille découvrait ses quenottes de poupée, creusait dans ses joues trop poudrées deux fossettes émouvantes. Une commisération indicible me poignait à la voir si gracieuse et si fragile, à considérer l'ovale régulier de son visage gamin et pourtant fripé, le nez droit aux ailes un

peu retroussées, la mousse légère et vaporeuse des cheveux blonds et surtout ses yeux immenses, ses yeux d'un bleu pâlissant d'où les larmes semblaient toujours prêtes à jaillir, ses yeux implorants de biche traquée.

Je pris ses menottes dont je pressai les doigts exsangues.

— Voulez-vous, Lilette, voulez-vous de mon amitié? Et voulez-vous me donner votre amitié? Elle me fera du bien. Je me débats au milieu de soucis cuisants, de difficultés effroyables. Je suis seul et pas heureux...

Pourquoi me suis-je confié à cette innocente et pourquoi lui ai-je crié mon épouvante de la solitude et de la mêlée? Besoin instinctif de m'appuyer, de me réchauffer à une affection, ressouvenir du giron maternel qui jette, inconscient, l'homme vers la femme aux heures de détresse. Lilette s'incline vers moi comme pour se blottir au creux de mon épaule et sa voix brisée prononce doucement :

— Vous êtes gentil... Moi non plus, je ne suis pas heureuse.

Tout bas, elle me raconte l'histoire banale et lamentable de son passé. Fille et petite-fille d'ouvriers dauphinois, elle a pris, après les sommaires leçons de l'école laïque, le chemin de l'atelier. A dix-sept ans, un apprenti l'a séduite. Il l'a emmenée à Grenoble, puis à Lyon, puis à Paris, et puis l'a plantée là un beau matin.

— Et ensuite?

Ensuite? J'imagine aisément sous les réticences, sous les éclats de rire qui sonnent comme des sanglots, les phases classiques de la chute au ruisseau, les entreteneurs qui se sont succédé, plus ou moins généreux, plus ou moins intéressés, des jeunes hommes avides et féroces, de vieux messieurs cossus et exigeants, toutes les misères, les ignominies et les boues où elle a dû marcher, faible créature condamnée à vivre de son corps. Son corps menu et frêle sous le manteau de taffetas !... Un cabotin marseillais lui a enseigné, à coups de botte et de cravache, les rudiments de son art et l'a exhibée sur les tréteaux des beuglants de province. Il est mort d'une embolie, et Lilette, délivrée et ne sachant que faire de sa liberté, est venue au Maroc, au hasard d'un engagement signé chez le directeur d'une agence artistique. Il y a deux mois qu'elle est à Casablan a.

— Seule, Lilette?

Elle rougit jusqu'à la racine de ses cheveux ébouriffés, et murmure :

— Non.

Pourquoi cette réponse, attendue cependant, m'a-t-elle empli soudain d'une tristesse amère? Quoi ! quoi ! N'est-elle pas, celle-là, comme toutes les autres, comme Aline, comme Léa, une ribaude? Ne faut-il pas qu'elle pille, elle aussi, les combattants enrichis par le pillage? Et puis, que m'importe !

Je me renverse sur ma chaise et je compare en silence, les paupières closes, mon rêve de conquête et la réalité malpropre : parti pour jouer les Pizarre, me voici affilié à une association de plats gredins, commanditaire d'un café borgne, et buvant, en compagnie d'aigrefins et de prostituées, au succès de mon entreprise. Et Lilette n'est, elle aussi, qu'une prostituée !... Les brutales prédictions de Mallande me reviennent à la mémoire... J'acquiers tout à coup la notion de leur infaillibilité, de ma veulerie incurable et de mon impuissance et j'entrevois avec netteté le plongeon final. Un inexprimable découragement me creuse la poitrine et me voûte le dos. Courbé sur la table où scintillent les traînées de sirop, je rumine mon écœurement, mon dégoût, ma lassitude... Joli conquérant !

Brusquement, je me lève, je grommelle un bref « Bonsoir », et je fonce à travers les Arabes qui s'écartent avec des grognements peureux. Je cours me réfugier dans ma tanière, comme un loup blessé.

(*A suivre.*)

ÉMILE NOLLY

LA CATHÉDRALE DE REIMS

Quand la France apprit que la cathédrale de Reims était en flammes, tous les cœurs se serrèrent ; ceux qui pleuraient un fils trouvèrent encore des larmes pour la sainte église. Quoi ! les Barbares avaient tourné leurs canons sur ces belles statues qui répandent la paix autour d'elles, qui ne parlent que de charité, de douceur, d'oubli de soi ! Ils avaient visé ces apôtres, ces saints qui se présentaient désarmés comme le christianisme lui-même, et qui, aujourd'hui, sont mutilés comme des soldats ! Le monde entier s'émut de ce crime : on sentit qu'une étoile avait pâli, que la beauté avait diminué sur la terre. Que penserait-on d'un tyran assez puissant pour anéantir *la Divine Comédie* de Dante? La cathédrale de Reims valait *la Divine Comédie* : elle avait, comme elle, la majestueuse beauté de l'ordonnance, la richesse infinie de la pensée, la perfection de la forme. Le monde a senti que l'Allemagne lui arrachait une de ses merveilles : il ne le lui pardonnera pas. Pourquoi l'Allemand a-t-il poursuivi avec tant de haine la destruction de la cathédrale de Reims? C'est qu'il savait notre histoire. Il savait que, depuis Louis VIII, les rois qui ont fait la France étaient venus là pour y être sacrés. Il savait que quand nous entrions dans la cathédrale, nous cherchions d'abord à deviner à quel endroit Jeanne d'Arc s'était tenue debout avec son étendard, sur quelle dalle cet ange du ciel avait un instant posé ses pieds. Quelle joie pour une nation qui n'existe que depuis quarante ans et qui n'existera peut-

être plus demain, d'insulter à cette antique histoire! L'Allemand, instruit par les professeurs de ses Universités, savait aussi que la cathédrale de Reims était ce que le génie de la vieille France avait produit de plus parfait. Les statues des portails, avec leur suprême élégance, leur fin sourire sont la fleur d'une civilisation. Au XIII[e] siècle, la Champagne est une Attique. Les Allemands d'autrefois sont venus s'y instruire. Quelle belle occasion pour Caliban d'anéantir l'œuvre de son maître et de dire ensuite au monde que c'est lui qui a inventé l'art gothique.

La cathédrale de Reims est fumante, croulante, noircie : ses voûtes tiennent encore, mais qu'un hiver passe, et ce sera une grande ruine désolée, où l'on n'entendra d'autre bruit que celui des pierres qui, les unes après les autres, se détachent et tombent. Que faire en attendant qu'on vienne à son secours, sinon parler d'elle, de ses vertus, de sa beauté et essayer d'expliquer sa perfection?

I

Il y avait déjà plus de cinquante ans que l'on bâtissait des églises gothiques, Saint-Denis, Noyon, Senlis, Sens, Notre-Dame de Paris, Mantes, Laon, lorsqu'en 1194 la cathédrale de Chartres brûla. L'architecte inconnu qui la reconstruisit fut un des grands artistes du moyen âge : il donna à l'architecture gothique, qui hésitait entre plusieurs types, sa forme définitive. Chartres est la plus ancienne des trois grandes cathédrales où le génie du moyen âge atteignit à la perfection : la cathédrale de Reims fut commencée en 1210, celle d'Amiens en 1220. Chartres, Reims, Amiens sont inséparables : ce sont trois moments d'une même pensée. Elles sont admirables toutes les trois : la cathédrale de Chartres robuste, réprimant une force qui semble vouloir la soulever plus haut ; celle de Reims parfaite, équilibrée dans toutes ses parties ; celle d'Amiens sublime, arrivée à ce point extrême au delà duquel il n'y a plus que l'impossible.

Quand on jette un coup d'œil sur le plan de la cathédrale

de Reims, on est frappé de son harmonieuse beauté. Le maître de Chartres, qui fut le grand novateur, avait donné au chœur et au transept un immense développement. Jamais, au premier âge gothique, encore moins à l'âge roman, on n'avait rien vu de pareil. La nef si étendue autrefois, la nef qui jadis était presque toute l'église, est à Chartres très courte, elle a à peine le tiers de la longueur totale de l'édifice. C'est le sanctuaire, c'est le saint des saints qui devient la vraie cathédrale ; la place laissée aux fidèles est réduite au profit de la place donnée à Dieu et à son culte. Il est singulier que Viollet-le-Duc ait pu présenter jadis la cathédrale comme une sorte d'édifice laïque, une maison du peuple, une grande salle de réunion, où la commune s'assemblait pour délibérer. Le plan de Chartres ou d'Amiens montre la fausseté d'une pareille conception : le peuple y a moins de place que le prêtre. Le plan de Reims n'éveille pas tout à fait la même impression. Il est cependant de la même famille : le chœur uni au transept a la même ampleur, mais la nef est plus longue. Il y a un plus juste équilibre entre les deux parties de l'édifice qui sont à peu près égales. Cette longueur de la nef de Reims s'explique sans peine. Reims était la cathédrale du sacre et il fallait un vaste espace pour contenir, aux grands jours, la foule avide de voir son roi. Ce juste rapport de la nef au chœur contribue à cette impression de perfection que l'on ressent en entrant dans la cathédrale de Reims.

L'intérieur de Reims éveille d'autres pensées. On y sent une aspiration, un élan qui, à Chartres, sont plus contenus. Pourtant les voûtes de Chartres s'élèvent comme celles de Reims, à trente-sept mètres. D'où vient la différence? De la différence de largeur des deux nefs. La nef de Chartres, plus large, fait paraître la voûte moins élevée ; la nef de Reims, plus resserrée, semble faire jaillir plus haut les colonnettes qui portent la voûte. Chartres conserve encore le canon des proportions de ce puissant XII[e] siècle qui eut le génie de la force. A Reims apparaît la pensée du XIII[e] siècle, qui allège les choses du poids de la matière, qui les pénètre d'esprit. C'est à Reims qu'est trouvé le secret des rapports qui donneront la merveille d'Amiens. A Amiens, la nef n'est pas plus large qu'à Reims et la voûte s'élève à quarante-quatre mètres : on la croirait plus

élevée encore, tant est grande la vertu des nombres. Ce n'est pas tout. A Reims, cette étroitesse voulue de la nef a donné aux arcs qui portent la voûte une brisure plus forte qu'à Chartres, une plus grande acuité. Pour des raisons d'harmonie, tous les autres arcs brisés de l'intérieur, ceux des arcades, du triforium, des fenêtres, sont devenus, eux aussi, plus aigus, et l'impression générale d'élan s'en est trouvée accrue.

Dans cet intérieur de Reims, il est une autre beauté qui séduit au premier regard, celle de la lumière. Ce ne sont plus ces ténèbres qui nous oppriment quand nous entrons à Notre-Dame de Paris. Partout pénètre une vive clarté que les vitraux des collatéraux rendaient plus douce autrefois. On respirait une sorte de bien-être dans la nef de la cathédrale de Reims. C'est au maître de Chartres que revient le mérite d'avoir su faire entrer la lumière dans la cathédrale. Il fit un coup d'État : il supprima les tribunes que la force de la tradition avait imposées pendant le XII[e] siècle aux architectes gothiques. Les tribunes supprimées, il devenait possible d'ouvrir de vastes fenêtres dans la nef ; il devenait possible en même temps de donner plus de hauteur aux bas côtés, et d'y faire entrer plus largement la lumière par des ouvertures agrandies. Les avantages parurent si frappants, que les tribunes furent désormais condamnées et qu'elles disparurent pour toujours. Le maître de Reims, ce Jean d'Orbais dont on a récemment retrouvé le nom, n'eut donc pas le mérite de l'invention, mais il eut celui des ingénieuses retouches. A Chartres, les fenêtres des bas côtés restent étroites. A Reims, elles sont plus hautes, parce que le bas côté est plus élevé ; elles sont aussi plus larges, car elles occupent toute la largeur de la travée. Quand on les voit de la nef, il n'y a rien de plus harmonieux que ces belles fenêtres qui emplissent exactement chacune des arcades : l'œil y a le sentiment de la perfection. Les fenêtres de la nef, sans être beaucoup plus grandes que celles de Chartres, versent cependant plus de lumière. C'est qu'à Chartres les divisions de la fenêtre sont *bâties* : faites d'assises de pierre, elles sont épaisses, robustes, pèchent par excès de force. A Reims, l'architecte a imaginé, pour diviser sa fenêtre, une fine armature de pierre: arcs, colonnette à chapiteau, rose à redents, sorte de filigrane d'orfèvrerie. Il a, en un mot, inventé cette merveille

du moyen âge, les meneaux, dont les plus anciens exemples sont à Reims.

C'est ainsi que la logique du maître de Reims rendit l'intérieur de sa cathédrale plus léger et plus lumineux que celui de Chartres : logique de poète, non de géomètre. Il fit ainsi un chef-d'œuvre accompli. Dans ce beau vaisseau, l'âme s'élève dans la paix ; nous n'y avons pas le vertige, comme nous l'avons presque à Amiens, comme nous l'avons tout à fait à Beauvais, — Beauvais, où nous nous sentons emportés sur les ailes de la chimère.

Quand on a joui de cette perfection qui ennoblit l'esprit, alors on s'attache au détail. On contemple (je n'ai pas le courage de parler au passé) les colonnes du chœur, belles comme des colonnes antiques. On admire la variété des chapiteaux. Ces chapiteaux sont une des grâces de la cathédrale de Reims. On croirait qu'on a attaché au sommet de chaque colonne une guirlande de lierre, de chêne ou de vigne ; fraîche couronne qui semble suspendue à l'arbre des fées. Dans le chœur, on voit étinceler le bleu de lin et le pourpre des vitraux, où l'on distingue, sous les pieds des apôtres, les images de leurs successeurs, les évêques de la province de Reims. Dans la nef, les verrières assombries par les siècles montrent les rois de France associés aux évêques qui les sacrèrent : rois tous pareils et qui semblent la figure même de la royauté. Tourné vers l'occident, on a devant soi, sous la grande rose de pourpre sombre, ce mur qui n'a son pareil dans aucune autre cathédrale, ce mur intérieur presque aussi riche de statues que la façade : vaste poème que l'œil ébloui par les cercles de lumière des portails entrevoit dans le demi-jour.

Tel est l'intérieur de la cathédrale de Reims ; à l'extérieur, elle offre, parmi beaucoup d'autres harmonies, deux grandes beautés : ses contreforts et sa façade.

Il peut sembler singulier qu'un membre d'architecture comme les contreforts, où tout paraît donné à l'utilité, puisse éveiller l'admiration. Il est des contreforts qui ne sont pas beaux : ils se contentent d'être puissants. Ceux de Chartres sont des sortes de portefaix cyclopéens. Le gracieux génie de la Champagne a revêtu cette force de la plus séduisante beauté. Nus par en bas, les contreforts de Reims s'enrichis-

sent à mesure qu'ils s'élèvent; à mi-hauteur une arcature les décore, puis le contrefort se métamorphose en un tabernacle qu'une haute flèche surmonte. Dans chacun de ces tabernacles, un ange est debout, les ailes grandes ouvertes. Cet être ailé qui est venu se poser entre les fines colonnettes du pinacle transfigure le contrefort, lui communique une aérienne légèreté. Jamais architecte n'a résolu problème plus difficile avec un art plus exquis. Ces anges qui entourent la cathédrale de Reims lui donnent un charme unique de poésie. On en voit une autre légion aux chapelles de l'abside : ils portent le pain, le calice, la navette à encens, le livre des évangiles. Le Christ est au milieu d'eux; on croirait voir les acolytes d'une messe miraculeuse que Dieu est venu célébrer lui-même sur la terre.

Les beaux contreforts de Reims se laissent analyser, mais la façade anéantit d'abord toute faculté critique. On en reçoit une allégresse intérieure, une exaltation que ne nous donne à ce degré aucun autre monument chrétien. Les trois gigantesques porches avec leurs mille statues semblent trois ciels peuplés d'anges, de saints, de visions divines : la courbe des voussures, comme l'a dit magnifiquement Rodin, imite la trajectoire des astres. L'ascension des gâbles, des pinacles, des clochetons et de ces tours légères que traversent la lumière et l'azur exprime la joie, affirme que le christianisme est une fête perpétuelle. Aucune autre façade ne peut se comparer à celle-là.

La façade de Notre-Dame de Paris est la fille d'un tout autre esprit. La grande ligne horizontale, la ligne favorite des artistes romans, y domine encore : c'est la ligne antique qui exprime la sérénité. La façade de Notre-Dame de Paris traduit le repos dans la foi. La façade d'Amiens, visiblement imitée de celle de Paris, mais enrichie de détails nouveaux et exquis, montant aussi avec plus d'élan vers le ciel, eut pu se comparer peut-être à celle de Reims, si elle eut été terminée. Mais elle s'arrête à la rose : la pauvreté des parties hautes et des tours, qui ne furent achevées qu'à la fin du moyen âge, fait tort à la richesse et à la beauté des parties basses. L'architecte de Chartres, ce créateur d'un si puissant génie, n'a malheureusement pas eu de façade à imaginer, puisqu'il dut se borner à conserver l'ancienne, bien que sa sévérité ne

s'alliât plus aux magnificences nouvelles de l'art gothique. La façade de Bourges, avec ses cinq portails, avait été grandement conçue, mais exécutée avec lenteur, elle perdit tout caractère organique.

Il faut toujours revenir à Reims pour retrouver la perfection. Cette belle façade n'eut-elle pas de modèle? — Ce n'est pas diminuer la gloire de l'architecte de Reims que de reconnaître qu'il s'est inspiré d'un bel original, dont nous n'avons encore rien dit : la cathédrale de Laon. La façade de Laon, élevée vers 1200, est une conception du XIIe siècle, conception austère mais déjà admirable. Le mouvement ascensionnel, que l'ancienne architecture n'avait pas su traduire, s'exprime nettement ici pour la première fois. La ligne horizontale est dissimulée, brisée : des pinacles la coupent, la rose la surélève, en rompt la continuité. Mais rien ne donne mieux l'impression d'élan que la belle montée des tours qui se dégagent de bonne heure de la masse de l'édifice.

Voilà le modèle que l'architecte de Reims eut sous les yeux. On retrouve dans la façade de Reims tous les éléments de celle de Laon : les trois porches profonds que des gâbles surmontent, les pinacles qui s'élèvent entre les porches et qui coupent à dessein les lignes horizontales, la rose centrale, la galerie du sommet, et surtout ces merveilleuses tours qui semblent, comme à Laon, flanquées aux quatre angles de quatre tours plus légères, sortes de dais aériens, où la pierre tient moins de place que le ciel. Les analogies sont frappantes, mais à Reims tout est allégé, embelli, transfiguré. Ce qui caractérise la façade de Laon, c'est la puissance de ses ombres : les trois porches, la rose, les fenêtres sont si profondément enfoncés qu'à certaines heures ces grandes cavités sont comme emplies de ténèbres. De là un caractère de gravité méditative. La cathédrale de Laon semble réfléchir profondément aux choses d'en haut. Tout autre est l'impression que donne la façade de Reims. Les porches ne sont plus ces antres sombres qu'on croirait creusés dans une falaise : les cercles concentriques et doucement inclinés des voussures y laissent glisser la lumière, et, dans ces voussures, les innombrables statuettes multiplient les demi-teintes et les reflets. L'artiste de Reims a une répugnance si vive pour tout ce qui alourdit, pour tout ce

qui assombrit qu'il est allé jusqu'à supprimer les tympans des portails. Il les a remplacés par de gracieux filigranes de pierre qui enchâssent des vitraux ; il en a fait des roses à jour, tant il est amoureux de la lumière. Quant à la grande rosace de la façade et aux fenêtres qui l'accompagnent, elles n'ont plus l'aspect sourcilleux qu'on leur voit à Laon : les belles fenêtres élancées sont à fleur de mur, et la rose encadrée dans un arc brisé semble participer elle-même au mouvement général d'ascension. Si l'on examine les uns après les autres les éléments des deux façades, on les retrouve à Reims allégés et comme spiritualisés. Les gâbles qui surmontent les portails pèsent moins, les pinacles s'élancent plus haut, les tours enfin sont plus légères : les quatre dais qui les flanquent, au lieu de se diviser en deux étages, comme à Laon, s'élèvent d'un seul jet jusqu'au sommet. La façade de Reims n'exprime plus l'effort, mais la joie.

II

Cette belle façade ne fut pas conçue à l'origine telle que nous la voyons aujourd'hui. Il y eut, suivant toutes les vraisemblances, un premier projet beaucoup moins hardi : les trois portails, plus étroits, devaient avoir, conformément à la vieille tradition, des tympans sculptés. Un de ces portails devait être consacré au Jugement dernier, un autre au Triomphe de la Vierge, le troisième à la Glorification des Saints du diocèse : car tels étaient alors les grands thèmes de l'art chrétien.

Sur quoi se fonde une semblable conjecture, et que pouvons-nous savoir de trois portails qui ont été remplacés par trois autres? La réponse est simple : ces trois portails existent encore aujourd'hui en totalité ou en partie.

Dès 1210, en effet, au moment où l'on jetait les fondements de la nouvelle cathédrale, on commença à en préparer la statuaire dans le chantier. Le travail fut lent, si lent que, dans l'intervalle, un nouvel architecte fit un nouveau projet de façade, infiniment plus magnifique que l'ancien. Qu'allait-on

faire des statues et des bas-reliefs déjà sculptés? On décida de les placer à la façade du transept septentrional qui se trouva ainsi décorée de deux grands portails : celui du Jugement dernier et celui des Saints du diocèse. C'est ainsi qu'on put voir, contrairement aux règles symboliques, un Jugement dernier éclairé par la froide lumière du nord, au lieu d'être doré par les derniers rayons du couchant. Quant au portail de la Vierge, il n'était sans doute pas terminé ; les quelques statues qui avaient été préparées furent utilisées tant bien que mal. Elles furent placées dans un des portails de la grande façade occidentale, où leur archaïsme contraste avec les œuvres d'un art si raffiné qui les entourent.

Ces deux projets de façade, réalisés tous les deux, jetèrent quelque trouble dans l'enseignement que la cathédrale donne par ses statues. On ne trouve pas à Reims la même netteté de pensée qu'à Chartres. Tout y est pourtant : le dogme, l'histoire et la morale ; mais ces grands chapitres n'y sont pas présentés dans un ordre aussi parfait ; il faut les chercher davantage. Il y a, à Reims, plus d'inexpliqué. Les archéologues discutent sur le sens d'un bas-relief, comme les commentateurs disputent sur l'interprétation d'un vers de Dante. Ce mystère, d'ailleurs, n'est pas sans charme pour ceux qui aiment les profondes énigmes que nous propose l'art du moyen âge.

Ces deux projets, s'ils ont un peu obscurci la pensée, ont eu un grand avantage : ils ont multiplié les statues. On peut dire que la cathédrale de Reims raconte presque toute l'histoire de la sculpture française au XIIIe siècle.

Les plus anciennes de toutes ces statues, celles qui étaient destinées au portail de la Vierge, décorent aujourd'hui, nous l'avons dit, un des côtés du porche méridional de la grande façade. Elles participent encore de l'immobilité de l'architecture. Droites comme les colonnes auxquelles elles sont attachées, les bras serrés au corps, elles semblent s'enfermer dans un grave silence. Ce sont des patriarches et des prophètes, et il se trouve que ce style sévère s'harmonise avec ces grandes figures bibliques, leur confère du mystère, les fait reculer dans un plus profond passé.

Aux deux portails du transept, les sculpteurs sont déjà

devenus plus habiles. Les apôtres, qui accompagnent le Jugement dernier, sont encore un peu, il est vrai, de la famille des patriarches et des prophètes de tout à l'heure. Ils sont, comme eux, droits, immobiles ; leurs bras serrés sur leur poitrine, semblent l'empêcher de se dilater. Mais déjà les physionomies s'animent, expriment un caractère : l'une rayonne de foi, l'autre d'espérance. Les draperies étonnent par leur habileté et font penser à la draperie antique.

L'art a fait un pas. Il en a fait un autre au portail voisin, dont les statues représentent les saints du diocèse de Reims. Qu'on ne se laisse pas arrêter par la stature un peu courte des personnages, par leur physionomie tendue, leurs yeux bridés, mais qu'on observe certaines attitudes. Les bras ne sont plus étroitement collés au corps, les jambes ne sont plus exactement parallèles. Un ange fléchit le genou droit, tandis que le poids de son corps porte tout entier sur la jambe gauche : hardie nouveauté et que les Grecs eux-mêmes cherchèrent longtemps. Une sainte noblement drapée, la tête légèrement inclinée, le bras détaché du corps, le genou un peu avancé, a déjà la ligne sinueuse de la vie. Ici, la statue fait éclater les derniers liens qui l'attachèrent si longtemps à la colonne dressée derrière elle comme un pilori, qui la transformèrent elle-même si longtemps en colonne.

Les tympans des deux portails sont d'un art plus libre que les grandes statues qui les accompagnent. Ils sont, à n'en pas douter, un peu postérieurs, et ils nous acheminent vers l'âge de la perfection. Le plus ancien des deux raconte la vie de saint Remi et la mort de saint Nicaise, les deux héros de la vieille église de Reims. Les groupes gardent encore quelque chose de l'immobilité des grandes statues ; c'est ainsi que les témoins d'un miracle de saint Remi, au lieu de tourner la tête du côté du saint évêque, nous regardent en face. Mais cette gravité donne à l'expression des sentiments une retenue, une pudeur admirables. On se voit transporté dans un monde où tout est noble, où tout est pur, où les passions se taisent. Quelle haute idée le vieux sculpteur se fait de la nature humaine ! C'est à peine si le martyre de saint Nicaise apporte quelque trouble dans cette grande paix : épisode tragique pourtant et qui semble d'hier. « Nicaise, dit l'hagiographe,

était Belge de nation. » Le Belge d'autrefois fut aussi héroïque que les Belges d'aujourd'hui ; il eut devant lui les mêmes Barbares, qui, dans ce temps-là au moins portaient leur véritable nom et s'appelaient les Vandales. Ils prirent Reims et saccagèrent la ville ; l'évêque Nicaise, resté au milieu de son troupeau, soutenait les courages. Les Barbares allèrent le chercher jusque dans son église. Intrépide, il s'avança à leur rencontre en entonnant un psaume plein des promesses de l'immortalité, et c'est en chantant qu'il reçut le coup mortel. Son sang ruissela sur une dalle qui fut vénérée pendant des siècles. Cependant la sœur de saint Nicaise, sainte Eutrope, ne pouvant contenir sa colère, frappa un des assassins au visage. Elle fut massacrée aussitôt, en même temps que le diacre Florent et Jocond le lecteur, qui accompagnaient leur évêque. Comme cette vieille histoire, que la poussière des siècles recouvrait, nous paraît jeune aujourd'hui ! Et comme le monde change peu, en dépit de nos espérances ! Le sculpteur de Reims a raconté cette tragédie avec sa noblesse innée. A peine croirait-on assister à une scène de violence, tant les assassins sont calmes, si on ne voyait sainte Eutrope effleurant de sa main le visage du Barbare. Mais plus loin, la tête de saint Nicaise, posée sur l'autel comme une offrande, reçoit une couronne qu'un ange lui apporte du ciel.

Le tympan du portail du Jugement dernier est un peu postérieur. Il est l'œuvre d'un artiste qui a autant de noblesse que le maître de la mort de saint Nicaise, mais qui a plus de science. Les figures, tout en conservant leur majesté, s'isolent moins, se groupent avec plus d'art. Les qualités d'âme sont les mêmes. On est si ravi par la pureté, la chasteté, le rayonnement intérieur des élus qu'on est presque tenté d'attribuer à l'artiste lui-même une sorte de sainteté. Rien n'égale le groupe des anges présentant à Abraham les âmes des bienheureux sous la figure de petits enfants. Ils portent ces âmes saintes sur des nappes, sans oser les toucher, comme s'il y avait dans le tact quelque chose de trop peu virginal. L'art pourra devenir encore plus habile, mais pourra-t-il s'élever plus haut?

La grande façade, qui fut commencée vers le milieu du XIIIe siècle, nous montre la sculpture arrivée à son point de perfection. Nous avons ici la fleur du génie français. On com-

prend pourquoi l'Allemand s'est acharné sur ces chefs-d'œuvre : en les détruisant, il pensait anéantir un de nos titres ; car, ce n'est pas seulement à nous qu'il fait la guerre, c'est aussi à nos ancêtres, à ces généreux Français d'autrefois, qui, si souvent, essayèrent de l'instruire. Mais, Dieu merci, il n'a pas tout brisé, et les statues mutilées témoignent encore.

Le portail du milieu est consacré, comme l'église elle-même, à Notre-Dame. De grandes figures forment une avenue qui nous achemine jusqu'à la statue centrale de la Vierge : elles racontent l'Annonciation, la Visitation, la Présentation au Temple ; des prophètes, des personnages de l'Ancienne Loi, mêlés à ceux de la Nouvelle, annoncent ou préfigurent les mystères de l'Évangile. Les deux autres portails sont consacrés aux saints du diocèse de Reims : nous y retrouvons saint Nicaise, sa sœur sainte Eutrope, les martyrs saint Florent et saint Jocond, l'évêque saint Remi, et beaucoup d'autres qu'il est difficile de désigner par leur nom.

Nous ignorons combien d'années il a fallu pour sculpter toutes ces statues, de sorte que nous ne saurions dire si les dissemblances, souvent très profondes, qui se remarquent entre elles, doivent être attribuées aux progrès de l'art, ou simplement à la différence de génie des artistes.

Les deux figures de la Vierge de l'Annonciation et de la Présentation au Temple nous donnent un point de départ. Il est clair que l'artiste qui les sculpta s'inspirait des originaux qui se voient à la façade d'Amiens. L'idée même de décorer le portail central de la cathédrale, le portail d'honneur, de scènes empruntées à la vie de la Vierge vient d'Amiens. Le style un peu timide d'Amiens se retrouve à Reims dans les deux statues de la Vierge. Elle se tient là, devant l'ange et devant le grand prêtre, modeste, effacée, les épaules étroites, la tunique serrée, humble comme une servante : figure vraiment exceptionnelle dans ce XIII[e] siècle, qui a revêtu la Vierge de tant de beautés, qui a répandu sur sa tête tant de perfections, mais figure touchante par son humilité même. L'artiste semble avoir réalisé la parole des docteurs : « C'est par son humilité que la Vierge a attiré le ciel sur la terre. »

Le contraste est violent entre la Vierge de l'Annonciation et la Vierge de la Visitation, sa voisine. Le groupe de la Vierge

et de sainte Élisabeth est une des énigmes de l'histoire de l'art. On croirait voir deux statues antiques, tant elles ont d'ampleur, tant elles sont noblement drapées : l'imitation de l'art grec est frappante. Ainsi, il y avait à Reims, au XIIIe siècle, un artiste qui, le premier, comprit l'art de l'antiquité et lui déroba son secret. Une figure complète ce groupe de la Visitation, c'est un prophète, si simple, si grand, qu'on ne s'étonnerait pas de le renconterr au Céramique d'Athènes, le long de la voie des tombeaux. Le petit bonnet qui couronne ses cheveux bouclés n'est pas celui des juifs du moyen âge, mais celui des marins grecs de l'Archipel. Comme ces statues sont étranges ! Rien ne les précède et rien ne les suit. Elles sont l'œuvre d'un artiste qui ne semble pas avoir eu de maître et qui n'a pas eu de disciple. Il a imité, a-t-on dit, des statues antiques qui décoraient, au bord d'une route romaine de la Gaule Belgique, quelque édicule funéraire respecté par le temps. L'explication est plausible. Toutefois, on ne peut s'empêcher de songer qu'au XIIIe siècle, deux chevaliers d'origine champenoise, Geoffroi de Villehardouin et Guillaume de Champlitte, venaient de conquérir le Péloponèse; qu'un autre baron français dont les fiefs n'étaient pas éloignés de la Champagne, Othon de la Roche, devenu duc d'Athènes, avait fait des Propylées son palais, et du Parthénon sa cathédrale. Ainsi l'art grec apparaît à Reims au moment où la Grèce devient une province de la Champagne. Serait-il vrai que le maître de Reims ait respiré l'air de l'Acropole et foulé la menthe de l'Attique? Idée pleine de séduction, mais flottante comme un songe, et qu'on ose à peine exprimer. Au moins peut-on dire qu'à Reims le génie français révéla la parenté qui l'unit au génie grec. Cette grandeur où il n'y a nulle affectation, la France montra qu'elle n'avait pas de peine à la comprendre, et qu'elle pouvait, si elle le voulait, l'imiter.

Mais les sculpteurs de Reims n'étaient pas des imitateurs. Les trois statues du maître inconnu excitèrent sans doute l'admiration mais ne détournèrent pas l'art de sa voie. Les autres statues de Reims, en effet, sortent logiquement de l'art antérieur : elles ne sauraient se confondre avec des statues antiques. Les saints de Reims n'ont pas les larges épaules des athlètes ; chez eux l'élégance nerveuse domine ; la tête

petite fait paraître le corps plus svelte, le visage un peu incliné est éclairé d'un léger sourire : ils ne sont que bienveillance, que sympathie. Ils échangent entre eux des regards d'amitié, ou bien regardent avec bonté le fidèle qui entre dans l'église.

Ce n'est plus, il est vrai, l'art encore si solennel d'Amiens. A Amiens, le Christ bénissant et l'admirable saint Firmin n'abaissent pas leur regard sur ceux qui passent, mais l'élèvent vers le ciel. Ce haut regard, fixé sur un autre monde, nous communique une certitude. Chose étrange, on le retrouve pareil, ce regard, dans l'art de l'Égypte antique, de cette Égypte qui n'a vécu que d'une pensée : celle de l'immortalité. Les statues des rois, les images des morts, le grand Sphinx des Pyramides, « le Seigneur des deux horizons », regardent au loin par-dessus nos têtes. Le moyen âge a retrouvé ce regard : c'est celui des statues du commencement du XIIIe siècle. Mais à Reims, déjà, les yeux des saints s'abaissent sur le monde et sur les hommes. Si cet art est moins sublime, il est plus rayonnant de bonté, de sociabilité. Le sourire, cet éclair de sympathie, apparaît pour la première fois à Reims. Les saints sont en société avec l'homme, l'invitent à entrer dans leur compagnie, lui proposent d'imiter les vertus qui les firent si beaux. Un diacre, avec sa jeunesse, son élégance, son sourire, était le chef-d'œuvre de cet art nouveau. Placé le premier sur la ligne des saints, comme un soldat aux avant-postes, il a été atteint par un obus et réduit en poussière. Il a disparu sans que nous l'ayons assez admiré, car aucun moulage n'en gardera le souvenir.

Mais a-t-on moulé ce saint Jean qui, avec toute l'élégance d'un homme bien né, ramène sur sa poitrine les plis de son manteau? A-t-on moulé cette reine de Saba, aujourd'hui décapitée, qui semblait par son aisance aristocratique l'image même de la grande dame du temps de saint Louis?

Un tel art suppose une société raffinée et la plus haute civilisation. Nous sommes au point culminant de ce XIIIe siècle que la France a fait sien. Les hommes et les femmes portent le costume le plus simple et le plus pur de forme qu'on ait vu depuis les Grecs ; aucun ornement inutile, presque aucun bijou, une sobriété attique. Les jeunes filles ont sur leurs cheveux une légère couronne de fleurs. La poésie affine les

sentiments. En Champagne, les poètes naissent partout : à Troyes, à Provins, à Reims. Ils enseignent que l'amour ennoblit l'âme, qu'il y entre suivi d'un cortège de vertus : politesse, élégance, courtoisie. De là, le fin sourire des statues de Reims, leurs lignes harmonieuses, les plis savants de leur manteau. Dans la Présentation au Temple, saint Joseph souriant, la moustache relevée, le manteau drapé avec art, ressemble à un poète courtois ; et la compagne de la Vierge, avec sa sveltesse, sa bouche spirituelle, sa coquetterie, semble avoir été formée par les leçons que la comtesse Marie de Champagne donnait jadis dans son palais de Troyes. Ces deux figures marquent la suprême limite de la sculpture de Reims : de divine qu'elle était tout à l'heure, la voilà qui est devenue tout humaine. En cinquante ans elle a parcouru et fermé le cercle de l'art. Nulle part, sauf en Grèce, on ne vit une marche aussi rapide du génie créateur.

Si admirables que soient les grandes statues des portails, elles sont égalées, quelquefois surpassées par les statuettes qui décorent les chambranles des portes. Il y a là des anges mutilés, des figures d'hommes méditatifs, auxquels rien ne peut se comparer. Si on lève les yeux vers les voussures, on aperçoit d'innombrables saints au milieu de guirlandes de feuillage, puis des scènes de la vie de Jésus-Christ, des visions de l'Apocalypse. Toutes les richesses d'un art exquis ont été prodiguées à des hauteurs où l'œil peut à peine en jouir. Plus haut encore, autour de la rose, des groupes racontent l'histoire de David qui fut sacré par le grand prêtre, comme le roi de France était sacré par l'archevêque de Reims. Au-dessus de la rose, David triomphant de Goliath semble promettre la victoire à nos rois. Enfin, au sommet de la façade, Clovis, baptisé par saint Remi, annonce la lignée des rois très chrétiens, des fils aînés de l'Église.

A ces hauteurs, la sculpture n'abdique pas. La verve, la fantaisie déployées dans les parties hautes de la cathédrale de Reims tiennent du prodige. L'art des siècles suivants est là tout entier en germe. L'explorateur de ces régions aériennes s'émerveille de découvrir tout un monde de têtes pensives et graves ou grimaçantes et ironiques. Au sommet des transepts, on aperçoit encore Adam et Ève, l'Église et la Synagogue,

de nouveaux prophètes, de nouveaux apôtres. Des rois apparaissent sous les pinacles et expriment tous les aspects de la royauté : l'un plein de mansuétude, un autre de sévérité et un autre d'héroïque courage. Mais tout cela n'est rien encore, puisque à l'intérieur de la façade, d'innombrables statues s'étagent et montent dans l'ombre : chefs-d'œuvre inconnus, que personne n'a étudiés, et que l'incendie nous laisse noircis, calcinés, à moitié détruits.

III

Tel est le chef-d'œuvre, réunion de mille chefs-d'œuvre, que les Allemands ont essayé d'anéantir. Entreprise d'autant plus criminelle que Reims fut l'école de l'Allemagne aussi bien que de la France. A Reims, naquit un nouveau type de beauté que la seconde partie du XIIIe siècle adopta. On retrouve partout ces proportions élégantes, cette grâce nerveuse, ce sourire, ce désir de plaire, cette légère cambrure du jeune homme et de la jeune fille qui se savent regardés. Art charmant qui est une des images de la France. Cet art est celui de la porte dorée d'Amiens, où la Vierge sourit pour la première fois à son fils, où les apôtres conversent entre eux, avec politesse, avec finesse, avec esprit. C'est celui de Bourges, où les sourires sont moins subtils qu'à Reims ; c'est celui qu'on entrevoit aux portails de Poitiers déjà usés par le temps ; c'est celui de Bordeaux, c'est celui de Bayonne. L'art de Reims s'achemine ainsi jusqu'aux Pyrénées qu'il franchit, pour reparaître à Burgos et à la cathédrale de Leon.

Le sourire de Reims charma la France et l'Europe. L'Allemagne essaya de l'imiter. Les statues de la cathédrale de Bamberg sont l'œuvre de sculpteurs qui étaient venus se former dans le chantier de Reims, la première école du monde. Mais il y eut bien des choses que les maîtres français ne purent apprendre à leurs élèves : un Allemand reste Allemand. Ces statues de Bamberg pourraient plaire si on n'en connaissait pas les originaux ; mais la comparaison est écrasante. La

sainte Cunégonde de Bamberg, malgré sa couronne d'impératrice, semblerait, à Reims, la servante de la reine de Saba, dont elle est la copie. La Vierge de la Visitation de Reims, cette noble figure où respire encore la sérénité de l'art grec, est devenue à Bamberg une matrone herculéenne au sourire de négresse. Le sourire est l'écueil de l'Allemagne. A Bamberg, l'ange de l'Annonciation, qui veut sourire, grimace. Mais c'est au portail du Jugement dernier, visiblement imité de celui de Reims, que l'art allemand révèle son impuissance à exprimer avec délicatesse, avec pudeur, les mouvements de l'âme. Les élus ne sourient pas, ils éclatent de rire. A Reims, les damnés marchent au supplice en enfermant leur douleur : à Bamberg, ils s'agitent, se convulsent, s'enlaidissent d'un rictus si accusé, qu'on ne sait s'il exprime la joie ou le désespoir. A toutes les époques, l'art allemand, qui n'a jamais cessé d'être un art d'imitation, a voulu trop bien faire. Il pense surpasser les maîtres qu'il copie en poussant plus loin qu'eux l'expression des sentiments. Les Allemands n'ont pas le tact exquis des races artistes, l'instinct infaillible du moment où il faut s'arrêter. Ce manque de mesure enlève toute espèce de charme à leur art décoratif. Le plus simple fauteuil français du temps de Louis XV est un chef-d'œuvre de goût : les lignes ondulent sans une erreur. L'Allemand, avec le naïf orgueil de faire mieux que son maître, accentue les courbes et détruit toute l'harmonie. C'est toujours Caliban essayant d'imiter les merveilles que l'enchanteur Prospero fait naître d'un coup de sa baguette. On s'explique qu'une race si peu douée poursuive de sa haine des chefs-d'œuvre où elle voit une injure.

Parmi ces statues de Bamberg, il en est une pourtant qui est si tragique qu'elle retient longtemps la pensée. C'est une imitation visible de la sainte Élisabeth de Reims mais dans un autre mode. La noble femme, dont l'attitude exprime l'adoration silencieuse, est devenue à Bamberg une sorte de sibylle hautaine, au regard terrible. C'est une figure prophétique, une Némésis qui semble annoncer à l'Allemagne son destin. C'est l'Allemagne elle-même, pleine d'orgueil encore, mais lisant déjà dans l'avenir, avec des yeux agrandis par l'épouvante, la punition de ses crimes. Ce châtiment est

proche, nous en avons la ferme espérance ; car les temps ne sont pas encore venus dont parle le vieil Hésiode, ces temps maudits, où la Pudeur et la Justice, s'enveloppant de leur voile blanc, prendront leur vol et quitteront pour jamais cette terre.

ÉMILE MÂLE

IMAGES DE LA GRANDE GUERRE

CHAMP DE BATAILLE

Une tempête d'ouest se déchaîne sur le désert pouilleux qu'éclaire mal une aube inquiète, comme affolée par la canonnade. Sous le désordre furieux du ciel d'où s'épand une lumière maigre, jaune, malade, dans la boue liquide des routes, la pauvre piétaille se met en marche avec des pieds froids et endoloris. Mais on sait qu'à la première halte horaire, ils auront repris l'habitude du mouvement et seront rentrés en bon commerce avec l'ornière et le caillou. « Faut qu'ça s'échauffe », disent les troupiers et de fait, au bout d'un kilomètre, les muscles semblent se reposer, baignant dans la chaleur de l'effort comme dans la tiédeur d'une eau salutaire.

Notre troupe est un détachement du dépôt qui va renforcer un régiment de Bretagne, glorieusement affaibli par la victoire de la Marne. Mais les Allemands reculent si vite que nous marchons depuis quatre jours sans pouvoir rejoindre les nôtres à la poursuite de l'ennemi. Nous allons traverser les champs de bataille et l'étape paraîtra sombre aux hommes, à qui mon devoir de sergent sera de faire apercevoir, au-dessus des fusils brisés, des cadavres et des tertres funèbres, la lueur invisible des Victoires dont les ailes flottent encore sur cette désolation.

Nous traversons le camp de Mailly sombré dans l'eau et l'abandon. Des tringlots bien nourris, assis au volant des autos, irritent les fantassins qui ahannent : « Si j'y laisse la peau, t'y laisseras pas ta graisse », remarque un aigri qui a des ampoules aux orteils. Suivent des blagues en breton, au grand ahurissement de ces bons automobilistes qui n'y comprennent rien, étant des Auvergnats du 13e corps. Certainement ils nous prennent pour une race de Sénégalais au teint plus pâle et portant le costume de l'infanterie métropolitaine, mais n'ayant pas renoncé au jargon natal.

Mon camarade de fatigue (je ne peux dire encore mon camarade de combat), le caporal S..., Parisien enraciné depuis la petite enfance dans la rue Mouffetard, s'attendrit à voir les autobus dont la grosse voix devient émouvante si loin des boulevards. Par un exquis jeu sentimental, il se donne le plaisir d'imaginer l'inscription que portait l'impériale et il crie « Neuilly-Hôtel-de-Ville » ou « Avenue de Clichy-Odéon », avec l'accent de la vigie qui crie « Terre » aux passagers sur le point de sombrer. Et il trouve le sac moins lourd, pour s'être ainsi appuyé un instant sur une riche image intérieure, qu'il vient défendre ici, dans cette Champagne noyée, comme je viens défendre les miennes, ma part individuelle, dont au régiment, sur le champ de bataille, on connaît profondément l'essence commune et les éléments généraux.

Sur le dos multiple de la colonne, les sacs cahotent, et sans rythme les canons des fusils inscrivent, sur le gris du ciel, la courbe brisée de notre fatigue. Un jour sinistre se précise derrière les blêmes nuées sans fin, poursuivies par la charge du vent, cavalier fou. Autour de nous, un paysage de fusain ou de lithographie, où tout semble pesant, accablant : l'horizon et les nuages charbonnés, les terres plates, alourdies d'eau. Cette Champagne est d'une nudité misérable et noirâtre, comme celle d'un cadavre souillé. Mais je trouve, pour me redresser au-dessus de cette morne nappe de tristesse, l'analogie, dont je suis fier, de notre colonne avec les colonnes impériales, courbées dans le brouillard de 1814, effaçant aux mêmes horizons brouillés leurs loques terreuses, leur héroïque saleté. Champaubert, Montmirail, Fère-Champenoise, syllabes que

je me répète au rythme de la marche et qui m'emplissent d'une allègre force comme telle page de Michelet.

Puis nous entrons dans le cercle refroidi où montait, il y a peu de temps, la flamme du combat. Aujourd'hui, c'est un charnier sur des décombres. Au passage à niveau de la ligne de Troyes, la ligne est détruite, les rails tordus, le ballast bouleversé, les fils télégraphiques s'embrouillent et retombent, la maisonnette du garde-barrière est sans toit, éventrée, réduite à quelques pans de murs sur lesquels nous lisons la traditionnelle plaisanterie : Hôtel des Courants d'air. Rire des troupiers : en marche, on ne rit que des plaisanteries connues, celles qui divertissent sans imposer d'effort à l'intelligence, celles qui assurent une détente habituelle ; à l'étape, mouvements du corps, mouvements de l'esprit, tout s'accorde pour la répétition, pour éviter la peine de créer. Ce bienfaisant automatisme qui ne veut point libérer l'attention met la colonne à l'abri d'une excessive horreur. Pourtant rien n'est violent comme cette première vision, à cause du contraste qu'offre ce désordre avec l'image de rectitude que donne d'habitude une belle voie ferrée où tout est parallèle, rigoureux, ordonné.

De Montmirail et de Fère-Champenoise, le torrent continu du vent charrie une puanteur de charnier. Dans ce ciel couleur de fièvre et de folie, voici qu'un rayon blême, comme la lumière d'un soleil en éclipse, éclaire ce qui fut le village de Sommesous. Le hasard d'une halte horaire nous arrête devant les décombres de ces maisons que les obus ont abattues, émiettées. Ces ruines m'émeuvent de compassion comme une personne souffrante. L'âme secrète des foyers, ce rapport spirituel qui s'établit entre la famille et les choses, ces vieilles pierres que l'amour a chargées d'âme, tout cela est injurié, mortifié, violé, et pour attester l'insulte, voici les traces noires des incendies, des poêles éclatés, rongés par la rouille dans la boue et les plâtras, des charrues, des essieux tordus. Ça et là, se voit un ironique et capricieux respect des obus pour tel détail qui n'a même pas été effleuré par l'orage. Sur une fenêtre, sourit une soupière blanche et dans une cour comblée par l'écroulement, des pots de géraniums éclatent innocents, écarlates, joyeux.

De pauvres gens, de tristes caravanes traînant sur des

charrettes à bras des hardes, des matelas, et des enfants inertes de fatigue reviennent à leur village, en pleurant. Hier, nous avions vu passer de semblables exilés, sur la route, auprès d'Arcis-sur-Aube ; on leur avait dit qu'ils pouvaient retourner chez eux, qu'ils seraient maintenant à l'abri de la horde : ils s'en allaient presque nus, hâves d'insomnie, de froid et de faim, mais joyeux, pour revoir l'âtre et le jardin, la chambre et le puits ; ils nous saluaient comme des libérateurs, nous qui n'avions rien fait ; mais nous acceptions ces mercis en avancement d'hoiries, pleins de certitude de les mériter plus tard. Et certes, j'étais ému jusqu'aux larmes, comme lisant *Hermann et Dorothée*, devant ce spectacle plein de grandeur et de misère, qui ébranlait aux sous-sols de nos sentiments des souvenirs vagues et profonds : l'insécurité des vieilles époques sauvages, le cœur errant des familles, la force tremblante des affections féminines et maternelles promenées sur des voitures hasardeuses. Mais ce retour disait la victoire, le sol reconquis, les ennemis chassés, et une sorte d'orgueil joyeux se gonflait en nous. Fortement, en l'esprit de mes paysans bretons, si attachés à la terre, à l'enclos, à la ferme, s'agitaient ces choses puissantes et confuses, comme une musique qui déchaîne l'enthousiasme. Or il nous fallait voir aujourd'hui ces pauvres gens devenir spectateurs de leur ruine et, aux lieux où les conduisait la hâte de leur cœur, ne retrouver que l'anéantissement, le souhaiter pour eux-mêmes.

La route s'allonge dans la plaine funèbre. Des arbres brisés au milieu du tronc laissent pendre dans la boue liquide leur chevelure souillée, écrasée par les convois d'artillerie et les grosses automobiles de ravitaillement. Des chevaux morts, l'œil exorbité, le ventre gonflé, les jambes raidies, sont semblables à des chevaux de bois renversés par les enfants. Des soldats du génie travaillent à les enterrer. Des vols de corbeaux passent dans le ciel. Des chiens, avec un air de ruse et de rapine, flairent ces cadavres ou se disputent des quartiers de viande pourrie, abandonnés au revers des fossés par une troupe surprise ou pressée dans son départ. Comme les Allemands oublient l'humanité et comme la guerre oublie les lois, les chiens oublient qu'ils furent policés et dressés : ils redeviennent sauvages, errants, ennemis ; ils entendent, eux aussi,

d'antiques voix et le souffle des vieilles luttes passe dans leur oreilles inquiètes.

A nos yeux, brusquement, au bord du chemin, dans l'ignominieuse saleté, apparaît un homme mort. C'est un fantassin couché sur le dos, la face verte avec une barbe jaune démesurément poussée. Un malaise silencieux parcourt la colonne. J'entends murmurer : « Tu as vu le fantassin? » On court pour voir le numéro du collet. A constater qu'il n'est pas du régiment, on éprouve la consolation de lui donner seulement une pitié générale, au nom de l'humanité, au lieu de souffrir dans les sentiments de plus en plus forts et précis réservés au corps, à la compagnie, à l'escouade.

Sur la droite, dans les vastes champs plats, des lignes de tirailleurs sont encore marquées par des corps étendus. Le capitaine regarde avec sa lorgnette. Mais les pantalons rouges sont visibles pour tous. Bientôt ce sont des Allemands, les grandes capotes grises couchées dans les betteraves. Une pluie furieuse voile de gris la plaine noire, les cadavres et les ruines. La colonne se resserre en silence, les dos courbés, sur la route luisante.

Puissance de la vie. Puissance de la distraction, du besoin, de l'oubli. Les plaisanteries reviennent ; les soldats s'amusent à ramasser les cartouches allemandes, les culots d'obus, les moindres dépouilles de l'ennemi. Comme la mort est inconcevable pour le vivant, voilà qu'ils vivent le présent avec cette insouciance qui est la première vertu militaire. A la grand'-halte, dans l'odeur du charnier, ils mangent de bon appétit. Sur la vague brisée passe la vague nouvelle. La beauté de cette Espérance fondamentale me ravit.

Parlant avec les hommes de ma section, je discerne en eux un sentiment si touchant et si beau qu'il me faut les remercier de l'émotion que j'en ai. C'est l'acceptation du sacrifice de l'individu au nom de la cause impersonnelle. Cela s'exprime par un proverbe : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Eh bien, s'il faut être l'œuf, on le sera ! » Ce mot magnifique et si simple (car nos bons troupiers français ont la pudeur du patriotisme et pour exprimer leur amour de la France, il leur faut toujours une bonne blague lancée d'un certain air cavalier) j'en développe le sens, pour moi, pendant toute la

fin de la brisante étape, en remontant mon sac d'un coup d'épaule, de temps en temps.

A la tombée de la nuit, la colonne n'est plus qu'une traînante souffrance, une petite ligne noire qui cahote dans les ornières. Nous arrivons dans un pauvre village sur la Coole. Les Allemands y sont passés, puis repassés, chantant, puis silencieux. Sur les portes des cantonnements, leurs inscriptions voisinent avec les nôtres. Dégoût général à l'idée de coucher où ils passèrent la nuit. Dans les *Amitiés françaises*, Barrès parle de l'immonde odeur des Allemands restée en son souvenir depuis 1870. Quel n'est pas l'affinement, la délicatesse de notre race pour que des paysans bretons éprouvent les mêmes répugnances que le dandy Philippe.

La rivière saumâtre, huileuse, passe là dans ses rives de craie détrempée, entre des arbres qui tremblent. Un seul paysan, qui n'a pas voulu quitter sa maison à l'approche des Allemands, vieillard taciturne, frileux, dans le désordre du village saccagé, fait cuire des pommes de terre sous la cendre. Il accepte sans un mot de la viande et du pain qu'on lui offre, tendant des mains noueuses et crochues. Le vent s'est apaisé ; les soldats harassés, en silence, autour des feux qu'on a le plus possible dissimulés, ont la face éclairée de lueurs dansantes tandis que par leur dos, ils semblent faire partie de l'ombre, figures dégagées d'un bloc de ténèbres. Je place des sentinelles aux issues du cantonnement, car on redoute des incursions de uhlans. Sur le désert de ces terres lourdes, sur la plaine funèbre, des ténèbres molles et battantes de fièvre se sont ouvertes et frissonnent.

COMBAT

La marche d'approche sous le feu de l'artillerie, les stations dans les champs de betteraves trempés d'eau, des heures d'immobilité sous la pluie de ferraille, encore qu'elles soient très favorables à la connaissance de soi, je pense qu'on me croira si je dis que ce n'est point là un des plaisirs de la guerre.

Ces actions à longue distance, anonymes, scientifiques, où nous autres, la gent porte-fusils, nous entrons comme élément d'un problème, elles donnent le malaise de la haute abstraction au cœur chaleureux des pioupious, comme à Pascal le silence de ces espaces infinis où l'astronomie moderne ne place plus qu'un éternel mécanisme. L'inquiétude d'un bataillon de fantassins sous l'averse des shrapnells, c'est qu'ils demandent à entrer dans le personnel, c'est qu'ils aspirent à rencontrer de visibles incarnations de la guerre. Ne se plaisait ici, en cette station de perdrix blotties aux éteules, que mon ami X, qui est hégélien.

Malheureusement, le combat d'infanterie a presque le même caractère. Ce champ de bataille où nous entrons, ayant quitté l'abri du mur pour courir sous les balles vers l'ombre légère du petit bois, ce n'est en apparence qu'un tranquille paysage, où les terres brunes se déroulent en placides mouvements, avec de charmants hasards de végétation et de lumière, pins en bouquets et gerbes pliantes de bouleaux, ombres mouvantes des nuages et l'éclat pastoral d'un beau soleil de septembre. Cependant, d'invisibles tranchées, part un essaim sifflant et sur la chaussée de la route les ricochets des balles font un bruit de clapotis. Et voilà qu'à la fatigue du combat, il nous faut ajouter un effort d'imagination pour nous représenter la volonté ennemie tapie, là-bas, dans la terre et qui tend au-dessus des champs l'invisible réseau mortel. Mais du moins, nous avons l'exaltant plaisir de courir avec des armes contre ceux qui, en ce moment, font brûler Reims, contre ceux dont nous entendons les mortiers, sur notre gauche, bombarder sa cathédrale.

Joie du mouvement, allégresse de commander. Derrière moi j'entends courir mes bons tirailleurs, bien alignés. Le cliquetis des gamelles et des armes accompagne le sourd piétinement précipité. Les petites choses méchantes dont on veut nous arrêter passent sur les ailes de l'air, — vainement. Pourrions-nous être atteints alors que nous sommes si légers et si joyeux, si transportés au-dessus de la fatigue et de la crainte et — pauvre piétaille chargée du sac et des cartouchières — comme soulevés nous aussi par les ailes de ce petit vent dont nous sentons au visage les fluides caresses?

Le charme est rompu, quand tout à coup, pour reprendre haleine, nous nous aplatissons au ressaut d'un sillon. Immobilité, odeur de glèbe fraîche. Surgit l'inquiète réflexion qui compare notre vie au danger sifflant des projectiles. Un homme, dont la gamelle est heurtée d'une balle, fait une plaisanterie pessimiste, accueillie par un froid silence. Une onde de malaise passe sur la section qui, haletante, se contracte, s'humilie. Je me divertis une seconde à observer, presque malgré moi, comment l'attitude crée le sentiment, comment des hommes blottis à la mode des lièvres ont immédiatement un cœur de lièvre blotti. Et j'applique cette remarque à la psychologie des Boches ; sans mordant et impropres à l'assaut, c'est dans leurs éternelles tranchées qu'ils ont pris une âme de taupe. Une des causes de leurs défaites, c'est que leurs officiers sont de bien mauvais analystes. Conclusion de ces idées qui montent en bulles rapides : que je me lève et commande : « Debout ! En avant ! » Et nous partons en volée, et voilà tous ces gaillards, ma parole, qui, oubliant les balles, s'excitent, en plaisantant, à une course de vitesse vers ce petit bois qui, à droite, nous offre son abri. L'enivrement de la force en acte emporte la section, chaude de joie orgueilleuse et d'effort insensible.

Le petit bois. J'ai le temps d'admirer les mobiles sourires du soleil, la grâce de ces branches de bouleaux hachées par les balles. Les Allemands, comprenant que l'attaque du bataillon va se faire surtout à la faveur de ce couvert, dirigent sur lui une fusillade terrible. D'ailleurs, ils ont aménagé des allées, dégagé des couloirs qu'enfile le vol vibrant de leurs balles. Passe le capitaine C. dont le visage a l'ardente impériosité qu'on voit aux portraits du grand Condé, très calme, avec son pas allongé et lent, insoucieux du danger, avec une allure si magnifique qu'il faut employer de gros jurons pour obliger les hommes, devenus soudain téméraires, à rester couchés.

Cependant, mes soldats, il faut aller à la lisière du bois, face aux tranchées des Allemands pour qu'ils éprouvent la colère de nos fusils qui brûlent de se faire entendre. Et la course recommence, et le chant de l'orgueil soutenu par tous les ardents esprits, par toutes les pulsations du sang actif, enivre

les muscles sous les capotes bleues et les pantalons rouges. Minutes inoubliables d'éréthisme lucide : quelle certitude de vaincre, quelle nette vision au-dessus de l'enthousiasme! C'est une danse devant l'arche, mais où l'enivrement ne nous enlace pas pour nous troubler la vue ; où il la rend au contraire plus perçante et plus large. Çà et là, à deux ou trois petits arrêts derrière une souche, je me réjouis de sentir en moi cette force si simple et si une et en même temps ce coup d'œil synoptique, cette vue multiple. Où est cette crainte que j'éprouvais avant le combat, en me représentant la difficulté du commandement, la responsabilité de conduire une troupe au feu? Ici dans la tragédie de l'action et du risque, je prends, naturellement, ma place au chœur et alors, moi-même, je ne suis plus que musique et raison.

La dangereuse lisière où déferle l'acharnement des balles ennemies, voilà que nous l'occupons et déjà fiévreusement les soldats manœuvrent les culasses. A trois cents mètres en avant et à gauche, je vois derrière les pins, sortant des tranchées, glisser des capotes grises ; fusillés de face, nous allons être fusillés de flanc. Je commande le feu ; je dirige la gerbe mortelle comme une explosion de notre volonté. Le moi éprouve une telle griserie sensuelle, qu'on voudrait rire de plaisir. Cependant la position devient intenable : la pointe avancée de ce bois est exposée au feu de trois côtés ; la rage sifflante des balles hache les feuilles, fait pleuvoir les ramilles, troue la tendre blancheur des écorces de bouleaux. Le soleil baisse, à gauche, dans un ciel rouge.

Tenir jusqu'à l'arrivée des renforts, tel est l'ordre, et je me le répète, heureux de tendre mon orgueil contre l'impossible hypothèse du recul, de sentir que je suis une imperceptible mais nécessaire articulation du grand appareil que meut la pensée lointaine d'un chef que j'ignore, heureux de me comprendre comme une parcelle du grand front de défense contre les hordes malfaisantes et malodorantes, de savoir que je suis, à ma place, sur la ligne qui joint Belfort aux plateaux de l'Aisne, que la patrie nous a délégués, à cette place, pour « tenir jusqu'à l'arrivée des renforts ». Idées confuses noyées dans le soulèvement de l'allégresse que suscite en nous la pensée du beau risque. Je me divertis d'un souvenir qui

affleure : le jeune Stendhal allant aux dragons ; c'est mieux que jamais à la lisière de ce petit bois battu de balles que je comprends Henri Brulard qui va demander à l'action un goût voluptueux de la liberté.

Le soir vient : un fracas subit ébranle le diaphragme : ce sont nos 75 qui tonnent derrière nous, crachent leur précise colère. Les fantassins s'épanouissent de joie, amusés de suivre le « travail » de nos canons dont on bénit la voix sèche, le ton bref de polytechnicien sérieux. Sous la voûte des trajectoires, notre attention suit le projectile qui part, monte, descend, éclate là-bas, ravage la terre meuble des tranchées, porte dans les bois sonores un hurlement de trompette funèbre. De deux côtés, les Allemands cessent leur fusillade. Soulagement, détente. Je vois un petit insecte, un staphylin, un diable, comme on dit chez nous, qui grimpe sur une souche, tranquille promeneur nocturne.

Nuit. Mollesse d'une lune rêveuse, parfois couverte de lents nuages. Des coups de fusil de temps en temps trouent la nappe liquide du silence. Chute de tristesse, quand on organise la position en toute hâte, à rencontrer des corps étendus, qu'au fort du combat on n'a pas vus tomber. Je m'unis à la pitié des douces ténèbres de septembre pour ces cadavres de jeunes hommes.

VISION

Par ce soir si mol de septembre, un de ces soirs où les ténèbres semblent possédées d'un amoureux délire, dans l'inquiétude d'un vent tiède, comme nous descendions les pentes vineuses de la montagne, voici qu'à un détour du chemin, brusquement, nous vîmes brûler la ville rémoise couronnée de sa cathédrale en prière.

Mon sentiment ne fut point de l'indignation, ni de la colère : un étonnement devant cette prodigieuse barbarie, ce recul dans le passé historique, cet anachronisme de la guerre. Mon esprit flotta hors du présent, s'amusa. En vérité, j'eus de l'admira-

tion. J'avais vu des villages incendiés, des maisons pillées et souillées, empuanties par leur passage ; mais, cette fois, les Boches surpassaient les Allemands. Je me divertis à me représenter leur acte, comme en lisant des récits de voyageurs ou de vieilles chroniques, on éprouve sa sensibilité au contact de coutumes antiques, de rites sauvages, de cruautés invraisemblables, qui déconcertent notre intelligence. Pour me donner une vision de l'Allemagne, je me servirai à l'avenir des impressions que me laissèrent des monstres d'Extrême-Orient, au musée Guimet. Rien de français, ni d'européen ne peut maintenant me la faire comprendre.

Une grâce sinistre dans cet incendie, dans les jeux de la flamme et du vent, dans le gonflement de ces roses nuées et les pluies magnifiques d'étincelles. La palpitation de ce feu au milieu de l'immense étendue fiévreuse, on aurait dit son cœur découvert, l'âme même de son ardeur, la concentration de son souffle inapaisé, le point visible de son désir. Mais quoi? ne fallait-il pas aussi se représenter les maisons détruites, les agonies, le désordre fou, la pauvre misère humaine tournant dans le cercle incandescent? La beauté de cette torche enflammée au centre de cette plaine creusée doucement comme un sein, elle se nourrissait d'une immense pitié, de souffrances et de cris. Image de la vie : reflet splendide sur la mortelle détresse.

Sa vivante lueur glissait sur les nuages bas et ainsi se formait un foyer clos, une gloire au milieu de laquelle la cathédrale restait à genoux, tranquille comme si elle se fût profilée sur un beau couchant incarnadin, un beau couchant du ciel de France, en vendémiaire. Fidèle à son pays où habite le peuple le plus fidèle, toujours en espoir parmi le peuple qui a le plus d'espérance, celle de nos cathédrales qui avait reçu Jeanne d'Arc gardait un calme plein de vaillance pour répondre aux sommations des obusiers dont le tonnerre vibrait sur les espaces inquiets. Les gracieuses, les fortes tours, droites au dessus du flot punais des envahisseurs et du feu dévorant, sous l'injure des boulets de canon, rassuraient les cœurs des fantassins entamés par cette vision et la fatigue de l'étape ; car elles affirmaient la pérennité de notre race, la durée de notre civilisation, la victoire du cœur sur cette barbarie armée de science et d'administration. Du haut des pentes vineuses

de la montagne, je les vis, encore en prière et triomphantes comme elles étaient au centre de leur plaine dans la poussière d'or des étés.

Les deux puissantes, les deux fines tours, au-dessus de la fiévreuse plaine champenoise, au-dessus de la rage enflammée de l'incendie et du bombardement, n'étaient-elles point l'une sainte Geneviève, l'autre la vierge de Patay?

RÊVERIE DANS LA TRANCHÉE

Ils sont à trois cents mètres. Leurs balles passent par-dessus le parapet de terre, y produisent parfois, en effleurant la crête, de petits éboulis. Ils n'ont pas d'artillerie, c'est une calme journée. Le soleil est monté à droite au-dessus du petit bois de bouleaux, d'une beauté si pure, si féminine à l'aube ; bientôt, il va redescendre à gauche derrière le petit bois de pins où sont les zouaves.

Je suis adossé au parapet de terre ; j'ai de la paille ; j'ai creusé un trou pour allonger mes jambes ; pour me distraire, j'épluche des noix qu'un gaillard au péril de ses jours est allé abattre sous le feu avec son fusil allongé de la baïonnette. Si vous lui disiez qu'il est courageux, vous l'étonneriez beaucoup.

De fait, il ne l'est point. Il n'a pas eu l'idée du danger ; or, c'est là une condition nécessaire, dit Socrate à Lysis, pour qu'on puisse parler d'acte courageux. Mais par une force de nature, une certaine vigueur insouciante du tempérament, l'orgueil mouvant d'un sang généreux, ne point concevoir le péril, n'est-ce point aussi une forme de courage? Ce courage avant la connaissance, qui est celui de Siegfried, le héros inaccessible à la peur, ne faut-il le considérer que comme un indigne délire, une vertu asiatique? Refuserons-nous la médaille militaire à Achille pour l'attacher seulement sur la poitrine d'Ulysse où habitent un cœur prudent et des pensers modérés.

Les soldats français ont toutes les sortes de courage. Dans

la nation qui met le prix le plus haut à la vie individuelle, dans notre République qui vise à l'existence distincte et indépendante de l'individu, se trouvent les vertus militaires que je ne croyais possibles que dans les clans mus en bloc par la vitalité collective. Mais ici toutes les vagues s'accordent, nul égoïsme qui se glisse en lame sourde au rebours de l'immense marée.

Ardeur du sang national, conscience réfléchie de la cause pourquoi on lutte, enthousiasme des muscles et du cerveau, je trouve cette rare harmonie chez tous ces braves gens qui, autour de moi, dorment, mangent ou ronflent, tranquilles comme si le parapet de la tranchée n'était qu'un de ces tertres chevelus dont, là-bas dans leur province d'occident, sont enclos les herbages. Prouesse est la mère matérielle de tous les Français ; non pas seulement des gentilshommes comme au temps de Froissart. Dans notre royaume de France aujourd'hui, il n'est pas un bachelier, un sergent ou un valet de l'ost qui ne possède la dignité de chevalerie. Tous sont au danger et à l'honneur.

Derrière notre tranchée, tous ces culottés de rouge sentent confusément comme je le sens clairement qu'il y a nos cathédrales et nos arcs de triomphe, nos bibliothèques, nos rues où l'on entend le son de notre langue, où tourne l'ombre de la maison meublée de l'armoire et du berceau, — et plus loin encore, il y a l'héritage de Rome, la belle langue éternelle, la liturgie et le droit, le bien-fonds de notre noblesse intellectuelle, et plus loin encore la Grèce, la mathématique, la plastique et le discours. Et la vieille Allemagne, je crois bien aussi que c'est nous qui en défendons la mélancolie et la fantaisie profonde, les rêves mythiques et métaphysiques, l'ironie et la musique. Ces tirailleurs invisibles dont les balles sifflent sur nos têtes, ils ne défendent, eux, que le plus odieux asservissement à la matière. La technique dans tous les ordres a remplacé pour eux les monstres qui si longtemps stupéfièrent leur raison. Je m'en suis aperçu quand j'étudiais leurs philologues depuis les petits regratteurs de dissertations jusqu'au grand docteur de Berlin qui se croit spirituel. Ce peuple, Wagner est son dieu, dit-on ; mais non point le musicien de Bayreuth; j'entends le disciple imbécile du docteur Faust.

Caractère unique de cette guerre. Qui ne s'émerveillerait de son ordre profond, du tragique relief qu'elle donne à toutes les puissances de la vie et de l'esprit, de son mystère douloureux et glorieux, qu'aujourd'hui j'embrasse et concentre en moi-même, au creux de la tranchée humide? Cette réalité mouvante et innombrable, ces profonds sentiments incarnés dans l'acier, le cuivre, les balles, les cœurs unanimes, cette mathématique passionnée de l'artillerie, la dolente chair et l'implacable esprit, cet ensemble plus grand que toute image et qui défie la parole, je m'y fonds, je m'y veux perdre. Si je les comprends bien, à la guerre ces soldats français n'apportent aucune haine, car la haine est triste ; ils n'y apportent qu'une lucidité joyeuse, flamme qui couronne un amour profond. La France est fille de l'esprit efficace qui toujours poursuivit, à travers les forêts douloureuses, la licorne fuyante du risque. Du profond royaume de l'action monte le souffle des *Marseillaises* qui s'enflamme à l'étincelle de l'intelligence. L'opération du salut à la guerre s'appelle la victoire.

La victoire, si vous en doutez c'est que vous n'avez pas compris, en rêvant dans une tranchée, par une belle journée de septembre, que la France, au mois d'août, avait reçu des mains irrésistibles de la vie la plus féconde ordination.

LE SERGENT JIGO

Il y en a un comme cela dans tous les régiments, souvent plusieurs, car le sol de France en produit beaucoup. Il a quarante-trois ans ; il s'est engagé, pour la durée de la guerre, dans le régiment d'active. Sale, moustachu, épique, le képi sur l'oreille comme une chéchia, des jurons plein sa barbe grise, de l'eau-de-vie plein son bidon, d'une bravoure invraisemblable, la compagnie ne cesse de retentir du bruit de ses engueulades, de ses fanfaronnades, de ses turlupinades. Plutôt qu'un soldat régulier, c'est une sorte de franc-tireur attaché au régiment. Il tutoie tout le monde : le capitaine, le commandant, le colonel. Il grogne toujours contre les déci-

sions du chef, semblable aux légendaires grognards ; mais la différence, c'est que les grognards suivaient, tandis que lui, il est toujours devant.

Il est le « volontaire » constant, éternel. « Volontaire » pour les patrouilles dangereuses, « volontaire » pour les missions où il y a péril, homme de confiance du commandant. « Jigo, tu vas partir avec une patrouille ; je veux savoir ce que j'ai devant moi ; mais prends des précautions, il y a du danger. » — « Alors, quoi? Tu veux que j'aille me faire tuer. » — « Mais non, au contraire, puisque je veux que tu me rapportes des renseignements. » — « Bon, bon, mais tu sais, cela ne ferait rien, je serais parti quand même ; tu n'as qu'à parler : j'irai, si tu veux, jusqu'en Bochemagne. »

Pour Jigo, il n'y a plus d'Allemagne il n'y a plus qu'une Bochemagne.

Jigo, dans les explorations inouïes qu'il dirige jusque dans les tranchées de l'ennemi et dont il rapporte des renseignements d'une intelligence, d'une précision surprenantes ne veut être accompagné de personne. « Qu'est-ce que je ferais de tous ces ballots-là », déclare-t-il plein de mépris, en tournant le dos aux hommes qu'on a désignés pour le suivre. Et seul, au pas, son fusil sur l'épaule, superbement, il part.

La nuit, il va compter les Allemands dans leurs tranchées ; il parcourt les bois où il « descend » à coups de crosse les sentinelles ennemies, les patrouilleurs isolés. Quand la nuit est fraîche, c'est le moyen dont il se procure une bonne capote grise pour s'envelopper les jambes. Quand il a soif (et c'est si souvent qu'on peut dire toujours), il extermine des patrouilles entières pour vider les bidons de ses victimes. Parfois, il est accueilli par des mousqueteries effrayantes : Jigo hausse les épaules, fait demi-tour plein de dignité, et aux tirailleurs ennemis, en montrant le poing, il hurle : « Sacrés ballots, va ! »

La discipline n'existe pas pour Jigo ; il n'a jamais pu se faire à la marche en colonne ; il est toujours sur les flancs du bataillon, à une distance variable, opérant des razzias de bouteilles de vin dans les maisons et des razzias de baisers sur les joues des filles. « Ça n'a point d'importance, déclare-t-il, j'ai quarante-trois ans, et je suis père de famille. » Dans les villages pillés, vidés par des hordes d'Allemands, Jigo trou-

vera encore des pots de confitures et des poulets, des saucissons ou du lapin ; après le passage du kronprinz, il trouverait encore à manger et il conclut : « Quelles brutes que ces Boches ! ils ne savent pas trouver les bons coins. Sacrés ballots ! »

Tout le passé militaire de la vieille France, l'héroïsme blagueur du pioupiou, la poésie de toute nos épopées guerrières, tout cela revit en Jigo. Il est beau comme une image d'Épinal ou comme un tableau de Vernet. Cet héroïsme à la fois simple et vantard, cette valeur pleine d'élan, de gestes, cette chaleur du sang nourri par les vins de France, cette joie de combattre et d'embrasser les filles, cette façon de faire la guerre sans haine et en riant toujours, toutes ces vertus qui sentent si fort le terroir, Jigo les fait reluire si bien qu'il m'émeut et que je l'admire parfois comme une des figures de la France éternelle. Le commandant L..., qui est brave comme Lamoricière, l'aime comme un de ces zouaves épiques dont, adolescents, nous lisions en frémissant les exploits. Un sergent Jigo dans un régiment, c'est assez pour élever tous les cœurs à ces grandes images de sacrifice allègre, de vaillance chantante et de gloire. Mériter l'estime de Jigo, — qui juge tout le monde depuis le « bibi de deuxième » jusqu'au général — c'est une récompense qu'on se propose quand on va au feu et souvent, au bataillon, on a vaincu une défaillance pour ne pas entendre Jigo par derrière, crier à travers sa grosse moustache grise : « Sacré ballot, va ! »

ASPECTS

En tirailleurs dans le fossé d'une route. Devant nous, une immense plaine avec des plis amples et légers et de petits bois de pins ; on s'attend à une attaque de cavalerie ; les fusils sont chargés, les cartouchières ouvertes ; devant nous, vers un bouquet d'arbres, une patrouille étend et ferme les branches de son éventail. Nos yeux luisent. Tout à coup, sur notre gauche, une fusillade rapide, violente ; puis des cris, des hourras ; et enfin un rire bruyant qui se propage, court sur

toute la ligne. Et chacun, en dépit des ordres, se lève, court pour mieux voir, oubliant la présence des uhlans (que mes Bretons, en toute naïveté, appellent les hurlants). C'est un sanglier qui vient de déboucher, affolé, courant en zigzag ; alors tous les fusils sont partis, et les hommes se précipitent sur la belle proie, rêvant, pour le soir, à de délicieuses grillades.

*
* *

Passe une brigade de cuirassiers, au trot allongé ; le piétinement des chevaux se mêle au fracas des gros obus dont on voit monter la fumée noire. Nous, nous avons bivouaqué dans un lac de boue ; la saleté nous humilie ; nos visages, nos mains, nos capotes sont ocres d'argile ou blanchâtres de craie : la route est une flaque rejaillissante, et sous le ciel gris, ses reflets sont ternis comme le dos écailleux d'un poisson gâté. Les fantassins sont pleins de mauvaise humeur et de mépris ; ils reçoivent des éclaboussures, en échange, ils lancent des brocarts. « Les cavaliers, des fainéants, des propres à rien ; s'ils ont des chevaux, c'est pour se sauver plus vite ! » Les cuirassiers, plus disciplinés, plus dignes, restent silencieux, le visage rendu impérieux par la visière de métal et le cuivre des jugulaires qui barre les joues. Mais un fantassin plus indépendant de ses humeurs : « Allons, les gars, tâchez de bien les sabrer. » Et du coup, à l'idée de l'adversaire, la barrière tombe, la communion se fait ; toute la piétaille admire la force magnifique, la courbe harmonieuse, sereine, des cimiers et des croupes ; chez tous ces lignards, le souffle de la force fait tourbillonner le rêve de l'empire, les vieilles fumées de la domination toujours promptes à s'élever parmi des cœurs latins. — Et à ces cuirassiers qui sautent, à ces crinières flottantes, fraternellement on crie en agitant les képis : Quénavo.

*
* *

Quatre voitures de paysans, de longues fourragères garnies de paille transportant des blessés allemands, sortent du village

comme nous y entrons. Le triste convoi s'arrête. Les soldats sont toujours très curieux de voir de près leurs ennemis : ils se pressent autour de ces malheureux, sales, maigres, pitoyables. Et ceux-ci aussitôt se relèvent, et implorent : « Kamerad, cigarette, boire. »

Je reverrai toujours ce soldat saxon auquel un éclat d'obus avait emporté le menton. Il n'était pas encore pansé : le trou était béant ; un sang noir gouttait lentement sur la capote grise, souillait les joues ; il se souleva, faisant effort avec des bras décharnés, qui tremblaient. Un des nôtres lui tendit son quart empli de vin. Il but, et remercia avec un sourire que sa douleur rendait hideux.

Chez personne je n'eus à réprimer un geste hostile. En vérité il y eut beaucoup de gravité dans cette rencontre ; cette pitié militaire, agissante, sans effusion, cette fraternité des combattants qui n'ont pas à s'en vouloir en dehors de la bataille, ces sentiments qui animaient les mains tendant le pain et le tabac me parurent très beaux, comme des miroirs où brillait doucement l'humanité, cependant que le tonnerre des canons grondait tout près de nous. Un de mes hommes était furieux : « Voilà X. qui, à la pause, m'a refusé une cigarette et qui, maintenant, donne du tabac à un Alboche ! » — Je dis que X. était à blâmer d'avoir refusé une cigarette à un copain, mais qu'il avait raison d'en offrir à un homme qui, étant blessé et entre nos mains, était devenu notre camarade. La raison fut-elle comprise? En tous cas, plus qu'une égoïste compassion de la chair, c'était un fraternel respect qu'on sentait dans le silence de la compagnie, autour des longues fourragères chargées de blessés allemands.

UNE NUIT

Le fjord sonore de la douce nuit, entre ses hautes rives de silence, de temps en temps résonne d'un coup de fusil proche ou lointain ; parfois même crépite une petite fusillade. On ne s'inquiète pas de ce mince incident ; le silence de nouveau

efface la tache du bruit. « C'est une sentinelle apeurée, ou une patrouille surprise», dit-on, et le sommeil revient, fait disparaître la conscience du risque, étend sur la compagnie le bienfait obscur du repos. Moi qui veille, j'admire ce sommeil semblable à celui du dormeur étendu sur le parapet qui borde un précipice. Cette naïveté de la chair qui ne veut que le présent et s'y donne, c'est une force à la guerre. Là, je la trouve belle. Les Allemands sont à quatre cents mètres ; nous n'avons rien derrière nous ; pas d'espoir de renfort ; on nous avait promis une compagnie du génie qui devait faire des abatis d'arbres, tendre des fils de fer ; rien n'est venu ; il ne faut compter que sur notre petite tranchée inachevée, nos fusils, notre volonté d'observer l'ordre, qui est de tenir coûte que coûte. Derrière nous, passe une route importante qu'empruntent des troupes, des convois ; notre digue ne doit pas céder ; nous ne devons pas permettre que s'ouvre la plus mince fissure. Or l'inquiétude dirige toutes nos pensées sur notre droite ; là, les derniers hommes du bataillon ferment la ligne dans l'étendue nocturne. Nous risquons d'être tournés : la tranchée peut être prise d'enfilade par des mitrailleuses. Nous sentons que là notre force est précaire, menacée, flottant au milieu d'un danger que la nuit agrandit, rend insaisissable, informe.

Le souvenir me ramène à cette nuit, bercée en sa profondeur par de tièdes souffles pleins de rêves ; étranges heures d'insomnie avec des sentiments qui n'arrivaient pas à trouver leur idée, en souffraient, se perdaient eux-mêmes, avec d'insupportables arrêts de l'attention sur de parfaites puérilités, sur des souvenirs insignifiants, lueurs qui vacillent, fascination obscure ; images qui glissent, se retournent, disparaissent. Sous le poids de la fatigue, mes yeux se ferment. Je me réveille avec effort comme on remonte son sac d'un coup d'épaule : c'était la troisième nuit que je passais sans dormir. Nous avions faim : aujourd'hui le capitaine d'approvisionnement m'a expliqué pourquoi il n'avait pas pu nous ravitailler ; engagé sur la route, il avait reculé sous une pluie de balles. Il ne se souciait pas de perdre tous les chevaux de son convoi pour nous apporter des « boules » et du « singe ». Pour me délivrer de ce monotone tourbillon de songe, je vais voir les sentinelles qui surveillent les dangereux couloirs du petit bois ;

l'attention s'aiguise, la conscience sort de son vertige, se fixe, s'oublie. Quel est ce bruit? Quelle est cette ombre?

Cette nuit-là, nous avons supporté trois attaques, et si les Allemands avaient été un peu hardis, sans aucun doute, ils eussent occupé nos tranchées. Ils furent intimidés par notre terrible fusillade et notre pointe téméraire dans le petit bois. Ce combat nocturne, grâce auquel notre bataillon va être cité à l'ordre du jour de l'armée, a pour moi présentement la semblance du rêve.

Le moment redoutable. La violence de notre propre fusillade nous émeut, agrandit fantastiquement les proportions du combat. Derrière nous une batterie de 75 envoie son quadruple coup de gueule ; à intervalles prévus, on attend le coup ; notre imagination nous rend présents au point de chute de l'obus, assiste aux ravages de l'acier qui explose ; notre respiration, notre volonté se modèlent sur les détonations régulières de cette force précise. Cependant l'air se brise en morceaux vibrants ; je ne vois rien. Les Allemands nous aveuglent de l'éclat de leurs projecteurs ; le rayon tourne, suit toute la tranchée, guidant la gerbe de la mitrailleuse qui écorche furieusement le dos de notre parapet ; quand arrive l'éblouissant pinceau de lumière, les hommes se baissent, se blottissent au fond du trou ; passe l'essaim fou des balles avec un sifflement semblable à celui des martinets, dans les beaux soirs; quand il a passé, les têtes remontent, la fusillade reprend. Me fais-je entendre quand je hurle : « Ne tirez pas trop haut ! »

La nuit jusqu'en sa profondeur est emplie de bruit ; ce fracas et les ténèbres nous séparent, nous isolent du chef ; un petit groupe se serre autour de ma voix qui commande ; il se sent seul dans le désert du danger et je l'entoure de toute la force vigilante de mon moi. Que se passe-t-il? Que fait le commandant? Les Allemands veulent-ils donner l'assaut? Je voudrais bien savoir quels mouvements se font à droite dans les couloirs du bois, rayés par la lumière des projecteurs. Je me lève, je me déplace et ne vois rien. Sur le rebord de la tranchée, des balles font un bruit de clapotis, comme des pierres jetées dans l'eau : « Écoutez, me glisse à l'oreille un sergent, ils nous envoient des balles explosives. »

Le paroxysme se maintient ; cette violence assourdissante

devient monotone ; mon esprit suit avec étonnement de folles idées. Voici que les Allemands se mettent à lancer des obus éclairants et je pense à une fête sylvestre de Gaston La Touche. Il semble que dans ma vision tout s'arrête, recule, flotte en un lointain de rêve. D'un effort, je me reprends pour mettre fin au désordre prodigue du feu à volonté. J'ai plaisir d'entendre ma voix qui crie ; de nouveau, je prends assurance sur moi et la section retrouve la conscience de sa force unanime et vigoureuse, quand à mon commandement les salves éclatent, dures comme la volonté et sèches comme le mépris.

L'angoisse folle me serre ; nos cartouches touchent à leur fin ; le temps qui est empli à craquer coule trop lentement. Qu'allons-nous devenir? Les minutes ne passent plus : que faire pour savoir ce que méditent les Prussiens? Encore une fois, le feu d'une salve troue le velours nocturne. Et j'observe anxieux, souhaitant de porter ma vue aux bords extrêmes du cercle de la menace. Je fais mettre les baïonnettes au bout des canons. Dans le bois, la fusillade continue rageuse, acharnée ; mais là aussi, sans doute, les cartouches vont bientôt faire défaut et si l'ennemi s'aperçoit de cette pénurie, il va nous submerger. Sommes-nous perdus?

Non ; tout s'apaise ; les projecteurs s'éteignent ; le silence revient, recouvre les derniers coups de feu ; on s'émerveille de la douceur de la nuit, du silence que l'on ne sent pas comme un manque, mais comme une réalité plus profonde, plus vraie ; j'en viens à douter de tout ce fracas éteint. On plaisante, on se réjouit d'avoir fait peur aux Prussiens. Avec quelle joie, quel empressement, on défait les paquets de cartouches, quand ils arrivent dans les musettes des ravitailleurs !

Nous avons été attaqués deux fois encore dans cette nuit et nous avons réussi à museler leur mitrailleuse. Aussi étions-nous très fiers, quand ce matin au petit jour, nous avons été relevés par des soldats de je ne sais plus quel régiment.

GABRIEL BOUNOURE

CULTURE ALLEMANDE,

HUMANITÉ RUSSE

Dans cette guerre qu'ils ont préparée, voulue et déchaînée, les Allemands, pour ramener à eux l'opinion du monde, font flèche de tout bois. Un de leurs thèmes, c'est que l'Allemagne est la nation supérieure qui a la charge du progrès humain. « C'est sur nos épaules, déclare le professeur Ostwald, que repose le sort futur de la culture [1] en Europe ». Et le professeur Lasson écrit à un ami hollandais : « On ne saurait rester neutre vis-à-vis de l'Allemagne et du peuple allemand. Ou bien on considère l'Allemagne comme la création politique la plus parfaite que l'Histoire ait connue, ou bien on approuve sa destruction, son extermination... Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous : hors de pair... Nous voulons pouvoir poursuivre notre œuvre civilisatrice. Nous n'avons à nous excuser de rien. » Pas même de la violation de la neutralité belge, pas même de Louvain incendié, de la cathédrale de Reims bombardée.

1. J'emploie sans scrupule le mot de *culture* qui est un mot bien français. Il ne suffit pas de l'écrire *kultur* pour lui conférer la nationalité allemande. Gardons notre bien. Le terme est nécessaire à côté du mot de *civilisation* : il en est voisin, mais non pas synonyme.

Le droit de l'Allemagne est absolu, illimité, parce que l'Allemagne et la civilisation se confondent. La défaite de l'Allemagne serait le triomphe de la barbarie, des instincts inférieurs de l'humanité.

Et la subtilité germanique signale dans les armées anglaises et françaises des hommes de toute race et de toute couleur, Sikhs, Gourkas, Peaux-Rouges, Zoulous, Arabes, Berbères, Marocains, négres du Sénégal et du Congo ; voilà le flot sauvage qui inonderait la civilisation européenne, si l'Allemagne n'opposait son armée, sa chevaleresque armée. Les Japonais marchent avec les alliés : l'Angleterre et la France livrent l'Europe aux Jaunes ! « Trahison ! » crie l'Allemagne, oubliant comment Berlin se ruait avec enthousiasme vers l'ambassade japonaise, lorsqu'aux premiers jours de la guerre un bruit s'était répandu que l'armée du Mikado attaquait les Russes. Il est criminel d'amener des musulmans de l'Inde et de l'Algérie contre les Allemands : mais il est glorieux de soulever les Turcs et les Kurdes pour l'Allemagne.

Ce sont surtout les Russes, les « brutes russes », qui ont eu le privilège d'allumer l'indignation dans les cœurs germaniques. Hommes d'État, journalistes, professeurs ont démontré patriotiquement au monde le péril de la belle culture allemande menacée par la barbarie slave, asiatique et mongole. Il fallait défendre la vie allemande, la pensée allemande, l'art allemand, c'est-à-dire, la vie, la pensée et l'art de l'humanité, contre la chevauchée dévastatrice des Cosaques et des Tartares : c'était pour cette croisade que les troupes du Kaiser étaient entrées en Belgique et marchaient sur Paris. Par Louvain et par Reims, les soldats disciplinés de l'Allemagne sont venus sauver l'Occident des hordes de l'est, des Tcherkesses, des Kalmouks, des Bashkirs, des Kirghis, de tout ce ramas de pillards à demi sauvages que le tzar russe appelle ses armées.

L'argument était habile. Il a troublé des neutres : comment la sympathie d'un esprit européen pourrait-elle hésiter entre le Rhin et la Volga, entre Cologne, Berlin, Iéna, et les *aouls* du Caucase et du Turkestan? Comment ne comprendrions-nous pas que des Américains aient douté, et que des Scandinaves n'aient pas douté du tout, quand, chez nous-mêmes, plus d'un a interrogé sa conscience avec angoisse?

Depuis vingt ans, il paraissait étrange à nombre de nos compatriotes que la France républicaine, libérale et démocratique, la France de la Révolution, ce pays de raison et de progrès, se fût alliée à la Russie routinière et mystique, à l'autocratie tzarienne, à un État oppresseur des Polonais et de la Finlande, massacreur de Juifs, persécuteur de toutes les idées de liberté. L'intérêt politique le plus évident n'arrivait pas dans beaucoup d'esprits à vaincre une répugnance secrète. Et nos socialistes, nos démocrates avancés ont dû, au jour de la déclaration de guerre, résoudre un cas de conscience épineux.

Car à nous, Français, incorrigibles idéalistes, l'utilité, la raison d'État, la « loi de nécessité » ne paraissent jamais fournir des justifications suffisantes contre le droit et contre la vérité. « On s'en tire comme on peut », n'est pas une maxime à notre usage. La France, l'Angleterre, la Belgique, les trois nations libérales de l'Occident, ont besoin de la Russie pour abattre le militarisme allemand, ou pour hâter sa défaite, pour la rendre complète et définitive : de cela, personne ne doute. Mais en appelant la Russie contre l'Allemagne, en facilitant une victoire de la race slave sur la race germanique, ne travaille-t-on pas réellement pour l'inférieur contre le supérieur? Ne risque-t-on pas de diminuer la culture dans le monde et d'accroître la barbarie? Les Allemands n'ont-ils pas raison de le prétendre ?

Eh bien ! non. Décidément non. Notre conscience peut se rassurer. Nous avons le droit, sans rien nier de ce qui a fait la grandeur et le prestige de l'Allemagne, sans rien répudier ni risquer de ce qui fait le prix de la civilisation européenne, du point de vue même d'une humanité supérieure, nous avons le droit de préférer la lente et confuse Russie à la savante et méthodique Allemagne. Nous pouvons souhaiter, préparer, fêter sans scrupule la victoire russe. En quelques mots, voici pourquoi.

* * *

Écartons d'abord un sophisme insidieux, qu'on a été douloureusement étonné de rencontrer sous la plume d'un célèbre

écrivain français, lorsqu'il nous a représenté les soldats du Kaiser protégeant la patrie de Kant contre les cavaliers cosaques. On ne dit pas : *les Russes* ; on dit *les Cosaques*, pour évoquer par ce nom une image odieuse de grossièreté et de brutalité.

Nos arrière-grand'mères, quand nous étions petits, nous les vieux d'aujourd'hui, nous en ont parlé, des Cosaques : elles les avaient vus en 1815 dans nos villages de Champagne et de Beauce : de grands diables vêtus de robes, avec des bonnets de fourrure et des bottes, armés de longues lances, montés sur de petits chevaux maigres et vifs qui les faisaient paraître immenses, jargonnant rauquement des langues inconnues, hirsutes, poilus, sales, voleurs, voraces, mangeurs de chandelles : figures effrayantes et un peu comiques, qui amusaient les petits enfants de chez nous en leur faisant peur.

Une autre image, où il n'y avait plus rien de comique, a remplacé en notre âge mûr cette vision d'enfance : ce sont les Cosaques chargeant dans les rues d'Helsingfors un peuple attaché à ses lois, dispersant à coups de fouet la foule sans armes, et matant la Finlande.

Mais les Cosaques ne sont pas la Russie : ils sont un des éléments de la nationalité russe, un des instruments de la force russe. Soldats toute leur vie, cantonnés dans leurs villages militaires sur les bords du Don ou de la Volga, au Caucase, dans l'Oural, en Sibérie, ils ne connaissent que leurs chefs et l'empereur. Rudes plutôt que méchants, ce sont de redoutables cavaliers : hommes et chevaux, également sobres et endurants, passent partout, et vivent où il semble qu'aucune créature ne puisse vivre. Ils ont donné à la Russie la Sibérie, le Caucase, le Turkestan. Ils font sans peur et sans inquiétude la besogne qu'on leur assigne. Ils sont, comme toutes les troupes de métier, selon la politique qui les emploie, atroces ou héroïques. Leurs crimes sont ceux de la police à laquelle parfois on les a prêtés pour des œuvres vilaines : ce qui est à eux, toujours et partout, c'est la fidélité et le courage.

Les Cosaques, sans doute, sont de même race que les Russes, avec quelque mélange de sang tartare ; ils ne subsistent comme population distincte que par l'organisation militaire de leurs villages. Mais ce régime suffit pour les mettre à

part et nous ôter le droit d'incarner sous leur apparence farouche le peuple russe.

L'Empire russe est un monde. Un territoire qui a deux fois l'étendue de l'Europe ; toutes les races, des Slaves (Russes et Polonais), des Allemands, des Scandinaves, des Finnois, des Tartares, toutes sortes de blancs et de jaunes ; je ne sais combien de religions et de sectes, des orthodoxes, des catholiques, des musulmans, des bouddhistes, des idolâtres ; cent cinquante langues et dialectes : cette Russie est quelque chose d'immense, de disparate et de confus. Dans cette masse hétérogène, trois éléments dominants et caractéristiques se discernent : le slave, l'allemand, le cosaque.

L'élément slave, plus ou moins mêlé de finnois, forme le noyau de la nation russe. Propriétaires, fonctionnaires, marchands, paysans, ils sont plus ou moins entamés, plus ou moins maîtrisés par d'autres éléments de la population de l'empire ; mais à la longue, ils dévorent, ils fondent, ils noient tout ce qui pèse sur eux. Race mystique, douce, ignorante, crédule, encore bien partiellement, bien superficiellement touchée par la civilisation européenne, lente à remuer, d'une énergie passive étonnante, secouée de temps en temps dans son apathie séculaire par des sursauts terribles, et retombant vite, après des accès de violence inouïs, dans sa routine somnolente, incapable jusqu'à ce jour de volonté persévérante, mais emportée dans sa masse énorme, d'un mouvement irrésistible, vers des buts obscurément pressentis où l'orientent quelques instincts profonds.

L'Allemand (immigré, sujet des provinces baltiques, russe germanisé) a organisé selon sa méthode le chaos russe. Bureaucrate ou militaire, il a été utile pour introduire de la discipline, de l'ordre, de la régularité dans le laisser-aller et l'insouciance moscovites. Mais son formalisme tracassier et brutal, sa morgue, sa roideur ont fait haïr du peuple l'administration impériale. Son génie policier, fait de servilité, d'espionnage et de dureté, a beaucoup contribué à dénaturer par moments l'autocratie patriarcale des tzars en un système de despotisme barbare : l'Allemand a organisé épouvantablement toutes les facilités mauvaises que le tzarisme avait comme fatalement héritées des Tartares et de Byzance.

La méthode dans la tyrannie, l'esprit de suite dans l'arbitraire, la logique dans la cruauté, n'ont jamais été des qualités russes. On y reconnaît l'esprit prussien, à qui seulement la Russie, par ses mœurs et son histoire, a offert un terrain si favorable, qu'il a pu y porter la violence systématique à une perfection inconnue sur les bords de la Sprée et de l'Oder, et y réaliser vraiment toute l'horreur de son essence.

Enfin le troisième facteur de la vie russe est le Cosaque, tour à tour splendide instrument d'expansion militaire, ou effroyable agent de répressions policières. La méthode allemande a eu bientôt fait de découvrir jusqu'où l'on pouvait porter l'usage de ces soldats qui ne discutent jamais un ordre.

Ni l'Allemand ni le Cosaque ne sont la Russie, n'en déterminent le génie national. L'âme russe vit dans cette masse de nobles et de paysans, de sang slave plus ou moins mêlé, qui habitent la Grande et la Petite Russie : c'est eux qui définissent le présent, qui portent l'avenir de la culture russe.



A première vue, l'Allemand nous paraît plus proche de nous que le Russe. Nous et lui, nous portons l'empreinte de la même civilisation, la civilisation occidentale, composée essentiellement de rationalisme grec et de sentiment chrétien, et que nous appelons volontiers « la civilisation » tout court. La Russie nous transporte dans un autre monde, dans un autre siècle. Je ne sais si c'est l'Asie, ni si c'est le moyen âge. A coup sûr, ce n'est plus notre Europe, ni notre époque. Lorsque de Moscou ou de Pétersbourg on rentrait en Allemagne, si ignorant qu'on fût de la langue germanique, on avait le sentiment de se retrouver presque chez soi. Là-bas, la classe qui a des manières de vivre européennes semblait disposée en couche très mince sur l'immense population des moujiks barbares à chemise rouge ; et dans cette aristocratie même, il ne fallait pas causer dix minutes pour faire jaillir des états d'esprit inconcevables à un Français. La frontière allemande passée, en même temps que les voûtes gothiques, les clochers familiers prennent la

place des coupoles byzantines et des bulbes asiatiques, le peuple même paraît moins étrange, moins lointain. A Berlin, à Francfort, on n'est plus dépaysé.

L'Allemagne a des institutions libérales, un Reichstag pour l'Empire, des assemblées élues dans chaque État de l'Empire. Elle a une culture puisée aux mêmes sources que la nôtre, organisée sur les mêmes principes, semble-t-il, que la nôtre. Ils boivent de la bière, et nous du vin ; ils ont un Empereur, et nous un Président : mais n'est-ce pas bien peu de chose que ces différences, si, en politique, en science, en art, et jusque dans l'organisation de la vie pratique, au-dessus de la diversité des tempéraments et des traditions nationales, leur société, comme la nôtre, reconnaît certaines idées directrices qui sont le patrimoine commun de la civilisation européenne?

Beaucoup de Français auraient dit volontiers, il y a six mois : « L'Allemand et nous, nous sommes des frères ennemis. Le Russe peut être pour nous l'allié : il est à coup sûr l'étranger, à peine moins mystérieux que les Jaunes. Et si l'on appelle *barbare* l'homme qui n'est point civilisé comme nous, l'homme que l'on ne comprend pas, le Russe est un barbare. »

Tout cela pourtant, culture allemande, barbarie russe, affinité plus étroite de l'Allemagne que de la Russie avec notre France, ce n'étaient que des apparences.

Ceux qui ne le savaient pas il y a six mois, savent aujourd'hui ce qu'il y a sous la ressemblance extérieure des idées et des mœurs. La réelle Allemagne s'est découverte à leurs yeux. Des institutions libérales, et pas d'esprit libéral. L'absolutisme illimité du kaiser. La domination des hobereaux ou de la caste militaire. La tyrannie de la police, plus hypocrite, mais non moins oppressive que dans l'Empire des Tzars. Les universités, ces foyers de pensée critique, plus servilement agenouillées devant le pouvoir qu'aucune classe de la nation, et faisant de l'intérêt allemand le critérium suprême de la vérité. Toutes les velléités d'indépendance et de libre discussion s'évanouissant sur un signe de l'empereur, et le grand parti socialiste se révélant comme un agent secret de l'impérialisme allemand dont la fonction était d'endormir, de diviser les autres nations, et particulièrement la nôtre. L'ancien idéalisme allemand, celui de Kant et de Gœthe, étouffé,

extirpé par le militarisme prussien. Toute l'Allemagne asservie d'abord, et puis corrompue par la Prusse.

Or qu'est-ce que la Prusse? Il n'y a pas réellement de race, pas davantage de nation prussienne. La Prusse, c'est une dynastie, une administration, une armée. Trois sentiments suffisent à soutenir l'édifice de l'État : la fidélité féodale, l'honneur de l'uniforme, pour les classes dirigeantes ; pour le reste, la crainte. On ne trouve pas chez eux ce qui fait chez nous, chez les Anglais, la substance éternelle de la nation : une âme populaire, une composition originale d'instincts et de sentiments humains que l'État doit à la fois exprimer et satisfaire. Voilà pourquoi la politique prussienne n'a jamais eu d'âme, n'a jamais été qu'orgueil et machiavélisme. Voilà pourquoi elle a stérilisé et vicié l'âme de l'Allemagne subjuguée.

Depuis quarante-quatre ans, pas une grande pensée, pas un mouvement généreux n'ont pris naissance en Allemagne. Qu'est-ce que comptera leur littérature du dernier demi-siècle dans le bilan de la littérature européenne à côté de celle de la petite Norvège, qui a eu Ibsen? Quelle est l'initiative puissante ou bonne qui est venue d'eux, dans l'ordre de l'esprit ou dans l'ordre de la conscience?

Ne soyons pas injustes. Ils ont su travailler. Ils ont su administrer. Ils ont organisé le travail dans tous les domaines. Ils ont montré ce qu'on pouvait faire rendre à une masse médiocre, quand on la disciplinait pour l'exploitation d'une idée, scientifique ou sociale. Ils ont fait de l'Allemagne un magnifique laboratoire, une colossale usine. Ils ont été d'admirables chefs de chantier. Mais à cette civilisation laborieuse, une chose a manqué : le cœur, ou cette élévation de l'esprit qui parfois supplée au cœur.

Depuis quarante-quatre ans, pas une idée humaine n'a dirigé la politique, la littérature, ni la science de l'Allemagne. Toutes les fois que les nations de l'Europe ont été tentées de s'élever au-dessus de leurs intérêts particuliers pour maintenir dans le monde un certain idéal de justice et de pitié, elles ont trouvé sur leur route l'Allemagne décidée à tirer avantage du désintéressement des autres. Si l'Europe a assisté muette aux massacres d'Arménie, si en plusieurs occasions récentes, il a paru

qu'il n'y avait plus d'Europe, c'est à l'Allemagne obstinément égoïste qu'on le doit.

Il n'est pas permis à une nation plus qu'à un particulier de se prendre elle-même pour fin, de faire de son intérêt son idéal : chaque nation doit travailler pour l'humanité. L'Allemagne n'a voulu connaître que l'Allemagne, travailler que pour l'Allemagne. Elle a nié, dans la théorie et dans la pratique, la solidarité des nations civilisées. Elle a dressé l'Allemagne contre l'humanité, au-dessus de l'humanité.

Elle n'a cru qu'à la force. Elle a mesuré toutes les valeurs, tous les droits par la force. Et comme elle a cru avoir plus de force que le reste du monde, elle s'est crue la race supérieure qui avait le droit de disposer du monde. Ne donnant pas de limite à sa force, elle n'a plus reconnu de limite à son droit, sinon celle de ses appétits.

Pour avoir la force, elle s'est appliquée à perfectionner son organisation militaire, et sa théorie de la guerre. Dans son réalisme grossier, elle n'a pas fait reposer la solidité de son armée nationale sur des principes moraux : elle a dressé ses citoyens comme les mercenaires de Frédéric II, par les coups, par la peur des chefs, par l'automatisme. A l'heure où tous les peuples essayaient de s'entendre pour diminuer les maux de la guerre, elle ne signait les conventions internationales que pour enlever aux ennemis éventuels des moyens d'action, et elle en préparait la violation méthodique par l'enseignement de ses théoriciens, qui construisaient le système de la violence extrême. La logique de la guerre veut que, dans l'état de guerre, toute humanité cesse : toute humanité allant contre le but de la guerre, est une contradiction. L'Allemagne n'a conçu de paix que celle qui se fondait sur la terreur de ses armes, et qui lui rapportait les profits de la guerre, sans ses périls ni ses dépenses.

Politiques allemands, généraux allemands, professeurs allemands ont été d'accord depuis quarante ans pour enivrer l'Allemagne de l'orgueil de sa force et de l'idée de son droit équivalant à sa force. Ils ont fait accepter à une nation qui eut Gœthe et qui eut Kant, la dépossession et l'extermination des nations étrangères comme des actes légitimes et glorieux : le crime est à celui qui gêne l'Allemagne dans son

expansion. Sous leur direction et par leur enseignement, l'Allemagne a répété avec enthousiasme la maxime : *Deutschland über alles !* « L'Allemagne au-dessus tout » : au-dessus de tous les peuples, mais aussi au-dessus de la justice, au-dessus de la morale, au-dessus de la conscience. Il n'y a qu'un principe de la vertu, une règle du devoir : l'*intérêt allemand*. Ni pitié ni parole donnée ne prévalent contre cette loi.

Mais cette force allemande, cette domination allemande, quel est leur but? à quel idéal serviront-ils? L'idéal de l'Allemagne, c'est l'Allemagne : entendez, que l'Allemagne soit riche, que les Allemands aient du bien-être. L'Allemagne veut régner, pour jouir.

Même dans la guerre, où ils sont braves, certes, ils ne font entrer aucun sentiment chevaleresque, aucun amour héroïque du danger, aucune curiosité épique d'aventure : la guerre est un moyen de « gagner ». S'ils avaient pu « gagner » sans guerre, ils fussent restés volontiers chez eux. Ils font la guerre pour avoir des terres, des ports, des usines, de l'or, de quoi s'enrichir davantage pour jouir davantage.

Jamais civilisation, au fond, plus matérielle et plus grossière, et plus pauvre d'idéal, ne s'est manifestée dans le monde. S'il n'y a pas de civilisation vraie sans un idéal, sans un progrès vers une forme supérieure d'humanité, l'Allemagne a réussi au XIXe siècle ce miracle, unique dans l'histoire, de s'instruire sans se civiliser. Elle a été la nation, par excellence, savante, industrieuse, disciplinée ; elle a poussé plus loin qu'aucune autre l'organisation du travail et le perfectionnement des moyens de travail. Mais elle a gardé l'âme et le Dieu des temps barbares. Elle a mis tous les arts de la civilisation la plus avancée au service des appétits pillards et de l'orgueil brutal des Vandales et des Huns. Elle est du XXe siècle par l'armement, du Ve par la mentalité. Ainsi cette belle culture allemande est une culture inférieure, parce qu'elle aboutit à l'exaltation monstrueuse d'un égoïsme collectif, et qu'elle ne fait aucune place à la bonté, à la pitié, à tout ce qui, depuis les Grecs, s'appelle « humanité ».



Mettez en face de cette si brillante et réellement si pauvre culture allemande, la barbarie russe : vous la verrez éclater de tout ce qui manque à l'Allemagne.

Considérez d'abord le pangermanisme et le panslavisme : deux bêtes, direz-vous, de même poil. Vous n'êtes pas tenté de choisir entre les deux ; cependant il le faut : regardez donc de plus près. Le pangermanisme est une doctrine de savants, qui légitime l'oppression des Danois, des Polonais, des Alsaciens-Lorrains, et qui adjuge l'exploitation du monde aux Allemands : doctrine d'orgueil dominateur. Le panslavisme est moins une doctrine qu'un sentiment populaire qui aspire à délivrer les Serbes, les Bulgares, les Tchèques, tous les Slaves écrasés par le Turc ou l'Allemand : sentiment de fraternité généreuse. Il y a entre les deux mouvements la différence de l'égoïsme à l'altruisme. Tandis que le pangermanisme annule le droit des autres peuples en face de l'appét t allemand, le panslavisme affirme le droit des peuples slaves à vivre leur vie, selon leurs mœurs et leur idéal : lequel des deux est plus voisin de nos maximes françaises de liberté et d'égalité?

Du haut en bas, dans la société russe, un trait frappe l'observateur. Le Russe est « humain ». Cultivé ou barbare, il est accessible à certains sentiments spontanés qui sont l'étoffe dont se fait l'idéalisme réfléchi ; il est capable d'agir sous leur impulsion. En bas, il y a déjà un homme dans le paysan le plus arriéré : en haut, il reste presque toujours un homme dans le noble ou l'officier. A part un petit nombre de fonctionnaires imbus jusqu'aux moelles d'esprit allemand, aucun règlement administratif ou militaire, aucune théorie scientifique ne supprime chez le Russe les battements d'un cœur humain. La brutalité, quand elle existe, demeure spontanée. Elle est un réveil de la nature primitive ; elle est un transport fortuit, une tentation trop forte, un péché. Elle n'est pas, en dehors des bureaux de la police, méthodique et orgueilleuse.

Le tzar, en dépit de l'étiquette et du protocole, est plus près du peuple que le kaiser. J'ai vu en 1886 soixante-quinze mille

hommes faire la haie des deux côtés de la voie de Saint-Pétersbourg à Sébastopol, et tenir la foule à deux cents mètres du chemin de fer. Ainsi le chef de la police dégageait sa responsabilité. Puis, quand le train impérial s'arrêtait à une station, le tzar Alexandre III descendait sur le quai, et faisait un signe : la barrière s'ouvrait ; un flot humain s'engouffrait dans la gare, se précipitait vers l'empereur, l'enveloppait, le touchait. Rien ne s'interposait plus entre le tzar et le peuple.

Le kaiser est avant tout le premier des seigneurs, le chef des officiers : il ne l'oublie jamais. Le tzar est d'abord le *père* des paysans. Il l'a oublié à certains instants de l'histoire ; mais il s'en est souvenu souvent. Comme furent longtemps nos rois, il est le protecteur du peuple contre l'aristocratie : on espère en lui toujours, pour rogner les griffes à la bureaucratie.

Alexandre II, malgré la résistance des nobles propriétaires, a aboli le servage. Nicolas II, complétant cette réforme, a donné aux paysans la propriété individuelle. Les idées de l'Occident et l'instinct de l'âme slave ont travaillé chez les deux empereurs dans le même sens.

C'est le tzar Nicolas II — on n'aurait jamais dû l'oublier — c'est le tzar Nicolas II qui, mêlant dans sa culture complexe une idée philosophique de civilisation pacifique et le simple évangélisme de Tolstoï, a provoqué l'établissement de la conférence de la Haye pour la suppression de la guerre et pour l'arbitrage entre les nations. Ceux qui ont soupçonné la sincérité de cette démarche, qui y ont recherché je ne sais quelles arrière-pensées politiques, se sont trompés : ce n'était que le miracle de l'intrusion d'une conscience dans le négoce diplomatique. Et si cette initiative n'a pas porté plus de fruits, si l'institution a eu de la peine à fonctionner, si les résultats ont été menus, on sait quelle puissance est responsable de tous les avortements. L'ennemi acharné de l'arbitrage, l'avocat cauteleux de la guerre, ce fut constamment l'Allemagne, soucieuse de ne pas donner de frein à sa force.

L'aristocratie russe — la cour, les fonctionnaires, les propriétaires — est égoïste collectivement comme toutes les aristocraties : mais où trouverait-on plus de révoltes individuelles contre l'égoïsme collectif? Où trouverait-on plus de

nobles, plus de riches qui soient « allés au peuple »? Non pas en paroles, doctrinairement ; mais réellement, par le renouvellement total de leur vie, par le don absolu de leur fortune et de leur personne. Des princes, des officiers, des jeunes filles de grande naissance ont renoncé à tous les avantages sociaux, à toutes les espérances d'éclat et de plaisir, pour aller partager la vie des ouvriers dans les usines, soulager la misère des faubourgs. Qu'est-ce que l'Allemagne des Junkers et des Docteurs peut mettre en face d'un prince Kropotkine ou d'un comte Tolstoï?

Et souvenons-nous que Tolstoï, dans son effort ardent pour relever le paysan de toutes ses misères et de toutes ses servitudes, dans sa prédication obstinée d'un pur idéal d'anarchie évangélique, ayant heurté toutes les puissances sociales, ayant rompu avec l'Église orthodoxe, scandaleux aux fonctionnaires, odieux aux riches, excommunié par le Saint Synode, vieillit pourtant en paix, en liberté chez lui, et qu'il serait mort, s'il avait voulu, dans sa maison. Le tzar Nicolas, qui avait reçu par les œuvres de Tolstoï, en son adolescence, l'impression de l'âme russe, ne permit jamais qu'on touchât un cheveu sur sa tête.

Mais ne regardons pas seulement du côté des révolutionnaires. Lorsque l'histoire pourra examiner les temps récents, elle trouvera sans doute dans un Stolypine autre chose que des idées de bonne administration, une passion de développer, pour la grandeur de son maître, la puissance et la richesse de l'État. Chez le ministre qui donna la propriété aux paysans, et qui, lorsqu'il fut assassiné, préparait un statut des Juifs, un statut des Polonais, un statut des Finlandais, il paraît bien y avoir eu, à côté du fonctionnaire impérial et du patriote russe, un homme qui n'ignorait pas la justice.

Vous savez quels sont dans l'armée allemande les rapports des officiers et des soldats : vous savez la morgue des chefs, et comme ils tiennent leurs hommes à distance. Ils les méprisent, et ils en sont craints. Vous savez par quel système de brutalité le soldat est dressé ; le procès de Mme Rosa Luxembourg, après bien d'autres faits, nous a édifiés. On a peine à croire que des concitoyens aient le cœur de traiter des concitoyens comme les gradés allemands traitent leurs recrues. Qu'allons-

nous trouver dans l' « asiatique » Russie? Nous y rencontrons une fraternité cordiale de l'officier et du soldat, une familiarité affectueuse du chef, un dévouement filial des hommes. « Mes enfants, bonjour », disait toujours un des fameux généraux de la guerre balkanique, dès qu'il abordait une unité. Les soldats sont pour l'officier des « petits frères » ; l'officier, pour les soldats, est le « petit père ». A Sébastopol, tous les morts du grand siège, généraux, officiers et soldats, princes et paysans sont rassemblés dans un même cimetière, sur la porte duquel sont écrits ces simples mots : CIMETIÈRE DES FRÈRES.

Chez nous, l'intimité confiante du chef et des subordonnés repose sur un sentiment démocratique et sur l'acceptation intelligente de la discipline nécessaire. Chez les Russes, la hiérarchie sociale est, au total, intacte ; l'officier est un seigneur, un « barine » ; le droit de la naissance s'ajoute à l'autorité du grade ; mais les rapports du supérieur et de l'inférieur sont corrigés, adoucis et comme lubrifiés par un sentiment persistant de « l'humanité » essentielle qui est commune à toutes les classes. L'égalité chrétienne fait chez eux le même office que chez nous l'égalité révolutionnaire.

Le soldat russe n'a pas besoin de coups de plat de sabre, ni de la menace du revolver ou des mitrailleuses, pour aller au feu. Les régiments se font décimer, détruire, sans lâcher pied. Un signe de leur esprit : ils attaquent très volontiers, comme nous, comme les Anglais, à la baïonnette. Ces « brutes russes » se battent bien parce qu'une force morale les meut. Ils aiment à mourir pour leur père le tzar, pour la patrie russe, pour les frères slaves. Aucune violence ne pourrait suppléer à ces ressorts : où ils manquent, une armée russe ira mollement. Une guerre impopulaire, c'est-à-dire où la masse du peuple ne sent pas plus ou moins clairement son idéal intéressé, est pour les Russes une entreprise perdue d'avance : on l'a vu en Mandchourie. Au fond, la force de l'Empire des Tzars est la même que la force des démocraties : elle a sa source dans la conscience populaire.

D'accord avec elle, le tzar peut tout. Contre elle, il peut quelque chose sans doute, mais peu, et pas longtemps : toute la puissance de son administration s'use vite contre la répugnance passive de la masse.

Ls moujik est grossier, ignorant, ivrogne, ici paresseux et dépensier, là laborieux et cupide, superstitieux et parfois presque encore idolâtre, routinier, crédule, capable collectivement et individuellement d'épouvantables atrocités, quand une excitation soudaine, une peur, une vengeance, un fanatisme, l'a tiré de sa longue somnolence. Il est pareil à nos foules du XIVe siècle. — Soit, mais cette nature « brute » est une des plus belles étoffes humaines que la civilisation ait à façonner : ce moujik est un mystique, un résigné, un triste, qui enferme en lui une poésie profonde, une bonté immense, qui, dans ses rages forcenées, est capable de retourner d'un coup aux extrêmes tendresses, et dont la pente la plus constante est la pitié fraternelle pour toutes les misères, pour ces misères surtout que sont les vices. Il n'y a peut-être pas de peuple qui soit plus puissamment, plus essentiellement « humain ».

De là le charme victorieux de la littérature russe ; elle a conquis l'Europe occidentale, lorsque, renonçant à suivre les modes littéraires de l'Occident, elle s'est mise simplement à refléter l'âme russe, à revêtir de la beauté de l'art les aspirations de la conscience nationale. Tolstoï, Dostoïewski, Gorki — pour ne citer que ces trois noms — n'ont écrit que pour diminuer la souffrance humaine. Toute leur œuvre est une croisade contre le mal, une invitation à tous les hommes d'exterminer en eux l'égoïsme, la méchanceté, la sécheresse, l'avidité de jouir. Ils ont pitié du peuple, sans indulgence pour ses vices. Ils sont sévères aux grands, aux riches, sans les calomnier de parti pris. Rien, dans la littérature allemande, ni dans aucune littérature, n'est comparable à cette large vague d'humanité dont le roman russe à inondé l'Europe.

La diffusion du roman russe en Occident marque une époque pour la civilisation européenne ; elle a transformé, chez nous surtout, l'art et la littérature. *Réalisme, naturalisme*, pour les écrivains français, voulaient dire *pessimisme, ironie, dureté.* La bonté, l'idéalisme, étaient bafoués, comme des restes du virus romantique. Les Russes nous ont révélé, nous ont, si vous voulez, rappris qu'on pouvait être vrai, exact et près de la vie, qu'on était même plus vrai, plus exact et plus près de la vie, en étant pitoyable, tendre, et pour tout dire « humain ».

La dette du monde à l'Allemagne est apparente dans les ateliers et les laboratoires : la dette du monde à la Russie est visible dans les âmes, d'où l'Allemagne moderne est totalement absente.

*
* *

Tandis que les Allemands, pour être parfaitement Allemands, se font gloire de fouler aux pieds vérité, justice, humanité, les Russes et nous, avec les Anglais, avec les Américains, avec toutes les nations vraiment civilisées, nous voulons être à la fois des patriotes et des hommes. Nous voulons que la grandeur de nos patries soit un bénéfice pour toute l'humanité. Nous voulons que nos patries soient fortes, pour être impunément justes et tendres au reste des hommes. Nous ne séparons pas notre rêve de prospérité nationale d'un idéal, plus évangélique chez les uns, plus rationnel chez les autres, de relations fraternelles entre les peuples. Nous réclamons ensemble le droit pour les Français d'épanouir une civilisation française, le droit pour les Slaves d'épanouir une civilisation slave : et ainsi pour toutes les nations, grandes ou petites, fortes ou faibles, vieilles ou jeunes. Nous concevons un droit humain où tous les droits nationaux prennent leur source.

Voilà pourquoi — tous les calculs de l'intérêt politique et militaire mis à part — je me sens plus loin de mon collègue allemand, le *Herr Professor* qui s'habille comme moi, vit comme moi, fait des travaux que je consulte, et qui a signé le manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels, que du moujik hirsute et malodorant qui allume une lampe devant les icones, vit de *stchi*, de *kasha* et de *kvass*, n'a aucune de mes habitudes, aucune de mes idées, aucun de mes goûts, et qui, au fond de son cœur, chérit une aspiration à la fois nationale et humaine que jamais il ne pourra exprimer, mais pour laquelle il sera content de mourir.

GUSTAVE LANSON

AU FIL DES MOIS

JANVIER

Il pleut… Comme une aïeule en dévidant sa laine,
La pluie, avec sa lente et monotone voix
Scande sur les balcons, sur les murs, sur les toits,
Le lamento mélancolique de Verlaine.

Les bruits n'ont point d'échos, ni la brise d'haleine...
La ville est une geôle aux grillages étroits,
Et le ciel cet orbite immense, d'où tu vois
Ruisseler l'onde d'une intarissable peine.

Douleur après douleur comme flot après flot…
Quel cœur s'est acquitté de son dernier sanglot?
Quel œil est sûr d'avoir pleuré toutes ses larmes?…

Je songe aux yeux que n'alourdit aucun remords,
Pour qui l'ombre est sans piège et la clarté sans charmes,
Et qui ne peuvent plus pleurer, aux yeux des morts.

FÉVRIER

Quelle ivresse, soudain, t'agite, et quelles fièvres?...
L'heure dont le soleil a repeint les couleurs,
Est comme un vase svelte et fragile de Sèvres
D'où les tendres instants pendent comme des fleurs.

Dehors, les vents, ainsi que de soigneux orfèvres,
Sertissent l'horizon d'ors aux chaudes pâleurs...
Les femmes ont des airs chastement enjôleurs ;
Leurs dents luisent dans l'ombre rose de leurs lèvres...

Entre les bras inattentifs de Février
Le printemps vient, comme un enfant, de s'éveiller
Et d'égarer sur nous sa caresse ingénue ;

Il se rendort, mais son lit tiède reste ouvert ;
Et nous verrons, sous les derniers brouillards d'hiver,
Transparaître un reflet de sa chair blonde et nue.

MARS

Candeur d'un premier jour de printemps aux banlieues !...
Dimanche clair après tant de mornes dimanches !...
Tout brille : les oiseaux dansent au bord des branches
En lissant d'un bec vif les plumes de leurs queues...

On part au fin matin pour avaler des lieues ;
Mais bientôt l'on s'arrête en des guinguettes blanches...
Les femmes montrent des bras roses sous leurs manches...
Et l'on se sent des cœurs légers, des âmes bleues...

Par l'échancrure des coteaux, l'on voit Paris
Dressant, sur l'océan figé de ses toits gris,
Comme un doigt, en appel, sa tour arachnéenne...

Un phonographe, au loin, nasille des flon-flons...
Au ciel où l'ouate des nuages bouge à peine
Fuit la tache indolente et blonde des ballons...

AVRIL

Du cruel renouveau détournant tes yeux las,
Tu voudrais te vêtir d'ombre pour la journée
Où les trente coups sourds de la trentième année
Sur ton front douloureux vont sonner comme un glas.

Comme elle est loin, déjà, ta claire matinée !
Vers l'avenir d'un large essor tu t'envolas ;
Mais, sournoise, la vie a rivé sur ton bras
La chaîne que te forge une humble destinée...

Qu'importe?... Une âpre joie émane de l'effort.
Garde-toi seulement d'incriminer le sort,
Car, faite avec amour, toute œuvre est méritoire ;

Laisse aux autres, sans vaine honte et sans tourment,
Ces faux biens où ton cœur aspirait follement :
Les jours sûrs, les regards des femmes, et la gloire.

MAI

La plaine, jusqu'au fond de ruines couverte,
Dressait jadis au ciel des palais à foison ;
Les palais ont croulé ; mais la jeune saison
Rit, ainsi que jadis, sur la plaine déserte.

L'herbe aux tombeaux épars met sa caresse verte ;
La rose mêle aux vents sa lourde exhalaison...
Quels amants n'ont rêvé d'un semblable horizon
Et de tant de splendeur à leur extase offerte?

Seul pourtant un berger, drapé dans son sarrau,
Tandis qu'à ses côtés pâture un lent chevreau,
S'accote au fût brisé qui soutenait un temple,

De sa corne à bouquin tire d'aigres accords,
Puis, jusqu'au soir, d'un œil indifférent contemple
L'inutile printemps qui fleurit pour les morts.

JUIN

Une heure... Le village, à nos pieds s'auréole
D'un cercle de silence et d'ardente pâleur ;
L'œil distingue, au travers, chaque toit, chaque fleur,
L'oreille chaque bruit qui crépite ou qui vole :

Cris dans les cerisiers d'un moineau querelleur ;
Piaillements des gamins qui courent vers l'école ;
Sur la route un grinçant écho de carriole...
Puis l'air, autour de nous, dresse un mur de chaleur.

Tout languit... L'ombre mince est fixe au pied des arbres.
Au cimetière le soleil brûle les marbres
Où ce matin encor tant de nuit persistait...

Une abeille égarée, au creux des aubépines
S'écrase... Le grillon dans les chaumes se tait...
Et l'été glorieux pèse sur les collines.

JUILLET

Oui, nous irons, ainsi que les autres années,
Aux bras frais des coteaux confier notre amour ;
Le bienveillant été dorera chaque jour
Nos longs soirs et nos indolentes matinées...

Nous retrouverons tout : la campagne et le bourg,
La petite maison aux mines étonnées,
Le vernis du Japon et les roses chinées,
Et la fontaine qui chantonne au carrefour.

Mais après tant de mois, mais après tant de fièvres,
Tant de mots dont le sel est resté sur nos lèvres,
Et dont le souvenir fait trembler nos genoux,

Nos cœurs insouciants, nos âmes fraternelles,
Nos pudiques émois, et nos claires prunelles,
Et nos baisers, hélas ! les retrouverons-nous?...

AOUT

L'opaque mer, dans un déferlement d'écume,
Roule ses flots blessés aux pointes des galets ;
Plus haut que l'estacade où tremblent les chalets
Leur rage se dilate et leur colère fume.

Ainsi tu te gonflais, jadis, et te roulais,
Mer de la Palestine aux vagues de bitume,
Lorsque le Christ parut, vermeil, dans une brume :
Ses pieds te firent lisse et pleine de reflets...

Je sais un cœur, battu de plus lourdes tempêtes,
Où des flots plus puissants éparpillent leurs crêtes,
En mugissant autour de plus sombres récifs ;

Quand donc du fond des cieux peuplés de formes vagues
Verra-t-il, pour calmer leurs remous convulsifs,
Un spectre clair surgir, et marcher sur ses vagues?...

SEPTEMBRE

Où vous en allez-vous, vendangeuses vermeilles,
Avec ce rire preste aux dents et ces refrains,
Et balançant sur votre épaule ces corbeilles
Où le sang du soleil empourpre l'or des grains?

Après avoir pillé tout l'espoir de mes treilles,
Vers des coteaux plus doux et des cieux moins restreints
Vous fuyez en chantant, lumineuses abeilles,
Vous fuyez sans tourner même vos yeux sereins...

Allez... Mais si, pourtant, vous croisez dans la plaine
Une enfant au front clair et qui, de candeur pleine,
Me cherche, pour goûter la divine liqueur,

Que votre rire preste à m'oublier l'exhorte,
Et ne la laissez pas monter jusqu'à ma porte,
Car la vendange est faite aux vignes de mon cœur.

OCTOBRE

L'air sent la rose morte, et l'automne, et la pluie...
Quel est ce grand lys bleu si lent à se flétrir?...
Des brouillards qu'au flanc des coteaux l'on voit courir
Ressemblent à des pleurs qu'une main d'ombre essuie.

Tout fuit... Seul un oiseau qui ne veut pas mourir
Au faîte aigu d'un peuplier s'agite et crie :
Est-ce donc, triste oiseau, ta plainte endolorie
Qui fait, un bref instant, le soleil refleurir?

L'incertaine saison où toute flamme est douce
Traîne soudain des pieds rayonnants sur la mousse ;
L'espoir, qui s'endormait, pour la suivre se dresse...

Mais un souffle glacé clôt le ciel qui se plombe ;
Les arbres sur nos fronts frissonnent de détresse,
Et chaque feuille sèche est une aile qui tombe.

NOVEMBRE

Par cet après-midi de clarté languissante
Où flotte un morne jour sur des lambeaux de nuit,
Quel caprice anxieux décida notre ennui
A revoir la forêt, la clairière et la sente?

Entre les troncs où nul insecte ne bruit
Nous poursuivons en vain l'illusion absente...
La cime des bouleaux, qui n'est plus frémissante,
Vers l'invisible azur invisible s'enfuit...

Au « rond » qui nous prêta, l'été, ses mousses fraîches,
Un vagabond, hier, bâtit, de branches sèches,
Un foyer où la cendre encor tiède reluit :

Lorsqu'en nos cœurs brumeux nous oserons descendre,
Si nous allions aussi n'y trouver que la cendre
D'un grand feu de bois mort qui brûla dans la nuit?

DÉCEMBRE

Tu demandais, hier, quelle attente muette
Contractait l'horizon, la lumière et nos cœurs...
Depuis l'aurore, il a neigé ; ris à tes pleurs :
On célèbre là-haut quelque lointaine fête.

Dans l'air une musique assourdie et secrète
Vibre ; et des doigts légers en effeuillant des fleurs,
Laissèrent, à travers l'éther ceint de pâleurs,
Des pétales glisser jusqu'à notre planète ;

Pétales blancs, et voltigeants, et pourtant lourds
Des magiques parfums qu'on respire aux séjours
Où le cruel désir ne joint plus que des âmes ;

La chaste odeur des cieux est éparse aux chemins ;
Viens... mais les frêles fleurs fondent entre nos mains
Que la vie et l'amour dessèchent de leurs flammes.

MAURICE LEVAILLANT.[1]

1. L'auteur de ces vers, apportés à la *Revue* vers la fin de juin dernier, est mobilisé aujourd'hui. Il donnera sa part d'action à l'histoire de ces mois successifs de la prochaine année, que sa fantaisie de poète imaginait dans leur pacifique douceur accoutumée. Et ce contraste vaut au poème une saveur plus aiguë. — M. P.

LA LUTTE

ENTRE LES DEUX MARINES DU NORD

Lorsque, dans le numéro du 15 juin de *la Revue de Paris,* nous commentions la conférence de l'amiral allemand Breusing, à Bâle, il était difficile de prévoir que, si peu de temps après, tant d'occasions se présenteraient de contrôler l'exactitude des assertions de cet officier général.

Soyons justes. Reconnaissons que l'amiral Breusing nous avait assez exactement prévenus de ce que comptait faire l'état-major de la marine impériale. Il nous avait même exposé avec une singulière franchise les méthodes de guerre et de combat adoptées d'avance par cet état-major, et cette franchise nous semblerait déconcertante si nous n'y découvrions une nouvelle marque de l'insolent dédain que les Allemands d'aujourd'hui professent pour leurs adversaires : tel Bismarck, dévoilant hardiment ses desseins à de subtils diplomates qui ne voulaient voir dans ses révélations que de simples hâbleries.

Il est donc très vrai — nous le voyons — que « la flotte de haute mer » renfermée, dit-on, dans le canal de Kiel, attend pour se mesurer avec les *Home fleets* anglaises, que la supériorité numérique de celles-ci soit réduite de beaucoup par l'action des torpilleurs et des sous-marins allemands.

Il est également vrai que l'on compte, à Berlin, sur les raids extérieurs des croiseurs-corsaires, comme l'*Emden*, le *Königsberg*, le *Karlsruhe* pour affaiblir la force navale anglaise de la mer du Nord en l'obligeant à faire de nombreux détachements.

Et enfin, après les succès des torpilles automobiles *Schwartzkopf* dans la mer du Nord, dans le pas de Calais même et dans la Baltique ; après ce combat de Coronel (ou de Santa-Maria du Chili) dont certains détails semblent encore mystérieux, mais qui a montré l'habileté des pointeurs allemands, comment l'amiral Breusing hésiterait-il à répéter ce qu'il disait à Bâle : « A partir du moment où les deux flottes seront « sensiblement égales, l'avantage nous appartiendra. Nos « vaisseaux possèdent six tubes lance-torpilles, au lieu de « quatre qu'ont les Anglais. Nos canons sont en parfait état « après deux cents coups ; les leurs perdent toute précision « après soixante. De plus, les deux escadres arrivant en sens « contraire, l'avantage sera d'abord à la flotte la plus apte « au combat à longue distance. Or nos canonniers, cons- « tamment exercés, obtiennent des résultats merveilleux à « 10 000 mètres. Il n'en est pas de même des Anglais... » Etc.

Eh bien ! examinons aujourd'hui, à la lumière des événements qui se sont produits sur mer depuis quatre mois si cette confiance absolue est vraiment justifiée.

***

La flotte anglaise de la mer du Nord court-elle donc tant de risques de la part des torpilleurs et des sous-marins allemands?

Il ne le semble pas.

Éliminons tout de suite les torpilleurs. Si bien entraînées que fussent ces flottilles de « Grosse torpedo-boote » de 400 à 650 tonnes, elles n'ont pas — jusqu'ici du moins — trouvé l'occasion de se distinguer dans les attaques de nuit dont parlait l'amiral Breusing : « Nos torpilleurs, exercés de longue date aux attaques de nuit, ne peuvent manquer de faire des ravages énormes dans la flotte britannique... »

Cette flotte, sans doute, se gardait bien contre l'ennemi flottant, que les projecteurs dénoncent, ainsi que les grand-gardes ou les flanqueurs. Le fait est qu'elle n'a subi aucun dommage. Au contraire, des escadrilles de torpilleurs allemands, conduites par des croiseurs du type *Emden*, tels que le *Mainz*, ont éprouvé de graves échecs.

Tout autre est la question des sous-marins. Il serait puéril de contester aux Allemands, de ce côté-là, des succès auxquels l'opinion publique, sinon les marins avertis, était bien loin de s'attendre. Mais, jusqu'ici encore, de ces succès très honorables pour quelques capitaines et quelques équipages de sous-marins [1] la portée n'est point du tout ce que l'on espérait dans les hautes sphères de « l'Office impérial de la Marine ». C'étaient des cuirassés d'escadre qu'il fallait détruire et l'on n'a coulé que des croiseurs. J'ajoute que la série des « exploits » des sous-marins allemands semble interrompue et qu'il a peut-être suffi pour y couper court que l'attention des marins anglais, comme des marins russes, se portât sur certains procédés — toujours les mêmes à peu près — dont s'aidait le rusé sous-marin pour prendre ses adversaires au trébuchet. On se rappelle ces prétendus pêcheurs hollandais, soupçonnés de mouiller des mines, qui, le 22 septembre, détournaient de leur côté l'escadrille de « destroyers » anglais chargée de couvrir les trois *Aboukir* ; et cette goëlette, hollandaise encore, qui, sollicitant, pour ainsi dire, la visite de la division légère russe de la Baltique, permettait à un sous-marin de torpiller la *Pallada*, imprudemment stoppée pour attendre le résultat de cette opération de contrôle.

Que d'ailleurs il ne soit plus possible aux conserves d'une unité qui coule bas sous les coups d'un sous-marin de s'arrêter sur le lieu de la catastrophe pour recueillir les survivants, c'est ce que l'on sait assez par l'exemple du *Hogue* et du *Cressy*. Et il n'est pas douteux non plus — l'amirauté anglaise l'a noblement reconnu — que la mentalité de beaucoup de ses loyaux marins ne s'était pas encore adaptée, au début du

1. On a fait déjà remarquer, dans la presse étrangère et dans la nôtre, que c'étaient toujours les mêmes sous-marins qui se distinguaient. Rien de surprenant à cela. Le maniement des sous-marins exige des facultés très spéciales et leur tactique restera longtemps encore purement individuelle.

conflit, aux exigences de méthodes de guerre d'où les chevaleresques traditions du « fair play » sont décidément bannies.

Au fond, et la remarque ne laisse pas d'être piquante, c'était l'amiral anglais Percy Scott[1] qui avait raison, plus encore que l'amiral allemand Breusing. N'avait-il pas prévenu ses camarades, dès le printemps dernier, des dangers que leur feraient courir les sous-marins dans une guerre où les opérations principales allaient se dérouler dans une mer resserrée, parfaitement connue de l'adversaire et où celui-ci disposait d'arsenaux puissants comme Wilhelmshaven, de bases navales bien outillées, comme Cüxhaven, Geestemünde et Emden ; de points d'appui heureusement placés, comme Helgoland, Borkum, Sylt?... N'avait-il pas dit, avec exagération peut-être — mais il faut quelquefois crier pour se faire entendre — que les grandes unités seraient en quelques jours chassées de la mer du Nord, que les monstrueux cuirassés seraient « balayés » par les flottilles de sous-marins aidées d'escadrilles d'avions?

Non, les grands bâtiments de ligne ne sont pas chassés de la mer du Nord ; il faut avouer pourtant qu'ils n'en peuvent tenir d'une manière continue, comme il convient quand on veut faire du blocus, que la partie septentrionale. Encore y sont-ils menacés par leurs dangereux ennemis, puisque à chaque instant on signale la présence de ceux-ci sur la côte d'Écosse, aussi bien sur le revers occidental que sur la face orientale, et même dans les fjords de Norvège. J'imagine que les cuirassés de l'amiral Jellicoe ne doivent pas stopper souvent — ou qu'alors ils s'enveloppent de leurs doubles filets à mailles d'acier, que leurs « flottilles de patrouilles » ne cessent de battre l'estrade autour d'eux et qu'à bord de chaque unité tous les moyens de surveillance sont employés, tandis que les hydravions attachés à chaque escadre, planant sur la mer, s'attachent à découvrir, dans les profondeurs de l'eau transparente, la long fuseau sombre du sous-marin.

Ah ! S'il n'y avait que les sous-marins pour arrêter l'élan de

1. Je prends la liberté de renvoyer les lecteurs de *la Revue de Paris* à l'étude que j'avais faite au commencement de juillet dernier des doctrines nouvelles de l'amiral Percy Scott, étude qui a paru le 15 novembre, sous le titre de « Cuirassés et sous-marins ».

ces belles escadres qui, certes, pensaient bien marcher plus tôt à l'ennemi et l'aller relancer jusque dans ses rades... Mais il y a aussi les mines automatiques ! Et contre ce péril-là, nulle veille n'est efficace. Il faut draguer, draguer patiemment, draguer toujours, car l'Allemand use de tous les stratagèmes, licites ou non, pour mouiller de nouveaux engins derrière les dragueurs. Peu à peu, cependant, toutes ces ruses s'éventent. Des mesures d'ordre général, trop tardives peut-être, parce qu'on voulait ménager les neutres, limitent la navigation dans la mer du Nord et assurent un contrôle rigoureux des rares vapeurs et des petits voiliers qui s'y aventurent, au grand risque de couler brusquement à pic, eux-mêmes.

Le moment ne tardera donc pas où les *Home fleets* pourront descendre lentement, prudemment au sud, avec d'autant plus de chances d'y rencontrer la « flotte de haute mer » allemande que d'intéressantes opérations sollicitent celle-ci hors de son refuge. Ne faut-il pas qu'elle garde contre toute attaque le convoi de grands paquebots rapides qui va jeter sur le sol anglais la célèbre armée d'invasion? Et si cette armée veut partir de Calais, les cuirassés allemands ne doivent-ils pas, au préalable, ou bien écraser la force navale anglo-française qui opère sur la côte de Belgique, et se frayer un chemin jusqu'à Gris-Nez au travers des bancs de Flandre, ou bien, faisant hardiment le tour de l'archipel britannique, atteindre le pas de Calais par l'ouest, après avoir détruit notre escadre légère de la Manche?

*
* *

Laissons là les grandioses projets d'adversaires que nous n'eussions jamais crus, il y a quelques années, capables de se laisser aller à la mégalomanie stratégique, la plus dangereuse de toutes. Faisons un moment, toutefois, comme l'amiral Breusing et supposons en présence, dans une bataille rangée, les deux armées navales de l'Allemagne et de l'Angleterre, cette dernière réduite, grâce aux sous-marins et aux mines automatiques, à l'effectif que les marins allemands consentiront à lui laisser avant de l'aborder.

La lutte d'artillerie s'engage. Elle s'engage à grande distance, 12 000, 10 000 mètres, peut-être 8 000 seulement, car cela dépend beaucoup de la clarté de l'atmosphère. La flotte allemande va-t-elle de suite prendre l'avantage et empêcher, par un feu destructeur, la flotte anglaise d'atteindre les distances moyennes que, seules, pratiquent ses officiers de tir et ses pointeurs?

« Certainement ! » s'écrieraient nos adversaires s'ils pouvaient lire ceci : « Certainement ! Et le combat de Coronel prouve l'exactitude de nos assertions. »

Voyons cela. Il y a, d'un côté, le *Gneisenau* et le *Scharnhorst*, de l'autre, le *Good Hope* et le *Monmouth*, tous quatre croiseurs cuirassés (laissons de côté les croiseurs légers qui ne semblent pas avoir pris à la lutte une part active). J'observe que les deux Allemands sont des bâtiments de 12 000 tonnes environ, absolument semblables : des frères jumeaux. Les Anglais, au contraire, sont fort différents. L'un, le *Good Hope* déplace 14 000 tonnes, mais le *Monmouth* n'arrive pas à 10 000. Si le *Good Hope* protège son flanc par 150 m/m d'acier — comme les deux Allemands — le *Monmouth* n'opposera aux projectiles de 210 m/m que des plaques de 100 [1].

Ne nous occupons pas de la vitesse maxima des combattants, ni de l'armement en torpilles automobiles ; ces deux éléments n'ont eu aucune influence sur l'issue de la lutte. L'artillerie seule est entrée en jeu, et en voici le décompte : 2 canons de 234 m/m, 30 canons de 152 et 20 de 76 m/m dans la ligne anglaise ;

16 canons de 210 m/m, 12 de 150 et 36 de 88 m/m dans la ligne allemande.

On voit immédiatement que la dernière est supérieure à la première par l'artillerie de gros calibre qui, dans ce cas, où l'on s'est battu de loin, à peu près seule importe. D'ailleurs le calcul des « tonnes-mètre » de la puissance du projectile à la bouche de la pièce, élément principal d'appréciation, donne les résultats suivants :

1. Il n'était d'ailleurs pas cuirassé de bout en bout : l'arrière était dépourvu de plaques de ceinture. — Cette disposition de blindage se retrouve fréquemment, encore qu'elle ne soit pas à recommander. Le *Good Hope* était dans le même cas.

Anglais : 65 000 tonnes-mètre, dont 13 000 seulement pour les canons de 234 m/m et 49 000 pour les pièces de 152.

Allemands : 132 000 tonnes-mètre, dont 81 000 pour les canons de 210 m/m et 20 000 pour ceux de 150.

Cette situation était certainement connue du chef de la division anglaise ; elle lui commandait de se rapprocher le plus possible de l'adversaire afin de racheter en quelque mesure l'infériorité de sa grosse artillerie par celle de son artillerie moyenne. J'ignore si cette manœuvre fut tentée. Les rapports anglais disent seulement que l'ennemi ouvrit le feu à 12 000 yards, soit 10 900 mètres, environ ; que son tir, effectué par salves, fut rapidement réglé, grâce à cette circonstance que les croiseurs anglais se silhouettaient dans la lueur du soleil couchant ; que dès la troisième salve, des incendies s'allumèrent à bord du *Good Hope* et du *Monmouth*.

Ces deux bâtiments ne laissèrent pas de riposter vigoureusement ; mais, outre qu'à cette distance les coups de leurs canons de 152 ne pouvaient être efficaces, les projectiles de 45 kilogrammes ayant perdu vitesse et justesse, tandis que ceux de 125 kilogrammes des 210 m/m allemands conservaient les leurs, le tir des Anglais était gêné par la mer et par l'obscurité qui enveloppait déjà leurs adversaires. Dans de telles conditions, l'issue de l'engagement n'était pas douteuse. A sept heures quarante-cinq, trois quarts d'heure après le début du combat, le *Good Hope* sautait. Le *Monmouth* tint vaillamment encore toute la nuit, semble-t-il, malgré l'incendie qui le dévorait et l'on ne sait au juste à quel moment il succomba.

Voilà les faits. Que signifient-ils?...

Évidemment les Allemands ont fort bien tiré. Ce réglage en trois salves, les deux premières d'encadrement, la troisième « au but », ne laisse rien à reprendre. On est là en présence d'officiers de tir exercés et qui ont su former leurs pointeurs. Le chef de division a même dû obtenir de bons tirs par section. Il a justement, je l'ai indiqué tout à l'heure, deux unités jumelles, soudées l'une à l'autre par une longue campagne (car le *Gneisenau* et le *Scharnhorst* sont depuis longtemps en Extrême Orient) et dotées d'une artillerie homogène. Tout concourt à donner l'avantage aux Allemands. Ils en profitent avec résolution et habileté, c'est entendu. Mais enfin,

s'il est acquis par ce combat qu'ils ont en effet la pratique du tir à grande distance, il n'est pas du tout prouvé que leurs adversaires ne l'eussent point. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il leur était impossible d'en faire la preuve avec les armes qu'ils avaient en mains et dans les circonstances défavorables où ils se trouvaient.

Je vais plus loin. Le combat de Coronel eût-il montré que le *Good Hope* et le *Monmouth* étaient, au point de vue du tir de l'artillerie, inférieurs à leurs adversaires, que la question resterait entière. Les deux croiseurs anglais venaient en effet d'être armés. Un rapide voyage des eaux d'Europe dans celles de l'Amérique du Sud ne leur avait probablement pas permis de mettre « au point » un service aussi délicat que celui de l'artillerie des navires modernes. La supposition d'une infériorité relative, supposition gratuite, j'y insiste, ne pourrait donc faire de tort à la mémoire de ces braves, qui sont morts si glorieusement. En tout cas, qu'est-ce que cela prouverait contre l'aptitude aux tirs de combat des officiers et des canonniers des *Home fleets* et surtout de la première, celle qui, à elle seule, balancerait la flotte allemande *et qui est armée en permanence*? — Rien, évidemment.

Est-il même interdit d'admettre que, depuis quatre mois, les Anglais, établis au large, très au large, dans la mer du Nord, ont pu se perfectionner dans de nombreux tirs d'exercice, alors que leurs adversaires ne pouvaient le faire, confinés qu'ils étaient dans le canal de Kiel ou dans l'estuaire de l'Elbe? Soyons assurés que cette pénible attente, dont leur éminent commandant en chef ne se console qu'en la comparant aux interminables blocus d'autrefois, a été mise à profit par la flotte britannique.

***

En passant en revue les armes diverses que met en jeu la marine moderne, l'amiral Breusing n'avait rien dit, ou presque rien, des mines automatiques. Cette réserve sur ce point spécial, qui contraste avec l'abandon que je notais tout à l'heure, était certainement calculée. Le conférencier de Bâle

savait fort bien quel large usage la marine allemande allait faire de ce sournois engin. Pourtant je ne crois pas qu'en juillet dernier on fût exactement fixé, à Berlin, sur l'étendue et les modalités de l'emploi des mines, même en ce qui concerne la phase de début d'un conflit auquel on s'était si bien préparé· L'attitude inattendue que prit tout d'abord la première *Home fleet* anglaise et qui eut pour conséquence la rapide retraite de la flotte impériale depuis les fjords de la Norvège jusque dans la baie de Kiel, par les détroits danois, cette attitude immédiatement menaçante décida l'état-major de la marine allemande à barrer coûte que coûte les abords du golfe d'Helgoland, son essentielle place d'armes.

On ne se borna point là, du reste, et le champ ensemencé s'étendit bien au-dessus de la latitude de l'îlot. Ni les mines ne manquaient, car on en avait un approvisionnement considérable, ni les mouilleurs ne faisaient défaut, car, en outre des quatre bâtiments spéciaux (*Pelikan, Nautilus, Albatros, Avkona*) on disposait d'anciens croiseurs, de « bâtiments de corvée » (*Greif, Schwalbe, Hela*, etc.), et l'on s'était précautionné de nombre d'auxiliaires empruntés à la flotte de vapeurs de commerce aussi bien qu'à celle des chalutiers à moteur. Espérait-on que la flotte anglaise, prononçant une offensive décidée aussitôt la déclaration de guerre, viendrait étourdiment se faire détruire dans ce vaste champ de chausse-trapes? Peut-être. Mais il n'en fut rien. Un coup décisif frappé sur le museau de la bête, sur Cüxhaven et le débouché du canal maritime dans l'Elbe, Brunsbüttel, était parfaitement possible, à condition qu'il fût immédiat, foudroyant, et qu'il se produisît au moment même où les desseins de l'Allemagne apparaissaient au grand jour. Ne nous appesantissons pas sur ce sujet. Reconnaissons qu'il serait oiseux de rechercher avant la victoire finale — qui couvrira tout des voiles éclatants de la gloire ! — ce qu'eussent fait, en un tel cas, les hommes qui, dans les deux derniers siècles, fondèrent l'édifice de la grandeur britannique. D'ailleurs avec le temps, avec le progrès des institutions et des mœurs, la mentalité politique a tant changé, au moins dans l'ouest de l'Europe, sinon dans le centre !...

En fait, l'amirauté anglaise ayant imposé à ses escadres

une tactique expectante dont elles ne se départiront qu'à bon escient, mais plus tôt, peut-être, qu'on ne le pense, les mines automatiques n'ont fait que peu de victimes dans les rangs des navires de guerre. Leur succès le plus marqué fut de couler le *Yorck*, croiseur cuirassé allemand, qui avait peut-être contribué à les mouiller [1]. La fortune, à la guerre, a de ces cruautés.

Un bon nombre de bâtiments de commerce, en revanche, ont été détruits ou gravement avariés, bien qu'il semblât, tout d'abord que les mouilleurs de mines eussent respecté les lignes de navigation qui traversent la mer du Nord à la hauteur de l'Écosse, et celles qui la coupent en biais, du pas de Calais au Skager Rack. Malheureusement, mouillées sur tel point, les mines émigrent assez volontiers vers tel autre, où les poussent de violents courants. On en trouva, dès le début des hostilités, bien au nord de la zone où elles avaient été semées et bientôt il fallut supprimer tout trafic régulier entre le Danemark et les Iles Britanniques. Du coup, et comme les intérêts privés ne s'oublient jamais, les exportations de produits alimentaires (viande fraîche, lait, fromages, œufs, beurre, légumes) du petit mais fertile royaume prirent, par Gjdser et Travemünde, le chemin de l'Allemagne. Celle-ci avait-elle prévu ce résultat de l'organisation défensive de ses mers? C'est possible. Elle a su en profiter, en tout cas, et pas seulement pour son ravitaillement en vivres. Ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que les États scandinaves, comme la Hollande, comme l'Italie et la Suisse, sont les précieux jalons des lignes de communications des empires germaniques avec les pays producteurs extérieurs à l'Europe.

Revenons aux mines allemandes de la mer du Nord. A peine étaient-elles posées que les dragueurs anglais (navires spéciaux de l'État et chalutiers des ports de pêche, installés rapidement pour le dragage de ces engins) se mirent à l'œuvre pour déblayer les voies d'accès du camp retranché mari-

1. Le *Yorck* ayant sombré, par temps brumeux, à l'ouvert de Wilhelmshaven, il se peut aussi (et on l'a dit) qu'il ait heurté une des mines électro-automatiques qui défendent la Jade. S'il en est ainsi, il y a eu une grave imprudence commise. Quand on ne voit pas les « amers » de la portière ménagée dans une ligne de torpilles, il faut mouiller où l'on est ou rétrograder.

time dont le centre est à Helgoland. Ils y réussirent en partie, sous la protection d'escadrilles de croiseurs légers et de « destroyers » qui livrèrent quelquefois, on se le rappelle, des combats heureux aux flottilles germaines. Mais nos tenaces adversaires ne se tenaient pas pour battus sur ce terrain plus que sur les autres. Tout moyen leur fut bon pour semer de nouvelles mines derrière les dragueurs et pour étendre les limites du champ ensemencé. On vit de prétendus pêcheurs hollandais cacher des mines, des crapauds et des orins sous leurs filets ; des paquebots, des « cargos » d'aspect débonnaire et qui traversaient la mer du Nord pour porter au loin les bois de Norvège ou les minerais de Suède, laisser tomber de leur arrière, comme par mégarde, de nombreux exemplaires de l'engin destructeur. Chaque randonnée de croiseur allemand au large du Doggerbank était utilisée de la même manière. Les sous-marins eux-mêmes y furent employés et s'ils ne pouvaient porter qu'un faible nombre de mines, du moins les mouillaient-ils sur les points les plus inattendus, jusque sur le revers occidental de l'Écosse, s'étant précautionnés de relais, de « bases secondaires » improvisées dans les sauvages archipels du Norrland. Et dernièrement enfin, ne découvrait-on pas que les atterrages des grandes lignes de navigation qui desservent Glasgow, Belfast, Liverpool, étaient minés par une petite flottille de chalutiers norvégiens, ou soi-disant tels? C'est merveille que les pertes en bâtiments — en bâtiments de guerre, surtout — ne soient pas plus grandes !

A ceux qui, en présence de cette situation, se demandent avec quelque angoisse si les escadres de ligne pourront jamais entreprendre dans la mer du Nord une opération sérieuse et en particulier l'attaque, soit d'Helgoland, soit de l'estuaire de l'Elbe, je répondrai sans hésitation d'une manière affirmative. Les grandes unités ne sont pas — si on le veut bien... et on le voudra ! — désarmées contre les mines plus que contre les sous-marins. Pour ne parler que d'un procédé depuis longtemps connu, on peut opposer aux mines des contre-mines dont l'explosion provoque celle de ces engins, Il n'est point de barrage de torpilles que l'on ne puisse couper ainsi d'un chenal suffisant pour le passage d'une force navale marchant

exactement en ligne de file, à petite vitesse, il est vrai, pour pouvoir garder à la mer ses filets protecteurs. On se rappellera aussi que les Américains à Santiago et les Japonais à Port-Arthur avaient fait traverser les lignes de torpilles espagnoles ou russes par des vapeurs de commerce montés par un petit nombre de volontaires qui acceptaient les risques mortels de l'inévitable explosion. Bien préparé, exécuté avec des bateaux assez cloisonnés pour ne pas couler absolument sur place, ce coup héroïque doit réussir. Et il y a encore d'autres moyens...

***

Notre précieux informateur d'avant la guerre ne nous avait pas non plus parlé de la supériorité que les Allemands s'attribuaient en ce qui touche l'emploi de certains explosifs, soit comme charge des cônes-avant de torpilles automobiles, soit comme charge intérieure des projectiles. Lorsque nous arrivèrent quelques détails sur la perte des trois croiseurs cuirassés anglais et sur celle du croiseur russe *Pallada*, les marins furent surpris de la rapidité avec laquelle ces bâtiments — frappés chacun par une seule torpille, affirmait-on — avaient chaviré et coulé. Il nous semblait inexplicable qu'une seule explosion de fulmi-coton, fût-elle d'une charge de 100 à 120 kilogrammes, pût désorganiser à ce point l'œuvre vive d'une unité bien construite que la submersion totale se produisît en quelques minutes. Deux hypothèses se présentaient à l'esprit : ou bien les constructeurs ne s'étaient pas suffisamment préoccupés, dans l'établissement de leurs plans, de ce que nous appelons *la stabilité après avaries*, ou bien l'explosif employé comme charge de la torpille était plus violent que le fulmi-coton. C'est cette dernière supposition qu'il faudrait retenir, si l'on en juge par certaines communications de la presse des pays neutres, communications probablement inspirées par les Allemands, dont la modestie résiste assez mal à la satisfaction de faire valoir leur armement et qui recherchent les effets d'intimidation avec une persistance que l'insuccès ne décourage pas.

Emploient-ils ou n'emploient-ils pas en réalité le trinitro-

tolluène (ou trinitrotolluol) dans leurs torpilles automobiles, je l'ignore ; et cet explosif, d'ailleurs connu, est-il vraiment supérieur au fulmi-coton, c'est ce que je n'examinerai pas ici, d'autant que la question est infiniment complexe, car ce n'est pas seulement de la puissance absolue qu'il s'agit, mais aussi de la conservation, de la stabilité, de la commodité de mise en œuvre, du prix de revient, etc., etc...

De l'utilisation du trinitrotolluène dans les charges de torpilles il ne faudrait d'ailleurs pas conclure immédiatement à son emploi dans les charges intérieures de projectiles. D'autres conditions s'y présentent, dont une fort importante, la résistance au choc brutal que subit l'obus avant de se mettre en marche dans l'âme de la bouche à feu. La rapidité avec laquelle ont pris feu le *Good Hope* et le *Monmouth*, rapidité qui a paru déconcertante à quelques-uns, peut être attribuée à des causes très différentes de celle de l'effet particulier d'un explosif nouveau véhiculé par les projectiles de 21 centimètres des *Gneisenau* et *Scharnhorst*. Comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure, la cuirasse de flottaison des deux croiseurs anglais n'allait pas jusqu'à l'arrière et c'était là une disposition d'autant plus vicieuse que, si je ne me trompe, les soutes des pièces d'extrême retraite étaient situées à l'aplomb de ces bouches à feu. Le cuirassement vertical ne montait peut-être pas non plus assez haut dans son ensemble. C'est d'ailleurs là un défaut que l'on pouvait relever à bord des croiseurs allemands sauf, toutefois, en ce qui touche leur maîtresse-partie. Et ce défaut n'était peut-être pas le seul ; mais tout a été couvert par le fait que le *Gneisenau* et le *Scharnhorst* ont pu prendre l'initiative d'un feu efficace.

On ne doit pas se le dissimuler : en présence des canons modernes et de leurs projectiles à explosifs violents, ou bien il faut rester sous l'eau — à fleur d'eau, tout au moins — ou bien il faut couvrir son plan émergé d'un blindage d'épaisseur suffisante et qui ne laisse rien d'essentiel exposé aux coups de l'artillerie. Ce n'est assurément pas dans le décuirassement des unités naviguant en surface qu'il faut chercher la solution des problèmes qu'imposent à la fois les nécessités de l'ordre économique et les constatations si catégoriques qui résultent aujourd'hui des incidents de la guerre sous-marine.

Ceux des lecteurs de *la Revue de Paris* qui ont bien voulu suivre les déductions de mon étude sur les cuirassés et les sous-marins [1] auront pu remarquer que le *type intermédiaire* que j'ai cru pouvoir proposer, le bélier-torpilleur rapide, était fortement protégé par des revêtements métalliques.

*
* *

On se souvient sans doute qu'en dernière analyse M. l'amiral Breusing trouvait un élément de supériorité de la marine allemande sur la marine anglaise dans la puissance incomparable des arsenaux de l'empire et de ses chantiers privés. J'observais il y a cinq mois, qu'il s'en fallait bien que cette supériorité fût prouvée et je ne vois pas encore de motif pour changer d'opinion. Je n'en reconnais pas moins, aujourd'hui comme alors, que les facultés de production et de réparations de ces chantiers et arsenaux sont tout à fait remarquables. Au reste on devait s'y attendre, connaissant la haute valeur, dans l'ensemble, de l'industrie allemande et nous n'aurons garde, en rabaissant nos adversaires, de diminuer le prix de la victoire finale sur laquelle nous comptons fermement.

Ces réflexions se présentaient à mon esprit tandis que je lisais le détail des efforts que font les Allemands pour constituer à Zéebrügge, sur la côte belge, une base secondaire, ou plutôt *intermédiaire*, pour leurs sous-marins et autres bâtiments légers, pour leurs dirigeables aussi, et pour leurs aéroplanes. Imagine-t-on ce qu'il a fallu, ce qu'il faudra encore, si les événements militaires leur en donnent le temps, d'ingéniosité, de facultés d'observation et d'adaptation, de volonté, de ténacité, en même temps que de puissance d'outillage, pour une création de ce genre, en pleine guerre, avec des chemins de fer encombrés, des routes défoncées, au milieu de populations hostiles où se dérobe la main-d'œuvre et sous le feu des canons de la force navale anglo-française? Le résultat ne s'est pas fait attendre : avant même que les travaux essentiels fussent achevés, les sous-marins allemands, ne deman-

1. *La Revue de Paris* du 15 novembre 1914.

dant à leur nouvelle station qu'un abri de quelques heures, de menues réparations, de l'électricité et du pétrole, apparaissaient dans les bancs de Flandre, puis sur la rade des Dunes, enfin dans la Manche, où l'on sait qu'ils ont coulé des navires de commerce. Peut-être n'en eût-il pas été ainsi et le champ d'action de ces bâtiments eût-il été notablement réduit si les marines alliées se fussent trouvées en mesure de détruire en temps utile et, mieux encore, d'occuper les établissements du port de Zéebrügge et le débouché du canal maritime de seize kilomètres de longueur qui relie ce port à la grande cité de Bruges. Mais à la guerre, on n'a pas toujours le temps, ni les moyens de faire plus que l'indispensable; et l'indispensable, dans cette circonstance, c'était d'arrêter à coups de canon, entre Middlekerke et Nieuport, la marche offensive de l'extrême aile droite allemande.

Comptons, quoi qu'il en soit, avec l'activité fébrile — mais parfaitement réglée — des chantiers, des usines et des arsenaux allemands pour renforcer la « flotte de haute mer » et lui créer de nouveaux moyens d'action. On a parlé déjà de l'achèvement, et même de la mise en chantier d'un grand nombre de sous-marins. Il ne faut point concevoir de ce côté-là de grandes alarmes. Le malaisé n'est point de construire un sous-marin en quelques mois, voire en quelques semaines — à condition, toutefois, que le moteur en soit prêt. C'est dans la *mise au point* de cet outil délicat que gît la difficulté, et le temps qu'il y faut s'augmente de celui qu'exige l'entraînement du personnel. Mais, au moment où la geurre a éclaté, l'Allemagne avait en achèvement à flot, outre une quinzaine de sous-marins, trois cuirassés d'escadre [1] de 26 600 tonnes, à turbines, deux croiseurs de combat [2] (grands croiseurs cuirassés) de 27 à 28 000 tonnes, à turbines aussi, quatre petits croiseurs ou éclaireurs d'escadre, du type *Breslau* renforcé et douze destroyers ou grands torpilleurs de 570 tonnes. Il y a là une belle escadre très complète et l'on fait des efforts surhumains pour qu'elle soit prête, matériellement au moins, au cours de cet

1. *König* (chantier impérial de Wilhelmshaven) ; *Grosser kurfurst* (chantier Vulkan, à Hambourg) ; *Markgraf* (chantier du Weser).

2. *Derfflinger* (chantier Blohm et Woss, Hambourg) ; *Lützow* (chantier Schichau, Danzig).

hiver, au lieu de l'été ou de l'automne de 1915. Mais, là encore, il y a la mise au point...

Les chantiers anglais — pas plus que les nôtres — ne restent inactifs. Ils ont, eux aussi, de belles unités de combat à achever, à faire entrer en ligne ; et ils en ont plus que les chantiers allemands. J'y compte quatre cuirassés d'escadre de 25 000 tonnes, *Ironduke*, *Marlborough*, *Emperor of India* et *Bembow*[1], un croiseur de combat de 30 000 tonnes, le *Tiger*, huit croiseurs cuirassés légers, cinq croiseurs du large ou éclaireurs d'escadre du type *Sydney* et *Chatham*, qui l'emporte jusqu'ici sur le type *Breslau*, une quinzaine de grands destroyers de 1 050 tonnes et une douzaine de sous-marins ou submersibles de 1 200 tonnes environ, en plongée.

Tout cela ne tardera guère, soit à prendre place dans les *Home fleets*, soit à rejoindre les divisions lointaines, soit, pour les plus tard venus, à entrer en armement. Joignez-y les bâtiments construits en Angleterre pour le compte de marines étrangères et sur lesquels l'amirauté a mis la main, dès le début du conflit, et vous partagerez la confiance qu'exprimait au Guild hall, vers le milieu de novembre, le premier Lord, M. Winston Churchill, lorsqu'il disait :

« ... Les conditions de la guerre navale sont étranges et « nouvelles. Nous avons une grande supériorité en puissance « et en nombre, mais nous avons aussi à remplir une tâche « infiniment plus grande et plus difficile que celle de nos « ennemis. Nous travaillons à dominer toutes les mers ; nous « essayons de protéger le plus paisible commerce du globe « contre une multitude de nouveaux dangers, contre des « procédés qui n'ont jamais été employés dans les guerres « des nations civilisées. Nous avons à transporter de grandes « armées sur le théâtre principal de la guerre ; nous avons « convoyé et nous convoyons encore des expéditions pour « prendre toutes les colonies de l'Allemagne. Une œuvre si « considérable fait que nous exposons aux coups de l'ennemi « une cible incomparablement plus grande que celle qu'il pré- « sente lui-même aux attaques de nos vaillants marins.

1. Les cuirassés anglais de cette série, ainsi que le *Tiger*, portent des canons de 343 m/m, alors que les cuirassés allemands n'ont que des 305.

« Après cent et quelques jours de guerre, notre marine, « en dépit de quelques pertes, est réellement plus forte qu'elle « ne l'était au début des hostilités ; *et elle l'est dans toutes les* « *branches de l'activité maritime qui, au cours de la guerre* « *moderne, exercent la plus puissante influence sur l'issue de* « *la lutte.* »

Voilà de fermes et précieuses assurances. Tenons-nous-y et comptons sur la suite des événements maritimes pour montrer à l'Allemagne, qu'elle n'était pas — quoi qu'on lui ait dit — en état de se mesurer avec la Grande-Bretagne. Le sceptre des mers n'est pas sur le point de changer de mains.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

LETTRES DE JEAN DULIMBERT

OFFICIER DE CHASSEURS

(1804-1815)

En effet, comme le dit sa mère, Dulimbert s'était distingué aux rudes journées d'Essling ; après avoir lutté jusqu'à l'aube, il se retira un des derniers, emportant en croupe un camarade blessé. Il était décoré en juin. Madame Dulimbert écrit quelques jours après :

Moulins, 3 juillet 1809.

Encore une bonne nouvelle, mes chers amis ! Je viens de recevoir deux lettres de notre cher petit ; la première nous donnait l'espoir de la promotion prochaine au grade de lieutenant, la seconde, qui la suivait de près, nous a annoncé sa nomination. Il est en outre décoré de la Légion d'honneur. C'est M. le Maréchal qui a tenu à procéder lui-même à la cérémonie, et qui a eu pour Dulimbert les propos les plus flatteurs, car il était au courant du dernier fait d'armes de notre enfant. Je trouve que c'est très joli à vingt-trois ans d'être lieutenant et légionnaire ; ce que je trouverais plus joli encore, ce serait d'avoir mon fils près de nous, sans craindre pour ses jours. Oui, mes bons amis, je sens que je ne serai jamais heureuse et tranquille, que quand le cher enfant nous sera rendu et que nous serons tous réunis.

Remerciez bien pour moi cette bonne petite Constance ; qu'elle continue de prier pour son pauvre mignard, et Fanny avec elle. Je vois que leurs vœux adressés au Ciel y montent tout droit ; j'ai tant de foi dans leur résultat ! Dites-leur que j'ai écrit aujourd'hui à leur bon ami et que je lui ai dit combien elles ont été contentes en apprenant qu'il se portait bien, et que tous les jours elles priaient pour lui ; il sera sûrement reconnaissant de cette marque d'affection.

Le gracieux et attendrissant tableau que ces deux petites cousines à genoux, et priant pour le « mignard » qui ferraille sur le Danube ! Dans combien de familles la même scène a dû se reproduire, que de jolies larmes répandues ! On en a fait des romances et des chromos, je sais ; mais ce n'en est pas moins beau et touchant, puisque ce fut vrai. Nouveaux détails. C'est le père qui écrit cette fois, et nous donne quelques renseignements sur le séjour des officiers aux environs de Presbourg, pendant que se prépare activement le triomphe du 6 juillet, et à Brünn, après la victoire.

Moulins, 26 juillet 1809.

Je me persuade aisément, mes bons amis, que les premières nouvelles vous en font désirer d'autres ; je m'empresse donc de vous faire part de celles qui nous sont arrivées hier, sous la date du 11 juillet. Mon fils nous assure qu'il ne souffre pas de sa blessure et qu'il ne faut pas en craindre les suites. Mais il avoue néanmoins que l'engourdissement du pouce est total, que son poignet est toujours très noir. Il espère, dit-il, que ce sera bientôt fini, mais il est aisé de voir qu'en prenant la plume, il n'a eu qu'une intention, une pensée, celle de dissiper nos inquiétudes. Malheureusement son écriture difficile en dit long ; d'ailleurs, tant de précautions devaient produire chez moi l'effet contraire ; je connais les désastreux résultats des commotions données par les boulets ; quand cet instrument de mort ne brise pas, presque toujours il paralyse. Mon fils avoue que la secousse a été violente : il le fallait puisqu'il a vidé ses étriers et que la poignée de son sabre s'est rompue dans sa main. C'est par miracle qu'il n'a pas été foulé aux pieds des chevaux. Mais aussi quelle folie que cette charge inutile, quand la bataille était gagnée et qu'on risquait d'exaspérer les vaincus ! Je tremble qu'il ne soit estropié, mais au moins il vit

je conserve l'espérance de le revoir ; et Wagram ne nous aura pas encore coûté trop cher ; combien d'autres pères plus malheureux ne reverront pas les leurs ! Ah ! que de deuils elles répandront sur les familles, à mesure que les résultats en seront connus, ces sanglantes journées du Danube ! Puisse l'armistice, qui vient d'être signé, nous présager une paix aussi glorieuse, aussi durable que chèrement achetée !

Mon fils, ayant l'hôpital en horreur, a eu le bonheur, assez rare pour les officiers de son grade, d'obtenir un logement en ville ; il y respire un air meilleur. Il a eu l'avantage, au commencement de la campagne, de se procurer un domestique, dont les services lui sont devenus très utiles ; un ordre sévère de l'Empereur a interdit aux officiers de tout rang de s'adresser comme par le passé, aux soldats de leur corps ; il a un paysan autrichien pour le servir, qui est très fier, paraît-il, de ces hautes fonctions ! Faute de s'être précautionnés à temps, beaucoup de camarades de mon fils se trouvent aujourd'hui dans un grand embarras. Pour lui, il a avec lui deux de ses chevaux et une provision de linge suffisante. Je vous transmets, mes chers amis, tous ces petits détails qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour des cœurs aussi sensibles que les vôtres. Je vous embrasse tous.

Quelques jours après Wagram, le poignet endolori de Dulimbert était pansé avec trois galons de capitaine.

III

Dès cette époque, les lettres se font rares. En mars 1810, il quitte ses cantonnements d'Allemagne pour se rendre en Hollande, nous annonce son père ; dans quelques jours, il sera en Espagne où vont s'user tant d'énergies ! A la date du 14 octobre 1810, Dulimbert père écrit à son frère de Confolens :

Vous apprendrez avec plaisir, mes bons amis, que nous avons reçu des nouvelles de notre cher chasseur ; il a rejoint son régiment le 12 septembre à Bordeaux, et est arrivé avec lui le 25 à Bayonne, où il s'est procuré tout ce qui lui manquait pour rentrer en campagne ; deux domestiques, un troisième

cheval, des habits, des harnais ; il y a trouvé tout, mais en payant fort cher. C'est une ruine ! Le 28 septembre, il est parti pour Tolosa. Son régiment paraissait destiné à se rendre en Portugal, ce dont il se félicitait grandement, parce que là au moins se fait une guerre franche et régulière ; mais, provisoirement, il doit faire partie du 9e corps d'armée, commandé par M. le général Drouet. C'est M. le baron de Montesquiou, son récent colonel, qui est à la tête de ces 500 hommes envoyés en Espagne ; notre chasseur se réjouit de retrouver un chef qui lui a donné tant de preuves de sa bienveillance particulière.

Il entre à Salamanque le 12 décembre, et quitte Ciudad de Rodrigo, « le cœur navré de douleur d'y avoir laissé son colonel mourant » ; et, en effet, Montesquiou devait succomber quarante-huit heures plus tard, dans la chambre même que venait de lui céder Marbot, aide de camp de Masséna. C'est ensuite le silence pendant de longs mois. Où était-il? On ne sait guère, car les lettres sont souvent restées en route ; les guérillas arrêtaient la poste. Aussi madame Dulimbert accable-t-elle l'Espagne de toutes ses malédictions ; elle a avec elle « la pauvre madame Dupont », et les deux femmes s'entretiennent de ce pays fatal, qui coûte aux uns la vie, aux autres l'honneur.

Madame Dupont continue à souffrir ; il n'y a pas beaucoup d'amélioration ; elle a toujours les mêmes maux d'estomac ; le médecin des eaux prétend qu'elle a le foie, la rate et le pancréas engorgés. C'est l'effet du chagrin qui la mine et qui la tuera peu à peu ; il n'est donc pas vrai qu'il nourrisse les femmes, comme le prétendent quelques originaux. Je vous assure que celle-là est très mal nourrie. C'est toujours avec bien de sympathie qu'elle me parle de notre capitaine qui fait mon plus grand tourment. Je me désespère sur son sort et le confie toujours aux prières de ses bonnes cousines. Si madame Dupont se porte mal, en revanche, sa fillette est fraîche et jolie comme un amour.

Le général a écrit ; il fait des vers pour charmer les ennuis de sa détention, et a envoyé à madame Dupont une pièce fort agréable qu'elle nous a lue. Il a tous les talents ; mais quel sort infortuné !

Vichy, le 29 juin 1811.

C'est ainsi que des loisirs, un peu forcés, transforment les soldats en poètes lyriques ; on songe à Charles d'Orléans, rimant des ballades, après Azincourt, dans sa prison. Malheureusement la plupart des poésies légères du comte Dupont se sont perdues ; mais enfin il nous reste la fameuse strophe sur les amours des éléphants, dont Talleyrand s'émerveillait ! Il avait tous les talents, comme dit madame Dupont.

Pendant ce temps « rien n'arrive de ce vilain pays que des nouvelles d'embuscades et d'égorgements » ; et le corps de Dulimbert se dissémine sur les chemins poudreux d'Espagne, livré aux caprices jaloux de généraux qui ne savent plus commander, ni obéir. Une lettre pourtant, la seule que nous ayons, datée du 15 juin 1811, Salamanque.

M. Vialart qui part pour Bayonne avec un convoi de malades et de prisonniers a eu l'obligeance de se charger de ces quelques mots, et vous pensez si j'ai accepté la proposition avec joie ; il y a si longtemps que je n'ai pu vous adresser de mes nouvelles ni en recevoir des vôtres ; nous sommes presque isolés du reste du monde, puisqu'on ne tolère plus que les courriers officiels ; on craint que des renseignements tombent dans les mains de l'ennemi ! Je commence par vous dire que je suis en vie et en bonne santé, malgré les chaleurs et les privations, sans parler des fatigues des quatre derniers mois ; j'ai été un peu de toutes les affaires avec M. le général Drouet, dont l'intervention a sauvé l'armée de Masséna ; sans nous elle serait morte de faim ou écrasée par les Anglais ; mais la cavalerie a particulièrement souffert, parce qu'il nous fallait sans cesse soutenir ou dégager des troupes trop jeunes et sans expérience, et en même temps battre l'estrade, à la poursuite de tous les bandits, encore plus dangereux que les réguliers : ils commettent des atrocités épouvantables, dont le récit est impossible. Nous avons surtout donné aux deux journées de Fuentes d'Oñoro, petit village que traverse le lit d'un ruisseau ; nous l'avons disputé pendant une semaine ; le jeune Duparc est tombé tout près de moi, une balle dans la gorge. J'en ai eu, vous pouvez le penser, un vif chagrin, mais est-ce qu'on a le temps de s'apitoyer. Nous avons pris plusieurs fois à la charge les palissades, les canons et les hauteurs du village, mais faute d'être appuyés, il nous fallait reculer avec des hommes en moins ! Ces Anglais sont de bons

soldats, plus solides encore que les Russes ; ils restent debout comme des pieux, même quand ils sont frappés. Ils n'avancent guère, mais ils ne reculent pas ; ce sont également de bons tireurs. Pour ma part, je puis dire que j'ai été favorisé par la chance : je n'ai eu dans toutes ces affaires qu'un coup de sabre, au bras gauche, qui m'a plutôt contusionné que blessé ; je n'ai pourtant pas épargné ma peine ; ce n'est pas mon habitude, vous le savez, mon cher papa. J'en ai été récompensé par le succès, puisque j'ai contribué à faire aux Anglais plus de 2 000 prisonniers dans le combat du 5 mai ; le colonel m'a remis son épée en mains propres, et j'ai été félicité par M. le général Montbrun qui nous conduisait. Mais là encore on nous a abandonnés à nos seules forces et nous avons dû nous replier ; j'en avais les larmes aux yeux de douleur et de rage ; car de toute cette glorieuse capture il ne nous restait plus qu'un drapeau, quatre officiers, et quelques gourdes de rhum excellent, ce qui nous a semblé, plus que tout, d'un prix inestimable ; ces Anglais sont très bien approvisionnés.

Nous sommes maintenant dans les environs de Salamanque, où nous prenons un repos mérité. Le Maréchal est rappelé à Paris et on nous dit que l'Empereur va revenir en personne prendre la direction des opérations. Nous le souhaitons tous, car tout va de plus en plus mal avec tant d'ordres et de manœuvres contradictoires, et pour aboutir finalement à une retraite ! Notre situation reste fort précaire, étant menacés de partout, sans munitions presque, et sans vivres. C'est pire qu'en Pologne ; on ne peut s'habiller ni se nourrir. Personnellement j'ai perdu trois chevaux ; mon dernier est heureusement du pays ; il est à moitié sauvage et il vit des cailloux qu'il broute. Si j'ai la chance de le ramener en France, vous verrez, mon cher papa, un descendant de Rossinante. Je suis sans linge et ne touchons plus de solde...

Dulimbert parle de sa chance ; il aura encore celle de tomber malade, assez gravement, et l'Espagne lui épargnera ainsi la Russie. De retour en France, il est venu se reposer quelques jours à Confolens, octobre 1812.

Je te remercie, encore, mon bon frère, de toutes les attentions que tu as pour ce cher enfant, écrit le père. Il est si

heureux de se retrouver parmi vous ! Tu peux penser qu'avec la tournure que prennent les événements, je le préfère chassant un gibier inoffensif et succulent à travers les bois de la Charente, que perdu dans les neiges avec les ours et les cosaques. La bourriche est arrivée à bon port ; toutes nos félicitations avec nos remerciements les plus cordiaux.

Mais il ne s'agit plus de poursuivre des lièvres ; la grosse bête vient de déboucher. Dulimbert est maintenant à Metz, en famille, prêt à courir du côté de Leipsig, recevoir un coup de latte et « ses galons d'officier supérieur ». L'appel des canons de Bautzen et de Dresde est impérieux ; il a pourtant quelques heures encore à consacrer aux siens ; il est là, chez sa sœur, mariée dans cette ville ; il est devenu oncle à son tour et il joue avec sa petite nièce, avant d'aller à d'autres distractions.

... Oui mes bons parents, écrit-il le 7 juin 1813, me voici enfin à Metz, brisé et harassé, après ce long voyage sous la pluie ! Christine a été si heureuse ! J'aime assez surprendre mon monde et j'y réussis passablement, comme vous l'avez vu plusieurs fois. J'ai trouvé toute la famille bien portante ; Alfred est un enfant superbe, Elmina ressemble excessivement à sa mère, et un peu à moi, dit-on : elle a la peau blanche, de très jolis cheveux noirs qui bouclent, des yeux noirs, fort vifs. Elle ne prononce presque que des monosyllabes, mais elle désigne très bien tout ce qu'elle veut ; elle raffole des cerises, et pour une cerise on lui fait faire tout au monde. Il semble que je l'intéresse ; elle ne me quitte pas des yeux ; sa maman dit qu'elle a un petit faible pour les militaires.

Je resterai à Metz deux jours ; il me faudra ensuite galoper après mes gens, que je veux rejoindre avant Mayence, où nous devons être le 13 de ce mois. Le détachement que je conduis est destiné au 3e corps de cavalerie, commandé par le duc de Padoue ; il se forme à Hanau ; c'est donc là que vous m'adresserez vos lettres, ma chère tante, et le plus souvent possible. Songez que je n'aurai pas d'autre dédommagement de tout ce que je laisse du côté du Rhin. Je félicite bien mon oncle des nouvelles plantations ; je suis heureux de la réussite des acacias et de l'ébénier de l'allée de l'étang. Vous vous doutez facilement à mon barbouillage que les enfants ne

sont pas loin, et, en effet, ils me poussent le coude. Adieu, mes chers parents; j'embrasse le quatuor de tout mon cœur.

IV

C'est sur ces détails intimes et champêtres que se termine la correspondance. Dulimbert, à moitié remis de sa blessure d'Allemagne, prend part à plusieurs combats de 1814, toujours dans le corps d'armée du général Arrighi. Mais les détails nous font défaut ; quelques courts billets à peine. La journée du 18 juin le trouve à son poste; il s'y montra, comme d'habitude, brave et aventureux, principalement dans la périlleuse mission de rejoindre autour de Plancenoit, vers les quatre heures, le comte Lobau, pour lui remettre un ordre; son cheval était resté en route.

Stendhal avait coutume de dire que l'histoire finissait pour lui, le soir de Waterloo ; le reste des affaires du monde n'avait plus aucune saveur, ajoutait-il. Nous prolongerons d'un jour cependant la biographie de Dulimbert, puisqu'il eut à ferrailler encore, le lendemain, sur la route de Gosselies. Cette fois, les temps héroïques étaient clos.

Dulimbert, qui vécut jusqu'en 1848, n'en fournit pas moins ce qu'il est convenu d'appeler une heureuse carrière ; trois fois député de la Charente sous Louis-Philippe, il fut promu maréchal de camp en 1842. Mais, comblé d'années et d'honneurs, il dut parfois, pendant les loisirs fastidieux de la paix, se retourner avec regret vers l'époque lointaine, où, petit officier que brûlait une fièvre de gloire, il couchait, sans parvenir à « fermer les yeux de toute la nuit », sous un baraquement de fortune, à côté du prince Murat.

JOSEPH LARRIBAU

LA NEUTRALITÉ ITALIENNE

Au lendemain du jour où l'Allemagne nous déclara la guerre, lorsque le gouvernement italien fit connaître qu'il observait la neutralité, une impression de soulagement et de confiance se répandit jusque dans nos moindres villages. L'opinion, d'habitude plus lente à interpréter les événements politiques, saisit tout de suite la portée de celui-là. La déclaration italienne, outre qu'elle nous donnait la certitude de n'être pas attaqués « dans le dos », au cours de notre face-à-face avec l'Allemand, attestait l'échec, inattendu pour beaucoup de gens, des combinaisons tripliciennes. Elle faisait d'autant mieux valoir la sûreté de notre alliance et de nos amitiés extérieures. Elle parut couronner une préparation diplomatique poursuivie avec autant de bonheur à Rome qu'à Londres et à Pétrograd, et dans laquelle on vit l'augure et presque le gage de la victoire. Enfin l'événement démontrait que nous n'avions pas d'ennemis à redouter dans la famille latine, et, pour défectueuse qu'ait pu être, précisément entre Latins, l'éducation du sentiment de parenté ethnique, il apparut que ce sentiment naturel était encore assez vivace pour avoir pu se passer d'éducateurs.

On s'aperçut bientôt que l'intérêt de cette neutralité ne se bornait pas à nous permettre de disposer de nos corps d'armée des Alpes et de transporter nos troupes d'Afrique en toute sécurité. L'attitude de l'Italie immobilisait, sur les frontières autrichiennes du Frioul et du Trentin, des forces

que l'état-major allemand destinait à servir d'appoint à ses divisions d'Alsace. Elle faisait échouer en outre un plan économique solidaire du plan militaire, en ce que la péninsule se dérobait au rôle de base de ravitaillement qu'on lui avait à coup sûr assigné à Berlin.

L'Italie, sans doute — ses hommes d'État l'ont dit assez haut, au risque même de lui enlever le mérite moral de son attitude — trouvait son intérêt à rester neutre. Mais le nôtre était conforme, nous ne devons pas l'oublier, et c'est désormais un fait acquis, toute sentimentalité politique mise à part, aux annales de la paix latine. Faut-il aller plus loin, inférer de cette conformité que la neutralité de l'Italie est de pure transition, et qu'il convient d'y voir la préface transparente d'une déclaration de guerre à l'Autriche et à l'Allemagne? L'opinion, chez nous, sous l'influence du vieil optimisme national, semble avoir marché droit à cette conclusion. C'est à ce point que, d'abord rassérénée par la réserve de l'Italie, elle commence à éprouver une sorte de déception, d'impatience peut-être, à sentir que cette réserve se prolonge. Certains même vont jusqu'à pronostiquer qu'elle durera autant que la guerre.

Il faut essayer de marquer le juste point entre l'excès d'assurance d'hier et le scepticisme d'aujourd'hui. Le plus sûr est d'étudier successivement les raisons qui laissent entrevoir comme fatale la coopération de nos voisins au conflit, et celles qui paraissent en avoir retardé l'échéance au delà de nos prévisions — et peut-être même des leurs.

*
* *

Que l'Italie doive finir par se ranger du côté de la Triple Entente, on le pourrait justifier d'un mot : les mêmes motifs qu'elle a eus de se tenir momentanément à l'écart de la conflagration l'incitent à y participer. Et la proposition cesse d'être paradoxale, même dans les termes, dès qu'on veut bien réfléchir que l'Italie s'est déclarée neutre, non parce qu'elle se désintéressait des événements, mais parce qu'elle était amenée à y prendre un intérêt contraire à celui de ses alliés.

Rien de moins « neutre », tout d'abord, que le sentiment populaire italien. Sans doute il a marqué une répugnance significative, et même, dans certains milieux, décisive, à l'idée d'hostilités contre la France. Mais il ne s'est pas tenu à cette indication quasi-négative, à ce simple avertissement de *ne pas faire* qui est ressorti, dit-on, des rapports préfectoraux unanimes. Dès le printemps, il répondait par une recrudescence d'animosité à la recrudescence des provocations austro-hongroises : on se souvient qu'au mois de mai, il fallut mobiliser la police, la gendarmerie et jusqu'à l'armée pour la protection des consulats impériaux et royaux. De son côté, l'Allemagne commençait à susciter, dans la partie la moins effervescente de la population, chez les gens de négoce et d'affaires, un mouvement de réaction contre sa politique économique en Italie. On s'apercevait enfin de la concurrence sans scrupules que, pour la conquête du « débouché », elle faisait à l'industrie nationale, et un sentiment de révolte couvait, motivé par la dictature qu'elle exerçait sur le crédit, avec la complicité de la *Banca commerciale*.

La guerre a ravivé tout à la fois les rancunes accumulées contre l'Autriche, et je ne sais quel instinct lointain, profond, de solidarité latine contre les *Tedeschi*. Elle a permis aux irrédentistes d'entrevoir comme prochaine la libération de Trente et de Trieste ; aux nationalistes de la jeune école de soutenir avec talent la thèse que l'Italie doit savoir agir pour vivre. Au sein des partis démocratiques et chez les libéraux, on a compris que la lutte était engagée entre les principes de la véritable civilisation politique et une manière de barbarie militariste qui n'offre de civilisé que le dehors. Encore cette apparence s'est-elle évanouie, dès qu'on a connu la violation du territoire belge et les forfaits du lendemain. Un peu plus tard, malgré les précautions prises par l'Autriche pour jeter de l'ombre sur sa politique d'otages, on a fini par savoir comment elle traitait les patriotes, dans le Trentin, à Trieste et en Dalmatie. Les journaux ont donné des extraits des listes de proscription. Enfin les récits des rescapés des batailles de Galicie ont établi avec quelle prédilection les généraux autrichiens plaçaient en première ligne les régiments composés ou amalgamés de soldats de race italienne.

Aussi, à l'exception de quelques cercles « cléricaux », dans lesquels on déprécie systématiquement la France, et qui, d'ailleurs, plus attentifs à l'attitude du nouveau Pontificat, auraient sujet de modifier la leur ; à l'exception encore d'un petit groupe de socialistes « officiels », qui, par principe, ne veulent de guerre qu'au capital, le gros de l'opinion italienne, surtout dans le peuple, est fort éloignée de la neutralité mentale. S'il eût dépendu d'elle de précipiter les événements, la guerre à l'Autriche serait déjà déclarée.

L'antagonisme adriatique est le second et impérieux motif pour lequel l'Italie a dénoncé le pacte de Triple-Alliance, à moins qu'on préfère dire, et non sans raison, que la dénonciation est venue de ses alliés. Elle ne pouvait en effet s'associer à la politique de coercition contre la Serbie, qui dissimulait à peine un plan d'invasion austro-hongroise dans les Balkans, sans prendre parti contre ses propres intérêts. Aussi, rien de moins sincèrement « neutre », et pour cause, que les dispositions de l'Italie à l'endroit de sa rivale adriatique, depuis la guerre plus encore qu'avant. Rien de moins désintéressé que son observation des événements sur ce théâtre. De l'observation elle a même déjà passé à l'action. Moins de trois mois après l'ouverture des hostilités, l'Italie « neutre » s'installait en effet dans l'île de Sasseno, en pleine baie de Vallona, sous le prétexte piquant, il est vrai, d'assurer le respect d'une autre neutralité — celle de l'Albanie.

Cette occupation, au surplus, que vaut-elle, et sous quelle condition deviendra-t-elle définitive? Le gouvernement de Rome est trop avisé pour n'avoir pas prévu que le sort en est lié à l'issue de la guerre générale. Sans le dire, il a escompté la victoire de la Triple Entente, qui, à la différence de l'Autriche, voit sans ombrage l'Italie à Vallona. S'il n'a pas encore pris parti entre les belligérants, il semble bien avoir choisi entre les prévisions. C'est une façon d'être neutre qui, préjugeant de l'avenir, préjuge aussi de la future attitude, et le *Messagero* a eu raison de conclure :

Il faut bien s'entendre sur le sens de la « fatalité historique » qui vient de nous conduire à Vallona. Dans l'hypothèse où la fortune

des armes sourirait au bloc austro-allemand, nous serions mis à la porte de cet endroit choisi, comme la Grèce d'Argyrocastro, et la Serbie du *Konak* qui a servi, pendant six mois, d'abri au mélancolique prince de Wied. Et l'Albanie serait reconstituée, agrandie peut-être, pour devenir un État purement vassal de l'Autriche — à moins que l'Allemagne et l'Autriche ne la destinent à récompenser les services qu'elles attendent de la Turquie.

L'Italie a toujours attaché à l'amitié anglaise un prix particulièrement connu de son ministre actuel des Affaires étrangères, M. Sydney Sonnino. Rien de plus naturel pour un peuple jaloux de ses traditions maritimes ; qui se sent vulnérable en raison de l'étendue même de ses côtes ; qui nourrit, à raison du développement de sa population, de légitimes ambitions coloniales; dont l'intérêt enfin est de tenir libres les routes par lesquelles il communique avec ses émigrants et s'approvisionne de blé et de houille. La perspective d'un conflit avec l'Angleterre a toujours singulièrement répugné au gouvernement de Rome. Elle pouvait être envisagée moins que jamais à l'heure décisive où l'Angleterre et la France, non seulement réconciliées, mais liguées, et assurées jusqu'en Extrême Orient, par le Japon, de l'empire des mers, sont bien résolues à faire de cette suprématie un des leviers de la guerre à l'Allemagne.

Tel est, pensons-nous, le troisième et impérieux motif qui a décidé de la neutralité de l'Italie.

Mais, encore ici, y a-t-il place pour un état de neutralité prolongée, dans lequel l'Italie trouve la garantie de tous ses intérêts actuels, et — ce qui est peut-être plus important — l'assurance de faire valoir tous ses intérêts prochains? Je ne voudrais pas insister sur la délicatesse de la situation de ce pays, région de transit par excellence, entre une Allemagne qui cherche à se réapprovisionner outre-mer, en utilisant toutes les rubriques de la contrebande, et une coalition bien résolue à déjouer ce dessein. Mais les inconvénients de la neutralité pour le gouvernement italien, devant un conflit si général et si implacable, vont bien au delà de la difficulté de concilier ses devoirs internationaux entre eux et avec les intérêts complexes de ses sujets. Ils peuvent se révéler sous la forme d'une sorte de paralysie de la raison d'État, se condamnant elle-

même à laisser passer les occasions d'agir, ou tellement hésitante à prendre parti qu'elle laisse échapper l'heure opportune.

Depuis le jour où le gouvernement turc, disons mieux : l'ombre du gouvernement à travers laquelle passe la volonté de l'Allemagne, a ouvert les hostilités contre la Russie, la question d'Orient est entrée dans la phase de la liquidation définitive. Il ne semble pas douteux que l'Italie ait qualité pour intervenir à cette liquidation. D'ici là, il lui importe de préserver ses colonies africaines des dangers d'une recrudescence de fanatisme islamique. Et soit qu'elle se préoccupe de ces mesures de préservation, soit qu'elle pose sa candidature au partage des plantureuses dépouilles de la Turquie, il semble qu'elle ne puisse réussir sans une entente active avec les autres grandes puissances méditerranéennes.

Le programme militaire imposé par l'Allemagne à la Turquie — disait récemment le *Messagero* — est tel que l'Italie n'en peut suivre le développement en observant une attitude passive. Nous voilà devant une menace d'obstruction du canal de Suez, et en conséquence d'une perspective d'isolement de nos colonies de l'Afrique orientale, l'Érythrée et Bénadir. Nous pouvons craindre aussi une invasion ottomane en Égypte, prélude d'un violent mouvement panislamique dans le Nord africain. De là, nécessité et possibilité d'une entente plus étroite avec la France et l'Angleterre.

Et l'*Idea nazionale*, organe du jeune et vigoureux parti nationaliste, que la *Revue* n'a plus besoin de présenter à ses lecteurs [1], précise le rôle de l'Allemagne dans la préparation d'un soulèvement musulman :

Les premières intrigues tendant à susciter la guerre sainte ont été ourdies précisément à Tripoli, par les officiers allemands, avec le concours des consuls autrichiens et allemands dans notre propre colonie. Le premier effet de ces intrigues s'est fait sentir sous la forme d'une recrudescence d'activité au sein des bandes arabes, en Cyrénaïque. Il est enfin de notoriété officielle que les chefs de ces bandes de pillards sont des officiers turcs, auxquels sont venus s'adjoindre, dans ces derniers temps, des officiers allemands. De telle sorte que les centres où ces tentatives de rébellion s'organisent et s'alimentent sont, à n'en pas douter, *Constantinople, Vienne et Berlin.*

1. Voir la *Revue* du 1er août 1914.

Le même organe ajoute que le moment est venu pour l'Italie de dire clairement ce qu'elle veut et où elle va :

Le traité de Triple Alliance aurait dû être dénoncé immédiatement après la remise de la note austro-hongroise à la Serbie. C'était l'heure opportune, l'heure historique par excellence, pour suspendre d'un trait de plume une politique qui ne répondait plus à nos véritables intérêts extérieurs, et entreprendre la guerre nationale — la dernière de l'indépendance italienne. Mais puisque, pour des raisons peut-être supérieures à la volonté des hommes, nous avons cru devoir temporiser, le traité de Triple Alliance aurait dû être dénoncé hier, à tout le moins il devrait l'être aujourd'hui, date de l'intervention de la Turquie dans le conflit européen.

Tant que cette intervention est restée à l'état de simple hypothèse, on n'hésitait pas à affirmer, même dans nos sphères officielles, que l'événement serait, pour l'Italie, de gravité incalculable, au point d'exercer une influence radicale sur notre attitude, non seulement vis-à-vis de l'Empire ottoman, mais encore et surtout vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche, responsables de la politique « catastrophique » de la Turquie. Eh bien, voilà l'hypothèse réalisée !

L'intervention turque met sur le tapis la question du démembrement de l'Empire ottoman, et, par-dessus tout, celle du partage de l'Asie Mineure. C'est là, du point de vue italien et même européen, la conséquence la plus grave du conflit ouvert entre la Turquie et la Triple Entente. La question d'Orient est à la veille de sa solution. Il serait absurde que l'Italie s'en désintéressât. Ce serait détruire d'un seul coup le travail accompli au cours de ces dernières années, et renoncer à en recueillir le fruit au moment où il est à notre portée... Hier, l'Asie Mineure constituait en fait le domaine des grandes puissances, et, pour la part la plus importante, celui de l'Allemagne. Aujourd'hui, *c'est précisément l'héritage de l'Allemagne qui est à liquider.* Et c'est à cette hérédité que l'Italie a le droit de prétendre pour sa part, conformément à ses intérêts vitaux.

Rien de plus judicieux que ce langage. Il en ressort que, cette fois, les intérêts de l'Italie dans l'Adriatique et la Méditerranée sont d'accord. Ils sont d'accord, puisque, pour les faire valoir, c'est du même côté — la Triple Entente — qu'il faut chercher le soutien, et contre les mêmes adversaires — l'Autriche et l'Allemagne — qu'il faut engager la lutte. Ainsi, la neutralité initiale de l'Italie, qui se justifiait par la triple nécessité de satisfaire le sentiment public, d'avoir les mains libres dans l'Adriatique, et d'éviter un conflit avec la coali-

tion méditerranéenne anglo-française, semble-t-elle à présent n'avoir d'issue que la guerre.

*
* *

Toutes ces raisons, à première vue, paraissent si pressantes et si concordantes qu'on se demande pourquoi l'Italie n'en a pas encore tiré la conclusion. A lui seul, le cours des événements aurait dû l'y inciter. Mais peut-être faut-il faire ici une part très large aux nuances qui différencient le génie français de l'italien, même dans la conduite des opérations de l'esprit. En toute matière, nous avons généralement hâte d'aboutir à un système, et, ce système acquis, lorsqu'il nous paraît se détacher en lignes nettes, fortes et précises, nous passons outre aisément aux objections. L'Italien, plus enclin à l'analyse, n'est pas si pressé de fonder sa thèse; peut-être même ajourne-t-il *in petto*, comme s'il craignait d'enchaîner sa propre souplesse, le moment d'en subir la logique et la loi. De là une sorte de complaisance, je dirais même de volupté intellectuelle, à prolonger la période qui précède la décision.

Les partisans de la neutralité « prolongée » — car personne, jusqu'à présent, n'est allé jusqu'à dire : immuable — observent d'abord qu'il serait bien délicat vis-à-vis de l'Autriche, et surtout de l'Allemagne, de passer outre, presque sans transition, de l'alliance à l'offensive.

Les uns n'ont attaché à ce scrupule que la valeur d'une précaution vis-à-vis du « qu'en dira-t-on » diplomatique, et même du jugement de l'histoire. — Quelle confiance inspirerions-nous dans l'avenir, objectent-ils, si, en quelques semaines, sans même que nos anciens alliés nous aient fourni un prétexte plausible, nous nous retournions contre eux? Et ils soulignent qu'en effet, si l'Autriche n'a pas épargné les mauvais traitements, même et surtout depuis la guerre, à ses sujets de nationalité italienne, elle s'est bien gardée de fournir au gouvernement italien le moindre *casus belli*. Elle a même laissé passer l'occupation de Vallona avec un esprit de mansuétude et d'humilité qui ne lui est pas ordinaire.

D'autres attachent plus qu'un scrupule, je veux dire un

intérêt de fond, à ménager encore l'Autriche et l'Allemagne. Il serait puéril de s'en étonner. Après tout, le pacte de Triple Alliance est resté en vigueur pendant trente-quatre ans. Il compte encore des partisans attardés, et d'autant plus opiniâtres, au sein du Parlement, à la *Consulta*, dans le monde financier, peut-être surtout dans le « monde » sans épithète. L'esprit de ce pacte agrée au vieux tempérament monarchiste, enclin à l'admiration pour le *Kaiser* et les Habsbourg — comme si, pourtant, il était besoin de chercher hors de l'Italie un modèle de roi qui concilie mieux le principe d'ordre monarchique avec les nécessités modernes. En d'autres milieux, on cultive le soupçon que la France sera toujours pour l'Italie une sœur revêche, étalant ses prétentions à la primogéniture. N'est-on pas allé jusqu'à dire que la Méditerranée ne serait une mer vraiment « latine », que le jour où la France n'y jouerait plus qu'un rôle restreint? Et puis l'on croit ou l'on feint de croire à la puissance militaire irrésistible de l'Allemagne, et l'on continue à raisonner comme si, cette proposition fût-elle certaine, elle ne devait pas faire prévoir l'expulsion de l'Italie aussi du bassin de la Méditerranée!

Les gens de cette école ne vont pas jusqu'à dire que la Triple Alliance subsiste, et qu'il faut déclarer la guerre à la Triple Entente. Ils préfèrent partager avec les ultra-prudents et les indécis la formule, que le gouvernement de Rome doit surseoir à l'intervention jusqu'au moment « où les intérêts italiens seront menacés ». — Dès lors, et, en attendant, on trouve judicieux de tâter si l'Autriche est disposée à payer comptant le prix de la neutralité italienne, sous la forme de « rectifications de frontière » du côté du Trentin et du Frioul. A tort ou à raison, on attribue au défunt ministre di San Giuliano d'avoir consacré à des négociations de ce genre les derniers jours d'une carrière dont l'apogée promettait mieux.

En prenant, après la mort du marquis di San Giuliano, l'*intérim* de la *Consulta*, M. Salandra a inauguré la formule — sœur germaine de la précédente — de l' « égoïsme sacré ». C'est ce saint égoïsme, a-t-il dit, qui doit inspirer notre nation, toute autre suggestion exclue. Et les interprètes, fidèles ou non, de la pensée gouvernementale, de donner à entendre que le fin de cette pensée était de préparer l'avénement des ambi-

tions italiennes sans déclarer la guerre à personne. Tout simplement, le moment venu, l'Italie « occuperait », comme elle a procédé à Vallona, le Trentin, Trieste, l'Istrie, Fiume et *même la Dalmatie*. Et voilà une solution si élégante, n'est-il pas vrai, qu'elle justifie toutes les temporisations.

La Dalmatie ! Ce sujet d'éternel procès entre le « droit démographique » des Slaves, qui constituent la quasi-totalité de la population de cette province, et les anciens « titres historiques » de la République de Venise, attestés par une survivance incontestable de civilisation italienne — ce sujet, en Italie, n'a jamais été plus actuel. Quand on dressera la carte de la nouvelle Europe, à qui sera dévolue la Dalmatie? La question, je crois, a été sinon directement posée, du moins suggérée à Londres par le gouvernement de Rome, sous la forme d'un « sondage » des dispositions qu'apporteraient les puissances de la Triple Entente à reconnaître le prix de la coopération italienne. Et ne voilà-t-il pas encore une ample matière à délibérer? Car enfin, si l'Italie ne se décide à tirer l'épée qu'après avoir fait marquer son lot dans les territoires à conquérir par l'épée ; si c'est le congrès de partage qui doit précéder la guerre, et non l'inverse, on conçoit que des semaines et même des mois suffisent à peine à mettre les divers intérêts d'accord.

Autre matière à conversations, à combinaisons, à attaques et contre-attaques diplomatiques : l'entrée en ligne de l'Empire ottoman. Nous savons ce qu'en pensent les partis d'action, mais, pour ceux de résistance, quelle nouvelle et séduisante occasion de gagner du temps ! Et voici venir les projets de constitution ou de reconstitution, sous le patronage de l'Italie, tantôt d'une « Ligue des neutres », tantôt d'une « Ligue balkanique », renouvelée de l'alliance à quatre de 1912, tantôt, plus simplement, d'une entente bulgaro-roumaine. Et l'on croit sentir onduler, sous le complaisant et prolixe exposé de mainte *combinazione*, une idée maîtresse. C'est que l'Italie officielle n'a point encore renoncé à jouer un rôle à part dans le conflit actuel ; qu'il lui plaît de « voir venir » ; qu'elle caresse l'espoir d'imposer un jour ses vues, qui sait? peut-être son arbitrage ; et que c'est là, au fond, le *leitmotiv*, sinon du gros public simpliste et peut-être d'autant plus clair-

voyant, du moins de la politique inspirée par l'ancien esprit de la *Consulta*.

Faites encore sa part à la conviction, fort répandue en Italie, que la nouvelle bataille des nations sera longue ; écoutez les confidences — elles sont, du reste, publiques — de ceux qui jugent indispensable un complément de préparation militaire et qui préconisent « la guerre au printemps ». Vous comprendrez mieux alors quelles multiples amarres tiennent encore l'esquif qui porte la fortune de l'Italie attaché au doux rivage de la neutralité. — Et je m'en voudrais d'oublier un élément psychologique, l'influence diffusée du tempérament « neutraliste » sous le dehors des opinions et dans les rangs de presque tous les partis. Certes, ce neutraliste-là est un personnage universel ; il reflète un aspect permanent de l'humanité. Laissons-en toutefois crayonner le type, à l'italienne, par le La Bruyère de l'*Idea nazionale* :

Le véritable *neutraliste* n'est pas socialiste, car celui-ci voudrait un autre genre de guerre — la sienne — et se montre toujours prêt à jouer du poing. Le vrai neutraliste est l' « homme d'ordre », peu importe qu'il s'intitule conservateur, libéral, clérical, ou même imperceptiblement radical. Il est homme d'ordre, en tant que ses petites affaires se comportent bien. Tout marri qu'il soit à présent de la constatation de désordres plutôt graves, puisque ce sont des désordres européens, il se gardera bien de déclarations absolues, même sur ce sujet de neutralité qui lui tient tant à cœur. Mais comment donc ! Il ira jusqu'à dire que nous devrons finir par nous mettre en mouvement. Mais que ce soit le plus tard possible ! Et surtout quand *tous les autres seront morts* ! Et surtout quand le gouvernement le croira opportun ! Et il se réconforte dans la conviction que le gouvernement pense en effet, comme lui, bien résolu à faire une petite chose (*cosettina*) pour s'emparer d'une ombre de petite bicoque (*caserellina*), quand on pourra faire le coup sans aucun danger, quand, je vous dis bien, des plaines de la Flandre à celles de la Galicie, ils seront *tous morts*...

*
* *

Nous préférons laisser la conclusion au *Corriere della Sera* qui écrivait, le 6 novembre, au lendemain de la formation du nouveau ministère Salandra :

Si le nouveau ministère devait un jour, la guerre finie, sans que notre position de neutre se fût modifiée, présenter comme un fruit de sa sagesse tout simplement un gros déficit, le ressentiment des Italiens serait juste et vif au point de ne plus tolérer les prétextes et les sophismes. Et la conséquence la moins dramatique (ce ne serait pas, d'ailleurs, la moins désastreuse) de la désillusion subie, serait une rechute de notre conscience nationale dans cet état de découragement profond et de honteuse humilité, dont nous espérions être sortis et dont on ne sort pas facilement deux fois...

Le jour où la balance des destinées de l'Europe aura cessé d'osciller, les absents s'efforceront en vain de se faire considérer comme présents ; ou bien leur présence, parfaitement indifférente aux uns, ne sera gênante pour les autres que dans la mesure où peuvent l'être les gens arrivés trop tard. Nous serons alors à la merci des programmes et des intérêts des tiers, devenus plus insatiables en raison même du dédain qu'ils auront conçu de nos forces de résistance.

Il nous paraît toutefois qu'en exprimant ces craintes partagées par beaucoup d'Italiens, le grand organe milanais ait omis d'ajouter une précision.

Jusqu'ici, nous n'avons guère entendu agiter, en Italie, que des questions d'agrandissements territoriaux, comme si elles pouvaient être indépendantes d'une autre question, qui les prime toutes, et qui en préjuge le plus grand nombre. Il s'agit de savoir, en termes brefs, si la guerre actuelle, qui mettra vraisemblablement un terme à l'anachronisme ottoman, marquera aussi la fin de l'empire des Habsbourg?

La solution du problème intéresse au plus haut point l'Italie, non seulement parce que les destinées de la Dalmatie, de l'Istrie, de Trieste même en dépendent, mais parce qu'une Autriche amoindrie, évoluée, slavisée, si l'on veut, conservant néanmoins sa monarchie et l'essentiel de sa structure bureaucratique et militaire, sera, comme par le passé — plus, peut-être — redoutable à sa voisine du sud.

Si l'Italie précise à temps sa volonté de contribuer à libérer l'Europe de l'hégémonie austro-germanique, si elle s'empare des provinces *irredente*, non pas dans la pensée un peu restreinte de les « occuper » pour son compte, mais en esprit sincère de coopération à ce but commun, alors elle sera en mesure d'exercer une influence légitime sur le règlement de la question d'Autriche. Elle aura acquis à cet effet l'autorité

qu'il faut ; elle aura posé, comme il le faut, le principe du partage en commençant à se lotir par la force des armes. Elle sera ainsi qualifiée pour demander qu'on suive les conséquences de ce principe jusqu'au bout, au double titre du service rendu à la Triple Entente et du fait accompli.

Qu'elle évite, au contraire, d'intervenir au conflit, ou qu'elle y intervienne tardivement, ou encore qu'elle n'y prenne qu'une part « égoïste » elle ne sera pas à coup sûr sans qualité pour obtenir certains avantages, mais elle restera désarmée vis-à-vis du préjugé — et Dieu sait s'il a des partisans ! — que l'Autriche, malgré tout, est encore nécessaire. On tirera argument en ce sens de sa réserve même, ou de ses tergiversations. Une école diplomatique, qui compte partout des adeptes, et qui a aussi son « égoïsme sacré », goûtera une joie professionnelle à triturer la matière plastique dont l'Autriche est faite pour en extraire un « monstre » nouveau. Et l'Italie sera sans réplique, parce qu'elle aura été sans initiative. De telle sorte que, pour avoir voulu prendre trop de précautions contre la Serbie, contre la Russie, contre les voisines méditerranéennes, contre les résolutions hâtives, contre l'éventuel et contre l'inconnu, le grand pays qui attend encore le couronnement de son *risorgimento* national, aura favorisé la résurgence de l'Autriche.

Au point de vue italien, le voilà bien, l' « autre danger », et le pire. Que demain, sous la pression des événements, la dynastie de Habsbourg fausse compagnie à l'allié de Berlin, il sera déjà trop tard.

CHARLES LOISEAU

LES ORIGINES DE LA GUERRE

EUROPÉENNE[1]

La brusque rupture des relations diplomatiques avec la Serbie par le ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, malgré la soumission presque totale du gouvernement serbe à des conditions d'une dureté sans précédent, portait sa signification en elle-même. Le sens en fut immédiatement souligné par la presse austro-allemande. La *Reichspost* exulta ; elle laissa déborder sa joie en termes grandiloquents :

Lorsque l'histoire frappe à la porte de l'humanité, lorsque les grandes questions collectives se déroulent, lorsque l'écorce de la médiocrité quotidienne tombe et que les grands biens humains surgissent comme un Saint-Graal sur la haute montagne, dans la splendeur matinale de grands événements, alors le cœur de tous les hommes s'élève vers Celui qui dirige le destin des peuples, qui connaît notre bon droit, et qui a déjà conduit notre Empire et l'a sauvé à travers tant de périls.

Et des millions de voix font entendre l'hymne solennel qui monte à l'assaut du firmament : « Dieu sauve l'Empereur et protège notre pays ! » (26 juillet.)

1. Voir les deux premières parties dans *la Revue de Paris* du 15 novembre et du 1er décembre.

Le *Neues Wiener Tagblatt* ne fut guère moins lyrique :

En avant ! Les dés de fer ont roulé. L'Empereur nous appelle. L'armée qui, deux fois, dans son obéissance muette, a remis au fourreau l'épée à moitié dégainée, répond avec allégresse au cri de son maître.

... En avant ! (26 juillet.)

Le *Pester Lloyd* annonça, en tête de son numéro du 26, en caractères sensationnels, la guerre contre la Serbie. Suivant lui, de la Tamise à la Néva, l'opinion générale s'accordait à reconnaître que l'intervention russe se bornerait à une intercession platonique en faveur des Serbes. Il ajoutait que, d'après le *Retch* lui-même, la Russie était hors d'état de faire une guerre européenne. Un peu plus loin, il publiait une dépêche de Berlin disant que M. Viviani devait passer ce jour même à Berlin et se rencontrerait peut-être avec des personnages officiels allemands.

En Allemagne, ni l'agence Wolff ni les journaux ne donnèrent le texte de la réponse serbe. Cela permit de stimuler librement l'enthousiasme populaire. La presse se déchaîna contre la Serbie. Égalant en violence ses confrères de Vienne, la *Gazette de Cologne* publia une édition spéciale consacrée au grand événement, avec un article de tête intitulé : *Bas les mains !* Cet article, mis en vedette, contenait un réquisitoire féroce contre la Serbie et des menaces catégoriques à l'Europe. Est-ce la guerre ? se demandait l'interprète favori de la *Wilhemstrasse*.

« Il n'est pas besoin d'être diplomate pour répondre. Chacun dit avec son instinct qu'aujourd'hui comme en 1909, en 1912, c'est un simple devoir de morale politique et de conservation de notre propre existence de nous ranger avec la dernière énergie aux côtés de notre alliée... Ce serait une honte pour notre siècle si l'humanité devait se déchirer parce que la Serbie couvre de son bouclier les jeunes drôles qui ont assassiné l'archiduc François-Ferdinand et sa femme. Cela ne peut pas, ne doit pas être... *Hands off ! Hände weg !* » (26 juillet.)

Les faits étaient encore plus éloquents. Le matin du 26, l'organe officiel du gouvernement hongrois, le *Budapesti Közlöny* promulgua dans une édition extraordinaire le texte

de trente-trois décrets ordonnant une mobilisation partielle et une longue série de mesures exceptionnelles : mobilisation des corps d'armée de Prague, Leitmeritz, Budapest, Gratz, Temesvar, Hermannstadt, Agram et Sarajevo ; mobilisation éventuelle du corps d'armée de Raguse ; convocation du landsturm ; militarisation du service des chemins de fer, des postes, télégraphes et téléphones ; nomination de commissaires royaux ; suspension des libertés constitutionnelles ; ajournement du Parlement, etc. Tous ces décrets, exécutoires dès le lendemain 27, avaient dû être préparés bien avant la réponse serbe, connue seulement dans le courant de la nuit. Le décret ordonnant la mobilisation était même daté du 24 juillet.

Bien plus, dans la soirée du 25, le voivode Putnik, chef de l'état major général serbe, fut arrêté à Kelenföld, grande station de bifurcation près de Budapest. Il venait de Gleichenberg, où il faisait une cure avec sa fille. Il fut aussitôt conduit à Budapest, séparé de sa fille, enfermé dans l'hôtel du commandant de la place, interrogé par plusieurs officiers pendant la nuit, et traité en prisonnier de guerre. Fière de cette capture, la foule ne cessa de défiler sous les fenêtres de la chambre où le général Putnik était enfermé. Toute la nuit et toute la journée du lendemain, les musiques militaires parcoururent la capitale hongroise en jouant des airs nationaux. Depuis deux jours, d'ailleurs, on chantait dans les rues l'air du prince Eugène : « Le prince Eugène, le noble chevalier — veut reconquérir pour l'empereur — la ville et la citadelle de Belgrade. » Le dimanche matin, quand le baron Giesl arriva de Belgrade à Budapest par le train de 8 h. 20, il fut salué à la gare par des acclamations tumultueuses. On criait : « Vive Giesl! Vive Tisza ! » avec un enthousiasme de victoire. La *Gazette de Cologne* félicita la Hongrie de la capture du général Putnik, « l'âme de l'armée serbe ». « L'ouverture des hostilités, observa-t-elle, par un acte hostile au lieu d'une déclaration de guerre solennelle n'est pas une nouveauté dans les guerres modernes. »

En même temps que ces manifestations diverses révélaient clairement le dessein préconçu du gouvernement austro-hongrois de faire la guerre, on apprenait que le gouvernement

allemand prenait ou avait déjà pris des précautions militaires. Le 26, on savait à Christiana que toute la flotte allemande en Norvège avait reçu l'ordre de rallier directement l'Allemagne ; les navires dispersés dans les fiords au nord de Bergen devaient rejoindre les autres aux environs de Stavanger. Le même jour, la nouvelle arrivait de Thionville à Luxembourg que les quatre dernières classes allemandes libérées étaient prévenues d'avoir à se tenir à toute heure à la disposition de la Kommandatur. Le 27, notre consul général à Bâle avertissait le quai d'Orsay que les officiers allemands en vacances dans la région avaient été invités, quatre jours auparavant, à regagner l'Allemagne, et que les propriétaires de voitures automobiles du grand-duché de Bade avaient été avisés de se préparer à les mettre à la disposition des autorités militaires deux jours après un nouvel ordre. — A Berlin, dans la soirée et la nuit du 25, une grande foule se livra à une série de bruyantes manifestations en faveur de l'Autriche. A la nouvelle de la mobilisation partielle de l'armée autrichienne, les manifestants se massèrent à plusieurs reprises devant l'ambassade de Russie en poussant des cris hostiles. La police, relate le chargé d'affaires de Russie, était presque absente et ne prenait aucune mesure.

Le 26 au soir, Guillaume II rentrait inopinément à Berlin.

*
* *

Les négociations qui suivirent la rupture austro-serbe furent d'une activité exceptionnelle. Pendant le petit nombre de jours qui s'écoulèrent entre le 26 juillet et le 4 août, il s'échangea d'innombrables dépêches. Elles se succèdent avec une telle rapidité que parfois plusieurs propositions ou suggestions sont télégraphiées au même personnage avant que soit parvenue sa réponse à la première. En lisant les Livres de toute couleur consacrés à la correspondance diplomatique de cette courte période [1], on sent à chaque page les événe-

1. Les correspondances diplomatiques parues à ce jour sont : le *Livre Bleu* anglais, le *Livre Gris* belge, le *Livre Blanc* allemand, le *Livre Orange* russe, le *Livre Vert* serbe et le *Livre Jaune* français. Il a paru une traduction officielle en français du *Livre Bleu* et une traduction anglaise du *Livre Jaune*.

ments se précipiter. On croit assister aux péripéties d'un drame pathétique. Cependant, à vrai dire, jamais négociation n'offrit moins d'imprévu. Dès le premier jour, les bons observateurs surent à quoi s'en tenir. Le véritable drame se joue maintenant. Les négociations qui le précédèrent furent une simple comédie. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne s'en étaient réparti les rôles ; suivant l'intérêt du moment, l'une ou l'autre paraissait sur la scène ou rentrait dans la coulisse. Chacune s'acquitta de sa tâche conformément à son tempérament et à son emploi. Seulement, de la première à la dernière scène on entend, derrière le décor, un bruit ininterrompu de légions en marche.

Tout dépend de la Russie, s'empressèrent de dire, dès le 26 juillet, les porte-paroles de Guillaume II. Dans leur esprit, cela signifiait que la responsabilité de tout devait retomber sur la Russie. Le raisonnement était simple : le conflit austro-serbe concerne exclusivement l'Autriche-Hongrie et la Serbie ; la Russie est la seule autre puissance disposée à s'en mêler ; si elle s'en mêle et qu'il s'ensuive un conflit européen, c'est elle qui l'aura voulu. En formulant cette conclusion devant les représentants de la France et de la Grande-Bretagne, on ajoutait : « Si vous tenez sincèrement au maintien de la paix, comme vous nous l'assurez, vous devez vous joindre à nous pour exercer une forte pression à Pétersbourg afin d'empêcher la Russie d'intervenir. Si vous refusez, c'est que vous poussez secrètement à la guerre, et en ce cas vous partagerez les responsabilités de la Russie ». Dans l'une et l'autre hypothèse prévues, le gouvernement allemand, qui parlait et agissait pour son propre compte en même temps que pour celui de son alliée, se croyait sûr d'obtenir un grand résultat sans engager sa responsabilité.

Au cas où la Russie ne voudrait pas ou ne pourrait pas, en raison de l'excitation de son opinion publique, abandonner la Serbie, la guerre si ardemment désirée et si minutieusement préparée par le grand état-major allemand se produirait dans les conditions les plus favorables. Alors, de deux choses l'une : ou bien, comme on le prévoyait et comme on l'espérait, la France soutiendrait son alliée et le grand dessein d'hégémonie

germanique s'accomplirait ; ou bien elle se réfugierait dans l'abstention et l'alliance franco-russe serait brisée ; après l'écrasement de la Russie, la France tomberait sous la tutelle de l'Allemagne qui l'obligerait à s'allier à elle pour arracher à l'Angleterre la domination des mers. Dans l'autre hypothèse, celle où une pression efficace s'exercerait en commun sur la Russie, la Triple Entente ne résisterait pas à cette épreuve. Jamais le peuple russe, à défaut du gouvernement, ne pardonnerait à la France et à l'Angleterre une défaillance qui livrerait les frères slaves à l'Autriche. A la première querelle, facile à provoquer, entre le Cabinet de Berlin et le Cabinet de Paris ou celui de Londres, à propos du Maroc ou de la Perse, de la Légion étrangère ou des armements maritimes, la Russie se tiendrait à l'écart. La France, directement prise à partie ou sommée de prêter son concours contre l'Angleterre, devrait capituler ou se battre dans un duel inégal. D'ailleurs, et peut-être cette troisième hypothèse était-elle envisagée à Berlin de préférence aux deux autres, les décisions des puissances de la Triple Entente pourraient ne pas être catégoriques dans un sens ou dans l'autre : il y aurait des discussions, des hésitations, des flottements, des atermoiements, des retards. En ce cas la situation serait aussi favorable ; l'Allemagne aurait le loisir de porter ses coups décisifs à l'un de ses adversaires présumés avant que les deux autres se fussent mis d'accord avec lui, ou fussent en état de lui fournir un secours suffisant.

Ces calculs si bien établis en apparence péchaient par deux graves défauts. Ils supposaient chez les gouvernements visés trop d'imprévoyance et d'indécision ; ils tenaient trop peu de compte du sentiment que les grands pays ont acquis de leurs intérêts vitaux et de l'impatience que l'Europe finissait par ressentir des prétentions germaniques sans cesse renouvelées.

La Russie, la principale intéressée suivant les Cabinets de Vienne et de Berlin, prit immédiatement position. Le 27 juillet, aussitôt après avoir reçu le télégramme de Belgrade — dont l'administration austro-hongroise avait retardé la transmission — lui communiquant la réponse serbe, M. Sazonof avait informé les cinq autres grandes puissances que cette réponse « dépassait toutes ses prévisions par sa modération

et son désir de donner la plus complète satisfaction à l'Autriche ». « Nous ne voyons pas, finissait-il, quelles pourraient être encore les demandes de l'Autriche, à moins que le Cabinet de Vienne ne cherche un prétexte pour une guerre avec la Serbie. » Le même jour, un peu plus tard, le tsar Nicolas télégraphia au prince-régent Alexandre : « Tant qu'il y a le moindre espoir d'éviter une effusion de sang, tous nos efforts doivent tendre vers ce but. Si, malgré Notre plus sincère désir, Nous ne réussissons pas, Votre Altesse peut être assurée qu'*en aucun cas la Russie ne se désintéressera du sort de la Serbie.* » Le 28, informé de la rupture austro-serbe, M. Sazonof posa sans hésiter la question sur le terrain indiqué par le bon sens, à l'opposé de celui où se cantonnaient MM. de Bethmann-Hollweg et de Berchtold. Il découvrit le jeu de l'Allemagne avec la même netteté que trois jours auparavant, après la remise de l'ultimatum, et télégraphia au comte Benckendorf, ambassadeur du tsar à Londres :

Mes entretiens avec l'ambassadeur d'Allemagne confirment mon impression que l'Allemagne est plutôt favorable à l'intransigeance de l'Autriche. Le Cabinet de Berlin, qui aurait pu arrêter tout le développement de la crise, paraît n'exercer aucune action sur son alliée. L'ambassadeur trouve insuffisante la réponse de la Serbie.

Cette attitude allemande est particulièrement alarmante.

Il me semble que mieux que toute autre puissance l'Angleterre serait en mesure de tenter encore d'agir à Berlin pour engager le gouvernement allemand à l'action nécessaire. C'est à Berlin qu'indubitablement se trouve la clef de la situation.

C'était l'évidence même. Alors qu'on affectait à Vienne de dire que la Russie « ne tiendrait pas le coup », le gouvernement russe se prépara à mobiliser treize corps d'armée pour le cas où l'Autriche contraindrait la Serbie par la force des armes. Pour agir ainsi, la Russie n'avait besoin de consulter personne. Aucune considération ne pouvait la faire renoncer à son devoir de grand État slave et de grande puissance orientale d'empêcher l'anéantissement de la Serbie. Mais elle était déjà sûre de l'appui éventuel de la France. Elle en ava t reçu l'assurance, le 24 juillet, de la bouche de M. Paléologue. Cette assurance lui fut renouvelée les jours suivants.

*
* *

A Paris, le baron de Schœn ne perdait pas une heure afin d'essayer d'enlever au ministre intérimaire des affaires étrangères, en l'absence du président de la République et de M. Viviani, un acquiescement à une démarche commune à Pétersbourg. Il faisait visites sur visites au quai d'Orsay, à M. Bienvenu-Martin, garde des sceaux et ministre intérimaire, au directeur politique intérimaire, M. Philippe Berthelot, et au sous-secrétaire d'État, M. Abel Ferry. Dans l'après-midi du 26, il vint voir M. Bienvenu-Martin et lui dit : « L'Autriche a fait déclarer à la Russie qu'elle ne poursuivait ni agrandissement territorial, ni atteinte à l'intégrité du royaume de Serbie ; sa seule intention est d'assurer sa propre tranquillité et *de faire la police.* C'est des décisions de la Russie qu'il dépend qu'une guerre soit évitée ; l'Allemagne se sent solidaire de la France dans l'ardent désir que la paix puisse être maintenue, et a le ferme espoir que la France usera de son influence dans un sens apaisant à Pétersbourg. » M. Bienvenu-Martin répondit que, la Russie n'ayant accompli aucun acte qui put faire douter de sa modération, l'Allemagne devait agir à Vienne où l'efficacité de son action était certaine. M. de Schœn répliqua que cela était inconciliable avec la position prise par l'Allemagne, la question ne regardant que l'Autriche et la Serbie. Puis, quand le ministre intérimaire lui suggéra l'idée d'une médiation simultanée à Pétersbourg et à Vienne par les quatre autres grandes puissances, M. de Schœn se retrancha derrière le manque d'instructions à ce sujet.

Deux heures plus tard, M. de Schœn se rendit à la Direction politique. Il proposa à M. Berthelot de communiquer à la presse « afin de bien préciser le sens des démarches du gouvernement allemand » une note rédigée dans les termes suivants : « L'ambassadeur d'Allemagne et le ministre des affaires étrangères ont eu, pendant l'après-midi, un nouvel entretien, au cours duquel ils ont examiné, dans l'esprit le plus amical et dans un sentiment de solidarité pacifique, les moyens qui pourraient être employés pour maintenir la paix générale. »

L'Allemagne tenait donc absolument à proclamer son amitié et sa solidarité avec la France dans une affaire dirigée contre la Russie. M. Berthelot remarqua : « Alors, vous nous apportez l'assurance que l'Autriche accepte la note serbe. » L'ambassadeur protesta, affirmant d'ailleurs que l'Allemagne avait ignoré le texte de la note autrichienne et qu'il ne connaissait pas le texte de la réponse serbe. Il s'obstinait à proposer à la France une démarche et une déclaration désobligeantes pour son alliée, et, dès qu'on lui parlait d'une démarche analogue à Vienne, il se retranchait derrière son ignorance des faits ou le manque d'instructions. Il joua le même jeu pendant toute la négociation [1].

Le lendemain 27, sous prétexte de résumer son entretien avec le ministre, M. de Schœn adressa au directeur politique une lettre où il reproduisait avec plus de force, sous une forme légèrement différente, l'attestation de la solidarité franco-allemande :

Le Cabinet de Vienne a fait formellement et officiellement déclarer à celui de Pétersbourg qu'il ne poursuit aucune acquisition territoriale en Serbie et qu'il ne veut point porter atteinte à l'intégrité du royaume ; sa seule intention est celle d'assurer sa tranquillité. En ce moment, la décision, si une guerre européenne doit éclater, dépend uniquement de la Russie. Le gouvernement allemand a la ferme confiance que le gouvernement français, avec lequel il se sait solidaire dans l'ardent désir que la paix européenne puisse être maintenue, usera de toute son influence dans un esprit apaisant auprès du Cabinet de Pétersbourg.

L'ambassadeur ajoutait : « Notez bien la phrase sur la solidarité des sentiments pacifiques. Ce n'est pas une phrase banale, mais la sincère expression de la réalité. » En effet, ce n'était pas une phrase banale. Pour ce qui est de la vérité, l'histoire jugera.

Pendant ce temps, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris observait une réserve remarquable. Le 27, il vint remettre à M. Bienvenu-Martin un volumineux mémoire contre la Serbie,

1. La note communiquée à la presse à la suite de cet entretien fut la suivante : « L'ambassadeur d'Allemagne et le ministre des affaires étrangères ont eu un nouvel entretien, au cours duquel ils ont recherché les moyens d'action des puissances pour le maintien de la paix. »

amas d'accusations sans preuves, et ne put fournir aucune indication précise sur les intentions de son gouvernement. Il représentait la puissance qui venait d'assumer une initiative grosse des pires catastrophes, et il disait ne rien savoir.

Le 28 juillet, à bord de la *France*, M. Viviani télégraphia au quai d'Orsay son approbation de la réponse faite au baron de Schœn : « Dans la recherche d'une solution pacifique du conflit, nous sommes pleinement d'accord avec la Russie, qui n'est pas responsable de la situation actuelle, et n'a encore procédé à aucune mesure quelconque pouvant éveiller le moindre soupçon ; mais il est évident qu'à titre de contre-partie l'Allemagne ne saurait se refuser à donner des conseils au gouvernement austro-hongrois, dont l'action a ouvert la crise. »

La France ne pouvait pas ne pas être pleinement d'accord avec la Russie dans une crise où la Russie, provoquée politiquement dans la personne de son amie serbe et touchée dans ses fibres nationales et religieuses les plus sensibles, représentait la cause de l'équilibre général, de la justice et de l'humanité. Peu importait de savoir si le conflit en perspective mettait en jeu le *casus fœderis* prévu dans le traité d'alliance : le danger en vue duquel l'alliance avait été conclue se présentait ; l'un des deux contractants étant menacé dans ses intérêts vitaux, l'autre devait faire front avec lui sous peine d'être exposé plus tard à une attaque analogue. Aucune argumentation ne pouvait prévaloir contre cette considération dont tout Français doué d'un bon sens élémentaire était capable de saisir l'importance. Plus franche, plus inquiète aussi que la *Gazette de Cologne*, la *Gazette de Francfort* le reconnaissait : « La France n'est pas libre, écrivait-elle le 27. Elle s'est si fortement liée à la Russie qu'elle n'est plus la maîtresse de ses propres décisions... La situation est à peu près la même pour l'Angleterre... Plusieurs hommes d'État anglais ont sans doute affirmé que leur gouvernement n'avait souscrit aucune obligation de nature à restreindre sa liberté d'action en cas de guerre continentale. C'est peut-être vrai, à la lettre, mais il est sans doute vrai aussi que l'Angleterre a fait certaines promesses à la France pour le cas d'un conflit avec l'Allemagne. L'Angleterre voit s'approcher ce conflit

avec inquiétude parce qu'elle se trouvera forcée de prendre une attitude beaucoup plus décidée qu'elle ne le voudrait. L'Angleterre ne pourrait rester indifférente aux victoires allemandes. »

*
* *

On jugeait la situation plus sainement à Francfort qu'à Vienne et Berlin. Dans ce milieu d'hommes d'affaires pratiques, les esprits, naturellement pondérés et professionnellement exercés à l'évaluation des risques, n'étaient pas échauffés par les rêves qui hantaient l'imagination des grands politiques. En quelques lignes, la *Gazette de Francfort* avait exposé toute la politique de l'Angleterre.

La politique d'un pays comme la Grande-Bretagne est dominée par des conditions essentielles indépendantes des hommes et des partis. En temps ordinaire, les sympathies et les intrigues peuvent se donner libre carrière chez nos voisins d'outre-Manche. Un travail patient dans les salons, dans les salles de rédactions, dans les clubs, dans les couloirs et les coulisses, peut aboutir à créer momentanément un état d'esprit artificiel. Mais, tout en éprouvant des préférences pour telle ou telle nation, tel ou tel système, chaque citoyen britannique sent profondément les intérêts permanents de son pays. Vient-on à porter atteinte à ces intérêts, tout le monde fait instantanément bloc pour les défendre. Les Anglais de 1914 étaient presque unanimes à désirer le maintien de la paix, la plupart ne se souciaient pas de la Serbie, beaucoup répugnaient à marcher avec la Russie, quelques-uns n'aimaient pas la France, mais tous sans exception voulaient conserver la maîtrise de la mer et empêcher l'établissement d'une hégémonie en Europe. Dans la crise qui s'ouvrait, ils se décideraient donc pour l'abstention ou l'action suivant que le « châtiment » de la Serbie resterait une opération locale ou qu'elle tendrait à renverser l'équilibre. Tout le reste ne comptait pas.

L'expérience fut rapidement faite. Dès le 26, Sir Edward Grey formula auprès des Cabinets de Paris, de Berlin et de Rome la suggestion suivante : les ambassadeurs de France,

d'Allemagne et d'Italie à Londres se réuniraient immédiatement en conférence avec le ministre des affaires étrangères britannique, afin de chercher un moyen de résoudre les difficultés actuelles ; il serait entendu que, pendant cette conversation, la Russie, l'Autriche et la Serbie s'abstiendraient de toute opération militaire active. Le lendemain matin 27, il dit à l'ambassadeur d'Allemagne « que, si l'Autriche envahissait la Serbie après la réponse serbe, elle démontrerait qu'elle ne poursuivait pas seulement le règlement des questions mentionnées dans sa note du 23 juillet, mais qu'elle voulait écraser un petit État. Alors se poserait une question européenne, et il s'ensuivrait une guerre, à laquelle d'autres puissances seraient amenées à prendre part ». La France et l'Italie acceptèrent tout de suite la proposition Grey. La Russie y était acquise d'avance. Elle était même disposée — et elle l'avait fait savoir — à causer directement avec Vienne. Mais, comme précédemment, l'Allemagne joua double jeu. M. de Jagow déclara à Sir E. Goschen que la conférence proposée n'était point réalisable et qu'il ne pouvait y adhérer. Par contre, le prince Lichnowsky dit à Sir E. Grey que le gouvernement allemand acceptait en principe la médiation entre l'Autriche et la Russie par les quatre puissances. Alors Sir Edward Grey attira de nouveau l'attention du représentant de Guillaume II sur la gravité de la situation : c'est à Vienne, insista-t-il, non à Pétersbourg, qu'une influence modératrice est nécessaire : « si la guerre ne pouvait être localisée, il pourrait être soulevé d'autres questions qui se substitueraient à la querelle entre l'Autriche et la Serbie et mettraient en cause d'autres puissances, et la guerre serait la plus gigantesque qu'on eût jamais connue ». Comme l'impression continuait toutefois de prévaloir dans les milieux allemands et autrichiens que, quoi qu'il advînt, l'Angleterre ne bougerait pas, le gouvernement britannique fit publier un ordre arrêtant la démobilisation de la flotte concentrée à Portland à l'occasion de la grande revue navale passée par le roi à Spithead le 19 juillet. L'avertissement militaire s'ajoutait à l'avertissement diplomatique.

Le 27, Sir Edward Grey se montra aussi franc devant l'ambassadeur de François-Joseph Ier. S'il n'était pas possible à l'Autriche, dit-il au comte Mensdorf, de faire la guerre à la

Serbie et de donner en même temps satisfaction à la Russie, les conséquences seraient incalculables.

J'ai signalé, ajoute le chef du Foreign Office en rapportant cette conversation à Sir M. de Bunsen, que notre flotte devait se disperser aujourd'hui, mais que nous avions senti ne pouvoir permettre cette dispersion. Nous ne pensions pas appeler nos réserves en ce moment et il n'y avait pas de menace dans ce que nous avions fait en ce qui concernait la flotte ; mais étant donné la possibilité d'une conflagration européenne, il ne nous était pas possible de disperser nos forces pour l'instant. J'ai donné ce fait comme un exemple de l'inquiétude que l'on éprouve. Il me semblait que la réponse serbe comportait déjà pour la Serbie la plus profonde humiliation que j'eusse jamais vu un pays subir, et que c'était pour moi une juste déconvenue de voir le gouvernement autrichien traiter cette réponse comme aussi peu satisfaisante que si elle avait consisté en un simple refus.

Enfin, toujours le 27, Sir Edward Grey fit une déclaration publique à la Chambre des Communes. Après avoir exposé les faits et énoncé sa proposition, il ajouta :

Il doit être clair, pour tout homme qui médite sur la situation actuelle, que, si le conflit cesse d'être un simple conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie pour en devenir un plus large où se trouveraient entraînée une autre grande puissance, il ne peut qu'en résulter une des plus grandes catastrophes qui se soient jamais abattues d'un seul coup sur le continent de l'Europe. Nul ne peut dire jusqu'où iraient les événements que peut déchaîner un tel conflit ; directes ou indirectes, ses conséquences seraient incalculables.

Les grands journaux anglais donnèrent, eux aussi, des avertissements. Le *Times* fut d'une clarté parfaite :

Quand l'ambassadeur d'Allemagne à Paris veut imposer cette opinion, que le conflit n'engage que les deux parties directement intéressées, il ne trompe personne. Tant que nous pourrons espérer préserver la paix, en collaborant avec les grandes puissances qui ne sont pas immédiatement impliquées dans cette dangereuse querelle, nous poursuivrons ce but par-dessus tous. Mais s'il s'éveillait dans quelque milieu le désir d'éprouver la fermeté de notre adhésion aux principes qui régissent nos amitiés, et par là garantissent l'équilibre européen, on nous trouverait prêts et résolus à revendiquer ces principes de toute la force de l'empire : aussi prêts que nous l'avons toujours été dans le passé chaque fois que ces principes ont été mis à l'épreuve. L'intérêt, le devoir et l'honneur n'exigent pas moins de nous. L'Angleterre n'hésitera pas à répondre à leurs exigences.

Le *Morning Post* fut encore plus précis :

L'Angleterre est l'une des puissances à laquelle la Serbie, confiante dans son avis, a donné la mission dont parle la note austro-hongroise. Elle ne pourra donc souffrir qu'on se serve de cette mission comme d'un prétexte pour détruire la Serbie, ou pour l'humilier au delà de toute mesure raisonnable. Elle ne peut approuver, par son calme, qu'une puissance se constitue juge, jurée et témoin, dans un procès fondé sur une mission confiée, non pas à cette puissance, mais à un groupe d'États dont elle-même, Angleterre, fait partie. La guerre préparée par l'Autriche forcera la France à se battre pour sa propre existence. Mais l'Angleterre a reconnu depuis longtemps que l'existence de la France, en tant que grand État, est un de ses intérêts vitaux. Elle ne peut assister, sans faire un mouvement, à une lutte où la France défend sa vie. La guerre, si elle arrive, n'aura pas été provoquee par la France. Comment les Anglais pourraient-ils regarder les Français en face, s'ils les voyaient, les bras croisés, se débattre dans une lutte où, non seulement les Français n'ont pas été les agresseurs, mais où même ils ne possédaient pas un intérêt direct?...

La question de la paix ou de la guerre, pour l'Angleterre comme pour les autres puissances, ne peut pas être écartée sous prétexte que l'Angleterre n'a pas d'intérêts vitaux en Serbie. Le plus vital de ses intérêts, c'est le règne de la justice en Europe et le maintien de sa propre dignité.

*
* *

La réponse austro-allemande à ces suggestions, propositions et déclarations fut nette. Tandis que les ambassadeurs des puissances pacifiques s'évertuaient à Vienne et à Berlin à faciliter une entente, le gouvernement austro-hongrois rédigeait la déclaration de guerre à la Serbie et des proclamations belliqueuses aux populations. Ces documents furent publiés et affichés dans la journée du mardi 28 juillet. Quand Sir M. de Bunsen vint s'enquérir au Ballplatz de la réponse à transmettre à Sir Edward Grey, le ministre commun des affaires étrangères lui répondit qu'il ne pouvait accepter aucune discussion sur la base de la note serbe et que la guerre serait déclarée dans la journée. Le comte Berchtold ajouta pour toute justification : « Le caractère notoirement pacifique de l'empereur et mon propre caractère conciliant sont garants que cette

guerre est à la fois juste et inévitable. »[1] C'est à cette fin de non-recevoir qu'aboutissaient trois jours de négociations fiévreuses. La mobilisation des forces de terre et de mer d'Autriche-Hongrie fut signée le même jour.[2] Mais ce n'est pas en vain qu'avaient été échangés par dizaines des télégrammes entre les chancelleries et les ambassades. La bonne volonté des uns et la mauvaise volonté des autres avaient été mises en pleine lumière. Dès lors les événements se précipitèrent dans l'ordre conforme aux situations prises par chacun.

Toujours disposé à la conciliation, M. Sazonof pressa le Cabinet de Londres « de mettre sur pied la médiation en vue de la suspension des opérations militaires de l'Autriche ». Seulement, comme « à moins d'arrêt des opérations militaires, la médiation ne ferait que laisser traîner les choses en longueur et donner à l'Autriche le temps d'écraser la Serbie », la mobilisation des arrondissements militaires d'Odessa, Kief, Moscou et Kazan fut décrétée le 29 juillet. On entrait ainsi dans la phase décisive de la crise : celle des mobilisations successives où, personne ne voulant être devancé par l'adversaire éventuel, on arrive fatalement à passer de la préparation à l'action.

Après que le Cabinet de Vienne eût coupé les ponts derrière lui, le gouvernement allemand affecta les dispositions les plus conciliantes. Le 28, M. de Bethmann-Hollweg pria Sir E. Goschen de venir le voir. Il l'assura qu'il était « en train de faire de son extrême mieux tant à Vienne qu'à Saint-Pétersbourg pour amener ces deux gouvernements à examiner la situation

1. Le ton de la presse viennoise fut à l'avenant. La *Nouvelle Presse libre* alla presque jusqu'à menacer le tsar d'assassinat. Voici un extrait de son article du 28 juillet :

« ... Nous étendons la main pour secouer le nid des frelons. Le tsar nous menacera-t-il des baïonnettes russes? Il faudrait lui répondre immédiatement que cette politique de protectorat convient fort mal à un souverain conservateur...

« Un souverain conservateur ne pourra pas jouer avec de telles idées ; il ne pourra pas entreprendre une campagne en faveur de la Serbie, provocatrice d'assassinats, sans faire naître, dans bien des têtes, des associations d'idées dont les adolescents se laisseraient charmer ailleurs qu'à Belgrade. Pratiquer une politique aussi contradictoire, serait, pour un monarque, se montrer infidèle à soi-même et répandre, d'une main imprudente, une semence empoisonnée, sur un sol qui n'est que trop disposé à la recevoir... »

2. Dépêche du 28 juillet de M. Schébéko à M. Sazonof.

directement entre eux et d'une manière amicale ». Il réitéra son désir de coopérer avec l'Angleterre et de maintenir la paix générale. Le 29, le chancelier allemand envoya de nouveau chercher Sir E. Goschen. Il se montra désolé qu'il fût trop tard pour agir suivant les suggestions de Sir E. Grey. Il prétendit avoir envoyé à Vienne des conseils de modération. Il n'avait pas encore reçu de réponse, mais il tenait à ce qu'on sût à Londres qu'il appuyait les efforts du Foreign Office en faveur de la paix générale. En sortant de chez le chancelier, Sir E. Goschen alla chez le secrétaire d'État aux affaires étrangères. Il trouva M. de Jagow « très déprimé ». M. de Jagow était inquiet d'avoir montré peut-être trop peu de circonspection à l'égard de Vienne : le Cabinet de Vienne était très susceptible et la moindre pression exercée sur lui « était de nature à lui faire précipiter les choses et à nous mettre en face d'un fait accompli » ; peut-être la communication au Ballplatz de la suggestion britannique avait-elle hâté la déclaration de la guerre ! M. de Jagow ressentait une autre inquiétude : le gouvernement français venait de prendre certaines mesures militaires. Le Cabinet de Londres devait de grandes obligations au chancelier et au secrétaire d'État : par amour pour lui, pour la paix, ils s'étaient compromis à Vienne et ils risquaient encore de laisser prendre à la France une avance militaire.

Cela valait bien une récompense. M. de Bethmann-Hollweg la demanda le soir même. Il fit revenir Sir E. Goschen à la chancellerie impériale et s'ouvrit à lui. Il craignait que, si la Russie attaquait l'Autriche, une conflagration européenne devînt inévitable « malgré les efforts qu'il ne cessait de faire pour le maintien de la paix ». « Ceci dit, relate Sir E. Goschen, il offrit une forte enchère pour s'assurer la neutralité britannique. Il me dit que, selon sa conception du principe essentiel de la politique britannique, la Grande-Gretagne ne consentirait jamais à se tenir à l'écart de façon à laisser écraser la France dans un conflit qui pourrait avoir lieu. Là, cependant, n'était pas le but de l'Allemagne. Si la neutralité de la Grande-Bretagne était assurée, son gouvernement recevrait toutes les assurances que le gouvernement impérial n'avait pour but aucune acquisition territoriale aux frais de la France, en suppo-

sant que la guerre s'ensuivît et qu'elle se terminât à l'avantage de l'Allemagne. J'ai posé à son Excellence une question au sujet des colonies françaises. Il me répondit qu'il ne pouvait s'engager d'une manière semblable à cet égard. Pour la Hollande, son Excellence me dit que, tant que les adversaires de l'Allemagne respecteraient l'intégrité et la neutralité des Pays-Bas, l'Allemagne serait prête à assurer le gouvernement de Sa Majesté qu'elle en ferait autant. Les opérations que l'Allemagne pourrait se trouver dans la nécessité d'entreprendre en Belgique dépendraient de ce que ferait la France ; après la guerre, l'intégrité de la Belgique serait respectée si ce pays ne se rangeait pas contre l'Allemagne. » En terminant, M. de Bethmann-Hollweg se confondit en protestations d'amitiés pour l'Angleterre : une entente avec elle était le but de sa vie.

Il était impossible de se méprendre sur le sens de ces paroles. L'Allemagne annonçait l'intention de faire la guerre à la France pour lui prendre ses possessions hors d'Europe, de faire passer ses troupes par la Belgique, et d'annexer ce royaume s'il résistait par la force. Pour obtenir la faculté d'exécuter ce plan sans être troublé par la Grande-Bretagne, elle était disposée à lui faire une part. Cette confidence extraordinaire indigna Sir E. Grey sans le surprendre. Il sentait venir la tempête. Sans doute son opinion personnelle était arrêtée. Mais lui et le Cabinet dont il était membre se trouvaient dans une conjoncture très délicate. Les esprits britanniques n'étaient point préparés à une grande guerre ; ils étaient concentrés depuis des mois sur la crise intérieure. Les sympathies pour l'Allemagne s'étendaient très loin et très profond dans plusieurs groupes de la majorité du Cabinet Asquith ; on ne pouvait les retourner qu'en laissant l'Allemagne se mettre dans son tort jusqu'au bout. Dans les mêmes milieux et dans d'autres encore les idées pacifistes avaient des prosélytes entêtés ; il eut été imprudent de les choquer. Dans le Cabinet même, plusieurs membres étaient foncièrement hostiles à toute intervention. Enfin, la guerre en perspective s'annonçait comme la plus terrible de l'histoire ; il n'était permis de s'y engager qu'après avoir épuisé les dernières chances de conciliation. Afin d'assurer l'unanimité de l'opinion

publique indispensable pour la bonne conduite des opérations militaires durant une lutte comparable seulement à celle de la coalition contre Napoléon Ier, il fallait absolument que le Cabinet en fonctions écartât jusqu'à l'apparence d'une initiative de nature à inspirer à une partie du public britannique le moindre soupçon qu'il était secrètement animé de velléités belliqueuses.

Au début de la crise, en dehors des représentants des puissances germaniques, presque tous les diplomates eurent l'impression que seule une déclaration catégorique de l'Angleterre serait capable d'empêcher l'exécution du plan austro-allemand. Ils se rappelaient l'effet instantané du discours de MM. Lloyd George et Asquith en 1911 après l'envoi du *Panther* devant Agadir. Plusieurs d'entre eux, les ambassadeurs de France en particulier, firent part de cette impression à leur gouvernement. En parcourant la correspondance diplomatique échangée pendant ces jours d'anxiété, on croit remarquer ici et là un certain étonnement, si ce n'est un commencement d'irritation, que le gouvernement anglais tarde à se prononcer. Mais les circonstances étaient très différentes de celle de l'été 1911. Comme l'expliqua Sir E. Grey à M. Paul Cambon, la France était la principale intéressée dans le conflit de 1911 et l'Allemagne lui cherchait querelle sur une question qui formait l'objet d'une convention spéciale entre la France et l'Angleterre. Dans l'affaire austro-serbe au contraire, même si elle devenait une affaire austro-russe, il s'agirait d'une lutte pour la suprématie entre le Teuton et le Slave, pour la suprématie dans les Balkans, et l'idée du Cabinet Asquith avait toujours été d'éviter d'être entraîné dans une guerre pour une question balkanique. L'Angleterre n'examinerait si elle devait entrer en lice que si l'Allemagne et la France étaient ouvertement impliquées dans le conflit.

Sir Edward Grey pouvait avoir une autre raison de se tenir officiellement sur la réserve. La manœuvre diplomatique qu'on désirait lui voir faire pouvait être mal accueillie dans la presse radicale et pacifiste et à la Chambre des Communes. Qui sait s'il n'en fût pas résulté sinon une crise gouvernementale, du moins un remaniement ministériel? Lord Morley, Mr John Burns et Sir Charles Trevelyan auraient très probablement

donné leur démission. Ils la donnèrent quand même plus tard, il est vrai, lorsque l'intervention fut décidée, mais après que le jeu de l'Allemagne fut découvert et que l'opinion britannique fut convaincue. A ce moment leur départ ne présenta pas d'inconvénient. Il passa même presque inaperçu, tandis qu'avant l'ultimatum à la Belgique leur retraite eut vraisemblement entraîné celle de Lord Beauchamp, de Mr Harcourt, de Sir John Simon et de Mr Hobhouse. Cette scission, au moment où la guerre civile menaçait en Irlande, eût été déplorable. Elle aurait pu jeter un tel trouble dans le parlement et dans le pays qu'une intervention active eût été rendue très difficile quand elle serait devenue nécessaire. La logique de la situation imposait donc la plus grande circonspection au Cabinet de Londres.

Mais, tout en s'attachant à ne pas « laisser s'égarer » M. Paul Cambon dans des suppositions trop encourageantes, Sir Edward Grey ne voulait pas non plus que l'ambassadeur d'Allemagne « se laissât aller à un sentiment de fausse certitude que l'Angleterre resterait à l'écart ». Le 29 juillet, avant d'avoir reçu la relation de la dernière conversation de Sir E. Goschen avec M. de Bethmann-Hollweg, il avertit le prince Lichnowsky : « Si la question devenait telle que nous pensions que les intérêts britanniques nous obligent à intervenir, nous devrions intervenir tout de suite et la décision devrait être très rapide. » Le 30 juillet, après avoir pris connaissance des offres du chancelier allemand, Sir E. Grey répondit par une dépêche dont les termes étaient catégoriques à souhait :

Le gouvernement de Sa Majesté ne peut pas accueillir un seul instant la proposition du chancelier de s'engager à rester neutre dans de telles conditions. Ce qu'il nous demande, en effet, c'est de nous engager à rester à l'écart en attendant qu'on saisisse des colonies françaises et que la France soit battue, pourvu que l'Allemagne ne prenne pas de territoire français, exception faite des colonies. Au point de vue matériel, une telle proposition est inacceptable, car la France, sans qu'on lui enlevât encore de territoires en Europe, pourrait être écrasée au point de perdre sa position de grande puissance et de devenir subordonnée à la politique allemande. En général, tout ceci à part, ce serait une honte pour nous que de passer ce marché avec l'Alle-

magne aux dépens de la France, une honte de laquelle la bonne renommée de ce pays ne se remettrait jamais.

Le chancelier nous demande aussi de trafiquer de tous les engagements ou intérêts quelconques que nous puissions avoir en ce qui concerne la neutralité de la Belgique. Nous ne pouvons en aucune façon accueillir ce marché non plus...

Pour n'être pas prononcées publiquement, ces paroles n'en constituaient pas moins un avertissement formel. Si le gouvernement allemand n'en tenait pas compte, c'est qu'il était décidé à passer outre en tout cas. A ce moment, il avait encore une occasion de tout arranger. Le 30 juillet, la Russie déclara qu'elle s'engageait à cesser ses préparatifs de guerre « si l'Autriche, reconnaissant que la question austro-serbe a assumé le caractère d'une question européenne, se déclarait prête à éliminer de son ultimatum les points qui portent atteinte aux droits souverains de la Serbie ». Il suffisait de prendre cette proposition pour point de départ de négociations sérieuses. Appuyée à Vienne par l'Allemagne, elle eut fourni d'autant plus facilement matière à transaction que M. Sazonof se montrait disposé à modifier son texte et que Sir Edward Grey admettait même éventuellement l'occupation provisoire par les troupes autrichiennes de Belgrade et du territoire serbe avoisinant.

Mais pendant que ces propositions successivement modifiées étaient transmises d'une capitale à l'autre, l'Allemagne pressait ses préparatifs militaires sur terre et sur mer contre la France et contre la Russie. On remarquait une activité anormale de sa part dans le golfe de Finlande. De nombreux régiments en tenue de campagne se dirigeaient du centre de l'empire vers les frontières de Belgique et de France. Les ponts, les gares et les chemins de fer étaient gardés militairement sous le prétexte de la préparation des manœuvres d'automne. Les réservistes, par dizaines de milliers, étaient rappelés par convocations individuelles. Les routes étaient barrées. Les automobiles ne circulaient plus qu'avec un permis. En Alsace-Lorraine, les avant-postes allemands se trouvaient sur les bornes-frontières, alors que les troupes françaises étaient retenues à dix kilomètres en deçà de la frontière. Des patrouilles allemandes pénétraient sur le territoire français. A une heure

de l'après-midi, le 30 juillet, une édition spéciale du *Lokal Anzeiger* de Berlin annonçait la mobilisation générale de l'armée allemande. A deux heures, M. de Jagow démentait la nouvelle et les numéros du *Lokal Anzeiger* étaient saisis. Mais on savait que, la veille au soir, un Conseil extraordinaire tenu à Potsdam avec les autorités militaires et sous la présidence de l'empereur avait décidé la mobilisation. D'ailleurs toutes les mesures de mobilisation pouvant être réalisées avant la publication de l'ordre général de mobilisation avaient été prises.

Le matin du 31, quand Sir E. Goschen vint communiquer à M. de Bethmann-Hollweg la réponse de Sir Edward Grey, le chancelier « reçut cette communication sans remarque ». Si préoccupé par d'autres nouvelles que le chancelier pût être, il ne pouvait pas cependant ne pas être frappé par la lecture d'une dépêche de cette importance conçue en de tels termes. Du reste, sur sa demande, copie du document lui fut laissée. Si un doute eût subsisté dans son esprit, il aurait été levé par une nouvelle déclaration du chef du *Foreign Office* au prince Lichnowsky le matin du même jour : « J'ai dit à l'ambassadeur d'Allemagne ce matin que, si l'Allemagne pouvait mettre en avant une proposition raisonnable qui montrerait clairement que l'Allemagne et l'Autriche s'efforçaient de préserver la paix européenne, et que la Russie et la France soient assez déraisonnables pour la repousser, je la soutiendrai à Saint-Pétersbourg et à Paris, et je vais jusqu'à dire que, si la Russie et la France ne l'acceptaient pas, le gouvernement de Sa Majesté se désintéresserait des conséquences; mais, autrement, j'ai dit à l'ambassadeur d'Allemagne que si la France se trouvait impliquée, nous serions entraînés (*if France becanne involved we should be drawn in*). »

Non seulement la « proposition raisonnable » ne fut pas faite par le gouvernement allemand, mais des mesures militaires irréparables furent exécutées. Le 30 juillet, Belgrade avait été bombardé. Dans la nuit du 30 au 31, la mobilisation générale des hommes de dix-neuf à quarante-deux ans fut décrétée dans toute l'Autriche-Hongrie[1]. Le 31, le gouverne-

1. Dépêche de M. Dumaine à M. Viviani en date du 31 juillet. *Livre Jaune*, p. 127. L'affichage des ordonnances complémentaires de celles prévenant la mobilisation partielle eut lieu seulement le 1er août dans une partie de la monarchie.

ment allemand décréta « l'état de danger de guerre » qui permettait aux autorités militaires de prendre effectivement presque toutes les mesures de mobilisation, en particulier l'état de siège et la suspension des services publics (transports, postes, télégraphes, téléphone, etc.). En annonçant dans la journée cette nouvelle à Sir E. Goschen, M. de Bethmann-Hollweg lui dit que tout espoir de solution pacifique de la crise semblait perdu. La Russie riposta immédiatement par l'ordre de mobilisation générale. A sept heures du soir le baron de Schœn vint avertir M. Viviani que son gouvernement sommait la Russie de démobiliser dans un délai de douze heures. Il ne put dire à quelle heure expirait le délai, mais il demanda quelle serait l'attitude de la France en cas de conflit entre l'Allemagne et la Russie, et, sans attendre la réponse promise pour le lendemain, il prit congé de M. Viviani en termes faisant présager une prochaine rupture. Déjà du reste M. de Schœn avait mis en sûreté les archives de l'ambassade. Or, à l'heure où il parlait au chef du gouvernement français, la sommation allemande à la Russie n'était pas encore faite. Elle ne le fut qu'à minuit. En l'adressant à M. Sazonof, le comte Pourtalès fixa pour l'expiration du délai le samedi 1er août à midi. Le 1er août, à sept heures dix du soir, le comte Pourtalès, n'ayant pas reçu de réponse, remit au ministère des affaires étrangères la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie [1]. Le 1er août, la mobilisation générale des armées de terre et de mer était ordonnée en Allemagne et en France.

Le mécanisme combiné des machines diplomatique et militaire allemandes fonctionnait suivant l'impulsion initiale. Il jouait automatiquement sans être dérangé ni ralenti par les soubresauts des négociations en cours. Prévue et préparée par ses metteurs en scène, la grande lutte contre la Russie et la France allait se livrer, à l'heure choisie par eux, et ce serait contre la France d'abord que se porterait la masse de l'effort germanique. Il restait à savoir si l'Angleterre assisterait immo-

1. Dans son émoi, le comte Pourtalès laissa dans la note constituant la déclaration de guerre les deux formules (la Russie ayant refusé de faire droit — n'ayant pas cru devoir répondre à — cette demande) dont l'une ou l'autre devait être employée suivant les circonstances.

bile au choc des nations de proie et des puissances gardiennes de l'équilibre, ou si, comprenant que la défaite de ses deux partenaires de la Triple Entente la mettrait inévitablement elle-même à la merci de l'Allemagne, elle combattrait avec son énergie et son obstination traditionnelles contre la nouvelle tentative d'hégémonie.

Malgré tous les avertissements, le gouvernement allemand escomptait encore la neutralité de l'Angleterre. Il jugeait le Cabinet de Londres incapable d'intervenir militairement. Il calculait que la France serait écrasée avant que les Anglais fussent d'accord pour venir à son secours. Il attribuait plus d'importance aux faits accomplis qu'au bon droit et à la bonne renommée. La France une fois abattue, le monde rendrait hommage à l'empereur allemand ploclamé à Paris empereur d'Europe. Inébranlablement fidèle à l'esprit de méthode, subordonnant tout, absolument tout, au succès de l'offensive foudroyante sur Paris, l'Allemagne envahit le Luxembourg et la Belgique pour atteindre plus tôt la proie convoitée. Mais la réplique de l'Angleterre fut également foudroyante. Informé dans la journée du 4 août que des troupes allemandes venaient de violer le territoire belge, Sir Edward Grey somma le gouvernement allemand de s'engager, avant minuit, à donner les mêmes assurances que la France pour le respect de la neutralité belge. Le lendemain la Grande-Bretagne déclarait la guerre à l'Allemagne.

Quoi qu'en pensent les politiciens, le bon droit violé a de belles revanches, même en politique. Les grandes iniquités se paient tôt ou tard. A elle seule, la force ne crée rien de durable. Devant l'invasion des nouveaux barbares sûrs de leur supériorité, il s'est formé une coalition plus puissante qu'eux. A son tour, le droit a la force pour lui.

AUGUSTE GAUVAIN

L'imprimeur-gérant : L. POCHY.

417

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

4 | 8

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE